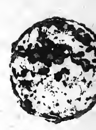
# LA PREMIERE ET SECONDE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES, touchant la Medecine & le regime de santé.

PAR
*M. LAVR. IOVBERT, CONSEILler & Medecin ordinaire du Roy de France & de Nauarre, premier Docteur Regent, Chancelier & Iuge de l'Vniuersité en Medecine de Montpellier.*

Auec plusieurs autres petits traitez, lesquels sont specifiez en la page suyuante.



*A ROVEN,*
Chez RAPHAEL DV PETIT VAL, Libraire & Imprimeur du Roy à l'Ange Raphaël.
1601.

# ORDRE DE TOVT L'OEVVRE.

*Outre la premiere & seconde partie des Erreurs populaires, y eſt*



# A TRES-HAVTE, TRES EXCELLENTE ET STVDIEVSE

*Princesse, Marguerite de France, tres-illustre Royne de Nauarre, fille, sœur & femme de Roy.*

Laurent Ioubert, son tres-humble & tres affectionné seruiteur, Salut.

*MADAME, il y a vn grand different entre les Princes de Philosophie, Platon & Aristote, sur la condition de l'ame raisonnable: qu'ils accordent facilement estre celeste, diuine, & immortelle, separable du corps: mais Platon veut, qu'elle soit d'elle mesme sçauante de toutes choses, lesquelles s'effacent de sa memoire & s'oublient, à l'instant qu'elle est submergee, & comme embourbee en nostre corps humide & mol. Puis à mesure que le corps se desseiche petit à petit, l'ame redeuenant aussi plus nette & reluisante, se ramentoit, & recognoit toutes choses de peu à peu, comme s'il les apprenoit de nouueau. Car de la sentence de Platon, ce que nous disons Apprendre, n'est qu'vn Ressouuenir. Au contraire*

*Aristote affirme, nostre ame venir au corps ignorante de tout, mais capable & tresprompte à conceuoir toutes choses: estant icelle vn esprit actuellement simple, & toutes choses en puissance. Il la compare à vn tableau poly, auquel n'y a rien depeint ou graué, prest à receuoir toutes couleurs & figures que lon voudra. C'est aduis a eu plus grand suitte, que le premier: & est tenu pour veritable, de ceux qui philosophent le mieux. Car si on deuenoit sçauant, par la seule exiccation du corps, il s'ensuyuroit, qu'on n'auroit besoin de doctrine, & que l'erreur n'auroit aucun lieu en l'ame (pourueu que les sens exterieurs fussent entiers & sains) qui sont deux conclusions notoirement absurdes. Car quant à la doctrine ou enseignement, quel besoin en auroit-on, si l'ame d'elle mesme deuient, ou redeuient sçauante? Et s'il ne tient que à la superflue humidité du corps, qu'elle ne sçache tout, quoy qu'on luy puisse demonstrer, elle ne comprendra ou retiendra aucune chose: & faut auoir la patience, que en s'essuyant, elle se ramentoiue les choses oubliees. Tellement que la doctrine seroit en vain, totalement inutile, sinon comme pour remettre en chemin celuy qui seroit esgaré: quand apres l'exiccation du corps, l'ame seroit neantmoins comme esperdue, en continuant son oubly. Mais encor faudroit-il, que tous ceux de mesme aage & complexion, fussent esgalement sçauans, puis qu'ils seroyent esgallement desseichez, & leur ame demouillee de mesme. Quant à l'erreur, quel lieu peut-il auoir en l'ame, si elle sçait tout, pourueu que les sens exterieurs ne l'abusent, en luy repre-*

*sentant vne chose pour autre? Elle pourroit bien ignorer ce, qu'elle n'auroit encores descouuert ou recognu: mais ce n'est pas errer. Car aumoins, ce qu'elle sçauroit, comme tout sçauoir est veritable, seroit vray. Or les erreurs & fausses opinions sont si vulgaires & communes en l'ame, que rien plus. Il faut donc qu'elles viennent d'ailleurs, & s'insinuent de par dehors, sçauoir est, de mauuaise doctrine & fausse persuasion. Bien est vray, que l'ame se peut forger (comme elle fait en la pluspart des hommes) des erreurs & mensonges, s'abusant elle mesme: & c'est par ignorance. Car voulant raisonner ou discourir sur quelque chose, où il faut plusieurs considerations, l'ame ignorant quelqu'vne d'icelles, & n'estant bien seure des autres, elle fait vn mauuais syllogisme & conclusion fausse: à laquelle neantmoins elle se plaist & arreste par ignorance, ne sçachant discerner le faux du vray. Ainsi s'engendre vn erreur: qui est autant ou plus tenant en l'ame du presomptueux, mere de telle opinion, que l'erreur persuadé d'vne fausse doctrine, en l'ame du facil croyant, sans discours ou difficulté.*

*Voila,* MADAME, *la source des erreurs: que monstre bien, l'ame estre de soy ignorante, & simplement capable de tout ce qu'on y veut peindre & grauer, soit bien, soit mal, vray ou faux. Car comme l'eau insipide, reçoit indifferemment toutes saueurs, & la laine blanche toutes couleurs, ainsi nous pouuons façonner l'ame de toutes qualitez, & bien heureuse celle, qui rencontre de fort bons mai-*

*stres sur tout à la premiere erudition, afin qu'elle ne soit grauee, teinte, abreuuee ou parfumee de mauuais traits, couleurs, humeurs, ou senteurs, fausses, corrompues, & vicieuses dés le commencement. Car il est trop difficile, sinon impossible, d'effacer, reparer, ou reformer les mauuaises opinions figurees & empreintes en vn corps mollet, qui les reçoit fort auant: comme aussi de changer le lustre, teint, & couleur ià imprimez aux contenances & maintiens, corriger les humeurs engendrez de pernicieuse nourriture, d'où procedent semblables mœurs, & de là semblables actions, qui comme meschantes odeurs, offencent le nez, & le cerueau des mieux sensez: odeurs inemendables, sans refondre tout l'humeur, qui engendre la vapeur si odieuse & detestable.*

*MADAME, ie laisse pour le present à messieurs les Theologiens, l'institution de l'ame en la foy Chrestienne, pour la luy engrauer bien auant, la teindre de pieté, l'abreuuer de saine doctrine, & la parfumer des odeurs aggreables à Dieu, & profitables au prochain: qui sont vie sainte & exemplaire, conforme à la doctrine, & procedant de pieté, ayant sa force en la foy hautement imprimee. Ie me tiens à ce qui est de ma vocation c'est d'auoir soin du corps humain, pour le conseruer en santé, & l'y remettre quand en est decheu: le tout moyennant la grace du Seigneur tout puissant, qui a creé de terre la medecine, & institué le Medecin, pour la necessité de l'homme. En laquelle vocation, i'ay de lõg temps: (aumoins depuis vingtcinq ans en ça) trauaillé à faire deux*

*profits : l'vn d'instituer la ieunesse en ladite science, tant par escrit que doctrine verbale, sincerement & diligemment, luy donnant les premiers traits, l'abreuuant de bons preceptes, l'esleuant aux plus secrets remedes, l'exerçant en dispute & en practique. L'autre d'estaindre & aneantir plusieurs fausses opinions, & les erreurs (engeance d'ignorance) qui ont longuement en valeur & vogue en la Medecine, Chirurgie, & Apothicairerie : ie dis, entre les professeurs de ces trois parties de nostre art. Dequoy s'ensuyuent plusieurs abus & nullitez. Mais cela est fort peu, au prix des Erreurs populaires au faict de la Medecine, & regime de santé, où elles sont tant espaisses, grossieres & lourdes, pour la pluspart, que elles meritent plus risee, que reprehension. Toutesfois, parce qu'il y en a de fort preiudiciables à la vie des hommes, il me semble qu'on ne les doit mespriser, ou dissimuler : ains remonstrer au vulgaire ignorant, en quoy & comment il s'abuse & foruoye, le remettãt en vn meilleur chemin. Car il ne le fait malicieusement, ou en intention de nuire, ains pour le mieux (ce luy semble) ensuyuant son erreur. C'est le deuoir des Medecins de luy dissuader ces fausses opinions & procedures, & l'instruire de faire mieux ce que luy concerne : comme de seruir & garder les malades, leur assistant fidellement, soubs la conduite & gouuernement des doctes Medecins. Aussi faut-il, que d'où est venu le mal, procede le remede. Le mal (c'est à dire, l'Erreur, engendré en l'ame du peuple ignorant) est venu de ce qu'il a ouy dire, ou veu faire*

*aux Medecins, lesquels il veut contrefaire, sans aucun fondement. Car ignorant plusieurs & diuerses considerations requises, il fait son discours, & syllogisant mal, il se forge de fausses conclusions & erreurs, qu'il tient pour choses vrayes, tirees (comme il cuide) & confirmees de l'experience. Voila vn mal tresdangereux, duquel les Medecins en sont cause, pour auoir trop diuulgué & communiqué leurs reigles & ordonnances, que le vulgaire prend cruement, & n'en sçait disposer bien à propos. C'est donc aux Medecins de remedier à ce mal: à la guerison duquel ie me suis peiné assez longuement, le remonstrant à plusieurs: mais cela n'a gueres serui: d'autant que la plus part, est incapable de raison & discours. Dont en fin ie me suis resolu de remonstrer au peuple ainsi desuoyé, ses erreurs par escrit: & de prendre vn iuge, qui ne luy soit aucunement suspect, & neantmoins capable d'en iuger, & condamner tels abus. Car si les Medecins iugent, de ce que les Medecins reprouuent, ce seroit la mesme chanson. Il vaut mieux que ce soit vne autre personne, d'vn bon sens naturel, d'vne grand' viuacité d'esprit, & sain iugement, qui n'ait aucun interest au different, & moins aucune paßion qui le transporte, à iuger autrement que la raison humaine peut dicter, ayant d'entendement, discours & iugement par dessus le vulgaire, pour sonder & peser les raisons que ie deduiray amplement.*

*OR apres auoir longuement pensé qui pourroit estre ce iuge, de l'excellence de vostre Maiesté,* MADAME

m'a semblé la plus propre, qui soit pour le iourd'huy au monde : tant pour les rares vertus que chacun y admire, l'esprit plus que Angelique, le iugement exquis, l'honneste curiosité, & desir studieux de sçauoir toutes choses, que aussi pour auoir bon loisir de vaquer à vn tel passe-temps, qui luy seruira de grande recreation quelques heures du iour, à entendre & examiner les raisons, que i'y deduits contre le populaire, pour renuerser ses erreurs. Ie craindrois toutesfois les langues venimeuses des enuieux, qui pourront trouuer mal seant, que ie propose à V.M. vn tel subiet, duquel ie suis contraint en quelques endroits tenir des propos qui semblent trop sales & charnels: mais sçachant qu'on peut honnestement parler, comme ie faits de toutes actions naturelles, non moins que de toutes parties du corps humain les plus secrettes & cachees, que les yeux chastes ne craignent point de voir en public par les anatomies : me souuenant aussi de ce que raconte Dion de la tres-vertueuse Princesse Linie Romaine, femme de l'Empereur Auguste, laquelle sauua la vie à des hommes qu'on alloit mettre à mort, parce qu'ils s'estoient rencontrez deuant elle tous nuds, disant que pour le regard des femmes pudiques, ceux-là ne differoient en rien des statuës: i'ay estimé muni de telles raisons, comme bons defensifs, que la poison des mesdisans ne me peut nuire en cest endroit.

MADAME ie remets toutes les qualitez & procedures deuant les yeux de V.M. en les intitulant Erreurs, quoy qu'y ait des propositions bonnes &

*veritables, tenues du populaire, mais il se faut en leur intelligence. Aussi en toute l'œuvre il y a plus d'erreurs corrigés, que d'autre matiere. Or c'est la façon des escriuains, de faire l'inscription de ce qui est le plus, & de plus d'importance, ainsi que vostre diuin esprit sçaura bien discerner, ie m'en asseure, suppliant tres-humblement V.M. de prendre en bonne part, & accepter d'vn front serain ce, que luy presente en grand deuotion, pour le salut public, priant Dieu qui la conserue, & accomplisse en elle ses saintes benedictions. De la Cour du Roy vostre mary, & mon tres-honoré Seigneur. Ce premier iour de l'an*

1578.



# DIVISION DE LA PREMIERE PARTIE EN ses Liures & Chapitres.

## De la Medecine & des Medecins.

### LIVRE I.

## De la Conception & Generation. Liure deuxiéme.

## De la Groisse. Liure III.



## De l'Enfantement & Gesine. Liure quatriéme.

Du laict, & de la nourriture des enfans.
Liure cinquiéme.



# A MONSIEVR IOVBERT SVR SON OEVVRE DES ERREVRS populaires.

## SONNET.

DIVIN esprit qui aux plus serieuses
*Vas mariant les choses de plaisir:*
*Et vas tirant ce profit, du loisir*
*Des actions qu'as le moins ennuyeuses.*
*Qui ne dira tes heures bien-heureuses,*
*Tes iours, tes ans? Et esmeu d'vn desir*
*Tousiours d'apprendre, accourra te choisir*
*Second OEdippe és choses plus noüeuses?*
*Le ciel iré encontre nos pechez,*
*Tenoit malin, ces beaux secrets cachez*
*Dedans l'obscur du temps qui tout consume:*
*Sans de* IOVBERT *l'esprit noble & gentil,*
*Qui du sçauoir de son docte fusil,*
*Ce feu caché à nostre siecle allume.*

SAL. CERTON. CHATILLONOIS.



# PREMIER LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES, TOVchant la Medecine & les Medecins.

## *Excellence de l'art de Medecine, par dessus tous les arts humains.*

### Chapitre Premier.

Nous entendons les arts humains, tant liberaux que mechaniques, tous ceux que l'homme inspiré de Dieu a inuenté pour sa necessité, commodité, ou recreation, entre lesquels est aussi la Medecine, pratique de la Philosophie naturelle sur le corps humain, pour lequel tous arts mechaniques sont inuentez, comme les arts liberaux pour l'exercice de son esprit. Nous exceptons seulement de toutes les professions de l'homme, la sacree science de Theologie : laquelle n'entendons venir en ceste comparaison, quand nous exaltons la Medecine par dessus tous les arts humains. Car elle n'est art, ni science humaine, ains science purement diuine, non inuentee des hommes, ains infuse de Dieu, concernant les ames, & non les corps, eternelle, infaillible, immuable: ayant pour obiet ou subiet le Dieu tout

puissant, createur du monde, qui l'a fait de rien pour le seruice de l'homme. Auquel nous considerons l'ame raisonnable, le corps, & les biens, qu'il luy sont dõnez pour l'entretien de sa vie. La Theologie a le soin principal de l'ame: & apres elle, la Philosophie morale. La Iurisprudence, retrainte aux loix humaines, traitte des biens & appartenances de l'homme, rendant à chacun le sien. Entre deux est la medecine, conseruant le corps en santé, chassant les maladies, & preseruant de mort, autant que Dieu le permet. Donc si l'excellence des professions est estimee des subiets, comme elle doit estre, la medecine tiendra le second lieu. Car l'ame est plus que le corps, & le corps, que le vestement. Ie ne veux ici contester auec messieurs les magistrats, qui ont puissance sur les corps humains, tant de la vie, que de la mort: car leur puissance, n'est que declaration de l'absolution ou punition à mort, selon le demerite. Et quant à l'absolution, si c'est pour grace, comme peut le seul prince & souuerain magistrat, c'est de l'autorité que Dieu luy donne, & non de la science des loix, comm'est l'autre qui declare l'innocence du preuenu & accusé. Ce que n'est proprement sauuer ou donner la vie, d'autant que l'accusé ne meritoit la mort. Et quant à la puissance de faire mourir, ce n'est pas louange, au moins qu'on doiue comparer à la puissance de sauuer la vie: comme fait le Medecin (moyennant la grace de Dieu) à plusieurs qui sont attains de maladie mortelle, & qui mourroient sans doute, s'ils n'estoient secourus. Or si cela est faisable, ou non, & que par l'art de medecine on puisse prolonger la vie, ie le deduiray amplement au chapitre suyuant. Ie veux ici monstrer comm'en passant, l'excellence de l'homme, pour confirmer l'excellence de l'art qui est dedié à sa conseruation. La principale dignité de l'homme, est en ce que Dieu l'a daigné de son image & semblance, luy donnant vne ame immortelle, capable de la diuinité: puis de ce qu'il luy a soumis toutes choses pour sa necessité, commodité,

& recreation:ayant fait pour son seruice le ciel,la terre, & tout ce qui est en iceux. Car Dieu n'a besoin d'aucune chose qu'il ait faite:tout est pour nostre vsage,dont il est aisé à comprendre,que l'homme est plus digne & excellent que tout le monde. Aussi de vray le ciel & la terre, qui ont eu commencement, finiront: enuieillissans comme vn habillement; l'homme ne finira iamais, ains changera de condition, de mortel deuenant immortel, quelque temps apres que l'ame aura fait diuorce auec son corps, le reprenant plus glorieux qu'auparauant, & d'vne trempe qui ne sera plus subiette à corruption. Puis donc que l'homme est la chose plus digne qui soit au monde; la science ordonnee pour sa personne est la plus excellente de toutes,apres celle qui concerne proprement son createur. Car l'homme est la plus digne creature de toutes: & par consequent, l'art ou science, qui le maintient en vie & santé, est le plus excellent de tous les arts humains.

Voila vn fort argument de la preeminence & dignité de la Medecine, suyuant l'excellence du suiet qu'elle traitte. I'en veux toucher quelques autres, qui font semblablement à sa recommandation, comme est son ancienneté, necessité, & vtilité, ensemble l'autorité de ceux, qui l'ont fort prisee & reueree pour les mesmes raisons. Quant à l'ancienneté, nul ne doute qu'elle ne soit dés la transgression d'Adam, aussi tost qu'il eut peché, & par ce deuenu suiet à maladie. Son Medecin estoit luy-mesme, à qui Dieu auoit donné cognoissance de la vertu de toutes choses, les luy faisant nommer selon leurs proprietez. Les histoires prophanes attribuent l'inuention de la Medecine, au Dieu Appollo, qui est le Soleil: signifians que de luy procede la vertu des plantes, & autres Medicamens que la terre produit. Dont ils font qu'Æsculape, le premier qui a fait profession de cest art,fut son fils,pere de Machaon & Podalyre, Medecins vulneraires(autrement dits Chirur-

giens) qui furent en la guerre de Troye: de laquelle l'histoire est des plus anciennes du monde. Or l'ancienneté est vne des conditions qui recommande quelque chose, pourueu qu'elle ait esté continuee. Car si elle n'estoit vtile ou necessaire, elle pourroit tantost finir. Mais on void que iusques à present on a bien entretenu la Medecine, mesmes tousiours en l'augmentant, ornant, & enrichissant d'auantage: & ce par l'industrie des plus grands personnages qui ait esté, non seulement Philosophes de profession, ains aussi Roys, Princes, & autres de grand valeur: ainsi que tesmoignent les histoires, & ce qu'ils nous ont laissé de leurs labeurs. Vray est que les Romains s'en sont passez enuiron six cens ans, en ayans horreur, pour la cruauté de quelques Chirurgiens venus de Grece, nation à eux fort suspecte. Mais depuis en çà, les Medecins ont esté bien honorez, respectez & entretenus à Rome, tenus au ranc des nobles & cheualiers. Touchant à la necessité, ell'est si notoire que rien plus. Mais il semble que cela diminuë l'excellence de l'art, puis qu'il n'est expetible ou desirable de soy, ains pour le besoin. Tout ainsi que en Philosophie morale, on estime plus ce qui est desirable de soy, comme auoir des enfans, que le desirable pour autre respect: comme auoir des biens pour ses enfans. Ainsi la Medecine, n'estant desirable de soy, comme est la musique, ains pour la necessité, elle en semble moins louable: tout ainsi que les arts mechaniques, desquels on ne se peut passer. Toutesfois c'est au contraire, que tant plus necessaire est la Medecine, tant plus ell'est à desirer: & l'excellence de son effet, la rend tres-excellẽte. Et à cecy reuient l'vtilité qui tant la recommande. Car comm'ainsi soit, qu'il n'y ait rien plus agreable au monde que la santé, ne plus desirable que longue vie: la Medecine pouruoyant à l'vn & à l'autre, est la plus vtile au contentement des hommes, que nulle autre science humaine. Car par le contraire, qui n'a santé est inutile au monde: & celuy qui dure peu, y apporte peu de profit. Or comme dit le

*Pli. li. 28 chap. 1.*

pere d'eloquence, nous ne sommes naiz pour nous tāt seulement, ains nos parens, alliez & amis, nostre patrie, voire tout l'vniuers, requierent de nous quelque emolument & commodité.

Reste à confirmer toutes ces raisons par l'authorité des grands, qui ont fort estimé & exalté la Medecine, & ses professeurs, la recommandant infiniement par leurs escrits. A ce faire ie me contenteray de l'exhortation qu'en fait l'Ecclesiastique, & de la remonstrance de nostre bon pere Hippocras. Lequel ne doit estre suspect à la matiere, pour auoir esté Medecin: car il ne fut onc mercenaire, ne au seruice de personne, ains libre & tresliberal de sa profession. Et ce fut luy, qui premier separa la Medecine de la Philosophie. Car anciennement il n'y auoit point qui fussent Medecins à part, ains les Philosophes contemployent les maladies & leurs remedes, parmy les choses naturelles, pour leur vsage principalement, comme tesmoigne Celse: en ayans besoin sur tous, à cause de la foiblesse de leurs corps, abbatus de continuelles cogitations & veillez. Hippocras donc fut le premier qui separa cest art de la Philosophie, & en fit profession publique, comme depuis firent Diocle, Praxagore, Chrisippe, Herophile & Erasistrate ses successeurs: qui en fin departirent la Medecine en trois, pour mieux accommoder les malades, remettant aux mechaniques l'operatiō manuelle, dite Chirurgie, & la preparation des medicamens, qu'on nomme Pharmacie ou Apothicairie, ainsi qu'on les voit exercer encor pour le iourd'huy. Mais c'est par gens mercenaires pour la plus part, desquels le tesmoignage en recommandation de l'art de Medecine, ne pourroit ici auoir lieu: non pas mesmes celuy de Galien, d'autant qu'il a esté des premiers asseruis. Dont ie me contenteray de ce que le grand pere en a escrit: apres que i'auray recité les paroles de l'Ecclesiastique. C'est la sapience de Iesus fils de Sirach qui escrit ainsi en son 38. chapitre: Honore le Medecin, de l'honneur qui luy appartient, „

*An. proœmio li. 1.*

pour le besoin que tu en as. Car le Seigneur l'a creé. La guerison vient du Souuerain. Et le Medecin sera honoré mesmes des Roys. La science du Medecin luy fait hausser la teste, & le rend admirable entre les princes. Le Seigneur a creé les Medecins de la terre, & l'homme prudent ne les desdaigne point. *Exod.15.* L'eau n'a-elle pas receu douceur par le bois, pour faire cognoistre sa vertu à l'homme? Ainsi donc il a donné la science aux hommes, pour estre glorifié en ses merueilles. Par icelles il guerit l'homme, & luy oste son affliction.

L'apothicaire fait des mixtions, & toutesfois ce n'est pas luy qui acheue l'œuure. Car c'est de Dieu, que vient la santé sur toute la terre. Mon enfant quand tu seras malade, ne sois paresseux de prier Dieu, & il te guerira. Reiette les offences, & ayes, les mains droites, & purge ton cœur de tout peché. Fais encensement, & le memorial de pure farine, auec vne oblation grasse, car tu ne les donnes pas le premier. Puis donne lieu au Medecin. Car le Seigneur l'a creé, & qu'il ne bouge d'aupres de toy : car tu as affaire de luy. Telle heure aduient qu'il y a bonne issuë en leurs entreprinses. Car aussi eux prient le Seigneur, qu'il face prosperer le soulagemēt & la guerison, pour maintenir la vie. Ces diuines paroles cōcluent, & suffisamment, nostre propos, de la dignité, excellence, necessité, vtilité & prerogatiue des Medecins : condamnant tous ceux qui ont à vil prix, & en eux mesprisent la grand' bonté de Dieu, qui a voulu donner aux hommes vn tel soulagement. Oyons maintenant ce qu'en dit Hippocras.

Le bon homme au liure de la Loy, se plaint desia, que mesme de son temps la Medecine estoit moins prisee à cause des abus. Voyez ie vous prie ce que peut estre auiourd'huy. L'art de Medecine ( dit-il ) est des plus apparens de tous, mais par l'ignorance de ceux, qui en vsent, & de ceux qui iugent de ses professeurs, il est ià beaucoup deuancé de tous les autres arts. La

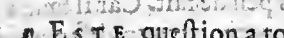
faute me ſemble proceder principalement de ce, que »
aux villes il n'y a aucune peine ordonnee à l'art de »
Medecine, comme aux autres, excepté les deſhõneurs. »
Mais cela ne pique aſſez les defaillans : leſquels ſont »
ſemblables aux perſonnages d'vne tragedie, qui ont la »
façon, le viſage, & l'habit de ceux qu'ils repreſentent »
& contrefont. Ainſi il y a pluſieurs Medecins de nom »
& reputation, mais peu de fait. Car il faut à celuy qui »
doit vrayement acquerir la cognoiſſance de Medeci- »
ne, auoir ces ſix conditions: le naturel, la diſcipline, les »
bonnes mœurs, la doctrine dés ſon enfance, aymer la »
peine, & auoir le temps requis, &c. Auec ce il deuien-
dra bon Medecin, non ſeulement de nom, ains auſſi
de fait. Mais l'ignorance, eſt vn mauuais treſor, vne
mauuaiſe bague, à ceux qui l'ont, & vn ſonge ou reſue-
rie, &c. Pline pourſuit bien ce propos, taxãt le vulgai-
re, qui ne ſçait diſtinguer entre le bon & mauuais *Liu. 26. chap.*
Medecin s'attendant à ceux qui ont plus de babil, qui
ſe vantent, & qui font bonne mine. Il aduient (dit-il) »
à ce ſeul art, que l'on croit incontinent à quiconque ſe »
dit Medecin : iaçoit qu'il n'y ait en aucune menterie »
plus grãd danger. Toutesfois on ne s'en auiſe pas, tant »
eſt plaiſante à chacun la douceur d'eſperer bien pour »
ſoy. D'auantage il n'y a aucune loy qui puniſſe l'igno- »
rance capitale, ou importãt de la vie des hommes, il »
n'y a aucune exemple de vengeance : ils apprennent à »
nos dangers, & font leurs eſpreuues en tuant les per- »
ſonnes : & au ſeul Medecin eſt grand' impunité, d'a- »
uoir tué vn homme. Qui plus eſt, ils entrent en repro- »
che, & accuſent l'intemperance du malade, & de gaye- »
té on condamne ceux qui ſont morts. »

I'ay penſé d'alleguer ces propos, afin qu'on enten-
de, que ce n'eſt d'auiourd'huy, que pluſieurs ayans le
maſque & apparence de Medecin, font pour leur abus,
que la Medecine eſt moins priſee: tout ainſi que plu-
ſieurs autres choſes, de ſoy bonnes ou neutres, ſont deſ-
criees & oyent mal, parce qu'aiſément on en abuſe. Et
d'autãt que i'ay icy deſſus auancé, que par la Medecine

on peut allonger la vie qui est vn acte bien excellẽt, ie veux amplemẽt demonstrer comment il se peut faire.

### *S'il est possible par la Medecine allonger la vie des hommes.*

CHAP. II.



CESTE question a tousiours semblé fort arduë, & a fort trauaillé les plus grands esprits, comme celle qui estant cachee & couuerte aux plus profondes cachettes de Nature, donne tresgrand peine à quicõque s'ingera de la recercher. Les raisons de ceux qui la debatent, sont si nerueuses d'vne part & d'autre, qu'à peine se peut-on resoudre de ce qu'on en doit tenir. Car il y a plusieurs argumens qui concluent, la vie de l'homme ne pouuoir estre prolongee par aucuns remedes & moyens de la Medecine. Au contraire les Medecins soustiennent que cela est possible. Dont pour mieux expliquer le doute, ie soustiẽdray premierement chacune des parties, & en fin, comme arbitre, i'en prononceray mon aduis.

Que le terme soit prefix à la vie de l'homme, & qu'il ne le puisse outrepasser par moyen que ce soit, Cha. 14. nous auons en premier lieu ce qu'en dit le trespatient Iob inflammé de l'esprit de Dieu: Les iours de l'homme sont cours, & le nõbre des mois riere toy seigneur: qui as donné des limites à la vie de l'homme, qu'il ne pourra outrepasser. Cela mesme affirme Aristote, au Cha. 10. second liure de la generation & corruption, disant, Le temps & la vie de chaque chose à son compte fini & determiné: car en toute chose y a ordre: & tout temps & vie est mesuré de periode. Et au quatriéme de la generation des animaux: Il est raisonnable (dit-il) qu'il y ait des periodes & saisons, tant des groisses, que des generations & vies, qui soyent comptez par iours, mois, annees, ou autres temps qui sont

descrits par ceux ci. Ce que expliquãt Auerrois, dit tout ce qui est, a necessairement vie determinee. Puis donc que toutes les œuures de nature, consistent necessairement d'vn certain ordre, tellement qu'elles ne peuuent estre autrement, ou estre euitees, & que l'art est de beaucoup inferieur en cela à Nature, ainsi que Galien dispute gentilement au liure de Marasme, on peut aisément conclurre, que la vie ne peut estre allongee par aucun artifice. A cela consent Auicenne, là où il cerche par expres, les causes de nostre mort ineuitable, disant : Et c'est la mort naturelle à chaque indiuidu, ,, differente aux vns & aux autres selon leur premiere ,, complexion, iusques au terme qu'ils ont en leur puis- ,, sance, de conseruer leur naturelle humidité. Car tout a ,, son terme prefix, qui est diuers és indiuidus, pour la ,, diuersité des trempes. Et ce sont les termes naturels. Il ,, y en a d'autres abregez, le tout suiuant la volonté de Dieu, &c. Si donc le terme de vie est prefix & assigné à vn chacun, par le mandement de Dieu, & son ordonnance (c'est Nature seruante à Dieu: sçauoir est, l'ordre establi és choses de ce monde dés son commencemẽt) il ne peut estre outre-passé par aucun moyen d'homme, ains de la seule grace & volonté de Dieu tout puissant, comme au Roy Ezechias, auquel le Prophete Elie auoit signifié sa mort. Car veu sa repentance, la vie luy fut prolongee de quinze ans, par la misericorde de Dieu, qui aussi promet en sa loy, vie longue aux enfans qui honorent leurs pere & mere, & ne leurs sont ingrats.

*Liu. 1. tempt. 1. 1. doct. 3. chap. 3.*

*Liure 4. des Roys. chap. 20.*

Maintenant voyons si contre ce qu'auons deduit, on peut estendre & prolonger les termes naturels de la vie, par les ordonnances & remedes de nostre art. Car il y a beaucoup de raisons qui persuadent, que nõ seulement l'ordre de nature, ains aussi nostre industrie, promet vie longue. Premierement les Astrologues l'affirment, là où ils traitent des elections, figures & images. Et cela est confirmé par l'experience du soin & diligence des Medecins enuers plusieurs per-

ſonnes, leſquels s'aidans de leurs remedes & bon regime, ſe maintiẽnent en ſanté, & eſtans fort valetudinaires durent long temps, qu'autrement mourroient biẽ ieunes, & ne paruiendroient à vieilleſſe. Platon & Ariſtote, autheurs graues & maieurs de toute exception, teſmoignent à ce propos qu'vn hõme de lettres, nõmé Herodique, le plus maladif qui fut de ſon temps, veſquit neantmoins cent ans, par grand artifice & exquiſe maniere de regime. Galien auſſi en quelques endroits, confeſſe ſon infirmité naturelle : mais il dit l'auoir ſi biẽ corrigee, qu'à peine il fut iamais malade, au moins depuis qu'il s'adonna totallemẽt à exercer la Medecine : ſinon qu'il fut atteint vne fois ou deux de fieure Ephemere (c'eſt à dire d'vn iour) ſeulement pour s'eſtre trauaillé peniblemẽt à pẽſer ſes amis. Et ſi nous croyõs quelques vns qui l'ont eſcrit, il veſquit ſept vingts ans. Il n'eſt ià beſoin de citer l'authorité de Plutarque, lequel remonſtre pluſieurs fort debiles & delicats auoir longuemẽt veſcu par le moyen de noſtre art, veu qu'on en void tous les iours beaucoup d'experiences. Et ne faut à ceux-ci oppoſer quelques intemperans & diſſolus, qui ont touſiours meſpriſé le bon regime : leſquels toutesfois ſans aucun moyen de noſtre art ſont paruenus à grãd vieilleſſe & aage decrepit, car il eſt certain, que ſi telles perſonnes bien nees, & de bõne trẽpe, euſſent veſcu de reigle, & ſe fuſſent aidez de nos moyens en leurs neceſſitez, ils euſſent eſté plus tard vieux, & plus long temps en vie. Ce qui eſt aiſé à prouuer, de ce qu'on voit le plus ſouuent, aucuns mal ſains ou de nature, ou par accident, qui neantmoins viuent plus longuement que les robuſtes & gaillars : d'autant que les robuſtes ſe confiãs trop en leur force, viuẽt deſordõnément ſans loy & ſans regime, les autres ſont ſobres & cõtinens, abſtenans des choſes nuiſantes, & obſeruans certaine maniere de viure, par l'ordonnãce des Medecins, qui les fait viure plus longuement. Dont eſt venu le prouerbe, qu'vn pot caſſé dure plus lõg temps que le neuf. Surquoy Galien dit tres-bien, qu'il eſt croyable,

ceux viure moins qu'il ne leur est ordonné de Nature, lesquels ignorent ou mesprisent la saine maniere de viure. Car la science de Medecine pouruoyant à la santé & vie des hommes, a telle vertu, que si aucun mesprise temerairement ses ordonnances, il vit non seulement en misere, & toute soüilleure de maladies, ains aussi retranche la longueur de sa vie, & abrege les termes que nature luy auoit prefix, anticipant sa mort & (comme on dit) se couppant la gorge : Sçauoir est, quand vsant de mauuais regime, il consume son humeur radical plustost que ne luy estoit ordonné, ou suffoque & esteint sa chaleur naturelle, esquelles choses consiste la duration de ceste vie. Or si c'est la loy & le naturel des contraires, qu'ils sont dits d'vn mesme sujet, & si l'vn est, l'autre doit estre aussi : il faut necessairement, que si on peut accourcir la vie, on la peut aussi prolonger: & puis qu'il est notoire, que la vie humaine peut estre abregee par diuerses fautes & excez, on conclud assez de cela, qu'elle peut estre allongee par bon regime & sage conduite. Car iaçoit qu'on ne puisse aucunement euiter les incommoditez qui dependent des principes de nostre generation, comme l'effluxion & continuelle dissipation de toute nostre substance, qui est faite par la chaleur naturelle, dequoy procede la vieillesse, à cause de l'excessiue & ineuitable exsication : toutesfois cela peut estre retardé par nostre art, & empesché que le dernier iour ne vienne si tost ne si hastiuement. Et quoy, ne void-on pas quelques vns prests à trespasser : qui sont retenus quelque temps en vie, en prenant vn peu de maluaisie, d'eau de vie ou imperiale, de confection alkermes, ou autre chose cordiale? Le periode & derniere ligne de vie ià prochaine, n'est elle differee par tels moyens à vne autre heure? Comme on dit aussi du riart Democrite, qui estant prié de ses domestiques à ce que sa maison ne fut en dueil, durant les festes Thesmophories lors prochaines, d'allonger sa vie durant ces festes, il le fit, moyen-

nant l'odeur du miel, ou (comme disent les autres) de la vapeur du pain chaud. Voila ce que nos Medecins remonstrent, qui a tres-grande apparence de verité.

Nous auons debatu les deux parties, par contraires sentences, & raisons: il faut maintenant appaiser le debat, & resoudre ce qu'en deuons tenir. Et afin que cela soit fait de plus grand artifice, il conuient ainsi distinguer les termes de la vie, que les vns sont sur-naturels, les autres naturels, & les autres accidentaires, lesquels on appelle acourcis ou abregez. Nous disons, estre sur-naturels, ceux que Dieu tout puissant a ordonné, & prefix à quelques vns de sa pure volonté: tels que nous ne pouuons instituer par aucun art ou conseil: comme les termes de vie fort longs, que Dieu ordonna au premier aage du monde auant le deluge, pour la multiplication du genre humain, & mesmes à Noé, pour la restauration d'iceluy. Les naturels sont ceux, qui ont esté donnez à chacun, selon la diuerse trempe & bastiment diuers des principes & fondemens, forts ou debiles: à raison desquels les vns doiuent viure longuement, les autres peu de temps, selon l'ordre de nature: & ils atteindront ces termes (moyennant la grace de Dieu) sinon qu'ils facent desordre, ou quelque inconuenient leur suruienne, ce qui est desia des limites ou termes de la troisiéme sorte, lesquels nous auons nommé accidentaires: qui peuuent aduenir à tout aage, pour les cas fortuits & inopinez: comme blesseures, poisons, bruslemens, cheutes, ruines, naufrages, pestes, & autres maux populaires. Tels inconueniens sont le plus souuent ineuitables, & n'est à la science de Medecine d'y vser de precaution, ains de guerir le mal aduenu, s'il est possible: dont laissans ces termes de vie à l'arbitre de la fortune (qui n'est autre chose, à parler piement, que la pure volonté de Dieu, sans ordre de Nature, comme nous auons enseigné en quelque part) parlons seulement du Terme dit naturel, & expliquõs sa façon plus amplement.

*Apres le 7. paradoxe de la 1. decade.*

Tous les Philosophes & Medecins sont d'accord, qu'il faut mesurer & borner la duration de nostre vie, de ce que peuuent durer la chaleur naturelle & l'humeur radical, esquels consiste la vie. Or à ce que telles choses puissent durer plus longuement en nous, nostre bonne mere Nature (comme parle Galien) a mis en nous vne puissance merueilleuse, qui par continuelle application de nourriture, defend l'ordinaire dissipation de nostre substance & humeur radical: entretenãt la chaleur naturelle, tant par ce moyen, que par la respiration, & le poulx des arteres. Mais telle puissance que nous appellons Nutritiue, estant limitee & non infinie, ne peut tousiours defendre & conseruer ledit humeur en suggerant vn autre. Dont il aduient, que le corps peu à peu se deseiche: & de là s'ensuit, que telle puissance desormais n'est bien exercee, & l'affoiblit de iour en iour, tant qu'en fin le corps cesse de pouuoir estre nourry suffisamment. Et ainsi deuiennent les parties fort arides, le corps s'amaigrit & diminuë: puis en passant plus outre, il se ride, & ceste condition est nommee vieillesse. C'est la principale necessité naturelle de corruption & mort à tout corps engendré, car la mort est adonc, que l'humeur primitif, sustétifique, ou radical defaut, & la chaleur naturelle s'esteint: & c'est la fin de la vie, que, nous disons fin naturelle. Quant à nostre art, n'est pas vn art qui exépte de mourir (dit Auicenne) ni mesmes qui puisse conduire toute personne, iusques au dernier terme de la vie humaine, qui est de cent ou six vingts ans: mais il asseure & exempte de deux choses: l'vne de pourriture, qu'elle ne saisisse aucunement le corps, si ce n'est d'occasion externe, comme peste, ou poison: l'autre est, defendre la naturelle humidité, à ce qu'elle dure plus longuement, & soit tard consumee. Ces deux choses sont au pouuoir de nostre art, dont il peut prolonger la vie, iusques au temps qui luy est deu selon la trempe d'vn chacun: & ce par trois moyens, desquels le premier est, preoccuper la chaleur estrangere, empescher les opilations,

reietter les excremens, dequoy on preuient la generation de pourriture, ou icelle engendree en est esteinte. Le second est, la deuë administration du boire & du manger, en substance, qualité, quantité, temps & ordre. Le troisiéme, abstenir des choses qui en consumant & espuisant l'humeur radical en peu de temps resoluent ou dissipent ensemblement la chaleur naturelle, comme trauail excessif, vsage des choses piquantes, veilles, soucis, & diuerses passions de l'esprit, mais sur tout, la copulation charnelle demesuree, & à heure incommode: & autres choses semblables, qu'on peut & doit euiter, suyuant les ordonnances & reigles de Medecine.

Mais (dites vous) on ne doute point de cela: car chacun accordera volontiers esmeu des susdites raisons, que ceux viuront plus longuement, qui seront temperans, & auront soin de leur santé. Cela n'est que pouuoir attaindre le bout & terme ordonné de nature, sans l'abreger, combien que cela est fort rare. Mais on demande principalement, si la fin & periode naturel de la vie peut estre auācé & prolongé par l'art de Medecine. Ie respons, que la vie n'est pas seulement conseruee par nostre moyen, ains aussi prolongee. Car il est raisonnable, que ce soit plus affermé & auancé, de qui les fondemens, principes & causes produisantes peuuent estre continuees, estenduës, & mesmes rēdues plus fortes. Or les principes de la vie (c'est la chaleur naturelle, & l'humeur primitif) si ne peuuent reintegrés, au moins ils peuuent estre reparez & rendus plus vigoureux par nostre art: ainsi que la curation des hectics nous le monstre, & l'amendement de chaque cōplexion, par lequel la chaleur naturelle est attrempee. Dōcques si par maniere de viure humectāte par bains d'eau douce, & autres tels remedes, on peut conseruer plus longuement l'humide radical, qui autrement seroit plustost consumé, & contemperer la chaleur naturelle, tellement qu'elle absume plus chichement ceste sienne pasture, par defaut de laquelle vient la mort

naturelle, qui eſt-ce qui ne confeſſera la vie eſtre prolongee par noſtre art, laquelle deuoit eſtre plus courte ſelon nature? Ie recognoy bien & confeſſe, que les parties ſolides & ſpermatiques ne peuuent eſtre humectees ſubſtenciellement, & en elles meſmes: toutesfois on m'accordera qu'elles peuuent eſtre humectees parmy les eſpaces vuides & pores, eſquels s'inſinuë l'humeur alimentaire, duquel eſt retardé le degaſt de l'humeur radical. Et c'eſt preſque de meſmes, que aux lampes on met de l'eau à l'huyle, à ce que l'huyle reſiſte plus à la voracité de la flamme. Mais encor que les termes de la vie puiſſent eſtre allõgez, on le prouuera fort bien de ceſt argument. Des complexions ou trempes du corps, celle de plus grand vie eſt l'humide, ou celle qui eſt enſemblement chaude & humide, que nous appellons vulgairement ſanguine, la contraire, qu'on nomme communément melancholique, eſt de la plus courte vie. De ſorte que quãd bien toutes deux vſeroient de ſemblable regime, & pareil entretien, neantmoins la premiere ſeroit de plus longue duree, d'autant qu'elle a le terme de ſa vie plus eſloigné des principes de ſa generatiõ. Or la vertu de noſtre art eſt ſi grande, qu'elle peut changer de peu a peu ce naturel tẽperamment froid & ſec, en ſon contraire, ce que Galien enſeigne de faire és deux derniers liures de la cõſeruation de ſanté. Ne s'enſuit il pas de cela incontinent, que auſſi le terme de la vie peut eſtre prolõgé par l'art de Medecine: tellemẽt que vn malheureuſement né, & obligé à courte vie, ayant changé de condition, deuienne plus viuace. De ce ſeul, que chacun (à mon auis) entend facilement, qu'on app renne les autres: c'eſt comment on peut allonger les lim ites de tous aages: dont s'enſuit, que le cours de toute la vie ſoit allongé. Et premieremẽt que la vigueur ou fleur de la ieuneſſe, puiſſe eſtre cõſeruee fort longuement par l'art de Medecine, Galien le demonſtre ainſi. Il y a deux principaux buts en la conſeruatiõ de ſanté, qui ſont en noſtre pouuoir de reſtaurer la ſubſtance diſſipee par breuua-

ges & viandes conuenables, & de reietter les excremēs qui en prouiennēt. Si on ne fait en aucun de ceux-cy, le corps, cependant iouyra de santé, & sera conserué tres-longuement en la force de sa vigueur. Pareillement & par mesme raison, la vieillesse (du tout ineuitable à ceux qui doiuent mourir de mort naturelle) est prolongee par nostre art, de façon que le transsissemēt, & comme vn retour en poudre par l'extreme vieillesse aduiendra fort tard. Dequoy en fin on conclud que comme de tous aages (car on peut semblablement, & mesmes plus facilement, entendre les termes de l'enfance & adolescence) ainsi de toute la vie, on peut allonger les termes par la medecine, plus auant que ne sont ordonnez de nature. Et ce sont les limites que Dieu, principal autheur de la Medecine, a voulu estre sujets à cest art: lesquels sont en nostre puissance, tant que Dieu le permet, & ne retranche le fil du cours de nostre vie, comm'il luy plaist. Tout ainsi, que autres fois, par dessus tout l'ordre de nature par luy ordonné, il sustante & auance la vie miraculeusement, sans aucune aide Medecinale, voire sans boire & sans manger.

### *Contre ceux qui ont opinion, que les Medecins prolongent les maux, & ne font qu'abuser le monde.*

### CHAP. III.

Il n'y a aucun art tant sujet à calomnie, que l'art militaire, & la Medecine, qui s'accordēt aussi merueilleusement bien en plusieurs autres choses comme l'on pourra voir en plusieurs discours cy apres. Car pour expliquer familierement le fait de la Medecine, i'emprunteray souuent les similitudes des actions belliques: & mesmes à present me semble

semble que m'en pourray seruir, en ce qui est proposé: C'est, que si on assiege quelque ville, & on ne l'emporte dans le terme qu'on a promis, ou bien aussi tost que ceux qui en sont loin iugét sans l'auoir recognue, qu'on la peut prendre, quoy que le capitaine y face tout deuoir, on le soupçonnera ou accusera de diuerses façons, de negligence, lascheté, intelligence, & corruption, trahison, ignorance, precipitation, ou tardité en ses entreprinses, mauuaise conduite, pusillanimité, ou autre defaut en sa charge, & le tout sera faux: mais ceux qui en iugent ainsi, ignorent la resistance que font les assiegez, les bonnes prouisions qu'ils ont, la force des gens, & toutes choses requises à se defendre plus longuement que l'assiegeant mesmes n'auoit cuidé, lequel pourra auoir esté abusé des espions, & autres qui rapportent l'estat du lieu, & des semblans exterieurs, desquels on tire coniecture de ce qui peut estre dedans. Ainsi le Medecin qui assiege la maladie dans le corps de l'homme, pour luy faire quitter la place, est souuent abusé des signes exterieurs, & beaux semblans: de sorte que cuidant estre à la fin de sa cure, c'est à recommencer. Car il y a plus de corruption & mauuais humeurs, qu'il n'auoit sçeu preuoir: le mal fait plus grand resistence, que le Medecin ne cuidoit, se renforçant & remparant tous les iours de plus en plus contre les remedes, & bon secours. De sorte que la maladie sera plus longue, que l'on n'auoit predit, & ne guerira si tost que le Medecin auoit promis, où que pensoient ceux qui n'en ont intelligence. Dont c'est mal fait de le soupçonner, ou d'ignorance, ou de negligence, d'auarice, malice, ou autre vice, qui l'induise à faire le mal plus long, qu'il ne doit estre. Touchant à l'ignorãce, ie suppose qu'elle n'y soit pas, & que le Medecin soit tenu pour sçauant, expert, & homme de bien. S'il n'est tel, on fait mal de l'y appeller, & de commettre la vie du patiét entre ses mains: tellement que le patient pourroit dire comme IESVS CHRIST à Pilate, celuy qui m'a deliuré à toy, a plus S. Iean. chap. 19.

failli que toy. Quant à la negligence, i'accorde qu'il y a des Medecins doctes, expers, & gens de bien, qui se passent assez de leger à la visite & pensemens des malades, mais ie ne croiray iamais que ce soit à celle fin, que le mal dure plus longuement, ains que c'est vne negligence d'inaduertence, comme ils peuuent estre en leurs autres affaires. Et en cela y a bon remede, qui est de les soliciter de pres, & les stimuler à faire leur deuoir: les prier d'estre plus frequens, & attentifs: mesmes leur bailler vn coadiuteur, qui leur soit cause de plus grand soin. Le plus que l'on se doute (à mon aduis) c'est l'auarice, car le vulgaire pense, que les Medecins communément prolongent les maladies, & les entretiennent en longueur, pour en tirer plus de profit. Parquoy ie me veux plus longuement arrester, à refuter ceste fausse opinion, la plus erronee de toutes. Car en premier, ie suppose que le Medecin soit homme de bien: puis, qu'il aime son honneur & reputation. Ie veux aussi, qu'il desire profiter en sa profession, comme chacun veut acquerir des biens honnestement en sa vacation. S'il est homme de bien, il ne voudra iamais faire languir le malade à son escient, s'il n'est tel, on ne le deuroit employer, comme dessus est dit. Mais soit-il meschant, si aura-il ce bruit, d'estre en vogue & bonne estime, pour l'autre fin, qui est deuenir riche. Or s'il met en longueur les maux qu'il pourroit abreger, il n'est pas habile homme, & fait tout le contraire de son intention. Car s'il guerit en moins de temps que les autres, il sera en plus grand requeste: il aura telle presse de malades, qu'il n'y pourra aduenir, & on luy donnera plus volontiers l'escu, qu'aux autres le teston. Car qui est celuy qui n'aime mieux payer au double, voire triple ou quadruple, & estre bien tost gueri. Si on donne aux autres Medecins, qui paruiennent tard à la guerison, dix escus, on ne plaindroit pas cinquante escus à celuy qui abregeroit le temps de la moitié, ou du tiers, ou du quart. Mais à la verité, ce n'est au pouuoir du Medecin de

faire à son plaisir. Il voudroit bien auoir ceste vertu de guerir en touchant ou en voyant, ou de la premiere recepte, ou seulement d'vn bon regime, ou autre chose legere. Il auroit moins de peine, en seroit mieux prisé, & gaigneroit infiniement d'auātage. Bon Dieu, que celuy seroit tost riche, qui auroit ceste prosperité. Donq' il ne faut penser, que les Medecins esmeuz d'auarice, facent les maladies longues; puisque ils gaigneroient d'auantage au gré, reputation, & recompense, s'ils pouuoient guerir plustost. Et quoy? y a-il Medecin qui n'ait des parens, alliez, & familiers amis, desquels il ne prend rien? Les guerit-il en moins de temps que les autres, desquels il prend, le mal estant pareil, & le suiet semblable? Il ne gaigne rien à la longueur de telles maladies: c'est assez, qu'il ne perde le gré qu'on luy doit sçauoir, des bons offices qu'il y apporte. Ie diray d'auantage, quand luy, sa femme, ou ses enfans sont malades, c'est tout à ses despens, & n'ont ils point de longues maladies, sont-ils plustost gueris, si tout le reste est semblable. C'est vne grand folie, de cuider que les Medecins s'oublient tant, de prolonger les maladies à leur escient, pour peu qu'ils ayent d'affection à leur profit & honneur. Mais il leur aduient souuent, comme à ceux qui assiegent vne place, qui cuident l'emporter dans trois iours, & y sont vn mois deuant, sans qu'ils s'y feignent ou espargnent aucunemēt. Ils pēsent qu'vne muraille n'endurera dix coups de canon, & elle resistera à plus de cent. Ils ont opinion que les assiegez n'ont des viures, & munitions que pour huit iours, & ils en auront pour deux mois. Tout ce qu'on pense, sont coniectures, prises du semblable, exemples, & obseruations, lesquelles faillent bien souuent. Mais il ne faut pourtant accuser le capitaine assaillant, de faire mal son deuoir, quand il fait tout ce que l'art demande. Ainsi est-il du Medecin en toutes sortes, qui est tres-excusable, sur tout, quand il se faut à la quantité & efficace de ses remedes. Car c'est ce principalement, qui rend nostre art coniectural,

comme dit Galien en plusieurs lieux desinissant la coniecture estre de condition moyenne, entre parfaite science,& pure ignorance. Parquoy il faut interpreter à bien, & prendre en bonne part, le succez des remedes,que le Medecin docte & expert,diligēt & curieux, ordonne le mieux à propos, & le plus iustement que il luy est possible : remettant l'issuë & euenement à Dieu, qui donne & oste, augmente & diminuë la force ausdits remedes, comme il luy plaist : dont la maladie est tost ou tard finie, ores à bien,ores à mal. Reste la malice, de laquelle pourroit estre soupçonné le Medecin. Mais s'il y a la moindre occasion de rancune, haine & mal-veillance, entre le Medecin & le malade,ce n'est pas bien auisé d'y appeller vn tel Medecin. Car il faut au contraire, que le malade aime le Medecin,& qu'il en soit aimé:ou s'ils n'ont eu auparauant cognoissance l'vn de l'autre, soit de nom ou de fait : pour lors se doit contracter vne estroite amitié dedans leurs cœurs : autrement le malade n'aura à gré le secours du Medecin, qui aussi de son costé ne s'y affectionnera pas. Quant à la malice deliberee de nuire secrettement,si quelque Medecin est entaché de ce vice, il le faut tenir au ranc des empoisonneurs, & ne l'employer aucunement. Mais i'entens que le vulgaire prend en autre sens le terme de malice en ce propos : c'est que les Medecins mettent fort bas les malades, à leur escient, par abstinence & euacuations, en danger de passer le pas:& ce pour ostanter leur art, & auoir plus de reputation, quand ils les en peuuent sortir, sinon, ils se sauuent & t'arguent du pronostic fait dés le commencement, que le malade est en danger de mourir : mais ce sont eux qui l'ont precipité à ce danger. Voila (si ie l'ay bien compris) le doute que le vulgaire a le plus souuent. De vray, ce seroit tresmalicieusement, traitrement & meschamment fait, si quelqu'vn ioüoit ce tour, à vn pauure malade : ne plus ne moins que si quelqu'vn iettoit dans la riuiere vn qui ne sçeut nager, se fiant de luy ietter incontinent

apres vne corde pour l'en retirer. Car peut estre, que le submergé ne sçaura prendre la corde, ou il ne la tiendra bien ferme, ou que le submergeur n'aura la force de le tirer dehors : & ainsi le pauure homme sera du tout noyé. Mais il n'est pas croyable que les Medecins vsent de ces tours : & n'est pas vray, qu'ils mettent ainsi bas les malades par leurs remedes. Lesquels ie suppose tousiours estre bien instituez ainsi qu'il appartient. C'est le mal mesme, qui mine continuellement les forces de nature, & augmente les siennes iusques à certain poinct (qui est la vigueur & souuerain estat de la maladie) apres lequel si le mal est guerissable, vient la declination ou diminution de la maladie ; & de tous ces accidens, le malade s'achemine à la conualescence, dequoy nous traiterons plus amplement, s'il plaist à Dieu, au septième Chapitre de ce liure. Il y a des gens plus modestes, qui ne disent pas que les Medecins mettent ainsi bas les malades & en danger, mais qu'ils font les maladies plus longues, ou par leur indulgence ( c'est en complaisant trop aux malades ) ou pour les obliger d'auantage à eux, en les retirant d'vne longue maladie. Touchãt à l'indulgence, il est vray que plusieurs malades aiment mieux estre plus tard gueris, & estre plus doucement traitees, & cela excuse assez le Medecin, pourueu qu'il en face protestation, pour defence de bon heur. Quant à prolonger le mal, pour en tirer plus de gré, ce seroit vne belle trahison, & meschanceté. Aussi n'est-il pas croyable, si le Medecin entend bien son fait, qu'il mette iamais en longueur le mal : car il ne peut mesurer ceste longueur : & en l'entretenant, le mal interieur peut empirer, qui est pis que d'estre simplemẽt long. Autre chose est des vlceres, qui sont traitez du Chirurgien. Car il les peut bien entretenir, sans preiudice de la personne : voire l'interieur du corps s'en portera bien, se purgeant par les vlceres : & n'y aura autre mal, que de la partie vlceree. Qu'ainsi soit, nous ordõnons bien souuent que les fistules soyent entretenues, & fai-

sons des cabrols, ou fontanelles en plusieurs endroits du corps, que nous voulons estre maintenues ouuertes vn fort long temps. Mais les maladies internes sont d'autre consideration, & ne doiuent iamais estre entretenuës, si on les peut guerir, ce qu'il faut faire incõtinent, ou le plustost.

L'autre poinct de calõnie est, les Medecins abusent le mõde, que l'on gueriroit bien sans eux, voire mieux & plustost; & qu'ils ne font que broüillasser. Nous auons assez refuté ceste folie au premier chapitre par l'authorité de l'Ecclesiastique, neantmoins i'adiousteray ceste similitude, puisque i'ay commencé d'accomparer nostre art au militaire, qu'il y a des places qui se rendent à l'assiegeant, pour leur auoir seulement retranché les viures; d'autres à la seule veuë du canon, d'autres au premier assaut: & au contraire, qu'il y en a qui restent imprenables. Maintenant si on argumentoit ainsi, nous voyons iournellement des places, qui se rendent sans les forcer, qu'est-il besoin assieger, assaillir, combatre, ruiner les murailles, & faire autres actes d'hostilité? Qu'est-il besoin de faire la guerre aux villes, quand nous en voyons bien souuent qui se remettent d'elles-mesmes? Doncques c'est vn abus & folle despence au pays, quelque sedicieux qu'il soit, d'y auoir gendarmes, attillerie, & autre artirail de guerre. Ce n'est qu'inuention & piperie de gens, qui viuent de ce mestier là, on s'en passeroit bien. Voire si toutes places estoyent foibles, & qu'il n'y eut resistance de gens munis & pourueus de courage, & autres choses requises à leur defence. Tels lieux se rendent aisément, comme aussi font legeres maladies, qu'on ne force par notables remedes, & le plus souuent passent d'elles mesmes, & mesmes les plus fortes: comme fieures ardentes, quand n'y il a grand munition dans le corps pour les entretenir, & les forces naturelles resistent gaillardement à l'insolence du mal. Autrement il y faut du secours, employer la baterie, & toutes sortes de remedes? encor le plus souuent auec tout cela, on n'a-

nãce riẽ, le mal demeure incurable. Pour lors il ne faut auoir aucun regret, ne dire, qu'on fut mieux guery sans cela : qu'on a abusé le patient. Ce seroit vrayement abus, si on promettoit guerison, d'vn mal qui est tenu pour incurable: d'autant qu'on ne sçait aucun remede qui soit assez fort pour le vaincre. Tout ainsi, que seroit abus, d'entreprendre de forcer vne ville à coups de poings, ou abbatre les murailles à coups d'arquebusade, là où il faut le canon, & on ne le pourroit auoir, ni instrument qui luy responde. Voyla des notables abus, & vrayes piperies, desquelles imposent au peuple ignorant, les Empiriques Charletans, promettans guerison de tous maux, & plusieurs autres. On peut bien dire de ceux là, qu'ils abusent le monde: non pas des Medecins rationels, doctes, expers, & gens de bien.

## *Que ce n'est peché, ou mal fait d'appeller des Medecins, & vser de leurs remedes quand on est malade.*

## CHAP. IIII.

IL y a vne autre sorte d'erreur, fondee en folle superstition, d'aucuns idiots qui pensent offencer Dieu, s'ils appellent des Medecins pour guerir de leurs maux, disans que c'est contreuenir & s'opposer à la volonté de Dieu, qui les visite de telle affliction : que c'est pour leur bien: car en chastiant le corps, l'ame est purgee de ses pechez: & disent, comme recite maistre Guide Chauliac en son chapitre singulier, Dieu me l'a dõné ainsi qu'il luy a pleu, Dieu me l'ostera quand il luy plaira, le nom de Dieu soit benit, Amen. & remettẽt leur guerison totalemẽt à l'intercessiõ des Saints & Saintes de Paradis,

faisans des vœux, aumosnes, prieres & oraisons. Ceste opinion fort erronee, est aisee à refuter, par ce que nous auons allegué au 1. cha. du liure de l'Ecclesiastique, ou il exhorte sainctemēt & sagement les malades, de se reconcilier premierement à Dieu qu'ils ont offencé, puis de donner lieu au Medecin, lequel Dieu a creé, & luy a donné la science pour estre glorifié en ses merueilles. Il est vray que Dieu nous enuoye les maux pour nostre chastiement, & nous y a rendus subiets, à ce que nous recognoissions nostre infirmité. De luy aussi procede la guerison, par les moyens qu'il a dressé en nature, donnant vertu aux plantes & autres creatures, de chasser & vaincre les maladies, en ordonnant la science de Medecine, & l'art d'Apothicaire, & cest effect, nō moins que l'agriculture, pour la nourriture des hommes à l'entretien de ceste vie caduque & mortelle. Dont ce sont moyens qu'il ne faut mespriser, & que l'hōme prudent ne desdaigne point. Autrement c'est tenter Dieu, & vouloir follement que Dieu face des miracles à nostre appetit. Car celuy qui dit, si Dieu veut que ie guerisse de ce mal, i'en gueriray bien sans vser de la Medecine, & si i'en dois mourir, le Medecin ne me sauuera pas, c'est autant que s'il disoit, si ie dois viure encore vn mois, & qu'il soit ainsi ordonné de Dieu, ie viuray bien sans boire & sans manger, dont il n'est besoin faire ceste despence. Car si ie dois viure autant, il m'est impossible de mourir, quoy que ie ne mange point. Voila vne folie, & grand temerité, de se promettre que Dieu fera miracle, voire de tenter cest essay quand on a des viures en main, ordonnez de Dieu pour la nourriture du corps. N'est ce pas tenter Dieu, & voir ce qu'il voudra faire contre l'ordre de nature? Il le lairra mourir de faim auec ceste folie: & le pauure idiot sentira par effect, qu'il auoit mal colligé en son esprit phantastique & brutal, que Dieu l'entretiendroit en vie sans boire & sans manger. Voire, si Dieu le vouloit ainsi, il se feroit: mais nous sçauons que sa volonté ordinaire porte, qu'on vse

des alimens : & là il se faut tenir, & ne s'attendre aux moyens extraordinaires, qui nous sont incogneus & qui ne sont employez à nostre fol appetit. Ainsi est-il de la Medecine, ordonnee de Dieu pour la guerison des malades, & conseruation de santé. Car qui conque veut guerir autrement, & a ceste opinion, que s'il doit guerir, il le pourra sans Medecin, quoy qu'il en ait bon moyen, celuy tente Dieu, & attend de voir que Dieu face miracle, mesprisant follement le moyen naturel que Dieu a ordonné contre les maladies. Non moins que si sa maison brusloit, & il ne vouloit qu'on y iettast de l'eau, disant, si Dieu veut qu'elle se sauue, le feu s'estaindra bien autrement.

## De l'ingratitude des malades enuers les Medecins.

### CHAP. V.

L'Ingratitude est fort odieuse & à Dieu, & aux hommes, voire on l'estime à bon droit vn si grand vice, que qui dit ingrat, dit tous les maux du monde. Or ce vice est si commun entre les hommes, à l'endroit des Medecins, que ie m'esbahis souuent, qu'il y ait aucun de cœur genereux, qui vueille estre Medecin, estant d'ailleurs sa profession fort suiette à calomnie, cousine germaine d'ingratitude. Mais nous auons des amis & gens de raison, hõnestes & recognoissans, qui couurent ceste fascherie, & nous retiennent en volonté de faire telle profession, nonobstant que plusieurs autres nous soient par trop ingrats. Car on en trouue de si courtois, qui protesteront publiquement & souuent, qu'ils tiennent la vie (apres Dieu) de tels & de tels Medecins, & ayant recogneu selon leur faculté, l'industrie & labeur du Medecin, pour son entretien, neantmoins confessent li-

brement, qu'ils ne le ſçauroient auoir recompenſé de tout leur bien, comme il eſt vray de fait. Car s'ils doiuent la vie au ſecours du Medecin,& la vie eſt de plus grande valeur que tout leur bien, il n'eſt en leur puiſſance de s'aquiter de ce debte, quand ils donneroient tout leur bien. Mais le principal de la recompenſe,eſt le gré qu'ils en ſçauent au Medecin, ſe diſans obligez à luy & redeuables de leur vie. Et c'eſt tout ainſi, que ſi quelqu'vn auoit oſté l'eſpee des mains d'vn qui fut pres de vous tuer, ou la corde à vn qui s'efforçoit de vous en eſtrangler, ne luy ſeriez vous pas tenu de la vie ? tout voſtre bien ſeroit il pour le recompenſer? Et puis on dit,i'ay bien payé mõ Medecin,voire ſurpayé, luy ayant donné tant par iour, ie ne luy dois rien, s'il m'a bien penſé & ſecouru, ie l'ay bien recompenſé. Ha pauure homme, ce qu'on donne au Medecin, eſt comme vne petite recognoiſſance, du bien & du ſecours que l'on en a reçeu. Car de le payer, ou compenſer le fruit de ſon labeur s'il t'a preſerué de mort (ainſi qu'il peut faire, par la grace de Dieu) il n'eſt en ta puiſſance:ſinõ que tu expoſes ta vie pour luy, quoy qu'il n'ait expoſé la ſienne pour te ſauuer de la mort. Ainſi tu luy demeure touſiours redeuable : & faut que d'vn bon gré tu le luy recognoiſſes, confeſſant ton obligation. Il y en a qui trouueront ce propos dur, quand ie dis ſauuer la vie, & preſeruer de la mort: nonobſtant que cela eſt trop euident. Car poſons, qu'vn bleçé perde ſon ſang en abondance, & que ſans doute il en mourra ſi on ne l'arreſte : celuy qui tiendra ſon doigt dans la playe,& retiendra le ſang, ne ſauue il la vie ? Autant, & plus, celuy qui le retient auec medicamens : & en fin conſolide la playe, qui de ſoy ne gueriroit point. Autant celuy qui arreſte vn flux de ventre, ou vomiſſement, ou autre vuidange pernicieuſe & mortelle : qui ſaigne à propos vn pleuritique, ou vn que la ſquinãce eſtouffe & eſtrangle: autant certes que qui retireroit du feu, vn enfant qui y ſeroit tombé, & ſe brusleroit tout vif, s'il n'eſtoit ſecouru. Il n'en faut moins eſtimer des

Medecins, qui pouruoient aux maux interieurs, & secourent nature secrettement par diuers moyens, desquels l'efficace n'apparoit que par effet : & se sont (comme disoit Herophile) les mains de Dieu. Car il nous releue & retire des dangers de mort, par le moyen des remedes, que le Medecin employe au secours. N'est-ce pas vne œuure plus diuine qu'humaine, & qu'on ne peut assez recompenser ? Dont l'Ecclesiastique a bien dit : La science du Medecin luy fait hausser la teste, & le rend admirable entre les Princes: le Medecin sera honoré, mesme des Roys. Et voila les principales recognoissances qu'on luy doit, honneur & gré, pour vne extréme obligation: non pas se persuader qu'il est assez recompensé de quelque somme d'argent. Mais il y en a qui font pis, c'est qu'apres estre gueris, par le moyen d'vn bon & loyal secours, ils ne peuuent endurer qu'on les die bien redeuables au Medecin, & peu s'en faut qu'ils ne haïssent celuy, qui leur a sauué la vie. O extréme ingratitude! mais ce n'est pas d'auiourd'huy, Hippocras en son epistre à Damagete, fait ainsi parler Democrite. Ie pense (dit-il) O Hippocras, qu'en nostre science plusieurs choses sont suiettes à calomnie & à ingratitude. Car les malades, s'ils eschappent, rapportent leur guerison aux Dieux, ou à fortune, ou à leur bonne complexion: desrobans tout l'honneur au Medecin : lequel souuent ils haïssent depuis, estans bien marris & indignez, que l'on pense qu'ils luy soient redeuables. Et outre ce, qu'ils ne veulent attester ou confesser leur obligation, ils sont bien aises que les ignorans de l'art (qui neantmoins en font profession) soient de mesme propos, esguillonnez d'enuie, &c. Cela conuient le mieux du monde à nostre temps. Car la pluspart des malades rapportent totalement leur guerison à quelque Saint ou Sainte de Paradis, à qui ils se sont vouez : & encor bien souuent n'accomplissent leurs vœux, suiuant ce que dit l'Italien, *passato lo malo gabato lo Sancto.* Tout ainsi qu'ils font de grands promesses au Mede-

cin, durant le grand mal, promettans monts & merueilles. Ils le doiuent faire tout d'or & pierres precieuses: il doit auoir vne bonne pension tous les ans. Brief on pretend luy faire beaucoup de bien. Mais quand on est gueri, on entre en opinion que le Medecin n'y a gueres fait, ou qu'on fut bien gueri sans luy. Que c'est le vœu qu'on a fait d'où a procedé la guerison: ou le bon seruice des gardes, les bons potages, ou l'Apothicaire qui voudra s'attribuer tout le succés, ou la bõne & forte complexion du malade, ou vn cas fortuit, comme le desordre qu'il aura fait, auquel il rapportera follement sa guerison. Brief le Medecin aura la moindre partie, ou nulle, de l'honneur, gré, & recompense. Car quant aux promesses, l'homme estant gueri, va penser que la maladie luy couste tant, qu'il a tant dependu, que ce luy est de tant d'interest. Dont il oublie son deuoir au Medecin, auquel mesme il impute vne partie de sa despence, l'estimant superfluë, & luy veut mal de l'auoir tant retenu au lict, faisant son estat, qu'il en pouuoit plustost releuer, & à moins de frais. Tellement qu'à son compte, le Medecin luy seroit redeuable: & s'il trouuoit des iuges à sa poste, qui eussent authorité, il le feroit condamner aux despens. Voila bien recognu le bien reçeu. Y a-il pareille ingratitude? Non, sinon que ceste-ci d'vn qui s'estrangleroit par desespoir, ou autrement: & quelqu'vn venant au secours luy couppast la corde, & que puis cependant le fist adiourner pour luy payer sa corde. Ou d'vn qui se noyeroit: & celuy qui le sauueroit, en le retirant du danger, luy deschirast vn peu de son habillemẽt: & que le noyé preserué, en voulut la reparation. Ainsi ceux qui nous doiuent, nous demandent: ne nous en sçauent gré ne grace de ce que les auons bien secourus, & aiment mieux dire, qu'vn ignorant valet ou chambriere est cause de leur guerison, que le bon soin & industrie du Medecin. Et c'est pour l'vne de deux raisons: ou qu'ils sont tant hebetez, & n'ont la capacité de le comprendre: ou que le sçachant bien, ils sont honteux

de n'auoir la volonté de le recognoistre & confesser. Comme que ce soit, c'est vne ingratitude fort odieuse & à Dieu & aux hommes.

*Que le vulgaire n'estime rien si on ne guerit contre son opinion: que les derniers remedes ont tout l'honneur: & heureux le Medecin, qui vient à la declination du mal.*

## CHAP. VI.



C'EST erreur est fort cöioint auec le precedent, mesmes il est souuent cause de la susdite ingratitude. Car si on ne guerit contre l'opinion du malade, ou de ceux qui le visitent, ce n'est rien fait, & pourtant on n'en sçait point de gré au Medecin. Or guerir cötre l'opinion contient deux parties: l'vne est, de gue-
I. rir en moins de temps, & quasi inopinément. Cöme, si le mal dure communément tant d'accez, ou tant de iours, de le guerir en beaucoup moins. Car autremët on dit, & bien la maladie a fait son cours: le Medecin n'y a de rien seruy. Aussi bien fust-il guery dans ce tëps là. Pauures gës ne voyez vous pas, que de mesme espece de mal, les vns sont courts, les autres longs? Il y a des fieures tierces, & des continues aussi, qui dureront vn moys, ou deux. Vous supposez que la tierce ne doit estre, pour le plus, que de sept accez: qui sont 14. iours: & la continue de 7. 11. où 14. comme vous auez ouy dire aux Medecins, que c'est le terme des fieures exquises. Mais vous ne sçauez pas, que de mille il n'y en a pas deux telles, ains la pluspart sont confuses & meslees. Dont leur terme est de beaucoup plus long comme de toutes maladies engendrees de diuers humeurs. Croyez (& il est vray) que si la tierce finit dans trois semaines, ou vn mois, estant combatuë de nos remedes, que sans cela ell' eut duré parauenture deux ou trois

mois, ainsi qu'on en voit plusieurs autres. N'est-ce pas bien rabatu, & auacé beaucoup pour le malade ? Mais on n'a rien fait, à son dire, si on ne fait encor plus qu'il n'a pretendu. Car il pense que le Medecin peut faire du mal, comme d'vne estriuiere, qu'on alonge & accourcit tout ainsi cõme on veut. N'est-ce pas assez fait, d'en rabbatre vn quart, vn tiers, ou la moitié: & empescher, ou appaiser les diuers accidens, qui cõmunément suruiennent à toutes sortes de maladies, & faire qu'on en ait la raison, le meilleur compte qu'il est possible, & qu'on en sorte à quel prix que ce soit? C'est

11. pour tomber à l'autre partie de l'opinion vulgaire, qui n'estime rien, si on ne guerit ceux que l'on tient pour morts. Car quoy que le mal soit mortel, comme toute maladie que nous appellons aiguë (c'est à dire trenchante, qui va vite, & a de terribles accidens) si le malade, ou ses reuisiteurs, ont opinion qu'il en pourra guerir, & il en aduient ainsi, ce n'est rien fait: ains au contraire, si le malade en meurt, c'est la faute du Medecin. Car les assistans s'estoient persuadez (quoy que le Medecin dit le contraire en son prognostic) qu'il en pouuoit guerir. Mais si on pense qu'il en doiue mourir, ou que desia on le tienne pour mort, le Medecin à fort beau ieu. Car quand il ne feroit que luy ordonner ses potages, auec quelque petite droguerie, sur tout des restaurans & choses cordiales (encor que ce ne fut à propos) il a fait vn chef d'œuure. Voyla vne belle cure. Il a guery vn tel, que chacun tenoit pour mort. Il l'a ressuscité. C'est vn grand personnage. Mais voicy la pitié. Ce mesme docteur a ye en mesme temps vn autre malade, qu'on ne tient pour mortel: d'autant que son mal est plus caché. Il fait tres-grand deuoir à le rendre salubre, & d'en venir à bout: il employe toute son industrie à sauuer le patient, qu'il cognoit estre en plus grand danger que l'on ne cuide. En fin il meurt, contre l'opinion du vulgaire. Voyla mon Medecin qui perd soudain sa reputation: & dit-on, il y a fait trop de choses. L'autre

fut mieux gouuerné. Ainsi iamais on ne fait rien qui vaille, si on ne guerit contre l'attente & esperance du vulgaire.

L'autre erreur proposee en ce chapitre est, d'attribuer aux derniers remedes tout le succez de la curation: comme aussi on rapporte l'occasion du mal à la derniere chose, qu'on a fait. Comme si on a mangé quelque fruit, salade, ou autre chose moins ordinaire, & que tantost apres on soit malade, voyre d'vn mal qui dure plus d'vn mois, cela seul en est cause: sans y adiouter infinis autres precedens desordres, qui en ont fait leur part: car les mauuais humeurs se congregent de peu à peu, iusques à certaine quantité, à laquelle ne peut plus resister nature. Tout ainsi qu'vn verre se remplit de plusieurs gouttes d'eau, qu'il contient iusques au bord: mais estant plein, il commence à verser d'vne goutte seulement. Ainsi la moindre addition, à ce que nature supportoit encores, la fait succomber: comme vn mulet plie sous sa charge, pour peu qu'on adiouste au fardeau ordinaire de sa portee. Ce n'est donc pas le dernier morceau, ou desordre qui a tout fait: les precedens y auoient fait leur part non moins qu'à couper vn arbre, auquel on donnera cent coups de hache, il semble que c'est en vain, & qu'on n'auance rien: le cent & vniéme coup le fait tomber. Si on disoit que ce seul coup l'eut abbatu, ne feroit-on pas tort aux autres? Aussi quand vne tour aura soustenu mille volees de canõ, & au dernier coup elle tõbe, le dernier y a-il pl' fait que le premier? C'est tout de mesme qu'õ iuge des remedes, qui abbatẽt le mal, & chassent la maladie du corps: le dernier quel qu'il soit, en a l'honneur du vulgaire mal sensé, qui parle ainsi: on l'auoit saigné, purgé, clisterisé, drogué de mille sortes, par dedans & par dehors: pour cela rien. En fin on luy a donné ou appliqué telle chose, & il est gueri. Pauures idiots, si cela eust esté fait du commencement, il n'eust de rien serui: mais apres tant d'autres remedes, qui auoient affoibli le mal, esbranlé & desraciné, la moin-

dre chose du monde luy fait quitter la place. Comme aux assiegez qui desia n'en peuuent plus, si on leur tuë encor vn homme, ils se rendent incontinent: & puis on dira que toute la batterie, tous les assaux, retrechemens de viures, & autres bons moyens de les vaincre, n'ont de rien seruy. Celuy seul a tout fait, qui a tiré la derniere arquebusade, & toutesfois il n'aura tué qu'vn des moindres soldats. S'il auoit tué le chef, ce seroit autre chose. Ainsi vn breuet pendu au col, ou des drogues mises au carpe de la main, auront l'honneur d'auoir guery des fleures vn, qui n'auoit peu guerir par tant de regimes, Medecines, & autres remedes. C'est que le mal ne tenoit plus qu'à vn filet, qui a peu estre rompu de la persuasion & grand' opinion, que le malade aura eu de ce moyen. Mais si on l'eut appliqué dés le commencement, le malade n'en fut gueri, quand il eut eu cent mille fois plus de persuasion: & imagination forte. Car l'imagination peut quelque chose à la guerison, mais non pas tout, ni seule. Voila comment on desrobe l'honneur aux vrais & certains remedes, en iugeant mal du succez, parce qu'on veut estre gueri, soudain qu'on a fait quelque chose: autrement on pense que c'est en vain, & que tout ne sert de rien. Celuy seul est autheur du bien, apres lequel immediatement

III. on sent la guerison. Et pourtant on dit communément (qui est le tiers poinct de ce chap.) Bien heureux le Medecin, qui vient à la declination du mal. Car quoy qu'il face, la guerison estant à la porte, on luy attribue son introduction. Et quand bien le Medecin n'y auroit du tout rien fait, ni ordonné, encor dira on, qu'il est cause de ce bon heur: & que s'il fut venu dés le commencement, le malade fut aussi tost gueri. Mais si le Medecin est prudent & modeste, il ne se coiffera de cest honneur, consentant au larrecin & detraction, qu'on fait à ceux qui ont bien traité le malade, & sont les vrais autheurs de sa guerison: ains remontrera aux assistans, que les accidens passez estoient de la nature de mal, lequel a eu tel cours: & que par le bon ordre

qu'on

qu'on y a mis, tout est remis & passé, à l'auantage du patient. S'il fait autrement, & se veut attribuer l'honneur, ou l'accepter du vulgaire, il se fait vn grand tort: & autant luy en pend à l'aureille. Car quelque suffisance & reputation qu'il ait, il pourra aduenir, que lon appellera sur la fin d'vne maladie qu'il traitera, vn autre Medecin: lequel iouëra vn mesme tour. Ainsi donc chacun soit auisé, de se contenter honnestemét de l'honneur qui luy est deu, sans rien desrobber à son collegue ou symmiste (c'est à dire, cōpagnon de mestier) rendent bon & sain tesmoignage des louables actions de chacun: se reputant bien-heureux neantmoins de ce, qu'il est arriué à la declination du mal, pour n'auoir eu gueres de peine, & auoir bonne part au gré, qu'on doit sçauoir à tous ceux qui s'y sont employez.

## *Contre ceux qui iugent de la suffisance des Medecins par le succez, qui est souuent deu à l'heur, plus qu'au sçauoir.*

### CHAP. VII.

C'EST grand cas, que la science de Medecine est si obscure & profonde, que rien plus: & neantmoins il n'y a si idiot, qui ne iuge du sçauoir des Medecins. Pour iuger sainement & iustement de la suffisance de quelqu'vn, il faut estre pour le moins de la profession, & y sçauoir quelque chose. Dont c'est grande temerité, aux gens qui n'entendent rien en la Medecine, d'entreprendre à iuger, qui sont les plus sçauans Medecins. Ils s'attendent aux succez de leurs pratiques: & si quelqu'vn guerit (mesmes inopinément, comme dessus a esté dit) on iuge bien sçauant le Medecin: encor qu'il n'y ait rien fait qui vaille. Et au contraire, le Medecin ne sçait gueres,

si le malade meurt ou s'il traine longuement, du mal, que le vulgaire estime plus leger. Les modestes ne diront pas, qu'il est plus ou moins sçauant, s'il est reputé docte entre les gens de sçauoir : mais ils diront, qu'il n'est pas heureux enuers ses malades, & par cõsequẽt, il n'est bon Medecin, iugeans tousiours par le succez. Il est vray certainement, qu'en toutes choses y a heur & malheur, & (comme dit l'Italien *la buona è la mala sorte*. Et le bon heur au Medecin est, de n'estre appellé ou employé pour ceux qui doiuẽt mourir. Car on n'y acquiert point de reputation, moins de degré, ne d'amitié, neantmoins il n'y a que blasmer au Medecin, & pourueu qu'il ait bien fait son deuoir, ne doit estre moins estimé, que si le malade fut eschappé. Tout ainsi qu'vn capitaine qui aura defẽdu vne place iusques au dernier effort, ayãt mangé tous les cheuaux, les asnes, les chiens, rats & chats du lieu assiegé, cuirs, parchemins, & autres meschantes viandes (comme on dit de ceux de Sanserre, en l'an 1573. qui mangerent iusques à l'ardoise, en faisant du pain, ie ne sçay comment) ayant perdu la plus part de ses gens, la muraille toute brisee, & n'ayant plus dequoy soustenir : contraint en fin de rendre la place, ne meritera moins de louange (sinon d'auantage) qu'vn autre qui aura sauué, la sienne, bien pourueue, & munitionnee de toutes choses requises, tellement qu'il l'aura preseruee sans grand peine, & sans mal-aise. Cela est bien facile à comprendre, pourueu qu'on ait du iugement, & qu'on ne soit transporté d'affection : comme est la plus part des hommes, qui en sont aueugles, dõt aduient qu'ils ne se peuuent persuader: n'y auoir de la faute du Medecin, quand le malade, qu'ils ont fort cher ne guerit comme ils ont desiré & esperé. Tout ainsi qu'il y a tousiours quelque ranqueur & mescontentement enuers le capitaine, ou gouuerneur du lieu qui s'est perdu, comme de n'auoir esté assez prouoyant aux affaires du siege, & ce en plusieurs particularitez, iusques à vn festu. Et au cõtraire, celuy est estimé vaillant (quãd il seroit le plus poltron

du mõde)qui a eu bon ſuccez en ſon entreprinſe. C'eſt vrayement vn grand bien, que d'eſtre heureux en ſes affaires, mais l'heur n'eſt pas dependant du ſçauoir, ou de la ſuffiſance: c'eſt vn don de Dieu ſpecial, ſans que d'eſtre appellé au ſecours de ceux qui doiuent eſchapper: enuers leſquels il veut continuer & effectuer la vertu donnee aux remedes: comme auſſi de n'eſtre appellé pour ceux qui doiuent mourir, auſquels rien ne vaut ne profite. Dont c'eſt treſmal iugé de la ſuffiſance des Medecins, par le ſuccez qui eſt pl⁹ deu à l'heur, & à la grace de Dieu, qu'au ſçauoir de l'homme. Il ne faut pas toutefois de cela inferer & cõclurre, que c'eſt tout vn, quelque Medecin que l'on appelle: en diſant, que ſi Dieu veut que le malade gueriſſe, il iettera ſa benediction ſur les remedes du plus ignorant du monde, & le rendra heureux. Cela eſt bien vray, mais c'eſt tenter Dieu, ainſi que nous auons remonſtré au quatriéme chap. c'eſt comme vouloir, que des pierres il face du pain, d'vn remede mal à propos, vn profitable. On dit communément, aide toy & Dieu t'aidera. Il faudra cercher les meilleurs moyens qu'on peut, & remettre l'iſſue à Dieu qui a tout en ſa main.

*Contre ceux auſquels tout eſt ſuſpect, & calomnient les Medecins, de la pluſpart des accidens qui ſuruiennent és maladies.*

## CHAP. VIII.

VNE des plus grãd's peines qu'ait le Medecin, genereux, & de bon cœur, eſt de ſupporter les reproches & fauſſes accuſations des malades, ou des aſſiſtans: qui ſont ſi deſraiſonnables: que tous les accidens qui ſuruiennent au malade, ils les attribuent aux remedes: & des bons ſuccez, ils doutent s'ils ſont deuz au Medecin. Car premierement quãd on voit le malade fort debile, on accuſe l'abſti-

nence & la paucité des viures ordonnee par le Medecin: ou ils reprochent la saignee, ou la purgation, & c'est le mal qui cause la foiblesse, non pas les remedes, qui en diminuant le mal, soustiennent le malade en plus grand force. Dont sans l'vsage d'iceux il seroit encor plus debile. Qu'ainsi soit, ne void-on pas ceux, qui mesprisent l'abstinẽce, la saignee, & la purgation, deuenir encor plus foibles: Si ceux qui n'vient de tels remedes, se maintenoyent en plus grand' force que les autres, on pourroit mieux dire, que les remedes sont cause de la foiblesse: mais au contraire, on les voit plus affoiblir, & en fin il en meurt plus que d'autres. Ainsi est-il des autres accidens que l'on impute iniustemẽt aux remedes: comme le vomissement, flux de ventre, desgoutement, alteration, douleur, veilles, resueries, & semblables: qui suruiennent à cause du mal proprement, & de la nature d'iceluy, non pas des remedes, comme pensent les ignorans. Car si apres que le malade a prins quelque chose, par l'ordonnance du Medecin, ou que seulement on luy ait appliqué, & que tantost apres il aye vomissement, ou flux de ventre, cela en est cause, d'autant qu'il ne l'auoit auparauant. Depuis ceste Medecine, ce syrop, ce restaurant, ce potus cordial, &c. Il est si degousté que rien plus: l'alteration le presse plus qu'auparauant. Il est vray que c'est depuis, mais non à cause de cela, & est aussi mal argué, que si on disoit, depuis qu'il a neigé, ma robbe est plus rompuë qu'elle n'estoit, doncques la neige en est cause: ou depuis, que i'ay mangé de ce chappon, i'ay eu douleur de teste, colique, ou flux de ventre: doncques le chappon m'a causé tels accidents. Pauures idiots! tout ce que vient apres, ne procede de tout ce qui a procedé. Ce flux de ventre, ce vomissement, desgoutement, alteration, veille, resuerie, & semblables sont autres causes à vous incogneuës, qui produisent tels effects en leur tẽps: & quoy que sçache faire le Medecin, rompant le cours du mal, preuenant ses accidens, & les diminuant, en despit de luy le mal fait partie de

ſon entrepriſe, & s'augméte iuſques à certain poinct, qu'on appelle eſtat de la maladie: mais cela ce fait plus doucement beaucoup, que ſi on le laiſſoit faire. Et ſi l'alteration, le deſgoutement, & autres accidens, augmentent apres l'vſage de quelques remedes bien ordonnez, croyez que c'eſt du mal qui paſſe outre, nonobſtant ces retranchemens & reſiſtáces: & que le mal ſeroit encor plus furieux, & leſdits accidents moins ſupportables, ſi on n'y eut rien fait: comme l'on voit par experience, en ceux qui meſpriſent tels remedes: Car s'il eſt vray, que pluſieurs meurent à faute de ſecours (qui eſt vne maxime, receüe de chacun) il faut bien qu'ils ayent plus d'accidents, & plus faſcheux, que ceux qui en eſchappent. Il ne faut donc auoir ſuſpects, ou calomnier les remedes, qui auront eſté ſuiuis de quelques accidents empirez ou nouueaux: & dire, depuis ce frontal il a moins dormi, ou plus refué: car le frontal n'en eſt pas cauſe, ains le mal qui n'en a peu eſtre dompté. Depuis le potus cordial il a eu le houquet, ou la diſſenterie, ou le ſpaſme. Il eſt bien vray: mais ceſte queuë, n'eſt pas de ce veau, comme on dit en commun prouerbe: ceci eſt d'vn autre tonneau. Ie ne dis pas, que les remedes n'en ſoyent cauſe quelque fois, dea, car il y en a de mal ordonnez: & fort mal à propos: mais ie ſuppoſe touſiours que le Medecin ſoit docte, diligent, & affectionné, duquel il faut touſiours bien ſentir, & puis interpreter en la meilleure part ſes ordonnances: attribuant pluſtoſt au mal, ou à l'expres vouloir de Dieu, que aux remedes, les accidés qui ſuruiennent de nouueau, ou qui empirent. Car il y a des rencontres inopinees, & qu'on ne peut aucunement preuoir pour s'en donner garde: comme aucunefois d'vne fort legere Medecine, on viendra iuſques au ſang: d'autát que l'homme eſtoit ſur le poinct d'auoir flux de ventre. Le Medecin qui ne peut deuiner, meſmes en vn corps neutre (c'eſt à dire: qui ne ſe tient au lict, pour n'eſtre gueres mal diſpoſé) ſi nature fera quelque euacuation d'elle meſme, cognoiſſant qu'il

en est besoin, ordonne sa medecine assez legere. Il aduient là dessus, qu'apres son operation, nature passe outre, & fait vn flux de ventre, qui continue desordonnément & outre mesure : d'autant que la vertu expultrice, piquee des excremens acres & mordicans ne se peut retenir, & la matiere estant corrosiue, racle tellement par où elle passe, que le sang en sort. Le medicament sera accusé de tout cela, qui neantmoins n'a fait que deux ou trois petites selles : tout le reste est d'vn desbordement, & comme torrent d'humeurs de long temps accumulez. Ainsi quelquefois, on ne fait qu'arracher vne pierre de la muraille ; & il tombera plus de deux toises, tant elle est ruineuse. Il faut à vn fort mur le canon, ou double canon: à vn mur foible, la piece de campagne fera grand breche. Ainsi pour bien iuger de l'effect du medicament, il faut sçauoir sa portee, cogneuë du seul Medecin: & non pas iuger de l'effect: car si durant l'operation du medicament, ou par apres, on void aduenir ce qui n'est de la nature, portee ou force du medicament, il luy faut attribuer. Non moins que si vn enfant donnoit du poing à vn yurongne châcelant, & que soudain il cheut à terre. Ce n'est pas le coup de poing, qui a eu tant de force, mais le vin qui l'auoit estourdi, dont il alloit tombât deuant. Toutesfois on pourroit repliquer de la mesme comparaison, que semblablement à vn malade fort debile, vn leger medicament aura la force de le faire tresbucher, & aller en terre. Parquoy il vaut mieux faire cest autre comparaison: comme si on donnoit vne chiquenaude au bras d'vne femme enceinte, & que tost apres elle auorta. Seroit-ce pour la chiquenaude ? C'a esté bien loin du ventre, & le coup est trop leger. Il faut donc que d'ailleurs elle fust preste & occasionné d'auorter. Ainsi plusieurs choses se rencontrent, qui ne sont aucunement despendantes l'vne de l'autre, ains cas fortuits, & ne sont de cause pretenduë communément.

## Qu'il y a plus de Medecins, que d'autre sorte de gens.

### CHAP. IX.



ON DIT que le Duc de Ferrare, Alphonso de Este, mit quelquefois en propos familier, de quel mestier il y auoit plus de gens. L'vn disoit de Cordoüanniers, l'autre de Cousturiers, vn autre de Charpantiers, qui de Mariniers, qui de Chiquaneux, qui de Laboureurs. Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y auoit plus de Medecins, que d'autre sorte de gens: & gage contre le Duc son maistre (qui reiettoit cela bien loin) qu'il le prouueroit dedans vingtquatre heures. Lendemain matin Gonelle sort de son logis, auec vn grand bonnet de nuict, & vn couurechef, qui luy bandoit le menton: puis vn chapeau par dessus: son manteau haussé sur les espaules. En cest equipage, il prend la route du palais de son excellence, par la rue des Anges. Le premier qu'il rencontre luy demande, qu'est-ce qu'il a, il respond vne douleur enragee de dents. Ha mon amy (dit l'autre) ie sçay la meilleure recepte du monde contre ce mal là, & la luy dit. Gonelle escrit son nõ en ses tablettes, faisant semblant d'escrire la recepte. A vn pas de là il en trouue deux ou trois ensemble, qui font ensemble interrogation, & chacun luy donne vn remede. Il escrit leurs noms, comme du premier. Et ainsi poursuyuant son chemin tout bellement: du long de ceste rue, il ne rencontra personne qui ne luy enseignast quelque recepte differente l'vne de l'autre: chacun luy disant, que la sienne estoit bien esprouuee, certaine, & infaillible. Il escrit le nom de tous. Paruenu qu'il fut à la basse cour du Palais, le voila enuironné de gens (comme il estoit cogneu de tous) qui apres auoir entendu son mal, luy donnerent à force receptes, que chacun disoit estre les

meilleures du monde. Il les remercie, & escrit leur nom aussi. Quand il entre en la chambre du Duc, son excellence luy crie de loin. Et qu'as-tu Gonelle? Il respond tout piteusement, & en marmiteux, mal des dēts, le plus cruel, qui fut iamais. Adonc son excellence luy dit. Hé Gonelle, ie sçay vne chose qui te fera passer incontinent la douleur, encor que la dent fut gastee: Messer Antonio Mussa Brassauolo mō Medecin, n'en pratiqua iamais vne meilleure. Fais ceci, & cela: incontinent tu seras gueri. Soudain Gonelle iette bas sa coiffure, & tout son attirail, s'escriant: Et vous aussi, Monseigneur, estes Medecin. Voyez cy mon rolle, combien d'autres i'en ay trouué depuis mon logis, iusques au vostre. Il y en a pres de deux cens, & si ie n'ay passé que par vne ruë. Ie gage d'en trouuer plus de dix mille en ceste ville, si ie veux aller par tout. Trouuez moy autant de personnes d'autre mestier. Voila bien rencontré, & à la verité, car chacun se mesle de la Medecine, & y a peu de gens, qui ne pensent y sçauoir beaucoup, voire plus que les Medecins. Ie laisse à part quelques Chirurgiēs, Barbiers, Apothicaires, Gardes ou seruātes des malades, sages femmes, Charlatans, & autres Empiriques: iusques aux marchās, qui pour faire quelque profession d'vne partie à la Medecine, font des maistres aliboron, cuidans sçauoir plus que maistre mouche, faisans des suffisans, & se meslās de guerir plusieurs maux auec vne asseurāce effrōtee, accompagnee de grādes promesses. Ie les laisse (di-ie) iaçoit qu'ils facent vn beau nombre: car il y en a tant & tant d'autres, que c'est pitié. Il n'y a presque personne, qui ne contrerolle sur les ordonnances des Medecins: qui ne vueille toucher incontinent le poulx du malade, & voir son vrine: qui n'en die son aduis, & qui n'ordōne à faire quelque chose, au contraire de ce que le Medecin aura dit. S'il y en a qui soyent mieux aduisez en ce fait là, ie croy que le nōbre est si petit, qu'on auroit fait beaucoup plustost, d'escrire ceux qui ne fōt si presomptueux, que de faire vn rolle de tant d'entre-

preneurs, chose presque infinie. Et combien y en a-il de si temeraires, qui opineront deuant le Medecin (mesmes en sa presence) qu'il faut saigner le malade, ou ne le faire pas : & quand on le saigne, qu'il ne faut sortir que tant de sang: qu'il n'est pas bon de le purger, que la saison n'y est propre : qu'il le faut mieux nourrir : qu'il luy faut des restaurans, des tils, consumez, pressis, coulis, orges mondez, amandez, &c. qu'on permet trop ses aises au malade, ou qu'on le gehéne trop. Brief le grand cōtre rolleur, voire le premier & principal iuge de tout, est le vulgaire ignorant, tres-iniuste & inique: lequel, comme disoit Terence, n'estime rien bien fait, que ce qu'il fait. Et si on ne suit son aduis, il attribue la mort du malade, ou la longueur du mal, à ce qu'on a fait autrement. Car s'il imagine, & se persuade, qu'il faut ainsi faire, toute autre procedure luy est erronee : & pourtant il blasme, tout ce qu'on fait d'autre sorte. Quelle pitié! Es autres arts, qui sont moins obscurs & difficiles, où l'on voit presque tout à l'œil, on laisse faire à l'artisan comme il entend. En la Medecine, la plus occulte de tous, & où le peuple ne peut voir goutte, chacun veut gouuerner comme rats en paillere. Aussi nous ne voyons gueres bien succeder, par l'ordre de nature, la plus part des maladies, en personnes d'estat, qui ont grand visite de gens. Ceux-là guerissent mieux, desquels on fait moins de conte.

*Que ce n'est le profit des malades, d'auoir plusieurs Medecins d'ordinaire: mais qu'vn Medecin y doit estre fort assidu.*

## CHAP. X.

CESTE proposition pourroit estre entendue, de ce qu'auons dit maintenant, touchant le vulgaire qui fait du Medecin: mais ie l'entens ici proprement, de ceux qui

sont vrais Medecins, & de sçauoir & de profession. Il est tres-raisonnable & necessaire d'auoir l'aduis de plusieurs difficultez, & choses douteuses d'vne maladie. Car (comme on dit communément) quatre yeux voient plus que deux: & c'est en supposant que tous soient cler-voyans. Car l'vn s'aduise d'vne chose, & l'autre de l'autre, que l'on assemble & accorde au profit du malade. Mais d'auoir plusieurs Medecins d'vn ordinaire, qui ayent esgalement soin du malade, ce n'est pas son profit. Car à tout propos ils se peuuent contredire d'vn rien, ou de chose indifferente, l'vn à l'enuie de l'autre, plus pour ostentation, que de necessité. Pline a tresbien noté cela en son 29. liure, premier chap. où il escrit: Il n'y a point de doute, que ces Medecins, cerchans reputation par quelque nouuelleté, trafiquent soudain nos ames. De là sont ces miserables contestations à l'entour des malades, nul estant de mesme aduis, afin que ne semble redite. De là est la suscription du malheureux sepulchre: *Ie suis perdu d'auoir eu force Medecins.* Il signifie l'Empereur Adrian, qui en mourant s'escria ainsi: la multitude des Medecins me fait perir. Or la raison de ce meschef est diuerse, & premierement, de l'enuie ou ialousie que l'vn porte à l'autre communément, ceux mesmement qui sont plus mal creez, ambitieux, & auares, outre l'ordinaire des autres artisans: Car cela est commun, qu'vn potier est enuieux de l'autre, iouxte l'ancien prouerbe. Mais plus sans comparaison le Medecin, d'autant qu'il voudroit, qu'on luy deferast entierement tout l'honneur d'auoir bien predit, bien ordonné, & gueri le malade. Parquoy il ne supporte pas volontiers, qu'on en face part à autruy. Ie parle de l'auare ambitieux, qui est aussi communément quereleux, detracteur, & insupportable. Il y en a de fort modestes: mais encor sont-ils ialoux de l'honneur qu'ils estiment leur estre deu: & en ce qu'ils pensent pouuoir bien faire d'eux mesmes comme choses legeres, communes, & ordinaires. Ils seroiét bien contens, de n'estre

contredits:ce neantmoins ils consentent & s'accordent au desir & plaisir du patient ou des siens. Mais ce n'est pas le profit du malade,ainsi que i'ay entreprins de remonstrer. Car iaçoit que nous posions les trois ou quatre Medecins, que l'on veut assister ensemble à la cure d'vn homme estre tous fort modestes, paisibles, & sçauans: neantmoins on ne pourra euiter, la plus part des inconueniés que ie deduiray,pour les plus ordinaires. Car ie laisse à ceux qui en ont obserué d'autres, à iuger, combien ceste façon est nuisante, ou incommode aux pauures patiens. Premierement, s'il n'y a qu'vn ou I. deux Medecins d'ordinaire, ils en serõt plus soigneux, plus diligens, plus affectionnez, pour en sortir à leur honneur: & vn qui aura toute la charge sur ses espaules, y sera encor plus attentif, d'autant qu'il ne s'en repose sur personne, & tout doit tomber sur luy. Dont s'il a bon cœur, & est homme de bien, il s'estudiera à mieux faire, que s'il estoit accompagné, supposant tousiours, comme il faut, qu'en toutes difficultez, il recourra au conseil. Or l'affection du Medecin enuers le malade n'est de petite importance, ains si grande, qu'elle merite estre mise au premier lieu. L'autre in- II. commodité est que plusieurs Medecins mal aisément se peuuent rencontrer, de visiter le malade tousiours à mesme heure. Car chacun a des malades à part d'vn ordinaire, & d'autres suruenans, & autres menus affaires: dont est souuent contraint de faillir à l'heure designee, que tous se doiuent trouuer chez le malade. En ce cas, le Medecin plus ordinaire, ou ceux qui s'y rencontrent, sont bien empeschez de dire leur aduis, ou d'ordonner sur ce qui sera suruenu: craignant que l'absent ne le trouue pas bon, & que son opinion suruenante, ne mettent en erreur le malade, ou les assistans:qui voudrõt sçauoir par apres son aduis,& le luy demanderont à part. Quelquefois ce ne sera que d'vne cerise, ou autre petit different, qui de soy ne vaut le parler,mais faut que tous s'y accordent. Cela tient en peine les Medecins,& souuẽt les malades en endurent,

Cõme aussi (pour venir au troisiéme poinct) ils endurent de plusieurs petites choses que le Medecin present & ordinaire feroit & ordonneroit, suiuant les occasions qui se presentent à tout moment (ie dis petites d'elles mesmes, toutefois reuenantes bien souuent à grande commodité:) mais il n'ose, craignant que les autres en soient mal contens. Parquoy le malade passe beaucoup d'ennuis, desquels il pourroit estre exempt: comme d'endurer trop la soif, d'estre tenu trop chaudement, trop pressé de nourriture & de medicamens, esconduit de quelque plaisir & recreation non preiudiciable à sa guerison, & semblables. Ie me contenteray d'auoir deduit ces trois inconueniens, qui sont ordinaires en la pluralité des Medecins: pour monstrer qu'il vaudroit sans cõparaison mieux, de n'auoir qu'vn Medecin, & qu'il fut assidu. C'est le plus grand heur que puisse auoir le malade, d'auoir vn bon Medecin, qui ne bouge d'aupres de luy. Car d'vne visite ou deux par iour, le malade n'est bien pensé. Cela se peut dire de gros en gros, & non exactement: veu que le Medecin present obserue plusieurs particularitez, qui luy font changer d'auis d'heure à autre, tant sur la nourriture, que sur autres remedes. Parquoy Celse dit tresbien, ou il remonstre de quelle diligence doit vser le Medecin, pour ordonner bien iustement des viures, „ quant aux heures, & mesure d'iceux (qui est vn des „ plus grands poincts en toute la curation: car, comme il „ escrit, la viande bien à propos, est vn tresbon remede „ & medicament) il faut tousiours obseruer, & par tout, „ que le Medecin assistant s'aduise continuellement des „ forces du malade: & tant qu'elles seront bonnes, il vse „ d'abstinence: quand il commence a se douter de la „ foiblesse, il le secoure de viande. Car c'est son deuoir, „ qu'il ne sur-charge le malade de matiere superfluë, & „ qu'il ne trahisse pas aussi la foiblesse, à la faim, &c. De- „ quoy on peut entendre, que plusieurs ne peuuent estre „ pensez d'vn Medecin: & que celuy (s'il entend biẽ son „ art) est bien propre, qui ne desempare gueres le mala-

de. Mais ceux qui sont adonnez au gain, d'autant qu'il „
y a plus à gaigner sur la multitude du peuple, ils em- „
brassent volontiers les reigles qui ne requierent grand „
curiosité: comme en cecy. Car il est bien aisé de com- „
pter les iours, les heures, & les accez, mesmes à ceux „
qui ne voyent souuent le malade. Il faut celuy estre „
assidu, qui doit voir ce qui est seulement de besoin, & „
quand le malade sera trop foible, s'il ne prend nourri- „
ture. Voila comment il est de tres-grand' importance au seruice du malade, qu'il soit tousiours assisté d'vn bon Medecin, & pour son regime, & pour l'vsage des remedes. Car estant present, il auancera ou retardera, augmentera, ou diminuera, & fera plusieurs choses d'autre façon, que s'il ne voit le malade sinon par longs interualles, comme on le pratique sur le peuple. Dont il vaudroit mieux auoir vn Medecin, qui eut vn peut moins de suffisance, ou de reputation (& par consequent moins de presse) qui fut plus frequent & assidu. Car la diligence, vigilance & curieuse obseruation du Medecin ordinaire, peut bien contrepeser vn plus grand sçauoir, qui n'est pas ainsi employé par le menu.

## *Contre ceux qui se plaignent de la courte visitation de quelques Medecins.*

## CHAP. XI.

NOSTRE vie est pleine de contrarietez, ainsi que Democrite remonstroit à Hipocras, au deuis qu'ils eurent ensemble: côme ledit Hippocras escrit à Damagete, en ses epistres. Car ce qui nous plaist maintenât: nous desplaist dans vne heure. Le laboureur veut estre soldat, & en peu de têps reiette sa premiere côdition. Le marchât fait du gentilhôme, & bien tost apres retourne à sa marchandise. Mais la contradiction est encor plus descouuerte, quand on

« veut en mesme chose des contradictoires:comme d'e-
stre gendarme,& n'estre tenu à la guerre : d'estre grād
« terrien, & n'estre suiet à procez:d'auoir beaucoup de
valets & chambrieres, & ne pouuoir estre desrobé:
viure dissoluëment, & ne venir point malade. Ainsi
est-il de plusieurs qui veulent auoir des Medecins les
plus empressez,& qui ont plus de pratique ( dequoy le
vulgaire fait iugement,qu'ils sont les plus sçauans:cō-
me le plus souuent il aduient,nō pas tousiours)& sou-
dain ils se plaignēt de leur courte visite,& de les auoir
si peu aupres d'eux. C'est vne plainte qu'on fait cōmu-
nemēt des Medecins de Paris,les plus fameux:lesquels
en si grand' ville, ont tant de malades ordinairement,
qu'il est impossible du tout, qu'ils puissent arrester lō-
guement aupres d'vn chacun. Car si vn Medecin a à
voir deux fois le iour vingt malades,n'est-ce pas beau-
coup, qu'il demeure aupres de chacun vn quart d'heu-
re à chasque fois? Il ne peut faire d'auantage.Car au
plus grand iour,qui sera de 16.heures,ie veux qu'il cō-
mence sa visite à cinq heures du matin,& la continuë
iusques à dix, puis recommence à midy, & la cōtinuë
iusques à cinq du soir.Voila dix heures qu'il employe
à visiter. Il luy faut bien le reste pour son repos : cōme
de 10. à 12.pour son disner, & rafraischissement de 5. à
7. de mesme au soir, & puis son dormir en repos : car
s'il ne cesse iour & nuict, il est impossible de durer lō-
guement. Ie veux encor donner six heures au ma-
tin, & six apres disner.Car l'aller d'vne maison à l'au-
tre, monter & descendre les degrez, importe bien
de 2. heures sur la visite de 10. malades: mesmes qu'on
ne va pas en poste par la ville,& qu'é esté,lors des grās
iours, la vitesse du mouuement est dangereuse d'es-
chauffement,sueur, alteration, & autres tels accidens.
Restent donc enuiron dix heures toutes nettes,que le
Medecin sera aupres du lict de ses malades, pour le
plus qu'il y puisse employer.Et que reuient cela à cha-
cun de vingt? Si ie sçay bien compter, c'est à chacun
vn quart d'heure le matin, & autant l'apres-disnee.

Or il est certain que les plus fameux Medecins, aurõt tel iour à visiter plus de trente malades : & outre ce à faire des consultations, ou l'on est contraint de seiourner beaucoup plus qu'à vne simple visite. Dont s'ensuit necessairement & ineuitablement, que chacune des autres visitations, ne seront d'vn demy quart de heure. Car il faut contenter chacun, & de celuy qui se depart à plusieurs, chacun en a bien peu. Ainsi le Medecin ne fait qu'entrer & sortir, s'informe en courant de l'Estat du monde, touche le poulx, voit l'vrine, dit vn mot de ce qu'il faut faire : & deuant, à vn autre. On ne le peut redarguer iustement de sa celerité, & sommaire visite, puis qu'il ne luy est possible de faire autrement, & ceux qui les appellent, en sont bien informez. Qui plus est, si le Medecin respond quelquefois, qu'il n'y peut vaquer, veu le grand nombre des malades qu'il a à secourir, on luy replique, monsieur vous n'y faites qu'entrer & sortir, le malade pensera estre gueri, seulement de vostre veuë, qu'il vous voye vne fois le iour en passant, il est tout satisfait. Autant en dit vn autre, & le tiers, & le quart. Que feriez vous là? Mais dira quelqu'vn : si faut-il auoir esgard à la qualité des personnes, & s'arrester plus longuement aupres d'vn grand Seigneur, euesque, abbé, conte, baron, president, conseiller, tresorier, general des finances, & autres gens d'honneur, qui ont dequoy le recognoistre & recompenser mieux que de l'ordinaire des autres, on respond à cela, qu'il faut bien faire son deuoir enuers tous, & s'aquiter fidellement de sa charge: & qu'en outre, il y en a de plus recommandez, comme les proches parens, les alliez, amis, familiers, & ceux ausquels on a quelque grand obligation. Ceux là de vray, selon le sens & iugement humain, doiuent estre preferez aux autres, quelque grade & ranc qu'ils tiennent : & ceux desquels on ne prend point d'argent, à raison de la susdite obligation, requerent iustement du Medecin plus de soin & diligence, que ceux desquels on attend recõpense. Dont ce n'est peu de chose,

d'auoir obligé à soy, & bien affectionné, vn docte & prudent Medecin, qui aura tousiours plus d'esgard à l'amitié, qu'à la grandeur. Et quoy: la plusspart de ces grands ne cognoissent le Medecin que de renom: & sont encor moins cogneus du Medecin. N'estant la cognoissance reciproque, & ni ayent familiarité, amitié, ou quelque obligatiõ mutuelle, ce Medecin ne luy sera pas plus propre qu'vn autre, lequel ayant moins de presse, le pourroit mieux secourir, & de plus pres. Mais on est ainsi passionné, qu'on veut celuy qui est plus en vogue, chacun le voudroit tout auoir, qui est proprement vouloir l'impossible. Et puis on se plaint de la courte visite. Si vous dites, ie ne suis pas des moindres, & i'ay aussi bien dequoy payer qu'vn autre: il y en a cent, qui diront tout de mesme. Que pourra faire le Medecin, sinon departir ses visitations en tant de pieces que chacun en ait vn peu? Mais il reseruera tousiours les plus longues, à ceux qui l'ont obligé, & ausquels, il est redeuable, comme la raison & l'humanité luy commandent. Parquoy il vaudroit mieux, que chacun fut bien aduisé, de vouloir ce qu'on peut auoir: c'est, vn Medecin aisé a recouurer, d'entre ceux qu'on estime sçauans & n'ont tant de besoigne, pource que leur saison n'est encor venuë, estans postposez aux autres, qui sont de plus long temps. Et s'il y a quelque difficulté en la maladie, on peut faire consulter là dessus. Croyez que si le Medecin est habile hõme il entendra bien tost, & à peu de paroles, ce qu'il faut faire: puis il executera, ainsi qu'il appartient. Voila le meilleur aduis que puisse prendre vn malade, de quelque qualité qu'il soit, pour estre bien secouru: & s'il a le moyen, d'entretenir pres de soy du tout le Medecin, & qu'il n'en bouge que bien peu, ce sera encor mieux pour luy, suiuant ce que i'ay discouru au precedent chapitre.

De com-

## *De combien sert la confiance du malade au Medecin.*

### CHAP. XII.

Quelqu'vn pourroit auoir mal entendu, ce que i'ay deduit au prochain chapitre : comme si ie reprenois l'affection que plusieurs ont d'estre visitez des Medecins plus fameux, & qui pour leur grande reputation, ont plus de presse, és bonnes villes. Ia à Dieu ne plaise que ie le face, ie ferois tort aux venerables & rares personnages, qui de leur merite ont acquis ce grand bruit : & ferois tort aux malades, si ie leur persuadois de n'y auoir affection, & recours à la guerison de leurs maux. Car au cõtraire, si on en peut iouyr plainement & tant que besoin est, ils sont les plus propres du monde. Ie n'ay taxé que la plainte vulgaire, de ceux qui à tort se mescontẽtent d'eux, pour n'en pouuoir iouyr comme ils voudroyent. Ie dis tousiours qu'ils sont les plus propres du mõde, quant à eux, & pour leur esgard. C'est que volõtiers ceux qui ont telle reputation, & de grand requeste, sont aussi des plus sçauans & expers heureux en leurs pratiques, & aggreables aux malades : car autremẽt leur vogue n'est de duree, & leur reputation mal fondee, s'en va bien tost en fumee. Ainsi quant à eux, ils sont fort propres, aptes & idoines à penser des plus grandes maladies, & és plus dignes personnes. Ils ont aussi pour cest esgard de reputation & premier ranc entre les Medecins, plus d'heur à guerir les malades. Car l'opinion qu'on en a cõceuë, donne certaine confiance au malade de guerir mieux, & plus seurement par leur moyen, que des autres. Dõt nous disons communément en nos escoles: *Celuy guerit plus de malades, à qui plusieurs se fient.* Et c'est de la forte imagination, qui a tresgrand pouuoir à faire impression en nous, com-

me i'ay suffisamment demonstré à la preface du second liure du Ris. C'est vne puissance de l'ame, qui esmeut fort le sang & les esprits, de sorte, que si elle marche auec vne ferme opinion & confiance, les forces de nature s'assemblent pour combatre le mal. Et pour autant on void de grands changemens au malade, à la seule arriuee du medecin deuotement attendu. Car le desir & l'espoir estans satisfaits, l'ame se releue, & renforce contre le mal : tellement que bien souuent nature fait quelque braue saillie & effort, chassant la matiere du mal impetueusement, par vne crise qu'on appelle. Au contraire, si le Medecin n'est fort agreable au malade, lequel ne se voit secouru, ainsi qu'il desireroit, tel Medecin n'aduancera pas gueres : & le malade se contristant & descourageant deuiendra plus debile qu'il ne seroit: car ses esprits estõnez, n'ont point de vigueur, pour la crainte & deffiance qui a saisi le cœur. Il y a vn autre bien qui reuient au malade, d'auoir vn Medecin à sa deuotion, à son gré, & souhait, duquel il espere grand secours: c'est, qu'il s'accommode volontiers à tout ce qui luy est ordonné, auec vne fiance que tout le doit guerir & soulager. Comme au contraire, il prend d'vn autre Medecin tout à desdain & à regret: dont luy profite peu ou rien. Car quand ce seroit la meilleure & plus delicate chose du monde, si on en a bonne opinion, l'estomac s'en fasche, & n'en fait si bien son profit, que si elle estoit prise auec gayeté de cœur. Le vin, le bouillon de chappon, la chair de perdrix, sont tresbons alimens, delicats & frians: mais si quelqu'vn en vsoit à regret, auec mauuaise opinion du sommelier, ou du cuisinier, qui ne fussent aggreables: cela ne feroit point de bien en vsant contre cœur. Que sera-ce des choses qui sont de soy mal plaisantes, & qu'on abhorre naturellement, comme les Medecines, & autres drogueries. Il faut en outre, que le malade endure plusieurs fascheries, esquelles il sera beaucoup plus impatient à son preiudice, s'il n'a grand opinion du Medecin, & confiance en luy. Car il fera pour

vn tel : ce qu'vn autre n'aura credit de luy persuader. Donques ce n'est en vain, que les pauures malades requierent ceux qui ont grand reputation, & desquels communément on a bonne opinion, car tels ont plus d'efficace en leurs procedures & ordonnances. Mais il ne se faut tant affectionner à ceux qu'on ne peut auoir, qu'on n'ait point d'affection aux autres: ains il en faut choisir pour second & troisiesme lieu : ausquels on s'addresse à faute des premiers. Et lors qu'on appelle quelqu'vn de ceux-ci, il faut remettre toute sa fiance, esperance, & affection en eux, sans plus desirer les autres : & esperer sur tout en Dieu, qui donne vertu aux remedes selon son bon plaisir. Tout ainsi qu'en mariage, les filles souhaittent estre logees en grandes maisons. Si elles n'y peuuent aduenir, il faut qu'ils se contentent des moyennes: & qu'ils mettent desormais tout leur amour & affection au mary qui leur eschet. Et Dieu leur peut donner autant ou plus de bien & contentement, auec les petits compagnons, qu'auec les plus riches du monde. Ainsi on fait vn bon mesnage : autrement rien qui vaille, comme le Medecin à l'endroit du malade, qui n'y a point d'affection, & en desire vn autre.

## *Contre ceux qui veulent des Medecins, & ne font ce qu'ils ordonnent.*

### CHAP. XIII.

I'AY veu quelquefois à Narbonne vn gentilhomme Venicien, ambassadeur de la Seigneurie : qui disoit à propos des Medecins, que quãd il est malade, il les croit biẽ aux negatiues, mais non pas aux affirmatiues. C'estoit vn bon vieillard, gaillard & ioyeux, qui reuenoit d'Espagne, ayant accompli le terme de sa legation aupres du Roy

Philippe. Il interpretoit les negatiues, ce que les Medecins prohibent:cõme ne boire point de vin,ne manger du fruict, ne s'esuenter, & semblables. Et les affirmatiues, comme de prendre medecine, clysteres, iuleps, & autres choses qu'on ordonne. Voila vne belle proposition, laquelle plusieurs pratiquent à leur tresgrand dommage. Car ils veulent bien des Medecins, mais cerchez qui fera ce qu'ils ordonnent: A peine se contiennent-ils dans les bornes de ce Venicien, qui au moins veut abstenir de ce qu'on luy defend:& la plus-part de nos malades, veulent tout le contraire. Que sert-il d'auoir le Medecin, si on n'est resolu d'accomplir & executer son conseil, pour la deffence de sa vie? Aucuns respondent, que la presence du Medecin les console, resiouit,& dõne plus de courage: dont ils sentent le mal amoindrir, & leurs forces augmenter. Il y en a qui disent, ie fais quelque chose de ce que le Medecin me conseille, au moins des viures & du regime: mais des drogues ie n'en puis ouyr parler. C'est tout de mesme, que si les gens d'vne ville assiegee, appelloyent quelque bon capitaine à leur secours & defence: auquel estant venu, ils ne voulussent obeïr, ni accomplir ses ordonnances, disans, qu'ils se contẽtent de sa presence,& qu'ils en sont fortifiez:ce leur suffit, qu'il donne ordre aux viures, & à la police:car quand à cõbatre, & tirer arquebusades, ils n'y veulent entendre. Et qu'est cela, sinon se moquer du mestier (comme l'on dit) & se perdre à credit? Ie n'oserois pas dire que c'est
Chap.38. vne folie, si l'Ecclesiastique ne me l'auoit enseigné,
„ disant, que l'homme sage n'aura la medecine en hor-
„ reur. Mais cela est tant fascheux à prendre. Il est vray, & Dieu l'a ordonné ainsi pour combatre le mal. Car comme la santé est aggreable, on la traitte de mesme, de choses aggreables,& comme le mal est fascheux, on le traite de choses fascheuses. Ce n'est pas sagement fait, de ne s'accommoder à tout ce que le Medecin ordonne, sans mespriser aucune chose. Car bien souuent à faute d'vne obseruation, qui semblera petite, le mal

empire iusques à la mort, tout ainsi qu'vne ville se perdra quelquefois à faute d'vne sentinelle, ou par le moyen d'vn petit trou qui sembloit n'estre point d'importance. Faut-il plus d'vne scintille de feu, pour enflammer tout vn paillier, & de là toute la maison, & d'vne maison tout le bourg, d'vne petite faute soit en excez, ou en defaut: il s'ensuit bien souuent vn grand desordre. Et qu'auiendra-il à ceux qui mesprisent le conseil du Medecin, quand nous auons souuent beaucoup à faire de sauuer ceux qui font tout ce que nous voulons? Il aduient communément à ceux qui sont tant difficiles, qu'à la fin ils veulent tout, lors que les moyens ne sont plus de saison, & ne les peuuent empescher de mourir, comme ils eussent bien fait au parauant, moyennant la grace de Dieu. Tout ainsi que les assiegez, qui ont esté froids du commencement à se bien defendre, & employer tous leurs moyens, espargnans leurs croittres, balles de laine, caisses, & autres meubles à remparer, leurs viures & argent à bien traiter les soldats leurs armes, & personnes, à combatre vaillamment: en fin quand se voyent forcez, ils presentẽt saques & bagues, iusques à leurs entrailles pour se sauuer: mais il n'y a plus remede qui leur serue, trop tard s'aduisent les Phryges, comme dit le prouerbe. Pource dõc chacun se propose dés le commencement, de faire volontiers ce que le Medecin conseillera, & ordonnera, sans aucune restrinction ou distinction d'affirmatifs, & negatifs: & encor pour Dieu soit, si on en eschappe à tel marché.

*De ceux qui en leurs maux ne veulent aucun Medecin ou remede, sinon contre les douleurs.*

CHAP. XIIII.



'AY retenu ce propos d'vn gentilhomme de Viuares, qui aimoit fort ses plaisirs. Il ne faisoit grand compte des maux, qui estoiẽt sans douleur: & estimoit que les remedes y

seruoyent de bien peu, ou rien, comme s'il estoit necessaire que le mal fit son cours : & quoy qu'on fit, la maladie passeroit ses quatre temps, si elle estoit guerissable: & si elle estoit mortelle, il n'y auoit aucun remede, qui sont propos erronez, fondez sur des erreurs cy deuant refutez. En somme, il ne vouloit point de Medecin, ni de medicaments, que pour luy oster les douleurs. Mais s'il fut tombé en paralysie, qui est mal sans douleur, ie croy qu'il eust bien voulu y remedier par Medecine. Et quant aux maux douloureux il faut entendre, que la douleur n'y est le principal (iaçoit que de grand importance) & qu'il faut oster le mal d'où la douleur procede, si on veut bien faire sa besongne. Car si on s'amuse simplement à la douleur, & sa cause est mesprisee (qui est le mal, source, racine, & mere de la douleur) il n'y a que deux moyens: l'vn par medicamens anodyns, qui diminuent la douleur aucunemẽt, & font que la partie supporte le reste plus patiemmẽt: l'autre par medicamens narcotics, c'est à dire stupefians qui endorment le membre, en estonnant la chaleur naturelle. Dont il n'en faut vser qu'à vne extreme necessité, & prudemmẽt: Mais tant les vns que les autres, ne font passer ou amoindrir la douleur que pour vn temps. Il faut tousiours reuenir à la curation du principal; autrement c'est à recommencer. Et que nos remedes ne seruent à oster le mal, qui est sans douleur, ou qui cause douleur, c'est la plus grand fausseté du monde: comme i'ay suffisamment remonstré cy dessus, ou i'ay renuersé ce propos, que les Medecins sont inutiles, & ne font qu'abuser le monde. Si on me replique encor, que plusieurs guerissent bien sans Medecin & sans medicamẽs: ie repliqueray de mesme, que aussi plusieurs perdent leurs douleurs sans Medecin : ni aucuns remedes : tellement que telle proposition se confond d'elle mesme.

## Que les ſuiets à maladies, ſont ſuiets à la Medecine: les autres non.

### CHAP. XV.

PLVSIEVRS redarguent ceux qui obſeruent quelque regime, & s'aſſuiettiſſent à certains remedes, pour ſe maintenir en ſanté, & preuenir les maux auſquels ils ſont ſuiets. Ceux qui repreuuent tels moyens, ſont volontiers bien ſains, & de bōne complexion, dont pour leur regard, la propoſition eſt bien vraye, ſuyuant ce qui eſt dit en l'eſcriture Sainte, au iuſte n'eſt donnee la Loy: & plus expres quand il eſt dit. Il ne faut point de Medecin, à ceux qui ſe portent bien. Mais ce propos auſſi, confirme le contraire: c'eſt, que les perſonnes mal ſaines ont beſoin de Medecin: & qui eſt ſuiet à quelque mal, eſt ſuiet à quelque reigle. Tout ainſi que nous eſtans ſuiets à peché, ſommes ſuiets à la Loy. I'accorderay touſiours, auec le treſ-eloquent Celſe, que l'homme ſain, durant qu'il ſe porte bien, & eſt à ſoy, ne ſe doit obliger à aucune loy, ou regime, ni employer le Medecin. » Il faut qu'il aye diuerſe maniere de viure: maintenant » eſtre aux champs, maintenant en la ville, mais plus » ſouuent aux champs, nauiguer, chaſſer, eſtre en repos » quelquefois, mais s'exercer le plus ſouuent. Car l'oiſiueté » & pareſſe rend le corps hebeté: le trauail l'affermit. » Celle là haſte la vieilleſſe, ceſtuy cy fait durer l'adoleſcence. » Il eſt bon auſſi quelquefois de ſe baigner, » quelquefois vſer des eaux froides: ores ſe oindre, ores » le meſpriſer, ne craindre aucune ſorte de viande qui » ſoit vſitee du peuple: quelquefois, eſtre en feſtin, quelquefois » s'en retirer, maintenant manger outre meſure, » maintenant ſobrement: faire deux repas le iour, plus » ſouuent qu'vn: & touſiours bien manger, tant qu'on » peut digerer, &c. Quant à la copulatiō charnelle, il ne »

*Matt. 9.*

*Liure I. chap. I.*

la faut trop desirer, ni trop craindre aussi. Celle qui est rare, excite le corps: la frequẽte, le resout, &c. Ceci doit estre obserué, de ceux qui ont la santé ferme: & se garder, que les remedes du mauuais port, ne soyent consumez ou employez au bon. Ainsi donc les personnes bien saines doyuent estre indifferentes à tout, & ne s'assuiettir à rien, lors qu'elles se portent bien, & leur santé est ferme, comme Celse limite. Car on se feroit grand tort, de se rendre delicat & tendre, amolissant & enervant sa bonne & forte cõplexion: laquelle se renforce tousiours plus, en s'exerçant à tout. Mais les valetudinaires, mal sains, & suiets à quelques maladies, comme epilepsie, (qu'on appelle mal de S. Iean) migraine, rheume, catharre, courte halaine, mal d'estomach, oppilation de foye ou de ratelle, collique venteuse ou pierreuse, gouttes, & semblables maux (desquels la plusparτ est hereditaire, aussi bien que la ladrerie) qui doute que tels ne doyuent viure de reigle, s'ils veulent estre à leur aise, & viure longuemẽt? Ceux aussi qui s'adonnent à l'estude, ou à charges publiques, d'autant qu'ils sont suiets à beaucoup de necessitez, doyuent estre reiglez: autrement ils tombent souuent en maladie. Car ils se cõtraignent à beaucoup de choses, qui leur font nuisantes. Et Celse au propos allegué suppose, que l'homme sain, soit aussi tout à soy. Or en la proposition que nous disons, *suiets à maladies*, nous entendons vne particuliere subiection & aptitude. Car tous les hommes du monde, sont suiets à toutes sortes de maux, comme ils sont tous suiets à la mort. Mais nous disons, aucuns y estre suiets particuliérement, qui ont vne inclination & disposition à quelque mal, duquel la semence ou le rudiment est en eux, non qu'ils soyent de fait malades, mais pour peu de chose ils tõbent en maladie, & pourtant ils se doiuent bien contregarder, à l'exemple de celuy, que nous auõs allegué au second chapitre de ce liure, qui estant le plus maladif de son temps, neantmoins vesquit cent ans, par grand artifice, & exquise maniere de viure.

## *Que ceux qui ſçauent quelque peu la Medecine, ſont plus mal aupres des malades, que ceux qui ne ſçauent rien du tout.*

### CHAP. XVI.

CESTE erreur deuoit eſtre deduite apres celle du neufiéme chapitre, ou i'ay remonſtré, qu'il y a plus de Medecins, que d'autre ſorte de gens. Mais craignant d'offenſer les perſonnes qui ſont fort ſecourables, i'ay eſté long temps en ce combat d'eſprit, ſi ie les deuois taxer & reprendre ainſi publiquement. En fin i'ay eſté perſuadé à paſſer outre, ſçachant qu'il y a plus de danger que l'on ne cuide en ceux qui ſçauent quelque choſe, & penſent tout ſçauoir. Car de cela, outre cuidez, preſument & entreprennent des plus grands choſes : ou bien reſiſtent & empeſchent, que les Medecins n'emploient leurs principaux remedes, qui ſeroient neceſſaires à la prompte & ſeure gueriſon. Mais ces contreroolleurs les tiennent engagez de crainte, tellement qu'ils n'oſent, & font alte. Il y a des perſonnes, qui ne ſçauent du tout rien en Medecine, quant au diſcours ou raiſon, comme ſont femmes ignorantes, qui meſmes ne ſçauent lire, ne eſcrire : mais ont quelques obſeruations & reigles, ſçachans bien faire vn potage, vn coulis, reſtaurant, orge mondé, qui font bien vn lict, coiffent bien le malade, ſçauent quelques petits remedes contre la rongne, la bruſleure, la violette abaiſſee, les vers, la ſuffocation de matrice, &c. De cela ils penſent tout ſçauoir, & font pluſieurs choſes de leur ſicap ou fantaſie, au deçeu du Medecin : & s'il ſuccede mal, ils n'ont garde de s'en vanter, la grand robbe du Medecin couure tout cela. Il ſeroit bon & expedient, que les aſſiſtans ne ſçeuſſent du tout rien ſinon obeïr aux ordonnances du Medecin. C'eſt vn ſçauoir fort profitable au malade: car qui ne preſume rien de ſoy, n'entreprendra iamais que d'executer ce que luy eſt preſcrit, ordonné & commandé. Les autres qui penſent ſçauoir, y adiouſtẽt, diminuent,

alterent, ou n'en font du tout rien. Comme les mauuais apothicaires, qui executent à leur plaisir les ordõnances des Medecins: pensent de sçauoir mieux la portee du malade, où la nature du mal: enyurez de quelque opinion d'eux, pour auoir veu plusieurs telles maladies, hanté diuers Medecins, & obserué le succez de semblables receptes. O dangereuse outrecuidance, voila qui ruine la pluspart des malades. Il vaudroit beaucoup mieux, de par Dieu, ne sçauoir du tout rien, que sçauoir ainsi en empirique. O quel malheur pour la vie du patient, & l'honneur du Medecin, que d'auoir vn apothicaire ainsi outrecuidé, temeraire, & entrepreneur. En Italie & en Espagne, comme i'entens, les malades sont bien mieux seruis. Car l'apothicaire ne va point voir le malade, si n'est de courtoisie & amitié, non comme apothicaire, & les Medecins n'escriuent point au pied de leurs receptes, à quoy faire sont les remedes. Tellement que l'apothicaire sçait aussi peu l'intentiõ du Medecin, que s'il n'en voyoit rien. Par ce moyen il ne peut abuser des ordonnances du Medecin, ou beaucoup moins que nos apothicaires, ausquels tout est communiqué trop familierement. Apres les apothicaires (ie parle des mauuais, & non des bons, prudens, modestes, & gens de bien, qui ne se meslent que de faire leur mestier) les plus dangereuses sont les gardes ou seruantes des malades qui pensent plus sçauoir que le Medecin (mesmes si elles sont vieilles au mestier) touchant la nourriture principalement, quoy qu'elle soit d'inestimable importance, pour sa qualité, heure & mesure. Vray est que de la qualité, elles en croient assez le Medecin: mais de l'heure & mesure, elles en font à leur plaisir. Ie laisse à part la droguerie qu'elles vsent à cachettes, & l'omission qu'elles font de nos ordonnances. Brief elles dispensent de tout, & en vsent à leur fantasie. Si elles rencontrent le malade de mesme. Telles personnes sont fort dangereuses: & vaudroit beaucoup mieux auoir de celles, qui n'ont iamais rien veu, & ne sçauent autre leçon, que de l'obeïssance.

FIN DV PREMIER LIVRE.



# SECOND LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVchant la Conception & Generation.

## *Si vne femme peut conceuoir sans auoir eu ses fleurs.*

### Chapitre Premier.



ON dit communément, à propos des femmes, qui n'ont leurs purgations naturelles, & par consequent ne font d'enfans, *qui ne fleurit ne graine* : similitude prinse des plãtes lesquelles sont steriles, & ne portent fruit ne semence, si elles ne fleurissent. Car la fleur est l'exorde ou fondement, ou preparatifs à la semence & au fruict de chasque plante. Pour ceste occasion aussi, on appelle fleurs les purgations menstruales de la femme, d'autant qu'elles precedent communément, & sont comme preparatif au fruict, qui est l'enfant. Dont il faut par consequent, que les femmes ne puissent produire fruict, auant qu'elles ayent eu leurs menstruës. Et la raison est, d'autant que le sperme receu en la matrice, & retenu, se doit incontinent nourrir & augmenter du sang de la mere, à ce qu'il soit suffisant à former vn enfant : autrement ce n'est conception. Or pour entendre ce mesnage, & la

merueilleuse prouidence de nature, il faut sçauoir, que la femme est faite de telle complexion & trempe, qu'elle estant froide & humide plus que le masle, engendre plus de sang qu'elle ne peut cõsumer à la nourriture de son corps : mesmes depuis qu'elle attaint le douziéme an de son aage (qui est le terme de sa puberté) & qu'elle a fait la pluspart de son accroissement. Lors commence le sang à estre superflu, & n'estant tout employé à la nourriture des parties, il s'assemble de peu à peu à l'entour de la matrice : & quand il y en a notable quantité il verse en dehors, reietté du corps, comme chose inutile. Ie dis inutile au corps de la femme ou fille, qui en a suffisamment pour soy de meilleur & plus digest. Car le sang qu'elle reiette ainsi tous les mois, n'est que la portiõ de tout le sang la plus cruë & indigeste; non pas (comme plusieurs ont opiné) infet de mauuaise & pernicieuse qualité. Il n'est à reprouuer que de sa crudité, si la femme est autremẽt biẽ saine comme il faut tousiours supposer. Et parce qu'elle abonde en tel sang, nature a ordonné que la portion moins digeste se verseroit tous les mois. Et voila sa grande & merueilleuse prouidence, à faire les preparatiues de l'enfant. Car elle a tellement ordonné toutes choses, que la femelle, à raison de sa complexiõ, accumule tant de sang, que de la portion superfluë, la semence conceuë en peut prendre sa nourriture & son accroissement. Et il n'est ià besoin, que telle portion soit de sang fort elaboré & digest : le plus crud suffit à cela: d'autant que la semence conceuë a vne grand vertu digestiue, pour recuire telle matiere: & l'enfant estãt formé, son foye est le premier qui reçoit ladite portion qu'il recuit, & en fait du sang bien elaboré, pour la nourriture de tout le corps. Voila comment il a esté pourueu à la conception & generation de l'enfant, luy estant preparé d'vne necessité naturelle, son entretien dans le corps de la mere. Dequoy il est aisé à entendre, que si vne femme est fort indigente de sang, comme apres vne grand' maladie, elle ne pourra conceuoir:

d'autant qu'il y en a prouision à l'entour de la matrice. Car si tost que la semence est logee dans la matrice, qui est le champ de nature, si elle ne rencontre l'humeur sanguin à son commandement, pour sa pasture, & entretien, elle s'escoule, ne pouuant seiourner en tel lieu, sans estre soudain mise en besongne. Dont quand bien tout le corps de la fẽme seroit fort plein de sang, s'il n'est pour lors copieux à l'endroit de la matrice: ou que les vaisseaux d'icelle soyent bouchez & oppilez, de sorte que la semence n'ait moyen d'estre incontinent pourueuë de son aliment, ce n'est rien fait. Ainsi deuant la puberté, vne fille communément est inepte à conceuoir: & depuis aussi, si elle n'est capable d'auoir ses fleurs pour quelque empeschemẽt. Mais est-il possible, qu'elle conçoiue & enfante auant que ce sang menstrual ait versé dehors? C'est la question proposee en ce chapitre: à laquelle ie respons, qu'il est bien possible. Car il se peut ainsi rencõtrer, que sur le poinct que ses fleurs luy doiuent venir, & le sang est accumulé à l'entour de la matrice, pour verser delà à quelques heures, la semence estant reçeuë au fond de la matrice, elle s'y arrestera, ayant trouué sa munition preste. Et par ce moyen le sang sera retenu, iusques à tant que l'enfant bien nourry & accreu, vienne en lumiere. Lors ce qui est superflu du sang, qui n'a esté employé à l'entretien de l'enfant, se vuide & verse, au moins le plus inutile. Car le surplus recourt soudain aux mamelles pour estre conuerty en laict, à nourrir l'enfant né. Et si la mere deuient nourrice, elle pourra cõceuoir derechef, sans auoir eu ses fleurs, c'est à dire, qu'elle ait versé du sang menstrual. Car il est retenu pour la generation du laict. Mais il y en peut auoir suffisammẽt à l'entour de la matrice, pour faire bonne chere à la semence, qui y seroit portee, & sur tout quand l'enfant, qui tette, est ja grandet, & qu'à raison qu'il mange, il ne tette plus tant comme il souloit: adonc le sang mẽstrual ne va aux mamelles en telle abondance qu'au parauant: ains s'accumule contre la matrice, où il a

ſon autre recours. Dont pour lors la femme eſt fort prompte à redeuenir groſſe, & faut ſeurer l'enfant. Il peut auſſi aduenir, que la femme ne leuera point de geſine, qu'elle ne ſoit r'engroiſſee. Ainſi elle aura conçeu deux fois, ſans auoir eu ſes fleurs, c'eſt à dire verſé en dehors le ſuperflu de mois en mois : & pourra continuer ainſi toute ſa vie, eſtant touſiours ou enceinte, ou nourriſſe, ou en geſine. Ainſi i'entens qu'vne dame d'aupres de Toloūſe, de complexion ioyeuſe & gaillarde, a eu dixhuict enfans, que maſles que femelles, ſans auoir eu iamais autre perdement, que celuy de l'enfantement. Ie l'ay aprins de madame la Mareſchalle de Monluc, qui dit auoir vne voiſine de meſme. Et pourtant il faut vſer de ceſte diſtinction pour reſpondre à la queſtion propoſee : qu'vne femme peut conceuoir, ſans auoir eu ſes fleurs, qui verſent exterieurement : & non ſans auoir ſes fleurs ou du ſang menſtrual preſt à verſer, accumulé tout contre la matrice. Car il ne verſe point aux femmes qui ſont ſaines (comme nous ſuppoſons touſiours eſtre, celles de qui nous parlons abſoluëment) ſinon à faute d'eſtre employé ſur le poinct, qu'il y en a aſſez, ou à nourrir la ſemence comprinſe dans la matrice, ou à faire du laict. Vray eſt que la nourriſſe peut bien auoir ces fleurs, nonobſtant qu'elle ait force laict : d'autant qu'elle aura du ſang à ſuperfluité, encor plus que ne peut employer en laict, outre ſa nourriture. Auſſi il n'eſt pas neceſſaire que toute femme qui a bien ſes menſtrues, & reiglees & loüables, conçoiue : car il y a d'autres cas requis à la conception & generation, leſquels n'eſtans de ce propos ie les paſſe ſous ſilence. I'ay aſſez fait d'enſeigner comme il faut entendre, que la femme peut auoir des enfans, ſans auoir eu ſes fleurs.

## S'il est possible qu'vne fille conçoiue à neuf ou à dix ans.

### CHAP. II.



LE tres-illustre Prince de Salerne Ferrād de Sanseuerin, dernier decedé, m'a conté autrefois en la ville d'Alais, ou il s'estoit marié, que pour certain, en son pays de Salerne, vne fille auoit enfanté à neuf ans : & que l'enfant vesquit. I'ay ouy parler d'vne autre, qui à Paris enfanta à dix ans. On affirme aussi (& ceci est bien tesmoigné) qu'à L'estore, ville de Gascoigne, vne fille enfanta à neuf ans. Elle est encor viuante, nommee Ianne da Peirié, qui fut mariee à Vidau Beglié, en son viuant receueur des amandes pour le Roy de Nauarre, audit lieu. Elle auorta d'vn fils à l'aage de neuf ans : puis à vnze ans enfanta vne fille, qui vesquit, & a eu des enfans, & à quatorze vn fils, nommé Laurens, encor viuant : à seize, vn autre aussi viuant, qui est Pierre. Cinq ans apres (qui fut le vingt & vniéme an de son aage) enfanta vne fille pour le iourd'huy veufue d'vn apothicaire. Et depuis cessa d'engroisser, iaçoit que son mary vesquit. Mais comment peut estre cela ? S'il est vray que la femme ne peut conceuoir plustost que d'auoir ses fleurs, ou dedans ou dehors : & qu'elle n'en est capable auant la puberté, quand son corps commence auoir moins besoin du sang, que la femme engendre en grand quantité, ainsi que nous auons remonstré au precedent chapitre ? la puberté est diffinie aux femelles à douze ans, & aux masles à quatorze : & pour lors commencent tant les vns que les autres, à produire du poil à l'endroit de leurs parties honteuses au lieu nommé Pubes, en Latin & en François Penil. Dequoy l'exication manifeste du corps & le notable chā-

gement de la premiere complexion eſt ſuffiſamment teſmoigné. Or ce que nous diſons aduenit à douze ans aux femelles, c'eſt le commun & ordinaire: & n'eſt pas impoſſible qu'il s'auance & aduienne pluſtoſt: cõme il y a des choſes fort rares en nature. Car il peut eſtre qu'vne fille à dix ans ſera mieux aduenuë, plus corpulãte & nourrie, qu'vne autre à quinze ou à vingt ans, & meſmes qu'elle ceſſera pluſtoſt de croiſtre, & ſera en ſa puberté, ayant autant aduancé à neuf ou dix ans, que le commun des autres à quatorze ou à vingt. Cela n'eſt pas impoſſible. Et ſi on peut auoir en ſi bas aage, les parties qui ſeruent à la copulation & conception aſſez capables (comme l'on peut, veu la corpulance du corps) & auoir du ſang en abondance, pour entretenir la ſemence reçeuë, quel empeſchement y peut il auoir, que la fille ne conçoiue auant dix ans? Le nombre des ans ni fait rien: le nombre n'eſt qu'vn cõpte, & les ans ne ſont que les termes & limitations du changement des complexions. Donc ſi la complexion eſt telle à dix ans, qu'aux autres à quinze, (comme il peut eſtre certainement) auec la corpulence requiſe, il ne faut pas douter que le reſte ne puiſſe aduenir. Ainſi voyõs nous de l'eſprit, qu'il y a des perſonnes autant ſages, accortes, fines, ruſees, meſnageres, de bõ diſcours & aduis, à l'aage de quinze ans, que d'autres à vingtcinq, & par conſequent autant capables d'adminiſtration & maniement de leur bien, ou d'autre charge. Or nous diſons en Medecine & Philoſophie morale, que les mœurs de l'eſprit ſuiuent le temperamment du corps: dont on peut de l'vn comprendre la condition de l'autre. Parquoy ce qu'on voit d'admirable à vn eſprit, pourra eſtre auſſi veu quelquesfois merueilleux à vn corps: comme de conceuoir & enfanter à neuf ou à dix ans, tout ainſi qu'vn eſprit enfantera de belles œuures, oraiſons, poëſies, & autres braues compoſitions, en ſi bas aage, qu'il ſera preſque incroyable. Cõme de Michel Verrin Eſpagnol, qui mourut à l'aage de 18. ans, ayãt compoſé vne poëſie morale de grand

de grand ſçauoir & ſageſſe. Donc il eſt bien faiſable, ce qu'on dit de ces filles par les raiſons que i'ay deduit, & croyable par conſequent, meſmes quand il eſt bien teſmoigné. Et pour paſſer plus outre, il eſt bien vray ſemblable, que pluſieurs filles conçeuroyent de meſmes auant l'aage de puberté, ſi on les eſſayoit: mais on a opinion du contraire, & c'eſt treſ honneſtement fait de s'en abſtenir, pour autres raiſons: & eſt ſagemẽt aduiſé de ne les marier, ſi toſt qu'elles s'y pourroyent accommoder. Car premierement, les fillettes n'ont pas la diſcretion, ſens, & iugement, de bien meſnager, n'y d'entretenir leurs maris, qu'elles ne ſoyent plus aduancees. Secondement, cela les peut empeſcher de croiſtre autant qu'elles feroyent: dont s'enſuyuroit en fin, que la race humaine ſeroit de fort petite taille. Car & hommes & femmes reſteroyent plus petits, & engendreroyent de ſemblables. En outre les enfans qui naiſſent de peres & meres fort ieunes, ſont moins robuſtes, tout ainſi que ceux qui ſont engendrez de perſonnes fort vieilles. Item, les meres fort ieunes ſont en grand danger de mourir en l'enfantemẽt. Le Philoſophe adiouſte à ces raiſons, que les filles ſont plus laſciues, qui ont eſté entamees fort ieunes: Parquoy il nous aduertit ſagement, de ne les marier auant 18. ans, ni les garçons auant 16. Ainſi on a de plus honneſtes femmes, & bonnes meſnageres, qui font de plus beaux enfans plus grands & plus robuſtes, comme ils ſont de vray, quand pere & mere eſtans bien nourris, ont ia ceſſé de croiſtre. Apres auoir eſcrit ceci, i'ay eſté à Lectore, où i'ay veu la femme qui auoit enfanté à neuf ans, & parlé à elle de ce fait. On la maria n'ayant que ſept ou huit ans, a Vidau Beghé, qui en auoit plus de 25. & fut abandonnee de ſes parens, à toutes les volõtez de ſon mary. Dont le cas eſt moins merueilleux, attendu l'aage de l'homme. C'eſt vne petite femme de moyenne corpulance, aagee pour le iourd'huy (que nous cõtons 5. d'Auril. 1577.) de quarante quatre ans. Elle m'a dit, que depuis ſon premier enfant, duquel elle auorta

*Quãd la fille peſe vn auque on luy pot mettre la cauque (dit le vulgaire.)*

*Au 7. des politiques 16. chap.*

n'ayant que neuf ans, elle eut tousiours ses fleurs bien reiglees. Passé le vingt & vniéme an de son aage, elle n'engroissa plus, ayant encor demeuré auec son mary, l'espace de dix & neuf ans.

*Sçauoir mon si les taches rouges que les enfans portent de leur naissance sont de la Conception. Et s'il est possible, qu'vne femme conçoiue, durant qu'elle a ses fleurs.*

## CHAP. III.

IL y a d'enfans, fils & filles, qui naissent auec des taches rouges au visage, au col, aux espaules, ou autres endroits de leur personne. On dit, que c'est pour auoir esté conceus & engendrez durant que la mere auoit ses fleurs, comme on le dit aussi de ceux, qui ont les ongles tubereuses & apiecees. Mais ie tiens qu'il est impossible, que durant le flux menstrual vne femme conçoiue: & ce au premier paradoxe de la seconde Decade, où ie deduis amplement mes raisons: & entre autres, que la semence ne peut s'attacher contre la matrice, pour y estre retenuë, tandis que le sang verse par le fons d'icelle au dehors. Car au contraire, ce sang emporteroit quant & soy la semence, comme vn torrent qui inonde de toutes parts. D'auantage pour la conception & retention de la semence, qui requiert incontinent du sang pour son entretien, il ne faut pas que ce sang y soit poussé de la faculté expultrice, qui le reiette: ains qu'il soit attiré de la semence mesme, peu à peu comme rosee, tout ainsi que font les parties de nostre corps pour leur nourriture. Car si ce sang y est enuoyé impetueusement & en abondance, la partie en sera surchargee, & aura vne inflammation qu'on nomme,

Phlegmon: & n'en sera pas nourrie, ains accablee. Doncques il n'est possible, que la femme conçoiue durant ses fleurs, si ce n'est à la fin comme dit Aristote, lors que n'estant copieuses, ni impetueuses, elles peuuent estre arrestees & supprimees de la semence, qui s'attache contre la matrice, comme de colle: & adonc ledit sang commence à filer plus prim, attiré petit à petit de la semence. Et ce dernier sang moins crud ou imparfait, que le premier: car tousiours le plus inutile se verse au commencement. Dont le dernier approche plus du naturel de celuy qui doit demeurer. Parquoy aussi la groisse est plus salubre, si la femme conçoit sur la fin de ses mois, que sur le poinct de les auoir. Mais puisque la semence peut supprimer les menstrues sur la fin, ces menstrues peuuent-ils causer ces taches rouges? Non, à mon aduis. Car le sang ne va pas à la semence, sinon attiré, & il est attiré fort bellement: sçauoir est, autãt & à mesure que la semence se peut trãsmuer en soy, pour sa nourriture & accroissemẽt. L'enfant desia formé en fait de mesme. Et ne faut pas cuider, que le sang se rue sur l'vn ou sur l'autre, ou qu'il se cõfonde & mesle auec la semẽce, dont en quelque endroit ell'en soit tachee. Cela est trop erroné. Et quãd bien le sang se verseroit ainsi dans la matrice, la semẽce ne vaudroit rien, & seroit inutile à la conception. Dont il ne faut rapporter aucunement ces taches au sang mẽstrual, qui soit en cours lors de sa conception. Dequoy donc viennent-elles? ce peut estre de quelque heurt, compression, ou cõcussion que la mere aura eu, aucunesfois sans y prẽdre garde, ne s'en aduiser. Toutesfois les meurtrisseures ne durent pas volontiers si longuement, ains se resoluent ou suppurent. Madame la Mareschale de Monluc m'a fait voir l'endroit, ou sa plus ieune fille a eu de ses rougeurs, & porté plus d'vn an apres qu'elle fut nee: c'est à l'espaule gauche, de la largeur d'vn sold. En fin, la partie suppura: & l'vlcere fut lõg tẽps à guerir, pour raison de la mauuaise chair, q̃ il falut cõsumer ou separer auec des corrosifs. Est ce

point donc qu'en cest endroit, le corps intemperé soit vitié d'vne morphee rouge, ainsi qu'il aduient à plusieurs lōg temps apres leur naissance? Car nostre corps est suiet à toute sorte de morphees & taches en diuerses parties, & ce à cause de l'aliment, ou de la complexiō deprauee du lieu auquel s'engēdrent ces taches. Pourquoy ne se fera-il de mesme, à l'enfant dans le ventre de la mere, qui est plus tēdre & d'aisee impression? N'est il suiet à morphees, & à tous autres maux, cōme celuy qui est né? Il pourra donc pour semblables causes, venir à telle maladie & defedation de sa peau.

*Pourquoy est-ce que la femme conceuant à la fin de ses fleurs, ou tost apres, volontiers deuient grosse d'vn fils: & celle que sur le retour, d'vne fille.*

CHAP. III.

La proposition n'est pas vniuerselle, ni de ce qu'aduiēt tousiours, mais le plus souuent, comme l'experience de plusieurs le tesmoigne. C'est à nous de rendre la raison, qui en est cause, & s'il y a lieu de s'arrester à ce propos, d'autant que cela peut seruir aux hōmes, qui desirēt auoir des masles, & pour leur seruice, & pour la succession des biens, honneurs, & dignitez, ou à cause des substitutiōs affectees aux lignes masculines, & quand ce ne seroit que pour l'excellence du sexe, il y a bien dequoy le desirer. Car on est tousiours plus affectionné à ce qui est plus parfait, ou de soy, ou à nostre iugement, aduis, & appetit. Or sans doute le masle est plus digne, excellent, & parfait, que la femelle: tesmoin l'autorité & preeminence que Dieu luy a donné, le constituant sus la femme, comme chef & seigneur. Aussi la femelle est comme vn defaut, quand ne se peut mieux

faire. Car nature pretend faire tousiours son ouurage parfait & accompli: mais si sa matiere n'y est propre, elle fait le plus approchant du parfait qu'elle peut. Dōt si la matiere n'est assez propre & conuenable à former vn fils, elle en fait vne femelle, qui est (comme parle Aristote) vn masle mutilé & imparfait. Ainsi donc on desire par cest instinct naturel, plus des fils que des filles, ia soit que tout est bon. Parquoy il seruira au public, de sçauoir ceste petite obseruation, & la raison d'icelle. Il faut premierement supposer, que la femelle estant plus froide & humide naturellement que le masle, se plaist à semblable nourriture. Car chacun est entretenu de ce qui respond à sa complexion. Doncques la semence estant retenuë dans la matrice, de soy indifferente à tout sexe (car la semence n'est masculine, ou feminine, ains apte à l'vn ou l'autre sexe) elle sera conuertie en corps masle ou feminin, selon la disposition de la matrice, & du sang menstrual. Comme nous voyons le grain de blé & d'orge estre conuerti en yuroye, d'autres en auoine sterile, & ainsi plusieurs grains degenerer, à cause du temps pluuieux, & de la superflue humidité de la terre: ainsi pour certain la semence de l'homme, quoy que fut apte de soy à faire vn masle, degenere souuent en femelle, par la froideur & humidité de la matrice (laquelle est appelee *champ de nature*) & par la trop grand' abondance du sang menstrual, crud & indigest. Cela est volontiers sur le poinct que la femme doit auoir ses fleurs. Car adonc la matrice est fort moite, de l'humeur, qui croupit à l'entour d'elle, comme vn estang. Et au contraire, apres que cela est escoulé, elle deuient seiche & plus chaude, ayant le sang de mesme celuy qui est de reste au corps. Dont à ce poinct, la femme est plus apte à conceuoir vn fils, comme au retour de ses fleurs d'vne fille. Il ne faut ja douter, que ne soit bien vray ce que i'ay dit, la semence estre indifferente aux deux sexes, mais que nature pretend tousiours d'en faire vn masle: comme celuy de conioins & accouplez, qui fournit

*Liu. 2. de la gener. des animaux cha. 3. & liur. 4. cha. 6.*

*Voyez ce qu'en dit Galien au dernier cha. du premier liu. de la faculté des alimens.*

plus de sperme, & du meilleur, à la vertu formatrice. Car la semence de la femme est en doute, si elle a quelque part en ceci. Dont il s'ensuiuroit tousiours generation d'vn masle, comme le bon froment fait bon froment, si le champ y estoit bien disposé. Car c'est le terroir, & la saison trop humide, qui fait degenerer le bon grain en mauuais, ou moins bon. Les laboureurs sçauent bien, que la semence de peu à peu diminue sa force, & en fin s'abastardit, si on la continue à vn mesme terroir. Dont ils conseillent de changer par fois la semence, & en prendre d'vn autre lieu. Ainsi voyons nous qu'vne femme, qui ne faisoit que des filles auec son premier mary, fait force fils auec le second, & au contraire, l'homme qui n'auoit de sa premiere femme que des filles, d'autant qu'elle alteroit la complexion de sa semence, la rendant plus froide & plus humide, a de la seconde force fils. Car le terroir y est propre, & s'accorde formellement auec les qualitez de la semence du mary. Mais il faut aussi entendre, que bien souuent la disposition de la matrice, & du sang de la mere, est cause que la semēce du pere phlegmatic, plus apte à produire filles, que fils, conuertie en complexion plus temperee, deuiendra matiere d'vn fils : car comme la terre peut empirer & corrompre le grain : ainsi peut-elle corriger son imperfection. Dont on voit souuent les fruicts des arbres, plus beaux au terroir ou ils ont esté transplantez ou semez, que au lieu d'où ils ont esté prins. Car ce nouueau terroir leur fait part de sa bonté. Ainsi est-il de la matrice pure & nette, desseichee de son humeur superflu, & reschauffee (comme apres le flux menstrual) qu'elle est plus apte à produire vn fils, si la semence y conuient bien de sa complexion.

## *Contre ceux qui conſeillent de cognoiſtre la femme durant ſes fleurs, pour ne faillir de l'engroiſſer.*

### CHAP. V.

CE conſeil n'eſt pas ſeulement deſhoneſte, & contre les bonnes mœurs, ains auſſi contraire à l'ordonnance de Dieu, qui le defend tres-expreſſément au Leuitique, chapit. 15. Et meſmes les femmes n'oſoyent aller au temple durant leurs mois, eſtant tenuës pour ſouillees: & ceux qui s'oublioyent de les cognoiſtre, polus & immundes. Cela eſtoit defendu pour vne bonne cõſideration: non de peur que l'enfant cõceu durant les menſtruës, fut lepreux ou ſubiet à ladrerie, comme pluſieurs cuident: mais au contraire, par ce que la femme pour lors eſt inepte à conception, qui eſt la principale fin de la copulation: & que c'eſt choſe ſale, indeſcente, & brutale, d'auoir à faire à vne femme durant qu'elle ſe purge. Que ce ne ſoit de peur que l'enfant ne ſoit ladre, nous l'auons aſſez prouué, quand nous auons remonſtré aux deux precedens chapitres, que la femme ne peut conceuoir durant ſes fleurs. Et voila par conſequent refutee ceſte opinion & conſeil, qui n'eſt ſeulement contre la loy de Dieu, & l'honneſteté, ains auſſi contre la loy de nature, & le deſſein qu'on en a. Car on pẽſe d'engroiſſer mieux, & il eſt impoſſible: ſi ce n'eſt ſur la fin, comme nous auons dit au troiſiéme chapit. Car adonc il eſt faiſable: mais plus honneſtement & ſeuremẽt, quand la femme eſt bien eſſuite. Car, comme nous auons remonſtré au prochain chap. la femme eſtant purgee & nette, ell' eſt plus habile à conceuoir. Ainſi en voyons pluſieurs deuenir groſſes, bien toſt apres eſtre purgees medicinalemẽt pour quelque occaſion de maladie preſente, ou imminente, ſans que l'intẽtion du Medecin, ou la leur fut, afin d'engroiſſer.

*Contre ceux qui ne cessent d'embrasser pour auoir des enfans, & les autres qui le font peu souuent, afin d'en auoir moins.*

CHAP. VI.

LE vulgaire ignorant s'abuse en deux façons contraires, contreuenant totalemēt à son intentiō: quād les vns, fort desireux d'auoir d'enfans, ne cessent d'embrasser leurs femmes le plus qu'ils peuuent. Les autres les espargnent, craignans d'auoir trop de mesnage. Les premiers se pēsent, que s'ils faillēt à vn coup, les autres le reparent: & il aduient tout autrement. Car ce que pourroit estre fait en vn bon coup, peut estre defait au retour. Et qui plus est, quand on y retourne ainsi souuent, mesmes sans y estre inuité de nature, la semence n'a loisir d'estre biē elaboree & parfaite. Dōt elle n'est feconde & prolifique, ains inutile cōme d'eau. Toute semēce n'est pas conuenable à faire des enfans: il y faut deux conditions tresnecessaires. L'vne, qu'il y en ait assez bonne quantité: l'autre, qu'elle soit biē cuite & digeste, espaisse, & gluante, plaine d'esprits fretillant. Toutes deux māquent à ceux qui y retournent si souuent. Car quand ils seroient les mieux nourris du mōde (cōme c'est vn mestier qui veut biē viure: car Venus est froide sans pain & vin, ainsi que le prouerbe dit) & les plus seiournez: il est impossible qu'il y ait tousiours prouision de semēce, & que elle soit biē digeste. Dōt au contraire, les autres y aduienent mieux, qui couchēt moins souuēt auec leurs femes. Car ils fōt ce pendant (s'ils sont cōtinens, & ne font l'amour autre part, cela s'entend) amas de semence, qui tout à loisir se rend parfaite en bōté: de sorte que au premier coup, si la femme y est disposee, ils l'engroissent, au plus loin de leur intention. Ainsi voit on plusieurs femmes ne

releuer de gesine, qu'elles ne soient r'engroissees: d'autant que le mary a fait prouision de matiere, durant trois sepmaines ou vn mois: & la femme a la matrice bié repurgee: aussi qu'elle ayant esté mieux nourrie que de son ordinaire ( sur tout s'elle a fait vn fils, qui cause volontiers plus de ioye, qu'vne fille ) elle a de son costé accumulé beaucoup de sa semence: qui la chatouille, & fait estre plus friande du masle, que n'auoit esté de long temps. Car durant la groisse, que sa matrice est pleine, elle a moins de plaisir à la copulation. Mais à la fin de la gesine, la matrice tourne crier à la faim, & à l'appetit plus grand, qu'au parauant. Voila pourquoy la femme oublie facilement, esmue de ceste friandise, les vœux & protestations, qu'elle a fait lors de l'enfantement, pressee des douleurs: quand il faut rendre gorge du plaisir receu au parauant. Adonc elle voudroit ne plus faire d'enfans, desire estre desormais sterile: & (si se pouuoit faire sans autre mal) n'auoir plus les parties de copulation. Mais quand de là à quelques iours, & ces douleurs, & les tranchees de ventre, & le mal des tetins est bien passé, le tout s'oublie, & la matrice commence à fretiller, chalantee du ieu d'amour, voire en est plus affamee que iamais, pour la friandise goustee auparauant. Et plus encor, si l'accouchee a esté bien accommodee & seruie d'estuue, de bain, & autres gentillesses pour r'affermir le ventre, resserrer les conduits, & reparer tout, de sorte qu'il semble qu'on n'y ait pas touché. Adonc vrayement la femme est bien disposee à conceuoir. On voit le semblable au retour du mary apres quelque voyage, que la femme deuiendra soudain grosse: pource que l'homme apporte bien dequoy, (s'il a esté bon mary, & n'a fait breche à son mariage) & que la femme ayant attendu longuement, en est affamee. Aussi qu'au reuoir apres vn long temps, il semble, qu'ils se font l'amour, comme le iour des nopces. Par ces obseruations, & les raisons deduites, il est aisé à comprendre, que qui le fait moins souuent, est plus af-

seuré d'engroisser sa femme : pourueu (cõme i'ay protesté) qu'il n'aille au change, & qu'il n'espargne sa femme pour les commeres. Car ce seroit bien vn moyen, pour n'auoir gueres de mesnage, quand on ne semeroit en son champ, que de semence agannie & euanide, la meilleure estant employee à l'execution de l'amour folle : où de fait les mauuais maris apportent la cresme de leur en bon poinct, & toute leur gaillardise, ne reseruant à leurs femmes que le pain bis, & les fondrilles du vaisseau. Ce sont de meschantes gens, adulteres, infames & vilains, ausquels Dieu ne fait la grace de multiplier en belle lignee & enfans legitimes, vrais successeurs de leurs biens & honneurs: ains remplissent leur maison de batardaille, qui represente deuant les yeux leur peché : duquel (s'ils ont quelque craiate de Dieu) ils doiuent auoir grand desplaisir & compunction, auec repentance continuelle, & en gemir du profond de leur cœur, comme le bon Dauid. Mais au cõtraire, des enfans legitimes, on en glorifie Dieu, & on s'y resiouït ouuertement, leur departant & biens & honneurs en grand contentement.

## *Qu'il ne faut cognoistre la femme auant dormir: & que pource les trauailleurs sont moins goutteux, & ont plus d'enfans.*

### CHAP. VII.

I'Ay deux choses à remonstrer: pourquoy les trauailleurs, comme laboureurs & artisans, ont communément plus d'enfans, que les personnes d'estat, ou sedentaires: & pourquoy ils sont moins goutteux. Ie taise les autres causes de la goutte pour le present : ici, où ie traite de la generation, il me suffit de faire entendre, que la goutte procede bien souuent de l'acte Venerien, importun & intempestif. C'est quand on s'y

adõne, auant que l'estomach ait fait sa digestion, apres auoir crapulé : comme sont volontiers ceux, qui sont par trop sujets & adonnez à volupté charnelle, luxurieux, & paillards. A ceux là toutes heures sont bonnes, c'est à dire, qu'ils n'obseruent aucunes heures, qui estans plains d'oisiueté (qu'on appelle, *bon temps*) bien nourris du corps, maigres d'esprit, vont cerchant telle occupation, & se prouoquent, voire pressent & forcent nature à ceste folie, qui en fin coute bon. Car ils abregent leur vie de beaucoup, ainsi que les passereaux salaces & lubriques, qui viuent peu, & se rendent fort disposez, enclins, & sujets à goutte, cholique, nephritique, apoplexie, paralysie, tremblement, & autres maladies de crudité: laquelle engendre le phlegme, pere de tous ces maux. Et c'est d'autant que le paillard fait grãde perte d'esprits, & de chaleur naturelle, en dependãt beaucoup de sang, prochaine matiere de la semence, dont il s'ensuit, que les parties seruantes à la nourriture du corps, sont refroidies & affoiblies: & par consequent ne peuuent faire bonne digestion. Et voila quãd à la frequence, ou continuation demesuree de l'acte Venerien: auquel sont plus adonnez les gens qui ont autrement dequoy viure, & qui prẽnent le temps à leur plaisir, que les trauailleurs: qui ont plus à pẽser dequoy ils viuront la iournee, qu'a faire l'amour: & le trauail d'ailleurs endurcit & rẽd plus forts: dont ils sont moins delicats, & moins sujets à maladie. L'autre consideration est, de l'heure: à raison de laquelle nous disons l'acte Venerien importun & intempestif estre cause de crudité, & foiblesse d'estomach: comme quand on s'y abandonne bien tost apres le repas, & à l'entree du lict: ainsi font volontiers les oisifs & sedantaires. Au contraire, les paures trauailleurs, qui sont bien las de la iournee, soudain qu'ils sont au lict, s'endorment: & s'ils ont à demander quelque chose à leur femme, c'est apres le repos, ayant dormi, & fait digestion du soupper. En quoy ils ont plus de plaisir, le font mieux à leur aise gaillardement, & en rapportent le profit, qu'on

doit pretendre de ceste action naturelle : sçauoir est, qu'ils se leuent plus dispos & allegres, la chaleur naturelle en estant excitee, non dissipee ou affoiblie : & sont plus asseurez d'engroisser leurs femmes, s'il y a lieu. C'est pour venir à l'autre poinct, de la pluralité des enfans, que l'on voit aux pauures trauailleurs, plus qu'aux riches & bien aises. La raison de ceci peut estre tiree, des propos que nous auons demonstrez aux precedens chapitres, cinquiéme & sixiéme : que la semence est plus feconde & prolifique, tant plus seiourne en ses vaisseaux ; & qu'elle n'est respanduë ou versee prodigalement. Ce qui est plus obserué aux pauures trauailleurs, chastes & continens pour la plusparт, tant du trauail, qui les amuse ailleurs, que de la pauureté, qui les fait contenter de leur ordinaire. Ainsi faisans meilleure prouision de semence, & l'employans mieux à propos, ils ne faillent gueres leur coup, si la femme en est capable. Voila comme ils remplissent la maison d'enfans : dont tousiours sont plus pauures sinon de ceste grace & benediction, que le Psalmiste royal Dauid promet à ceux qui craignent Dieu, lequel pouruoit à tout de sa largesse & prouidence. Voila aussi comment, ils sont moins goutteux, quand à la cause Venerienne : & par mesme moyen, font des enfans robustes & plus sains que les autres. Or qu'il ne faille cognoistre la femme auant dormir, à l'exemple de ces bonnes gens, outre l'experience du bon succez que i'ay deduit, & les raisons alleguees, ie le veux prouuer & enseigner de plus pres.

Psalm. 127.

Veiller est vne action des vertus ou facultez animales, qui cause grande dissipation d'esprits au plus oisif du monde : comme à l'exercice des sens exterieurs (& sur tout de la veuë) en quoy s'emploient beaucoup d'esprits, comme aussi au parler, & à tous mouuemens, negations, discours, pensemens, & passions d'esprit, soit ioye ou risee, soit tristesse, espoir ou crainte, & semblables actions ou passions, qui toutes font notable dissipation d'esprits & du sang subtil, tandis qu'on veille.

Dont naturellement on est en fin cõtraint de dormir, qui est cessation & repos des functions animales : afin que par ces treuues, on puisse accumuler des esprits, & en faire amas pour fournir à vne autre veille, autrement le corps se fond & consume, transit & extenue, d'autant que tout l'aliment, ou la pluspart, s'employe à la fourniture des esprits, pour exercer la veille. Si dõc tout le veiller est en dissipation d'esprits, laquelle requiert & appelle la necessité de dormir, (qui est espargner, & se retirer de ceste grãde despence) & que d'ailleurs l'acte venerien fait aussi notable consumption ou employ d'esprits : il est certain que tel acte est fort mal à propos, ou (comme dit Celse) pire de iour & plus seur la nuict, mais c'est en cõdition, comme le mesme autheur limite, qu'inconuinent apres on ne s'adonne à veiller, & à trauailler tout ensemble. Car apres cest acte il se faut reposer, & mesmes dormir si on peut, à fin de n'entasser perte sur perte d'esprits. Dont l'heure la plus conuenable est, apres le premier sommeil, qu'on a contenté nature, & satisfait d'vne bonne partie des esprits dissipez & dependus en la precedẽte veille: & que le corps a senty le profit des alimens prins tout le iour. C'est alors qu'il faut se tourner deuers sa fẽme si on est inuité des esguillons de la chair : & bien tost apres se remettre à dormir si on peut : sinon, aumoins se reposer au lict, & se recreer en deuisant ensemble ioyeusement.

## *Comment se doit entendre, qu'vne heure plus tost, ou plus tard, fait qu'on engendre fils ou fille.*

CHAP. VIII.



E propos depend encores des precedens, & mesmement de celuy, que nous auõs discouru au quatriéme chapitre, où nous auons dit,

que la semence est indifferente aux deux sexes. Ce que doit estre entendu, quand à elle: car sa differente complexion, la rend plus apte à l'vn ou l'autre sexe, comme celle qui est chaude & seiche, volôtiers se conuertit au corps masculin: si elle rencontre le champ disposé à cela mesme: & au contraire, ou pour l'alteration que ladite semence receura de la matrice, elle deuiendra (comme en degenerant du plus parfait) corps feminin. Si doncques le corps du masle requiert vne semence plus cuite, chaude & seiche, que celuy de la femelle: & que telle perfection & complexion est acquise par long seiour, & continuelle elaboration (car tant plus que la semẽce seiourne en ces vaisseaux, tant plus elle est digeste, espaisse, gluante, & pleine d'esprits) il s'ensuit biẽ, que ceux font plus de masles, qui y retournent moins souuent: & quand aux heures, que de cognoistre sa femme dés l'entree du lict, c'est plus pour faire des filles que des fils. Car telle semence n'est pour lors si bien pourueuë de tout ce qui est requis à sa perfection, comme elle sera le matin, apres auoir bien reposé. Dont c'est l'heure plus propre à faire des fils, qui seront en outre gaillards & robustes, comme nous auons dit de ceux des pauures gens. Mais (direz-vous) il y peut auoir de la semence aux parties spermatiques, assemblee de plus long temps, que du iour mesme. Que plus est, de ce qu'õ a souppé, il ne s'en pourra faire semẽce de tout vn iour: car il faut du temps assez aux conuersiõs de la viande en chyle, puis en sang, puis en sperme. Donc qu'est il besoin d'attẽdre simplemẽt, que l'estomach ait digeré. C'est d'autant que la viande estant encores dans l'estomach, toutes les parties du corps s'en ressentent quelque peu, & sont comme refocillees de sa vapeur. Dont elles se sentent renforcees, mesmes auant qu'il en soit fait du sang pour leur nourriture. Or ceste vapeur recrudit aucunement le sperme bien elaboré, de son premier rencontre. Parquoy il vaut mieux differer long temps apres le past, à cognoistre la femme, pour faire quelque bon

ouurage, & engendrer des fils, qui soyent robustes: comme i'ay dit des pauures gens. Il ne faut pourtant obiicier, que ceux-cy ont des filles aussi bien que les riches: car ils n'obseruent pas tousiours la susdite reigle, de dormir & decliner auãt que coniuger, ains font en cela de grands desordres, mesmement és iours & festes, que la pluspart vont aux tauernes despendre à vn coup plus d'argẽt qu'ils n'ont gaigné de trois iours: & bien souuent s'en retournent fort yures. Dequoy si la femme s'aduise, ou que luy reproche sa bonne chere, elle est batue: & puis à l'entree du lict, le bon hõme veut faire l'apointement: ou bien si la femme n'a sonné mot, le mary pour luy faire part de sa bonne chere, l'embrasse plus amoureusement que de coustume. Et voila où se forgent le plus souuent leurs filles, de par Dieu. Et quand ils attendroient bien iusques au lendemain de matin, parce qu'ils ont crapulé le iour auparauant, ils ne feroient gueres meilleure besoigne, sinon parauenture vne fille plus robuste: comme on en voit qui sont hommasses, & ne leur manque que la barbe, encor en ont elles quelque peu. De ce discours on peut suffisamment entendre, pourquoy nous disons volontiers, qu'vne heure plustost ou plus tard, fait qu'on engendre masle ou femelle. Nous entendons par *heure*, quelque portion du temps, non pas precisement la vingt & quatriéme partie du iour naturel: combien qu'en ceste signification estroite, le propos puisse estre vray. Car quelquefois il tient à fort peu de temps, que la semence n'ait son extréme cuitte & perfection: comme nous voyons des fruicts cueillis vn peu plustost, ou plus tard, & des viandes que nous cuisons au feu, & sur tout és alambications & quintes essences, qui en peu d'heure changent de plusieurs formes, corps, & couleurs. Ainsi est-il en nous du sang, pour la nourriture du corps, & de la semence, qui est le dernier ouurage de l'ame ou faculté vegetatiue. Car c'est comme vn chef d'œuure en nature, d'auoir dequoy procreer son semblable, & par ce moyen per-

petuer son espece, la rendant immortelle. Doncques on peut bien dire quand on voit quelque gaillarde fille, de mœurs & force plus virile que ses consortes ou compagnes, qu'vne heure plus tard engédree, elle eust esté vn garçon, comme au contraire, d'vn garçon mol & effeminé, que vne heure plustost, ce n'eust esté qu'vne fille.

### *S'il est vray qu'vn homme vieux ne puisse engendrer des fils.*

CHAP. IX.

CESTE proportion seroit indigne de refutation, veu qu'on voit plusieurs femmes enfanter masles, iaçoit que leurs maris soient vieux: n'estoit le soupçon qu'on peut auoir, & le doute, s'ils sont bien legitimes, & non empruntez d'vn ieune amy. Dont pour sauuer & deffendre l'honneur des honnestes femmes, qui sont bien souuent à tort soupçonnees, d'auoir quelque gaillard homme à leur commandement, qui supplee au defaut du mary vieux: d'autant que l'ignorant vulgaire s'est persuadé, vn vieillard estre totalement inepte à engendrer des fils, dont si on voit autrement aduenir, il y a doute si c'est point de l'emprunt, ie ne suis content de rabatre & renuerser ceste fausse opinion. Rien ne me profiteroit de poser vn fondement, sur l'obseruation & preuue de plusieurs, qui ont eu des fils à l'endemier, & que leurs femmes ont tousiours vescu en tresbonne reputation: non pas mesmes quand on en mettroit le doigt au feu, si on estoit aussi asseuré qu'il ne brusleroit pas, comme l'on croit asseurément qu'elles ont tousiours esté bien chastes & loyalles à leurs maris. Car ceux contre qui ie dispute, en douteront, si bon leur semble: & diront, qu'elles peuuent auoir esté si discrettes, secrettes, accortes, & rusees, qu'on ne

ne s'est oncques apperçeu, qu'elles rompissent leur mariage: Dont elles sont tenuës en reputation des plus chastes qui ait iamais esté:& que quand à eux, ils le veulent bien ainsi croire: mais qu'ils desirent sçauoir par viue raison, comment il est faisable, qu'vn homme vieux(qui est communément froid,phlegmatic,& catharreux)puisse engendrer vn fils:car des filles on l'accorde, tant qu'il peut engẽdrer. Ie sçay bien que il y a assez de meschantes & vilaines femmes,qui prophanantes le sacré mariage, n'ont pas honte d'aller au change, & dire qu'vne femme de bon esprit, n'eut iamais faute d'heritier. car si son mary est impuissant, elle se pouruoit d'vn gentil compagnon, qui l'accommodera d'vn fils: lequel heritera aux biens du pere, sous sa cõduite & nourriture: & s'il vient puis à mourir, tout sera de la mere. Or ie ne parle point pour ces bagasses: ie veux soustenir seulement le parti des femmes de bien, & oster ce blasme,ou la suspition que on peut auoir d'elles à tort & sans cause. Ie responds, que le vieillard peut naturellement engendrer vn fils pour deux causes assez frequentes. L'vne est, que la ieunesse de sa femme peut corriger & contemperer la semence du vieillard:de sorte qu'elle deuiendra apte à former vn corps masle:cõme nous auons enseigné au quatriéme chapitre. Posons que la femme soit de cõplexion chaude & seiche, ayant la matrice bien nette, le sang subtil & bilieux. De ces conditions & qualitez, la semence de l'hõme receura telle alteration & trempe,qu'il en sera engendré vn bon masle.Et qui en peut douter? Ie veux encor,que la femme tire sur l'aage:elle peut neantmoins estre de telle complexion, que sa matrice corrigera la froide semence de son mari. Ie laisse à part, ce que les bonnes femmes,desireuses d'auoir enfans, quand elles en sont frustrees par quelque empeschement naturel,employent toutes les herbes de la S.Iean pour eschauffer leur matrice. Ie viens à l'autre cause non moins frequente:c'est la disposition du vieillard, qui peut estre saine & gaillarde:comme on

voit des Septuagenaires, & encor de plus vieux, qui font des efforts corporels, & des bras & des iambes, qu'vn autre de quarante ans n'y pourroit aduenir. Pourquoy ne peut-il estre aussi vigoureux des parties genitales, comme des autres membres? Il y en a qui ont plus de force en quelques parties, que aux autres. Qui est fort de bras, & foible de iambes: qui au cōtraire, qui est fort de teste comme vn bœuf (encor qu'il n'ait des cornes) qui des espaules sur tout: pourquoy ne sera aussi quelqu'vn plus fort de la brayete, que de ses autres membres, de sorte que sa plus grand vigueur sera reduite-là? Mais quoy? ne voit-on pas des vieillards fort choleres & roides, peu ou point catherreux & phlegmatics, bien coulorez & en bon poinct? A quoy tient il qu'ils n'ayēt quelque coup de la semence chaude & seiche pour engendrer vn fils? Adioutez y, si vous voulez, comme i'ay dit des femmes, qu'il vse des choses eschauffantes, communes aux vieillards: espicerie, vin peu trempé, & semblables. Ie pense qu'il pourra rencontrer quelquefois, auec sa bonne femme, qui y sera bien disposee, d'auoir semence propre à vn masle. Adioutez moy encores à ces raisons que le vieillard plus sage & prudent qu'il n'a esté en sa ieunesse, fait moins souuent ce mestier là, depuis que la fureur iuuenile a fait son cours, & les esguillons de la chair sont rebouchees. Il se contente le plus souuent de baiser, manier les tetins, chatouiller le ventre de sa femme, & faire autres caresses, mignardises, & entretien amoureux. Au reste, le Calendrier est obserué de poinct en poinct, c'est de non coniuguer és iours caniculiers, aux mois qui n'ont point de R. en temps sec, & quand il gele, aux quatre quartiers de la Lune, tout le Caresme, & autres iours de ieune, les festes de grande deuotion, comme des festes Naux, & celles de nostre Dame, & des autres vierges, des Apostres, des Saints martyrs: item les Vendredis & Samedis, qu'on ne mange pas de la chair. Tellement qu'il n'y a gueres de iours bons pour luy (ou pour sa femme, à mieux di-

se) que la veille des Roys, le Ieudy & Mardy gras, trois ou quatre iours apres Pasques, & la S. Martin. Dont il aduient, que la semence seiourne plus de temps en ses vaisseaux, est souuent plus elaboree & digeste à vn vieux homme, qu'à vn ieune. Et de fait, on en voit assez, qui en ieunesse & és premiers ans de leur mariage, ne faisoyent que des filles, & à l'endernier font des fils. Pource que quand les fers estoyent plus chauds, ils ne cessoyent de battre sur l'enclume, & ne faisoyent rien de parfait. Depuis battans au froid, ils font besongne plus serree, & de plus forte trempe. Ainsi ne faut calomnier les bonnes femmes, qui font des enfans malades à leur maris vieillards. Mais il faut qu'elles soyét soigneuses de leur honneur: autrement, pour peu d'occasion qu'elles donnent aux gens, de penser qu'elles sont amoureuses, cela est tout persuadé.

## *Pourquoy dit-on, que l'homme peut engendrer, tant qu'il peut leuer vn quarton de son, & s'il est vray, que ceux qui ont les yeux enfoncez ont esté engendrez d'vn vieillard.*

### CHAP. X.

CE propos vulgaire nous sert de confirmation au precedent, quand le peuple reçoit & admet, qu'vn homme peut engendrer, pour vieux qu'il soit, tant qu'il peut leuer de terre sans aide d'autruy, le quart d'vn septier de son: qui est matiere fort legere, tellement qu'il ne faut beaucoup de force à le pouuoir leuer. Parquoy on signifie de ceste comparaison, que l'homme fort vieux peut engendrer: & par consequent, sa femme sera tenuë pour chaste, qui luy fera des enfans. Aristote en ses politiques, estime que l'hôme continuë de pouuoir engendrer, iusques à *Liure 7. chap. 16.*

ſoixante & dix ans,& la femme de conceuoir, iuſques à cinquante. C'eſt pour le plus commun & ordinaire. Car on voit quelquefois la femme paſſer ledit terme, lequel ne peut eſtre limité que de ſes fleurs. Toutefois Elizabeth, mere de S.Iean Baptiſte, conçeut n'ayant plus ſes fleurs : mais ce fut miraculeuſement, comme nous dirons au 3. liure. Naturellement la femme ne peut conceuoir, ſinon tant qu'ell' a ſa purgation naturelle, qui continuë à quelques-vnes outre cinquante cinq ans. Semblablement on a veu des hommes, qui a ſeptante cinq,& plus tard,ont eu d'enfans, ſans aucune ſuſpition qu'ils leur fuſſent attribuez. Et de fait, il y a des hommes plus verds & vigoureux à ſeptante cinq ans, que pluſieurs autres à ſoixante. On en voit és mõtagnes de Viuarez, du Dauphiné, & autres lieux penibles, où les gens viuent fort ſobrement & laborieuſement, partie de leur couſtume, partie contrains de la neceſſité, viuans en bon air, de bonne eau, pain de mil, chatagnes, legumes, lard & fromages pour la plusſpart, exceder les cent ans. I'en ay veu de ſix vingts & d'auantage, comme ils prouuoyent par les contrats de leurs mariages. Et bien, celuy qui doit viure cent ans, auec force de trauailler touſiours quelque peu, & aller ſans baſtõ, n'eſt-il pas encores gaillard à quatre vingts ans? Et s'il rencontre vne goujate qui ſoit diſpoſte & amoureuſe, ne pourra-il l'engroiſſer, puis qu'il peut encor labourer. Il n'y a aucun temps prefix qu'on ne puiſſe outre paſſer. Car les ans ne font certaine limitation, c'eſt la diſpoſition du corps, & ſon vſage, cõme d'vn habillement, lequel on tient pour vieux, quand il eſt fort vſé, encor qu'il n'y euſt trois ans qu'il eſt fait: mais on l'a tant porté & vſé qu'il monſtre les dents, plus que la corde, & ſe deſchire aiſément. Au contraire, il y aura vn habillement fait deuant vingt-cinq ans, comme pour les nopces, qu'on iugera tout neuf, parce qu'il a eſté bien conſerué, eſt bien entier, & non vſé. De meſme on peut dire veritablement, vn homme eſtre vieux, qui eſt fort vſé, caſsé, & rompu, quand il

*En ſaint Luc 1. chapit.*

n'auroit pas quarante ans : & vn autre de soixante ans sera dit ieune, & fort neuf, quand on le verra bien entier, où peu vsé. Les annees qui ont couru, n'y font pas tant que l'vsage. D'où ie pense qu'est venu le commun dire, quand on s'enquiert de l'aage d'vne personne, que les annees sont pour le louage des maisons, & des chambrieres. Car il sert bien à tenir conte des annees pour le payement du louage : mais à l'aage des hommes les ans ne font rien, au prix de l'estat & dispositiõ presente, qui fait plus ou moins durer la personne. La vieillesse proprement, est l'vsage du corps: qui aduient principalement du trauail de l'esprit, fascheries, & grands maniemens, auec vn oisiueté de corps, ou labeur excessif. Car l'vn rompt & casse, l'autre moisit le corps. Ainsi voit-on les courtisans bien tost vsez & enuieillis, pour le courir des postes, estre le plus souuent debout (qui lasse fort les iambes) sans bouger d'vne place, veiller longuement, manger en courant, n'auoir point d'heure à leurs repas, cheuaucher sans selle à tout propos, & autres tels trauaux intempestifs, importuns, & sans raison. Puis les martels en teste, les ialousies & de faueurs de Cour, qui leur rompent la ceruelle d'ambition, & l'auarice qui leur ronge le cœur, l'enuie & dissimulee inimitié, calomnie, detraction, supplantation, & autres vices de Cour, qui consument leurs entrailles. Qui pourroit viure longuement, & estre tard vieux, en telle captiuité & vie si miserable? Ceux aussi qui viuẽt sedantairement, comme gens de lettres & de finances, sont tantost vieux, c'est à dire vsez, à faute d'exercice, & pour le trauail de l'esprit. Car d'oisiueté le corps se chansit, comme vn habillement qui n'est esuanté par fois, & l'esprit trauaillant mine le corps. Au contraire, le paysant viuant tousiours en air libre, & trauaillant de certaine mesure, sans exceder, ni se contraindre, prenant le repas & repos tousiours à mesme poinct, son esprit asseuré & quiet, sans passion qui le trauaille, se conserue fort longuement en integrité & de corps & de sens,

tellement que à soixante ans, voire à soixante dix, il est plus robuste, plus adroit dispost, qu'vn citadin à quarante ans. C'est qu'il portera plus de peine, courra mieux, verra sans lunettes, aura toutes ses dents, mangera de bon appetit, & digerera les viandes plus grossieres, ne sera catherreux, goutteux, ni autrement suiet à maladies. Et qui pourra douter, que tel ne face encores longuement des enfans? Pour fin de ce propos ie conclurray, que la force de l'homme, touchant la generation & autres actions, ne peut estre iustement limitee à l'aage, lequel n'est que certain nombre d'ans, ains à la complexion & bonne habitude, qui à quelques-vns dure fort longuement. Quant à l'autre propos qu'on dit ceux qui ont les yeux enfoncez, auoir esté engendrez d'vn vieillard, il n'est pas asseuré. Car on voit en plusieurs du contraire. Bien est vray, que si le pere estoit vieux, non seulement d'aage, ains aussi de complexion & indisposition, sa semence a esté moins succulante. Dont aussi le corps de l'enfant en doit estre plus menu & valetudinaire. Or vne des plus grandes cognoissances que l'on ait de l'embon-point, & ferme santé, est communément aux yeux, lesquels changent facilement pour diuerses dispositions, tant ils sont mols & tendres. Et pourtant és maladies on y a grand esgard, pour iuger de la vie ou de la mort. Car ceux qui sont fort consumez & apauuris de l'humeur radical, comme les hectics, ils ont les yeux enfoncez, à cause de leur grand siccité. En plusieurs bestes qu'on mange, nommément au cheureau, on iuge de leur embon-point seulement à leurs yeux. Ainsi il est bien vray semblable, que l'enfant pour estre né d'vn vieillard, aura les yeux plus enfoncez, comme aussi tout le corps plus gresle & moins succulant, si tel a esté son pere. Mais comme i'ay dit, il y a assez de vieillards qui sont vieillards & robustes, succulans & abondans en humeur radical. Et il y a plusieurs hommes ayãs les yeux enfoncez, qui neantmoins sont bien sains, de bon suc, gros & gras, que l'on sçait bien d'ail-

leurs n'auoir esté engendrez de parens vieux. Dont il faut rapporter la cause de telle enfonceure à vn' autre raison, que ie reserue à nos escoles, sur ce que Galien en a dit en son liure intitulé Art petit, ou Art medicinal.

## *Abus des femmes qui se baignent toutes pour engroisser, & de celles qui auec cinq cens diuers remedes n'y peuuent aduenir.*

CHAP. XI.


LE vulgaire ignorant a opinion, que les femmes ne sont steriles, sinon pour vne occasiõ:qui est, la froideur de leur matrice. Dont pour deuenir grosses, elles se baignent & rebaignent souuent, de certaine decoction de toutes herbes chaudes qu'elles peuuent recouurer : & sont pour la plus-part, celles de la S. Iean, dōt les bonnes femmes se ceignent aussi les reins à ce iour là, desdites herbes, comme ayans proprieté de les rendre ou entretenir fecondes, mesme estant mises par dessus la robbe. Or l'abus de se baigner ainsi toutes, est fort grossier, d'autant que toutes ne sont pas steriles, à raison de la froideur, ou superfluë humidité de leur matrice, laquelle soit cause, que la semence n'y peut arrester, ains bien souuent c'est tout le contraire, que leur matrice est trop chaude, & qu'elle brusle ou rostit la semence : ou bien dissipe, consume & resoult sa plus subtile & vaporeuse substance, principale portion d'icelle: dont elle demeure euanide & agannie, inepte à la cõformation du corps, & comme telle est tantost reiettee. Ceste disposition est fort commune à celles, qui sont d'inclination paillardes & lasciues, insatiables, gouffres de sperme, que on dit chaudes comme chiennes, & que si n'estoit quelque peu de respect, courroyent & prendroyent les hommes à force, tant sont eschauffees en leur

harnois, qui leur prurit continuellement, & est souuét tendu comme le membre viril. Telles bagasses eschauffadasses (comme on dit en Languedoc) n'ont garde d'engroisser. Il leur faudroit vne pinte de semence à chaque fois, pour esteindre ou moderer ce feu, & desalterer leur matrice. Car les petits coups que peut faire vn homme, n'est qu'allumer d'auantage, comme vn peu d'eau en la fournaise de charbon : & les altere tousiours plus comme le febricitant qui ne boit qu'vne gorgee, dont il est tousiours à recommencer. Et si à tels abismes de semence, qui l'engloutissent & absorbent goluëment (à raison de ceste grand ardeur vorace & insatiable) on ordonne des bains chaux, n'est ce pas mettre d'huile au feu: les faire courir les ruës, & enrager de telle soif, en danger de se ietter dans vn puis ? Il faut donc sçauoir discerner & distinguer les causes de la sterilité aux femmes, pour n'empirer leur indisposition : qui requiert remedes contraires, afin d'attemperer leur matrice. Elle est le plus souuent trop froide, & estaint la semence : autrefois trop humide, qui l'amortit aussi, la noyé, & reiette bien tost. Autrefois seiche & aride, comme terre sablonneuse, defaillãt en humeur, & partãt sterile. Autrefois chaude & bruslante, qui rostit & grille la semence, de sorte qu'elle ne se peut estendre ni appliquer & attacher contre telle matrice. Celle qui est froide & humide, requiert tels bains qu'vsent volontiers les femmes. La seiche en est offencee, & encor plus celle, qui est trop chaude, où il conuient raffraischir & humecter, non pas eschauffer d'auantage, comme fait indifferemment le vulgaire à toutes complexions. Il faut aussi bien obseruer, s'il tient point au mari: car en vain on trauailleroit apres la femme, & tous les bains du monde soient naturels, soient artificiels, n'y feroient rien. Et voila enquoy s'abusent souuent les femmes, qui reiettent sur elles tout le defaut: comme si tout hõme estoit capable d'engendrer & qu'il ne tient qu'à la fẽme. C'est autãt que d'accuser la terre à tout propos, qu'elle ne fructifie de la se-

mẽce,qu'on y aura ietté. Ne peut-il estre que ce n'est la faute de la terre,qui sera bõne de soy, & bien cultiuee, fumee,arrousee,ains de la semẽce,graine ou fruict,qui est euanide,agani, esuanté corrompu, ou trop vieux? Ainsi la matrice peut estre bien disposte, & la femme capable de conceuoir, mais on ni met rien qui vaille: ou s'il est bon, ne conuient à la complexion de ceste ci: à vn autre reuiendroit mieux. Comme aussi plusieurs graines & fruicts ne viennent ou fructifient en tout terroir,quoy que la graine soit en sa perfection,& la terre fort bonne: mais ne s'accordẽt pas ou le Soleil n'est assez puissant en ce lieu: l'air y est trop froid. De mesme il y a diuers empeschemens, ores du costé du mary, ores du costé de la femme: & plusieurs femmes conceuroient d'vn autre mary, & plusieurs maris engendreroient auec vne autre femme, & toutefois on veut tousiours qu'il tienne à la femme, qu'elle n'ait des enfans, sinon que le mary fut vieux. Et pour ceste opinion, il y a de bonnes femmes, infiniement desireuses de conceuoir, qui font toutes les receptes du monde, rationelles & empiriques, sans iamais cesser, en quoy elles s'abusent grandement,& bien souuent corrompẽt leur complexion, qui n'est autrement vicieuse, ains tardiue à porter enfans. Mais elles n'õt pas la patience d'attendre leur terme naturel, & veulent dans vn an ou deux,qu'elles sont mariees,auoir des enfans, cõme elles voient à plusieurs autres. Et ne sçait-on pas qu'il y a autant de complexions differentes, que de visages? Les bestes & les arbres en general, portent plustost fruict que les hommes: toutesfois il y a des bestes, qui ne portent auant quatre ans,d'autres auant six, dix, douze,&c. Des arbres aussi, les vns portent du premier an, les autres beaucoup plus tard: & dit-on que la palme ne porte fruict qu'elle n'ait cent ans. Qui voudroit contraindre les plantes & les bestes d'auancer leur terme ordonné de nature, il ne feroit sinon les corrompre, & n'aduanceroit rien. De mesme est il des hõmes qui ont autant de diuersitez entre eux, qu'il y a entre

*Voyez le secõd ch. du tiers liure.*

tous les autres animaux, comme ie remonstreray amplement au troisiéme liure. Dōt bien souuent les femmes en vain se trauaillent de tant droguer leur corps: & qui pis est, il leur aduiēt quelquefois de tant broüiller les cartes, que mesmes au temps qui leur estoit prefix de nature, elles ne peuuent cōceuoir: d'autant qu'en cest aage là, elles ne se trouuent de la complexion que elles doiuent estre pour conceuoir adonc. Il y a aussi vne autre erreur: qu'elles y font tant de receptes, que l'vne gaste l'autre, & que s'il y en a quelqu'vne de bonne, par rencontre, elles ne peuuent attendre son effet: ains passent à vn autre, si viennent grosses incontinēt. Leur pauure corps est tant alteré & broüillassé d'vn chaos de Medecines, & l'esprit si agité d'espoir, & desespoir, desir & deffiance, que la semence n'y trouue port asseuré, ni à son gré.

## *Sçauoir-mon, si vn ladre confirmé, ou vn verollé, peut engendrer des enfans sains.*

### Chap. XII.

Il y a plusieurs qui doutent là dessus: les autres croient totalemēt que les enfans des ladres & des verollez, sont ineuitablement tels. La verité du fait importe grandemēt & à la politique, & à l'œconomie: car l'alliāce de ceux qui sont ainsi tachez de leurs parens, doit estre fort suspecte: & leur educatiō ou nourriture doit estre plus exquise & exacte, que de ceux qui naissent de parens sains. Comme en toutes maladies hereditaires, epilepsie, phtisie, ou vlceration de poulmō, nephritique, gouttes & semblables, il faut auoir soin des enfans, & les faire viure de certain regime ordonné par le Medecin, aux fins que telle inclination & disposition naturelle ne sorte à effet: ou soit pour le moins plus legere, & estant ainsi

rompue, s'estaigne en ses premiers enfans, sans passer iusques aux neueux & riere-neueux: comme elle fait, si des premiers & seconds on n'a pourueu à leur estat. Or quant aux deux parties de la question proposee, i'ay satisfait à la premiere (qui est du ladre confirmé) au dernier probleme de la troisiéme partie, de mon traité des arcbusades: ou i'ay conclud, apres auoir agité le propos affirmatiuement & negatiuement, que tousiours le mortier sent ou peu ou prou, aux aulx: parquoy leur alliance est dangereuse. Quant à la secōde, qui est du verollé, ce n'est pas si grand cas, il s'en faut beaucoup, de tant que la verolle est mal plus leger, que n'est la ladrerie: & mesme que c'est vn mal estranger, qui s'en va diminuant de peu à peu: tellement qu'à la longue il se perdra du tout (ainsi que ie prouueray ailleurs) ou il ne sera plus qu'vne simple rogne, laquelle est aussi mal contagieux. Pour maintenant, la verolle est aussi guerissable, que plusieurs autres maladies: ce qu'on ne peut dire de la ladrerie, de tout en tout incurable, si elle est confirmee. Si dōc la verolle est guerissable, & plusieurs en guerissent parfaitement, il est certain que les enfans conçeus quelque temps apres la guerison du pere & de la mere, ne s'en ressentiront aucunement. Mais il faut que les parens soient bien gueris: comme ils peuuent estre facilement, s'ils sont de bonne complexion, qu'ils n'ayent gueres porté le mal, & soient pensez doctement, prudemment, & diligemment, ainsi que nous remonstrerons au sixiéme chapitre du vingt & vniéme liure. Tels estans vne fois gueris, auront desormais leur semence autant pure & nette qu'auparauant. Cela est fort certain: mais il me sembl. qu'on demande, si les hommes qui engendrent, ou les femmes qui conçoiuent, durant qu'ils ont la verolle, & n'en sont bien gueris, peuuent engendrer des enfans qui soient sains. Ie vous diray: il y a des verollez qui n'ont pas grād mal, & d'autres qui l'ont tout au dehors, à cause de leur complexion robuste, qui chasse loin des parties principales toute la

malice du mal, dont les bras & les iambes en endurẽt quelques gouttes, ou vlceres. Si le mal est plus exterieur, il peut estre que la semence n'en sera pas infecte, comme quand le mal est plus caché & profond, qu'on dit auoir penetré iusques aux mouëlles. D'auantage, si l'impression de la mauuaise qualité verolique, est legere en la semence du pere, elle peut estre estainte en la matrice, pour la bonne trempe que luy donne la mere l'adoucissant de sa semence, & du sang copieux, qui peuuent dominer sur ladite qualité, & l'aneantir totalement. Dont aussi la femme est souuent exempte de la verolle, que son mary luy communique: mais elle n'y est apte, & resiste au mal, que sa bonne complexion dompte. Ainsi il est possible que l'homme verollé, non pas à vingt & quatre quarats, & qui tombe en pieces, mais qui ne l'est qu'honnestement, engendre des enfans sains, au moins non verolleux. Car ils peuuent estre autrement valetudinaires & debiles, qu'on dit en commun langage, estre mal sains.

FIN DV SECOND LIVRE.



# TROISIESME LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVchant la Groisse.

## *Comme se peut faire, que d'vne ventree la femme porte neuf enfans.*

### CHAPITRE PREMIER.



AV pays d'Agenois y a vne illustre maison de Beauuille, iadis fort opulente, & de grand estenduë en biens & honneurs: de laquelle est sortie la tres-vertueuse Dame, auiourd'huy femme du tres-heroïque, tres-vaillant & hardy Capitaine, renommé par tout le monde, messire Blaise de Monluc, tres-digne & meritant Mareschal de France. On tient pour vraye histoire, que l'ayeule de ladite Dame, fit d'vne vētree neuf filles, qui toutes furent mariees, & eurent des enfans. La mere, & lesdites filles successiuemēt, furēt enterrees à S. Crespasi, eglise collegiale d'Agen, bastie & fondee de ladite maison de Beauuille: la mere ayāt fait dresser sa sepulture au cymetiere sur vn portail, entre les neuf, qu'elles fit aussi pour ses filles en memoire de cela. I'en ay veu encor quelques vnes estāt à Agen l'an mil cinq cens septante sept, en la susdite Eglise: les autres ont esté ruinees par les guerres ciuiles. L'histoire est telle: madamoiselle de Beauuille auoit

vne garse belle & gaillarde, de laquelle son mary sembloit estre amoureux. Elle pour s'en defaire plus honnestement, la marie. Ceste garse de la premiere groisse fait trois enfans : dequoy la Damoiselle print fantasie, que son mary y auoit participé : ne se pouuant persuader, que la femme d'vn seul homme peut conceuoir tel nombre d'enfans. Dont elle redouble sa ialousie, & quoy qu'on luy sceust remonstrer au contraire, se print à diffamer & hayr d'auantage la pauure garse. Aduint que la Damoiselle fut grosse delà à quelque temps, & tant grosse qu'elle enfanta neuf filles. Ce qu'on interpreta, estre d'vne punition de Dieu, afin qu'elle eut honte de sa calomnie, puis qu'on luy pouuoit obiecter vne plus grande faute, comme d'auoir paillardé auec plusieurs. Car elle soustenoit tousiours opiniastrement, que d'vn homme on ne pouuoit conceuoir, au plus haut que deux enfans, comme l'homme n'a que deux genitoires. Ainsi fort honteuse, craignant la difformation, & condemnation par sa propre sentence, fut tellement tentee du mauuais esprit, qu'il la conduit à ce desespoir, de faire noyer les huit de ces filles, & n'en retenir qu'vne: ayant la chose secrette, entre la sage femme & vne chambriere, à laquelle fut donnee ceste maudite commission. Mais Dieu qui preserua le petit Moyse de semblable meschef, voulut que le mary reuenant de chasse, rencontra la chambriere: & descouurant le fait, preserua ses filles innocentes de mort: les fit nourrir au deçeu de la mere, & au baptesme, les nomma toutes d'vn nom à sçauoir Bourgue: comme aussi la neufiéme que la mere s'estoit reseruee: Puis quand elles furent grandettes, les fit venir en sa maison, toutes habillees d'vne estoffe & semblable façon, ayant aussi fait habiller de mesme celle de la maison. Estans mises ensemble dans vne chambre, il y fait venir sa femme accompagnee des parens communs & familiers amis : & luy dit, qu'elle appellast Bourgue. A ceste appellation, chacune des neuf respondit. Dequoy la mere bien estonnee, & plus

encor de les voir autant semblables de taille, de face, contenance & voix, que d'habit, fut confuse en elle mesme: & soudain le cœur luy dit, que c'estoient ses neuf filles: & que Dieu auoit preserué les huit, qu'elle auoit exposees & cuidoit estre mortes. Dequoy le mary l'esclaircit mieux, luy reprochant deuant toute la compagnie son inhumanité, & remonstrant, que se pouuoit estre aduenu, pour la confondre de la mauuaise opinion qu'elle auoit tousiours eu de luy, à l'endroit de sa garse. Voila à peu pres comment on le recite. Presque semblable est le fait des Porcelets de la ville d'Arles en Prouence, d'où est sortie la noble maison de Conuertis: lesquels furent ainsi nommez, par ce que la chambriere qui portoit noyer les huit, estant rencontree du mary, disoit que c'estoient porcelets, qu'elle alloit noyer: d'autant que la truye n'en pouuoit tant nourrir. Et en memoire de cela, ils furēt nommez Porcelets: & ont vne truye pour armoiries. On dit que ce fut, par l'imprecation d'vne pauure femme, qui demandoit l'aumosne à la dame de la maison, ladite femme estant enuironnee de plusieurs siens petits enfans. Ce que la dame luy reprocha, cōme procedant de lasciueté & d'estre trop abandonnee aux hommes. Lors la pauure femme qui estoit femme de bien, fit ceste imprecation (cōme l'on dit) qu'icelle Dame peut engroisser d'autant d'enfans, qu'vne truye fait de petits. Et qu'il aduint ainsi par le vouloir de Dieu pour monstrer à la noble Dame, qu'il ne faut imputer à vice, ce qui est d'vne grande benediction. On en dit autant de la magnifique casade de la Scroua à Padouë: qui porte en armoiries vne truye, en Italien dite Scroffa, & en langage corrompu Scroua, surnom de ladite famille. On lit aussi és Annales de Lombardie, que du temps d'Algemont premier Roy des Lombars, vne putain enfanta sept fils, & que l'vn d'iceux succeda audit Algemont. Et Pic Mirandole escrit en ses commentaires, sur l'hymne seconde, qu'en Italie vne Allemande accoucha en deux fois de 20. enfans: la premiere ven-

tree eſtant de 11. & que ſon ventre eſtoit ſi importun, qu'elle le ſouſtenoit auec vne ſeruiette. Albucaſis, grand Medecin & Chirurgien Arabe, teſmoigne d'vne femme qui fit ſept enfans: & d'vne autre qui auorta de 15. bien formez. Pline fait mention d'vne qui auorta de douze. Martin Cromer en ſon hiſtoire de Pologne eſcrit, que la femme du comte d'Eboſlaë en Cracouie fit d'vne ventree trēte ſix enfans vifs, l'an 1269. Ainſi pluſieurs hiſtoires teſmoignent, que la femme irregulierement porte grand nombre d'enfans. Voyōs comment cela peut aduenir. I'excepte touſiours le pur miracle: car ſi on veut que cela ſoit du tout miraculeux, ie n'accorderay pas ſeulement d'vn tel nombre, mais encor de 363. comme l'on eſcrit de Dame Marguerite conteſſe de Hollande, l'An de grace 1313. regnant en France Philippe le Bel, ainſi qu'il eſt recité en la mere des hiſtoires, au ſecōd volume, en la chronique de l'Empereur Henry. Et dit on que ce fut, d'autant que ladite Dame ſe iactoit, de celles qui font plus d'vn enfant: & affirmoit opiniaſtrement eſtre impoſſible, qu'vne femme eut deux enfans à vn coup, engendrez d'vn meſme pere. Dont en punition de telles paroles, comme calomnieuſe accuſatrice de nature, elle conçeut enſemble & enfanta vifs 363. enfans, comme petits poulets, qui eurent tous bapteſme. Si cela eſt vray, c'eſt vn pur miracle, excedant les limites de nature: ſinon que ladite Dame fut geante, & en ce qui eſt miraculeux, il ne faut autre raiſon, que la pure volonté de Dieu. Car il eſt tout puiſſant, & faiſant tout de rien, fera bien s'il veut, que chaſque poil de noſtre teſte deuiendra vn enfant: ou que de chaſque pore & trou de noſtre cuir ſortira vn homme tout formé, comme en ſortent des poux gros & nourris, à ceux qui ont le mal nommé Phthiriaſe en Grec, Pediculaire en Latin. En fait de miracles, il ne faut point s'arreſter à la capacité du lieu, ni s'amuſer à la ſemence, ou à quelqu'autre matiere. Rien n'eſt impoſſible à Dieu, ſeul autheur des vrais miracles. Mais comme il ne les fait,

que

que pour vn grand mystere : & à ce qu'ils soyent plus reuerez, il veut qu'ils soyent fort rares: aussi tost qu'on voit quelque chose estrãge & prodigieuse, il ne la faut prendre pour vn miracle. Comme l'abstinẽce de plusieurs, qui ont passé deux ou trois ans & d'auantage, sans boire & sans manger, pour vne raison naturelle, que i'ay suffisamment expliquee en mes paradoxes: où i'ay excepté les ieusnes de Moyse, d'Elie, & de Iesus Christ, vrayement miraculeux. Ainsi sont les groisses miraculeuses de la vierge Marie, & des saintes femmes, qui auoyẽt passé l'aage de pouuoir faire d'enfans, selon le cours de nature, & estoyent steriles: comme de Sarra femme d'Abraham, laquelle auoit desia 90. ans (dont Isaac son fils, est appellé enfant de promission & d'esprit) & d'Elizabeth mere de S. Iean Baptiste, de laquelle l'Ange print argument, pour persuader à la vierge Marie, le mystere de l'incarnation de nostre Seigneur Iesus Christ: disant, & voila ta cousine Elizabeth, qui a conceu vn fils en sa vieillesse. Signifiant par expres vne conception miraculeuse, & que rien n'est impossible à Dieu, qui change & altere comme il luy plaist, l'ordre qu'il a establi és choses naturelles. Dont si on veut que ces portees de neuf enfans, soit pour miracle, il n'en faut plus parler, ains le croire simplement. Mais parce que on n'en est pas tenu, d'autant que ce n'est texte d'Euangile, ni chose authorisee de quelques saints personnages, il nous sera permis d'enquerir par raison, si cela sa peut faire naturellement, & par quel moyen. Nous receuons tousiours, qu'il y a des choses fort estranges & rares, qui aduiennent par moyens naturels, lesquels aussi sont rares. Et appelons, miracles naturels, ou miracles en nature: à la difference des miracles supernaturels & diuins, esquels nature n'est employee, & n'y a aucun fondement en nature. Miracles naturels sont, si vous voulez, comme des femelles, qui enfantent à neuf ans, de ceux & celles qui ont vescu deux ou trois ans sans boire & sans manger. Qu'vne mule ait fait vn

Liure I. Paral. 2.

Gene. 17. & 21.

Luc 1.

poulain, comme nous auons veu à Montpellier, l'annee paſſee, que l'on contoit 1576. C'eſtoit vne grande mule de labourage, qu'on auoit amené d'Agel pres de Beſiers, laquelle nourriſſoit encor de ſon laict ſon poulain beau & grand. Qu'vne femme ait porté mort en ſon ventre vn enfant plus de quatre ans, au moins ſes os, les parties molles eſtant fonduës & verſees en forme de pus: & neantmoins la femme conçeut là deſſus, & apres ce dernier enfant, elle reietta les os du premier. Comme nous ſçauons eſtre aduenu de vray à vne vertueuſe femme de Frontignan, à quatre lieuës de Mõtpellier, mariee à Iacques Gaillard, riche Bourgeois. Matthias Cornax, Medecin de Vienne en Auſtriche, raconte d'vne femme, qui porta ſon enfant mort dans la matrice plus de quatre ans: qu'on fit ſortir en fin par vne incision faite au ventre, & que de là à vn an elle redeuint groſſe d'vn autre fils. Item d'vne femme qui porta tréze ans tous les os d'vn enfant dans ſon ventre, & d'vne troiſiéme, qui ſortit les os de l'enfant mort auant vn an, par vne apoſteme qui fut ouuert au ventre. Ie laiſſe à part tant de choſes naturelles, que i'ay en mes cabinets, aduenuës cõtre l'ordre de nature, prodigieuſes & mõſtrueuſes, leſquelles ie monſtre fort volõtiers. Dequoy on peut eſtre perſuadé, que autres cas autãt ou plus eſtranges peuuent bien aduenir. Voyons donc ie vous prie, commẽt cela peut eſtre fait. Les beſtes ont communément leur matrice partie en deux, comme deux cornes: & chaſque corne a pluſieurs diuiſions, comme ſieges ou cellules, dans leſquelles ſont les petits ſeparément logez; & il y a volontiers autant de logettes, que la femelle a de tetins: dont auſſi en peut autant nourrir que conceuoir, par la prouidẽce de nature. La femme n'a que deux mammelles, auſſi ne peut-elle porter que deux enfans d'vn ordinaire, & en nourrir autãt. Car ſi ell'en fait trois ou quatre à la fois (comme nous auons veu d'vne à Aubenas en Viuarez, qui de la premiere ventree fit deux enfans, de la ſeconde trois, & de la troiſiéme quatre)

*Elle eſtoit mariee à Tuech en*

l'vn faisant tort ou empeschement à l'autre, ils ne viuent pas communément, ayans esté mal nourris au ventre de la mere, dont mesmes ne peuuent endurer l'effort de se mettre dehors, & meurent au passage, ou bien tost apres. Toutesfois à Orlihac en Auuergne, la femme d'vn nommé Sabatier, enfanta trois fils d'vne ventree, le premier & le dernier vesquirent 24. heures: celuy du milieu (qui parce a retenu le nom de Iean de Trois) deuint hôme parfait & fut marié à Paris. Il n'y a pas long temps qu'il est mort. Semblablement maistre Ambroise Paré, premier Chirurgien du Roy, tresdocte, curieux, diligẽt & liberal à publier les talens de grand sçauoir & experience que Dieu luy a commis, annote en son liure des monstres, que à Seaux (entre Chartres & Maine) la Damoiselle de Maldemere, eut la premiere annee de son mariage deux enfans, la seconde trois, la troisiéme quatre, la quatriéme cinq, & la cinquiéme six: de laquelle derniere ventree est le sieur de Maldemere, auiourd'huy viuant. Aristote afferme, qu'en Egypte il n'est pas rare, qu'vne femme en face cinq: & qu'on y a veu femme, qui en quatre groisses fit 20. enfans, cinq à chacune: & que la plus part d'iceux deuindrent grands. Aule Gelle tesmoigne aussi, que du temps d'Auguste Cesar, vne sienne chambriere des champs fit cinq enfans, qui ne vesquirent gueres, ne la mere apres eux. C'est le plus grand nombre que les anciens raportent: qui est beaucoup moindre que celuy que nous auons en main, excedant de beaucoup le nõbre des mammelles d'vne femme, qui respondẽt volõtiers au nombre de la portee. Touchãt à la matrice, elle n'est pas ainsi my-partie, cõme celle des bestes, & n'a des logettes separees l'vne de l'autre, cõme quelques-vns ignorãs de l'anatomie ont imaginé, & puis escrit leur songe, disans, qu'il y a trois cellules à la corne droite, où se forment les masles: autant à la fenestre, pour les femelles: & vne au milieu, ou s'engendrent quelquefois les Hermaphrodites, autrement dits Androgines, vulgairemẽt sans-fames, qui ont tous

*secondes nopces: & du premier mari n'avoit eu point d'enfans.*

*Liure 7. de l'hist. des animaux. chap. 4.*

*Liur. 10. chap. 2.*

les deux fexes. Ce font des refueries, tout ce qu'on dit de telles diuifions & cabinets. Car à la verité, la matrice n'a qu'vne cauité, tout ainfi que l'eftomach & la veffie : & vn enfant la rempliſt toute. S'il a deux enfans, le chacun peut auoir fon lict, ou arriere-faix, qui fait leur feparation, & adonc la femme eft fort groffe, quand ce vient aux derniers mois. Quelquefois tous deux font dans vn lict conioints, fauf de la tunique Agnelette, qui eft leur chemife, deliee comme vne petite peau, qui les fepare. Loys Bouaciole Ferrarois recite au 3. chapitre du 1. liure des maladies des femmes, qu'vne fit 150. enfans, le chacun auec fon arriere-faix, long & gros d'vn doigt : mais cela n'eft pour viure, comme nous demandons. Et tels furent les gemeaux, dont ma femme auorta fans aucun effort l'an 1575. (à mon trefgrand regret & defplaifir) enuiron le quatriéme mois. Ils eftoyent tous deux en vn lict, & chacun auoit fa chemife. Autremẽt ils feroyent conioins, comme conçeuz enfemble : ainfi qu'on void des enfans doubles, que l'on dit monftrueux. Mais la feule peau ou tunique Agnelette, les fepare aifément. S'il y en a plus de deux, ils peuuent auffi bien eftre contens d'vn lict : & la matrice les contiendra plus à fon aife, & les nourrira mieux. Car ceft arriere-faix eft bien fouuent d'auffi grand volume, tient autant de place, & confume autant d'aliment, que fait l'enfant : quelquefois d'auantage. Dont on void des femmes fi eftrangement groffes, qu'on iuge qu'elles feront des gemeaux, & puis ne font qu'vn bien petit enfant : mais le lict fort importun, & qui coufte plus à auoir que l'enfant. Ainfi ie voudrois dire, que les femmes qui ont fait plus de deux enfans, n'ont eu autant d'arriere-faix. Qui eft beaucoup rabbatu de l'occupation du lieu, & de la nourriture. Puis i'oferois bien croire, qu'elles n'ont porté ces enfãs que l'efpace de fept mois, qui eft terme vital, non moins que le neufiéme. Dõt la matrice s'eft bien peu eflargir autant, que requeroit plufieurs petits enfans, & neãtmoins vitalz. Car il n'y a point d'incon-

uenient qu'ils naissent affamez, transis & ridez, pour auoir esté mal nourris: baste, qu'ils soyẽt bien formez & ayent toutes les parties requises à la faculté nutritiue. Ils se recompensent bien de leur ieusne & abstinence, s'ils trouuẽt à propos des nourrices qui les alaitent bien. Ils auancẽt plus en huit iours, que les autres qui naissent bien nourris, n'auancent en trois semaines. Nous en voyons tous les iours naistre de fort petits, & tous flestris, ridez comme vne vieille pomme: qui en peu de temps deuiennent grands & gros à merueilles. Quãd les quatre ou cinq d'vne ventree seroiẽt comme petits cadelz, pourueu qu'ils soyent bien sains, & ayent la force de tetter, ie ne doute pas qu'ils ne se sauuent bien: pourueu aussi qu'ils soyent bien gouuernez. Et ne peut-il aduenir ainsi, que toutes ces circonstances se rencontrent en vne ventree, d'entre cinq cẽs mille milliasses, qui se font en moins de cẽt ans? Mais c'est beaucoup de neuf enfans, dira quelqu'vn: & que tous puissent viure. Encor de cinq, comme on escrit d'vne Bernoise, femme du docteur Gelinger, qui fit de vne ventree cinq enfans: & l'esclaue d'vn Siennois qui en fit sept, comme tesmoigne M. d'Alechãps, tresdocte Medecin passé par non sçauance. Il nous faut donc, pour faire passer outre ceste creance, donner autre auantage à nos raisons. Et quel auantage faut il plus, que de supposer (ce qu'est fort vray semblable) que telles femmes estoyent de la plus belle taille qu'on peut voir: grandes, grosses, fort larges de flancs & hanches, bien escartelees, bien fessuës, & à grosses colomnes de cuisses, bas enjointes: ayans vne belle & ample matrice, non pressee de graisse des parties circonuoisines, dilatable à souhait. Aussi que le reste du corps, respondant aux parties basses, fut bien fourny, succulant & nourri: non affamé, ni transi: dont il y eust force bon sang en tout le corps de la mere, pour nourrir plusieurs enfans à vne fois. Ne voit-on pas des femmes de telle corpulence, qu'en vn seul corps il y a bien deux ou trois femmelettes? vn bras plus gros, que trois ou qua-

tre, autre enſemble: la cuiſſe de meſme, & tout le reſte en proportion: tellement qu'on peut dire, d'vne grande & belle femme que ce ſont deux ou trois femmelettes enſemble. Et ſi chacune de ces femmelettes peut faire deux ou trois enfans d'vne ventree, comme l'on voit aſſez ſouuent, voire iuſques à cinq maſles (comme i'ay ouy dire d'vne petite boſſue pauure femme d'vn bonnetier, en la ville de Rouen, l'an 1530. pourquoy ne pourra ceſte grand femme en faire autant ſeule, que les trois qu'elle repreſéte? Ie ne veux pas que ce ſoit d'vn ordinaire, nō plus qu'aux femmelettes d'en faire trois ou quatre: mais ie dis qu'il peut aduenir, & l'vn ne ſera plus merueilleux que l'autre, ſi vne peut auoir la matrice autant capable, & du ſang menſtrual, autant que trois. Or voila noſtre femme preſte à conceuoir, tant qu'on voudra: il ne faut qu'auoir le maſle pour fournir à l'apoīntement, lequel enfourne autant de matiere, qu'il faut à former neuf enfans: auec ce que la femme contribuera de ſon coſté. Car elle a auſſi de la ſemence qui ſe ioint, allie, & vnit pour la pluſpart à celle de l'homme: & ne s'en va toute en la crouſte qui tient la ſemence encloſe, comme la coquille d'vn œuf: ainſi que pluſieurs l'entendent des propos d'Ariſtote: leſquels veulent, que ladite crouſte ſoit le commencement, exorde ou fondemēt de l'arriere-faix. Car ſi cela eſtoit, il n'y auroit telle ſemblance des enfans à la mere, plus ſouuent qu'au pere. Mais de vray la femme contribue à la matiere principale, de laquelle eſt formé le corps de l'enfant. Sus donc, faiſons que la femme ſoit ſeiournee, bien preſte à faire ſon deuoir, preſte à conceuoir, & fournir bonne quantité de ſon ſperme: comme l'ayant accumulé & referué de lōg temps, que ſon mari ne l'a cogneuë. Le voyci arriuer de loin, à petites iournees: afin de n'eſtre las ou recreu, comme ceux qui viennét en poſte, pour ſe monſtrer plus affectionnez à leur moitié, & quant ils ſont au lict, n'eſt queſtion que de ſe repoſer. Ie veux qu'il vienne tout à ſon aiſe, & qu'il arriue en fort bō poinct, frais, refait,

& ioyeux, fort amoureux de sa femme, comme elle est bien friande de son mari. Ie suppose que ce demy de l'Androgine Platonique, soit respõdant à la corpulence de sa moitié grand & bien fourni de toutes pieces, & mesmes de la principale. Qu'il ne soit gras & replet: car où il y a force graisse, n'y a gueres de semence, point colere & chagrin: car tels aussi n'ont gueres de semẽce. Ie le suppose Iouial, & de complexion amoureuse, de taille alaigre & non importune. Il a ses vaisseaux spermatiques, & les boursettes qui sont au bout, sur le col de la vessie, pleines à creuer, pour auoir long temps abstenu de l'amour. Estans ainsi tous deux bien armez de toutes pieces, & munitionnez à l'aduantage, venans aux bras pour luitter & combatre d'extreme affection, qui doubtera qu'au premier coup il n'y ait grand effusion de sang blanchi, tant d'vne part que d'autre? Il y en aura bien assez pour trois ou quatre enfans, puisque sans tel appareil, d'autres en font bien autant. Ie veux que ce soit le matin, que le gentilhomme est arriué, & qu'il a troué sa femme au lict. S'il recharge de là à quelque heure, apres s'estre vn peu reposé, ils enfonceront peu moins qu'au premier coup de lance, & en voila pour autres deux ou trois: qui peuuent estre sept enfans, ou la matiere pour les faire. Il faut puis apres desieuner, ou disner tout d'vn train. Quelque temps auant soupper, la compagnie qui l'estoit venu voir, s'estant retiree, ils entrent au cabinet, & recommencent à se baiser: & si rien bouge d'embas, on acheue le prix fait, sinon on fera le surplus de la contente au lict, car de differer iusques au matin ensuyuant ce seroit trop sagement fait à personnes si fort piquees. Là il se peut adiouster aux precedentes pertes: dequoy faire vn enfant ou deux, sauf le plus. Dont il y pourra bien auoir de l'amas, si la matrice retient bien & conçoit (comme ie suppose tousiours) assez pour mouler & former dix enfans, mais ie me contente de neuf. Il n'y a plus qu'vn doute, sçauoir mon si la semence qui est iettee en trois diuerses fois, se

peut aſſembler & vnir à faire vne groiſſe: car on tient, que tout ſe fait à vn coup, & non en pluſieurs fois. Voila ce que nous reſte à expliquer & reſouldre. Car quand à la quantité de la ſemence, que puiſſe ſuffire au corps de neuf enfans, ie n'y trouue aucune difficulté: puiſque l'homme peut eſtre tel (comme auſſi i'ay ſuppoſé de la femme) qu'il en vaille trois autres, en corpulence, & prouiſion de ce qu'il appartient. Quand aux diuerſes fois le cas n'eſt pas eſtrange, pour ſi petit interualle que i'y mets du matin au ſoir, ou de vingt-quatre heures: puiſque Ariſtote reçoit bien la ſuperfœtation de deux & de trois mois. Vray eſt, qu'il ne tient pour vitalz, ceux qui ſont ſur-engẽdrez de ſi lõg temps apres: mais ſi le ſecond, dit-il, eſt conçeu incontinent apres, il peut eſtre parfait & naiſtre auec le premier, comme s'ils eſtoyent gemeaux: ainſi que diſent les fables eſtre aduenu d'Hercule & d'Iphiclé. Ce que on a auſſi eſprouué en vn adultere, qui fit vn enfant ſemblable à ſon mari, & l'autre à sõ paillard. Qui plus eſt, vne ayãt cõçeu des gemeaux fut ſur-engroiſſee: elle enfanta les deux gemeaux au temps requis, enſemble le ſuruenu, qui n'auoit que cinq mois, ceſtuy-ci mourut incontinent, les autres deux veſquirent. Vne autre femme accoucha le ſeptiéme mois d'vn qui mourut: & au bout de deux mois, elle en fit deux qui eurent vie, &c. Puis qu'ainſi eſt, ſi on ne veut accorder, que les ſemences iettees en trois coups, ſi peu diſtans l'vn de l'autre, ſe puiſſent vnir & allier enſemble, il n'y a point d'inconuenient, de recognoiſtre ces trois coups diuers, pour autant de conceptions, qui ne feront qu'vne ventree: & les enfans qui en prouiendront, pourront ſortir auſſi en pareils interualles: comme on voit ſouuent des gemeaux naiſtre l'vn apres l'autre quatre ou cinq iours: tellement, qu'on pourroit dire, qu'ils ont eſté ſemblablement conçeus en diuers iours, & non tout à vn coup: mais d'autant que c'eſt de fort pres, on les tient pour gemeaux. Qui plus eſt, il n'y a pas lõg tẽps qu'au pays d'Agenois on a veu vne portee de trois

*Liure 7. de l'hiſt. des animaux. chap. 4.*

gemeaux, qui sont nez huit iours l'vn apres l'autre. On escrit d'vne femme d'Alexandrie, qui fut veuë à Rome du temps d'Adrian, auec cinq fils, desquels le cinquiéme estoit né 40. iours apres les quatre, nez en mesme temps. Et quoy? nos praticiens tiennent, qu'vne femme gaillarde & robuste, peut continuer d'auoir ses fleurs bien reiglees, durant qu'elle est enceinte: & que pour ceste occasion elle peut estre surengroissee, long temps apres la premiere conception: & que l'enfant sortira parfait au temps de sa maturité. Voila tout accordé, ce me semble: dont ne faut plus douter, que s'il est faisable en quelque sorte que ce soit, que nous puissions comprendre par raisons naturelles, que les histoires proposees, estant bien tesmoignees ne soient veritables. Et si on m'obijce, que pour le faire ainsi aduenir, ie requiers tant de choses, qu'a peine se rencontreront elles iamais: ie respons aussi, que des rares effets les causes sont fort rares. C'est assez qu'on ne suppose rien d'impossible: & que l'on ne requere, sinon vn rencontre de causes, telles que puissent estre en nature, & separément ordinaires. Le seul rencontre est en ceci chose extraordinaire, & qui fait le cas merueilleux. *Gala.ch. 31.de ægr matr.*

## *Si vne femme peut porter plus de neuf mois, & comment il faut entendre le terme de la Groisse.*

### CHAP. II.

On se peut iustement esbahir, de ce que l'homme estant le plus parfait animal, qui soit au monde, veu que l'excellence des choses naturelles consiste au certain nombre & ordre, comment il n'y a point de temps prefix à sa generation, ni à sa natiuité: combien que la plus excellente des œuures de nature, soit

de pouuoir engendrer ſon ſemblable. Il n'y a beſte qui n'ait certaine ſaiſon d'amour & copulation, hors de laquelle n'exerce volontiers l'acte venerien: cõme auſſi il n'y a beſte aucune qui eſtant groſſe vueille admettre le maſle, ſauf la iument, ainſi que teſmoigne Ariſtote. Il n'y a beſte qu'on ſçache, qui n'ait vn certain temps à porter ſa ventree, & ſans faillir d'vn iour ou enuiron, n'enfante ſes petits. La ſeule femme eſt touſiours de bon apointement: & comme le dit vulgaire de Languedoc, *donne & capones touſiours de ſaiſon*. Tous les quatre temps de l'annee, tous les mois, tous les iours, toutes les heures luy ſont bonnes: toutes les Lunes, toutes les feſtes & vigiles, ſi on allegue les iours caniculaires, dangereux pour les hommes, elles reſpondent que les nuicts caniculaires ne ſont pas deffenduës. Puis eſtant groſſe, pour cela ne recule point, & ne fuit pas le maſle, elle eſt pleine iuſques à la gorge, & bien ſouuent en ſera plus friande, voire affamee, que s'il n'y auoit rien au ventre. Mais ce qui eſt plus eſtrange, elle n'a aucun certain terme du port de ſes enfans, comme ont les autres animaux. Car elle enfante quelquefois à ſept mois, communément à neuf, quelquefois à dix & onze, tous ces termes eſtans bons & vitals: car il ne faut ià parler des auortiſſemens, qui peuuent eſcheoir à tout mois & à toute heure. Quelques vns voulans rendre raiſon de ceſte incertitude, quand au diuers terme de porter les enfans, on dit que c'eſt d'autant que la femme n'a aucun terme prefix ou ſaiſon propre & certaine à conceuoir. Et pourquoy n'a elle ſaiſon propre, & l'homme auſſi, de s'accointer? pource qu'ils ne le font pas ſeulement ſtimulez de nature à la generation, ains le plus ſouuent pour volupté & plaiſir charnel. En quoy on rend l'homme plus brutal, & moins raiſonnable, que la beſte. Ils adiouſtent que l'homme eſt ſouuent cauſe de l'acceleration & incertain terme d'enfanter, quand il retourne à la femme groſſe, où il ne fait que gaſter la beſoigne: cõme qui remueroit la terre, apres qu'elle eſt ſemee, & le grain cõmence à germer. Mais

*Voyez Ariſt. au 6. liv. de l'hiſt. des anim.*

cela seroit plustost cause des auortissemens, que des diuers termes vitals, és mois 7.9.10.11. Car l'agitation importune peut precipiter l'enfant, au moins ne le retarde pas. Dont il faudroit que les femmes grosses, qui ne sont depuis la conception embrassées du masle portassent ordinairement iusques à 11. mois: celles qui le sont quelque peu à dix: qui d'auantage à neuf: & les mieux recogneuës, fussent à terme au septiéme. Ou bien au contraire: d'autant que le fruict ou grain qui a desia fructifié, s'il est agité & esbranlé, perd du temps: parce qu'il luy faut reprendre racine, & se rattacher de nouueau, s'il doit profiter: dont il sera plus tardif à sa maturité, que s'il n'eust esté remué, ainsi l'enfant qui sera mieux secoux, naistra plus tard, & celuy plustost, duquel sa mere sera laissee en repos. Ils veulent d'auantage, que le mauuais regime de la femme enceinte, soit cause qu'elle enfante, ores plustost, ores plus tard: les viandes acres, piquantes & aperitiues, les coleres & autres passions d'esprit, les violans exercices & mouuemens aux dances, & semblables agitations du corps, ou de l'esprit. Ce que doit estre plustost rapporté au nõbre des causes de l'auortissement, & precipitation des termes naturels, que d'estre tenu pour cause de la diuersité desdits termes: où il faudroit qu'il n'y eust qu'vn terme prefix de nature, sçauoir est le mois onziéme, & que tous les autres fussent par acceleration & deuancement, pour les causes susdites. Et tousiours la question demeureroit indissolue, comment peuuent estre ces autres termes vitals, s'ils ne sont de l'ordre de nature? Car aussi bien peut aduenir à vne beste, que par quelque effort elle enfantera quelques iours ou semaines auant son terme: mais les petits ne viuront pas; & ils viuent à la femme de quatre diuers termes. 7.9.10.11. mois. Or ie ne veux plus poursuiure ce propos, d'autant que i'ay entreprins ceste besoigne contre les Philosophes & Medecins, gens de ma profession: desquels ie refute ailleurs les opinions & raisons, qui me semblent fausses & absurdes; ici ie

n'en veux qu'au populaire, luy refuter ses erreurs, & l'instruire de ce qu'il desire sçauoir en toute modestie. Doncques s'il veut entendre ce que ie pense estre la cause de ceste diuersité, ie luy expliqueray familierement, en laissant toutesfois le iugement aux plus sçauans que moy.

En l'vnique espece des hommes, il y a aussi grand diuersité, qu'en toutes les autres especes de ce genre Animal: qui est presque infini en diuersité de quadrupes, reptiles, aquatiques & oyseaux, desquels les indiuidus sont fort semblables en toutes qualitez, ne differans gueres l'vn de l'autre, qu'en grandeur, à raison de l'aage principalement. Trouuez moy autre difference d'vne carpe à l'autre, d'vn corbeau à l'autre, d'vne grenoüille à l'autre, d'vn scorpion à l'autre, d'vn mouton à l'autre: si ce n'est quelquefois de la couleur, ou autre petite marque: encores ce leur est de race, qui y prendra bien garde: & tels font leur espece à part, d'vne difference non proprement specifique, ains accidentale, comme parlent nos Logiciens. Mais l'homme en ces indiuidus, est si plain de ceste difference, qu'on n'en trouue deux semblables en tout le monde: ou si se trouuent, on tient cela pour grand spectacle. Ainsi i'affirme qu'en la seule espece de l'homme, il y a plus de differences, qu'il n'y a d'autres especes d'animaux. Ie n'ay ici affaire des autres diuersitez, qui sont infinies: ie ne veux que la difference des complexions, desquelles procedent toutes actions naturelles. Nous disons qu'il n'y a que neuf complexions, l'vne temperee & sans aucun excez: les autres qui excedent de quelque qualité simple, comme chaleur, froideur, humidité, seicheresse, chaleur & humidité, froideur & seicheresse, froideur & humidité. Cela est dit en general, car toute complexion se rapporte à l'vne d'icelles: mais la chacune a de grandes differences du plus & du moins. C'est que toute complexion chaude n'est pas telle en pareil degré: ains cest homme est chaud à vn degré, l'autre à deux, l'autre à trois. Et ces degrez encor sont

diuisibles : que l'vn n'est chaud qu'à demy degré, l'autre à vn tiers, l'autre à vn quart: vn autre à la huitiéme, l'autre à la dixiéme, &c. Et ainsi des autres complexions, qui sont neantmoins du genre de froideur, humeur, ou succité, pour peu que ces qualitez y excedent. Et de telles infinies differences, procedent tant & tant de diuerses actions, non seulement naturelles & vitales, ains aussi animales, qui sont infinies en l'espece des hommes. On ne void cela en aucune espece de bestes. Toutes les gruës sont de mesme complexion, de mesme mœurs, & actions, vsent & aiment semblable viande font leurs nids de mesme façon, &c. Tous les bœufs domestiques sont d'vne condition : tous les sauuages d'vn autre. Tous les Dauphins en mer sont de semblable temperature, semblables mœurs, actions & pasture. Les fourmis sous terre sont de mesmes toutes, & toutes les mousches à miel, chasque espece retenant son industrie, sa discipline, & ses artifices, sans que vne formis ou vne abeille face autre chose que ses consortes: parce qu'elles sont toutes d'vne complexion, condition, & nature indiuiduelle. Les cigales toutes ont mesme chant, les cocus disent tous cocu: & tous oyseaux ont en leur espece, mesme iargon & ramage. Tous chiens abbayent de mesme sorte, ou peu s'en faut, & à la principale difference peut estre en la grosseur de la voix : comme aussi au mugir des bœufs, ou béesler des brebis, au miauler des chats, au braire des asnes, à l'hanner des cheuaux, au crouas des corbeaux, au cabab des perdris, au corcalihat des cailles, au piou-piou des pouletz, au grunir des porceaux, au rugir des Lyons, à l'hurlement des loups, au coac des grenoüilles, au barrit des elephans. Mais en l'vnique espece de l'homme, combien y a de voix differentes, de langages diuers, façon diuerse de chanter, diuerses mœurs, diuerse maniere de boire, manger, coucher, danser, marcher, courir, combatre, s'armer, cheuaucher, ou se charrier? combien de sortes de mestiers & negotiations, occupations, maniemens, comporte-

mens, & entreprinses? quelle diuersité de conditions, passions, & phantasies? Cela est infiny, à qui y veut prendre garde: & pour le comprendre facilement, il ne faut sinon aduiser ceux, qui sont en mesme Prouince, quelle difference il y a des vns aux autres, selon les villes ou ils habitent. Mais encor dans vne seule ville, voire dans vne maison. Qui veut du rosty, qui du bouly, qui du froid, qui du chaud. L'vn est colere, l'autre plaisant: l'vn auare, l'autre prodigue: l'vn paillard, l'autre continent. L'vn veut estre moyne, l'autre soldat: cestuy-ci aime estre braue, l'autre ne tient conte de soy: cestuy là aime la musique, & l'autre la cuisine: l'vn hait le vin de nature, l'autre est tousiours yure: qui plus est, quelques-vns hayssent le pain contre tout humain naturel, les autres le fromage, les autres l'huyle. Il y en a qui euanouyssent de la seule senteur des pommes. D'où vient cela qu'ils sont tous de diuerse complexion? Dont aussi les vns sont hatifs, & les autres tardifs: les vns sont boüillans & vifs, les autres mornes & froids: les autres escoutẽt volõtiers, les autres veulẽt tousiours parler. Les vns sont de grand amitié, & de grand pensement, les autres n'ayment rien, se soucient de rien, tout leur est vn: Il y en a de fort addonnez au ieu, les autres ne sont que mesnage. Les vns s'adonnent aux lettres & deuiennent sçauans, les autres ne veulent sçauoir ne lire ne escrire. Il y en a qui sont doux & benins comme des Anges: les autres sont pires que Diables. Tout cela peut estre és enfans d'vne famille, tous d'vn pere & d'vne mere: nourris en mesme lieu. Voyez, ie vous prie, quelle diuersité en vne seule maison à cause des complexions diuerses: & iugez par là, combien il y en peut auoir en toute vne ville, puis en vn Royaume, & puis en tout le monde.

Ie veux maintenant accommoder le fruict de ce discours, à soudre la question proposee. Puisque la diuersité des complexions est si grande en l'homme, & non és autres animaux, il ne se faut esbahir, que l'homme n'ait aucune saison limitee à faire l'amour

ni aucun terme à porter les enfans, comme les autres animaux ont le tout limité. Et quant au port de la groisse, le diuers terme est de la diuersité des complexions, tant de l'enfant conçeu que de la mere. Car il y a des enfans de grand esclappe & corpulence, qui requierent plus de seiour pour leur maturité: comme dit Aristote des elephās, qui ont besoin de seiourner deux ans, dans la matrice, pour leur grande corpulence. Les iumens, pour mesme raison portent 12. mois, & les asnesses aussi. Il me souuient de la matrone, qui persuada à vn Florentin (ainsi qu'il est escrit au liure des ioyeuses auātures) duquel la femme estoit acouchee douze mois apres qu'il ne l'auoit cogneuë, que si vne femme voit vn asne le iour qu'elle a conçeu, elle portera autant de temps que fait l'asnesse. A vn gros sot (comme celuy là contre le naturel de sa nation) il falloit bien vn enfant putatif, du terme de ceux d'vne grosse beste. Ainsi (pour reuenir à mon propos) vn gros fruict n'est si tost meur qu'vn petit. Dont si vn autre enfant menu & gresle dés sa conception ou premiere conformation, chaud & sec de complexion, remuant & trepineux, a assez de neuf mois, & quelquefois de sept pour sa maturité, à l'autre en faudra dix ou onze. Ainsi voit on communément les filles venir iusques au bout du mois neufiéme, & les fils naistre au commencement & entree du mois. Car la complexion chaude sert à la prompte maturité: la froide & humide est plus tard meure. Ainsi voit-on des fruicts. Voila quant à l'enfant, qui selon sa complexion, & la corpulence qui en procede, seiourne plus ou moins en la matrice, attendant sa maturité. Ciceron vse de ce terme, quand il dit au liure de la nature des Dieux: On employe Diane aux conches: d'autant que l'enfant meurit en sept ou en neuf cours de Lune. Et il faut ainsi parler: veu que l'enfant est proprement vn fruict, qui est fait de semence: & meurit dans la matrice, comme dans vne gosse, ou autre escorce, qui vient à s'ouurir quand le fruict est meur, prest à tomber. Ain-

*Liu. 4. de la gener. des anim. cha. 10.*

si fait la matrice, qui tout durant la groisse est si serree contre l'enfant, mesmes deuers l'entree, que rien n'y peut estre admis. Et lors que l'enfant est biẽ meur, elle s'ouure par là si amplemẽt, que l'ẽfant le requiert. Or la celerité & tardité de ceste maturation n'est pas toute de la complexion de l'enfant. La matrice y a sa bonne part: mesmes elle est principale en cecy, à dire la verité. Car selon sa disposition, le fruict est meur plustost, ou plus-tard. Vray est que la facilité ou resistance du fruict y fait beaucoup. Tout ainsi qu'en vn four, qui cuit le pain, celuy des pains qui sera plus petit & plus mince, sera plustost cuit: & d'vn mesme feu, vne perdris sera plustost rostie, qu'vne piece de bœuf, c'est le feu qui seul agit: la diuersité de l'effet, est la disposition de diuerses matieres. Ainsi la chaleur de la matrice fait beaucoup à la maturation prõpte ou tardiue de l'enfant: qui d'ailleurs a en soy dequoy se meurir, & voila en quoy il differe du pain, & de la chair, à qui nous l'auons comparé. On en peut dire autant du Soleil, & des fruicts qu'il meurit. Les fruicts ont bien en eux vne chaleur naturelle, qui les achemine à maturation: mais le Soleil, qui les touche, auance beaucoup plus. Dont nous voyons les fruicts d'vn arbre meurs en notable diuersité de temps: l'vn auiourd'huy, l'autre demain, & ainsi consequemment durant vn mois, ores l'vn, ores l'autre, & non tous à vn coup, ains auoir diuers degrez de maturation. Dont ils ne tombent tous à vn coup, si on les y delaisse: parce qu'ils n'ont acheué de meurir. C'est du costé que le Soleil les touche, qu'ils meurissent plustost, & comme le Soleil de son cours naturel, tournoye l'arbre auiourd'huy plus haut, demain plus bas d'vn degré, ainsi les fruits meurissent. La matrice, & tout le corps de la mere, en fait autant à l'endroit de l'enfant. Dont ne faut trouuer estrange, si deux gemeaux ensemblement conçeus, l'vn naist auant l'autre de plus de quatre iours. Car la femelle, ou celuy des masles qui est plus feminin, a besoin de couuer plus long temps, pour auoir sa parfaite matu-

maturité. Comm'on void des œufs qu'vne geline coue,tous les poussins n'esclorre à vn coup,ains par quelques interualles,selon leur sexe ou complexion, & que la mere touche l'œuf de plus pres, ou de l'endroit que elle est plus chaude. Qu'on cesse donc de s'esbahir comment vne mesme femme portera vn enfant dix mois,& en fera vn autre en moins de neuf: sçauoir est à sept mois.

Il ne reste plus qu'à voir, comment il faut conter les mois de la groisse, & surquoy est fondé le conte. Hippocras nous enseigne à conter par semaines,quād il dit, que l'enfant est parfait, meur,& prest à sortir, en trois dizaines de semaines : qui sont deux cens & dix iours : reuenant à sept mois, à raison de trente iours pour mois. Les Iurisconsultes reçoiuent l'enfant pour legitime,qui est né en tant de iours,d'vn legitime mariage:& ce pour l'authorité du tresdocte Hippocras, comme dit Paul aux Digestes. Le mesme autheur donne quatre dizaines de semaines, à ceux du second ranc, qui sont 28 . iours, qui reuiennent à neuf mois, le chacun aussi de trente iours. C'est tout de mesme, quand il leur attribue sept quadragenaires. Car sept fois quarante iours reuiennent à deux cens octante, qui sont neuf mois. Ie ne vois pas que ces nombres de sept ou simples, ou multipliez, ayant la force que plusieurs cuident : & qu'ils rendent le fruict vital à sept mois. Ne aussi la raison qu'on allegue, pourquoy du huitiéme l'enfant ne vit point : d'autant qu'il a fait ses efforts de sortir & naistre le septiéme, & n'ayant peu, il est las & debile. Parquoy s'il retourne à tel effort le mois ensuyuant, il meurt. Car on en pourroit autant dire, des mois dix & onze, qui neantmoins sont tenus pour vitalz. N'est-il pas vray semblable, que l'enfant aura fait ses efforts de sortir le neufiéme, qui est vn terme de maturité).& puis naistra le dixiéme : & que celuy qui naist le onziéme, ait fait ses efforts le mois precedent ? Car on obserue, que à chaque retour de mois l'enfant a quelque remuëment extraordinaire,

*L. Septimo mense. ff. de statu ho.*

depuis qu'il a passé les six. Quant au dixiéme & onziéme, suffit qu'il les ait attains, & nõ accomplis, pour dire que les enfans soyent decimestres & vndecimestres. Ainsi le veut Hippocras au liure de l'octimestre. Et Pline l'ensuyuant dit, que la femme porte quelquefois iusques au commencement du dixiéme & l'onziéme.

*Liure 7. chap. 5.*

Pour fin de ce discours, i'oserois bien dire, quoy qu'il semble estre contre la supputation d'Hippocras, que les mois doiuent estre entendus Lunaires, & non Solaires: c'est à dire de 27. ou de 29. iours, plustost que de 30. car il suffit que la femme soit entrée au septiéme, au neufiéme, dixiéme, ou onziéme mois, pour rendre l'enfant vital. Ce qui ne seroit, s'il falloit que les mois Solaires fussent complets de 30. iours chacun. D'auantage il y a plus de raison, que la Lune conduise se conte puis qu'elle conduit les menstrues des femmes : qui sont la reigle de la cõception, de la nourriture de l'enfant dedans & dehors la matrice, & de tout son auancemẽt. Dont aussi les anciens ont tousiours eu recours à la Lune qu'ils appelloyent diuersemẽt Diane, & Lucine, quand se venoit à l'enfantement. Car sous vn certain poinct de son aspect on est conçeu, & sous vn semblable on naist par l'ordre de nature, si l'enfantement n'est aduancé ou retardé par vn mauuais gouuert. Et là se peuuent fonder les genethliaques, faiseurs de natiuitez, quand ils obseruent la planette qui montoit au poinct de la naissance. Car l'influence n'est d'efficace sur l'enfant qui naist, pour sa naissance : ains celuy qui luy respond & montoit lors de la conception, d'autant que c'est adonc proprement que l'impression peut estre faite à telle ou telle inclination, non pas depuis que l'enfant est formé & animé : & moins encore lors qu'il naist. Autrement les fautes qui aduancent ou retardent (comme dit est) l'enfantement, seroyent cause d'autre constellation, laquelle doit estre ferme & fixe, ou il n'y a point d'efficace.

*Ptolomee au centiloq. propos. 51.*

*Qu'il n'est possible de cognoistre par les vrines si vne femme est grosse : & quels sont les vrais signes de la groisse.*

CHAP. III.



IL est certain qu'on ne peut asseuremét cognoistre par les vrines, si vne femme est enceinte, ou non: car mesmes en autres dispositions, tant de l'homme que de la femme, soit santé, soit maladie, ou estat neutre, ce signe est autant fallace que rié plus. Or l'vrine d'vne femme qu'on doute si elle est grosse, ne peut propremét indiquer, sinon la cómune retention des méstrues, de laquelle on presume la conception. Mais que sert-il au Medecin, de comprendre & cognoistre qu'elle n'a pas ses fleurs, veu que la femme le sçait encor mieux, & plus seuremét. De cest argument on ne peut inferer ou cóclurre qu'elle soit enceinte : car à plusieurs pucelles ceste purgatió est souuét supprimee: & plusieurs femmes grosses ne cessent de l'auoir, aumoins les premiers mois : quelques-vnes tout le long de la groisse. D'ailleurs la femme enceinte peut auoir plusieurs indispositiós, qui en l'vrine obscurciroyent le signe principal de la groisse, si aucun y en auoit: comme la douleur de teste, le rheume, la toux, l'indigestion d'estomach, mal de reins, &c. Qui plus est, il ne faut sinon auoir mangé du fruict, de la salade, du laict, du lard, des poids, espar-ges, choux, artichaux, truffes, ou autre chose outre son ordinaire, pour faire changer la couleur, la consistance, & les choses contenues en l'vrine. Ie laisse aussi à part l'infinie diuersité de cest excrement, obseruee des plus diligens Medecins : non seulement selon la particuliere complexion de chasque femme, & de son aage, ains aussi de la saison, region, coustume, maniere

de viure, negociation, des passions d'esprit : & autres choses infinies, desquelles la valeur d'vn poil (par maniere de dire) peut alterer & changer les vrines d'vne mesme personne, non seulement de iour à autre, ains à toute heure & tout moment. Donc quelle asseurance pourroit-on auoir de conception par les vrines ? Il faut entendre, que l'vrine rapporte assez fidelement, l'estat des veines & arteres de tout le corps : pourueu qu'elle ne soit detrempee du rheume qui distille de la teste en l'estomach, ou d'auoir fort beu, & qu'il n'y ait rien d'estranger meslé, qui change la couleur, son odeur, sa consistence, & autres conditions naturelles, comme i'ay amplement demonstré en mon traitté des vrines, composees en Latin. Où i'ay aussi remonstré, comment l'vrine est peu feale à signifier la disposition des parties qui sont par dessus le foye, d'autant que le plus souuent, diuerses parties sont diuersement disposees, & quelquefois n'y en a qu'vne malade, toutes les autres se portans bien. Car l'vrine est retiree de toutes les parties de nostre corps, par la vertu singuliere des roignons, & la portion qui vient de la chacune, en fin se rend par les moindres tuyaux, dedans la veine caue, qui est le grand canal : auquel toutes les portions de la serosité (qui sera dite vrine) se meslent & cõfondent: & plus encor, passent outre des vaisseaux emulgeans à l'estreitesse des roignõs, où elle est transcoulee. De sorte, que la signification & note que rapportoit la portion venant de quelque membre, est obscurcie des autres, cõme aussi la note de la partie malade, sera effacee de ce que rapportent les portions de tout le reste du corps bien sain. Parquoy il n'y a grand fiat (cõme on dit) aux vrines. Et le plus certain iugemẽt qu'on en puisse faire, est de la disposition des parties proprement dites vrinales, qui sont du foye embas, ou plustost deçà les vaisseaux emulgeans : sçauoir est, des roignons, des vreteres de la vessie, & du canal commun au sperme & à l'vrine, qui touche les parastete ou boursettes de la semence, desquelles aussi l'vrine

represente fort bien l'estat, mesmement en la gonorrhee venerienne, qu'on dit communément pisse chaude. Et l'vrine demonstre encor plus seurement la disposition desdites parties, quand il y a quelque chose contre nature, qu'elle rauit & emporte quand & soy: dont elle deuient quelquefois trouble & espaisse, morueuse, ou blanche comme laict: autrefois purulante, saigneuse, sablonneuse, ou pleine de poils & filendres, de petites caruncules, d'escailles comme du son, de brisettes comme grosse farine, de pierrettes & gros grauier. Lesquelles choses contenuës en l'vrine, donnent certaine signification des parties depuis les roignõs en bas, par où elle à passé. Ie me doute que quelqu'vn pensera ce propos faire pour ceux, qui attendẽt le iugement de la conception par les vrines. Car il semble que l'vne vient de la matrice, non moins que de la vessie: veu que la femme pisse de la partie honteuse, par laquelle se fait la copulation & la cõception. L'vne ne viẽt elle pas (dira-il) du lieu ou est l'enfant? Pourquoy n'en baillera-elle certain signe, comme des autres lieux par ou elle a passé? Nous voyons aussi, que quand la femme est preste d'accoucher, elle fait des eaux, qui est proprement vrine, venant de la matrice. Ie respons premierement, que telles eauës viennent bien de la matrice, & sont vrine pour la pluspart: mais c'est de l'enfant, & non pas de la mere. Ces eauës estoyent retenuës & reseruees dans les peaux de l'arriere-faix: lequel venant à se rompre, quand le petit s'en despouille, ces eaux viennent à verser: & seruent de rendre le passage plus glissant. Mais l'vrine de la femme, & durant sa groisse, & quand elle n'est grosse, ne passe point par la matrice, ni la touche aucunemẽt. Elle est portee dans la vessie par ses vreteres, comme aux hommes: & de là se verse par son col, au grand passage de la partie honteuse (qui est comme la gaine du membre viril) fort loin de la matrice, laquelle est beaucoup plus en arriere, & profonde. Ainsi s'abusent les bonnes gens, qui cuident l'vrine venir de là où est

*Obiectiõ.*

*Respõce.*

l'enfant, & qu'elle en peut rapporter certaines nouuelles:& c'est, comme ils disent, quand il y a vn floc de coton ou de bourre suspendu au milieu de l'vrine. Baille luy belle. Il y auroit prou d'hommes gros & enceins, si cela estoit vray. Mais il y en a qui le deuinent pourtant, comme que ce soit, dira quelqu'vn: & de ce y a prou tesmoins. Ie dis que c'est par vn rencõtre (tout ainsi qu'à la blanque,& autres ieux de sort) s'ils disent vray, par la seule inspection de l'vrine: & s'ils sont heureux de rencõtrer bien souuét,c'est comme d'estre heureux au ieu des dez. Ils en diroyent bien autant sans voir l'vrine: laquelle ne leur sert que d'abusement, pour mieux piper le monde. Qu'ainsi soit, bien souuent on trompe ces deuineurs, en leur presentans l'vrine d'vn homme qu'ils disent estre gros d'enfant, dequoy à bonne raison & iustement, on en fait apres mille risees. En quoy donc se faut-il fonder pour cognoistre si vne femme est grosse, puisque à l'vrine n'y a point d'asseurance? Ie m'arreste plus volontiers, aux femmes qui sont du mestier, & qui ont souuent conceu, meres de plusieurs enfans ausquelles il faut croire, ce qu'elles ont souuent esprouué, du changement que la femme enceinte sent en sa personne, à raison de la groisse, tant au ventre, qu'aux tetins. Il y a bien d'autres signes: mais ils ne sont pas ordinaires, ou necessairement consecutifs & demonstratifs, que nous appellons en Grec Pathonomiques, ains procedent d'vne indisposition particuliere de la femme, & sont equiuoques: c'est à dire, ils conuiennent à autres dispositions, que de la groisse: & n'aduiennent à toute groisse. Tels sont le degoustement, & la faute d'appetit, ou l'appetit de choses estranges & absurdes, vomissemét, foiblesses, & mal de cœur, douleur d'estomach, & dedain, grand crachament, mal de teste, douleur de reins, enfleure de iambes, lassitude, & grand pesanteur de tout le corps. Il n'y a rien de tout cela qu'vne pucelle ne puisse auoir, non seulement à part, mais aussi tout ensemble, par la suppression de ses fleurs: & en-

*Obiectiõ* (margin, beside "enceins")

*Respõce.* (margin, beside "de ce y a prou tesmoins")

core aura elle du laict aux tetins qui est bien d'auantage, comme nous prouuerons au troisiéme chapitre du cinquiéme liure. Et n'y a il aucun signe de groisse, auquel on se puisse arrester, à ce que la femme se contregarde, mesmes quand elle est dangereuse de se blesser & affouler? voyci les signes principaux,& ausquels la femme doit prendre garde. La semence de l'homme est retenuë, laquelle autrement s'escoule & verse vn peu apres la copulation: & à l'instant la femme sent quelque resserrement & contraction auec petite rigueur, comme frisson au profond, à l'endroit de la semence, tout ainsi que par fois nous sentons à la fin du pisser quelque petite horripiration, par la contraction de la vessie. Et mesmes du long de l'eschine, la femme sent plus de froid qu'ailleurs. Bien tost apres le ventre deuient plus gresle à l'endroit du nombril, comme enfondré. Quand elle est reuenuë au terme de ses fleurs, au lieu de les auoir, ses tetins s'endurcissent, & luy cuisent vn peu, à raison du sang qui les dilate & amplifie. Adonc elle peut dire, que ses paniers sont plains. Pour s'en asseurer mieux,on met diuerses preuues:ausquelles ie ne m'arreste pas beaucoup, tant pour n'estre asseurees, que pour le danger auquel on peut mettre l'enfant, dont elles ne valent gueres,que pour les mastines & vilaines,qui ne craignent d'offencer Dieu, & faire mourir leurs enfans, pour satisfaire à leur lasciueté. Ie me tairois desdites preuues,si n'estoyent par trop diuulguees; dont en les recitant,ie ne leur enseigneray à mal faire. Elles en sçauent bien de plus terribles,les meschantes. Et ie suis contraint de le dire, pour aduertir les sages, de ne se mettre en ce hazard de perdre leur fruict,pour se vouloir asseurer de leur grossesse par tels moyens. Les communes preuues sont en Hippocras, donner à boire à la femme quand elle se va coucher de l'hydromel fait auec eau de pluye. Si elle est grosse, elle sentira des tranchees, dit Hippocras : pourueu que ne soit accoustumee à tel bruuage, dit Auicenne: Item, qu'elle reçoiue par

*Aphoris. 4. li.5.*

le bas vn parfum d'odeur forte & penetrante, la femme estant bien enueloppee tout à l'entour : si l'odeur ne luy paruient au nez, elle a conçeu. Semblablement si ayant mis vne teste d'ail en sa partie hõteuse quand elle se couche, l'endemain n'en a la saueur à la bouche.

*S'il y a certaine cognoissance, que le fruict soit masle ou femelle, & qu'il n'y en ait qu'vn ou deux.*

CHAP. IIII.

Aphoris. 41. li. 5. Aphoris. 48. li. 5.

QVAND à discerner, si l'enfant est masle ou femelle, Hippocras nous aduertit en vn aphorisme, que du masle la femme est mieux coloree, & en vn autre, que l'enfant est plus sur le flanc droit. Cela faut il entendre aduenir le plus souuent: car volontiers la femme est plus gaillarde & disposte d'vn fils, que d'vne fille: S'il n'y a autre disposition que de la groisse, comme il faut tousiours supposer : car à raison de quelque mal ioint à la groisse, la mere pourroit estre estonnee, pesante & abbatuë. Autrement elle a le teint plus net, la couleur plus vermeille, l'œil gay & vif, parce que le fils estant plus chaud de nature redouble la chaleur de la mere. Mais quãd au lieu droit ou gauche, ie n'y vois pas grand raison d'autant que la matrice est au milieu du corps, assise sur l'os sacré: & n'ayant aucun mipartiment en dextre & senestre, vn enfant la remplit toute. Dont aussi il est porté communément au beau milieu du ventre, ou s'il panche d'vn costé plus que d'autre, ce n'est que pour l'inclination que la femme a de coucher plus souuent, ou ordinairement de ce quartier là. Encor moins certains sont les signes qu'on baille vulgairement: que si c'est vn fils, la femme a meilleur appetit, sent mouuoir l'enfant dãs trois mois, son ventre est pointu,

toutes ses parties droites sont plus habiles à tous mouuemens, que le premier pas qu'elle fait estant droite, est du pied droit: que si estant assise, elle se veut leuer, met plustost la main droite sur le genoil droit pour s'y appuyer: l'œil dextre est plus mobile, le tetin droit engrossit plustost, & le mouuement de l'enfant est au costé droit, au contraire d'vne fille. On dit aussi, que si on met sur la teste de la femme enceinte, sans qu'elle s'en aduise vne plante de hache auec sa racine, si le premier nom qu'elle prononcera est masculin, elle est grosse d'vn fils: autrement d'vne fille. Que si la femme enceinte iette dans l'eau vne goutte de son laict, & il va au fond, c'est vne fille: sinon, vn fils. On en dit autant d'vne goutte de son sang: duquel aussi on prend cest argument, que si la femme saigne du nez, elle est grosse d'vne fille, d'autant (parauenture) que son sang est plus aigueux & sereux, ou que la fille n'en consume tant que le fils. Mais ie m'arreste plus à la couleur & consistance du laict, qui est communément plus aigueux & plus roux d'vne fille: plus espais & plus blanc d'vn fils. Dont il aduient aussi, que si on iette de ce laict, contre vn mirouër, ou autre chose lise, il si tient ferme en petits grains rons, comme perles: ou comme grains d'argent vif: & mesmes si c'est au Soleil. Item si on en iette dans l'eau, il va à fons perpendiculairement, à cause de sa crassitude & pesanteur. Ce que ne fera celuy d'vne fille, d'autant qu'il est plus clair & subtil: comme aussi il est plus chaud & cholere, ainsi que nous demonstrerons plus amplement au cinquiéme chapitre du cinquiéme liure, contre la vulgaire opinion. Pourtant aussi ce laict est plus roussastre & sereux, comme la virulance (qui est acre & mordicante) au prix du plus loüable. Mais, comme i'ay cy dessus remonstré, il ne faut grand chose pour alterer ces signes: la moindre du monde peut confondre tout, & rendre fallaces les plus certains indices.

Reste, si on peut cognoistre certainement, que la femme en porte deux à la fois. Ce n'est pas que la ma-

trice soit departie comme en cabinets, dextre & senestre: ains en mesme espace y seront, deux, trois, ou quatre, & iusques à neuf, ainsi que nous auons prouué estre faisable au premier chapitre de ce liure. De deux enfans, la mere peut sentir mouuemẽs diuers en vn mesme temps: & les deux flancs seront plus enflez & releuez que le milieu du ventre: où le plus souuent on voit comme vn petit canal d'enfonsure. Toutesfois on y est souuent abusé: car nous voyons aduenir que la matrice appesantie de l'enfant gros & importun, glisse à l'vn des costez, & pressant de peu à peu les boyaux, les repousse au costé opposite. Là il semble y auoir vn autre enfant, qui n'a point de mouuement: & on dit, que c'est vne fille, & l'autre vn fils: mais bien souuent il n'y a qu'vne grosse fillasse pour tout, qui s'est ainsi fait place à vn costé. On peut aussi estre abusé d'vn amas charnu, que nous appellons Mole, & les Lombars Harpie: de laquelle nous traiterons au prochain liure particulierement. Elle fait monstre d'vn enfant quelquefois à l'vn des costez. Ainsi il n'y a gueres de certitude au nombre des enfans, & moins à la distinction des sexes. Ie croiray tousiours en cela plus volontiers les enfans qui viennent de naistre, que les plus grands Philosophes & Medecins du monde.

Chap. 7.

## *Que c'est vn grand abus, de mespriser les maux qui viennent à raison de la Groisse.*

## CHAP. V.



IL y a des femmes qui ont fort bonne groisse: c'est à dire, qui ne se trouuent point autrement que de leur ordinaire & en pleine santé: de sorte que si n'estoit le ventre qui engroissit, elles cacheroient aisément leur portee. Il n'y a

que cela qui les descouure, & d'ailleurs elles sçauent que leur purgation est arrestee. Puis le mouuement de l'enfant sur les trois ou quatre mois au plus tard, les en rend asseurees. Telles femmes sont bien saines, & leur fruict est gaillard: qui consume autant de sang, qu'il y en peut auoir de superflu au corps de la mere, & ledit sang est bien qualifié. Dont il s'ensuit, qu'il n'y a pas humeurs desprauez & inutiles, tant à l'enfant qu'à la mere, qui regorgent à l'estomach, & aux autres parties du corps: dequoy suruiennent plusieurs maux & fascheries, sur tout és premiers mois à celles qui sont autrement plaines de mauuaises humeurs. Car telle cacochymie estant desplaisante, & au corps de la mere, & de l'enfant lors que la purgation naturelle est supprimee, croupit & restagne au ventre inferieur: dont il s'en ensuit vomissement, desdain, faute d'appetit, ou appetit de choses estranges, selon l'humeur qui domine, horreur & abomination de ce qu'on aimoit le plus, foiblesse de cœur, courte haleine, & suffocation, distillation, force eau à la bouche, lassitude, pesanteur & enfleure molle de iambes. Tous lesquels maux & accidens, trauaillent aussi bien les pucelles qui n'ont leurs fleurs au temps qu'elles deuroient, que les femmes enceintes: & entre autres maux, leur causent vn appetit de choses estranges, absurdes, ineptes & bizarres, lequel on nomme Pie & Mollesse. Comme de manger volontiers du papier, du plastre, des cendres, des charbons, du blé, de la farine, du vinaigre pur, du poiure, & autres espiceries, le fruict tout verd & aspre, &c. ayent en haine toutes les bonnes viandes, cela prouient (cõme dit est) tant aux vierges, que aux enceintes, des humeurs vicieux retenus par la suppressiõ de leurs menstruës, qui font desirer leur semblable, sçauoir est, des choses vicieuses. Dont il ne faut conclurre de cela, qu'vne fille soit grosse: on peut bien dire, qu'ell'a des appetits comme vne femme grosse. Or és filles, & vefues, & autres femmes que l'on sçait n'estre pas enceintes, nous trauaillons & taschõs à guerir tous ces maux;

parce qu'ils sont fort desplaisans, & ruïnent le corps. Aux femmes grosses on laisse endurer tout cela, & faut que les pauurettes ayent patience iusques à l'enfantement, que l'eau chaude guerira tout, comme disent les bonnes femmes ( c'est à dire, le baguer qu'on fait par la gesine) si plustost ne cesse de soy mesme. Ainsi que le plus souuent il cesse, lors que l'enfant est plus grand & consume tout le superflu bon & mauuais. Ceste opinion semble auoir quelque raison : d'autant que nous remedions aux filles, vefues, & autres qui ne sont grosses, par la solicitation & promotiõ de leurs menstruës: car cessant la cause, cessent les effets, osté que soit le mal, qui est l'opilation des veines vterines, tous les accidens cessent : lesquels en vain on combat & tasche à guerir, tandis que leur cause est entretenuë. Mais aux femmes grosses nous ne pouuons au moins nous ne deuons vser de tel remede : veu que la prouocation de leurs menstruës, est promotion de l'auortissement, acte scandaleux, inhumain & damnable. Car c'est vn vray homicide, & trescruelle occision d'vn petit innocent. Dont il semble, que les pauures fẽmes doiuent de toute necessité, endurer tous ces maux : & qu'il n'est loisible au Medecin d'y ordonner aucune chose. Toutesfois nous voyons que tous les plus sçauans & renommez en nostre art, Aëce, Paul Æginete, Rasis, Auicenne, & leurs sectateurs, n'ont mesprisé tels maux, ains nous ont enseigné de les guerir és femmes grosses. Ont ils mal fait, ou si nous faisons mal de ne les imiter? Le peuple ignorãt nous tient les mains liees, & nous empesche de les pouuuoir secourir. Ce seroit fort mal fait de vray (& voici où le peuple se fonde) que de prouoquer les menstruës, à vne femme enceinte : veu que leur retention est necessaire, pour la conception & groisse. Il ne faut aussi les seigner, s'il n'y a autre necessité que lesdits maux : comme ce seroit vne grand fieure continuë, pleuresie, squinance & semblables maladies aiguës : mortelles pour la pluspart és femmes grosses. La purgation semblablement y est suspe-

cte, mesme des forts medicamens, tels que Galien & Hippocras vsoyent, ignorans les benins & faciles, qu'õ a depuis cognu. Or les petits maux de la groisesse n'ont besoin de ces grands apparats, & des remedes qu'on vse contre les grandes maladies qui font tenir le lict. Mais les petits & legers medicamens, tant purgatifs, que autres, ne sont icy aucunement defendus, ains tres-requis & necessaires à mon iugement, suiuant l'aduis des plus doctes & expers qui ayẽt escrit en Medecine. Et que sert-il de faire endurer à vne femme enceinte le vomissement qui luy rompt le ventre & les costez, & met l'enfant en danger euident de precipitation ? Vn leger medicament, comme de rhubarbe, qui est fort cordial, l'exemptera de ces efforts, sans rien esmouuoir ni esbranler, en vuidant la colere & autres humeurs corrompus, qui prouoquent l'estomach, & l'empeschent de retenir la viande. Dont il s'ensuit que la mere & l'enfant en sont plus mal nourris. Que sert il à la mere d'endurer vn desdain fastid, & degoustement de toute bonne viãde, à cause des humeurs vicieux, qui occupent & ennuyent son estomach, quand on les peut mettre dehors tout bellement? N'est-ce pas grand' cruauté de luy faire endurer si longuement tels & semblables accidens, quand on la peut soulager facilement, sans nuire à son enfant ? Que dis-ie, nuire: cela luy apporteroit vn profit inestimable, non moins que à la mere. Car voyez ce qui en reuient, de laisser croupir & seiourner ces excremens, cause de tous les maux que souffre vne femme enceinte. Premierement la mere ieusne par force: car elle ne peut rien manger qui vaille : ou si elle mange, le reuomit incontinent. L'enfant fait la meilleure chere qu'il luy est possible, tant qu'il trouue à choisir & tirer de bon sang parmy le mauuais & excrementeux. Quand il n'y en a plus, ou fort peu, il est contraint de se repaistre de ce qu'il peut auoir. Car la necessité le contraint de se remplir, ou de foin ou de paille ( comme on dit en prouerbe ) tout ainsi que le corps de sa mere : dont l'vn & l'autre

en endure. Seroit-il pas mieux fait de vuider ces ordures, afin que la femme recouurant l'appetit, & ne vomissant plus, fournist suffisamment de bonne nourriture & à son corps, & à celuy de son enfant? Il ne faut craindre (comme i'ay dit) qu'vn leger medicament face aucun tort à l'enfant, nommément le rhabarbe, lequel en laissant astriction apres soy, le fortifie plustost qu'il ne l'affoiblit. Et que peut-on tant craindre les Medecines, quand il y a des femmes grosses, qui des plus grands efforts, comme cheutes, coups, coleres, & semblables, n'auortissent iamais? Il y en a assez, qui ne craignent pas d'aller sur vn cheual trottier, danser la volte, & des gaillardes, estant grosses iusque à la gorge: & craindront-elles vne Medecine, qui n'agite aucunement, ou fort legerement, laquelle apporte ceste commodité, que le vomissement & le desdain se passent par son moyen, auec la foiblesse de cœur, la pesanteur & lassitude, la courte haleine, & autres fascheux accidens de la groisse, en vn corps plein de meschantes humeurs? Si quelque femme est suiette à s'affoller de peu d'occasion, elle doit encor moins refuser ou tenir suspects ces remedes. Car i'affirmeray bien tousiours, que l'effort de vomir, & la faute de se nourrir, luy feront plustost perdre l'enfant, que les legeres purgations. Dequoy les raisons sont fort euidentes, comme i'ay remonstré. Car nous ne craignons le purger, auec Hippocras & Galien, que pour l'agitation & grand esbranlement que fait l'ellebore, & tels medicamens forts, cõme on diroit auiourd'huy de l'antimoine. Or le vomissement de la groisse, secout bien plus le corps sans comparaison, que nos legeres Medecines. Et quant à la seignee, nous ne la craignons pas, auec lesdits autheurs, que pour la faute que peut faire le sang à l'ẽfant: auquel on soubtrait par ce moyẽ sa nourriture. Dont il est contraint à faute de munitiõ quitter la place. Et ne luy soubtrait on ses viures, quãd la mere mange rien, ou beaucoup moins que l'enfant requiert? Il me semble certainement, qu'on fait grand

tort aux femmes groſſes, de les laiſſer ainſi languir, & endurer de ce que on ſe peut bien paſſer. Il en reuient encor ceſte infelicité, que l'enfant ne ſera iamais ſi ſain qu'il euſt eſté, pour auoir eſté longuement abreuué & repeu de telles immondices. Car ſon corps eſt plus enclin & ſuiet d'en accumuller des ſemblables: & luy faut prendre cent Medecines en ſa vie, pour vne qu'on luy a eſpargné, quand il eſtoit au ventre de ſa mere.

## *Pourquoy dit on, que qui refuſe quelque choſe à vne femme groſſe, vn orgeol luy naiſt en l'œil.*

### CHAP. VI.

ORgeol, eſt vne petite tumeur ou enflure, longuette en forme de grain d'orge (d'où elle a prins le nom) qui naiſt au bout & bord de la paupiere. C'eſt vn mal leger, & plus empeſchant que douloureux. Il ſe reſout, & s'en va en fumee le plus ſouuent: quelquefois ſuppure, & iette vn peu de fange. Quand on l'apperçoit à quelqu'vn, on luy dit volôtiers, vous auez refuſé quelque choſe à vne femme enceinte: ou ſi on luy refuſe, on dit, vous aurez vn orgeol en l'œil. Ce ſont petits quolibets, ſobriquets, & comminations vulgaires, pour inuiter les gens de bonne foy à complaire de ce qu'ils peuuent & doiuent, aux femmes groſſes, leſquelles ſont dãgereuſes d'auorter, pour vn grand deſir de quelque choſe, qu'elles ne peuuent auoir. Ainſi on menace les enfans qui manient le feu, pour les en diuertir (à cauſe du danger qu'ils ne ſe bruſlent quelquefois, ou qu'ils mettent le feu en quelque endroit de la maiſon) que cela fait piſſer au lict. Ce qu'ils craignent infiniement, ſçachans qu'ils ſeroient fouëttez, s'ils y auoient piſſé. Semblablement on leur dit, que la fleur du pauot rouge, qu'on nomme

*Lagagne* en Languedoc (de ce qu'elle fait venir les yeux rouges & chassieux, à qui la regarde fort attentiuemẽt, s'il a les yeux tendres & delicats, comme a vn enfant) que le manier de ladite fleur les fait pisser au lict. A ceux qui sont plus innocens, on leur dit, que s'ils boiuent en mangeant leur souppe, quand seront morts ils ne verront goutte : pour les destourner & dissuader, de rompre la chaleur du potage, qui leur fait bien à l'estomach. Aussi d'autant que le froid soudain apres ou parmy le chaud, gaste les dents, & les genciues qui sont fort molles, & tendres aux enfans. Ainsi est il de l'orgeol en l'œil, ou en l'vne des paupieres, que les credules craignent d'auoir s'ils refusent à vne femme grosse ce dont elle à grand appetit, comme si l'orgeol estoit vne punition du danger auquel ils mettent la femme d'auorter. Car de vray l'auortissement peut aduenir (à celle qui y est aisee) pour vn grand desir, ou par dépit & fascherie qu'elle aura, de ne pouuoir obtenir ce qu'elle desire extrémement: non moins que d'vne grand cholere, ioye, ou tristesse, & autre passion d'esprit. Car telles perturbations causent quelquefois la mort subite aux femmelettes & aux vieillars, qui ont le lien & attache de l'ame auec le corps fort fragile & aisé à rompre : comme nous auons remonstré au premier liure du Ris. Combien plus facilement seront les passions cause de la mort de l'enfant, & de l'auortissement. Les passions ou perturbations de l'esprit, sont comme les vents & orages, qui agitent l'eau de la mer, & la font verser çà & là, de grande impetuosité. Ainsi nos passions peuuent tellement esmouuoir & troubler nos humeurs qu'ils verseront de toutes parts. Dont par vne cholere, ou vn despit, le sang menstrual qui estoit retenu à cause de l'enfant, maintenant agité & poussé en dehors, rauit & emporte l'enfant, comme vn torrent qui roule vn gros rocher. Parquoy il est fort dãgereux de refuser quelque chose à vne femme grosse, mesmement quand elle est des plus fantastiques, & de celles qui ont vne mauuaise cholere, & leurs

groisses difficiles : ou mesmes au contraire, qui sont trop patientes, & se contraignent en dissimulant leurs appetits : dequoy l'affection & extresme desir croist d'auantage, pour estre ainsi caché. Marc Aurelle recite, que Macrine, tres-honneste femme de Torquate consul Romain, estant enceinte mourut soudain, d'vn extréme desir qu'elle eust de voir vn Egyptien monocule (c'est à dire n'ayant qu'vn oeil, & iceluy au milieu du front) qui passoit par la ruë, au deuant de sa maison, qu'elle n'osa voir, pour ne rompre sa coustume, de n'estre veuë à la fenestre (& moins sortir de la maison) durant l'abscence de son mary, qui estoit à la guerre contre les Volques. Le Senat eut grand regret de la mort d'vne si vertueuse Dame, dont quelque temps apres, se souuenant de ce malheur, entre les priuileges qui furent donnez aux Dames Romaines, qui s'estoyent monstrees fort liberales en la grand' necessité de la republique, leur donna cestuy-ci, qu'on ne peut, ni osa refuser à vne femme enceinte, aucune chose qu'elle demandast honnestement & licitement. La liberalité des Dames, qui occasionna le Senat à les priuilegier de la sorte, fut telle : Camille tres-renommé Capitaine, partant de Rome pour aller en guerre, fit voeu solemnel à la mere Berecinthe, qu'il luy offriroit vne statuë d'argent, s'il reuenoit auec la victoire. Ayant obtenu l'accomplissement de son voeu, il n'y auoit à Rome dequoy le payer. En telle necessité, toutes les Dames de leur propre mouuement, monterent au Capitole, offrirent & donnerent liberalement, mettant aux pieds du Senat, toutes leurs bagues & ioyaux, chaines, carcans, bracelets, ceintures, anneaux, boutons, & affiquets, auec toute leur pierrerie. Et vne d'elles, nommee Lucine, au nom de toutes pria le Senat, de n'estimer point tant de tresor qu'elles donnoyent si liberalement, pour faire l'image de la mere Berecinthe, que ils n'estimassent encor plus que c'estoyent leurs maris & enfans, qui auoyent exposé leurs vies, en hazard de les perdre, pour obtenir ceste victoire. Le Senat esmeu

de ceſte grand courtoiſie & magnificence, les recompenſa de cinq beaux priuileges, deſquels fut le ſuſdit,
I. qu'on n'oſeroit refuſer aux femmes groſſes, ce qu'elles
II. demanderoyent honneſtement. Le ſecond, que deſormais on feroit honneur à l'enterrement des femmes en accompagnant leur corps, & leur faiſant oraiſons funebres, & epitaphes. Le tiers qu'elles ſe pourroyent aſ-
III. ſeoir aux tẽples. Le quatriéme, que chacune pourroit
IIII. auoir & tenir deux riches robbes, ſans demander au
V. Senat cõgé de les porter. Le cinquiéme, qu'elles pourroyent boire du vin, en cas de neceſſité & grande maladie. Voila comment touſiours depuis on a bien obſerué, de complaire aux femmes groſſes: & on a inuenté ce petit ſobriquet de dire, que qui refuſe à vne femme enceinte, vn orgeol luy vient à l'œil: c'eſt à dire, quelque punition manifeſte (comme ce qui aduient au viſage) pour petite qu'elle ſoit.

## *Pourquoy conſeille-on à la femme groſſe de mettre la main à ſon derriere, ſi elle ne peut ſoudain eſtre ſatisfaite de ſon appetit.*

### CHAP. VII.



ON fait mille contes des marques apparentes aux corps des enfans, toutes rapportees au grand deſir & appetit non aſſouui & ſatisfait, de la mere quand les portoit au ventre. Les vns ont comme vne ceriſe, les autres comme vne freize ou meure en l'vne des leures, au nez, ou autre endroit de leur perſonne. Il y en a qui repreſentent vne figue, vn melon, vn concombre ou autre fruict, à la cuiſſe, à la iambe, au pied, ou autre partie du corps: d'autant que la mere eut grand deſir de tels fruicts hors de leur ſaiſon: dont elle n'en peut iouir: vn' autre a comme vn

Bec ou museau de lieure, vne teste d'alouze, ou de lamproye: parce que la femme en eut appetit, & n'en fut satisfaite. On conte d'vne femme d'Auuergne, qui eut grande phantasie de manger de la chair d'vn boucher, qui monstroit ses bras descouuerts fort blancs & charnus. Elle contrainte de ce fol appetit, le dit au boucher: qui fut bien si pitoyable, que sur le champ il tailla vn loupin de chair de sa cuisse, & le luy donna. La femme bien ioyeuse la mangea tout à l'instant ainsi creuë, & la voila fort contente. Elle fit deux enfans masles, desquels l'vn auoit comme vne piece de chair au bout des leures: & l'autre auoit tousiours la bouche ouuerte & beante. Cestuy-ci (comme on l'interprete) n'eust sa part du morceau, laquelle pend à la bouche de l'autre. Dont il tient ainsi la sienne ouuerte, de l'impression du desir qui luy en est demeuré, & dit on, qu'il est tout niais. On m'a conté d'vn autre, qui a vne tache rouge incarnate à vn endroit de la main: laquelle tache deuient plus vermeille, & se hausse en couleur manifestement durant les vendanges. On dit que sa mere estant grosse, eut tresgrand affection & extréme appetit de boire du vin nouueau à la saint Iean, lors qu'il estoit impossible d'en auoir. Or ie ne veux pas ici disputer à plein fonds, de la verité de ses choses, qui sont le plus souuent des contes mal resonnez, & aussi mal fondez, que celuy de la bōne femme, qui disoit à son mari auoir engroissé d'vn fils en son absence, seulement pour auoir mangé de la neige, sur vne grand enuie de manger de l'oreille. Car, comme à vn enfant desia grand, & à vn homme parfait, naissent diuerses tumeurs & loupes de façon diuerse, ainsi (& encor plus facilement) peuuent estre faites ces marques dés la premiere conformation: ne plus ne moins que six doigts, ou six orteils, ou vn orteil parti en deux, comme à tous les enfans de monsieur de Ioyeuse, lieutenant general du Roy au pays de Languedoc. Et les marques ou taches qui sont sans tumeur, sont de mesme celles dōt nous auons traité au 3. ch. du 2. liure.

*Peut estre qu'il ne couppa riē: mais luy fit plaisir de la chair, qui pend entre les cuisses.*

l'accorde bien toutefois, que la grand imagination & apprehenſion de la mere, peut beaucoup ſur le corps de l'enfant, à luy imprimer quelque marque: mais c'eſt principalement à l'heure de la conception, ou tout le long du temps qui eſt employé à la conformation de l'enfant, qui peut eſtre d'vn mois, ſuyuant ce que dit Hippocras, trente Soleils (c'eſt à dire, iours naturels) le forment: ſoixante le remuent, deux cens & dix le parfont. Et c'eſt auſſi adonc, que la femme groſſe a ſes plus grandes enuies, comme ayant plus grand amas d'excremens retenus. En ce premier mois, dedié à la conformation de l'enfant, la vertu imaginatiue a bien aſſez de force: dequoy i'ay donné pluſieurs exemples & raiſons en ma preface du ſecond liure du Ris. Mais quand l'enfant eſt ià du tout formé, & qu'il ſe remue, eſtant forter, il n'eſt plus ſuiect à ces impreſſions, s'il n'y a que la ſimple imagination de la mere pour grande & forte qu'elle ſoit, à mon aduis. Ie dis ſimple imagination. Car s'il y a quelque mal au corps de la mere, il pourra bien paroiſtre au corps de l'enfant, en meſme endroit. Comme on a veu quelquefois en la ville de Niſmes, vne femme auoir vn carboncle ſur l'eſpaule droite qui la fit auorter le huitiéme mois, d'vne fille qui auoit auſſi le carboncle en ſemblable endroit.

Venons maintenant au propos, que la femme groſſe eſt conſeillee, de mettre la main à ſon cul, ſi elle ne peut eſtre ſoudain contentee de ce qu'elle deſire. Le vulgaire a opinion, que ſi durant ceſte affection & phantaſie, elle ſe touche le viſage, le nez, l'œil, la bouche, le col, la gorge, ou quelque autre partie de ſon corps, en ſemblable endroit il paroiſtra à l'enfant vne marque de ce que la mere a eu appetit. Et pource, afin que ceſte note ſoit cachee, il vaut mieux qu'elle ſoit imprimee aux feſſes, ou autre lieu que le veſtement couure. Or ſi le precedent que lon craint eſt vray, c'eſt treſbien aduiſé, mais ce ſont reſueries, de penſer que s'il y doit auoir impreſſion au corps de l'enfant, ce ſoit

en ſemblable lieu que la main de la mere touche premierement. Car en cela il n'y a raiſon aucune, ni apparence ou il faudroit pour le moins que premierement il apparuſt au corps de la mere, en l'endroit de ſa perſonne qu'elle auroit touché: & de là ſe pourroit communiquer à l'enfant, comme nous auons dit cy deſſus d'vn carboncle. Et ie penſe qu'il n'y a non plus d'obſeruation, ou d'experience, que de raiſon: ains ce n'eſt qu'vn dire commun, ſans aucun fondemẽt, ſinon comme on dit par aduis du pays.

*Des femmes qui mangent à force codignac durant leur groſſeſſe, pour faire que l'enfant ait bon eſprit: & des raiſins de panſe, à ce qu'ils ayent meilleure veuë.*

CHAP. VIII.

On ſçait vulgairement, que le codignac retraint & reſerre le flux de ventre, confortant la vertu retẽtrice de l'eſtomach & des boyaux, de ſa qualité aſtringente; qui eſt bien manifeſte. Les bonnes femmes ont de là prins aduis (comme ie penſe) que le codignac peut ſeruir auſſi à la retentiue du cerueau, que nous appellons memoire. Et pourtant elles diſent, que le codignac fait auoir bon eſprit à l'enfant meſmemẽt qui eſt dans la matrice. Car eſtant mol il reçoit facilement toutes impreſſions. On appelle *bon eſprit*, bien comprendre, & retenir promptement ce qu'on a apperceu. Pour le comprendre, il faut de la molleſſe pluſtoſt que de l'aſtriction, laquelle eſt rude & ſeiche. Mais on n'eſtime rien le comprendre, ſi on ne le retient aſſez de temps. Or l'enfant eſt ſi mol, que ſes impreſſions ſont preſque tout ainſi que l'eſcriture en l'air & en l'eau ou (pour mieux les comparer) à ce qu'on imprime dans la paſte, ou la cire fort molle. Ce n'eſt

que temps perdu:il faut quelque fermeté à ce qui doit retenir. Ainſi l'enfant n'a comme point de retentiue, iuſques à tát que ſon corps ſoit vn peu deſſeiché. Voila pourquoy on dit que le codignac(qui eſt aſtringeát & deſſicatif) luy fait auoir meilleur eſprit, Mais cela eſt il bon ? Nenni pour beaucoup de raiſons, premierement la mere, qui eſt communément plus cónſtipee en ceſt eſtat, ſe conſtipe d'auantage mal à propos. Secondement le codignac à l'endroit de l'enfant, ne fait rien qu'on puiſſe eſtimer : ou qu'vne autre viande exſiccatiue n'en face bien autát.Mais il n'eſt pas bon que l'enfant deuiēne ſec. La molleſſe naturelle ſert à l'augmentation de ſon corps, lequel demeure court, quand la paſte eſt fort ſeiche. D'ailleurs, celuy qui naiſt plus ſec,eſt pluſtoſt vieux:& à bout de chemin,ce que chacun veut euiter & fuir tant qu'il peut. Auſſi voit-on, que les enfans qui ont tant d'eſprit ne ſont de longue vie. Dont les bonnes gens diſent bien : il n'eſtoit pas pour viure,car il auoit trop d'eſprit. La raiſon eſt que les actions principales de l'eſprit remuant & fort vif, deſeichent le corps qui en eſt preſque inceſſamment trauaillé : & le corps deſeiché, aguiſe l'eſprit:mais ce n'eſt pour durer longuement. Pourquoy il ne faut rien forcer nature : & puis que c'eſt le naturel d'vn enfant d'eſtre mol & humide, que cela le fait mieux croiſtre, & viure plus longuement, il ne ſe faut ſoucier du bon eſprit:lequel neantmoins ſera aſſez bon, ſi le corps eſt bien temperé. Car la principale action de l'homme temperé, eſt la prudence, comme dit Galien au premier liure des complexións ou temperamens.Et il eſt bien temperé, s'il eſt bien né & bien nourri:ayant eſté engendré & conçeu de parens bien ſains. Les excellentes memoires,& tres promptes cóceptions, ne ſont pas tant louables, que cuide le vulgaire. Ce ſont des intemperatures du cerueau, l'vne trop ſeiche, l'autre trop molle. Auſſi tels cerueaux ne ſont pas des plus ſages : comme nous auons obſerué en pluſieurs d'vne memoire monſtrueuſe ( ſi i'oſe ainſi parler ) toutesfois

imprudens, esgarez, esuantez, & estourdis comme le premier son de matines. De tels on peut bien dire, que ils ont tresgrand esprit, sçauoir est à comprendre & retenir tout ce qu'ils veulét: rien ne leur eschappe. Mais en discours, raison & iugement, ils sont plus courts que plusieurs autres de memoire glissante, ou moins solide. L'homme bien temperé (qui est aussi prudent par consequent) a toutes les facultez moderees, & nulle excessiue: comprenant assez tost, retenant assez bien, & sage en perfection. Il ne faut donc pas estre si soigneux du bon esprit, ou de la grand memoire, que le iugement (principale action de toutes) en reçoiue aucun preiudice. Touchãt à l'autre poinct, des raisins de panse, ou passerilles que nous appellons en Languedoc (c'est *vua passa* en Latin: & la plus renommee, est celle de Damas en Syrie) il y a assez de vray-semblable, que si la femme enceinte en vse volontiers, son enfant en aura meilleure veuë. Ce n'est pas d'aucune proprieté oxydercique (c'est à dire aguisant la veuë) qui soit en ces raisins desseichez: ains de ce qu'ils sont fort nourrissans, & qu'il s'en engendre vn sang louable, pur & net. Duquel l'enfant estant nourri, sans doute il aura les sentimens deliez & à commandement, pour les esprits clairs & vifs, qui leur seront fournis, plus que s'il auoit esté nourri d'vn sang gros & borbeux. Or que la passerille soit de grand' & bõne nourriture, ie l'ay amplement remonstré aux Matinees de l'Iladam: & l'experience de ceux qui en vsent familieremẽt, le tesmoignent assez. Certainemẽt i'ay veu plusieurs personnes maigres, transies, & debiffees, qui par l'vsage de ceste viande, en peu de temps ont acquis vn embon-point merueilleux. Dont c'est tres que bien fait, d'exhorter les femmes grosses d'en vser plainement: & mesmes celles qui sont autrement desgouttees. Car on mange assez de cela, plus volontiers que de la chair & du potage. Presques semblable a cestuy-ci, est le propos que on dit, que le premier morceau va à l'enfant: dequoy nous traiterons au chapitre suyuant.

*S'il eſt vray que le premier morceau que mange la femme enceinte, va à ſon enfant.*

CHAP. IX.

L'Ignorance de l'anatomie, fait dire au populaire beaucoup de propos abſurdes & ridicules, de choſes impoſſibles. Cõme i'ay ouy dire à vne Nonnain, ſe vantant de la beauté de ſon teint, quand elle eſtoit ſaine & plus ieune: que ſi elle beuuoit du vin rouge, on le voyoit deſcendre par les veines du col, tant elle auoit la peau blãche & ſubtile, & le teint delicat. Elle ne ſçauoit pas, que le vin ne paſſe par les veines, allant à l'eſtomach, ains par vn tuyau, nommé œſophague, qui eſt au derriere de la gargamelle, & qu'il eſt impoſſible, qu'on apperçeut la couleur du vin, quand il paſſeroit bien par les veines, puis que on ne voit pas la couleur rouge du ſang qu'elles contiennent. I'ay ouy dire à des ſoldats, auoir veu vn œil ſortir hors de la teſte d'vn homme, que le bleſſé auoit dedans ſa main, & qu'il luy fut ſoudain remis en ſa place, & ſi bien accommodé, qu'il en veit comme au parauant. D'autres content le ſemblable d'vn nez couppé entierement, & cheu à terre. Il y en a qui font des autres contes ou diſcours, impoſſibles en nature de toute impoſſibilité, leſquels ſõt pour rire. Tel peut eſtre dit, celuy qui nous eſt propoſé: que le premier morceau de la mere enceinte, va à ſon enfant. Car le vulgaire ignorant l'anatomie, cuide que l'enfant qui eſt au ventre, mange & boit cõme la mere: & ne ſçait pas, qu'il ſoit nourri du ſang ſeulement, lequel il tire à ſoy par ſon nõbril. Car il vit dãs le ventre, comme vn fruict pendant à l'arbre, qui attire le ſuc alimẽtaire de la plãte ſa mere, par le peçoul ou queuë. L'enfant ne prend rien par la bouche, iuſques à tant qu'il ſoit hors du ventre: & le premier aliment qu'il prend adonc, c'eſt l'air, qu'il n'auoit encor inſpiré. Et

quand l'enfant qui est au ventre, vseroit de la mesme viande que fait la mere, ainsi que cuide le vulgaire, il ne s'ensuiuroit pourtant, que le premier morceau fut sien, plustost que le dernier, ou qu'autre portion de la viande. Car tout ce que mange & boit la mere, se mesle ensemble dans son estomach, se cuit & digere ensemble, & y arreste (si l'estomach est bon) tant que tout soit reduit en vne substance, du tout semblable en couleur & consistence, qu'on nomme Chyle: & est comme orge mondé bien delié, sans aucune inegalité. Puis quand l'estomach s'en est rassasié & nourri, il reiette le surplus aux boyaux: d'où le foye attire ce qui est le plus propre à conuertir en sang, par le moyen des veines mesaraïques, & de tel sang est en fin nourri l'enfant. Il est vray, que le foye, & les autres parties du ventre, peuuent bien à la necessité, succer & rauir de l'estomach quelque portion de ce qu'il a n'agueres prins, auant que tout soit digest & cuit: & ce par les veines communes desdites parties auec l'estomach: par lesquelles aussi l'estomach famelique, attire de toutes parts à soy les humeurs qu'il en peut obtenir. Mais que le premier morceau s'en aille à l'enfant, il n'y a aucune vray semblance, ne probabilité. Car il est nourri de sang tant seulement, comme dit est, & dans le corps de la mere, il y a tousiours du sang pour luy fournir, & mesmes à l'entour de la matrice, où il se rend pour lors plus copieux. Il est vray aussi, que l'enfant affame la mere quand il est desia grand, & consume beaucoup de sang, dont la mere est contrainte, de manger plus que de son ordinaire: autrement elle sent des foiblesses, & esuanoüit facilement. Mais ce n'est pas à dire pourtant, que l'enfant attire la viande: & qu'à faute de viande, il employe le sang, lequel fait depuis faute à la mere, & que pource il faille que la mere soit mieux nourrie, ains il faut qu'elle soit mieux nourrie, à ce qu'elle ait plus de sang, qui suffise & à elle & à l'enfant, lequel est nourri de sang, tout ainsi qu'vn des membres de sa mere. Pourquoy donc dit on si cruëment, que le pre-

mier morceau va à l'enfant? N'y a il aucun fondement de raison en ce propos? Nous tenons que la plusplart des phrases & locutions populaires, sont de main en main venues des Philosophes, & autres diuins personnages, qui ont enseigné le vulgaire à bien viure. Ce propos en est il point venu, ou s'il est d'vne pure ignorance de l'anatomie du corps, comme nous auons proposé au commencement? Le peuple tesmoigne biẽ telle ignorance par ce propos : mais il peut estre aussi, qu'on le luy a baillé ainsi grossierement, eu esgard à sa capacité: pour exhorter les femmes enceintes à se bien nourrir, comme il est tresnecessaire, à ce que l'enfant n'ait faute de bon sang, dont il soit robuste & sain, sans preiudice de la mere. Et pourquoy dit-on cela plustost du premier que des autres morceaux? Il est aisé à entendre, qu'on ne veut pas dire simplement & estroitement d'vn morceau, ou bouchee de quelque chose que ce soit: ains de la premiere viande, comme s'il y a du mouton & du bœuf, il faut que la femme enceinte commence au mouton: & s'il y a encor vn chappon, ou vne perdris, qu'elle mange plustost de ceci, que du mouton: & ainsi des autres viandes qui sont de meilleure digestion. Qu'elle commence par vn bon potage, & laisse le fruict, la salade, & autres viandes Espagnolles en arriere. Car si elle suit ses appetits fantastics, & se prend du commencement à vne andoüille, saucisse, boudin, enchoye, ou sardines salees, il est à craindre, qu'elle se remplisse trop de ces coquineries, & ne puisse apres manger du meilleur. Pourquoy on luy conseille fort bien de commencer au moins par quelque bonne viande : & pour le luy persuader on dit, que le premier morceau va à l'enfant. Car on sçait, que les meres sont naturellement plus soigneuses & curieuses de leur portee, que d'elles mesmes. Dont on ne les peut mieux inuiter à se bien nourrir, qu'en disant, que cela est bon & necessaire à l'enfant.

FIN DV TROISIESME LIVRE.

# QVATRIESME LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVCHANT l'Enfantement & la Gesine.

## *Que l'oz Bertrand ne s'ouure point pour donner passage à l'Enfant.*

### CHAPITRE PREMIER.

Comme i'ay dit au dernier chapitre du prochain liure, l'ignorãce de l'anatomie, est cause de plusieurs propos absurdes & ridicules. Comme de dire que l'oz Bertrand (c'est du penil, en Latin *os pubis*) se ouure & eslargit pour le passage de l'enfant. Car le vulgaire ne peut comprendre, qu'vn si grand corps puisse sortir par le conduit ordinaire, qui est communément à la mesure du membre viril (toutesfois dilatable) sans grande violence, & que c'est la cause des fortes douleurs que sent la femme qui accouche, sur tout de ses premiers enfans. Car depuis que cela a esté souuent ouuert, il ne fait tant de mal. Pour ceste raison on dit aussi, celles qui sont mariees plus tard, ou qui autrement sont aagees auant que d'enfanter, y endurent le plus: d'autant que leur corps, estant plus dur & sec, tels os ne s'eslargissent que difficilement, dont les enfans meurent bien souuent au passage. Aucuns disent en outre, que les ma-

trones & sages femmes de Genes, pour euiter ces difficultez, quand les filles naissent, leur enfondrent ces os, à ce qu'ils demeurent tousiours separez & eslargis: tellement que les femmes n'ayent aucune peine, quand viendront à enfanter. Voila beaucoup de sotteries & mensonges, procedantes d'vne ignorance la plus grossiere qui fut iamais. Car il faut entendre, que l'os Bertrand est la conionction de deux grans os, qui font les flancs aux costez, ausquels os s'attachent les cuisses. Ladite conionction est faite moyennant vn tendron ou cartilage, qui les tient liez si ferme, qu'il est impossible de les separer, sans tailler ledit cartilage. Ce qu'ō peut aisément comprendre, si on les void au descouuert, comme quand nous faisons l'anatomie. Et de l'enfondrer (comme à vn chappon, ou à vne autre volaille, pour la faire paroistre plus ample, & de plus beau rencontre) cela ne se peut faire, sans notable nuisance des parties qui sont au dessous: sçauoir est, la vessie, la matrice, & le gros boyau. Ioint que de l'enfondrer, il s'ensuiuroit plus grand difficulté à la groisse & à l'enfantement, que de commodité, à raison de la compression faite interieurement: sinon que lesdits os se releuassent par apres, & restassent desioints. Mais ie ne vois pas que cela se puisse faire: outre ce qu'il n'est aucun besoin qu'ils s'ouurent, ainsi que nous dirons tantost. Mais d'où est venu ce propos des Geneuoises? Il n'y a fausseté vulgaire & cōmune, laquelle n'ait quelque fondement, qui est cause de son erreur. C'est (à mō aduis) que ces femmes là ont communément plus aisee deliurance que les autres, ainsi qu'on dit. Parquoy on a pensé, qu'elles auoient le passage plus ouuert: & de là on a forgé le susdit moyen. Ie dirois plus volontiers (sauuant l'honneur de celles, qui sont chastes & femmes de bien; car par tout il y en a d'vnes & d'autres) que les Geneuoises, *donne senza vergongna*, comme dit le prouerbe, pour la pluspart lasciues & prodigues de leur honneur, se rendent par la frequence du ieu d'amours, plus habiles & promptes à l'enfantement.

Car les putains sont comme paitries de plusieurs paillards insatiables : dont leurs parties honteuses sont si vsees, que le passage bien frayé, est aisé à l'enfant. Aussi qu'elles ioüent tant du cropion, partie en ce fait principale (ie dis quant à l'enfantement, comme on entendra cy apres) que venant à faire vn enfant, le cropion est fort soupple à prester & à cōsentir. Les autres femmes qui l'agitent moins souuent l'ont plus roide, & sur tout les vieilles, qu'on espargne plus que les ieunes, mesmes en mariage, dont elles durēt plus long temps, & si elles ont plus de mal des derniers enfans, que des premiers, cela en est cause. De mesme les filles que on marie vn peu aagees, ont grand peine à l'enfantement : parce qu'elles n'ont accoustumé de ieunesse à remuer le cropion, tandis qu'il estoit tendre & cartilagineux. Dequoy on peut entendre, que ce n'est en vain qu'on marie les filles plus ieunes que les garçons : cōbien qu'il y a plusieurs autres raisons plus politiques que naturelles. Les villageoises, & autres femmes de labeur, qui font ordinairemēt grande exercice, & sont plus debout qu'assises, ont beaucoup plus aisee deliurance, que les marchandes & bourgeoises, qui sont le plus souuent en repos & assises, ne trauaillant à autre chose plus qu'en ouurages & cousture. Parquoy Lycurge ordonna tres-sagement aux filles & femmes Lacedemoniennes, ou Spartanes, l'exercice de la luite entre elles, pour les rendre plus fortes à soustenir toute sorte de peine, & mesme au trauail de l'enfant, à ce qu'elles en eussent meilleure deliurāce. Or que le cropion soit icy le principal, les femmes qui ont enfanté, le peuuent tesmoigner : car leur principale douleur (outre celle des reins) est audit lieu & noñ à l'oz Bertrand, lequel deuroit au moins douloir par ces ligamés sensibles, s'il estoit ouuert de violence, comme pense le vulgaire. Mais c'est le seul cropion qui endure d'estre violemment pressé & reculé, pour donner passage à l'enfant, entre luy & l'oz Bertrand, lequel ne bouge aucunement. Le cropion est vne petite queuë, compo-

see de quatre osselets, laquelle est plus lõgue à certains Anglets, qu'aux autres. Les Grecs l'ont nõmé Coccix, à la semblãce d'vn bec de Cocu. Ie ne sçay si pour cela les François appellent Cocu, celuy qui permet à sa femme de remuer ceste partie là à l'appetit d'autruy. Car de l'appeller Cocu, pour semblable façon de faire, que l'oyseau nommé Cocu, ce seroit trop grãd faute: d'autant que le Cocu ne permet pas à autre oyseau denicher ou pondre en son nid, ains au contraire il va pondre au nid d'autruy. C'est de la Verdalle proprement (quelques-vns l'appellent en Latin *Curruca*) qui est vn petit oyseau: lequel ayant fait cinq ou six œufs, le Cocu les vient manger: & puis au mesme nid il pond vn œuf, qui est beaucoup plus grand que ceux qu'il a mangé. Dont la Verdalle se pourroit bien aduiser, veu la notable difference, pour peu qu'elle fut aduisee. Mais elle est ainsi abusee, qu'elle tient pour sien ce qu'elle trouue dans son nid, dont elle le couue, & puis nourrit le petit qui n'est pas sien. On dit qu'il en aduient ainsi le plus souuent, non pas tousiours: car autrement la race des Verdalles finiroit bien tost. De ce propos on peut entendre, que le mary est improprement dit Cocu, en ceste signification: car c'est au paillard adultere d'estre ainsi nommé. Mais du Cocu, c'est à dire Cropion, il est bien diffamé, sur tout quand il y a de sa faute. Les Italiens l'appellent *Becco*, pour la mesme raison, à cause de ce bec qui est plus propremẽt dit, que d'vn bouc: car le mot de *Becco*, signifie l'vn & l'autre. C'est donc le Cropion, qui s'estant fort remué au plaisir de la conception, à depuis à souffrir extensiõ douloureuse, quand l'enfant doit sortir. L'oz Bertrãd qui au ieu d'amours n'a bougé, ains comme vn enclume a soustenu les coups & le fardeau, ne bouge en l'enfantement, & n'endure aucun mal.

*S'il est bon de faire asseoir la femme sur le cul d'vn chauderon chaud, ou de luy mettre sur le ventre le bonnet de son mary, pour auoir meilleure deliurance, & quels sont les meilleurs moyens d'accoucher.*

CHAP. II.

Ce propos seruira de confirmation au discours precedent. C'est que les bõnes femmes de village à l'entour de Montpellier ont esprouué, que si celle qui est trauaillee d'enfant, s'assied sur le cul d'vn chauderon, qu'on a leué presentement du feu, elle enfante plus aisément. Nous sçauons que tel chauderon, auquel n'agueres l'eau bouïlloit, a le cul tiede, qu'on dit froid en comparaison du reste, qui est chaud bruslant. Or ceste tiedeur remollit le cropion, & le rend plus facile à ceder, comme font les fomentations remollissantes, que nous vsons à cest effect. Mais on les applique communément mal à propos sur l'oz Bertrand, & en la region de la matrice sur le deuant. Il faut qu'elles soient sur le cropion: autrement ne seruent de rien, & nuisent qui pis est. Ie dis qu'elles ne seruent de rien sur *l'oz pubis*: car il n'a à se remollir pour ceder aucunement. Et elles nuisent à la matrice, entant que la remollition rompt la force de la vertu expultrice: laquelle ne requiert sinon astriction. Dont tant plus on rend laxe la matrice, tant plus on enerue sa vigueur à pousser l'enfant dehors. Parquoy les bonnes femmes de village le prennent mieux, de faire asseoir sur le cul du chauderon chaud, celle qui trauaille d'enfant. Il y a moins de raison à ce que les mesmes villageoises font, de mettre sur le vẽtre de la femme, le bonnet ou chapeau de son mary, sinon parauẽture que y estant mis, on serre le vẽtre par dessus le bonnet, qui en ce cas sert de compresse, pour aider à l'expulsion. Mais ie pense qu'on le fait en ieu, au moins

Liure 7. de l'Histoire des animaux chap. 4.

qu'il a esté ainsi introduit : & que depuis on le prend à bon escient. Et le ieu peut estre prins de ceste sorte : Que les maris volontiers s'excusent & defendent de n'assister à tels affaires. Quelquefois on les y veut contraindre, pour s'y aider : & si on n'en peut auoir autre chose, on leur retient le bonnet, qu'on met sur le ventre de la femme : comme en disant, de l'homme est prouenuë ceste enfleure de ventre, comme s'il auoit la pointe venimeuse : luy ou son bonnet appliqué là dessus, sert de côtre venin, & fait passer l'enfleure. Mais ie trouue bien plus raisonnable, que ce soit luy mesme, qui de son ventre couure le ventre de sa femme, non pas que sa tiede chaleur vigorant celle de la femme, y fit tant que la copulation accoustumee. Car la femme en se remuant tant soit peu, esbranle doucement & plaisamment le cropion : & la semence du mary rend le passage glissant, beaucoup mieux que ne font les eaux. C'est l'vrine de l'enfant, laquelle à ces fins doit sortir la premiere. Ie sçay personnes qui en vsent ainsi, dont leurs femmes se trouuent fort bien, & ont aisee deliurance. Aristote mesme nous aduertit de ce poinct. Il faut maintenant aduiser de la situation en l'acte de l'enfantement. Aucunes veulent estre debout, soustenuës de quelques vns. Les autres assises en vne chaire percee, ouuerte par deuant : & les autres couchees. Ie laisse choisir à celles qui ont tout esprouué, la maniere qu'elles trouuent la plus aisee. I'aduertis seulement, qu'on aduise que le cropion soit libre, & non pressé, afin qu'il se puisse librement reculer. A quoy seruiroit infiniement l'estre debout, si on le prenoit à propos, & sur le poinct que l'efant se presente, sans lasser ou trauailler en vain la pauure femme. Car outre ce que (comme dit est) le cropion, par telle situation est en grand liberté, l'enfant de sa pesanteur descēdant mieux, aide à sa deliurance. Il y a des dames & damoiselles qui vsent de licts, qu'on nomme de trauail, parce qu'on les employe seulement quand elles sont au trauail de l'enfant. Ce ne sont proprement des licts à se cou-

*Liure 7. de l'histoire des animaux chap. 4.*

coucher, ains chaires ouuertes par deuant qui ont des bras & pieds faits à propos, pour y attacher les bras, cuisses & iambes de la femme, auec des liens mols & larges: mais tant fermes & asseurez (sans les blesser aucunement) qu'elles ne se peuuent bouger en façon que ce soit, hors mis le cropion. Cela est bon & bien aisé, pourueu qu'on l'employe bien sagement.

C'est chose de grand importance de faire que la femme se deliure heureusement, veu le danger qu'elle & son enfant passent, quand il y a quelque difficulté. Dont à bon droit on nomme *Sages-femmes* les matrones ou leuandieres: car il faut qu'elles soyent bien prudentes & auisees, sur tout quãd il y a deux ou trois enfans à sortir: car elles sont bien empeschees quelque fois d'vn. Que sera-ce quand il s'en rencontre neuf, comme i'ay escrit au 1. chap. du 3. liure, qu'il aduint à Madamoiselle de Beauuille à celle d'Arles, & à Padoue. I'entens qu'en la maison de Stourneau en Perigort, arriua vn fait semblable, y a plus de trois cens ans. La dame fit neuf enfans masles d'vne ventree: & en voulut exposer les huit, qui furent heureusement preseruez (par la grace de Dieu) du bon rencontre de leur pere. Tous les neuf vesquirent, & furent proueus de grands estats, quatre en l'Eglise, & cinq au monde. Des ecclesiastiques, l'vn fut Euesque de Perigueur, & abbé de Brantaume: l'autre euesque de Palmiers: le tiers, abbé de Grand-selue, & le 4. de la Case Dieu. De ceux du monde, l'vn fut lieutenant du Roy à la Reole contre les Anglois: l'autre eut vn gouuernement en Bourgongne: les autres trois furent en grand credit aupres du Roy. On voit encor auiourd'huy tout ce mystere, peint en vne sale du chasteau de Stourneau, ainsi que m'a dit le Sieur de Stourneau (issu de ceste tres-illustre & ancienne maison) l'vn des maistres de l'hostel du Roy de Nauarre, Henry troisiéme de ce nom, auquel Dieu doint tresbonne vie & longue.

*Que les matrones faillent grandement, de n'appeller Medecins à l'enfantement: & autres maux peculiers des femmes, & que mesmes les Sages-femmes doiuent estre enseignees des Medecins.*

CHAP. III.

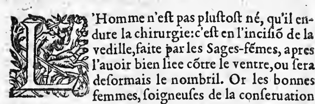
L'OVTRECVIDANCE & presumption d'aucunes femmes est telle, que elles pensent entendre mieux à toutes maladies peculieres des femmes (cōme à la suffocation de matrice, l'auortissement & enfantemēt) que les plus suffisans Medecins du mōde. Parquoy ne les y daignent appeller, si ce n'est au mal de la matrice, apres y auoir employé toute leur science, & l'auortissement ou enfantemēt, quand il y suruient quelque accident de fieure, ou autre difficulté. Ie trouue biē bon & raisonnable, qu'elles facent entre elles leurs petits remedes accoustumez, & que les leuādieres pratiquent leurs experiēces, & la dexterité qu'elles peuuent auoir acquise de leur pratique. Mais si elles cuident que les Medecins ne sçachent tout cela encor mieux qu'elles, il y a grand erreur en leur conte. Toutesfois nous leur quittōs ceste partie de la Chirurgie, quant à l'enfantement: parce qu'il est plus hōneste que ce mestier là se face de femme à femme és parties honteuses: comme nous auons quitté tout le reste aux professeurs de Chirurgie pour nostre soulagement, à ce que les malades fussent bien secourus, ayans deux ministres pour vn. Mais le Medecin n'est point dispensé d'ignorer aucune chose de ce que traittent les leuādieres, non plus que des autres operatiōs chirurgicales, & est bien seant qu'il assiste par tout, s'il est possible, aumoins pour peu qu'il y ait de difficulté. Car toutes maladies sont de sa cognoissance & haute iurisdiction. Tous

ceux qui se meslent de traitter aucun mal, ils sont subalternes au Medecin: cõme les Chirurgiens, lesquels ont iurisdiction moyenne, & les lauandieres, qui ont la basse. Or l'enfantement est vn mal, duquel plusieurs & femmes & enfans en meurent: & l'auortissement encor plus: d'autant qu'il est contre nature, ne faut-il pas donc que le Medecin y soit surintendant? Mais pour n'auoir la peine de se trouuer par tout (veu mesmes que le plus souuent il n'y a pas beaucoup à faire pour la lauandiere) il suffit que les femmes qui en font profession, soyent instruites des Medecins, & sçachent la raison de ce qu'elles pratiquent: Et pour certain en vne Republique bien policee, il faut que les Medecins monstrent aux Sages-femmes l'anatomie des parties qui contiennent l'enfant, celles qui luy donnent passage, & aident à le pousser dehors, afin qu'elles puissent artificiellement cõprendre la vraye methode de proceder à leur operation. Autrement elles y vont comme aueugles & empiriques sans sçauoir ce qu'elles font. Et de ceste ignorance la pluspart de ces femmes deuiennent outrecuidees, & presomptueuses, mais sur tout si elles ont quelquefois esté employees pour quelque grand Dame, ou enuoyees querir de loin. De cela deuenuës arrogantes, si vn Medecin leur dit ou remonstre quelque chose, elles s'en moqueront, ou les renuoyeront loin. Ainsi dit bien Terence, qu'il n'y a rien plus inique & iniuste que l'ignorãt: car il ne trouue riẽ de bon, que ce qu'il fait. Ie me suis trouué quelquefois visiter vne femme malade, auec feu monsieur Rondelet, laquelle se plaignoit grandement de suffocation de matrice. Nous y rencontrasmes vne fois entre autres, vne vieille matrone, qui nous rebroua & donna congé dés l'entree de la chambre, en disant que la malade n'estoit de nostre cognoissance, & que ceste femme estoit enceinte, & que cela n'estoit de nostre mestier. Comme si nous n'estions pour discerner la grossesse, d'vne disposition contre nature: ou si la fẽme enceinte, d'ailleurs estant malade, estoit exẽpte de nos

remedes. Cependant ladite femme ne ſe trouua pas groſſe : apres que la vieille matrone eut demeuré au-pres d'elle, à faire bonne chere deux ou trois mois durant, aux deſpens de la pauure femme. O quelle folie! quelle temerité voila dequoy il me fait mal : non pas que les femmes pratiquent entre elles quelques petits remedes : leſquels toutefois ne ſont de leur inuention, ains les ont apprins quelquefois des Medecins, & puis elles ſe les communiquent de main en main. Car ces femmes n'inuenterent iamais aucun remede, tout ſort de noſtre boutique, ou eſt ſorti de celle de nos predeceſſeurs. Parquoy elles ſont fort ignorantes de penſer, que nous les ignorons, & qu'elles y ſçauent plus que nous. Mais les bonnes Dames ſe dementent euidemment, quand elles nous appellent au ſecours, ne pouuant venir à bout de leur entrepriſe. Car ſi nous pouuons le plus difficil, ne ſçauons nous le plus aiſé & vulgaire, qui eſt comme noſtre alphabet? Il feroit bon dire à vn qui ſçait bien lire & eſcrire, qu'il ne cognoit pas les lettres.

### *De faire bonne meſure aux garçons, & non aux filles : & comment il faut gouuerner la vedille, & ſi celle des filles ſert à leur faire des amoureux.*

CHAP. IIII.



L'Homme n'eſt pas pluſtoſt né, qu'il endure la chirurgie : c'eſt en l'inciſiõ de la vedille, faite par les Sages-fẽmes, apres l'auoir bien liee cõtre le ventre, ou ſera deſormais le nombril. Or les bonnes femmes, ſoigneuſes de la conſeruation du genre humain, remõſtrent volontiers & requierent charitablement aux Sages-femmes, quand c'eſt vn fils, qui luy facent bonne meſure. Car elles penſent que

le membre viril prendra là son patron, & qu'il deuiendra plus grand, si ce qui pend encores du nombril, est demeuré bien long. Quant aux filles il ne s'en parle point. Car si la vedille gouuerne ou transmuë le conduit, qui va à la matrice (lequel respond à la verge de l'homme, comme la gaine ou cousteau) les femmes voudroyent bien, qu'il demeurast court & estroit: car il ne s'agrandit que trop. Mais elles s'abusent, & ont mal retenu ce que peuuent auoir quelquefois remonstré les anciens Medecins aux leuandieres: c'est que quand elles viennent à lier la vedille d'vn garçon, la laissent bien lasche, sans tirer en dehors. Car si elles la lient fort rasibus du ventre: la vessie qui en despend par vn lien, en est plus retiree au dedans: & le membre viril par consequent en est racourci: car le tuyau commun à l'vrine & à la semence, depend du col de la vessie. Ainsi importe assez à la longueur du membre, que on ne lie tant pres du ventre la vedille: non pas qu'on en laisse pendre beaucoup: car cela ne sert de rien. Au contraire, il sert aux filles, qu'il soit tiré & lié fort rez: Afin que la matrice, qui tient à la vessie, en estant retiree aye le col d'autant plus estroit, qu'il est plus alongi. Et voila le secret. Il faut aussi bien aduiser, que la vedille soit liee ainsi qu'il appartient. Car à faute d'estre bien liee, quelques enfans meurent, en perdant tout leur sang par là. Auquel danger fut ma femme Loyse de Guichard, ainsi que racõte sa mere. Dont fut iugee des femmes qui y assistoyent qu'elle n'auroit iamais grand couleur au visage, pour la grand perte de sang qu'elle auoit fait. Mais cela ne vaut rien. I'ay vn autre aduertissement concernant la santé, qu'il ne faut mespriser, comme l'on fait communément. C'est de la portion pendante, qui se meurt de peu à peu, & en fin tombe de Gangræne, ou plustost de Sphacele. Les Sages-femmes communément la couchent contre la chair nuë du ventre de l'enfant: dont il aduient que le pauure petit sent de grands douleurs & tranchees de vẽtre. Il crie nuict & iour, sans qu'on s'aduise de ce qui II.

l'offence, & on accuse mille choses qui ne sont pas. Comme au pays d'Agenois, on accuse les seides (c'est à dire, des poils comme de ceux des porceaux ou cheuaux) qui sont dans le ventre de l'enfant (disent-ils) & luy font des tranchees. Dont les bonnes femmes, trempent & fomentent l'enfant, & sur tout son ventre, d'vn lessif doux, fait de serment, auquel elles iettent vne poignee de paille brulee. En frottant le corps de l'enfant, les portions de ceste paille se trouuent parmi les doigts: & adonc elles monstrent cela aux assistans, en disant, que ce sont les seides qui sortent du corps de l'enfant. Et ainsi le mal se passe: mais c'est propremẽt la vertu de ladite fomentation, qui efface le froid imprimé au ventre de l'enfant, d'où procedoyẽt les tranchees, comme de la colique: & non pas qu'il y eut des seides: ainsi que de vray il en sort quelquefois de l'eschine des enfans. Duquel mal incognu aux anciens nous traiterons (Dieu aidant) au 5. chapit. du 18. liure. Or donc c'est ce qui pend du nombril, qui leur fait mal au ventre de sa froideur, laquelle prouient de la mortification. Car comme on a fort lié au dessus les veines & arteres, la chaleur naturelle s'y estaint de peu à peu: iusques à ce que telle partie soit du tout morte, & noire. Lors elle est froide extremement: & est sur le ventre de l'enfant comm'vn glaçon. Il ne faut pas dõc s'esbahir s'il crie & se plaint. Pour euiter & preuenir ce mal (ayant compassion des pauures petits enfans qui ne le sçauent expliquer) i'ordonne & conseille, que ceste pendille soit dés le commencement & iusques à la fin, bien & soigneusement enuelopee de coton, ou d'vn drappeau mollet: tellemẽt qu'elle ne puisse toucher le vẽtre nud. Et ie trouue, que par ce moyen les enfans demeurẽt plus paisibles. Qui est vn certain signe (outre la susdite raison tres apparente) que c'est la froideur glacee de ce pendant, qui leur fait des tranchees. En quelques pays les bonnes femmes gardent soigneusement celle de leurs filles, pour leur faire des amoureux quand il les faudra marier. C'est qu'elles

ont opinion, que si on donne à manger ou à boire de ceste vedille mise en poudre, à l'homme qui leur est agreable, il deuient extremement amoureux de la fille: & ne faut plus, sinon faire les pactes de mariage. Ie tiens cela pour vn erreur & abus trop euident: comme la pluspart de ce qu'on dit des autres bruuages amoureux, en Grec dits *philtres*, que l'on attribuë aux Sorciers & vieilles putains, pour coiffer les hommes de leur amour. Mais ie pense qu'il y a quelque secrette allegorie en telle opinion, & c'est (parauenture) que si les hommes viennent à si grand' familiarité des filles trop faciles & ployables, qu'ils puissent faire toucher & ioindre leurs nombrils, qu'elles les attirent par là, & font la conionction de l'Androgine Platonique par telle reünion. En quoy plusieurs sont attrappez, quelquefois à leur dam. Et voila comment le nombril des filles, non pas le mort, ains le viuant, duquel on donne goust aux hommes, en les affriandant les rend eschauffez & abetiz, si la raison ne les domine & regit. Dont souuent ils entendent & condescendent à des partis indignes de leur condition.

## *S'il est vray qu'on puisse cognoistre aux nœuds des cordes de l'arriere-faix, combien d'enfans aura la femme qui accouche.*

### CHAP. V.

ON PEVT attribuer ce propos à Auicenne, ou a Rasis, qui ont escrit le moyẽ de cognoistre combien d'enfans fera desormais la femme qui accouche, seulement à voir & obseruer la veine vmbilicale, qui est comme vne corde, attachant l'enfant à son arriere-faix. C'est, que autant qu'il y a de nœuds ou riddes, & replis en ladite corde, autãt fera-elle d'enfans: & si n'y a aucun nœud, elle n'en fera pl'. Et si entre lesdits nœuds il y a grãd distãce, la fem-

me aussi mettra grand interualle d'vne groisse à l'autre : & si la distance est petite, elle n'y mettra gueres. D'auantage si les nœuds sont noirs, ou rouges, elle fera autant de masles : & s'ils sont blancs, des filles. Maistre Antoine Garnier ose bien dire en sa pratique, au cha. 31. des maladies de la matrice, que en son temps il a trouué par experience, que tout cela estoit vray. Parquoy il ne se faut esbahir, que le peuple retiennẽt ceste opinion, qui a de si graues autheurs Philosophes & Medecins. Dont il semble que nous ayons tort, si c'est vn erreur, de le colloquer entre les erreurs populaires. Ie respons à ceci, que ie veux oster d'erreur le peuple, en ce qu'il peut faillir au fait de la Medecine & cognoissance des choses naturelles, d'où que ait procedé la faute. Aussi ie sçay bien & confesse, que la plus-part des erreurs populaires, au fait de la Medecine, & regime de santé, ont eu leur force des Medecins, & de leurs propos, ou mal entendus, ou mal couchez. Il y peut aussi auoir eu fausse doctrine & erronee : comme nous en sçauons prou, & la refutons iournellemẽt en nos autres œuures, & en nos leçons. Ici ie traite seulement des plus vulgaires, & qui sont de la capacité ou cognoissance du peuple : comme le propos mis en auant, duquel les vieilles matrones & leuandieres veulent estre tenues pour deuineresses, & font des suffisantes à merueilles. Par ce qu'elles n'ont point de discours, ne de raisonnement, ce qu'elles ont vne fois comprins & reçeu pour veritable & certain, iamais ne leur eschappe. C'est comme vne tache d'huile. Et pour s'y confirmer d'auantage, il ne faut sinon que l'ayent ouy dire à personnes anciennes, & du temps passé. Voila incontinent la proposition bien homologuee, verifiee, & authorisee. Si on leur dit quelque meilleure chose, ou en les reprenãt, ou en les enseignãt, elles n'en font pas cõpte, s'il n'est conforme à quelque autre reigle de leur sçauoir. Dequoy il ne se faut gueres esbahir, veu que il y a bien d'hommes qui font profession des lettres, autant stupides que cela, mesmes en

ce qui est de leur estat. Or pour venir à mon propos: quelle raison y peut il auoir, que les nœuds de cest arriere-faix nous predisent combiē d'enfans aura la femme ? Ie ne veux pas obijcier, qu'elle peut mourir par quelque inconuenient delà à quelque mois?ou estre si mal gouuernee à ceste gesine, qu'elle sera desormais sterile : & par consequent n'aura tant d'enfans que ces nœuds ont promis. Telles obiections seroient friuoles, d'autant qu'il faut tousiours faire supposition, qu'il n'y ait aucun empeschement. Comme si son mary venoit cependant à mourir, & qu'elle ne se voulut remarier, viuant chastement en veufuage, la prediction ne sera fausse pour cela. Car on entend, qu'elle continuë le mestier, & face les actes requis. Il suffit qu'elle soit apte & idoine à faire ce que les nœuds promettent. Mais il n'y a aucune apparence de verité en ceste obseruation: d'autant que la situation, nombre, & couleur de ces nœuds, est du rencontre de la matiere, autrement & autrement disposee à cestui-ci, que n'est à cestui-là. Toute la signification qu'ils peuuent auoir, est de ceste coniecture, à mon aduis : que la multitude des nœuds ou tortillemens qui sont pres l'vn de l'autre, & de couleur rouge ou noirastre, peuuent tesmoigner la matrice de la femme estre robuste, & bien complexionnee de bonne chaleur, & non baueuse. Car ce qui est ainsi noüé, est aussi plus fort : comme nous disons des incisions du muscle long & droit de l'epigastre, & la couleur rouge, est signe de viuacité. Dont on pourroit dire, à voir plusieurs nœuds en la veine vmbilicale, que la matrice qui les a formez est gaillarde, & en pourra faire beaucoup d'autres : non pas qu'on puisse deuiner le nombre. Car elle en pourra faire plus ou moins qu'il n'y a de nœuds. Et par mesme raison, elle les hastera de pres, & ne sera gueres en seiour, veu sa fecondité : & fera plus de masles que de femelles. Car telle est la condition d'vne matrice bien temperee. Et c'est tout ce que peuuent demonstrer les nœuds en grand nombre, pres l'vn de l'autre, & de couleur ou rouge ou noirastre.

## *Des enfans qui naissent vestus, s'ils sont plus heureux que les autres: & si leur chemise preserue de danger ceux qui en portent.*

CHAP. VI.



E propos est encor plus inepte que le precedent, si on ne le prend en sens mistique & secret, pour signifier autre chose qu'on ne dit, ainsi que ie l'interpreteray. L'enfant de naissance a vne tunique ou membrane fort subtile, qui le couure & enueloppe tout immediatement, comme fait le suaire vn corps mort. On l'appelle en Grec Amnie, qui signifie Agnelette: ainsi nommee, pour sa minceté & delicatesse. Par dessus est vn autre peau charnuë, dite Chorion & secondine: qui est le lict ou arriere-faix, auquel communément, se tient attachee ladite peau Amnie, l'enfant s'estant despoüillé totalement, & venant tout nud au monde: c'est à dire, hors la matrice, qui est immunde, orde & sale, situee entre le boyau cullier, & la vessie. Dont l'enfant est logé entre l'vrine & la merde. Tellement que le propos des bonnes femmes du Languedoc est bien veritable, que *Entre la merde, & lou pu, se nourris l'ou bel fils.* Quelquefois il sort reuestu de sa tunique, comme d'vne chemise: laquelle raremẽt luy couure tout le corps, le plus souuent ne passe les espaules: & quelquefois couure seulement le visage. On prend cela à bon augure, & dit on qu'il sera heureux: parce qu'il est né vestu. Est ce point vne allegorie, sur ceux qui naissent de parens riches & opulens: de sorte qu'ils n'ont rien à faire que pour leur plaisir, ou honneur, sans estre contrains d'aucune necessité? On dit communément de ceux là, qu'ils sont heureux, & nais tous vestus: c'est à dire, auec force biens acquis de leurs parens. Les autres qui sont paures dés leur natiuité, naissent vrayement tous

nuds. Ainsi le voudrois-ie interpreter. Car il n'y a point de raison, que la chemise Agnelette apporte vn heur à ceux qui la retiennent. C'est d'vn rencontre que cela aduient, quand l'enfant ne s'est gueres tourmenté à sortir. Car du grand remuëment que font quelques vns, ils s'en despoüillent entierement. Nous pourrions dire aussi, que tels enfans sont plus mols, mornes & paisibles de nature. Dont aussi procede quelque plus grande modestie, qui les fait cherir & aimer: & que de là ils paruiennent à grandes faueurs, biens & honneurs. Mais au contraire on diroit, *Fortune aide aux audacieux*: & tels sont remuans, qui peuuent bien auoir laissé en arriere leur chemisette. De sorte qu'en cest augure n'y a point de fondement solide. Moins en ce qu'on dit, telle chemise, ou portion d'icelle, empescher celuy qui la porte sur soy, de peril & danger. Il est vray que s'il tombe de cheual, & se rompt les iambes, les pieces se trouueront dans ses bottes, s'il en a. Quelle fadeize: C'est comme des breuets que font quelques vns, pour ne se noyer, brusler, rompre le col, quand on seroit dans vne bien profonde riuiere, dans vn grand feu, ou que l'on tomberoit de bien haut. Il y en a qui disent, sçauoir coniurer les arcbusades, qu'elles ne vous toucheront pas, ou ne vous blesseront: de sçauoir charmer vn homme, qui ne sera blessé en vne bataille, quand il seroit bien enuironné de cent ennemis. Allez vous en à vn assaut de ville, armé de ces breuets, ou desdites chemises tant seulement, & vous verrez, si ceste camisade & breuetade ou breuade vous seruira. Ie crois que vous y seriez troussé en innocent. I'aimerois mieux pour vn iour de bataille, la Medecine de Grimache.

*Gardez vous bien que par expres,*
*Vous n'approchiez de la bataille,*
*Qu'à trente lieuës au plus pres:*
*Ou que vous n'y alliez qu'aprez,*
*Que tous les coups seront ruez.*

Il y a là plus de raison, que de rithme : en l'autre il n'y a ne rithme, ne raison. I'accorde bien qu'il y a des breuets, qui guerissent des fieures, arrestent le sang & font autres grands effets, pour l'opinion qu'on en a, iointe à la forte imagination, mais d'empescher les accidens externes, & resister aux maux qui viennent par dehors, c'est vne autre besoigne.

## Des Harpies qu'on dit voler, & s'attacher aux courtines.

### CHAP. VII.

POVR signifier quelque beste fort estrãge & monstrueuse, qui ait des griffes, on dit Harpie. Et c'est faisant allusion à ces Harpies feintes de poëtes, desquelles Virgile fait mention au troisiéme des Æneides: où il en met trois, & les descrit ayant visage de femme, les mains crochuës, le ventre plein de vilanie: dont elles infectoient toutes les viandes qu'elles touchoient, & pouuoient emporter & rauir. C'estoient oyseaux monstrueux & rapaces (comme porte ce nom d'Harpie) enuoyees des Dieux pour punition à Phinee Roy d'Arcadie, à luy rauir ses viandes, & polluer sa table de grande & puante ordure, apres l'auoir rendu aueugle. Et ce d'autant qu'il auoit meschamment creué les yeux aux enfans de sa premiere femme, & auoit depuis espousé sa marastre. Quelque temps apres, elles furent chassees d'aupres de ce Roy miserable, par Calais & Zethes freres, qui voloient aussi comme oyseaux. M. Lud. Ariosto en son Roland furieux, imite fort gentilement ceste fable, & l'accommode ainsi. Senabo Empereur ou Prestreian, (comme on l'appelle particulierement) d'Ethiopie, fut si outrecuidé & temeraire, qu'il voulut combatre Dieu, au lieu qu'on luy disoit auoir esté Paradis terrestre. Il en fut puni de

la mort de ses gens, iusques à cent mille, & d'estre aueugle: outre ce, luy furent enuoyees d'enfer sept Harpies, qui auoyent le visage de femme, palle & mort, transies & seiches de longue faim, horribles à voir plus que la mort. Elles auoyent de grandes aillasses difformes & laides, les mains rapaces, les ongles crochuës & tortes, le ventre grand & puant, la queuë longue comme d'vn serpent qui se contournoit & noüoit. Dés aussi tost qu'elles sentoyent la viande qu'on seruoit à ce triste Empereur, Roy de Nubie (ou il faisoit son seiour) ces bestes estoyent là qui renuersoyent tous les plats, rauissoyent les viãdes, & ce que ne pouuoyẽt aualer, le conchioyent d'vne si puante ordure, que nul n'en pouuoit approcher. Ainsi ce pauure hõme mouroit de faim: iusques à tant qu'Astolphe mõté sur son Hippogryphe, par la vertu de son cornet, l'en deliura. Or tout cela sont fables, & inuentions poëtiques: esquelles toutesfois y a de belles instructiõs subtilement cachees. Mais reuenõs à nos moutõs. Il est certain que les femmes conçoiuent & enfantent des Moles qu'on dit en François Amas. C'est comme vn lopin de chair qui n'a aucune figure ou façon distincte, & est engendree en la matrice, aucunesfois des semences corrompuës, tant de l'homme que de la femme, ineptes à la forme d'vn enfant, Dont par le moyen du sang menstrual, qui y accourt, ou y est attiré, il se fait tel amas & carnosité garnie de filamens neruenx. Autresfois c'est de l'ouurage de la seule femme, qui se corrompt en elle mesme, car elle a & semence & sang pour la procreer. Ceste mole est quelquefois seule, & la femme pense estre enceinte: quelquefois est auec vn enfant, auquel la mole fait souuent tort, en luy souttrayant sa nourriture. Tellement qu'elle est parfois cause d'auortissement, car l'enfant n'a assez de place, ni assez d'aliment pour aller iusques au terme de sa maturité: Voila qui n'est pas rare, comme ce qu'on escrit de diuers animaux qui s'engẽdrent aucunefois dans la matrice, des matieres corrõpues & retenuës: tout ainsi que

à l'estomach & aux boyaux s'engendrent des vers gros & grans à merueilles. Il y en a qui escriuent, d'vn scorpion qui fut trouué auoir esté engendré dans le cerueau d'vn homme. Ainsi dit-on d'auoir veu d'estranges corps animez & viuans, sortir de la matrice ressemblans à crapaux, & autres vilaines bestes. Nicole Floratin les cōpare à chahuans, ou hiboux & harpies, & dit, que en certain pays on les appelle bestes sauuages, ou le masle-beste, & que quelquefois cela mord l'enfant & le tuë : que à Pise, & encor plus en le Pouille, (au Royaume de Naples) les femmes y sont fort suiettes, à cause des mauuaises nourritures. En outre il nomme vn, duquel la femme fit par vn iour 9. pieces de chair separees & difformes, que nulle ressembloit à l'autre: & la chacune pesoit de quatre à huit onces. Ce sont vrayement des molles ou amas, que les praticiens appellent aussi Harpies. Ils les nomment aussi freres des Lombars, d'autant que les femmes de Lombardie y sont fort suiettes (comme Gordon escrit) à cause de leur mauuaise nourriture, des fruicts & herbes, aimāt plus d'estre bien vestuës que bien nourries. Aussi dit on en France, que la femelle doit estre biē vestuë, mal nourrie, on y adiouste, & bien bastuë: ce que conuiēt aussi bien aux garçons, qui au contraire, doiuent estre mieux nourris que vestus. Le sieur d'Aubigné, escuyer du Roy de Nauarre, m'a conté, que luy estant à Geneue l'an 1565. demeurant escolier pensionnaire chez M. Philibert Sarazin tresdocte Medecin, deux Italiennes, l'vne femme d'vn frippier, & l'autre damoiselle, dans vn mesme mois accoucherent chacune d'vne part monstrueux. Celuy de la frippiere estoit petit, ressemblant à vn rat sans queuë. Celuy de la damoiselle fut de la grosseur d'vn Chat. La matiere de tous deux, noire & visqueuse. Au sortir de la matrice tels monstres se ietterent haut, encontre la paroy de la ruelle du lict: & là se colarēt attachez ferme, plus haut que le ciel du lict. Voila ce qu'on en rapporte, voyons maintenāt ce qu'on en doit croire. Il est bien vray que les fēmes en-

gendrent souuent, & mettent hors leur matrice ( apres quelque temps que leurs fleurs ont seiourné pensans bien estre enceintes ) des loupins difformes de chair nerueuse, que l'on peut comparer à cecy & à cela, pour quelque semblance qu'ils en ont, comme on dit aussi des nuës, que l'vne ressemble à vn cheual, l'autre à vn escritoire, l'autre à vn bœuf, l'autre à vn oiseau: qui à vn chandelier, qui à vn tripier, l'autre à vn bassin, l'autre à vn œuf, l'autre à vn panier: & riẽ de tout cela. Ainsi peut on biẽ dire de ces amas, que l'vn retire à vn crapaut, l'autre à vn escargot, l'autre à vn lieure, l'autre à vn oiseau. Mais ce n'est rien tout cela, & ce corps n'a eu que vie vegetatiue, comme vne plante simplement, sans aucun mouuement de soy, ni aucun sentiment. Dont ce n'a iamais esté vn animal, non pas mesme reptile, ou autre plus imparfait. Parquoy c'est vn grand abus de croire, qu'il y en ait qui volent propremẽt cõme harpies, & se võt soudain attacher aux courtines du lit preparé pour l'acouchee. Ie n'ay pas biẽ retenu ce que m'en ont conté quelques Neapolitains, que deuient cela en fin, & qu'il signifie. Mais il n'est pas dãné qui ne le croit. On dit communément, quand on raconte quelque chose fort estrange ( qu'on dit autrement incroyable:) Si ie ne l'auois veu, ie ne le croirois iamais. Par ceste phrase & maniere de parler, on dispence & excuse ceux qui ne l'ont veu, de n'en croire rien, voire mesmes on les en persuade. Car en disant, si ie ne l'auois veu, ie ne le croirois pas, c'est autant que qui diroit, ie cõseille ceux qui ne l'õt veu, de ne le croire pas. Ainsi nous pouuõs bien dire de ces molles monstrueuses, qu'õ nõme harpies, q̃ l'on dit voler cõme vn oiseau. Et n'est pas vray sẽblable que nos praticiẽs qui les ont nõmé harpies, ayẽt pẽsé que ce soiẽt vrais animaux, & moins qu'ils ayẽt d'aisle pour voler, mais seulemẽt pour maniere de comparaison à vne chose bien difforme. Car aussi les harpies que nous auõs descrites selõ les poëtes ne sont rien de vray, ains choses cõtrouuees. Quand au mot de frere des Lõbars, c'est d'autant

que les femmes de Lombars (nation iadis fort odieuse) y estoyent fort suiettes. Et parce que cest amas est prins pour vn enfant monstrueux, on l'appelle frere des autres qui sont parfaits & accomplis : car ils sont conceus d'vn mesme ventre, & nourris d'vn mesme sang. Parquoy on les peut dire, freres vterins, par vne medisance à persounes qu'on hait.

## *S'il est vray que la femme accouchant en pleine Lune fera depuis vn fils, & si en nouuelle, vne fille.*

### CHAP. VIII.

AVcuns tiennent ceste opinion, & affirment que si vne femme enfante en pleine Lune, à l'autre fois elle fera vn fils, venant à s'accoucher, & si en nouuelle Lune, ce sera vne fille. Ils disent l'auoir obserué, & qu'il n'y a point de faute. A quoy ie ne contredis pas, ains accorde volontiers qu'il n'ont iamais veu autrement auenir, y ayant prins garde en plusieurs femmes, iusques à mille, si vous voulez. Mais ie dis que cela ne rencontre pas à toutes, non pas mesme à vne de celles que i'ay peu obseruer, ayans fait plusieurs enfans: car ie ne m'arreste pas à deux, ou à trois enfans. Et pour n'estre prolixe à proposer diuers exemples que i'ay en main, ie feray content de citer les enfans que Dieu a donné à feu mon pere, le cheualier Ioubert, & à ma mere Catherine de Genas, encor viuante, iusques au nombre de vingt, tout d'vn
I. mariage. Iane fut la premiere, qui nasquit l'an 1519. le 6. de Iuillet, à 7. heures du matin, en nouuelle Lune. A-
II. pres vint Marguerite, l'an 1520. le 20. de Iuillet, à 6. heu-
III. res du matin, en nouuelle Lune. Susanne luy succeda naissant l'an 1521. le 9. de Iuillet, à vne heure apres mi-
IIII. dy, en vieille Lune. Fleurie suiuit, l'an 1522. le 20. de Iuillet,

Iuillet, à 7. heur. du matin, en vieille Lune. Vne autre
Iane nasquit l'an 1523. le 24. d'Aoust à 9. heur. du mat. V.
en pleine Lune. Aprés toutes ces filles vindrét deux fils,
l'vn François, lequel nasquit l'an 1524. le 15. de No- VI.
uembre, à la minuict en vieille Lune. L'autre nommé
Guillaume, nasquit l'an 1526. le 16. de Ianuier à 2. heu. VII.
du mat. en nouuelle Lune. Vindrent apres deux filles:
Magdaleine, l'an 1527. le 26. Ianuier au matin, en vieil- VIII.
le Lune. Catherine, l'an 1528. le 7. de May, à 3. heu. du IX.
matin en vieille Lune. Ie viens de suite, né l'an 1529. le X.
16. Decembre, à 9. heu. du mat. en vieille Lune. Puis
vint Anthoine, l'an 1531. le 11. Ianuier à 6. heur. du mat. XI.
en vieille Lune. Succeda Isabeau, l'an 1532. le 14. De- XII.
cembre, à 7. heures apres midi, en vieille Lune. Vint a-
pres Anne, l'an 1534. le 17. Iuin, à 6. heur. apres midy, en XIII.
nouuelle Lune. De suitte vindrent deux gemelles,
Loyse & Iustine, lesquelles nasquirent, l'an 1535. le 17. XIIII.
Iuillet, à 8. heu. du matin, en pleine Lune. Aprés se ren- XV.
contra vn fils, nommé Anthoine second, l'an 1536. le 10. XVI.
Octobre, à 7. heures du matin en nouuelle Lune. Ren-
contra aussi qu'vne fille suiuit, nommee Dauphine, l'an XVII.
1537. le 8. Nouembre, à 5. heu. du mat. en nouuelle Lune.
Puis nasquit vne fille, appellee Françoise, l'an 1538. le XVIII.
15. Decembre vne heur. apres minuict, en pleine Lune.
Suiuit vn fils, Claude, l'an 1540. le 9. Iuin, à 6. heures du XIX.
matin, en nouuelle Lune. Vint apres vn autre fils, nom-
mé Felix, dernier enfant, lequel nasquit l'an 1541. le 4. XX.
Octobre, à 11. heures du mat. en pleine Lune. De ceste
genealogie, transcrite au vray du memorial de feu
mon pere (sauf les Lunes que i'ay cottees sur les Ephe-
merides des susdites annees) on peut aisément com-
prendre qu'il n'y a aucune asseurance en telle propo-
sitiõ. Ie l'ay encor mieux obserué aux enfans que Dieu
m'a donné, iusques au iour present, de Louyse Gui-
chard, ma féme: Isaac nasquit le 3. Mars, 1565. en vieil-
le Lune. Susanne le 13. dudit mois, l'an 1567. en vieille
Lune. Anne le semblable iour l'an d'apres, en nouuel-
le Lune. Marie le 29. Iuil. 1571. en vieille Lune. Cyprian

le 4. Aoust 1574. en nouuelle Lune. On voit par là, que ce dire a rencontré en Marie & Cyprian, & a failli en Susanne & Anne.

## *De l'huile d'amandres douces, auec du sucre candi, qu'aucunes femmes boiuent dés aussi tost qu'elles ont enfanté, & de la nourriture qu'on leur donne mal à propos.*

### CHAP. IX.

EN Languedoc, & quelques autres pays, cela est fort vsité que dés la deliurance, on donne à l'accouchee trois cuillerees d'huile d'amandres douces, auec vn peu de succre candi. Les autres prennent vn bouillon de chapon, ou de poulle consumee, les autres vn ou deux iaunes d'œufs, auec vn peu de succre, & non pas du sel à cause de l'alteration prochaine que l'on craint: les autres prennent autre nourriture, selon leurs facultez & moyens. A quoy il faut bien aduiser, comme nous dirons tantost, apres que nous aurons discouru sur l'huyle d'amandres douces. Ie pense que elles ont prins ceste coustume, pour deux raisons principalement: c'est en premier lieu, que plusieurs femmes trauaillent assez long temps à la deliurance: & ayans de cruelles douleurs, elles crient longuement à gorge desployee: ce qui n'est à reprendre. Car le crier aide aucunement à la deliurance, de tant qu'on presse & tend fort les muscles du bas ventre, ensemble ceux de la poitrine, & le diaphragme. Dequoy la matrice est poussee, pressee, & contrainte: de sorte que par ce moyen elle se vuide & descharge plus aisément. On en fait bien autant sans crier, en retenant fort son haleine, & en se espraignant, comme quand on veut vuider le ventre fort constipé. Mais il faut que la femme qui est en trauail de l'enfant, employe ces remedes

bien à propos, les reseruant aux efforts de l'enfant, & de la matrice: sans s'escrier, ou espraindre à toutes les tranchees qu'elle sent. Car il pourroit aduenir, qu'au besoin elle n'auroit la force d'employer tels moyens (qui aident beaucoup à l'enfant & à la matrice) estant fort lasse & rompuë de s'espraindre & de crier. Or de ceci il aduient souuent, que l'accouchee a grande alteration au gosier, & vne aspreté qui la rend enroee. A quoy est fort bon ledit huile & le succre candi en adoucissant, humectant, & desalterant le gosier, restituant la voix à son entier. Les femmes peuuent aussi auoir vne autre opinion, que cest huile preserue des tranchees, ou fait qu'on en ait moins. Car pour ceste occasion il y en a qui boiuent vne esculee d'huyle d'oliue, ou de noix. Il est vray que ces huyles adoucissent le ventre, & font passer les douleurs des parties qu'ils touchent, comme sont les boyaux : car ils sont lenitifs & anodins, sur tout l'huile d'oliue bien doux, & celuy d'amandres douces. Mais ils ne vont pas à la matrice, ni aux vaisseaux sanguinaires, lesquels pour lors versent & se desgorgent du sang superflu qui estoit retenu à cause de l'enfant. Et c'est là que se font les tranchees, quand ce sang grossier & bourbeux, comme lie & boudre de vin, s'amasse de tous costez, & accourt par les veines & arteres à la matrice: laquelle il penetre difficilement & par grand violence, reiette comme inutile. Voila les principales causes de ces tranchees. Il s'y peut aussi rencontrer quelque ventosité de l'air froid, qui sera entré dans la matrice, succedant à l'enfant : & plus encor, si la femme n'est bien gouuernee, & qu'elle soit esuentee, ou qu'on ait failli de mettre sur son ventre tout aussi tost l'arriere-faix bien chaud : & par semblable que son ventre ne soit vn peu pressé, les cuisses estant croisees, pour empescher le refroidissement & morfondement de la matrice, qui est bien fort à craindre. A ces causes de douleur & tranchees, cõment peut seruir l'huile, qui n'entre pas dans la matrice, ni dans les vaisseaux sanguinaires, &

mesmes sans les toucher? car il s'en va droit par dedās les boyaux, iusques à l'issuë du fondement. Ie respons qu'estant paruenu aux gros boyaux, nommez Colon & Cullier, il leur sert comme de fomentation appliquee de bien pres, & interieurement : de sorte que cest huyle mitigue & adoucit les douleurs euidemment, & fait que les superfluitez se vuident plus facilemēt. Car l'huyle est dans les boyaux, qui touchent la matrice & les susdits vaisseaux : tellement que ces parties en sont bien fomentees.

Voyons maintenant, si c'est aussi bien fait de donner incontinent que la femme est deliuree de l'enfantement, aucune nourriture. Il me semble qu'on se faut grandement, quand on le fait à toutes indifferemmēt, & sans aucune limitation. Car peut estre, que la femme a bien disné, ou bien souppé, vn peu auparauant qu'elle face l'enfant. Quel besoin a-elle d'vn bon potage, consumé, ou des œufs fraiz, ou autre nourriture, puis qu'elle a assez de viandes en l'estomach, encores cruë & indigeste? Ce n'est pas bien fait de mettre cru sur cru, & de surcharger ainsi l'estomach, lequel s'en affoiblira plustost, que d'en estre fortifié: & par consequent, tout le corps. De luy donner vn peu à boire, & à collationner (comme l'on fait bien autremēt sans auoir enfanté, deux ou trois heures apres le past) il n'y a point de mal: veu mesmes que pour les efforts & cris ell' a bien gaigné à boire. Mais de la nourrir ainsi mal à propos, & sans aucun besoin, ie n'y peux consentir. Car tout au contraire, pour euiter la fieure, & autres fascheux accidens, il faut commencer dés lors à la nourrir plus escarchement, comme vne personne qui seroit blessee. Aussi ne sçauroit-on mieux comparer la femme accouchee, qu'à vn qui a receu vne grād playe. Encor y aura-il ceste difference, qu'au bleisé on arreste soudain le sang, parce qu'il est bon: & à la femme n'est permis de ce faire, d'autant que ce sang ne vaut rien, au moins pour la pluspart. Dōc il la faut nourrir petitement iusques à tant que les accidens de douleur,

fieure,& autres ordinaires soyét passez, &que la femme soit bien espurgee. Ce que peut estre acheué dans huit iours, si ell' est bien gouuernee. Puis on doit commencer à la mieux nourrir, comme vne personne qui releue de maladie, & dans autres huit iours elle peut estre refaite, & assez forte (si ell' est de bonne complexion & saine) pour se baigner, & estuuer la semaine d'apres: & pouuoir sortir de la maison (si c'est la coustume du lieu : car autrement elle seroit batuë des autres femmes) au 21. iour. Car le 20. est le terme des maladies aiguës, sans recheute, ou decidence, suiuant l'arrest des Medecins. Mais d'où est venu la coustume, d'aprester & presenter ces nourritures, dés aussi tost que la femme a enfanté? Cela est fort ancien comme ie pése, & a esté obserué depuis que les hõmes estoyét plus continens: de sorte qu'ils n'embrassoyent leurs femmes que au matin, apres auoir bien dormi & reposé. Dont aussi les enfans estoyent plus robustes, suiuant ce que i'ay remonstré au 2. liure chap. 7. Ainsi il aduenoit le plus souuent, que les femmes accouchoyét à heure semblable, ayant fait la reuolution requise à la maturité de leur fruict. Et lors estoit bien à propos le boüillon, ou autre nourriture. Car la femme ayant commencé de trauailler à l'enfantement dés le grand matin, elle a bien gaigné le desieuner, quand elle a acheué ceste besongne. Maintenát qu'on est plus adonné à ses plaisirs & voluptez charnelles, on fait ce mestier là à toutes heures du iour & de la nuict: le plus souuent bien tost apres le repas, & fort mal à propos, comme i'ay aussi remonstré audit chap. Et de là vient que pour le iourd'huy les femmes accouchent à toutes heures du iour & de la nuict. Mais ce n'est pas à dire pourtant, qu'il leur faille ainsi donner à toute heure des bouillons, ou autre viande, sans aucun besoin & necessité.

## *Qu'on nourrit trop les accouchees, disant que la matrice est vuide, & qu'il la faut remplir.*

### CHAP. X.

SI on a mal commencé, on fait pis en cõtinuant, ie ne dis pas de nourrir, mais de saouler & farcir à creuer les accouchees: cõme si on vouloit faire vn boudin de leur ventre. Les bonnes femmes alleguent pour leurs raisons, que la matrice est vuide, & qu'il la faut remplir. C'est vne proposition de Physique & bien naturelle, que la nature a en horreur le vuide, & ne le peut souffrir. Mais la matrice qui se vuide par plusieurs iours apres l'enfantement, lors qu'il n'y a plus rien de superflu, elle se resserre & estroissit: tellement qu'elle n'a iamais capacité vuide, & indigente de repletion. Et quand ell' en auroit besoin, ce n'est pas la viande qu'elle requiert, ni du sang fait de la viande, aĩns du sperme tant seulement, qui est sa friandise, & la chose plus desiree. Mais ie m'asseure que les honnestes femmes ne la luy accorderont pas, auant que leur gesine soit biẽ celebree. Dõcques il n'y a pas lieu, de nourrir tant les accouchees, & sur tout és premiers iours. Ce n'est qu'adiouster mal sur mal, entretenir ou augmenter la fieure & leur causer plus de mal aux tetins. Il y faut aller bellement, tout ainsi que aux blecez, comme nous auons dit au cha. 9. Toutesfois ayant esgard à l'euacuation (quoy qu'elle fut necessaire) il les faut mieux nourrir apres les sept ou huit premiers iours: & encor mieux, si elles veulent nourrir leur enfant, comme le deuoir porte. Ce que ie prouueray suffisamment au commencement du prochain liure.

## S'il est vray qu'vne accouchee puisse pisser le laict.

### CHAP. XI.

PLusieurs trouuent estrange, ce que nos femmes disent communément, *elle pisse le laict*: comme si c'estoit chose impossible & absurde. Toutesfois ie l'ay souuent veu aduenir, non pas tant de soy mesmes, que par l'application des remedes à tarir les mammelles. Car il y en a de si forts, qu'ils repoussent & repercutent le laict ja formé au dedans, & le contraignent entrer dans la veine caue. Si ce n'est du laict, au moins, c'est vn sang pituiteux (propre à la façon du laict) vn peu blanchi, qui retourne aux grands vaisseaux: & de là il est retiré par les veines & arteres emulgeantes: & puis vuidé par les vrines, qui en deuiennent blanches. Quelquefois c'est du retour spontanee de ceste matiere, sans aucun repoussemẽt, comme il aduiẽt, quand l'accouchee n'est tettee. Car la matiere du laict, qui se presente aux mammelles, y est entretenuë par la frequente suction: autrement elle ne continuë pas long temps. Mais comment se peut-il faire, que le laict passant parmi le sang des grans vaisseaux, puisse retenir sa couleur? Il est bien aisé à entendre que cela est faisable, puis que la bouë d'vn aposteme au foye, à la ratelle, au poulmon, & autres parties internes, se peut voir dans les vrines blanc ou roux, selon qu'il est digest. Si ceste-ci ne chãge sa couleur, pour estre meslee au sãg, aussi ne fera pas le laict. Voila ce qu'on obserue: & la raison en est assez euidente à celuy, qui sçait, que nous auons és parties de nostre corps, vne faculté secretrice, ou separãte, laquelle peut tirer & choisir des matieres cõfuses & meslees, le bon & le mauuais. Comme la vessiette du fiel attire à soy la portiõ cholerique du sang, laquelle n'apparoit

*Obiectiõ* *Solution.*

au sens de la veuë dedans le sang. Et les roignons triét la serosité ou l'eau du sang, & la mettent à part. Aussi bien peuuent-ils retirer de tout l'amas du sang, ou de la masse sanguinaire, ceste portion pituiteuse, qui est reiettee des mammelles desia blanchie & demy laict. Dont n'est pas absurde ce que dit le vulgaire, que la femme pisse le laict.

## *Pourquoy est-ce que du premier enfant communément on a moins de trancheës.*

### CHAP. XII.

AV neufiéme chapitre de ce liure, nous auons traité assez amplement, des causes des trächees, que ont les accouchees. Ici nous faut receuoir pour certaines conclusions, ce que là esté demonstré: sçauoir est, que le sang feculant & bourbeux, comme lie de vin, penetre difficilement dans la matrice, qui la refroidit & enfle. Or de la premiere ventree, la matrice est moins lasche, qu'elle ne sera desormais, en cötinnant de s'amplifier. Dont ell' est plus suiette à receuoir de l'air, & en estre offencee. Quant au sang, il va tousiours en engrossissät & espaississant: dont aussi il est plus difficile à verser & à se vuider. Mesmes il y a des femmes non enceintes, qui sur le poinct de leurs menstrues, ont de tresgrandes tranchees de ventre, & des douleurs de reins: à cause que leur sang est fort grossier, & penetre difficilement. On peut adiouster à ces raisons, que la douleur redouble par son retour. C'est que si vne partie est premieremét offencee, & qu'elle en sente douleur, si autrefois la douleur reuiént, elle sera bien plus fascheuse. Car la partie est plus debile, qu'elle n'estoit, & par consequent plus passible. Voila pourquoy (à mon aduis) du premier

enfant on a moins de tranchees. Les bonnes gens disent vne autre raison: que Dieu le veut ainsi, à celle fin que la femme ne soit desgoustee dés le commencemẽt, à recercher de faire des enfans. Mais on voit bien que apres les plus fascheuses gesines, elles en sont autant ou plus friandes. Quand elles auroient esté bien pres de mourir, tous les maux s'oublient: & les bonnes dames font de tresbon appointement. La Lune n'a pas acheué son cours, qu'elles sont prestes au retour. Vous diriez qu'elles n'ont iamais esté offensees, tant sont ployables & charitables, faciles à tout bon accord. Quoy que de ce combat en fin leur aduienne grand effusion de sang, elles sont si traitables, qu'aussi tost la playe ne saigne plus, il n'est plus souuenance que des premieres amours. O grande bonté du sexe feminin! Il aime tousiours plus ceux qui luy causent tant de maux, & desquels plusieurs d'elles en meurent quelquefois.

FIN DV QVATRIESME LIVRE.



# CINQVIESME LIVRE DE LA PREMIERE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVchant le laict & la nourriture des enfans.

## *Exhortation a toutes meres, de nourrir leurs enfans.*

### CHAPITRE PREMIER.



Liure 12. cha. 1.

HAVORIN Philosophe Athenien, fait vne si belle remonstrance aux femmes de nourrir leurs enfans, recitee par Aule Gelle, que i'ay pensé de la representer ici, pour vn preambule à mon discours.

On aduertit quelquefois le Philosophe Phauorin (dit Aule Gelle) que la femme d'vn sien auditeur estoit accouchee d'vn fils. Allons (dit il) voir l'accouchee, & gratuler au pere, car il estoit du rãc des Senateurs, des plus nobles maisons. Nous le suiuõs & entrons auec luy. Or ayant embrassé & festoyé le pere dés l'entree de sa maison, il s'assit: & là se print à informer, combien sa femme auoit trauaillé à l'enfantement, & quels efforts elle y auoit eu. Puis ayant entendu que la ieune femme estoit lasse du trauail, & du veiller, prenoit le sommeil, il delibera de plus longuement deuiser, & ie ne doute pas (dit il) qu'elle nourrira ce fils de son laict. A quoy la mere de l'accouchee

respondit, qu'il la falloit espargner, & bailler des nourrices à l'enfant pour n'adiouster aux douleurs qu'elle auoit souffert en enfantant, la charge de nourrir, griefue & difficile: veu mesme la ieunesse tendre, & la delicatesse de la fille. Adonc Phauorin luy dit: ie vous prie, Dame, permettez qu'elle soit toute & entiere mere de son fils. Et qu'elle sorte de mere contre nature, imparfait & à demi, est ceste-ci, d'auoir fait vn enfant & soudain le reietter ou esloigner de soy. D'auoir nourri dans son ventre de son sang, ie ne sçay quoy, qu'elle ne voyoit pas: & maintenant ne nourrir de son laict ce qu'elle voit ià viuant, ià vn homme, ià requerant le deuoir de sa mere? Et pensez vous que nature ait donné aux femmes les poupeaux des mammelles, comme quelques poreaux de bonne grace, pour ornement de leur poitrine, & non pour nourrir leurs enfans? Ne sont-ce pas femmes prodigieuses, celles qui se trauaillent à tarir & estaindre ceste tres-sacree fontaine du corps, nourrice du genre humain, & mesmement auec danger de leur personne, à cause du retour & de la corruption du laict (comme s'il enlaidissoit les marques de leur beauté?) Quelle difference y a-il de ceste folie, à la forcenerie de celles qui s'efforcent par certaines meschantes inuentions de se faire auorter: à ce que la lizeur & polie planure de leur ventre ne vienne à se corrompre, qu'il ne se fendille, s'estende, & amplie de la pesanteur du fardeau, & du trauail de l'enfantemét? Ce que doit estre descrié & detesté publiquemét, hay de tous mortellement: d'aller tuer l'homme dés son commencement, quand il se forme, quand il reçoit la vie, le faire mourir entre les mains de nature, qui le façonne! Et combien peu s'esloignent de ceste meschâceté, les meres qui priuent leur enfant desia parfait & né, de la nourriture de son propre sang, qu'il cognoit, & a accoustumé? Mais il n'y a point d'interest (c'est ce qu'on dit) pourueu qu'il viue, & soit nourri, de quel laict que ce soit. Pourquoy est-ce donc, que celuy qui respond cela (s'il est tant hebeté à comprendre les

sentimens de nature ) ne pense aussi, qu'il n'y a aucun interest, en quelque corps que soit conceu l'enfant, & de quelque sang qu'il soit engendré? Et toutesfois on regarde fort aux conditions de l'homme & de la femme, à leur race, au sang, aux mœurs pour auoir lignee de la meilleure qu'on peut. Et n'est-ce pas le mesme sang, qui a esté en la matrice, celuy qui est maintenant aux mammelles: blanchi de beaucoup d'esprit, par le moyen de la chaleur naturelle? Quoy, ne voit on pas en ce fait l'euidente industrie & prouidence de nature, quand apres ce sang, ouurier du corps, l'a acheué de former en ces entrailles; dés lors que le terme vient d'enfanter il se iette aux parties superieures (sçauoir est aux mammelles) & se rend là tout prest à entretenir le commencement de la vie, offrant au nouueau né d'vne viande à luy cogneuë & familiere? Certes on n'a pas creu en vain, que comme le sperme à la force de faire ressembler les enfans, & de corps & d'esprit, à leurs parens: le laict aussi a vertu & proprieté d'en faire autant. Ce qu'on obserue, non seulement aux hõmes, ains au bestail. Car si on fait nourrir vn cheureau à vne brebis, ou vn agneau à vne chieure, il est certain, que la laine en cestuy-ci sera plus dure, & le poil plus tendre en cestuy-là. Semblablement és arbres & fruicts de la terre le plus souuent la force de la terre & de l'eau, qui les nourrissent, fait plus à l'augmentation ou diminution de leur naturel, que la vertu de la semence qu'on a mise en terre. Et mesmes souuent on voit qu'vn bel arbre bien verdoyant & portant fruict en ce terroir, transplanté en autre, s'annichilit & perd, à cause de l'humeur du lieu. Que (may loubet) dont en ceste maniere de faire, de corrompre la generosité & valeur de l'enfant, qui vient de naistre ensemble son corps, & son esprit, qui ont eu si heureux commencement, & les deprauer par le moyen d'vne nourriture empruntee & degenerante, qui est d'vn laict estranger? comme il pourra auenir si la nourrice qu'on luy donnera, est de nature seruile, meschine

ou esclaue,& de nation barbare, si elle est mauuaise ou laide,ou paillarde, ou yurongne. Car pour la pluspart, on prend sans aucune difference ou discretion, la premiere que l'on trouue auoir à force laict. Endurerons nous donc que cestuy nostre enfant bien né & gentil, soit infect d'vne contagion pernicieuse, & qu'il tire à son ame & à son corps des esprits d'vn corps & d'vn ame meschans? Certainement c'est dequoy nous esbahissons tant souuét,que les enfans de quelques femmes de bien,ne ressemblent à leurs parens ni de corps, ni d'esprit. Dont nostre Virgile,comme sçauant & expert,quand il imite ces vers d'Homere.

*Ton pere ne fut onc le cheualier Pelee,*
*Ne ta mere Thetis,la mer bleuë & enflee*
*T'a engendré, felon, auec les hauts rochers,*
*Car tu as vn esprit faronche dans tes chairs.*

N'a pas seulement accusé la naissance ou geniture,que ledit Homere poursuit,ains aussi la sauuage & cruelle nourriture. Car il y adiouste du sien.

*Les Tygres d'Hircanie ont esté tes nourrices.*

Et c'est, d'autant que les esprits de la nourrice, portez en son laict,ont grand part & efficace à induire le ressent naturel, des mœurs & complexions differentes à celles dont il fut premierement abbreuué, du sang & des esprits du pere & de la mere, par le moyen de leur semence. D'auantage,qui pourroit oublier ou mespriser ce poinct: que les meres qui abandonnent ainsi & renuoyent leurs enfans,les donnent aux autres à nourrir, retranchent ce lien, & ceste colle d'amitié,de laquelle nature conioint les peres & meres auecques leurs enfans: elles aumoins la destrempent & l'empirent. Car apres que la mere s'est osté deuant les yeux l'enfant qu'elle a donné autre part, l'ardente vigueur de l'affection maternelle s'estaind de peu à peu,& tout le bruit du soucy tres-impatient qu'elle en auoit, est mis en silence. Et on n'oublie gueres moins le fils, renuoyé à vne autre nourrice,que celuy qu'on a perdu par mort. Aussi par vn reciproque, l'affection de l'en-

fant, quant à l'amitié & accoustumance : est toute occupee enuers celle qui les nourrit, & parce il n'a aucun sentiment, ne aucun desir de la mere qui l'a engendré: comme il aduient communément aux enfans qu'on a exposez : dont ayant effacé & aboly totalement de son esprit, les elemens de la pieté naturelle, tout ce que les enfans ainsi nourris semblent aimer pere & mere, la plusspart de telle amitié est par opinion de ciuilité: non pas d'vn amour naturelle.

Voila à peu pres ce que disoit Phauorin : à quoy i'adiousteray quelques remõstrances & beaux exemples, que propose Dom Anthoine de Gueuare en son Horologe des Princes, touchant cest argument, puis i'ameneray plusieurs inconueniens qui sont contre toute sorte & condition de femmes, qui refusent de nourrir leurs enfans.

N'est-ce pas vne espece de folie, mespriser ce que l'on a fort desiré, procuré, & attendu? La femme, entre ses plus grands desirs, a de se voir enceinte ? & puis honoree d'vn bel enfantement. Comment est-elle incontinent si inconstante & legere, qu'a peine a veu son enfant en lumiere, qu'elle s'en desfait, l'enuoyant aux champs, pour estre là nourry d'vne femme estrangere ? l'allegueroís icy en premier lieu, l'exemple des autres animaux, en ce fait plus raisonnables que la femme, lesquels nourrissent tous sans aucun emprunt leurs petits, de leur propre laict (au moins ceux qui en ont, car les oiseaux paissent les leurs, de ce qu'ils trouuent par les champs:) mais ie sçay que l'on me respondroit incontinent, ce ne sont que bestes, & n'ont moyé de s'accõmoder: vne femelle ne voudroit nourrir le faon d'vn autre : ainsi chacune est contrainte de nourrir le sien. La femme est contraire, cõme animal sociable, & d'amiable cõdition fait plaisir l'vne à l'autre, moyennant quelque honneste recõpense. A quoy ie repliqueray que les bestes sont de si grande amitié enuers leurs faons, que quand elles pourroyent estre ainsi accõmodees, iamais ne le permettroyent: com-

me l'on espreuue tous les iours, par les grands alarmes qu'elles donnent à ceux qui les en veulent priuer, soit pour les faire nourrir à vn autre, soit pour autre occasion. Et en quelle saison (ie vous prie) est ce que l'on trouue les bestes plus furieuses? N'est ce pas quand elles nourrissent? Bien souuent elles se pourroient sauuer & eschapper, en fuyant le chasseur qui les veut prendre: mais s'il faut par ce moyen abandonner leurs petits, elles ayment mieux estre mises en pieces, que de les perdre & laisser en arriere. Aussi (comme dit Platon à ce propos) les enfans n'ayment iamais tant leurs peres & meres, que quand les peres les ont souuent portez aux bras, & les meres nourri de leurs mammelles. Or que la nourriture face beaucoup à la complexion du corps, il a esté suffisamment remonstré cy dessus, par la nourriture d'vn cheureau & d'vn agneau. Car l'agneau qui aura teté vne chieure, n'aura pas seulement le poil plus rude, ains aussi sera plus farouche que ne porte son naturel. Ie l'ay encor plus curieusement demonstré en la declamation que ie fis pour mon Doctorat à Montpellier qui est entre mes paradoxes de la premiere Decade ou l'on peut voir quelle force à la nourriture ou education, à faire changer les mœurs & conditions, entēdant pour la nourriture, qui surmonte nature, non seulement la discipline & institution, ains aussi la maniere de viure & qualité des alimens. S'il y a quelque femme de celles qui liront ceci, tant suiette à raison, qu'elle vueille biē estre persuadee de son deuoir, elle pourra auoir le moyen de se faire expliquer par vn homme de lettres, ce que i'ay prouué audit lieu: Aux autres qui bouchent l'aureille à toutes bonnes suasions, il ne faut plus long discours: car (comme dit le prouerbe) celuy est assez presché, qui n'a cure de biē faire. Toutefois ie poursuiuray encores ce propos, à toute auenture si i'en pourrois gaigner & côuertir quelqu'vne. Ie ne parle qu'aux sages & vertueuses femmes, qui ne faillent sinon par ignorance de leur deuoir. Nous n'auons que faire des folles & vicieuses.

Il ne leur appartient pas de nourrir leurs enfans, non plus que d'en auoir. Car il seroit à craindre que si elles nourrissoyent leurs enfans fussent de mesme vicieux: & que le monde fut encor plus corrompu & trauaillé, de leur race pernicieuse. Ce n'est trop de mal, d'auoir esté conçeu d'vne mauuaise femme, & nourry de sang neuf mois dedans son ventre, sans que l'enfant tire d'auantage de ses meschantes conditions, en les suçant auec laict. Dont c'est tresbien fait de les leur oster aussi tost qu'ils sont nez, & les bailler à vne bonne & sage nourrice: saine de corps & d'esprit, pour effacer d'vn meilleur suc, la complexion mauuaise imprimee en son corps des mauuais humeurs de la mere, qui causeroit semblables mœurs. Ainsi on transplante ses arbres & autres plantes en vn meilleur terroir, pour les rendre meilleures. Ainsi on trempe & laue de plusieurs bonnes liqueurs les drogues, pour effacer quelques mauuaises qualitez naturelles, & les abreuuer des bonnes, requises à la santé de l'homme. Ainsi dit on que Alcibiade natif d'Athenes, fut fort hardi & vaillant, contre la nature des Atheniens: parce que cõme dit Platon il auoit esté nourri d'vne femme de Sparte. Or estoit la nation Spartane de condition virile & courageuse: les Atheniens au contraire, estoient effeminez. Dont quelquefois Diogenes, venant de Sparte en Athenes, dit, qu'il venoit deuers les hommes, & s'en alloit deuers les femmes. Ce sont de grands poincts, que les honnestes Dames ont bien à estimer, & peser à la balance de leur iustice: & craindre, que les hommes mieux sensez prudens, qui sont d'auis ou consentent que leurs femmes ne nourrissent leurs enfans, ne le facent pour la mauuaise opinion, ou la certaine science qu'ils ont, des mauuaises mœurs & vicieuses conditions de leurs femmes. Quant à moy i'en suis logé là, que si ma femme estoit entachee d'aucun vice, que ie sçeusse, ie ne permettrois aucunement qu'elle alaitast nos enfans, & ainsi le doit faire chacun. Et les femmes se doiuent tenir pour reprouuees, & de mauuaise

uaise opinion enuers leurs maris ; quand ils ne les solicitent de nourrir leurs enfans. Car les maris qui ne les y inuitent (supposé qu'elles soyent saines de leur personne, & le puissent bien faire) leur font autant de deshonneur, que s'ils disoyent publiquement, ma femme n'est pas bien née, ou bien moriginee, ie ne veux pas que mes enfans y retirent. Bon Dieu, quel outrage est-ce là, si les femmes le sçauoyent bien cognoistre! Puis donc qu'il n'appartient que aux sages, pourquoy est ce que toutes vertueuses femmes ne declarent par cest effet leur sagesse, & ne quittent le rang des folles? Ie croy encores, que si elles sçauoyent quel plaisir il y a de nourrir ses enfans, duquel iouïssent leurs nourrices, elles se loüeroyent plustost à nourrir les enfans d'autruy, que de quitter les leurs. Es d'où procede que les nourrices communément sont tant amoureuses & passionnées des enfans qui leur sont estrangers, sinon de l'extréme plaisir qu'elles y reçoyuent ? lequel sans comparaison est plus grand que toutes les peines que donnent les enfans, dont il efface aisément les fascheries de la suiection, & quelque mauuais temps qu'on en a. Ie vous prie que l'on estime vn peu, le plaisir que l'enfant donne, quand il veut rire: comment il serre à demi ses petits yeux: & quant il veut pleurer, comment il fait la petite lippe: quand il veut parler, comment il fait des gestes & signes de ses petits doigts: comment il begaye de bonne grace, & double en quelques mots, contrefaisant le langage qu'il apprent: quand il veut cheminer, comment il chancelle de ses petits pieds. Mais y a-il passe-temps pareil à celuy que donne vn enfant, qui flate & mignarde sa nourrice en tettant? quand d'vne main il descouure & manie l'autre tetin, de l'autre luy prend ses cheueux, ou son colet en s'y ioüant : quand il rue coups de pieds à ceux qui le veulent destourner: & en vn mesme instant iette de ses yeux gracieux mille petits ris & œillades à sa nourrice. Quel plaisir est-ce de le voir parfois despiteux & fasché d'vn rien, fogner pour vne espingle ou autre

petite chose, se verser par terre, frapper & rudoyer ceux, qui les veulent ou appaiser ou prendre & emporter: comment il reiette l'or, l'argent, les bagues & ioyaux qu'on luy presente pour faire l'appointement: & tout soudain on le regaigne pour vne pomme, ou vn festu. Quel plaisir est d'entendre les folies des petits enfans, & voir leurs badineries: d'ouyr ce qu'ils respondent aux demandes, les questions & discours pueriles qu'ils font, les sottises qu'ils disent, & les propos qu'on ne sçait d'où ils viennent? De sorte que l'on dit bien vray, que là où il y a des enfans il ne faut ne fols, ne badins. N'y a-il pas grand plaisir de les voir iouer auec les chiens, auec les chats, ou courir apres eux: petrir de la terre, & en bastir des maisons, ou des fours: contrefaire l'arquebousier, le coureur de lance, le piquier: sonner du tabourin, faire des reuerences, contrefaire les sages, pleurer d'vn moineau que le chat leur a prins, ou des oiseaux qui volent qu'ils ne peuuét auoir: pleurer pour vne noix qu'ils ont perdue, & semblables chosettes? N'y a-il pas plaisir & passe-temps, quand ils ne veulent quitter leur mere, ou leur nourrice, & ne veulét aller à autre personne, quelque present ou flatterie qu'on leur sçache faire, & il se faut desrober finement d'eux? Quand ils ne veulent permettre que leur nourrice caresse en leur presence vn autre enfant, ou que luy donne à tetter? Quand ils se mettent en deuoir de la deffendre si quelqu'vn la menace, ou fait semblant de la battre: comment il crie le premier, & se tempeste pour vindiquer l'outrage? Ceste grand amour, iointe à ialousie, est si plaisante & agreable, qu'elle rauit tout le cœur d'vne nourrice, si elle est de bon naturel, humaine & gracieuse: tellement qu'elle n'aimera pas d'auãtage ses propres enfans, que l'estranger qu'elle nourrit. Et que peut-il estre, quand la mere propre est sa nourrice? Si vous prenez plaisir à ce qu'vn autre aura fait, comme à vn liure, vne peinture, ou autre chose artificielle, combien plus à ce qui sera forti de vostre esprit? Sans doute l'amour & le plai-

sir redoublent à l'endroit des meres, qui nourrissent leurs enfans. Car au contraire, Dieu permet bien souuent, que les enfans aiment plus leurs nourrices, que leurs meres. Dequoy nous lisons quelques exemples, que ie reciteray le plus succinctement qu'il me sera possible. Corneille Scipion surnommé Asian, ayant condamné à mort dix de ses plus vaillans capitaines, pour auoir forcé le temple des Vestales, mesprisa l'intercession des plus apparens de Rome, qui le supplioyent de leur pardonner & mitiger la loy : & mesmes il ne fit cas de la priere que luy en faisoit importunément le grand Scipion surnommé Affricain, son frere vterin. Et neantmoins fut vaincu des instances prieres d'vne sienne sœur de laict. Et quand son frere luy reprocha cela, comme discourtoisie, il respondit, qu'il tenoit plus pour mere, celle qui l'auoit alaité sans obligation naturelle, que celle qui l'auoit seulement enfanté. Nous lisons de deux cruels tyrans, monstres en nature, les plus scelerats & enormes qui furent iamais, Neron entre les Romains, & Antipater entre les Grecs: lesquels estans saouls d'autres horribles meschancetez, n'espargnerent la vie de leurs meres, desquelles ils tenoyent la leur. Mais on ne dit pas que ces vilains infames, ni autres diables de tyrans, ayent iamais offencé leurs nourrices. Les deux Gracches Romains tresvaillans & fameux capitaines, eurent vn frere bastard, semblablement hardi & vertueux. Cestuy-ci reuenant des guerres d'Asie, où il auoit tresbien fait, rencontra ensemblement sa mere & sa nourrice, il dōna premierement à sa nourrice vne ceinture d'or, puis à sa mere vne bague d'argent. La mere en fut honteuse, & le luy reprocha, à laquelle il respondit, estre plus attenu à sa nourrice. Car, vous ma mere (dit-il) ne m'auez porté que neuf mois dans vostre ventre assez à vostre aise: & ne m'auez nourri que de vostre sang, & aussi tost que m'auez veu en lumiere, vous pouuant dépaitrer de moy, vous m'auez abandonné. Et adonc ma nourrice m'a receu amiablemēt, m'a porté en ses bras, & nourri

de son laict, l'espace de trois ans, chose purement volontaire, & non de quelque necessité naturelle, comme à porter dans son ventre, & nourrir de son sang. Dont ie me sens plus redeuable à elle, que à vous, comme i'ay voulu demonstrer par la difference de mes presens. Voyla de beaux exemples, qui doiuent bien piquer les honnestes & vertueuses femmes, les exciter & contraindre à nourrir leurs enfans, & ne permettre qu'vne femme estrangere ait la meilleure part de leur amour, & le plus grand plaisir qu'ils donnent. Plusieurs royaumes d'Asie ont eu en si grand' reuerence, les enfans qui auoyent esté nourris de leurs meres, qu'ils ne permettoyent autres successeurs aux biens & estats du pere, que ceux que la mere auoit alaitez. Dōt aussi les Lacedemoniens esleurent pour leur septiéme Roy, des deux fils que Thomiste auoit laissé, non pas l'aisné, d'autant qu'vne estrangere l'auoit nourri, ains le puisné, alaité de la Roine sa mere. Leur raison fut tresbonne, car il faut que l'enfant pour dignement succeder au pere, soit respondant à ses conditions & vertus, outre ce qu'il y peut auoir de la supposition, quand les enfans sont nourris d'vne estrangere, & hors la maison. Car il est aisé de changer vn enfant à la nourrice. Et de fait on reproche souuent à ceux qui ne rapportent aux mœurs de leurs parens, qu'ils ont esté changez à la nourrice. Voila de beaux heritiers, des biens qui ne leur appartiennent aucunement: & les vrais enfans sont faits coquins, pauures laboureurs ou artizans: ausquels neantmoins on obserue vn cœur noble, vne façon gentille & honneste. Car ils se ressentent volontiers de la generosité de leurs parens. Tels sont (à mon aduis) la plus part de ceux qu'on voit fort differens aux mœurs & conditions de leurs parens putatifs. C'est que pour auoir esté changez à la nourrice, ce gētilhomme est tout lourdaut, mauffade, mesquin, coüard & vilain, n'approchant rien du naturel de ceux qui pēsent l'auoir fait: & ce paysant est gentil, honneste, courtois, liberal, & hardi: tout au rebours de

ceux que l'on dit ses parens. On escrit du bon Arthebã, Roy des Epirotes, que mourant vieux & ancien il laissa vn fils, auquel on supposa vn autre fils, d'vn simple cheualier, du consentement de sa nourrice, corrompuë à force d'argent. Depuis ceste nourrice ayant remors de conscience, descouurir la trahison: dont s'esleuerẽt de grãds guerres entre les deux competiteurs, qui finalement perdirent la vie en vne tres cruelle bataille: & le Royaume fut occupé d'vn estrãger, nommé Alexandre, frere de la belle Olympie, mere d'Alexandre le grand. Ceste desolation ne fut pas aduenuë si la Royne femme d'Arthebam eut nourri son enfant. Dont les tresprudens legislateurs Platon & Lycurge ordonnerent tresbien, que les femmes de moyen & de bas estat: eussent à nourrir tous leurs enfans, entant qu'elles pourroyent: & les grands Dames & Princesses, nourrissent aumoins leurs aisnez. C'est vne belle & sainte loy: & si elle estoit bien obseruee, les peres & meres n'auroyent tant de fascheries & desplaisirs pour leurs enfans mal nourris ou supposez, qui les affligent quelquefois si estrangement, qu'ils les voudroyent voir morts. Quel regret à vn pere & vne mere qui sont gens de bien & d'honneur, vertueux, modestes, continens, & paisibles, de voir quelqu'vn de leurs enfans insolent, yurongné, gourmand & tauernier, paillard, putanier & bordelier, bateur de paué, ioüeur, pipeur, larron, affronteur, brigand, voleur, assassin, mutin & querelleux, fol, enragé, malin & peruers, blasphemateur, & adonné à toute meschanceté. Quel creue-cœur est-ce aux bonnes gens, de se voir gourmander & matiner eux-mesmes de ce mauuais garnemẽt, s'ils ne le peuuent supporter en leur maison: ou s'ils le laissent à l'abandon, d'ouyr tous les iours des rapports, qu'on l'a mis en prison, qu'on l'enuoye en galere qu'on le va pendre, ou mettre sus la roue. D'vn autre enfant ils orront reproches, qu'il a battu ou tué quelqu'vn, & qu'on le cerche par tout: qu'il a desrobé, ou prins par force vne fille: qu'il est preuenu d'auoir

fait la fausse monnoye, d'estre bougre ou incestueux: D'vn autre, qu'il aura espousé vne putain du bordeau, qu'il hante les plus meschans garnimens de la ville, qu'il a part à tous les excés qui se font. Ie ne dis rien qu'on ne voye souuent, ioint aux engoisses extrémes qu'en ont les pauures gens, lesquels n'ont iamais peu rendre vertueux leurs enfans, mesmes dés leur enfance, à cause du mauuais laict qu'ils ont succé des nourrices mal sages & vicieuses, en maisons dissoluës, parmi des propos & actes vilains & deshonnestes. Ou bien parauenture tels enfans ne sont leurs, ains d'autres personnes mal creez & de mauuaises mœurs: desquels ils ne degenerent pas. S'ils sont incorrigibles, c'est de leur naturel, ou bien de la premiere education, laquelle est d'impressiõ tresferme. S'ils sont des-obeissans, c'est d'autant qu'ils ne recognoissent proprement ceux-là pour peres & meres, qui ne les ont esleuez dés le commencement. Ils s'accommoderont trop mieux aux complexions & mœurs de leurs peres nourriciers (qui parauenture sont leurs vrais peres) & de leurs meres nourrices (le plus souuent fort vicieuses) que aux honnestes conditions de ceux, qui les tiennent pour leurs enfans. Ie taise sciemment les incõueniens qui peuuent aduenir au corps de l'enfant: comme de prendre la grosse verole de sa paillarde nourrice, dont nous en voyons de grand maux aduenus depuis à toute vne famille: que le pere & la mere ayans mis quelquefois coucher le petit entre eux deux, ont eu leur part de la verole, encor secrette dans le corps de l'enfant. Ie ne dis rien de ceux que les nourrices estouffent malheureusemẽt, estant par trop endormies, bien souuent accablees de vin, lequel malheur aduient beaucoup plus rarement aux meres, d'autant que la naïue amour les rend plus vigilantes, diligentes & soigneuses de preuenir tels inconueniens. Quel desastre est celà, quel regret, quel desconfort, quelle rage à vne pauure femme, qui aura long temps desiré d'auoir vn enfant, & fait mille choses pour y aduenir: apres

qu'elle aura porté en son ventre auec mille fascheries, qu'elle aura depuis enfanté auec grand trauail & danger de sa vie, quand estant hors de tous ses maux, tres ioyeuse & cōtente d'auoir en fin vn bel enfant, qui luy fait oublier tout le mal qu'elle en a eu: de là à quelque mois on luy vient dire que sa nourrice l'a estouffé. Or ie vois maintenāt que toutes les femmes sont conuerties, & (Dieu merci) bien resoluës, de nourrir leurs enfans. Il n'y a plus qu'vn empeschemēt, qui n'est de leur costé: c'est qu'elles s'excusent sur leurs maris, ausquels elles sont (comme doiuent estre) subiettes. Car il y a plusieurs maris, qui ne veulent pas ouyr ou endurer le bruit, & le tintamarre que donnent souuent les enfans. Dont il faut faire chambre à part: & les bonnes femmes ne consentent pas volontiers d'estre separees de leurs maris. Car aussi est-il ordonné que l'homme ne separe ceux que Dieu a conioints. Ces bonnes femmes seroyent bien aises de supporter la peine que donnent les enfans, pourueu que leurs maris ne quittassent leur lict pour ceste occasion. Il y en a aussi, qui ne veulent permettre à leurs femmes de nourrir, afin que leurs tetins demeurent plus iolis, qu'ils se plaisent à manier, non pas des tetins mols. Il y en a d'autres qui haissent la senteur du laict au sein de leurs femmes. Les voila bien delicats: Et la pluspart de ceux qui parlent ainsi, font plus souuent l'amour à la nourrice, qu'à leur femme. Les tetins mols de la nourrice, ne la feteur du laict ne les desgoute: pour cela les bonnes gens ne la trouuent pas mauuaise robbe. I'ose bien dire d'auantage (pensez y bonnes femmes) que plusieurs de vos maris qui ne veulent que soyez nourrices, le font pour tenir dans la maison vne autre femme, esperans d'en iouyr, afin d'aller au change quand bon leur semble. Et ceux qui s'excusent, disans, que si leur femme nourrissoit, elle perdroit temps, ne redeuenant si tost grosse, & que ils desirent nombre d'enfans: croyez qu'ils prennent bien plaisir d'auoir nōbre de nourrices, pour assouuir leur cupidité charnelle. Car les nourrices, sont plus

aisees à desbaucher, que les garces & autres seruantes. Et on ne voit gueres de nourrices, sortir de la maison de ces hommes tant delicats, qu'elles n'y ayent rempli leurs panniers. Et puis on dit, que c'est quelque valet ou voisin qui l'a fait. Si les bonnes femmes sont bien aduisees, elles garderont honnestement leurs maris de ce peché mortel: en n'acceptant aucunes nourrices, ni dans leurs maisons ni ailleurs, ains faisans elles mesmes ce deuoir de nature, & Dieu benira leur labeur. Quant aux maris qui craignent tant le bruit, hayssent les tetins mols, & la senteur du laict, ie leur donneray à part des receptes contre toutes ces fascheries, si on me le demande.

## *Quand est bon le laict d'vne accouchee, combien d'heures doit estre l'enfant sans tetter, & qu'est ce qu'on luy doit donner premierement.*

### Chap. II.

QVAND l'enfant n'a plus besoin de sang, estant sur le poinct de sortir de la matrice, ledit sang recourt aux mammelles. Le premier qui est reçeu, est celuy que l'enfant a plus desdaigné, comme vicieux & mal agreable, dont il s'est tousiours tenu plus loin de la matrice, & partant il est plustost aux mammelles, comme il en estoit plus voisin. De tel sag grossier & bourbeux, se fait le premier laict espais, trouble, & caillebotté, appellé des Latins *Colostre*: lequel a esté estimé de toute ancienneté mauuais & trespernicieux, de sorte, qu'on l'a tousiours defendu aux enfans, pour les deux premiers iours. Car il leur cause vne indispositiõ d'estomach, dite *Colostratiõ*, tenuë pour mortelle. Voyez ce qu'en dit Pline. A ceste cause il est

*Liure 11. chap. 41.*

tresbien aduisé, que l'accouchee a vne femme substituee, (nommee *Soustenery* en Languedoc) qui donne sa mammelle à l'enfant és premiers iours, attendant que ce laict trouble s'esuacuë, par le moyen d'vn petit chien qui tette, ou autrement: & qu'il vienne aux mammelles de bon laict, du sang qui estoit prochain de la matrice, ou meilleur que cestuy-là, apres que tout le pire est vuidé. Il est vray que les pauures femmes, & mesmement les villageoises, ne regardent à tout cela. On leur donne tout à tetter, bon & mauuais: comme aussi quand ils sont plus grands, iaçoit que la mere se trouue enceinte, pour cela ne plus ne moins. Tant qu'il y a de laict, ils leur en donnent, iusques à la derniere goutte, & ne s'en trouuent pas mal: d'autant que ces enfans sont de robuste complexion, nais de peres & meres nourris grossierement, comme ils seront aussi. Dont telle nourriture ne les peut endommager. Mais à gens de ville, qui sont nourris plus delicatement, & à tous ceux qui ont moyen de mieux nourrir leurs enfans, ceste obseruation est bien requise & necessaire, que de deux iours pour le moins l'enfant ne tette sa mere.

Et luy doit-on bailler aussi tost qu'il est né, la mammelle de sa soustenery? on a accoustumé de laisser passer quelques heures, auant que luy donner à tetter, qui deux, qui trois, qui d'auantage: car il y a des matrones qui sont d'auis, que l'enfant ne doit tetter auant quatre heures de sa natiuité. Ie vous diray les faons des bestes aussi tost qu'ils sont nez, courent aux mammelles d'vn instinct naturel, & y retournent d'heure à heure, iusques à ce que leur petit estomach soit eslargi, & fait capable de suffisante quantité de laict pour plus long temps. Cela est raisonnable & naturel. Car l'enfant dans la matrice vit comme vne plante, qui incessamment tire suc de la terre par ses racines, dont estant sorti de là, il ne peut gueres durer sans aliment, qu'il ne crie & braye à la faim. Voila pourquoy le faon recourt soudain aux mammelles, sans crainte du cloi-

stre, qui est aussi és bestes: mais elles sont moins delicates que nos enfans. Et d'autant aussi qu'elles sont moins excrementeuses, il ne fait pas mal à leurs faons de tetter incontinent: comme il feroit à nos enfans, qui ont l'estomach & les boyaux pleins d'vn humeur visqueux & noirastre, qu'on appelle vulgairement Sirop, lequel doit vuider auant que l'enfant tette, ou pour le moins estre hors de l'estomach. Autrement cest humeur corromproit le laict que l'enfant succeroit. Dõt pour le haster à descendre & à se vuider, on donne à l'enfant bien tost apres qu'il est né, quelque chose à propos de cela, comme nous dirons incontinent. Les bestes n'ont point de ses obseruations, comme aussi n'en ont point de besoin. Car (ainsi que nous auons dit) elles sont moins excrementeuses: tesmoin qu'elles ne mouchét, ne crachent, ne pleurent: qui sont moyens d'expurgation. La matiere de cela s'en va au poil, ou plume, ou escaille. L'homme qui naist tout nud, est fort mol & delicat, le plus excrementeux de tous les animaux, comme il est le plus sage. Donques il est tres bon, que l'enfant ne tette qui n'ait passé deux ou trois heures: & qu'en criant vn peu, il n'ait exercice de son poulmon, qui donne contre l'estomach, (par le moyen du diaphragme) lequel en est plustost deschargé de son excrement, eschauffé & preparé à receuoir le laict, & en faire mieux son profit.

Et que donnera on cependant à l'enfant, pour amuser sa faim, qui est impatiente, suiuant ce que nous auons dit? Anciennement on leur donnoit du beurre & du miel: suiuant ce qui est dit au Prophete Esaye, chapitre 7. Voici la vierge conceura, & enfantera vn fils, qui aura nom Emanuel, il mangera beurre & miel. I'entens qu'encores pour le iourd'huy, les Iuifs en donnent à leurs enfans, auant qu'ils tettent aucunement. Quant aux nostres, on leur donne diuerses choses: les vns de la theriaque ou du mithridat le gros d'vne febue: les autres vne cuillerée de miel rosat, les autres de syrop violant: les autres vn peu de succre en poudre,

auec vne fueille d'or hachee bien menu : les autres autre chose, comme au païs d'Agenois, d'huile d'amandre douces, auec succre candi, tout ainsi qu'à la mere: ou vne cueilleree de vin pur, ou des ails maschez, pour les y accoustumer de bon heure, & faire qu'ils soient moins suiets à la vermine. Ceux qui leur baillent de la theriaque, ou du mithridat, pensent que le syrop, que les enfans ont dans le corps soit chose venimeuse: parce qu'il est noiraſtre, & de laide façon. Mais ce n'est qu'vn excrement, respondant à la fiante des boyaux, qui luy succedera. Parquoy le miel rosat, & le syrop violant sont fort bons, & suffisans à le faire vuider, & à purger l'enfant de ceste ordure. Pour executer les deux intentions, ie leur donne volontiers du succre & de l'or. Car le succre purge & nettoye assez; l'or est contre-venin. Dont on satisfait mieux à l'opinion vulgaire. Donques vn peu apres que l'enfant aura crié, on luy donnera l'vne desdites choses: & delà à deux heures pourra tetter, mesmes apres auoir dormi. Quand au laict de la mere, il en abstiẽdra pour le moins les trois premiers iours.

## *Qu'vne pucelle peut auoir du laict en quantité notable.*

### CHAP. III.

Les Logiciens font vne fausse consequence, quand ils disent : S'elle a du laict, elle a fait vn enfant : veu que les femmes grosses, auant leur deliurance en peuuent monstrer beaucoup. Ils cõcluent bien mieux, quand ils inferent du laict, qu'elle a eu compagnie d'homme. Si est-ce que ceste reigle n'est pas si veritable, que quelquefois ne soit veu autrement. Car si on presse les mammelles aux enfans qui viennent de naistre, on en voit

sortir vn peu de laict, sinon à tous, au moins à la plus part. Mais ie ne m'arreste pas là : ie veux prouuer que aux grandes filles, qui passent l'aage de douze ans, on en peut trouuer quantité, elles estant pucelles. Hippocras est le premier qui nous en a donné aduis, escriuât en ses Aphorismes que si vne femelle sans estre enceinte, ou auoir enfanté, a du laict, sa purgation naturelle est empeschee. La raison est bien euidente, à qui sçait, d'où prouient le laict: & quand nous l'aurons declaree, ce propos ne sera si nouueau & estrange, côme il semble de prime face. Nous auons enseigné au premier chapitre du secôd liure, que le sexe feminin froid & humide en comparaison, a plus de sang que n'a le masculin: mais il est plus cru & aiqueux. Nature l'a ainsi fait, pouruoyant de nourriture aux enfans, que les femmes ont à porter communément neuf ou dix mois: pource que les enfans le cuisent d'auantage dedans leur foye, qui ne deuoit pas estre oisif ne inutile: & la mere, n'en pouuoit engendrer la quantité requise, s'il ne demeuroit imparfait. Le pere a moins de sang, mais il est plus espais & cuit, pour cause de la semence, qui en deuoit prouenir: & il estoit necessaire qu'il fournit de plus grande efficace, que la femelle. Donques les femmes ont prou de sang puis qu'il suffit à deux, à trois, quelquefois à quatre & iusques à neuf, selon le nombre des enfans d'vne ventree. Et quand elles ne sont enceintes, vne portion demeure superflue & excrementeuse, de sa seule quantité, à celles qui sont bien saines, laquelle ne peut que nuire au corps, faisant rompre les veines, ou suffocant la chaleur naturelle. A quoy nature a pourueu, donnant moyen que le sang plus crud & indigest fust separé, & mis dehors par les veines de la matrice, tous les mois vne fois suiuant le discours de la Lune. Ce qu'a donné occasion aux gens de dire, que les femmes tiennent de la Lune, & se gouuernent par elle comme dit Aristote. Ce qu'elles vuident, leur est tout inutile, parce qu'elles en ont plus grande prouision qu'il ne fait besoin à leur corps attê-

*Aphoris. 30. li. 5.*

*Voyez le 1. cha. du 3. liure.*

*Liure 7. hist. des animaux chap. 2.*

dant la conception. Lors tout eſt retenu communément, pour nourrir le petit, qui fait bien ſon profit de ce qu'eſtoit trop à la mere, & met à ſon viſage le ſang pituiteux, le faiſant deuenir fort bon. Quand l'enfant eſt grandet, & s'appreſte de venir en lumiere, nature qu'a eu le ſoin d'auitailler ſa demeure auant qu'il y entraſt, penſe ſoudain à le nourrir ſes premiers ans, d'vne matiere accordante à ſa delicateſſe, & qui ſoit germaine de l'aliment qu'il a prins dans le ventre. Car ſa tendreur ne pourroit endurer vne grande mutation: & il luy faut de la nourriture fort agreable, d'autant qu'elle doit paſſer par la bouche, & non plus par le nombril. Pour ces deux cauſes il a eſté ordonné, que le ſang qui ſeroit de reſte, ne ſeruant de rien à la mere, apres l'enfantement ſe tourneroit vers les mammelles, en lieu d'eſtre vuidé tous les mois comme de couſtume. Là il deuient plus doux & blanc, eſtant façonné de ces glandes que nature y a mis en grand nombre pour tel effect. Ces glandes cuiſent de leur chaleur & alterent à leur ſemblance, le ſang qui leur eſt octroyé phlegmatic & imparfait, trié par tout le corps. Il ne faut pas cuider ce, que nos maieurs ont creu, qu'il y ayent certains vaiſſeaux, qui d'vne continuité portent droit aux mammelles le ſang, qu'au parauant verſoit en la matrice: d'où ils prenoyent l'accord de ces parties là. Il eſt vray que le flux d'embas ceſſe communémēt, tandis que la femme a du laict: mais le paſſage d'vn lieu à autre, ſe fait par long contours de la groſſe veine caue, & de ſes rameaux, iuſques à ce que le ſang vient aux branchettes qu'apporte la nourriture à la poitrine & aux tetins. Ceux auſſi faillent lourdement qui penſent le laict eſtre fait du ſang decuit au rencōtre des mammelles. Car il n'eſtoit qu'a demy cuit, fort detrempé, & comme pituite inſipide naturelle: les glādes des tetins y mettent tant de façon, qu'il deuient eſpaix, doux & blanc en perfection. Ces qualitez ne viēnent pas d'ailleurs, que de la concoction: laquelle finit ordinairement à l'aſſimilation, dernier but de nature.

Mais tels propos sont mieux pour nostre escolle (où il faut monstrer les erreurs des Medecins vulgaires) que pour instruire le peuple. Reprenons doncques nostre discours, & concluons mes-huy sans plus de plaid, ce qu'auons proposé.

Depuis que les femelles ont fait leur grand effort de croistre, il se trouue dedans leurs veines, beaucoup plus de sang qu'il n'est de besoin pour la nourriture de leur corps. Parquoy il s'amasse vers la matrice, & par là se vuide ce qui est trop, par certains laps de temps. Si la femme vient à conceuoir, tout est retenu par l'enfant: & depuis pour faire le laict. Si elle ne conçoit, & neantmoins n'a sa purgation continuee chaque mois (comme elle auoit de coustume) nous pensons que le sang luy est diminué pour quelque occasion: & n'en a point de reste, quand son corps en a prins autant que luy en faut: ou que les veines de l'amarris sont opilees & closes de quelque matiere espaisse, qu'empesche le sang de sortir: ou que le sang est destourné ailleurs y causant de grans maux. Comme nous voyõs quelquefois des rougeurs laides au visage, à cause du sang qui s'accoustume de venir és lieux hauts. Aux autres il fait douleur de teste, & l'estourdit de sa grand quantité, ou de ses vapeurs. Les autres en perdent le sens, & en deuiennent folles: les autres saignent souuent du nez: les autres vomissent le sang. D'autres ont peine d'haleiner pour la repletion pulmonique: les autres ont douleur aux reins du sang qui est par trop pressé dedans la grande veine: les autres ne peuuent marcher, pour vne pesanteur de iambes, non d'autre occasion que d'vne repletion demesuree. Ainsi peut-il aduenir, que la poitrine receuant grand amas de sang, en peu de temps s'augmentera, & les tetins enfleront à outrance. Comme on voit, que dés aussi tost que le corps cesse de croistre & commence à redonder en sang, le sein deuient fourny & plein, les mammelles poussent auant & frairent. Si donc elles reçoiuent par quelque occasion, plus de sang que ne leur en faut au besoin de leur

nourriture, elles croistront en toute dimension euidē-te: & si la cause perseuere, pourquoy ne pourront les mammelles de ce qui leur abonde, en faire du laict, puis que elles ont ceste proprieté donnee de nature? Qui respondroit, que les mammelles ne s'y amusent point, sinon pour nourrir l'enfant né du corps, auquel elles sont: cestuy-là signifieroit, que nos parties vsent de quelque discretion ou raison: qui est vne propositiō fausse. On pourroit bien mieux dire, que nonobstant l'affluence du sang, les tetins n'en font pas du laict, s'ils n'ont fraischement reçeu de la conception, certaine qualité excitante leur vertu lactifique. Mais ceste raison, fondee seulement sur l'experience de ce qu'aduiēt le plus souuent, ne peut renuerser la premiere. Car si les glandes du tetin ont ce pouuoir, à raison de leur complexion & forme, de conuertir le sang en laict: pourueu qu'il leur en vienne plus qu'elles n'en peuuent consumer (dont nous disons, que c'est leur excrement benin, comme la matiere de la semence au respect de tous les membres) pourquoy ne le feront elles, toutes les fois que cela aduiendra? Telle puissance ne vient pas de l'enfant, ou elle ne seroit pas naturelle nee, comme nous l'estimons. D'auantage, si le laict est perdu aux nourrices, long temps apres l'enfantement nous le remettons en son train, tirant le sang vers les mammelles. Et quoy? Aristote dit bien (& on le voit aussi de fait) que quelques hommes ont du laict, qu'on peut succer ou espraindre. On fait aussi conte d'vn Syrien, qui nourrit son enfant plus de six mois de son propre laict. Il n'y a rien donc qui empesche, que la femelle aye du laict, sans auoir enfanté ou conçeu, par la seule retention de ses menstrues: pourueu que la furie du sang se rue aux mammelles. Mais de vray cela n'est pas de duree, & ne soustient sinon quelques secousses du sang, qui y est porté assez impetueux. Car bien tost apres il est departi aux autres membres, s'il n'est entretenu en ce quartier là par frequente attractiō, ou s'il trouue depuis yssuë par les vei-

*Liu. 4. histo. des animaux chap. 20.*

nes de la matrice. Voila pourquoy c'est chose rare, de voir qu'vne fille aye du laict. Toutesfois il peut aduenir par les raisons susdites, lesquelles font trouuer Hippocras veritable en l'aphorisme que nous auons cité. Doncques il ne faut pas nier le pucellage, sans deuë consideration, à celle qui auroit du laict, puisque l'authorité, d'vn si grand personnage (qui peut auoir veu ce cas aduenir) nous peut suspendre le iugement. Ainsi le Iurisconsulte admet, pour la seule authorité d'Hippocras, le part septimestre au 17. liure des responces de Paul, en la loy *Septimo, ff. de statu hom.* Mais la raison d'abondant est plus forte, que toute l'authorité des plus sçauans du monde, & il me semble que les causes alleguees monstrent assez euidemment, estre chose bien naturelle, que pour la repletion des veines aux tetins (laquelle suit la suppression des fleurs) la femelle sans estre grosse ou auoir enfanté, puisse auoir du laict: lequel s'il est succé, continuë quelque espace de temps.

## *S'il y a certaine cognoissance du pucellage d'vne fille.*

### CHAP. IIII.



CE propos n'est d'ici proprement, où nous traitons du laict, & de la nourriture des enfans: mais d'autant que nous sommes venus à mouuoir ceste question, qu'vne pucelle peut auoir du laict & que du laict on ne peut arguer la corruption d'vne fille, contre l'opinion vulgaire, i'ay pensé de pouuoir traiter consecutiuement, s'il y a quelque argument certain du pucellage. La question est de grand importance, à l'honneur ou deshonneur des filles, à la dissolution du mariage contracté auec vn impuissant, ou froid & maleficié: & à la condamnation ou absolution

lution de celuy que l'on accuse d'auoir forcé & violé, ou volontairement desloré vne fille. Parquoy les Magistrats y doiuent bien aduiser : & plus encor les Medecins & Chirurgiens à ce deputez, comme experts, ausquels le Magistrat en croit. Dont s'il y a faute, le tort en est plus aux commissaires, qui ont mal rapporté, que n'est au Iuge qui a fait la sentence. Les matrones ou leuandieres s'attribuent ceste prerogatiue, de sçauoir mieux iuger du pucellage, que nous, ou que les Chirurgiens, d'autant qu'elles y sont plus exercees & duites que les hommes, ayans familiarité & accez libre auec les filles entieres & corrompues, qui se communiquent plus volontiers aux Sages-femmes qu'aux hommes, encor qu'ils soyent plus sages. Mais les matrones s'y peuuent grandement abuser, sur tout à faute d'estre bien versees en l'anatomie des parties honteuses. Car celuy seul peut cognoistre la verité du pucellage, qui est bien exercé en l'obseruation occulaire des matrices en diuers aages. Hippocras dit generalement de toute la Medecine, que le iugement y est fort difficile. Ie dis semblablement, qu'il est tresmal aisé de iuger du pucellage : & encor plus d'en respondre, suyuant ce qui est escrit en Esope, de celuy qui auoit tousiours porté deux filles gemelles dans vne besasse pendue à son col, dés qu'elles furent nees: interrogé si elles estoyent pucelles, il dit, qu'il respondroit bien de celle qu'il portoit deuant : mais non pas de celle qu'il portoit sur le dos. C'est vn bestail de tres mauuaise garde, comme dit le prouerbe. Et quant à la cognoissance, tant de desloration, que de pucellage, les Sages-femmes quelquefois en font trop bon marché. I'y trouue biẽ de la difficulté, quoy que ie ne sois pas ignorant de l'anatomie vterine, comm' elles sont pour la pluspart. Car i'en veux excepter au moins donne Geruaise, matrone de Montpellier, vrayement Sage-femme & bien aduisee, qui ne faut gueres aux anatomies publiques, lors que nous auõs en main vne femelle. Or pour monstrer l'abus qui se commet à la

*Apho. 1. Liure 1.*

perquisition du pucellage, ie departiray les signes & argumens que le vulgaire tient, en deux ordres : l'vn sera des plus vrais, que l'on recerche au visage, au col, aux tetins, & ailleurs, sans visitation des parties secrettes : l'autre sera, de ceux qu'on recerche plus proprement és abismes desdites parties. A raison dequoy ie reciteray quelques depositions des Leuandieres, pour monstrer leur accord és poincts principaux qu'elles touchent.

Vn des signes qu'on veut estre des plus expres, est si absurde que rië plus. C'est que le tetin, ou petit bout de la tette, change de couleur, à l'instant qu'vne fille est deflorée. Car son entour deuient tanné, ou noirastre, ou autrement changé. O combien il y a de vieilles filles, vrayement pucelles, qui l'ont ainsi couloure? Cela est commun à toutes femelles, que par le changement de l'aage, cest entour (nommé *Phos* des Grecs, qui signifie aussi lumiere) change de couleur. Et comment seroit-il possible, que ceste mutation aduint à vn instant, pour l'ouuerture faite au cabinet de la virginité ? Qui en seroit la cause immediate, prochaine, & coniointe ? i'accorde bien qu'il y a vn tresgrand consentement des mammelles à la matrice, comme i'ay remonstré au precedent chap. & le pourray encor mieux expliquer au prochain. Mais le consentement le plus grand qui soit entre toutes les parties de nostre corps, ne peut causer vn tel changement, ne si soudain, mesmes en faict de couleurs. La defloration se cognoistroit plustost au visage, & aux yeux, si la fille n'est par trop asseurée, deshontee, & effrontee. Car estant depucellee, quoy que ce soit honnestement & par mariage, elle en est vn peu matee & honteuse, l'oeil triste, terni, & vergogneux, son visage rougit facilement, quand elle voit ses plus familiers. Voila des changemens qui peuuent aduenir soudain aux filles, si elles sont modestes & honnestes. Car le iour au parauant vous les voyez plus deliberees & enioüees. Aussi tost qu'elles ont perdu leur pucellage, induisent

vne autre contenance, & le visage en est aucunement changé. Mais des tetins, c'est vne pure resuerie, ce que on en dit. Autant vain est vn autre signe, que l'on veut estre commun aux garçons & aux filles, qui ont perdu leur pucellage. Mesurez auec vn fillet la grosseur du col, puis du méton au sommet de la teste. Si les mesures sont esgales, la personne est vierge. Si le col est plus gros, elle est corrompue. Car (disent-ils) le col s'engrossit à l'instant que l'on se corrompt, ou en soy, ou auec vne autre. Mais cela ne peut auoir lieu à la defloration d'vne fille, puis qu'il peut aduenir de soy-mesme, & non plus d'vn garçon : car on ne l'estime pas moins vierge, pour les pollutions nocturnes, qu'il peut auoir. D'auantage, il n'y a pas dequoy s'arrester à cest argument, veu que par la puberté le col engrossit de soy-mesme. Et c'est adoc que l'enfant change de voix (que l'on dit en Grec, *tragan*, qui signifie bouquiner) à cause que la tranchee artere ou gargamelle, se dilate euidemét, par la chaleur plus forte & seiche. Dont il s'ensuit, que le col engrossit de mesmes. Et qui doute, que plusieurs demeurent encor vierges, long temps apres le terme de leur puberté? On dit aussi, que à l'instant que les garçons ou les filles perdent leur pucellage, le bout du nez se entr'ouure : & que depuis on y trouue manifeste separation des deux cartillages. Mais c'est vne baye. Car la diuision y est tousiours : & on la sent plus manifeste, quand le corps est plus deseiché. Cela est en la puberté, & depuis que le poil aussi prouient és parties honteuses, tesmoignant exiccation notable. Dont ceux qui s'addonnent plustost aux fémes, ont plustost de la barbe, qu'ils n'auroyét pas d'autát que leur corps se deseiche d'auantage. Ainsi dit Martial à ce propos:

II.

III.

*De là vint le bouquin, & les poils fort hatifs.*
*La mere s'esbahit de voir barbe à son fils.*

On fait aussi des preuues, à cognoistre si la fille est pucelle. Donnez luy vn peu du bois d'aloés pulurizé, à boire, ou à manger: si ell'est vierge, pissera incontinét. Item, mettez sur la braise des fueilles de lapas brisees, IIII. V.

& que la fille en sente la fumee. Si ne se compisse, elle n'est pas vierge : comme aussi, si elle ne deuient pasle, de la fumee des fleurs dudit lapas. Tout cela est mal fondé, & tel qu'on ne s'y doit aucunement arrester. Il faut s'approcher de plus pres, & descendre aux abismes de l'enfer de la tresdeuote Alibec de Boccace, auquel le bon & saint hermite Rustic mettoit son diable. C'est là où l'on trouuera le secret du pucellage, si aucun y en a, & où l'on sçaura de ses nouuelles. C'est le second ordre des signes & argumens qu'on propose à cognoistre de la defloration & du pucellage. Et premierement oyons ce que en rapportet les Sages-femmes. I'ay deux depositions, l'vne de Paris, l'autre de Bearn: qui sont lieux assez distans, pour ne s'estre communiquees les vnes aux autres. Dont on pourra voir, comment ces bonnes femmes s'accordent en leurs signes & iugemens, lesquels doiuent estre vniformes, s'ils sont veritables. Car la verité est consonne & accordante à elle mesme. Et les femmes ont leurs parties amoureuses semblables les vnes aux autres, soyent de Paris, ou de Bearn, ou d'autre part du monde, soyét Damoiselles ou paysandes, belles ou laides. Car (comme on dit communément) couurez le visage, tout le reste est semblable. Il n'y a que le teint, & les traits du visage, qui amusent & abusent les hommes, sinon parauanture la grace, la contenance, & le babil, qui nous attire plus à vne laide, & la fait plus aimer, qu'vne plus belle, sans autre condition agreable. Voyons donc comment les susdits rapports s'accordent, l'vn de la defloration, & l'autre du pucellage, car ils se doiuent rencontrer, par la raison des contraires : & commençons aux Bearnois, parce qu'il atteste du pucellage, qui est premier en temps, en ordre, & en dignité.

*Nouue. 10. iournee 3.*

*Nous Iouanne del Mon, & Iouanne Verguire, & Beatrix Laurade, de la perroquie d'Espoire en Bearn, matrones & meyroulieres, interrogades & esprouuades. Certifican à tous & à toutes que appartiendro, que par ordonnance de iustice, &*

*commandement du haut magistrat, monsieur lou iuge del dit loc d'Espere, que lou quinziéme iour del mes de May, l'an mil cinq cens quarãte cinq, nous matrone, sudittes, auen trouuade, visitade, & reguardade Mariette de Garigues, de l'aage de quinze ans ou enuiron, sus asso, que ladite Mariette diste, que ero forsade, desflorade, & depuiselade. De là ou nous meyroulieres sudittes, auen tout visitat & regardat, dam tres candelons alucats, toucat dab las mas, & espiat dablous oueils, & arreuirat dab lous digts. Et auen trouuat, que non eron pas, lous 1 broquadés podads, ny lou 2 baillon delougat, ny la 3 barbole abaissade, ny 4 l'entrepé ridat, ny lou 5 reffiron vbert, ny lou 6 gingibert fendut, ny lou 7 pepillon recoquillat, ny la 8 dame dan miech retirade, ny lous tres 9 desuiadés, ny lou 10 vilipendis pelat, ny lou 11 guilleuard alargat, ny la 12 barreuidau desuiade, ny l'oz 13 bertrand romput, ny lou 14 bipendix aucunement escorgeat. Lou tout nous matrones & meyroulieres sudittes ainsi disen per nostre rapport, & iugement adrect.*

Voila quatorze notes qui signifient le pucellage, selon les Bearnoises. Voyons maintenãt la deposition des Parisiennes, qui font leur rapport d'vne qui estoit defloree.

*Nous Marion Teste, Iane de Meaux, Iane de la Guigans, & Magdaleine de la Lippue, matrones iurees de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le quatorziéme iour de Iuin, mil cinq cens trente deux, par l'ordonnance de monsieur le Preuost de Paris, ou son lieutenant, en ladite ville, nous sommes transportees en la rue de Frepaut, ou pend pour enseigne la pantoufle, ou nous auons veue & visitee Henriette Peliciere, ieune fille, aagee de quinze ans, ou enuiron, sur la plainte par elle faite à iustice, contre Simon le Bragard, duquel elle a dit auoir esté forcee & defloree. Et le tout veu & visité au doigt & à l'œil, nous trouuons qu'elle a les 1 barres froissees, le 2 haleron demis, la 3 dame du milieu retiree, le 4 ponnant debiffé, les 5 toutons deuoyez, 6 l'enchenart retourné, la 7 babolle abbatue, 8 l'entrepent riddé, 9 l'arriere fosse ouuerte, le 10 guilboquet fendu, le 11 lippon recoquillé, le 12 barbidaut tout*

*escorché, & tout le 13 lipandis pelé, le 14 guilleuard eslargi, les 15 balunaus pendans. Et le tout veu & visité fueillet par fueillet, auons trouué qu'il y auoit trace de vit. Et ainsi nous dittes matrones certifions estre vray, à vous monsieur le Preuost, au serment qu'auons à ladite ville.*

En voila quinze de bon conte, qui respondent assez bien aux quatorze signees des Bearnoises, ainsi que ie les rapporte les vns autres, sauf le dernier *Balunaus*, qui n'a son respondant, que ie sçache.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1 | *Brocadés podads.* | C'est à dire. | *Ponnant debiffé.* |
| 2 | *Haillon delougat.* | | *Haleron demis.* |
| 3 | *Barbole abaissade.* | | *Barbolle abbatue.* |
| 4 | *L'entrepé riddat.* | | *Entrepend ridé.* |
| 5 | *Reffiron vbert.* | | *Arriere fosse ouuerte.* |
| 6 | *Gingibert fendut.* | | *Guilloquet fendu.* |
| 7 | *Pepillon recoquillat.* | | *Lippion recoquillé.* |
| 8 | *Dame deau miech, retirade.* | | *Dame du milieu retiree.* |
| 9 | *Tres desuiades.* | | *Toutons deuoyez.* |
| 10 | *Vilipendis pelat.* | | *Lippendis pelé.* |
| 11 | *Guilleuar alargat.* | | *Guilleuar retour.* |
| 12 | *Barreuidau desuiade.* | | *Enchenart retour.* |
| 13 | *L'os Bertrand romput.* | | *Barres froissees.* |
| 14 | *Bipendix escorgeat.* | | *Barbidaut escorché.* |

I'en veu adiouster vne troisiéme, qui est la deposition des matrones de Carcassonne, pour plus grand confirmation de ces propos. Car il est dit, qu'en la bouche de deux ou de trois consiste toute verité.

*Nous autras Guillaumine & Iano iuradas de la ville basse de Carcessonne, pressas d'offici per monsieur l'official del dit Carcassonne, per visitar Margarite d'Astorguin, si elle ero desflorado & desuerginado, disen & attesten à tous aquels & aquellos que aquestas leittras veyran & legiran, que lou iour de huey, nous hen transportadas en la maison de ladite d'A-*

*storgnin, & l'auẽ trounado colcado sur vn liech, & apres auer fach allucar tres cãdelas de cero, l'auen regardado en lous yols, palpado & tocado en lous digts. Auen trouuat que l'os Bertrãd es romput & fendut, la donno del miech es reuirado, lous tres pels desuiadés, lou quinqueral tout esquinsat, lous intrans & pindourlets tous escousfendus, lous bons dals coustats pla masserats, lous pels de dessus tous recoquillats. Per so disen, que ladite Marguarite, per y auer estat passat lou bout del mescle, es ben desflorade & desuerginade. A tal disen & attesten.*

Or venons à l'examen de ces argumens ou signes. Il y en a de fort legers, & d'autres qui sont faux. Legers sont ceux, qui ne tesmoignẽt sinon quelque compression faite contre la partie honteuse. Car depuis que les filles & femmes ont apprins de cheuaucher à l'Italienne, le iarret contre l'arçon, leur poil n'est si bien rengé, ains vn peu recoquillé : & la motte est plus en platte forme, qu'aux autres femelles, qui cheuauchent les cuisses bien serrees. Vn signe tres faux est celuy de l'ozbertrand rompu : car nous auõs remonstré au premier chap. du quatriéme liure, que mesmes par l'enfantement (qui est bien vn plus grand effort) il ne s'ouure ni froisse. Laissons les autres signes, & venons au principal : qui de tout temps a esté renommé pour vraye marque du pucellage. C'est la dame du milieu, que les anciens ont appellé Hymen, ceinture ou zone & cloistre de virginité : sçauoir est, vne peau tendue au trauers du passage, qu'il faut rõpre au depucellement. Et pource on appelle Hymenee, le Dieu qui preside aux nopces, & lequel on inuoquoit pour estre fauorable aux pucelles à ce combat, aux fins qu'elles n'en mourussent. Plusieurs estiment que c'est vne fiction poëtique, & vn erreur des gens peu versez en l'anatomie, soyent Medecins ou Chirurgiens, qui ont reçeu & tenu iusques à present, qu'il y a au deuant du col de la matrice, presque au milieu du passage dedié au mẽbre viril (comme la gaine au couteau) vne peau tissuë de veines & arteres, en façon de haye, que l'on rompt en la defloration. Dont les pauures fillettes ont

grand douleur, & rendent quelque sang vermeil. Les modernes, Fernel, Sylvius, Vassé, & autres tiennent cela pour fable affirmans qu'il n'y a aucun obstacle, ou diaphragme, haye ou mur metoyant (comme on le voudra appeller) en ce passage là, non plus que dans le gros boyau, trop cognu des Sodomites abominables. Si cela estoit vray, la douleur que sent vne pucelle en sa defloration, ne seroit que l'extention & dilatation du cõduit, (lequel iusques adonc estoit demeuré contraint & serré) qu'on eslargit maintenant par force: comme quand on met le doigt au fondement d'vn petit enfant, pour le sonder, à cause de la pierre Car la nature de la fille est ainsi dilatable, sauf le plus: dont il ne faut trouuer estrange, ce qu'on dit quelques vnes auoir esté deflorees à six ou à sept ans (& plus ieunes encore) par des vilains infames. Mais tant plus la fille est estroite de sa nature, tant plus elle endure de mal à la nouuelle entree du membre, qui la contraint à s'eslargir. Semblable douleur, mais vn peu plus cuisante, est en l'enfantemẽt, pour lequel il faut que ce passage soit encor plus dilaté. Et puis tout se remet & resserre gentillement, quand l'enfant est sorti: tellemẽt que le conduit n'en demeure gueres plus large qu'au parauant. C'est cõme vn boyau fort charnu & espais, qui se peut eslargir par force: & la force cessant, il retourne en son premier estat, ou peu s'en faut. Bien est vray, que la femme qui n'a iamais porté enfans, quoy que son engin ait esté long temps reuisité, recognu, & bien frequenté, demeure plus estroite, que si elle auoit fait des enfans. Mais il s'en peut trouuer, qui ne seront plus larges ayant souuent enfanté, que d'autres qui sont nouuelles mariees. Cela procede tant de la corpulẽce, & cõformation, que de la charnure de la femme, ioint le qualibre du membre qui en aura iouy. Car quant à la corpulence, n'est il pas raisonnable qu'vn plus grãd corps ait toutes ces parties plus grãdes, s'il est biẽ proportionné, & par consequent, les ouuertures naturelles plus amples? Et aux corps moins proportionnez, ne

voit-on pas aux vns fort grand bouche, fenduë iusques aux aureilles : aux autres de grandes & larges oreilles, comme des vans à vanner le grain. Il y en a qui ont l'œil fort fendu & ouuert, d'autres ont les narilles si amples & patentes, qu'on leur voit iusques au cerueau par maniere de dire. Il y en a qui ont les doigts fort longs, les iambes fort longues, & le corps court. Les autres au contraire, ont tout petit & peu fendu. Semblablement des parties internes, les vns ont grand & ample estomach, capable de beaucoup de viande, ia-çoit que le corps soit petit, les autres vn grand foye. Il y en a qui ont la vessie fort ample, les boyaux grands, les veines & arteres fort larges, les autres au contraire, ont tout plus resserré, ou ceste partie plus estroite, & l'autre moins. Pourquoy ne sera-il de mesme, tant de la matrice, que de son passage? comme aussi nous voyons du membre viril, qui luy respond en proportion. Tous hommes l'ont-ils de mesme taille ou qualibre, en toute dimension? Il est certain que non. Et quoy qu'on dise, *ad formam nasi, cognoscitur ad te leuani*, d'autant que la proportion des membres n'est obseruee en tous, plusieurs ont vne belle trompe de nez, qui sont camus dans la brayette: & plusieurs camus de nez, sont bien appointez du principal outil. On dit que les femmes fort fenduës de bouche, sont aussi bien fenduës en bas: & celles qui ont petit pied, ont leurs cas plus estroit. Peut estre que cela auroit lieu, si tout estoit proportionné de mesmes: ce qui n'est pas comme i'ay remonstré. Parquoy souuent on recognoit tout le contraire, de ce qu'on dit vulgairement. Il aduient bien communément, que selon la corpulence, les grandes femmes ont tout plus grand, & les petites plus petit, & que la conformation des parties retenant certaine proportion en tout le corps de la grande ouuerture & capacité de l'vne, on comprendra & inferera le semblable des autres, mais non pas tousiours & en toutes. Et pource nous y adioustons la charnure, qui en ce fait est de grande importance. Car les femmes de chair ferme, ont leur

cas plus serré: & les mollasses au contraire. Finalement l'outil de grand calibre, fait plus grande ouuerture & dilation que le petit: d'autant que cest estuy ne s'eslargit qu'à la mesure de l'instrument qu'il reçoit. Puis donc que la diuerse taille & corpulence, de la diuerse conformation des parties, & differente charnure, les filles d'vn mesme aage sont differentes en la capacité de leur enfer, & quand le diable de Rustic y a passé, elles restent encore differente selon le calibre de sa teste escornee, comment pourra-on iuger du pucellage, en les sondant auec le doigt, ou auec vne chandelle, par le moyen d'vn Miroir matrical, à recognoistre si ce cõduit est serré & estroit, ou lasche & large plus ou moins? Car si la fille est de l'aage nubil, & de la corpulence requise à mariage, elle receura sans difficulté, encor qu'elle soit vierge, vne assez grosse sonde, cõme elle receuroit bien le manche de l'homme autant gros. Toutesfois on ne dira pas, pour le passage qui a fait la chandelle, que la fille soit moins pucelle, comme on le dira, si ledit manche y a passé. Et quelle difference y aura il en ce passage? Ne demeurera il pas semblable à soy, de mesme figure, situation des parties, & autres accidens, pour auoir reçeu la chandelle, que pour le membre viril, & au contraire? Voila comment on fait tort à quelques filles, en les sondant ainsi, pour iuger si elles sont entieres ou corrompuës: car si la chandelle y entre assez facilement, on iuge que le membre viril y auoit fait passage, & toutesfois il n'y aura chose à la verité, sinon que son conduit est aisément dilatable: & la chandelle y peut estre aussi bien le premier reçeu, que le membre soupçonné. Ie vous demande, si la fille y auoit mis quelquefois son doigt bien auant, seroit-elle pour cela moins pucelle? Et toutesfois, on y trouuera le passage tout fait. Semblablement quand on sonde celle qui est de vray pucelle, on pourroit dire qu'en ce faisant on la depucelle: car on y fait passage. Et si en la sondant, on trouue ce conduit fort estroit, de sorte que la chandelle y entre tres-diffi-

cillement, que dira-on? qu'elle est pucelle? voire, mais elle ne le sera plus apres que la chandelle y a passé. Car sondez là vne autre fois, la sonde y entrera si aisément, que vous iugeriez tout au contraire, qu'elle n'est pas pucelle. Semblablement si quelquefois on a esté contraint d'vser des pessaires, à cause de la retention des fleurs trop tardiues à vne fille aagee, ou pour quelque autre indisposition virginale, vous ne la trouuerez pucelle. Et à quoy pourriez-vous cognoistre, que le passage a esté fait du membre viril, plustost que d'vne chandelle, ou d'vn pessaire, ou du propre doigt de la fille? Il n'y reste point de vestige, qui marque ces differences. Doncques toutes ces filles seront esgalement depucellees. Et il y en aura d'autres, qu'on ne tiendra pour vierges, quoy que rien y ait passé: d'autant qu'à la premiere preuue, on trouue le tuyau aisé à dilater, & facile à prester, à cause de son amplitude & mollesse naturelle: comme en celles qui sont bien membruës, & sur tout bien flanquees. Et vne autre mal-autruë, qui sera fort serree de nature, qu'vn goujat aura farfoüillé de son petit engin, vrayement depucellee, sera tenuë pour pucelle, à la susdite preuue: non moins qu'à vne autre, qu'il ne faut oublier. C'est vn signe vulgaire, que l'on baille communément, pour cognoistre du pucellage, au pisser d'vne fille. La vierge (dit-on) pisse plus delié & clair qu'vne autre: parce que son engin est encor serré & estroit, iusques au bord exterieur: qui la fait aussi pisser plus roide & loin, à peu pres comme vn homme, duquel le canal vrinaire est fort estroit. Si donc vne fois son cas est eslargi, de quelque chose que ce soit, elle pissera comme la femme corrompuë, & aura perdu ceste belle marque de pucellage, neantmoins demeurant pucelle. Et au contraire, vne petite fille de quatorze ou quinze ans, depucellee d'vn petit compagnon, lequel ait le membre fort petit, paroistra mieux pucelle à toutes preuues, qu'vn autre de belle taille, aagee de vingtcinq ans, estant vraye-

ment pucelle, qu'on aura esprouué. Car la grande corpulence, & belle fourniture de fesses & de hanches, dône auantage à la matrice, logee bien au large, à se pouuoir aisément dilater. Il ne se faut donc gueres arrester à ce signe d'estroitesse, qui à diuerses filles est fort diuers, & aux femmes aussi, qui ont vsé du masle longuement: & mesmes (qui plus est) à celles qui ont enfanté. Les raisons en sont si apparentes, qu'il n'est besoin d'en traiter plus au long. Reuenons à la dame du milieu, qui est comme vne case-matte dans le fossé, laquelle doit estre rompuë du premier qui fera le passage. Nous auons dit, que plusieurs nient ceste closture ou deffence: & i'ay esté long temps de leur aduis: mais en fin, aduerti de Fallope, i'y ay regardé de plus pres, & recognu encores plus expres ce qu'il en escrit en ses curieuses obseruations anatomiques. Ie trouue que derriere le conduit de la vessie, par lequel l'vrine se verse au grand canal, il y a de chasque costé vne peau charnuë, qui fait vn demi cercle: & que toutes deux se ioignent pour fermer le conduit: leur conionction estant faite de certaine viscosité, comme est la chassie qui agglutine & colle ensemble les paupieres. Ce n'est pas vne peau continuë, ainsi que plusieurs ont pensé, ains deux membranes contiguës & connexes de quelque glu: dont le passage est mollement bouché. De sorte que aduenant la necessité des menstrues, il s'y fait vn petit passage au beau milieu, par où distille & degoutte le sang, dit menstrual. Mais quâd la fille vient à estre defloree, le membre viril fait totale ouuerture, en renuersant ces deux membranes deçà & delà, contre les costez du canal, où depuis elles demeurent ainsi retirees & applaties, sans se plus tourner, conioindre ou agglutiner. Et c'est ce que les matrones disent, la dame du milieu retiree. On en voit encor des vestiges aux vieilles femmes, iaçoit qu'elles ayent fait beaucoup d'enfans. Mais ce n'est qu'vn petit filet charnu en chasque costé: le reste s'estant perdu, & (comme l'on diroit) vsé, pour auoir esté frayé & refrayé infinité de fois. Or

la douleur que sent la vierge au depucellement, est que la mantule ne separe pas ces membranes de peu à peu, ains les force tout à coup de sa teste, qui est plus grosse que le demeurant. Car les maris qui pensent de n'y estre iamais à temps, & encor plus les paillards, violateurs du sacré pucellage, y vont à l'estourdie, & veulent entrer dedans tout à vn coup. Si on taschoit à separer de peu à peu ces deux peaux, & premierement d'vn petit mẽbre, puis d'vn moyen, & en fin d'vn plus grand (si on en auoit trois, comme feignoit le compagnon, de qui l'espousee craignoit fort le gros manche, & puis le trouua trop menu) certainement la fille n'endureroit pas douleur. Tout ainsi que sans douleur, on deffait petit à petit les paupieres chassieuses, lesquelles si on veut ouurir tout à coup, outre ce qu'on y sent grãd douleur, quelquesfois l'vne ou l'autre s'escorchent, ou toutes deux, ceste-cy en vn endroit, & ceste-là en vn autre. Parce que la viscosité les retient fermement attachees: & il faut detremper la chassie au preallable, & puis retirer bellement chasque paupiere de son costé. Ainsi plusieurs filles endurent violence & dilaceration à l'ouuerture de ce passage là: & vne des membranes emporte quelque piece de l'autre. Ce qu'aduient plus à celles qui sont d'aage, que aux ieunes fillettes, d'autant que la cole se rend plus ferme, cõme le corps se deseiche, & par consequent elle tient plus. Aux ieunes filles encor mollasses, ce c'est que mucosité & baue, dont si on y va sagement, il n'y a tant de difficulté: supposant tousiours que le suiet soit de taille requise, & qu'il n'y ait sinon à separer & renuerser lesdites peaux. Qui sont vrayement values: c'est à dire, portes fendues en deux parts, qui se renuersent en dedans. Et de là peut estre dit Vulue, le canal qui donne entree & conduit à la matrice: laquelle est comme vne chambre preparee au lict de l'enfant: ayant encor son antichambre, entre elle & le grand canal. C'est le vray col de la matrice, duquel nous parlerons tantost. Or de cela on peut entendre, cõment & dequoy plusieurs filles

rendent du sang en leur defloration : sçauoir est, pour la dilaceration de cest hymen, sur tout en celles qui sont aagees. Les plus ieunes en peuuent rendre aussi, mesmes si elles ont eu quelquefois leurs mẽstrues. Car au derriere desdites peaux se retient quelque matiere du sang qui a flué des parties superieures. Et lors que l'ample ouuerture est faite, ce reliqua se vuide au premier assaut par la nouuelle bresche. Voila comment toutes peuuent auoir quelque saignee en leur defloration, pourueu que elles soyent en puberté, capables de leurs menstrues. Comme il est bien raisonnable, qu'on ne marie plustost les filles, selon la loy de nature escrite dãs nos cœurs: & ie crois que la loy de Dieu
*Cha. 22.* ne le permet autrement. Dont non sans cause, il est dit au Deuteronome, que si la femme est accusee par son mary, de n'auoir esté trouuee pucelle, le pere & la mere d'elle presenteront aux anciens de la ville, les vestemens, ou linges, esquels seront les signes de sa virginité. Dequoy on peut entendre, que les parens estoyent curieux de garder les linceux, & la chemise de la premiere nuict, pour tesmoigner & respondre de la virginité de leurs filles en temps & lieu. Encores auiourd'huy les Espagnols, grans obseruateurs de ceremonies, font que lendemain des nopces, les matrones monstrent en public, & auec grande acclamation, les draps du lict nuptial: pour voir les taches de la defloration, crians par plusieurs fois, d'vne fenestre, qui responde à la ruë, *Viergen la tenemos*. Mais il s'y fait beaucoup de tromperies : comme aussi dit le prouerbe, qu'on est plus trompé en femmes & en cheuaux, que en tout autre animal. Tant y a, qu'il est suffisamment tesmoigné deuoir estre ainsi, puisque l'esprit de Dieu l'a dicté en l'escriture Sainte. Parquoy ie laisse à part l'authorité de tant sçauans Medecins, Grecs, Arabes, & Latins, que ie pourrois citer, lesquels sont de mesme sentence. Car la parole de Dieu, qui a tout creé, & formé, nous en peut mieux, sans comparaison, resoudre & asseurer.

Il y a vn autre cloistre ou closture, (reffiron & arrierefosse l'appellent les matrones) qui n'est de moindre importance que celle là, sinon plus, à mon aduis. Car les susdites peaux & valuës, peuuent estre ouuertes & escartees de la fille mesme, y mettãt souuent le doigt: comme font quelques vnes peu chastes de cœur, & qui receuroyent bien dans leur enfer, le diable du bon hermite, si elles en auoyent telle commodité, & n'estoyent tenuës en crainte & en subiection: filles qui ont mauuais commencement, d'vne meschante inclination à paillardise, ou pour estre oisiues, ou adonnees à folles compagnies, à la lecture des liures de l'amour, & autres causes de lasciueté. Mais il y a vn autre fort, & rauelin plus en arriere, que la fille ne peut toucher de ses doigts, au moins ne le peut pas ouurir: ou ce seroit par vn autre moyen. C'est l'antichambre que nous auons dit, proprement appellé le col de la matrice: qui est fendu de trauers, au contraire de l'hymen, & de la partie honteuse, que l'on rencontre premierement. Car il y a trois portes iusques à la matrice: deux en forme de Values, & la troisiéme fenduë de trauers. Ce col de matrice est rond & dur, ressemblant à vne teste de lãproye, ainsi fendu & aspre, comme s'il estoit garni de dents. Il faut que ce conduit s'ouure pour la conception. Car que la semence soit iettee au grand canal tant qu'on voudra, sans entrer en ce destroit, il n'y a rien de fait. Ce passage est le plus difficile, & qui s'ouure le plus tard. On aura iouy d'vne fille quelquefois bien long temps, auant que le col de sa matrice ait esté ouuert. Dont on la peut encor dire pucelle, d'vn second pucellage: entant que la copulation charnelle a pour fin & principal but la generation. Et que d'ailleurs, le plus grand plaisir qu'on prend à l'acte venerié, est en cest endroit là. Parquoy tout le demeurant peut estre pour la follastrie, & non à bon escient. C'est là (à mon aduis) le principal cloistre, ou l'arrierefort de la virginité: & ne faut tenir vne fille pour bien deflo-ree ou depucellee, tant que ceste arrierefosse n'a point

esté ouuerte. C'est comme la fauce braye, que vous recontrez ayant franchi le grand fossé. Il faut encor dōner là dedans, si vous voulez entrer au fort, & y planter l'enseigne. Or on peut recognoistre, que ce reffiron ou arrierefosse (qu'appellent les matrones) a esté quelquefois ouuert, par deux moyens. L'vn est, en dilatant & eslargissant auec vn miroir matrical, les deux autres passages. Si on a bonne veuë, on peut voir le col de la matrice, auec sa fente: qu'on iugera assez facilement: si elle a esté ouuerte, ou non. Car ayant esté vne fois eslargie, elle n'est iamais tant reiointe, qu'on ne puisse bien remarquer la trace de son ouuerture. Mais pour plus grand confirmation, que l'on y presente vne chandelette. S'elle y entre facilement, le passage y a esté fait. Car ce n'est pas comme nous disions du grand canal charnu & mol: ce col est dur, & de substance moyenne entre chair & cartillage. Dont ayant vne fois cedé & presté, il est tousiours depuis aucunement beant: sinon lors que la femme est enceinte. Car adonc, comme toute la matrice se presse contre l'enfant, ainsi son col est fort retiré & contraint. Voila vne des preuues qui est oculaire & manuelle. Ie viens à l'autre plus honeste & secrette: mais non-pas si certaine. Faites entrer dans les susdites values, par le moyen d'vn entonnoir matrical, du parfum de iayet, ou mettez vn peu de son huile dans la nature d'vne fille. Si vous en sentez l'odeur à sa bouche, ou à son nez, de l'air qu'elle expirera, il y a grand apparence & probabilité, que son arriereclostre est ouuert. Toutesfois elle pourroit bien auoir la matrice tant espaisse, que l'odeur n'en paruiēdroit en haut, iaçoit que son col fut ouuert: comme il aduient bien à des femmes, suiuant la preuue qu'en fait Hippocras en l'aphoris. 59. du cinquiéme liure.

Voila ce qui me semble des signes de pucellage: qui sont assez douteux, pour les raisons que i'ay deduites. Ie m'attëdrois plus volontiers, à ceux d'vn païs de par le monde (il ne me souuient pas où c'est) que la Sagefemme, apres auoir coupé le nombril, vient à coudre la pre-

la premiere value, porte ou entree du grand canal. La fille pisse facilement par les entrepoins, & par là aussi peut degoutter le sang de ses menstrues : mais elle ne peut faire la folie aux garçons. Puis quand on la marie, le iour des nopces on baille solemnellement vn petit cousteau au mari, pour la descoudre luy-mesme, & qu'il recognoisse de vray, que l'entree a esté iusques alors fermee. Car il n'est pas croyable, que les filles soyent tant impudiques & lasciues, que pour en prendre quelque plaisir à credit, elles se voulussent descoudre, pour endurer en apres d'estre recousuës, quand ce viendroit aux nopces. Toutefois ie vous diray, il y a remede à tout: *& fatta la legge, fatto l'inganno*, comme dit l'Italien. On pourroit bien faire, comme au bout des oreilles qu'on a percees, pour y mettre quelque pendant. Le trou y estant vne fois cicatrissé de toutes parts, on y passe & repasse ce qu'on veut sans douleur. Ainsi pourroit bien faire vne folle à son cas, duquel les bors sont de mesme substance, que le bout des aureilles, ou que le prepuce de l'homme. Ainsi faisoit-on anciennement l'insibulation ou boucleure, cōme Celse le recite, afin que les garçons n'abusassent des femmes, auant l'aage competant. On tire auant le prepuce, dit-il, au bout duquel on passe vne esguille enfilee. Le fil demeure, qu'on remüe tous les iours pour frayer les trous, iusques à tant qu'il s'y face vne legere cicatrice à l'entour. Puis on y met vne boucle que l'on peut oster & remettre sans douleur. Ainsi de plusieurs anneaux on boucle les iumens. Tout de mesme pourroit faire la fille, qui a esté cousue dés sa natiuité: c'est de retenir les trous qui ont esté faits, pour se coudre & recoudre à sa volonté, & faire de la folle, voire des enfans, attēdant vn mari. Car venant à iour de nopces, elles ne faudra pas de se recoudre gentillement sans aucune blesseure, comme on lace vn corps de cotte : & son mari (si elle veut) trouuera les mesme fils, duquel elle fut premierement cousue, ou vn semblable bien compissé & barbouillé à poste. De sorte,

qu'il y a moyen à tout, pour ceux & celles qui ont volonté de mal faire: & il se fait mauuais fier (comme on dit en commun prouerbe) de la beste qui a deux trous dessous la queuë. Certainemẽt il y en a vn, qui est fort difficile à garder, voire impossible, si la sagesse, pudicité, & honnesteté de la fille ou femme, ne le garde elle mesme. Aux cent yeux d'Argus, ordonnez pour garder vne vache, il y eut moyen d'oster l'empeschement. Ie ne sçay si à tel mal, on pourroit trouuer vn plus seur remede, que l'agneau de Hans Caruel, duquel Pantagruel vous fera sages, si vous voulez.

## *D'où vient le consentement des mammelles, & de la matrice, qu'on voit si euident.*

### Chap. V.

Galien au 14. liure de l'vsage des parties, enseigne, que la matrice & les mãmelles ont des veines communes, non pas cõtigues, mais voisines, & qui peuuẽt mutuellemẽt receuoir, ou bailler: cõme sont au foye les rameaux de la veine porte, & de la caue. De mesme aduis semble estre Vesal, escriuant ainsi au chap. 18. du 5. liu. Ce qui est de superflu amassé aux veines de la matrice, regorge ailleurs, cerchãt lieu commode à se remuer. Or l'endroit plus commode, sont les veines qui montent du long des muscles droits de l'abdomen, & approchent de celles qui courent embas dessous l'oz de la poitrine, car les susdites veines, se deschargent de leur sang en celles-cy, & font que le laict est frere germain des menstrues, comme a dit le diuin Hippocras. Ceste sentence est transcrite de Galien presque de mot en mot: à laquelle contredit non seulement la raison, ains aussi la demonstration oculaire. Car les veines, qui par des-

ſous l'oz pectoral, paruiennent à la partie ſuperieure des muſcles droit pour la nourriture de ce lieu (comme nous deduirons cy apres) ne ſont pas tant voiſines de celles qui montent du long dudit muſcle, qu'elles ſe puiſſent entretoucher, comme ſont au foye les rameaux de la caue, & de la porte. Car il y a quelquefois deux grands doigts de diſtance, entre les bouts & orifices des ſuſdites veines. Dont il appert, que la pretendue communicatiõ de ſang, ne peut eſtre faite par ces vaiſſeaux là, qui deuroyent au moins s'entretoucher. Et de fait, ils ne ſont ordonnez, que pour la nourriture du muſcle droit: duquel la partie ſuperieure eſt alimentee des rameaux de la veine qui deſcend ſous l'oz pectoral. Autrement pourquoy les beſtes, qui n'ont pas les mammelles à la poitrine, mais au ventre inferieur, auroyent elles ſemblables veines? Pourquoy l'homme, qui n'a point de matrice, les a de meſme comme la femme? Cela prouue aſſez, qu'elles ont autre vſage, que le pretendu des vulgaires anatomiſtes, veu qu'on ne peut alleguer aux maſles le conſentement des mammelles, à la matrice qu'ils n'ont pas. Quelle donc eſt la communication des mammelles, & de la matrice, eſprouuee en mille ſortes? Car ſi on met vne vétouſe ſous les mammelles, le ſang qui verſe par la matrice eſt retenu: & quand nous voulons faire perdre l'abondance du laict, nous retirons le ſang vers la matric[e]. Et certes on a de tout temps obſerué, que le laict & les fleurs, ne peuuent commodément abonder enſemble, ou c'eſt choſe bien rare. Dequoy l'on conie-cture, que leſdites parties ont non ſeulement vne matiere commune, ains auſſi quelques vaiſſeaux communs. Toutesfois on ne voit aucune continuation de veines, de l'vne à l'autre partie, ſi ce n'eſt de la veine caue, commune à tous membres: par laquelle, non ſans longs & enfractueux deſtours, le ſang peut recourir de la matrice aux mammelles, & au contraire. Parquoy il nous faut trouuer quelque raiſon, qui nous explique de plus pres la cauſe conioincte & neceſſaire de tel

effect:laquelle ie deduiray comme s'ensuit.

Nature en la premiere conformation des parties, a fait qu'aucunes sont alliees ensemble d'estroite amitié, outre le consentement general de toutes, ainsi que elle a mis és autres choses certains accords & discors, qu'on appelle en Grec Sympathies & Anthipathies. Or ce consentement ou accord mutuel, est fait sans aucune raison ou iugement, d'vne seule inclination & necessité ordonnee de nature, laquelle gist en leur forme:tout ainsi qui les corps pesans cheent en bas, & appetent tousiours le lieu inferieur, parce qu'ils sont de telle sorte & façon, que ne peuuent sans violence s'arrester ailleurs. Ainsi (à mon aduis) nature a fait cõsentir de quelque amitié les mammelles auec la matrice, comme l'orifice du ventricule, & le diaphragme, auecques le cerueau, toutesfois d'vne plus singuliere condition, laquelle nous allons recerchant. De la sympathie des mammelles à la matrice, il y a plusieurs euidens & certains argumens. Et premierement, de ce que par le chatouiller du tetin la matrice se delecte aucunement, & sent vne titillation aggreable. Aussi ce petit bout de la mammelle a le sentiment fort delicat, à raison de l'abondance des nerfs qui y finissent: à celle fin que, mesmes en cela, les tetins eussent affinité auec les parties qui seruent à la generation. Car comme en icelles nature a ordonné quelque lasciuité, afin que les animaux inuitez de volupté, fussent enclins à la copulation, pour continuer leur espece:aussi a elle aux mammelles, & principalement à ses petits bouts, à ce que la femelle offrit & exhibast plus volontiers sa tette à l'enfant, qui la chatouille & traite doucement de sa langue & bouche delicate. En quoy la femme ne peut que sentir grand' delectation, mesmement quand le laict y est en abõdãce. Mais quel plus manifeste argument de leur alliance peut-on demander, que de les voir ensemble augmenter & decroistre ? Les tettes commencent à s'enfler, & (suiuant le mot Grec) frerer, qu'on appelle en Languedoc vertiller, lors que le sang

menstrual commence à dilater les veines de la matrice: laquelle aussi pour lors s'aggrandit & deuient capable de conceuoir. Ainsi s'accordent ces deux parties, que quand l'vne est preste d'estre engroissee, estant arrousee des menstrues, l'autre est aussi tost appareillee de nourrir l'enfançon, deuenant capable de beaucoup de laict. Quand la femme a conçeu, à mesure que l'enfant croist, & la matrice se dilate, les mammelles font de mesme, & l'enfant mis dehors, soudain elles reçoiuent ce que leur estoit dedié pour sa nourriture Et cõme les femmes ont perdu leurs fleurs par vieillesse (dont ne peuuent plus conceuoir) la matrice, ensemble les mammelles se retroississent de peu à peu, & deuiennent ainsi petites comme auant la puberté. Voila de grands & euidens accords, desquels on ne peut aucunement douter, que ceste nature ayant ordonné les mammelles & la matrice pour fournir d'aliment au conçeu & à l'enfanté: à quoy sert vn mesme sang, plus copieux qu'il ne faut à la mere: ores la matrice, ores les mammelles en iouyssent, comme il est de besoin pour l'enfant. Quand à la distance de ces parties, qui semble incommoder cest accord, elle n'est pas si grande qu'on pourroit penser. Car le sang qui paruient aux mammelles, n'a pas esté iusques à la matrice: ne celuy qui se tourne vers la matrice, n'a pas touché les mammelles: ains c'est vn sang contenu en la grande veine (laquelle est entre deux) indifferent de couler çà & là, où il sera plus puissamment attiré ou reietté. Or à cela fait beaucoup la rarité & spongiosité des mammelles, & l'aisee dilatation des veines de la matrice. Car lors que le sang est trop copieux au tronc de la grand' veine, il est reietté aux lieux qui sont prompts à le receuoir. Il est aisément reçeu des vaisseaux de la matrice, qui se dilatent facilement: outre ce que ladite partie est situee en bas, ou les humeurs inclinent de leur grauité: & est imbecille de sa nature, comme estãt la derniere formee, ainsi que porte son nom Grec, *hystere.* Si le sang n'y est reietté, les mammelles l'attirent, & en

se nourrissans d'iceluy, produisent du laict, qui est la superfluité de leur aliment. Et ne cessent de tirer, tant qu'il leur en est permis: car estant spongieuses, elles peuuent contenir beaucoup plus que de leur ordinaire. Et parce que vn des susdits lieux suffit à receuoir tout le sang qui est superflu, nature continuant l'vne, oublie l'autre. Dont il aduient que le sang sera porté & octroyé aux mammelles, vn long temps, sans qu'il flue vers la matrice: & au contraire, sinon qu'il y en ait si grande abondance, qu'il puisse fournir aux deux endroits. De ces propos on peut meshuy conclurre que le sang redondant en la grande veine, est mandé ores aux tetins, ores à la matrice, selon le besoin & la necessité de nature, laquelle aussi a ordonné vn tel consentement à ces parties là, que comme elles seruent à la nourriture de l'enfant, ainsi sont elles tousiours l'vne ou l'autre iouyssantes du sang trop copieux.

Il ne reste plus qu'à respondre à l'argument fait cy dessus: comment est ce que la ventouse mise sous les mammelles, peut retenir le sang menstrual, si par les veines externes qu'on voit au muscle droit, il n'y a consentement aucun, ou mutuelle communication des mammelles & de la matrice? Ie respõs, que la veine qui monte le long du muscle droit, part du gros rameau tendant à la matrice. Dont il aduient aisément, que ladite veine espuisee, par la ventouse qui resout, retire du sang des veines de la matrice, & ainsi par consequent, destourne & suspend le flux immoderé.

### *Pourquoy est ce que le laict de celle qui a fait vn fils, est meilleur à nourrir vne fille, & au contraire.*

### Chap. VI.

Nos femmes de Montpellier ont ceste obseruation, receuë de main en main que le laict de celle qui a fait vne fille, est meilleur

ā vn fils, parce que (disent elles) cela le raffraischit : & au cōtraire, que le laict d'vne qui a fait vn fils, est meilleur à vne fille, pour la raffraischir aussi. Leur proposition absoluë est soustenable, comme nous remōstrerons : mais elles se faillent en la raciocination. Car d'alleguer le raffraischissement aux deux sexes & aux deux laicts, il n'y a point de raison. Elles y veulent mettre difference, & n'y en mettent point, veu qu'à leur dire, tout laict raffraischit, & tāt la fille que le fils a besoin d'estre raffraischie. Ce qui est euidemment faux : car le masle est plus chaud, la femelle plus froide. Dont si le fils doit estre refroidi ou raffraischi, pour adoucir sa trempe : la fille au contraire, doit estre reschauffee, plustost que refroidie, afin de corriger son intemperature. Parquoy il faudroit autrement raisonner ceste obseruation, & dire que le laict de la femme qui a fait vne fille, est meilleur pour vn fils, d'autant qu'il raffraischit, & celuy d'vn fils à vne fille ; afin de la reschauffer. Mais ie le prens tout au rebours de cela, affirmant que le laict de celle qui a porté vn fils, est moins chaud, que le laict de celle qui a fait vne fille, & que la fille a besoin d'vn laict moins chaud : ainsi que ie demonstreray facilement, en confirmant ladite obseruation, que nos femmes ont bien retenuë, & ne se faillent sinō de ce que la raisonnēt tresmal. Or il faut premieremēt sçauoir, que tous corps bien cōplexionnez doiuent estre maintenus en leur cōplexion : & que tout entretien se fait par choses de semblable qualité. Parquoy nature a ordōné vn instinct à chaque corps & à chacune de ses parties, iusques aux moindres, d'attirer l'aliment à soy le plus conuenable & respondāt à sa temperature. Cōme de plusieurs plantes qui sont en vn mesme terroir, ceste-ci attire de la terre autre suc, que ne fait ceste là : & d'vn mesme arbre les differētes parties attirent à elles du suc qui est dans les racines, portions diuerses, (car le bois se nourrit d'autre matiere que les fueilles, & le fruict que l'escorce) ainsi est-il des animaux : & en l'espece des hommes, il s'y trouue

plus de difference qu'en tout le reste, à cause des infinies diuerses complexions : comme i'ay remonstré au second chapitre, du troisiéme liure. Et des parties de nostre corps ou des autres animaux, les plus chaudes aiment & attirent pour leur nourriture & conuenable entretien, la portion du sang commun qui est plus bilieuse ; les moins chaudes & plus humides, attirent la pituiteuse: les plus seiches la melancholique. Le semblable faut-il penser estre fait de l'enfant, qui est au ventre de la mere. Car si c'est vn masle, d'autant que sa complexion naturelle est plus chaude, il appette & attire du sang, qui luy est concedé, la portion plus approchante de sa complexion. Semblablement la fille qui est naturellemẽt plus froide, se delecte & par consequent s'entretient, de la partie du sang moins chaude que celle du fils. Dequoy il s'ensuit, que apres l'enfantement, au sang qui reste & s'en va aux mammelles, pour estre conuerti en laict, il y a plus de portiõs froides quand ce a esté vn fils, & plus de chaudes quand ce a esté vne fille. Car telles portions, comme moins respõdantes à la nature de l'enfant ont esté laissees en arriere & mesprisees, tant qu'il a trouué matiere qui luy reuenoit mieux. Dont il s'ensuit, que le laict qui est fait des restes d'vn fils, est moins chaud, que des restes d'vne fille. Pour preuue de cela, il faut seulemẽt contempler la couleur & consistence du laict. Celuy d'vne fille est roussastre, clair & ichoreux ou sereux, comme la virulance, excrement bilieux & chaud. D'vn fils, le laict est plus blanc & espais, signifiant la chaleur y estre moindre de beaucoup. Par ainsi le laict de celle qui a fait vn fils, conuiendra mieux à vne fille, d'autant qu'il est moins chaud, & la naturelle complexion de la fille requiert (pour y estre conseruee, selon la condition de son sexe) semblable nourriture, & le fils sera mieux nourri du laict de celle qui a fait vne fille. Voila expliquee l'obseruation des femmes, par autre raison qu'elles n'entendoyent pas. Car il ne faut proprement raffraischir le masle, ni la femelle s'ils

sont bien sains & naissent auec la temperature qui est requise à leurs sexes, ainsi que nous supposons, ains la chaleur du fils doit estre maintenuë, comme la tiedeur de la fille : autrement on corrompt leur naturel mal à propos, rendant la fille hommasse, & le garçon effeminé.

I'oy desia murmurer vne obiection que l'on me fait ici. Maistre, vous auez tant crié au premier chap. de ce liure contre les femmes qui n'alaitent leurs enfans, & maintenant vous prouuez, que le laict d'vne autre femme est meilleur à l'enfant, que celuy de sa mere. Car il faut bien dire cela puis que le meilleur laict pour vn fils est d'vne qui ait fait vne fille, & au contraire. Dont il s'ensuit bien, que nulle mere doit nourrir ses enfans, ains il conuient chãger parties: que ceste femme nourrisse le fils de ceste-là, & l'autre nourrira la fille de ceste-ci. Ie respons qu'il n'y a point de contradiction en mes propos. Car ie suppose en ce chap. que la mere ne puisse nourrir soit legitimement excusee, & contrainte de recourir à vne estrangere. Auquel cas ie dis, & accorde que si on a à choisir des nourrices, l'obseruation de nos femmes est bonne, qu'aux fils on baille celle qui a fait vne fille, & au contraire. Et si on me replique puis que le laict ainsi different est meilleur, pourquoy n'est il meilleur que la mere baille son enfant à vne autre, à la peine (si vous voulez) qu'elle en prenne aussi vn autre à nourrir, afin qu'on ne l'accuse de se vouloir trop espargner, & faire la mignarde? Mais cela n'y feroit rien, d'autant que la mere n'est tenuë de rendre la pareille à celle qui nourrit son enfant, ayant moyen de recognoistre ce bien fait par autre recompense. Le principal gist en ce poinct, sçauoir-mon si l'enfant seroit mieux nourri d'vn autre, que de sa mere. Ie dis que non, & si ie ne contredis en rien. Car la difference des laicts que nous auons traitee, n'est pas si notable, qu'il faille preferer ceste primeur, à la condition du laict maternel, qui est beaucoup meilleur à son enfant, qu'vn autre meilleur de quelque peu: autant qu'il est plus fa-

*Obiectiõ*

*Solution.*

*Obiectiõ*

*Solution.*

milier, & (comme parle Hippocras) frere du sang menstrual, duquel cest enfant a esté nourri au ventre de sa mere. Et, comme dit le mesme autheur, de tous viures en general, le boire & le manger vn peu pires, mais plus agreables, doiuent estre preferez aux meilleurs qui sont moins plaisans. Or vne des conditions qui rendent l'aliment agreable est l'accoustumance. Parquoy le laict de la mere sera tousiours plus propre à son enfant, que d'vne autre : pourueu qu'elle soit autrement saine, & non fait malade & notablement alteree de son naturel. Car on voit assez de femmes simplement valetudinaires, qui nourrissent de beaux enfans, nonobstant leur infirmité & delicatesse. Ie sçay qu'il y a plusieurs meres, qui s'excusent sur quelque legere indisposition, & se font à croire que leurs enfans ne seroient pour viure s'ils en estoient nourris. Il est bien vray que le bon laict est fort requis à la nourriture des enfans : mais ie dis simplement, que s'il n'est gueres mauuais il vaut mieux procedant de la mere, qu'vn autre vn peu meilleur. Dequoy on peut entendre, combien est legere l'importance du chois que nous ferions, du laict de la nourrice qui eut porté vn fils à nourrir vne fille, & au contraire, au prix de l'importance qui est du laict maternel enuers son fruict, soit masle ou femelle.

Ie veux pour finir ce propos, annoter vne petite obseruation de nos Medecins qui est presque semblable à la susdite: C'est, que voulans du laict plus raffraichissant, ou moins chaud, ils ordonnent celuy d'vne femme qui nourrit vne fille. En quoy ils s'abusent, à mon aduis: premierement, de ce que le fils ou la fille qui tettent, ne changent pas le laict. Tel qu'il est, il demeure, soit fils ou fille qui en vse. Parquoy il vaudroit mieux demander du laict de celle qui a fait vne fille. Car (suiuant ce que i'ay demonstré) le laict est aucunement diuers selon le sexe de l'enfant que la femme a porté: mais non pas selon le sexe de l'enfant, qui le succe. Et on pourroit ainsi excuser le propos, que quand on de-

mande du laict de celle qui nourrit vne fille, on pretẽd & suppose, que c'est la mere mesme, suiuant le deuoir de nature. Toutesfois il y auroit encores à redire, si nostre premier propos est vray : car le laict de celle qui a porté vne fille, est plus chaud que du masle. Dont il y a tousiours du mesconte, si on demande ce laict pour estre plus raffraischissant.

*Superstitieuse & fausse opinion des femmes, qui croyent les mammelles tarir, à celles de qui on chauffe le laict.*

CHAP. VII.

IL ne se faut longuement arrester, à refuter ceste proposition, qui est des plus absurdes & ineptes erreurs : comme ie le monstreray soudain par vrais exemples, & certaines experiences. Ie me veux plus occuper à l'explication du fait, qui a donné occasion au vulgaire de parler ainsi. Quant à la fausseté du propos, elle est trop manifeste, car on en dit autant des chieures, des brebis, & des vaches, que des femmes, & toutesfois on void iournellement, que les mammelles ne tarissent aux bestes, desquelles on prend le laict, pour en faire de la boullie: gens dignes de foy m'ont asseuré estant à Nismes, qu'vne femme dudit lieu estoit si copieuse en laict, qu'elle en faisoit de la boullie à son enfant, pour le mieux nourrir: & tant plus elle en tiroit de ses mammelles, tant plus luy en reuenoit. C'est bien loin de se perdre & de le boüillir, c'est bien plus que de le chauffer simplement. Mais combien voyons nous tous les iours de nourrices, qui fournissent de leur laict aux apothicaires & barbiers : pour quelques remedes, qu'ils chauffent: & le laict ne se perd point de leurs mammelles? C'est adonc qu'elles disent, quand on les emprunte d'vn peu de laict, gardez vous bien de le chauffer. Nos gens promettent, qu'aussi ne feront

ils: toutesfois, eux croyans que cela n'apporte aucun dommage à la nourrice; ne laissent de le chauffer, si besoin fait, & la nourrice n'y perd rien. Dieu merci. Mais d'où est venu, ceste opinion & ce propos vulgaire? Car il n'y a gueres de telles propositions, qui n'ayét quelque bon sens caché. C'est aux nourrices proprement, & non pas à leur laict, que se rapportent ces paroles, qu'elles se doiuent garder de s'eschauffer en leur harnois: d'autant que cela fait tarir les mammelles. Et l'eschauffer, s'entend en deux sortes principalement, l'vne est des choleres & despits: à quoy les nourrices sont fort suiettes, parce qu'elles deuiennent fieres & orgueilleuses, pour le besoin qu'on en a, de sorte que l'on est contraint de les supporter, plus qu'vne autre seruante, pour l'amour de l'enfant. Dont si on leur fait le moindre desplaisir, elles deuiennent folles & enragees: i'entens de la pluspart, car il y en a qui sont assez sages & modestes. Or la cholere, & autre grande passion d'esprit, eschauffant les humeurs, bien souuent esmeut les menstruës hors de leur terme: & par consequent fait retirer la matiere du laict. Autresfois sans prouocation des menstruës, le laict defaut par la seule ebulition causee de la cholere, qui le fait perdre tout à trac. Car le sang qui souloit estre attiré des mammelles, se retire autre part, & en estant vne fois destourné, il n'y retourne facilement. Ainsi le laict eschauffé de cholere se perd. L'autre maniere d'eschauffement est de l'amour, en quoy les meres qui baillent leurs enfans à nourrir s'abusent bien souuent, de la sorte que ie remonstreray. C'est, que si la nourrice est mariee, elles ne veulent pas que son mary la cognoisse aucunement: & ce, de peur qu'il luy trouble le laict. Elles ont bien quelque raison, mais non pas toutes les raisons. Car il vaut beaucoup mieux que la nourrice ait la compagnie de son mary, sagement & moderément, que si elle brusle d'amour. Le grand desir non satisfait, est le principal qui trouble le laict, comme l'on voit és nourrices fort amoureuses, qui vont apres les hommes, com-

me chiennes chaudes. Ne vaudroit-il pas mieux que elles eussent quelque desalteration de ceste grand soif, que de les cõtraindre ainsi de brusler à petit feu? Vous les verrez quelquefois si troublees de passion amoureuse, qu'elles en perdent toute contenance, voire le manger & le dormir. Qui doute que pour lors le laict ne soit trouble de mesme & les mammelles en danger de tarir? Il faut que la nourrice soit bien nourrie, qu'elle dorme la grasse matinee, & ne trauaille gueres. Ce regime incite à conuoiter l'œuure de la chair, excitant ses esguillons, & prouoquant à luxure. Si la femme oisiue bien traitee & en bon poinct, tentee de ceste affection, est contrainte d'en abstenir totallement, ie pense que son laict n'en sera pas meilleur, ains eschauffé & troublé, sentira au bouquin, tout ainsi que sa personne. Parquoy il vaudroit mieux, que elle iouït de son mary moderément, comme dit est, que de l'en priuer & sequestrer entierement. Et quoy? les femmes des laboureurs, artisans, marchands, & autres qui communément nourrissent leurs enfans, sont elles pourtāt excluses du lict de leurs maris? ou si leurs maris ne les embrassent point, tant qu'elles sont nourrices? On voit bien qu'ils ne s'en gardent pas. Et leurs enfans sont-ils moins bien nourris: sont-ils plus delicats ou maladifs, que ceux des bourgeoises sucrees, des Damoyselles affetees, ou des grands Dames precieuses: lesquelles ne se veulent tant abbaisser, que de rendre ce deuoir à nature, en nourrissāt leurs enfans du laict que Dieu leur a donné pour estre du tout meres? Tant s'en faut: que au contraire, les enfans des pauures femmes, nourris de leurs meres, communément sont plus forts & gaillards. Mais on craint (voyci la plus forte raison) que la nourrice deuienne enceinte, par l'accointance de son mary: & que l'enfant ne tette du mauuais laict. Lequel sera tel sās doute, à cause de la groisse. Et il est a craindre, que la nourrice ne s'aduisera pas d'estre enceinte, plustost que le nourrisson ne s'en trouue fort mal. Car la pluspart des femmes n'ont leurs fleurs durant que

*Voyez l'exhortation au prem. ch. de ce liu.*

elles nourrissent, & partant ne se recognoissent gueres d'estre enceintes iusques au defaut de leur laict. Et les autres qui ont de leurs fleurs, sont bien souuent grosses d'vn mois, auant que de s'en apperceuoir. Qui pis est, il y a des nourrices, qui sçachant bien d'estre enceintes n'en disent rien tant qu'elles ont vne goutte de laict, craignant d'auoir leur congé. Et ainsi abusent l'enfant, que l'on dit en Languedoc *enganar* d'vn mot Italien, pour dire *ingannare*. Ce sont les principales raisons que deduisent les honnestes femmes, pourquoy elles ne veulent permettre que les nourrices de leurs enfans cognoissent les hommes.

Mais les inconueniens que i'ay allegué cy dessus, contrepesent bien ceux-cy, & (à mon iugement) les emportent à la balance d'equité, estans plus tresbuchans: Car le laict eschauffé d'vne femme passionnee d'amour, est pire de beaucoup & plus nuisant, que celuy d'vne femme enceinte. Et quoy? ne voit on pas (cõme nous auons dit au second chapitre de ce liure) que les villageoises ne font difficulté d'alaiter leurs enfãs, encor qu'elles se sentent grosses tant qu'il y a vne goutte de laict en leurs mammelles, & que l'enfant en peut succer? S'il duroit iusques au neufiéme mois, elles cõtinueroyent sans aucune difficulté de luy en donner: & puis le seurent, pour peu qu'il passe vn an. En sont ils plus malostrus & ineptes au trauail? On voit bien que ils sont plus robustes, & plus patiens de labeur, que ne sont les citadins. Les pauures gens disent, que si l'enfant a beu le meilleur de la liqueur, il doit en fin boire la lie: tout ainsi qu'eux mesmes font du vin. Car ils boiuent aussi bien le bas, que le haut, tant que le vaisseau peut tirer, iusques à la derniere goutte. Mais les personnes plus molles & delicates, gens aisez & mignards, quittent le vin dés aussi tost qu'il a passé le milieu du tonneau, & disent qu'il sent au bas, les seruiteurs & chambrieres boiuent le reste iusques à la lie. Ainsi peut-il estre des enfans qu'on alaicte, le vin desquels est le laict; comme au contraire nous disons

que le laict des vieux c'est le vin, dont la susdite comparaison est bien propre.

Les Dames qui entendront mal ce propos, diront que ie conseille de nourrir les enfans du laict d'vne femme grosse. Mais, sous leur reuerence, ie ne dis pas cela par maniere de conseil, ains ie remonstre, comment aux enfans de village, & des pauures gens qui sont nourris grossierement, le laict de leur mere enceinte ne leur est pas nuisant: Ie ne dis pas qu'il ne fit mal aux enfans de bonne maison & delicats: tant pour ce qu'ils sont de parens nourris mignardement, que pour autant que ce n'est du laict de leur mere. Car il faut entendre, qu'il y a telle affinité entre l'enfant & le sang de sa mere, qu'il sera mieux substâté du pire laict de sa mere, que du meilleur d'vne autre femme. Ie sçay bien que l'on trouuera estrange ce propos : mais il est veritable, & ie le prouueray assez au sixiéme liure, qui traitera de la coustume. Et quãd ie n'aurois gaigné autre chose, que de persuader le laict d'vne femme enceinte, n'estre si mauuais à l'enfant, que celuy de la femme chaude comme vne chienne, extrémement desireuse de la compagnie de son mary, ou amy, i'ay assez conuaincu d'erreur celles qui trouuent si estrange, qu'vne nourrice iouïsse de ses amours. I'entens tousiours modestement & sobrement comme on fait volontiers quand on est en pleine liberté. Car s'il le faut faire à cachettes & à la desrobee, on y va comme asnes debastez, & on s'y eschauffe tellement que double mal s'en ensuit. L'vn est, que le laict s'entrouble d'auantage, l'autre, que les nourrices engroissent plustost de ceste façon. Car c'est, comme si à vn yurongne on tient le vin serré. S'il trouue la clef de la caue, il en prend tant qu'il peut tirer. Laissez luy le vin à l'abãdon, à son cõmandement il en boira moins de beaucoup, & en sera plus sobre. Grand merci diront les nourrices, quand elles orront ceci, vous sçauez bien parler pour nous. Voila vne bonne recepte : nous l'executerons volontiers. Vous estes vn bon Medecin : Dieu vous gard de mal.

Et les maistresses au contraire, penseront que ie suis amoureux des nourrices, & que i'ayme à les caresser. Il est vray certainement, que i'ayme les nourrices & que la femme de ce monde que ie chery le plus, a nourry tous mes enfans, tant qu'elle a eu de laict, & ie n'ay pas laissé pour cela de coucher auec elle, & luy faire l'amour, comme vn bon demy à sa bonne moitié, suyuāt la conionction de mariage: & (Dieu mercy) nos enfans ont esté bien nourris, & sont bien aduenus. Ie ne donne point conseil aux autres, que ie ne prenne pour moy.

Voila donc comment il faut entendre ce que le vulgaire pretend dire, que l'eschauffement du laict est cause, que les mammelles tarissent aux nourrices. Il y a vne autre intelligence de ce qu'on dit aussi qu'elles tarissent aux bestes, non pas si on bout simplement leur laict (comme quand on en fait de la boullie) mais s'il verse au feu, ainsi qu'il peut aduenir du boüillon impetueux. Item, si on n'y adiouste quelque peu d'eau, les bonnes gens disent (au moins en Gascoigne, ou ie l'ay apprins) que les mammelles tariront à la beste. Il y a deux misteres ou secrets en ce propos: l'vn est, suasion à la parsimonie, ou espargne: & l'autre vn document à cuire le laict ainsi qu'il appartient. Quād au premier, c'est tresbien aduisé de garder que le laict ne s'espande au feu, ne ailleurs. Car si on le perd ainsi mal à propos, on en peut auoir faute: & la mammelle qui le fournit tarira, c'est à dire, n'y pourra aduenir. Pour cela mesme il est bon, de le croistre d'vn peu d'eau, afin que moins de laict suffise. Autrement il se trouue court, ou il faut plus de bestes à le fournir. Ainsi il semble que la beste tarisse, quand elle ne peut aduenir à tout ce qu'on en a affaire. Quant au second, c'est vn bon precepte, qu'on dicte secrettement, comment il faut cuire le laict. Ce doit estre à petit feu. D'autant que sa substance estant fort delicate, n'endure vn grand boüillon tel, qui le fait respandre & verser. Pour cela mesme il est tresbon, d'y adiouster vn peu de l'eau: qui resiste, &

fait resister plus le laict à l'adustion du feu. Par ainsi il se cuit plus doucement, & y a de l'espargne tout ensemble. Ce sont les deux raisons secrettes de l'opinion qu'on a induite au populaire, afin qu'il sceut mieux mesnager son laict, & le cuire mieux à propos. Car on ne sçauroit plus gentillement luy persuader vne chose, qu'en le manaçant de quelque notable perte & dommage : ou au contraire, en l'inuitant à quelque grand profit.

## *Qu'il ne faut endurcir les tetins, pour euiter les tendrieres.*

### CHAP. VIII.

Tendrieres sont les fendilleures de la tette ou pouppe des mammelles, quand elle se rompt & font du premier laict, mesme à celles qui nourrissent. Car comme l'enfant succe & la presse, elle se rompt d'auantage. Ce qu'auient principalement aux femmes plus delicates, molles & tendres, dont le mal est dit tendrieres, à mon aduis. Car depuis que le tetin a esté vne fois rompu, & est endurci, on n'y a plus de mal, ou fort peu, aux autres gesines. Or pour l'euiter, sur tout du premier enfant, nos femmes y employent diuers remedes, qui tendent tous à exiccation, pensant que de corriger la mollesse, on preuient telles fandilleures, d'autant que le tetin ià endurci, comme dit est, n'y est plus tant suiet. A ceste cause les vnes bassinent leurs tettes d'eau & d'alum : les autres d'eau rose & de plantain, ou de myrte : les autres d'vn autre astringeant. Et cela ne fait que disposer la tette à pis auoir. Car tant plus elle est dure & roide, tant plus elle se rompt. Il faut faire tout le contraire, la remollir & attendrir, auant la venuë du laict. Car si elle est molle, pour certain elle prestera, & ne

creuera pas. Comme aussi nos leures qui se fendent en Hyuer, à cause du froid desseichant & enroidissant, sont preseruees de ce mal, si on les remoüille souuent de sa saliue, ou si on y met de la pommade. Parquoy celles sont mieux aduisees qui pour euiter les tendrietes, appliquent à leurs poupes, quelque mois auant que d'accoucher, de la cire neuue remollie auec de l'huile doux. Mais il est encor meilleur, comme ie l'ordonne, de les graisser souuent de lard frais, qui les remollit doucement & gentillement. La raison en est aisee, & l'experience de plusieurs l'a confirmé. Ie m'en rapporte au tesmoignage de celles que i'ay apprins de faire ainsi, & s'en trouuent fort bien. I'ay pensé d'en faire ici mention, pour fauoriser celles qui ont bône volonté de nourrir leurs enfans, & s'excusent en partie sur ce mal là. Les autres ne me font pas grand pitié, qui n'ont pitié de leurs enfans, & se desdaignent de les nourrir.

## *De muer l'enfant à toute heure qu'il est ord, & s'il doit auoir certaines heures à tetter.*

### CHAP. IX.

Les bonnes femmes ont opinion, que pour bien nourrir vn enfant, il le faut reigler à certaines heures, tant de son tetter, que du changer des langes pour le mettre au net. Et ce bien nourrir, que elles appellent, s'entend communément d'vn aisé traitement afin qu'il ne donne tant de peine à sa mere ou nourrice, quand on l'a mis vne fois & acoustumé, à vn train & certain ordinaire de quelques heures, à la commodité de celle qui l'alaicte. Dont ce regime se rapporte plus à la nourrice qu'à l'enfant. Et si on luy peut faire prendre ce ply, on dit qu'il est de

bon nourrir, c'est à dire, qu'il ne requiert riẽ importunement, ains à ses heures. Mais voyons si ce regime est reigle certaine, est profitable aux enfans, & premierement du tetter, duquel le muer depẽd à peu pres. Car si l'enfant tette ordinairemẽt à certaines heures, il vuide aussi de mesmes : s'il n'y a quelque desbauche d'estomach, & l'enfant se porte bien, suppose aussi que le laict continuë d'estre tousiours semblable, non plus aigueux, ou plus espais, ne plus acre ou aigu. Car ces qualitez diuerses changent aisément le ventre d'vn enfant. Voyons donc en premier lieu, s'il est bon & profitable à l'enfant, qu'il ne tette sinon à certaines heures. Nous auons remonstré au second chapitre de ce liure, que l'enfant dans le vẽtre de sa mere tire continuellement par le nombril sa nourriture: comme vne plante incessamment attire de la terre par ses racines. Estant venu en lumiere, & iouyssant de l'air, prenant sa nourriture desormais par la bouche, il a besoin d'estre souuent alimenté : d'autant que son corps mollet & tendre comme fromage (ainsi l'accompare Galien) se fond & resolut incessamment: Dont si on ne restaure & refait par frequent alimẽt ce qui se dissipe à tout moment, l'enfant demeure petit, transi & aganit. La frequence de l'aliment est requise és premiers iours, d'autant qu'il est pres du temps auquel il attiroit continuellement nourriture. Parquoy il faut, pour ne faire soudain changement d'vn extremité à l'autre (chose grandement insupportable à nature) que la frequence responde à la continuelle attraction que l'enfant nagueres faisoit. Aussi son estomach est si petit qu'il ne peut comprendre à vne fois beaucoup, auant qu'il soit bien eslargi. Ce qu'il acquiert de peu à peu. Dont il faut que cependant la frequente reiteration compense la moindre quantité de l'aliment. Depuis, quant l'estomach est plus capable : l'enfant n'a moins besoin de souuent tetter qu'il auoit auparauant : parce que son corps aussi est plus capable en proportion: & a besoin de plus grande nourriture qu'il n'a-

uoit és premiers iours. Ainsi il faut tousiours que l'enfant continuë de souuent tetter, iusques à tant qu'il commence à manger quoy que ce soit. Car adonc, estant substanté de viande plus solide que n'est le laict, son estomach, est plus tardif à digerer: & ne requiert si frequente pasture qu'il faisoit au parauant. On m'accordera aisément tout cela, mais le principal est encor derriere; sçauoir-mon si on doit, ou si on peut, sans faire tort ou preiudice à l'enfant, limiter & definir à certaines heures, ceste frequence de tetter tant qu'il voudra, pourueu que ce soit à certaines heures, comme tousiours de deux en deux, ou de trois en trois, ou de quatre en quatre, & ainsi des autres interualles, qu'on pourroit aduiser. Les femmes de Montpellier prennēt volontiers leurs termes de quatre en quatre heures, qui est tetter six fois dans vn iour naturel comprenant iour à nuict. Cela semble assez raisonnable: toutefois il est impossible de ranger tous enfans à mesme poinct, veu que tous ne sont de mesme complexion & naturel. On sçait bien que comme des grands, ainsi des petits enfans, les vns sont fort affamez, les antres non. Ceux-ci attendront vn long temps sans tetter, les autres veulent auoir presque tousiours la bouche au tetin, & si on leur refuse, ou si on ne leur presente souuent à tetter, ils n'en sont pas si biē nourris. La grādeur de l'estomach, & sa capacité est en diuers corps diuerse dés la premiere cōformation: cōme il y a des petits & des grāds foyes, des petites & des grandes testes, des mains courtes & des longs doigts: & ainsi des autres parties: qui n'ont tousiours correspondance au reste du corps: de sorte qu'vn grād corps aura quelquefois son estomach fort petit, & vn petit corps l'aura grand. De là souuent procede qu'vn enfant de grande corpulence aura besoin de tetter à toute heure, parce que son estomach est petit, & le corps a besoin de grande nourriture. Son estomach petit, ne peut gueres comprendre à vne fois, & s'il attire beaucoup, stimulé de la necessité des autres parties, il est contraint de reietter & vomir ce

laict, plus copieux qu'il ne peut aisément contenir. Au contraire, il y a de petits & malostrus enfans, qui absorbent le laict comme vne esponge, & l'auallent cōme dedans vn abisme, d'autant qu'ils ont l'estomach fort ample & capable. Dont ils ont assez d'vne tettee pour plusieurs heures. Ainsi qui voudra limiter les repas de tous enfans à mesmes heures, il ne peut faillir d'en offencer la plus grand part. On m'accordera bien encor cela. Mais tousiours demeure le doute, si on peut limiter iustement le temps du tetter aux enfans, en faisant les limitations diuerses, selon leurs diuerses complexions & naturels, que l'on peut apprendre en peu de iours. Ie vous diray: si la nourrice est si prudente, discrette & aduisee, qu'elle sçache bien comprendre la portee de son enfant, & si sage qu'elle s'y vueille entierement accommoder, s'assuiettissant du tout aux heures que requiert la nature de l'enfant, il n'y aura point de mal, qu'on luy permette de les prendre & arrester selon son iugement, & qu'elle continue ainsi de luy presenter le tetin à telles heures precisément. Car l'enfant nourri par mesure, s'en portera bien mieux. Mais combien trouuerez vous de nourrices, soyent meres, ou locataires, qui ayent telle discretion & prudente obseruation, de le sçauoir distinguer & cognoistre? ou qui l'ayāt bien compris, n'aime plus de mettre l'enfant au train de sa commodité, que de s'accommoder à l'enfant? qui se vueille priuer de ses plaisirs, esbats, repas & dormir à ses heures, pour s'adonner totalement aux heures que l'enfant requiert, suyuant sa complexion? A peine en trouuerez vous dix entre mille qui soyent ainsi conditionnees. Dont il semble qui vaut mieux faire vne autre reigle: c'est que l'enfant n'ait point d'heures certaines & limitees, ains que la nourrice luy presente la mammelle à toutes heures. Car s'il en a besoin, il tettera: sinon, il abstiendra. Et que peut-on regler vn enfant, veu que à toutes les fois qu'il se plaint, ou crie, de quelque chose que ce soit, comme d'vne espingle qui le poingt, ou d'vne puce

qui le mord, il faut soudain auoir recours à la mámelle pour l'appaiser? Il faut donc souuent rópre le conte des heures certaines & limitees, en despit que lon en ait. Et si on le rompt commodément pour telles occasions sans nuire à l'enfant, il ne luy nuira pas aussi quand on luy presentera la mammelle en diuers téps, & à heures non limitees. Mais nos femmes craignent telle subiection : ce qu'elles disent franchement, & quelques vnes sont si suiettes à leurs plaisirs, que elles ne veulent pas que la garse leur apporte l'enfant qui crie dequoy que ce soit, pour l'appaiser au tetin, si ce n'est son heure. Ains qu'elle le pourmeine, ou luy die de belles chansons, ou le bersse & l'endorme. Et peut estre que l'enfant crie de faim. Comment le voulez vous endormir ? Elles sçauent bien dire en commun prouerbe, *qui non à lou ventra dur, non pot pas dormir segur.* Dont l'enfant qui a le ventre plat & mol, preoccupé de faim auant son heure ordinaire, ne pourra pas dormir. Et de l'appaiser ou contenter d'vne chanson, c'est vne pure moquerie. Ie voudrois bien sçauoir, si sa nourrice ayant bon appetit, en lieu d'vne souppe elle seroit contente & bien satisfaite d'ouyr vne chanson ( quand elle seroit bien d'Orlando de Lassus ) ou de danser vn branle de Champagne ? Quelle fadaize. Nous disons en prouerbe Latin, *le ventre affamé n'a point d'aureilles*, & en vn verset du temps passé, *le ventre vuide n'oit volontiers paroles.* Mais ie suis en compagnie, dira la damoiselle. Voulez-vous qu'on m'apporte là mon enfant, & que ie monstre mon tetin ? voila vn grand danger vrayement, & vne fort pertinence excuse. I'ay honte de ces propos, qui me puent plus que la matiere dont nous traiterons maintenant. Car il est temps de venir au muer de l'enfant.

*Inanis venternō audit verba libenter.*

Quant à ce poinct, i'ay predit, que si l'enfant pouuoit tousiours tetter à mesmes heures, & que le laict ne changeast de condition, l'enfant aussi pourroit se vuider à certaines heures : & par consequent on pourroit luy changer de langes à certaines heures. Mais

comme le premier defaut, & le second aussi. Parquoy on ne peut auoir certaines heures limitees, finies & determinees à muer l'enfant, qu'on ne puisse & doiue rompre, aduenant le cas de necessité. Qui est (à mon aduis(toutes & quantesfois on cognoist l'enfant estre conchié ou compissé, iaçoit qu'il n'y eut pas vne heure qu'on l'a changé tout de blanc. Et que sert il de luy faire endurer ceste vilenie & saleté, iusques delà à quatre ou cinq heures, que son terme sera? Si vn homme a sué de trauail, on trouue bon qu'il change de chemise incontinent, & qu'il ne boiue ceste sueur: & moins qu'elle se refroidisse sur son corps. Et comment sera il bon, que l'enfant trempe dans son vrine durant quatre ou cinq heures? Quel bien luy peut faire cela, & autãt sa fiante? Les bonnes femmes respondent, que *entre la merde & lou pis, se nourris lou bel fils.* Mais i'ay expliqué ce propos mieux à la verité au 6. chap. du quatriéme liure: & comment il faut entendre, que tout enfant est nourri entre la fiante & l'vrine, soit beau soit laid. Et cela ne fait rien à la beauté. Car si elles veulent dire, *Obiectiõ* que ces matieres sont detersiues, nettoyent la peau, & font beau teint: qu'ainsi soit, on torche le visage des enfans qui sont plus grans, de langes pisseuses des petits, pour les decrasser & embellir: ie respons, que les *Respõce.* enfans n'ont besoin de ce fard ou embellissement aux cuisses, aux iambes, au ventre, aux reins, & aux bras: & qu'il y a grande difference, de les en frotter, ou de les y laisser tremper quatre ou cinq heures. Dequoy il aduient souuent grãd mal & au corps & à l'esprit de l'enfant. Ce que ie desire estre bien noté des sages meres. Premierement quant au corps, elles sçauent tresbien, que ces ordures escorchẽt souuent les cuisses & fesses des enfans: dont ils deuiennent fascheux & criars, non sans cause. Et c'est de l'acrimonie & ardeur de ces excremẽs, qui biẽ souuẽt deuiẽnẽt tels de la longue retẽtiõ cõtre le corps de l'enfãt, auquel on fait endurer ceste gehẽne mal à propos. Quãt à l'esprit, il en est doublemẽt offẽsé, & reçoit de mauuaises impressiõs. L'vne

est à dire, que les enfans en deuiennent criars & fascheux ; qui est vne mauuaise habitude, engendree de plusieurs reiterees dispositiõs & actes. Car ayant longuement accoustumé de crier & braire, pour la molestie que leur donnent ces ordures, ils sont depuis si chagrins, que la moindre chose du monde les rend fascheux. Ainsi les meres & nourrices sont bien punies de leur espargne à tenir l'enfant net. Car elles en ont depuis plus mauuais temps, quand il est deuenu terrible pour auoir trop enduré. Mais ie ne les plains pas tant:que le pauure petit innocẽt, duquel l'esprit est alteré, pour s'en ressentir toute sa vie. En vne autre sorte il est offensé de ses ordures, ausquelles on accoustume son corps, & c'est, que les mœurs estans correspondantes à la temperature du corps (ainsi que souuent nous auons dit) il s'ensuit aisément, que du corps nourri en saleté & ordure, l'ame se plaist en toute vilenie, plus que si son corps auoit esté nourri gentillement & nettement. Voyez, ie vous prie, si les bouuiers, porchiers, valets d'estable, ramonneurs de cheminees & cure retraits, gadouars, & gens de voirie, n'ont les mœurs plus sales & propos moins honnestes que les autres personnes ? On se plaist en ce qu'on a esté nourri. Car nourriture passe nature. Les meres donc soyent aduerties, & toutes les nourrices en general, de ne plaindre leur peine à nettoyer les enfans autant de fois qu'ils sont sales, & de nuict & de iour. Elles en seront bien recompensees, quand les enfans en seront plus traitables, doux & gracieux. Au contraire, pour vne heure qu'elles auront espargné de leur peine, l'enfant leur en donnera plus de mille.

## *Contre ceux qui trouuent bon que les enfans crient & pleurent.*

### CHAP. X.



E ce que i'ay remonstré au precedent chapitre, on peut confondre & renuerser cest erreur. Car quand ce ne seroit que pour l'esprit, qui deuient plus vicieux d'vne accoustumance au crier & braire à tout propos: c'est beaucoup de mal. D'autant qu'il faut tousiours souhaiter, comme disoient les anciens, que l'ame soit saine dans le corps sain. Mais d'abondant il est fort nuisible au corps de l'enfant, luy permettre de crier quand on le peut bien appaiser. Car cela peut changer de peu à peu sa bonne temperature, en cholere chaude & seiche, qui le tiendra maigre & menu, voire luy accourcira les termes de sa vie: suiuant ce que nous auons remonstré au 2. chap. du premier liure. Il y a des enfans qui deuiennent tellement chagrins & malicieux, pour le mespris qu'on fait de leur crierie, que souuent ils noircissent tout à fine force de se tourmenter. Les autres en perdent l'haleine & sont pres d'estouffer. Il y en a qui viénent pasles, comme s'ils estoient morts. Plusieurs en tombent au mal caduc. D'autres se creuent, & puis il les faut chastrer. Voila de grans malheurs, qui arriuent assez souuent, pour le mespris qu'on fait du crier des enfans. Et de profit ou cômodité, ie n'en sçache point, si ce n'est parauenture que le poulmon & la poitrine s'en eslargissent d'auantage, que la chaleur naturelle s'en rend plus forte, & quelques superfluitez se consument, comme on dit aussi de pleurer, qu'il leur descharche le cerueau. Or quant à cestuy-ci, ie ne le trouue pas mauuais, pourueu que ce soit d'vn crier mediocre & non excessif. Comme aussi les petits cris non malicieux, ni extrémes, ne me semblent aucunement

preiudiciables à la santé des enfans. Ce leur est autant d'exercice, par maniere de dire: & il en reuient le profit dessus mentionné. Mais toutefois l'accoustumance en est tousiours mauuaise. Car il est aisé de passer du mediocre au cri desmesuré. Et quelle femme y a-il au monde qui ne trouuast bon, qu'vn enfant ne criast point, ains tousioursfut paisible, plaisant, gay & ioyeux? Ie croy qu'il n'y a aucune qui le voulut prouoquer à crier & à pleurer, disant que cela fut meilleur pour luy. Mais s'il aduient que l'enfant crie, & que la nourrice (soit mere, ou locataire) n'ait loisir ou plaisir de l'appaiser incontinent, elle s'excuse là dessus, que le pleurer & crier luy font grand bien. Voila comment on se flatte & espargne souuent mal à propos au preiudice de l'enfant. Lequel à la longue se ressent de ceste rigueur, inclemence & cruauté, coulouree, masquee, & couuerte d'vne belle raison. Ie dis que lon s'en recognoit, tant au corps qu'en l'esprit de l'enfant, & i'ose bien croire, que les enfans ainsi nourris, n'aiment iamais tant leurs meres & nourrices, que s'ils auoient esté plus piteusement esleuez. Car c'est là que doit cômencer la pieté & charitable amour: laquelle Dieu fait depuis reciproquer des enfans aux parens. Dequoy le Cigogneau donne vn tel exemple, que les Grecs ont bien voulu nommer ceste recognoissance *antipelargie*, du nom de la Cigogne. Ie ne veux pas pourtant vne grand mignardise & excessiue indulgence des meres enuers leurs enfans: & sur tout quand ils commencent à se cognoistre. Car dés aussi tost ie les nourris sous l'ombre de la verge, & les fais craindre le chastiment, mesmes auant qu'ils soient seurez. Autrement, si on craint trop de leur desplaire, ils ne craignent les reprehensions, & il faut leur estre suiet extrémement, supporter toutes leurs fautes & mauuaises façons de faire. Dont aussi Dieu permet, que les peres & meres sont tousiours depuis suiets à leurs enfans. Il ne les faut prouoquer à ire & à despit: mais aussi il ne faut pas craindre & s'assuiettir à leurs passions, ains les arra-

cher petit à petit par bonne discipline, & garder qu'elles ne pullulent, ayans prins forte racine. Adonc certainement le pleurer & le crier vn peu ne leur peut nuire: & faut quoy qu'il en soit, ou puisse aduenir, qu'ils prennent de bonne heure le chemin de vertu.

## *Qui doit plus longuement tetter, vn fils ou vne fille: & combien le chacun.*

### CHAP. XI.

En diuers païs on a diuerses coustumes, & comme les habits sont differens, ainsi la maniere de viure. Ce qui est bien raisonnable. Car la difference de l'air & du terroir, requiert diuerse façon d'entretenement. Comme és pays froids & Septentrionaux les pouelles ou estuues, les fourreures, le vin, & les espices sont necessaires & ordinaires: & és païs chauds & rotis, comme est celuy des Mores, les lieux sous terre sont les meilleurs, & l'aller tout nud, boire de l'eau, & manger force fruicts qui raffraischissent. Qui voudroit viure en Aphrique, en Mauritanie, ou en Ethiopie, de la façon qu'on vit en Angleterre, en Allemagne, ou Pologne, & au contraire, il ne pourroit gueres durer en cest estat. Et pour ne faire comparaison des païs tant esloignez, si vn Parisien vouloit viure à la Prouençale, vn Lionnois à l'Espagnolle, ou vn montagnard, comme ceux du plat païs, & au contraire, sans bouger de son lieu naturel (cela s'entend) il ne s'en trouueroit pas bien. Le ciel ou l'air diuers nous inuite à diuers traitemens: & la condition des personnes aussi, que nous appellons institution de vie. Car si on nourrissoit vn laboureur ainsi qu'vn homme d'estude, ou autre sedentaire, il deuiendroit si delicat qu'il ne pourroit suffire au trauail: & au contraire, si l'homme sedentaire estoit nourri en labou-

reur, il seroit tantost malade, à cause qu'il ne pourroit digerer telles viandes : sinon qu'il fut de sorte & robuste complexion. Comme on en trouue plusieurs, qui mesmement sont tels de nature, estans nez de pauures gens laboureurs ou artisans, & par consequent nourris grossierement. Dont ils sont pacientissimes de labeur, & se peuuent nourrir de mesme leurs parens, ou à peu pres, sans aucun preiudice: ainsi qu'ils font pour la plus part. L'aage aussi requiert diuers traitemens, entant que c'est vne complexion diuerse. Et par tout le monde on obserue bien cela, que les enfans soient autrement nourris que les garçons, les garçons que les hommes adultes & parfaits, les vieillards d'vne autre sorte, & d'vn autre les décrepits. Item le sexe diuers est diuersement entretenu, non pas en habit seulemẽt, ains aussi en nourriture & education. Dont est le commun dire, que le garçon doit estre bien nourri, bien batu, & mal vestu : la fille bien vestue, bien batue & mal nourrie. Or ie lairray à part les diuerses manieres d'esleuer les enfans qui tettent, selon la diuersité des païs: comme il est bien necessaire qu'on les allaicte differemmẽt, ainsi que les regions different. Ie restraindray mon propos au climat de Montpellier & des lieux circonuoisins, qui respond assez à la temperature de la Toscane.

Nos femmes tiennent, que les filles doiuent tetter moins de temps que les fils, & qu'elles en ont assez de dix & huit mois : les fils, de vingt & quatre, qui sont deux ans entiers. Il faut tousiours supposer que l'enfant se porte bien, & (selon le cours de son aage) soit bien aduenu: qu'il ait commencé de manger au temps qu'il deuoit, qu'il ait assez de dents pour mascher, que le seurer duquel on doute, tombe en bonne saison : bref qu'il n'y ait autre question que du terme. La raison qui meine les femmes à dire, que les filles ne doiuent tetter si longuement que les fils, est (à mon aduis) d'autant qu'elles sont plus humides. Voire, mais il faut sçauoir, si ceste humidité est vicieuse, ou non. Si c'est la complexion naturelle du sexe feminin d'estre plus humi-

de, & que nature l'ait ainsi fait expressément, & plus froide aussi pour les causes deduites au premier chap. du second liure : ne sera ce pas mal fait, de rendre les filles plus seiches, en danger de les faire deuenir hommasses & steriles? Si c'estoit vne humidité superflue & acquise par mauuaise nourriture, ou dedans ou dehors la matrice, il la faudroit bien consumer : mais elle est naturelle, supposant tousiours que la fille soit bien nee, bien saine, & de bonne complexion. En voulez vous faire vn garçon en la rendant plus seiche, tellement qu'il ne luy manque rien, que le membre viril : car de barbe, elle n'aura pas faute. C'est tres-mal raisonné, de dire que la fille doit moins tetter, parce qu'elle est trop humide: veu qu'au contraire, il faudroit qu'elle tettast plus longuement, afin de l'entretenir en ceste complexion, qui luy est naturelle, & necessaire pour estre bien feconde & faire de beaux enfans (qui est la perfection du sexe feminin) quand elle aura plus longue son adolescence, laquelle est limitee de la notable exiccation: lors que les os & autres parties solides ne se peuuent plus estendre & alonger. Et parce on a bien raison de vouloir que les fils tettent longuement, à cause de leur siccité. Car si on ne retarde & reculle tant qu'on peut la grande exiccation, à laquelle les achemine leur chaleur naturelle plus forte qu'aux filles, il est certain que ils demeureroyent courts, & par succession de teps, les fils des arriere fils ne seroyent que petits nabots. On le voit ordinairement de ceux qui ont esté mal nourris, ou de mauuais, ou de diuers laict, ou qui n'ont assez tetté. Ils sont plus petits de beaucoup, que les autres de mesme race, maison, ou condition. Parquoy ce n'est mal aduisé de faire tetter longuement les fils, pour auoir de beaux hommes, qui aussi viuront plus long teps, selon le cours de nature, & seront plus tard vieux. Car l'enuieillir n'est autre chose que desseicher, & la mort naturelle n'est qu'vne extréme exiccation. Ce qu'on peut retarder, si en tous aages on est soigneux d'espargner & bie entretenir l'humeur naturel & radi-

*C'est à dire, que elle croistra plus longuement.*

cal, auquel consiste la certaine mesure & duree de nostre vie, comme nous auons amplement demonstré au second chapitre du premier liure. Mais pourquoy ne sera il aussi bon, que la fille tette semblablement long temps, veu les raisons deduites, qui semblent estre communes à l'vn & à l'autre sexe? Si la mere de l'vn & de l'autre est bien saine, non phlegmatique ne catarrheuse, & que les enfans soyent iustement de la complexion requise à leurs sexes, il me semble que l'on n'en doit faire aucune difference: & mesme suyuant ce que nous auons remonstré au cinquiéme chap. de ce liure: ou nous auons enseigné, que la complexion de chaque sexe doit estre conseruee par son semblable, comme estant chose naturelle. Et pource le laict de celle qui a fait vn fils, est meilleur à vn fille, d'autant qu'il est plus froid & humide, contre le vulgaire opinion. Comment est ce donc que le vulgaire entend que la fille a moins besoin de tetter, que le fils? Ie crois qu'il a retenu ceste proposition de quelques sçauans Medecins: mais il ne l'entend pas, & parce il la raisonne mal, disant vne cause qui n'est pas. Comme aussi le vulgaire resonne mal, quand il trouue meilleur pour vne fille: le laict de celle qui a fait vn fils, & au contraire, en disant que c'est pour les raffraichir. Qui est donc la vraye raison? Ceste-cy, à mon iugement. Les anciens Medecins, qui peuuent auoir tenu ce propos au vulgaire, ont tousiours entendu, que chasque mere fit son deuoir à nourrir ses enfans. Or de celle qui a fait vn fils, le laict est plus froid & humide: parquoy il rabat de la chaleur & siccité naturelle de l'enfant. Ce qui est aucunement preiudiciable à sa temperature ou complexion, toutesfois cela reuient à quelque cõmodité: c'est, qu'il croistra plus longuement, & deuiendra plus grand. Ainsi il n'y a pas danger que le fils tette assez long temps: & il faudroit encor plus, si le laict estoit du tout selon sa complexion. Semblablement la fille qui tette le laict de sa mere, plus chaud & sec, est aucunement offencee en sa complexion, & peut estre

*Obiectiõ* · *Respõce.*

tellement alteree de peu à peu que son corps ne croistra si auant, qu'il feroit en vsant du laict semblable. Parquoy il vaut mieux qu'on la seure plustost. Mais quoy, (dira quelqu'vn) les viandes qu'on luy donnera cy apres en lieu du laict, ne sont elles plus dessechantes, que le laict qu'on luy a osté ? Il est certain que le laict humecte fort : comme aliment benin & facile à digerer, & de tresgrande substance : mais il est plus chaud que le sang: & que la chair qui est faite de sang. Dont la chair des bestes que nous mangeons, & encor plus son potage, est moins eschauffante que le laict. Qu'ainsi soit pour peu que la nourrice soit en colere, ou autrement eschauffee, son enfant (s'il est delicat) sera tantost escarboüillé, teind de rougeurs & serpigine. C'est d'autant que le laict a vne telle trempe, que peu de chaleur d'auantage le rend fort comme vin : auquel aussi, il est tressemblable. Car l'vn & l'autre sont fort nourrissans, chauds & humides entant que alimens, toutesfois le vin est plus chaud, sinon qu'il soit trempé: & pour lors il respond à la temperature du laict. *Obiectiõ* *Respõce.*

Ie sçay bien que plusieurs seront offencez, de ce que ie dis le laict estre chaud. Car on dit communément, qu'il est fait de sang recrudi ou décuit aux mammelles. Ce que ie nie pertinamment. Car il est fait du sang, cuit & elaboré dans le corps glanduleux des mammelles, qui est plus chaud que froid : ainsi que ie soustiens de toutes parties spermatiques, mais ce different est pour nos escolles. Reste donc que l'aliment qu'on donne à l'enfant depuis qu'il est seuré, est moins chaud que le laict: sinon qu'on luy donnast du vin maltrẽpé. Mais la chair & le potage sont assez humectatifs, n'eschauffent point (si ce n'est entant que alimens) & sont de plus grand nourriture, dont ils rendent les enfans plus forts. Aussi void-on au contraire, ceux qui ont tetté longuement estre pour la pluspart mols, delicats & effeminez. Il est bien force, que des premiers iours l'enfant soit nourri de laict, pour trois principales raisons. L'vne est, que tout changement doit estre fait de petit

à petit : & il n'y á pas grand différence du ſang qui á nourry l'enfant dans la matrice, au laict qui en eſt fait depuis. L'autre, que l'enfant a ceſte inclination naturelle de tetter, & le ſçait faire ſans precepteur & lie mieux le tetin qu'il ne ſçauroit aualler du potage. Mais la premiere raiſon eſt plus valable. Adiouſtez y la troiſiéme: que le laict eſt beaucoup plus aiſé à digerer que le potage, la chair, le pain, & autres viandes: & que l'eſtomach de l'enfant mol & tendre ne peut venir à bout d'autre aliment que du laict humide & chaud temperément.

Or ſus tout cela eſt accordé, voyons maintenant de arreſter & conclurre, combien de temps doit tetter le fils & la fille. I'ay dit qu'vn pareil terme eſt deu à tous deux, ſi l'on a chois du laict: c'eſt à dire, qu'on donne à la fille le laict de celle qui a fait vn fils, & au contraire. Sinon, & que le laict dont on nourriſt la fille, ſoit pour vn maſle, il vaut mieux la ſeurer pluſtoſt comme à vn an & demi, & que le fils tette ſes deux annees de quel laict que ce ſoit, pourueu qu'il ſoit bon en ſubſtance, ie n'y vois aucun danger.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.



# AV LECTEVR D'ESPRIT LIBRE ET STVDIEVX.



*MY Lecteur, i'ay en trois principales considerations à publier, & diuulguer l'indice de toutes les matieres que i'ay à discourir en mon traité des* Erreurs populaires : *duquel ie ne mets en lumiere pour le present, que les cinq premiers liures. L'vne des cōsiderations a esté, de m'engager, & obliger à poursuiure telles matieres, comme en ayant fait promesse. L'autre, à ce que si parauenture quelqu'vn, esmeu de cest argument, vouloit entreprendre semblables discours, au moins il ne touche à la besongne, que ie me suis taillé, & ne mette (comme on dit au prouerbe) sa faucille en ma moisson. Car ie la peux iustement dire mienne, puis que i'ay semé ces propos. La troisiéme est pour t'inuiter, ô Lecteur d'esprit libre & studieux, à m'enuoyer des propos semblables à ceux-cy, que i'ay recueilly en long temps, de plusieurs personnes, en diuers pays. Ainsi i'espere receuoir de toutes parts, de ceux qui liront mon indice, les propos vulgaires touchant la medecine & regime de santé (car ie n'ay que faire des autres* Erreurs *qui cōcernent les mœurs, l'œconomie, la police, & autres actions de la vie humaine) qu'ils verront par ce recueil n'estre venus à ma cognoissance. Leur addresse sera, s'ils n'ont autre nouuelle de moy, à* Montpellier *ou i'ay cest hōneur de presider en la plus fameuse vniuersité de* Medecine *qui soit au monde.* A *raison dequoy aussi i'ay esté esmeu & inuité de trauailler à la correctiō des* Erreurs *populaires, qui troublēt souuent les ieunes* Medecins, *& leur donnent grand' peine, d'autant qu'ils n'ont pas l'autorité de les refuter, pour le peu de respect que le peuple leur porte, ayāt petite creance au bas aage, quoy qu'il y puisse auoir beaucoup de suffisance. Cependāt tels* Erreurs *sont pour la pluspart tres-preiudiciables à la santé des hommes, il y en a d'autres qui rendent les* Medecins *fort suiets à calomnie. Or ie ne dis pas, que tous les propos contenus en mon indice, soyent erronez. Il y en a plusieurs vrais & certains, mais le peuple ignorant la*

*raison de ce qu'il dit, est comme en erreur, dequoy ie le veux exempter par mes discours. Il y a donc de ces propos vulgaires, que ie recerche & recueillis, les vns totalemẽt faux & erronez, les autres ont leur cause incognue du peuple, dont ils sont comprins sous le nom des Erreurs. Et voila mon suiet, mon dessein, & mon intention, à laquelle ie te prie, ô amy Lecteur (de quelque estat ou profession que tu sois non opiniastre ne lourdaut, ains d'esprit libre, gentil & studieux) me vouloir assister, ayder & fauorir, en contribuant ce que tu peux colliger de tels propos vulgaires. Et ie les rangeray en leurs classes, pour discourir là dessus, tout ainsi que i'ay fait en ceste premiere partie: & mesmement si ie suis aduerty & apperçoy, que ce mien labeur t'ait esté agreable, & que tu en desires la poursuite, iusques à l'accomplissement de ce que i'ay promis. Auquel cas, ie lairray toute autre besongne, pour te donner contentement: esperant que tu y auras ensemblement grand plaisir & profit. A Dieu.*

# DIVISION DE TOVTE L'OEVVRE EN SIX PARTIES, contenant trente Liures.

# DIVISION DE LA SECONDE PARTIE EN *ses liures & Chapitres.*

## De la complexion & coustume. Liure sixiéme.



## De l'air & des vestemens. Liure 7.

De l'appetit & de la soif. Liure 8.



Des repas, & de l'embon-point. Liure 9.

De la digestion. Liure 10.



DIVISION DE LA TROISIEME *partie en ses Liures & Chapitres.*

Du manger & des viandes. Liure onziéme.

De l'apprest & ordre en l'vsage des viandes. Liure 12.

Traité du vin. Liure 15.



## DIVISION DE LA QVATRIESME *partie en ses Liures & Chapitres.*

Du coucher & dormir. Liure 16.

Des causes de maladie. Liure 17.

## DIVISION DE LA CINQVIESme *partie en ses Liures & Chapitres.*

### De la curation des maladies. Liure 21.



### Des abus és remedes. Liure 22.

Des mauuaises cures, & remedes extrauagans. Liure 23.



Des remedes superstitieux & vains Liure 24.

## Des bons & vrais remedes. Liure 25.



## DIVISION DE LA SIXIEME *partie en ses Liures & Chapitres.*

## Des euacuations communes. Liure 26.



## Des purgations ou medecines. Liure 27.

Regime de ceux que lon purge. Liure 28.



De la saignee. Liure 29.

## Dé la mort. Liure 30.



## ADVERTISSEMENT.

L'Autheur toutesfois estant preuenu de mort, n'a sçeu mettre en execution ses promesses. Ainsi voit-on le plus souuent que l'homme propose, & Dieu en dispose.

SECONDE

# PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES, ET PROPOS VVLGAIRES, touchant la Medecine & le regime de santé, refutez ou expliquez

PAR

*M. LAVR. IOVBERT, CONSEILler & Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre, premier Docteur Regent, Chancelier & Iuge de l'Vniuersité en Medecine de Montpellier.*




*A ROVEN,*

Chez RAPHAEL DV PETIT VAL, Libraire & Imprimeur du Roy, à l'Ange Raphaël.

1600.



# A
# MON TRES-HONORE'

SEIGNEVR MONSEIGNEVR *de Neufuille, Seigneur de Villeroy, Conseiller & Secretaire d'estat du Roy, grand tresorier general de l'ordre de sa Maiesté, Barthelemy Cabrol son tres-humble seruiteur, Salut.*

MOnseigneur, i'ay eu mon refuge à vous, pour me sauuer du mescontentement que M. IOVBERT à receu de moy : à raison d'vne seconde partie de ses Erreurs populaires, que ie faisois imprimer, comme à la desrobee, voyant sa resolution de n'en mettre plus en lumiere. Il

m'a ſurpris chez l'Imprimeur, fort indigné de mon entrepriſe. Toutesfois quand il a entendu, que ie vous en voulois faire vn preſent, il a eſté tellement ſatisfait, que ſur le champ il a permis à Lucas Breyer, marchant Libraire (auquel ie m'en eſtois adreſſé) de paſſer outre: luy donnant encor deux beaux diſcours, traduits de ſes Paradoxes Latins, par Iſaac Ioubert ſon fils aiſné. En quoy i'ay cognu par effect, le grand reſpect qu'il vous porte, & la venerable autorité que vous auez gagné ſur luy, par vos bien-faits & merites en ſon endroit: ainſi qu'il proteſte ſouuent & en priué & en public, vous eſtimant l'vn des meilleurs ſeigneurs & amis qu'il ait en France. Pource (dit il) que ſans vous auoir iamais

fait aucun seruice, ne aux vostres, luy auez tousiours en tous ses affaires esté si gracieux, benin & fauorable, qu'il ne pourroit rien plus attendre d'vn auquel il eust serui toute sa vie. C'est vostre grandeur, Monseigneur, de faire ainsi acquisition d'vn grand nombre de seruiteurs bien affectionnez, & tels que ie cognois ledit sieur Ioubert: lequel ne s'espargnera iamais à rendre le deuoir, au moindre qu'il ayt obligé. L'vn de ses moyens est (qui n'est à mespriser) d'honorer la memoire de ses bien-faicteurs par ses escrits. Dont ie m'asseure, que s'il eust de soy mis cest œuure en auãt, il la vous eust dõnee, plustost qu'à autre que ie sçache. Elle est donc vostre de bon droit, & mesmes veu la permission de l'autheur: qui

eſt vn expres conſentement comme s'il la vous donnoit, & que ie la vous preſentaſſe de ſa part. En quoy vous plaira auſſi conſiderer, l'extréme deſir que i'ay d'eſtre cognu de vous, m'inſinuant par ce moyen en vos graces, & me preſentant à vous faire treſ-humble ſeruice, quand il vous plaira m'honorer de vos commandemens. Monſeigneur, vous me cognoiſtrez en cela de ſi ardente affection, que vous le pourriez deſirer du plus confident & aſſeuré ſeruiteur que vous ayez eu iamais: eſmeu à cela, tant des propos de mondit ſieur IOVBERT, que de la commune reputation de vos rares & excellentes vertus, qui vous ont rendu treſ-aggreable au Roy noſtre Sire, & aux autres princes de ce royaume,

maniant les plus grans & importans affaires de la Couronne, autãt heureuſement queprudẽment, auec vne merueilleuſe dexterité, accompagnee de ſinguliere confidence & diſcretion, loyauté, rondeur, integrité, ſincerité & preud'hommie, diligẽce, patience, vigilãce, promptitude, hõneſteté, gentilleſſe, grace, bonté, douceur, humanité, benignité, courtoiſie, modeſtie, generoſité, conſtance, magnanimité, liberalité, excellente memoire, ſubtile inuention, profond & ſain iugement, diſcours ſolide & graue, treſbon aduis & conſeil: & toute autre vertu requiſe à voſtre eſtat, cõdition & charge. O qu'vn grand Roy eſt heureux, d'auoir vn tel cõſeiller aupres de ſa perſonne. O infinimẽt heureux le Monarque, qui

en auroit autant qu'il y a de grains en vne belle grenade, comme le grand Roy Darius ſouhaitoit autant de Zopyres: Heureuſe la patrie, heureux le peuple, qui a telle addreſſe, pour obtenir de ſon Roy ce qu'il en peut requerir iuſtement, ou en attendre fauorablement, addreſſe autant facile, autant ſeure & veritable, qu'on ait iamais eu en France, d'vn perſonnage tant accoſtable, affable, ſans reproche, & digne de ſa charge, qu'il en fut onc au monde. Monſeigneur, ie ſerois trop prolixe (ie le voy bien) ſi ie voulois raconter ſeulement la dixiéme partie des louables actions qu'on rapporte publiquement de vous: outre ce que ie ne m'en ſçaurois dignement acquiter. Auſſi ie penſe, qu'il vous ſera plus aggrea-

ble, de ietter incontinent vos yeux, ſur les beaux & plaiſans diſcours de M. IOVBERT, ſçachant que vous auez par cy deuãt prins grand plaiſir à la premiere partie, que luy meſme fit publier y a vn an. Ie croy que vous ne l'aurez pas moindre de ceſte cy: mais quoy que ce ſoit, vous plaira interpreter en mieux ma hardieſſe, & aggreer le preſent que ie vous faits en toute reuerence & humilité: en vous baiſant les mains, & priant Dieu que vous doint, Monſeigneur, le comble de vos meilleurs deſirs, en parfaite ſanté, treſlongue & heureuſe vie. De Paris, ce 3. de Feurier, 1579.

# EPISRE DE B. CABROL, MAISTRE IVRÉ EN LA faculté de Chirurgie, de l'Vniuersité, Cité, & Ville de Montpellier, Chirurgien ordinaire du Roy.

## *REPVLSIVE DES ENVIEVX & venimeux propos tenus contre l'Autheur des Erreurs populaires.*

ADDRESSEE AV TRES-VERTVEVX MAGNIFIQVE ET GENEREUX Seigneur, M. Anthoine de Clermont, Baron de Montoison, & gentilhomme de la chambre du Roy.

ON *dit bien vray communement, qu'*Enuie ne mourra iamais. *Car elle fut engendree de Lucifer, dès le commencement du monde : & n'aura iamais fin nō plus que les diables d'Enfer, peres de calomnie & detraction, dont ils portent le nom. Ie l'ay quelquefois sentie bien piquante, & fascheuse en mon endroit: mais ie me suis tousiours consolé, & ay prins meilleur courage, de ce que ie me voyois en*

*telle affliction, compagnon des plus gens de bien, des plus vertueux, ſtudieux, & ſçauans qui ſoyent au monde: Et de ce que i'ay touſiours ouy dire, qu'il n'y a perſonne exempt d'Enuie, que le miſerable: & qu'il vaut mieux eſtre ſuiet à Enuie, qu'à pitié. Mais ce que i'ay ſenti en moy de ſes piqueures & morſures, n'eſt rien au prix des aſſaux & alarmes qu'elle a donné à* M. IOVBERT, *dés qu'il a commencé de paroiſtre, auoir reputation, & eſtre tenu entre les plus doctes & rares perſonnages de ſa profeſſion. Ce fut premierement, quand on eut publié la premiere Decade de ſes Paradoxes, ſans qu'il en ſçeut rien: & plus encores, apres que l'ayant recogneuë & aduoüee, il la fiſt reimprimer, y adiouſtant la ſeconde. Bon Dieu quelles detractions & calomnies luy excita Enuie, à l'occaſion de ceſte œuure-là: Ie le ſçay bien, pour l'auoir veu, au grand deſplaiſir de ſes amis, & de tous ceux qui cognoiſſent ſa vertu, valeur, & preud'hommie. Cela neantmoins luy ſucceda treſ-bien; & luy donna grand bruit: tout ainſi que la palme ſe rehauſſe & releue, contre le fardeau qui la preſſe, & taſche à la deprimer. Tellement que pour le iourd'huy ſes Paradoxes ſont en telle vogue, & en tel prix, que iuſqu'au plus profond d'Alemagne on les debat, & ſouſtient: comme l'on void par les eſcrits des plus ſçauans de ce temps. Toutesfois ledit Sieur* IOVBERT, *ayant promis vn grand nombre de tels Paradoxes (ſuiuant le roolle qui eſt à la fin de ſa premiere Decade, en la ſeconde & troiſiéme edition) n'a pas voulu pourſuiure ceſt argu-*

*ment, comme desdaigné & iustement courroucé des meschancetez que l'enuie luy auoit suscité. Vray est qu'en diuerses œuures, comme il luy vient à propos, il deduit ses autres Paradoxes : mais ce n'est qu'en passant, & non pas à plein fond : dequoy les studieux sont fort marris. Ainsi est-il aduenu (de mal-heur) à l'vne de ses dernieres œuures, qui sont les Erreurs populaires & propos vulgaires, par luy expliquez & corrigez, iusques au nombre de soixante chapitres : en promettant encor plus de trois cens, comme il appert du Catalogue, qu'il a fait quant & quant publier. Mais ayant entendu par vrais rapports, qu'il en soustenoit grand' Enuie, detraction, & calomnie, voire que sa reputation estoit aucunement diminuee enuers plusieurs, bien marry a deliberé & s'est resolu de quitter cest argument : iaçoit qu'au iugement des plus sensez & vertueux, qui en parlent sans aucun transport d'affection, l'œuure soit tresdigne de loüange : & qu'on en doit desirer la continuation, pour le grand bien qui en reuiendra au public. Ils excusent tressagement, & interpretent benignement tout ce que les mesdisans y reprennent : & mitigent doucement l'aigreur de leurs morsures. De sorte qu'elles ne peuuent nuire aucunement à la reputation de l'autheur, ne la diminuer tant soit peu : ains au contraire, l'augmenter : comme la vertu verdoye de la blessure : ou comme les plantes qui portent des larmes (ce sont resines ou gommes) de bonne odeur, ne les produisent pas, qu'elles ne soient ferues & blessees. Les principaux chefs des reprehensions (pour ne dire plus mor-*

*ſures) de ceux qui taxent* M. IOVBERT, *de s'eſtre oublié en ſon œuure des Erreurs populaires, ſont deux. Le premier, de ce qu'il la dedie à la Roine de Nauarre, treſ-vertueuſe, & genereuſe Princeſſe, vray miroir & patron d'honneur, veu qu'il auoit à traiter au commencement de ſon œuure des matieres graſſes (comme on dit) & parties honteuſes, eſcriuant de la conception, generation, groiſſe, & enfantement. Le ſecond, que tout cela eût mieux eſté en Latin, que en François, pour deux raiſons: l'vne, que ces propos ne ſonnent tant mal en langue eſtrangere, qu'en vulgaire: & que les femmes & filles, qui en ſont plus honteuſes, n'en euſſent eu la cognoiſſance. L'autre, qu'il n'eſt pas bon de diuulguer noſtre art au peuple, & de luy faire entendre, ce dont les Medecins ſe veulent & doiuent preualoir: qui eſt, l'intelligence de pluſieurs choſes que le peuple fait & dit, ſans ſçauoir pourquoy ni à quelle raiſon. Quant au premier, il eſt ſuffiſamment reſpondu & ſatisfait en la ſeconde edition de l'œuure, tant par Louys Bertrauan, que par l'autheur meſmes, qui a bien voulu d'abondant changer d'addreſſe, & preſenter tout le procez à Monſeigneur de Pibrac, Chancelier de ladite Dame, pour choiſir & trier les Propos deſquels ſa Maieſté peut auoir cognoiſſance, & en iuger ſans nul ſcrupule: ledit ſeigneur ſe reſeruant le reſte, comme eſtant plus propre à ſa condition. On dit, que* M. IOVBERT *fait par ce moyen vne amende honorable. Vrayement cela eſt honorable & fort louable, de ſurmonter ſoy-meſmes, & ſe commander tant, que de n'vſer de la liber-*

*té commune des escriuains, en ce que le moindre des lecteurs pourroit estre offencé. Et quoy? en familier propos, on dit bien à tout coup (pour peu qu'on vueille contredire à quelqu'vn, voire estant inferieur à soy) pardonnez moy. Faut il craindre de le dire à vne Princesse, ou à autres de tous estats, quand on entend qu'ils sont aucunement offensez? S'il y eut iamais occasion de dire: pardonnez moy, c'est quãd on pense faire quelque plaisir ou seruice, & il est tourné au rebours. Ainsi d'vn propos qu'on aura dit pour risee facetieusement, lequel sera prins autrement, on s'excuse en disant: pardonnez moy, ie ne pensois pas mal dire: ou, ie n'y pense aucun mal, ou ie ne l'entends pas comme vous le prenez. Et bien; voila des reparations & amendes honorables: desquelles il ne faut auoir honte, cõme de celles que ont fait pour absolutiõ ou expiatiõ d'vn forfait: qui est vne peine criminelle & de contrainte. Mais le fait dont il est question est tout autre: sçauoir est, d'vn qui ayant bonne intention de plaire, honorer & seruir en reçoit pour recompense vne bonne detraction & calomnie publique, enuers les plus grands, iusques à la personne de la Princesse, à laquelle son œuure est dediee, vouee & consacree en toute humilité, reuerence & deuotion. Quant au suiect, i'en ay ouy parler gens de toutes qualitez, de tous ordres, rangs, degrez & estats, qui pour moy n'abstenoyent pas d'en dire librement leur aduis: mesmes la plus-part ignoroyent l'affection que ie porte à M.* I O V B E R T. *I'en ay bien peu rencontré, qui n'estiment infiniment son œuure, & desirent la continuation: di-*

*sans que c'est le plus bel argument qui ait esté proposé de long temps, ensemblement vtile & delectable: qui sont les deux principales conditions d'vn œuure parfaite & accomplie. Et quant à la noncupation, qu'il n'y a point eu de mal, ains au contraire, tout honneur & respect, toutesfois que* M. IOVBERT *(comme il est sage, prudent, discret & aduisé) a tresbien fait de changer son adresse, pour contenter chacun: ainsi qu'il proteste en son Epistre* à ses amis & bien disans. *Ie viens au second chef: qu'il eust mieux valu escrire ces choses en Latin, pour les deux raisons que i'ay dites. Touchant à la premiere, il y a esté aussi suffisamment satisfait par le Sieur* IOVBETT, *en la susdite Epistre, ou il remonstre pertinemment, que les plus chastes femmes du monde le peuuent bien lire: & qu'elles n'y apprendront rien que choses vertueuses, & de leur deuoir en mariage: & leurs maris aussi. Quant aux filles, elles n'y peuuent rien entendre, de ce qui concerne les œuures de la chair, si elles sont bien pucelles de corps & d'ame, par maniere de dire. Mais d'abondant, pour contenter chacun, ainsi qu'en tout le reste, il a depuis retrenché tout ce qui pouuoit tant soit peu offencer les plus scrupuleuses consciences: sçachant, qu'il ne faut pas seulement abstenir du mal, ains aussi de l'apparence d'iceluy: qu'il faut quitter & reietter tout ce qui peut scandalizer autruy, iusques à se desmembrer soy-mesme, se couper bras & iambes, arracher son œil propre, comme dit* IESVS CHRIST, Mat. 18. *s'ils sont en scandale. L'autre raison est qu'il ne*

*faut ainſi diuulguer les propos de la Medecine, ne les rendre tant familiers & clairs: d'autant que le peuple en pourroit abuſer, ſçachant plus qu'il ne luy appartient: tellement qu'il voudra deſormais conteſter auec les Medecins, preſque tous les poincts de la medecine: Ceux qui diſent cela so t gens modeſtes, diſcrets, & vertueux, amis de* M. IOVBERT, *qui le luy ont dit familierement, par maniere d'aduis. Mais il ſemble n'auoir pas bien leu ſon epiſtre,* Au lecteur d'eſprit libre & ſtudieux: *en laquelle il remonſtre, qu'il a entreprins ceſte beſoigne, pour contenir le peuple és limites de ſa vocation, & le perſuader de n'attenter rien au fait de la Medecine: qu'il ne ſoit plus tant outrecuidé & preſomptueux, que de couſtume: qu'il entende mieux ce qu'il a retenu des anciens Medecins, pour en vſer ſagement en ce qu'il le concerne, & eſt de ſa capacité: qu'il ne donne plus tāt de peine aux Medecins, de luy faire entendre ſon deuoir quand il traite & ſert les malades: & generalement que le peuple ſçache bien, ce qu'il ſçait, ou penſe ſçauoir, & quitte les erreurs qui l'ont tant poſſedé. Deſquelles remonſtrances & exhortations l'œuure eſt toute pleine, ſans entrer plus auant en diſcours, que de la portee des idiots.* M. IOVBERT *ſçait treſ-bien, que les miſteres ou ſecrets de la Medecine, & les principaux poincts de l'art (propos obſcurs & d'importance) ne doiuent eſtre communiquez ou deſcouuerts aux prophanes. Ainſi nomme-il en quelque lieu, tous ceux qui ne ſont iurez & aſſermentez en l'eſcole de Medecine: ſuiuant le ſacré ſerment d'Hippocras, lequel*

*quel il ensuit iournellement, en faisant iuger tous les ans vn grand nombre d'escoliers, qui veulent ouyr les leçons en l'Vniuersité de Montpellier, ou y prendre aucuns degrez. Luy qui en est Chancelier & iuge, auquel l'estroite obseruation des loix & statuts est en singuliere recommandation (si onques elle fust à aucun de ses predecesseurs) n'a garde de faillir en cela. Aussi n'est-ce pas diuulguer ou enseigner la Medecine aux prophanes, que de les instruire à bien faire ce qu'ils font, & leur expliquer ce qu'ils sçauent sans intelligence, par maniere de dire. Et puis? qui pourra trouuer mauuais, que chacun en particulier sçache entretenir sa santé, pour n'auoir tant souuent besoin du Medecin? Dira-on, que M. Charles Estienne, & apres luy M. Iean Liebault son gendre, personnes tres doctes & humaines, ayent mal fait, d'escrire en François leur maison rustique, où il y a beaucoup de remedes familiers, & qu'on dit vsuels, non seulement à conseruer la santé, ou se preseruer de plusieurs maladies, ains aussi d'en guerir plusieurs? Ainsi le liure intitulé Thresor des pauures, est bien veu & reçeu de tous. Ainsi la belle œuure de M. Simon de Valambert, touchant la nourriture & maladies des enfans: & plusieurs autres semblables, qui ne sont qu'en langage François. Au contraire, il seroit de besoin, que tout ce dont le peuple est capable, concernant sa santé, fut en langue vulgaire, pour son profit: sans luy enuier ce bien, qui est d'vne Enuie totalement ennemie du genre humain. Seroit-il bon, qu'on n'eust iamais diuulgué & monstré au peuple l'vsage du blé &*

*du raiſin, à faire du pain & du vin: de cuire la chair, & appreſter les autres viandes: ains que certains hommes euſſent tenu cela ſecret entre eux, afin que tous les autres paſſaſſent par leurs mains, & fuſſent à leur diſcretion pour auoir du pain, du vin, & de la viande? Ainſi (pour monter plus haut, des viures terreſtres du corps, aux celeſtes appartenans à l'ame) on ſe plaind d'aucuns Theologiens, qui ne veulent permettre qu'on traduiſe la ſainte eſcriture en vulgaire, afin que le peuple ne l'ayt que par leur bouche, priuans les ignorans de ceſte paſture ſpirituelle: laquelle toutesfois eux-meſmes propoſent & expliquent en pleine chaire, autant profondement, ſubtilement, & diſtinctement qu'ils peuuent. Et quelle difference y a-il, de lire les meſmes textes à part dans ſa maiſon, ou de les ouyr ſouuent reciter publiquement & en vulgaire? Ie ne trouue pas grand difference de telles rigueurs, d'auec celle qui empeſche le peuple de ſçauoir pour ſa prouiſion, autant qu'il peut cõprendre de l'art, qui enſeigne à viure ſainement, & ſe bien gouuerner en maladie, ſous la conduite & l'ordonnance des Medecins. Et (ie vous prie) qu'eſcrit* M. IOVBERT, *ſinon ce que preſque tous les iours remonſtrent & inculquent les Medecins aux malades, ou à leurs amis, parens, alliez, ſeruiteurs, gardes, & autres aßiſtans? eſt-il plus mal fait de l'eſcrire, que de le dire? Ne veut-on pas qu'il ſoit bien retenu? Et voyci le moyen, de le mettre par eſcrit, car la voix ſe perd, & l'eſcriture demeure. Ainſi ie ne vois pas, que ceſte reprehenſion ayt lieu, & ſoit mettable, ou ie ne l'ay pas bien comprins. Voy-*

*là les principaux chefs (ce me semble) des censures que i'ay ouy par cy par là. Il y a bien vn autre poinct, duquel* M. IOVBERT *est fort absurdement calomnié: c'est pour les depositions des sages femmes, que aucuns osent dire, auoir esté inuentees par luy-mesmes. Il refute bien cela en l'Epistre,* à ses amis & bien disans, *nommant celuy qui luy a fourni celles de Paris & de Bearn. Quant à celle de Carcossonne, ie sçay bien qu'il l'a eue d'vn qui estoit principal Secretaire de Monseigneur le Mareschal Dampuille, qui la recitoit souuent pour plaisir. Et* M. IOVBERT *est bien empesché d'entendre seulement les termes, desquels vsent ces sages femmes: pour les sçauoir accommoder aux diuerses parties du membre qui distingue le sexe. Car il n'est pas en peine d'y trouuer autant de pieces, qu'en mettent les matrones. Nous en demonstrons es publiques Anatomies seize, ou dixsept: que ie reciteray de l'ordre qu'elles se presentent.* 1 *C'est l'oz Bertrand ou Barré, autrement dict l'oz Pubis ou du penil:* 2 *le poil qui couure la susdite partie:* 3 *la motte, de quelques vns appellee Mont de Venus:* 4 *les deux leures ou babines, qui sont la bouche ou emboucheure:* 5 *les deux pterigomes ou aislerons grands, nommez vulgairement landies:* 6 *les deux moindres aislerons dessous les grands, qu'on appelle Nymphes, d'vn mot grec:* 7 *le Tentigo, ainsi nommé de Falloppe, qui est comme vne verrue au haut de la motte, couuert des grands aislerons. C'est la teste & balane ou gland du Clitoris, lequel rapporte au membre viril:* 8 *ledit Clitoris, composé de deux*

*nerfs cauerneux : 9 deux muscles qui le bendent & font dresser:* 10 *l'orifice de la vescie, qui est vne value charnue :* 11 *cinq ou six caruncules ou carnositez, semblables à verrues :* 12 *le grand canal respondant à la longueur du membre viril, ayant force rides circulaires:* 13 *le Hymen, qu'on nomme la Dame du milieu:* 14 *la bouche ou entree de la matrice, ou amarry, aspre & comme dentelee, ressemblant à la bouche d'vne lamproye :* 15 *le col de l'amarry :* 16 *l'orifice interne, qui est l'entree dans l'amarri :* 17 *le fonds & corps de l'amarry, sans aucune distinction de sellules ou logettes : Ie taise les testicules, & les aisles qui les soustiennent auec les vaisseaux spermatiques : d'autant que ces parties là sont par derriere, cachees à nostre veüe, si on ne fend le ventre. Tout le demeurant est manifeste & voyable en la femme entiere, sans luy faire aucune incision. Le miroir matrical nous les descouure toutes. Et qui en voudra auoir le passe-temps, pour plus grande asseurance de mon dire, ie les luy monstreray volontiers (qu'il me pouruoye seulement d'vn subiect) comme ie les ay monstrees publiquement aux escoles de l'Vniuersité en medecine de Paris. Il ne faut donc pas se mettre en fantasie, que ce soyent choses feintes & controuuees, mais ie confesse bien, auec* M. IOVBERT, *que ie n'entends pas les termes des matrones, & que par consequent ie ne les sçay appliquer aux susdites parties. Ainsi ce sont toutes calomnies, maudites impostures & detractions, que l'Enuie pasle & transie a eslancé contre ce bon Docteur & maistre, voyant la grand vogue & depesche qu'a-*

*noit son traité des Erreurs populaires: lequel a esté imprimé dãs six mois, en quatre diuers lieux: sçauoir est, à Bourdeaux, Paris, Lyon, & Auignon: & en chasque lieu on n'en a tiré moins de seize cẽs. Ce liure a eu si grande reputation, que n'estant au commencement qu'à dix ou douze sols, il s'est depuis vendu iusques à vn escu, voire à quatre francs: tout ainsi qu'en la cherté (espece de famine) le prix de blé se hausse tous les iours. Qui plus est, chacun demande aux Libraires & Imprimeurs, la suitte de cest œuure: & mesmes son autheur est iournellement importuné de mettre le surplus en lumiere, au moins de cinq en cinq liures (s'il ne veut à vn coup) suiuant le departement qu'il en a fait: outre ce qu'il promet d'auantage. Mais il est si despité, & se resent tellement des susdites piqueures, comme il est homme de grand cœur, extrémement ialoux de son honneur, qu'il a souuent pensé, ie le sçay bien, de brusler tout ce qu'il a fait. O quel dommage: Tant y a qu'on ne l'a peu encor fleschir, & faire condescendre à la publication des autres parties: qu'il tient si secrettes & serrees, qu'il n'y a moyen de les voir, ou auoir en simple communication. Car ie m'asseure, & il s'en doute bien, que plusieurs entreprendroient fort volontiers de les faire imprimer à la desrobee, sans luy en demander congé. Or voyant ceste sienne resolution (pour ne dire obstination) ie me suis aduisé de faire imprimer quelques chapitres, que i'auois autresfois eu de luy, m'ayant fait ceste faueur que de m'expliquer certaines propositions, desquelles ie desirois l'intelligence & son aduis. Il n'y en a pas*

*grand nombre, mais la pluſpart des chapitres ſont fort longs, & contiennent beaucoup de chefs : tellement que qui les voudroit departir par le menu, il n'y en auroit gueres moins de trente.* M. IOVBERT *les auoit traſſez, long temps auant qu'il publiaſt la premiere partie des Erreurs populaires : & ſont de certaines matieres, qui ont eſté depuis rangees par leur autheur, en la diuiſion de toute l'œuure, & generale & particuliere, pour tenir lieu, l'vn au ſeptiéme liure, l'autre à l'onziéme, dixſeptiéme, vingtiéme, vingt troiſiéme, vingtcinquiéme, vingtſixiéme, & ceux qui s'enſuiuent iuſques au trentiéme. Ie ne me ſuis pas autrement ſoucié de leur ordre, puis qu'on ne peut auoir autre choſe pour le preſent de leur autheur, ainſi qu'il auoit promis. Il ne faut vſer comme d'vn mauuais payeur, duquel on prend ce qu'on en peut retirer. Ie me ſuis contenté, de faire ſuyure & obſeruer ſon orthographie, comme ſi l'ouurage ſortoit de ſa main. A quoy s'eſt fidelement & treſvolontiers employé Chriſtophle de Beauchaſtel ſon nepueu : auquel i'ay fait donner pour ſon vin, autant de doubles eſcus, qu'il a doublé de chapitres. Ie ſçay bien que* M. IOVBERT *ne ſera pas content de ce que i'en ay fait, mais i'y ay eſté pouſſé d'vne bonne affection & intention, qui me pourront faire trouuer grace enuers luy : meſmement quand ie l'auray fait, de l'aduis de quelque ſien grand amy : & que l'œuure ſera bien imprimee à ſa façon. Car bien ſouuent la circonſtance fait, qu'il n'y a point de mal en ce qui de ſoy eſt reprochable, comme on dit du bon dol. Et pource i'ay pen-*

*sé de vous en communiquer, Monsieur, vous (di-ie) qui auez credit, & pouuoir d'appaiser ledit sieur* IOVBERT*, quand il se plaindroit de ceste mienne entreprinse: d'autant que ie voy bien qu'il vous respecte, reuere, honore, & cherist singulierement: vous estant si amy & seruiteur, qu'il n'en pourra auoir aucun desplaisir, s'il sçait que vous l'auez trouué bon. Ains au contraire, il me sçaura gré de l'auoir fait, quand il verra que ç'a esté apres vous auoir declaré mon dessein: ensemble à messieurs de la Roche & de Beaufort vos treschers freres, messieurs de la Baume, de Monperoux la verune, de vontais, de Pardillan, du Moutet, de la Coste, de Breste, de la Bastie: messieurs de Sagnes, Reuol, les deux Girards freres, du Vaure, Alian, Renier, & autres ses amis, qui voyent plus cler en cest affaire que luy, comme ceux qui sont hors du ieu. Et outre ce que ie le descharge par tel moyen, du pensemẽt qu'il en pourroit auoir, encor ie luy cause ce plaisir, de l'exempter & vindiquer des morsures & piqueures de la maudite enuie (qui seule arreste le cours de toute l'œuure promise d'vn bel ordre) en prenant sur moy toutes les indignations des malins enuieux. I'ay adiousté à ceste seconde partie des Erreurs populaires, vn Catalogue de plusieurs diuers propos vulgaires, que i'ay colligé de plusieurs. Et celuy qui m'en a le plus fourni, pour les communiquer a* M. IOVBERT*, ç'a esté* M. GVILLAVME CAPEL*, docteur en Medecine de Paris, homme tres-docte & humain, fort curieux des choses plus gentilles. Ie ne doute pas que* M. IOVBERT

*ne reçoiue de bon cœur ledit Catalogue, ayant inuité tous les lecteurs à luy enuoyer de toutes parts, les sentences vulgaires qui ne sont en son roolle. Ainsi ie le gratifieray aumoins de cela, que luy donne comme pour mon symbole.*

*Monsieur, ie vous supplie tres-humblement vous tenir prest pour ma deffence, si par fortune i'ay à encourir reproche de ceste entreprise: & me parer de vostre targe, qui est la bonne grace de* M. IOVBERT, *lequel aime & estime infiniment la vostre. Qu'il sçache par vous, que ie ne l'ay fait sans conseil, & que i'y ay esté contraint de l'vtilité publique: laquelle i'ay preferee à mon plaisir particulier. Car ie le sentoy bien plus grand, me voyant seul iouyssant & possesseur de ce fruict. Mais ie l'ay mieux aimé departir à ceux qui en sont desireux, pour le goust qu'ils ont prins, à ce que l'autheur en a luy-mesme publié. I'y ay aussi esté inuité, pour auoir dequoy faire vn present à Monseigneur de* VILLEROY: *auquel ne pouuant rien offrir du mien, qui fust digne de sa grandeur, i'ay emprunté des fruicts d'vn qui luy est tres-affectionné seruiteur, & qui n'en sera pas mal content (ie m'en asseure) quand il s'en aduisera. Monsieur, ie vous baise les mains, priant Dieu qu'il vous doint l'accomplissement de vos meilleurs desirs, en parfaite santé, longue & heureuse vie. A Paris ce vingtiéme de Ianuier, mil cinq cens soixante dixneuf.*

# INDICE DES CHAPITRES ET MATIERES, CONTENUËS EN CESTE SECONDE PARTIE DES ERREURS POPULAIRES, & PROPOS VULGAIRES.

FIN.

MAius Io captas nostris IOBERTE camœnis
Io triumphe, fas Io.
Aut (clari soboles patris) è stige Mæona solue,
Aut monstra clauâ figere
Desine: vel fuerit tantis ingrata tropæis
Nostri camœna seculi.
Monstra quidem Alcides stupido metuenda popello
Partu deorum discidit.
Monstra sed errorum tu Coacuspide scindis,
Turbæ timenda Delphicæ.
Ergo tuis vt Io par sit IOBERTE triumphis.
Emitte Plutus è fauis
Mæonidem: patris solium vel Apollinis aulam
Stellis coruscam scandito.

Io. EDOARDVS du Monin, Burg.

*Illudit miseris varius mortalibus error:*
*Et nullum errores non genus artis habet.*
*Sed non quàm medica, damnosior error in arte:*
*Vnde salus doctis, mors rudibusque venit.*
*Non ducis indocti duplex datur erro in armis:*
*Cui semel erranti tota caterua perit.*
*Non sibi commisso medicus bis aberrat in agro.*
*Errorem cuius mors aliena luit.*
*Ergò magna tuis, decus ô* IOBERTE *medentum.*
*Gratia debetur tempus in omne libris.*
*Qui non contentus præcepta docere medendi,*
*Quæ schola doctorum, Regis & aula probet:*
*Errores etiam, quos ignorantia vanis*
*Inuexit populis in sua damna, doces.*
*Quod pietas est si qua viam monstrare vaganti,*
*Quam pius arte tua est vita tuenda labor.*

IO. AVRASTVS Poëta Regius.

*CHacun monſtre ſa faute, vn monſtre à faire mieux.*

*Infinis ſont de mal, vn chemin de bien faire.*

*De* IOVBERT *& l'auis, & l'exemple à mieux faire.*

*Tancé, de faire mal, aprend de faire mieux.*

*C'eſt bien fait, auertir l'egaré d'aller mieux:*

*Le remettre au chemin, eſt encore mieux faire:*

*Auiſer l'homme cheu de ſa cheute, eſt bien faire:*

*Et luy tendre la main, & faire encore mieux.*

*Tant de lampes eſtaindre, Apollon n'a que faire,*

*Menteuſes és couleurs, apriſes de les faire,*

*Pallir aux yeux trompez, ſinon qui luyſe mieux.*

*En vain l'homme deffend, & reprend de mal-faire,*

*Sinon qu'en faiſãt mieux, il enſeigne à mieux faire.*

*Bien fait qui bien reprend & mieux fait qui fait mieux.*

*DV PERRON.*



# LA SECONDE PARTIE
## DES ERREVRS POPVLAIRES, ET PROPOS VVLGAIRES, touchant la Medecine & le regime de santé.

*Que l'on se peut & doit souuent passer du vin, dont il n'est tant necessaire, que cuide le vulgaire.*

### Chapitre Premier.

SAns doute le vin est tresbon aliment, qui non seulement engendre de soy beaucoup desang, ains aussi fait mieux digerer les autres viures, reuient tost les esprits, suscite la chaleur naturelle, & luy donne vigueur, entretient l'humeur radical, espurge les excremēs liquides par sueurs & vrines, dissipant en fumee les plus subtils qu'on nōme fuligineux. Bref il est infiniment profitable, à qui en vse moderément & à propos. Mais si on abuse de sa bonté, en le prenant plus pour plaisir, que par necessité il fait tout le contraire, engendrant mille maux au corps & à l'esprit : qui ont pour leurs causes prochaines, des cruditez, phlegmes, froideurs, opilations, & autres indispositions totalement contraires aux qualitez du vin. L'experience le demonstre suffisaimment, quand nous voyons que les yurongnes sont fort suiets à catarrhes, mal caduc, apoplexie, subeth, stupeur, pa-

ralysie, tremblement, gouttes froides, hydropisies,& semblables. Il faut donc vser du vin auec discretion, accommodant le naturel de ses proprietez, au besoin que nous en auons : Et premierement les enfans qui sont bien nez, en doiuent abstenir, parce qu'ils ont naturellement si grand chaleur & humidité qu'on ne leur peut augmenter ces qualitez, sans euident preiudice de leur santé. Outre ce que le vin remplit fort la teste de vapeurs: dont eschauffant leur ceruelle bouillante, il endommage leur esprit. Passez les dixhuit ans, le vin est permis en bien petite quantité, & plus aux filles qu'aux garçons, contre l'opinion vulgaire: & il le faut augmenter de peu à peu, iusques au quarantiéme an. Ie dis de peu à peu : car autrement il trouble l'entendement, & l'esloudit ou rend furieux, prouoquant la ieunesse à cholere, luxure, & toute lasciueté. Aux vieillards il est fort propre, & leur est comme le laict aux enfans. Mesme Platon (diuin Philosophe) disoit, que Dieu l'auoit donné aux hommes, pour remede contre l'aspreté de la vieillesse, medecine bien salutaire. Car il les fait rajeunir, oublier les ennuis, soucis, soupçons, & chagrins, les rendant plus maniables en remolissant leur rude & dure condition : tout ainsi que le feu attendrit & rend maniable le fer. De ce propos on peut entendre que le vin n'est pas tant necessaire, que plusieurs ne s'en puissent bien passer, non seulement estans malades, ains aussi en pleine santé. Car aux complexions chaudes nommément & aux aages de mesme, il est nuisant, parce qu'il augméte leur chaleur outre sa deuë proportion, en danger d'y mettre le feu, qui bruslera tout l'edifice. Mais laissant à part telles raisons, ie veux monstrer par vne enqueste, que l'on vit commodement, sainement & longuement, voire en tout aage, en tout lieu, & toute saison, auec l'abstinence du vin. Le monde est d'ancienneté diuisé en trois parties (auiourd'huy on y adiouste la quatriéme, & la cinquiéme) desquelles l'Europe que nous habitons est selon les Cosmographes, si petite à l'esgard des

autres parties, que si tout le mõde n'estoit qu'vne cité cõme Paris, l'Europe de sa part n'y auroit qu'vne maisõ ou deux: l'Asie, l'Afrique & l'Amerique se partiroiẽt le reste. Or ce peu de terroir, est l'endroit où il se boit plus de vin. Car aux autres pays, où il n'y croit point de vignes, où les gens s'abstiennent de ce breuuage (si ce n'est en cachettes) par l'ordõnance de Mahommet: duquel la secte a prins telle estendue, que les Chrestiens ne sont qu'vne poignee de gens, comparez à si grande trouppe. En sont ils plus mal sains, foibles ou delicats? Non: ains au contraire, nous admirons leur force. Ne dit-on pas, Il est fort cõme vn Turc? Quand à l'agilité, adresse, viuacité, & autres vertus corporelles, ils ne cedẽt point aux Chrestiẽs, s'ils n'en emportẽt le pris, outre ce qu'ils viuent sainemẽt & paruiennent à grand' vieillesse. Si on dit, que l'Afrique & l'Amerique sont pays trop chauds pour l'vsage du vin, mais qu'aux lieux froids ou tẽperez, on ne peut bien viure sans tel breuuage: ie respondray qu'vne part de l'Asie est esgalement tẽperee, & sous le meilleur climat de l'opinion des plus renõmez Geographes. Ce qui est vers le Septentrion, gele de froid: ce neãtmoins le vin par tout est incognu, & par tout on vit cõmodément. Que dirons nous, si en nostre Europe Chrestienne aussi, on trouue infinies personnes qui n'en beurent iamais? & d'autres qui n'en boiuent gueres souuent, cõme és pays Septentrionaux & froids, où il ne s'ẽ recueilt point: & apporté d'ailleurs, il est si cher, que les pauures gens n'en tastent sinon les bonnes festes: car leur ordinaire est de l'eau pure, ou de la biere, ceruoise, cidre, poyré, põmé, & autres breuuages artificiellemẽt preparez de grains, ou de fruicts. Ils ne viuent pas moins pour cela que les riches: ils sont autant sains & gaillars, sauf le plus. En nos montagnes (i'entens de celles qui sont vn peu loin des costaux & des plaines qui produisent le vin) les pauures ne boiuent que de l'eau pure, & si viuent plus longuemẽt, estans moins souuent malades, que ceux du bõ pays: auquel se trouuẽt encores plusieurs qui, ou de

natiuité hayssent le vin, & l'abhorrent estrangement, ou qui l'ont depuis quitté de leur gré, ayans esgard à leur santé? comme pour euiter les rheumes, catharres & gouttes. Tellement que si nous colligeons de ceste diuision, le nombre des vin-beuueurs, nous le trouuerons si petit, que du monde parti en mille, à peine les dix en seront. On n'oit pas dire pourtant, que nous viuions plus long temps, ou plus sainement à tout nostre vin, que les autres des regions plus chaudes, plus froides, ou temperees. Ce neantmoins le vulgaire ignorãt & sur tout le paysant, a telle affection au vin, que sans luy il ne pẽseroit viure. Sain & malade il en veut tousiours, mesme estant malade de fieure ardante. Si on le luy defend, parce qu'il augmente euidemment la brulante chaleur, & redouble l'excessiue alteration, la douleur de teste & de reins, mettant le patient au danger de frenesie, il a opinion qu'on le veut mettre bas & affoiblir à ce que le mal dure plus longuement. Ces pauures gens cuident parfaitement que le seul vin soustient toute la force. Dont pour chasser la maladie, ils cherchẽt à boire du meilleur. Il me souuiẽt d'auoir pensé y a vingt & cinq ans vn gentilhomme pres Aubenas en Viuarez, qui me vouloit prouuer, que luy ayant grand' fieure & continue, à raison d'vne vraye pleuresie, n'en deuoit abstenir : disant que le Vin a prins son nom de Vie, cõme s'il estoit de son essence. Et quand i'auois refuté cela, il me repliquoit ainsi: Comment est-il possible, que le vin, si bon & gracieux à toutes personnes, iusques aux plus incognus, fit mal à moy qui toute ma vie l'ay aimé & caressé extrémement? Ne seroit il pas bien meschant, & non pas bon, comme chacun l'estime? Voila les beaux propos que tiennent les plus habiles d'entre les idiots, qui ne suiuent qu'vn appetit sensuel & brutal. Les autres cuident simplement de faire leur profit, n'estans esmeus d'aucune volupté, non pas mesmes trouuans pour lors bon goust au vin, non plus qu'à vne medecine: dont ils meritent de leur naïue simplicité, qu'on les oste de cest

erreur. Qu'ils ſçachent donc que les Medecins interdiſent le vin aux deux cauſes principalement: l'vne, quād le malade a grand' chaleur par tout le corps, ou en quelque partie. Ne ſentez vous pas euidemment que le vin eſchauffe? Si vous plaignez d'eſtre comme dans vn feu, n'vſez rien de ce qui peut augmēter la chaleur. Quelqu'vn me reſpondra, qu'on le trempe, ou (comme on dit) laue ſi bien, qu'il n'a plus gouſt de vin. Et dequoy ſert-il donc, ſi l'eau abat totalemēt ſa force? Vous direz, qu'il corrige l'eau de ſa qualité, & le peu de ſubſtance qui eſt parmi, recree & maintient la vertu du patient. Il faut donc que ce peu de vin retienne ſon naturel, en proportion de ſa quantité: dont il nuira touſiours quelque peu. C'eſt parler à toute rigueur, non pas en Medecin doux, humain & ami de nature: lequel outre les ſuſdites conſiderations, doit auoir eſgard à la couſtume, & cupidité du malade: & ſe ſouuenir de la ſentence du bon vieillard, qui dit ſi ſagemēt. Le boire & le manger vn peu pires, mais plus agreables, doiuent eſtre preferez à leurs contraires. Et luy meſme donne és maladies aiguës, qui ſont auec fieure cōtinuë, du petit vin, qu'on nomme oligophore, lequel nous pouuons contrefaire auec force eau & peu de vin. Ie diray bien d'auantage, que le vin fort trempé deſaltere mieux, raffraiſchit & humecte plus que l'eau pure, ainſi que Galen remonſtre de l'oxycrat, en ceux qui ont grand' ſoif. Car le vin, & le vinaigre fait plus auant penetrer l'eau, qui raffraiſchit & humecte: dont il s'enſuit, qu'on s'en deſaltere mieux. Et de fait, ſi ie ne craignois l'abus & l'importunité (car ſi on en permet vn doigt auiourd'huy, demain on en veut deux) & le reproche qu'on en peut encourir, ou pour le moins la ſuſpition d'auoir mal procedé, quand apres il ſuruient quelque accidēt de la nature ordinaire de la maladie (lequel on rapportera à vne goute de vin) i'en permettrois quelque peu aux febricitans qui en ont grand deſir: & ie m'aſſeure qu'ils s'en porteroyent mieux. Mais nous craignons tant de choſes, que nous aimōs mieux

que le malade endure quelque desplaisir, que si l'honneur du Medecin en estoit interessé. Car on abuse facilement de ce qui est plaisant: & si on permet quelque chose qui soit vn peu suspecte au vulgaire, tout est calõnié. Outre ce qu'il y a beaucoup d'autres moyens de substãter vn malade fort debile, exempts de tout dãger ou soupçon : cõme sont potages, cõsumez, coulis, pressis, destils, eau de chair, œufs frais & molets, qui nourrissent bien plus qu'vn peu de vin. Vray est, que le vin cause la digestion, & facile distributiõ des autres choses qu'on prẽd: il recree, resiouit, fait mieux dormir, & si desaltere mieux estant bien trempé, que ne fait l'eau pure, ou auec du syrop. Seulement ie remonstre, de ne s'y affectionner tant, qu'on en vueille boire cõme que ce soit, & mesmes qu'il sente au vin, quand les Medecins le defendent: ou (qui pis est) d'en boire à la desrobee, cõme pour nous tromper. Nous essayõs par tous moyens de retirer le bois qui brusle, & oster les charbons, pour estaindre le feu : & eux au contraire, y versent de l'huyle. Ils ont esgard à la foiblesse: mais comment est-ce qu'on remettra la force au corps, si la chaleur que le vin augmẽte est ce qui l'affoiblit? On void que la chaleur de l'Esté, du bain, ou de l'estuue, nous rend tous lasches, vains & abbatus. La fieure cause semblable effet, plus de sa simple qualité, que du fardeau des mauuais humeurs. Si en mesprisant nos raisons, ils vouloyent à tout le moins entendre aux aduertissemens que Nature leur donne, ils s'y porteroyent plus sagement qu'ils ne font. Car comme l'estomach estant plain d'humeur, le plus souuent nous perdons l'appetit (ce que denote, qu'il n'y faut plus rien mettre, que cela n'en soit hors) aussi quand le vin nous semble amer, ou d'autre mauuais goust, cõme il aduient presque en toutes fieures, il faut soupçonner, que pour lors il n'est pas profitable, & que le corps n'en a besoin. Car nature a baillé vne rude cognoissance à l'estomach, & à sa bouche (qu'on appelle vulgairement le cœur, à l'imitation des anciens Grecs) de ce qui nous

eſt cõuenable, auec l'appetit qui nous en aduertit, afin que nous regis par elle, ſi nous eſtions bien ſages & obeiſſans, d'vn inſtinct qu'elle donne, ſçachions nous gouuerner ſeins & malades. Mais l'intemperance des hommes eſt telle, que nonobſtant ces admonitions, ils veulent ſuiure vn autre deſir. Ie tiens cela pour ordinaire, que quiconque eſtant malade (ſur tout ayant fieure) ſent le vin de mauuais gouſt, il meſpriſe & offence Nature, s'il entreprend d'en vſer. Mais ie ne dis pas au contraire, qu'on n'en puiſſe boire, ſi on le trouue bon. Car la ſeconde occaſion qui nous contraint à la defendre, ne luy fait pas touſiours perdre ſa friande ſaueur. C'eſt le rheume ou catarrhe, lequel lors qu'il eſt loin de la bouche, n'y peut imprimer mauuaiſe qualité : ce neantmoins le vin eſt à bon droit prohibé en telle affection, pource que les humeurs fondus, ſubtiliez & eſchauffez de la chaleur du vin, deffluent plus aiſémẽt : & que la meſme qualité eſlargit les paſſages, en dilatant les pores & conduis. Outre ce que le vin eſt ſi fort penetrant, que nous le ſentons quelquesfois iuſques au bout des ongles, auſſi toſt qu'on l'a beu. Dont rencontrant par chemin des humeurs gros, peſans & tardifs à ſe mouuoir, il les pouſſe, agite & rend fluides. Pour ces raiſons, nous cõſeillons aux rheumatics, catarrheux & goutteux, d'en abſtenir. Ce n'eſt pas pour noſtre plaiſir, comme ſi nous delections à gehenner les perſonnes, & à les traitter rudemẽt. C'eſt le mal qui nous monſtre dequoy il s'agrandit, & nous le remonſtrons aux malades. N'eſt-ce pas vne lourde faute, de bailler au mal les armes, deſquelles il vous battra ? Doncques il conuient ſe renger à ceſte concluſion, que le vin n'eſt pas tant propre à l'hõme, qu'il ne s'en doiue ſouuent paſſer, en ſanté & en maladie: veu meſmes qu'il y a infinité de gẽs qui n'en beurẽt iamais, & ils n'en viuent moins ſainement. C'eſt vne grand' erreur, de l'eſtimer ſi conuenable à ſouſtenir nos forces, que nuiſant de ſa qualité, on ne le vueille pas quitter. On fait des boiſſons delicates pour les plus deli-

cats, au lieu de vin:cõme est l'hippocras d'eau (nommé Bouchet) & l'eau de coriandre. La ptisane & l'hydromel serõt pour le commun. I'entens de l'hydromel aigueux, & non pas du vineux ainsi nommé vulgairement, de ce qu'il ressemble à la maluoisie de saueur & forteur. Dont il n'excite gueres moins les fluxions, que le vin. L'aigueux est proprement dit Melicrat, &
Lib. 1. chap. 17. le vineux Hydromeli, selon Dioscoride.

*Contre ceux qui pensent, toute fieure estre de froid, hormis celle qu'on nomme chaude. D'où procede le frisson, & le retour des fieures terminees.*

CHAP. II.

L'ABVS que l'on commet du vin és fieures, comme nous venons de monstrer, n'est pas seulement fondé sur l'entretien de la force, ains sur vn autre erreur du vulgaire, qui pẽse que la fieure soit maladie froide. Sa raison est à (mon aduis) que ce mal est causé de froid & vient auecques froid: sinon (parauanture) la fieure continuë, qu'on nomme pour ce respect fieure chaude. Car volontiers apres vn grãd trauail ou exercice, qui a fort eschauffé le corps, si on est surpris de froid, il y a danger de fieure. Et de fait le peuple ne reçoit gueres autre cause du mal, que il appelle Morfondement. Si la fieure est terminee, comme la quarte, tierce, ou quotidienne, soit simple, soit double, ou composee: parce que l'accez commence par frisson, rigueur, tremblement, ou horipilation, il cuide proprement, que le mal soit la froideur enclose dans le corps, laquelle il faut vaincre par chaleur, nature luy enseignant qu'vn contraire repousse l'autre. Doncques ces bonnes gens ont opinion, que la fieure soit ce grand froid causé de froid. Tellement que si on leur demande apres l'accez, s'il a gueres duré,

ils refpondront, vne heure ou deux pour le plus: n'eftimans que la chaleur qui vient apres le froid, foit du conte. Voila pourquoy tout leur deffein eft à fe rechauffer: dont ils fe couurent fort, chauffent des pierres & tuilles pour les pieds, boiuent de bon vin pur, humment des bouillons efpiffez, faffrennez, auec du fromage fort vieux, & piquant comme poiure. Bref ils n'effayent qu'à furmonter le froid, & prouoquer bon gré maugré la fueur: comme fi le mal eftoit d'humeur gelé & glacé, qu'il fallut fondre & conuertir en eau. Ainfi quand ils commencent de fentir la chaleur: ils eftiment que la fieure eft paffee, & ne faut plus que attēdre la fueur. Parquoy les mieux auifez d'entre eux, endurent patiemment la gehenne d'eftre prefque eftouffez des couuertures durant la grande chaleur, pour efpraindre l'humeur, tout ainfi qu'on preffe vne efpōge à deux mains. Ils penfent, que l'importune chaleur qui tant & fi longuement les ennuye: apres le friffon peu durable, n'eft que de leur procedure & couuerture, ayans par tous moyens voulu fubiuguer le froid, qu'ils tiennent feul pour effence du mal. Dont depuis ils nourriffent la chaleur ardente le mieux qu'il leur eft poffible, iufques à la fueur. Il ne fe faut donc efbahir s'ils vfent de l'efpicerie, puis qu'ils ont telle opinion. Mais les pauurets font en trefgrā de erreur, quant à l'effence de leur mal: & de là pullulent ces fautes. Car ils ne fçauent pas que la fieure foit l'ardante chaleur, & le froid fon precurfeur, ou le trompette qui fignifie fa venuë: ce que ie leur feray entendre bien aifément par ce difcours, en remonftrant la caufe de fi diuers effets. Noftre peau eft toute percee de petits trous, lefquels on ne peut apperceuoir fi ce n'eft par la fueur qui en fort, & du poil qui en occupe la plus grād part. Nature bien auifee l'a fait ainfi, pour donner libre paffage aux fumees excitees de noftre chaleur, lefquelles fans cela l'eftoufferoient, comme on void mourir le feu à faute d'eftre efuēté. Ces fumees font femblables à fuyes, noires, graffes, de matiere bruflee, inuifibles de leur fubti-

lité, si ce n'est par effet, qui est la saleté, noirceur & graisse qu'elles rendent à nos chemises & autres vestemens. Aussi en hyuer, pource que le froid serre & & condanse, la peau des mains (qui sont plus descouuertes pour nostre vsage, qu'autre partie du corps) est rude & noire dudit excrement retenu. Car il ne se vuide pas bien, quand le cuir est constipé. C'est donc l'vsage, & dequoy nous seruent les pertuis de la peau, sçauoir est, de donner lieu aux fumees, vapeurs & exhalations continuelles de la chaleur, qui tousiours trauaille au corps sur les humeurs, les apprestant à nourriture. Si ces trous deuiennent bouchez, ou tant serrez que la suye y demeure, ne pouuant passer à trauers, nostre chaleur deuient aigre, piquante, forte & bruslante outre mesure, comme le feu couuert de cendre: & s'il dure longuement ainsi, ces excremens l'estouffent & accablent. Or quand nous auons trauaillé, la chaleur augmentee eschauffant les humeurs, excite & pousse dehors beaucoup d'exhalations: desquelles les humides souuent deuiennent eau, & font la sueur: les seiches s'en vont en fumee. Lors il est de besoin, que les pores (ainsi appellons nous les pertuis de la peau) soient ouuerts à cōmandement. Car si le froid les surprend & constipe, l'eschauffement conçeu & permanent fera de la chaleur naturelle (qui est douce, benigne, & molle) vn feu corrompant les humeurs. De cela procede la fieure cōtinuë (que le vulgaire appelle chaude) quand le desordre imprimé aux humeurs, perseuere quelques iours sans intermission, ne cessant pas aussi tost que sa cause est abolie. Car les exhalatiōs suscitees à grand tas, requerent d'estre vuidees: & le sang trop eschauffé demande raffraischissement. Quelquefois la matiere corrompuë du feu allumé par la constipation du cuir se perd à vn accez de fieure, qui termine en sueur: mais certaine portion de chaleur estrangere (qu'on peut dire empireume, cōme trace & vestige du feu) restee du premier desordre, apres vn laps de tēps renouuelle semblable inflāmation & corruption d'hu-

meurs. Ce que fait les fieures intermittantes de douze heures, d'vn iour, ou deux: qui ne faillent d'auoir leur retour ordinaire, iusques à tant que la mauuaise qualité imprimee du premier eschauffement au cœur soit entierement estainte & abolie. Voila cõmẽt le froid exterieur cause les fieures, d'vne forte chaleur, qui embrasee dans les humeurs perseuere bien longuement. Ainsi d'vn contraire naist l'autre, par accident. Car la froidure serrant le cuir, empesche la transpiration, qui doit entretenir la chaleur naturelle, en sa deuë mediocrité. Il ne faut donc penser, que la fieure soit vn mal froid, parce qu'elle peut venir de froid: veu mesmement qu'il y a prou d'autres causes, que le peuple soupçonne à bon droit & reçoit entre les occasions de la fieure: comme quelques viandes mauuaises, la cholere, la tristesse, les vers, la chaleur du Soleil, & semblables, qu'on ne sçauroit faire aduenir au vulgaire morfondement. Outre lesquelles la crudité, opilation, pourriture, aposteme interne, chaleur de l'air alterante, le mouuement excessif, le veiller trop longuement, & autres causes incogneuës au peuple, n'en font pas moins. Toutes reuiennent à ce poinct, d'engendrer beaucoup d'exhalations, en corrompant les humeurs d'eschauffer par trop le sang, les esprits, ou parties solides, d'vne chaleur pernicieuse, qui est la propre essence de la fieure. Elle ne sera pas donc froide, comme on l'estime, de ce que le froid exterieur quelquefois en est cause, puis que nous la voyons plus souuent prouenir d'vn autre moyen. Mais comment seroit-il possible (direz vous) que la maladie estant chaude, soit auec horipilation, rigueur, frisson, & tremblement, iusques à cliqueter des dents? Ceci est l'autre cause d'erreur aux idiots, qui ne voyans d'où procede vn si estrange accident, qu'ils estiment plus fascheux que tout le demeurant, s'y arrestẽt entierement, & le nõment la fieure. Parquoy il leur faut enseigner, qu'est ce qui meut tel accident, & qu'il signifie pour abolir les fautes q̃ les pauures gẽs y cõmettẽt imprudẽmẽt. Le cõmun des medecins (duq̃l ie ne me veux

departir pour maintenant,n'ayant affection qu'au vulgaire(tient que des fieures intermittantes(qu'on appelle vulgairement, terminees)la chaude qualité fieureuse corrompt l'humeur contenu dans les vaisseaux : & quand il est si difforme & gasté, que nature l'a en horreur, les veines le iettent dehors d'vne grande secousse, & le respandent parmi la chair, les nerfs, peaux, ou membranes, & autres parties sensibles. Ceste matiere est si cuisante,& se meut si roidement, que les endroits où elle passe en ont telle douleur,qu'il semble qu'on les pique,deschire, destranche ou escorche. Il ne faut pas trouuer estrange, qu'vn humeur chaud de pourriture ou autrement, cause frisson & rigueur: car l'eau boüillante iettee à l'impourueu sur vn corps nud,le fait trébler aussi bien que la froide. Les scintilles du feu en font de mesme, & si on est piqué seulement d'vne esguille bien viuement :tout le corps se retire. Ainsi les parties sensibles irritees de l'humeur cuisant & bruslant, secoüent toute la personne, quand elles taschent en s'espraignant de reietter ce que leur est mis sus. De là vient le baailler, l'estirement ou pendiculation, & la toux, qui presignifient l'accez: lequel dure apres tels accidens, iusques à ce que la matiere soit consumee & dissipee en sueur ou fumee. Car le froid n'est,sinon tandis que l'humeur est poussé d'vn lieu à autre violemment, & qu'il commence mieux à pourrir en lieux estroits: car depuis que les membres l'ont ià accoustumé, vn peu apres sa venuë qu'ils refusoient, ils n'en sont plus tant offencez.Et quand la matiere est plus enflammee, sa chaleur poursuit tout le corps,apres auoir gaigné le cœur. Ce desordre cõtinuë tousiours en augmentant, iusques à l'extréme corruption de l'humeur: lequel subtilié de la chaleur se perd en fin, partie visiblement, partie inuisiblement, quand la declination approche. Doncques le mal de fieure terminee,n'est sinon d'humeur pourri & corrompu de mauuaise chaleur, dont il deuient bruslant, & brusle si longuement qu'il soit ancanti.Le frisson qui precede,est la monstre

ou arriuee des matieres qui font l'accez. Tellement que c'est grand erreur, de tenir le frisson pour essence de fieure, non pas l'ardeur qui s'en ensuit: veu mesmes que le nom denote euidemment, auquel des deux il la faut assigner. Car fieure n'est ainsi nommee de la froideur, ains de ferueur, à l'imitation des Latins, qui la deduisent d'ebullition, comme les Grecs du feu.

Ie pense auoir suffisamment enseigné, que la fieure, d'où qu'elle procede, & de quelque espece que ce soit, est toute fondee en chaleur : tellement que les pauures idiots abusent de l'eschauffement, gehennent leur corps en vain, empirent leur mal, & se tuent souuent à force d'espicerie, vin pur, & couuertures. Ils cuident tout estre de froid, & qu'il ne faut que bien suer. La fieure continue & ardente, qui n'a point de frissons, ils l'appellent fieure chaude : comme s'il y en auoit de froides, ne sçachans pas ce que le mot de Fieure importe. Et si on me demande, pourquoy donc les continues n'ont aucun tremblement ? Ie respondray ce que tient nostre escole, que sa matiere est corrompue toute dedans les veines, & ne sort pas aux membres plus sensibles, sinon quelquefois à l'entiere termination, qui est aussi suiuie d'vne rigueur. Reste d'entendre (comme plusieurs sont curieux de le sçauoir) d'où vient que les fieures intermittantes ont leur retour à mesme heure: l'vne tous les iours, l'autre de deux en deux, & l'autre en trois iours vne fois. Ie suis content de leur en dire l'auis commun des Medecins. C'est, que nostre corps ayant besoin de quatre diuers humeurs, pour nourrir tant de parties qu'il a fort dissemblables, il en engendre plus d'vn que d'autre, selon qu'il leur appartient: tellement qu'il fait grande quantité de sang, & moins de flegme, beaucoup plus toutefois que de colere, & plus de ceste-cy que de melancholie. Or s'il aduient que le phlegme pourrisse, estant corrompu de la chaleur fieureuse, tous les iours ce mal reuiendra, Car le phlegme s'engendre aisément en peu de temps, dont il est fort copieux. Nous n'auons pas tant de colere, &

encor moins d'humeur melancholique, pour faire si promptement reuenir les accez: il faut plus grand seiour pour en assembler quãtité. Posons le cas (par maniere d'exemple) que tous accez requierent vne once de matiere. Au premier, ce qu'il l'auoit prouoqué est desia consumé : Le second ne peut reuenir, que l'humeur ne soit de nouueau amassé, en telle portion que puisse molester nature, sçauoir est (comme nous supposons) quand l'once y sera toute : car la demie, ne les trois quarts ne peuuent exciter ce feu. Le phlegme dans six heures deuient si abondant, qu'à peine le reste du iour occupé de l'accez quotidien en peut venir à bout. Il faut plus de trente heures à faire l'once de cholere, requise aux accez de la tierce : & deux iours pour renouueller ce peu d'humeur melancholique, causant la fieure quarte. Car on croid, que les humeurs se corrõpent & deuiennent febrifiques de peu à peu, non pas tout à coup:& que durant les intermissions, il s'en vicie autant de l'amas qui est de long temps au corps, qu'il en faut pour vn accez, s'il ne s'engendre nouuellement tout despraué, pendant les treusues paroximiques. Parquoy si l'once est tousiours preste à mesme heure, la fieure reuiendra tousiours à mesme poinct, & sera de mauuais guerir, comme dit Hippocras. Or bien souuent elle est retardee ou deuancee, parce que nostre corps endure mille changemens des choses que nous faisons, vuidons, y receuons, ou appliquons : de sorte que la simple quarte peut par vn grand desordre deuenir double, & triple : c'est si on engendre tel amas de melancholie, que l'once y soit entiere tous les deux iours, tout ainsi qu'en la tierce: ou chasque iour, comme en la quotidienne. Car l'essence des fieures (sinon des simples) n'est pas tousiours conforme à leur appellation:& nous n'estimõs tierce, toute fieure qui reuiẽt le troisiéme iour, ne quotidienne celle qui est ordinaire. Mais i'entre vn peu trop auant aux difficultez, & plus que n'a besoin le populaire: lequel se contentera bien de sçauoir, que les accez des fieures terminees

ſuiuent la quantité de l'humeur qui les cauſe, ainſi que nous auons deduit. Ie pourrois alleguer pluſieurs autres raiſons, ſi mon diſcours eſtoit pour Medecins. Ie m'en paſſe fort de leger, & ne recerche les grands ſubtilitez que meriteroit la diſpute. Si ie voulois mieux fonder ces propos, il faudroit mettre en doute tout ce que nous auons dit des cauſes du friſſon, qui preuient la chaleur. Car c'eſt la cõmune opinion, laquelle nous refutons en nos Paradoxes: comme auſſi tout ce qu'on dit de la pourriture des humeurs febrifiques. En quoy ie ſuis treſbien ſouſtenu par maiſtre Simon Simonee, treſ-docte & ſubtil Philoſophe Medecin, qui a excellemment élaboré le ſuiet que i'auois ſeulement eſbauché.

Il eſt temps de conclurre, qu'il ne faut plus diſtinguer la fieure en froide & chaude, veu que le mot de fieure importe ebullition. C'eſt vn ardeur & inflammation, qui ne peut endurer le mot de froide pour ſurnom: & ce mot chaude, y eſt ſuperflu: car il n'y en a point d'autre. La chaleur, & non pas le froid, eſt le vray mal auquel il faut remedier.

## *Du Morfondement & Larfondement: & comment le peuple s'abuſe, cuidant que tous les maux des trauailleurs (ou la pluſpart) ſoit de Morfondement.*

### CHAP. III.



POVRCE que nous auons cy deſſus mentionné vne cauſe de mal, qu'on appelle Morfondement, auquel le vulgaire rapporte preſque toutes ſes maladies, & principalement la fieure: ce ſera bien à propos de remonſtrer

que c'est, & qu'il ne le faut pas estimer si commun. A ce que ie puis comprendre des remedes que y font les paysans, & des propos qu'ils en tiennent. Le Morfondement est, quand apres vn grand trauail, s'eschauffant tout le corps iusqu'à suer, on est surprins de froid. La fieure en prouient bien aysément à ceux qui sont replets & abondent en excremens, si leur cuir est aisé à constiper, par les causes deuant dites. Aux autres, les chairs en deulent iusques aux os, comme si on auoit tout brisé : il y a lassitude & pesanteur, auec peine de respirer. Cecy est le plus ordinaire au mal de Morfondement : & il aduient, de ce que les vapeurs esmeuës par la chaleur, ne pouuant trauerser la peau resserree du froid, demeurent parmi les nerfs, muscles, & tendons qui font le mouuement : dont remplis & empeschez, ils manquent à leur office. La douleur qui s'en ensuit, est comme si toute la chair estoit piquee d'espines, ou escorchee, ou pleine d'apostemes, enflee ou tenduë, selon la qualité des exhalations, vapeurs & fumees. La difficile respiration prouient, de ce que le poulmon est surprins de l'air froid apres l'eschauffement : car ses tuyaux s'enroidissent, de sorte qu'on ne les peut aisément dilater ainsi que de coustume : & pource les morfondus en deuiennent poussifs. Autresfois les pores du cuir sont tant ouuerts, que le froid penetre iusques au dedans, saisit & assiege les veines : lesquelles il peut non moins boucher ou oppiler, que le petit froid constipe les trous du cuir. Et cela donne commencement aux fieures, qui sont d'obstruction interne, par la seule constriction. Quelquefois il les enroidit, de sorte que quand és violans efforts elles ne peuuent consentir, s'entre ouurent par le bout, ou creuent en quelque endroit. Ainsi le sang verse ou coule en quelque cauité, où il se caille & deuient noir. Ce qui aduient plus communément au poulmon & au vétricule. De là s'ensuit, qu'on crache, ou vomit du sang en l'espece du Morfondement, que le vulgaire craint le plus : car il pense que le sang sort ainsi noir & caillé

des

des veines,où le froid penetrant l'a congelé. Mais c'est vn erreur bien facile à reprouuer:premierement,de ce qu'il ne pourroit passer l'estroit du bout des veines, quand il seroit desia caillé : & faudroit vne grand' rompure aux gros lopins qu'on en vuide. D'auantage,il est impossible, que le sang gele dans les veines pour la froideur:autrement quand on a les parties extrémes, pieds & mains froids cõme glace, nous pourrions croire que le sang y est figé. Encores plus facilement se cailleroit-il au corps des trespassez, ou toutesfois il demeure tousiours liquide : comme nous voyõs par les anatomies, au bout des dix ou douze iours. Ce n'est pas la tiedeur des veines (quoy que die Aristote) qui garde le sang de cailler. Car tout le corps est assez chaud, & neantmoins en nul autre lieu, que dans ses vaisseaux, le sang peut estre gardé qu'il ne soit pris. C'est vne proprieté & naturelle condition, qui rend les veines ainsi conuenables à conseruer le sang. Dés aussi tost qu'il en est hors,en quelque lieu qu'il tombe, il caille necessairement:& si c'est dedans nostre corps, il se fait mille maux semblables à ceux du venin. Donques il faut bien empescher que ce malheur n'auienne:& quand on le peut soupçonner, il conuient faire par tous moyens que le sang demeure fluide, ou qu'il se degele, comme pretend le populaire. Qu'ainsi soit,incõtinent qu'il se trouue vn peu mal,apres s'estre eschauffé & soudain raffraischi trop viste, se doutant que son sang ne commence à cailler, ou qu'il soit deja pris,il vse de la mumie, de la pois, du persil,d'eau de nois,d'eau ardant,moustarde entiere auec du vin pur, du souffre,ou du saffran, de la sarriete en poudre, ou du suc de berles,& semblables choses qui peuuẽt fondre le sang: ou d'eau de pate auec du mithridat, ou du chardon benit, & des fleurs de geneste, pour exciter la sueur: les autres boiuent d'eau de sel en façon d'eau benite, ou de l'eau sendree comme lexiue. Il y a plusieurs autres grands secrets, pratiquez entre les paures gens : desquels le but n'est autre, que d'eschauffer

& degeler le ſang, qu'ils ſoupçonnent touſiours eſtre caillé par leur Morfondement, ſoit-il auec fieure, ou ſans elle: car il peut cauſer ces deux maux enſemble, ou ſeparez.

De ces propos ie veux conclurre, que le propre du Morfondre eſt, de refroidir le ſang dedans les veines. Ie dis, que c'eſt vne proprieté donnee à ceſte cauſe, & que peu ou point d'autres maux font la meſme congelation: car il faut que la peau, & tout le corps ſoit bien ouuert, tellement que le froid n'y trouue aucun empeſchement. Ce qui aduient proprement par l'occaſion ſuſdite. Et voila que i'eſtime vn vray Morfondement, auquel peuuent profiter les remedes que fait le populaire. Car quant aux fieures, elles ont tant d'autres moyens qui les produiſent (comme nous auons dit au precedent chapitre) que c'eſt vn grand abus au peuple, d'alleguer touſiours ceſtuy-ci d'vn ordinaire. La fieure eſt plus ſouuent d'ailleurs, que de Morfondement, & luy ſeul peut cauſer le caillement du ſang, horſmis la cheute: mais c'eſt d'vne autre façon. Parquoy il faut vſer de ce mot en la plus propre ſignification, & ne l'accommoder ainſi communément à toute occaſion de fieure. Car le Morfondement peut cauſer deux ſortes de maux: l'vn deſquels ne prouient d'autre choſe, & l'autre eſt commun à pluſieurs. Donques les gens abuſent fort de ſon appellation, & ſe trompent lourdement, quand ils rapportent là toutes fieures, & pluſieurs autres maux, qui ne prouiennent aucunement de froid, interne ou externe.

Il y a vn autre mal ou accident, qu'on nomme Larfondement, en quelques lieux ou i'ay eſté: & diſent eſtre Larfondu, celuy qui en ſes excremens (comme vrine & fieure) rend la graiſſe fondue, tout ainſi que du Lard, d'où vient l'appellation. Cela eſt aux fieures ardantes, que les Medecins appellent colliquantes: parce que l'extréme chaleur diſſipe les membres ſolides, & les amoindrit peu à peu, les acheminant à l'hectique. Lors que le peuple les cognoit Larfondus, il

n'en espere plus de guerison : & pense que l'occasion de ce desordre, nommé Larfondement, est excés en choses trop chauffantes, ou de matiere venimeuse: tellement qu'il y a notable difference du Morfondement, au Larfondu, mesmes selon le vulgaire, qui est l'inuenteur de ces noms.

C'est bien assez discouru, pour monstrer l'erreur de ceux qui preschent tant leur Morfondement, & ne sçauent qu'il signifie: neantmoins ils luy referent la source de tous maux, ou peu s'en faut. I'ay dit, que c'est le froid surprenant la chaleur esmeuë du trauail, comme le vulgaire l'entend. Mais si c'estoit apres le bain, le courroux, ou autre eschauffement, il ne changeroit pourtant de nom: car nous auons esgard à la seule chaleur, d'où qu'elle procede & vienne.

## *Pourquoy ordonne l'on de boire du vin pur à ceux qui sont fort eschauffez, & de pisser auant que se mettre en repos, quand on a fort trauaillé.*

### CHAP. IIII.

A Ceux qui ont fort trauaillé on donne à boire du vin pur, voulant (à mon aduis) empescher & destourner la cause du Morfondement, laquelle on constitue en froid soudain surprenant la chaleur, dont le sang se congele. Leur intention est bonne, & ils font mieux qu'ils ne respondent: car ils disent que cela raffraischit, & garde qu'on ne se morfonde. Premierement, le vin eschauffe euidemment: comment peut-il donc raffraischir? S'il le fait, c'est par accident: tout ainsi que si on disoit, que le feu refroidit nostre corps, parce que nous deuenons plus froids apres que nous y sommes chauffez, quand depuis nous

sortons à l'air froid. La raison est, que les pores ouuerts à cause de la chaleur, donnent entree à son contraire, plus facile qu'au parauãt. Ainsi le vin peut rafraischir, en esteignant de sa grande chaleur, la moindre qui est prouenue du trauail, & entretenant la naturelle en sa condition. Nous pouuons aussi dire, que la fraischeur est causee du vin pur, s'il empesche que le froid surprenant la chaleur, n'engendre la fieure, qui bruleroit le corps. Tiercement il raffraischit aussi, quand il fait que l'esmotion, & la chaleur imprimee, s'appaise petit à petit, & non pas tout à coup. Ce qu'apporteroit vn grand danger, comme fait toute mutation viste & soudaine: car nature ne la peut endurer, sans offence & desplaisir. Nous pouuons aussi dire, que si on boit de l'eau quand on est fort eschauffé, il y a danger d'hydropisie, comme dit Galen. Ce que le vin empesche de sa chaleur potentielle, qui entretient la naturelle du foye & de l'estomach: neantmoins les raffraischissant de son actuelle froideur, quand il est prins de mesme. D'auantage le raffraischissement quelques fois signifie nouuelle prouision de viures, & quelque reparation. Car on dit proprement raffraischir, pour auitailler, ou renouueller les munitions. Item il signifie racoustrer & agencer le vieux: comme quand on dit, raffraischir le bord d'vne robbe. Or telle signification conuient bien à nostre propos. Car le trauail fait grand dissipation des esprits & vapeurs du sang: dont les esprits qui restent entiers, sont las & dessechez. Le vin pouruoit à tous ces maux, recreant les esprits, reparant leur dommage, & en engendrant de nouueaux, estant subtil & vaporeux. Voila comment il raffraischit le corps, l'auitaillant d'esprits, esquels nostre force consiste. Donques par toutes ces raisons, le vulgaire dit bien mieux qu'il ne pense: & fait encor plus sagement, d'ordonner le vin pur aux eschauffez. Le second poinct de leur response est, qu'ils pretendent d'empescher qu'on ne deuienne morfondu. Il y a double morfondement, comme i'ay dit par cy deuant:

*Lib. 5. des lieux affl. ch. 6*

L'vn, quand on est surpris de froid, constipant nostre peau, & augmentant la grand' chaleur ardante, de sorte que la fieure s'en ensuit. L'autre caille le sang, non pas dedans les veines (comme le peuple croit) ains celuy qui se verse & s'espand dedans l'estomach, les boyaux, ou ailleurs. Car il est impossible (sinon, parauanture, par quelque rare & secrette occasion de mal) que le sang vienne à se congeler dans ses vaisseaux naturels. Mais hors d'iceux, tout incontinent, ou bien tost apres il se caille. A ces deux especes de Morfondement, conuient proprement le vin, estant subtil, penetrant, & eschauffant, comme le desordre requiert. Car la penetration cõduisant la chaleur, tient les pores ouuerts contre le froid, iusques à tant que la vapeur esmeuë ait passé son exhalation, & que la fumee de sang eschauffé ne soit point retenuë. Par ce moyen la fieure est destournee, quãd il n'y a point de constipatiõ, ne dedans ne dehors. Quant à la cailleure du sãg, le mesme vin l'empesche d'vne chaleur subtile qui entretiẽt l'humeur en son estat rouge & liquide. Car si le froid l'a vne fois surpris, il deuient noir, estãt comme amortie sa vermeille viuacité: & il s'amasse tout en caillas, qu'on a grand' peine à dissoudre: lesquels sont si dangereux, & causent de tels accidens, qu'on les met au ranc des venins. Car le corps en deuient froid & quasi mort, le pouls debile & comme nul: foiblesse saisit le cœur d'esuanouissement, accompagné de sueur froide, &c. Parquoy c'est bien fait de pouruoir, quand on preuoit que le sang peut sortir des veines (ou par leur dilatation & rarité, compagnes de l'eschauffement, ou par leur deschirement & rompure, quand le froid les a enroidies) qu'il ne soit congelé. A ce danger le vulgaire oppose les remedes que nous auons produits au chapitre du Morfondement, mais il n'en sçait pas dextrement vser. On y a recours dés aussi tost qu'on se ressent du Morfondement: & le vin y est ordonné, auant que sentir aucun mal. C'est tresbien fait d'en bailler aux personnes, lesquelles du

long & penible trauail ou exercice sont eschauffez, auant qu'ils se reposent. Le peuple n'a pas inuenté ce bon remede : C'est du conseil des Medecins qui l'ont autrefois enseigné, & comme bien facile les gẽs l'ont retenu, pratiqué, & continué iusques à nostre temps. Plusieurs ne sçauent pas à quoy cela profite: les autres n'entendent point comment cela peut faire ce qu'ils pretendent. Ils parlent de raffraischir , & du Morfondement,sans sçauoir qu'est ce,ne l'vn ne l'autre. Ils verront maintenant plus clair en leur besongne, & y seront tant asseurez, cognoissant par raison le fruict qui en reuient, qu'ils pourront beaucoup mieux vser de ce preseruatif. Mais à propos de ce mal,auquel tous les maux des laboureurs & autres trauailleurs sõt rapportez,il me souuiẽt d'vn qui disoit : Tous maux sont de Morfondement, parlant de toutes maladies en general : Vn bon homme luy respondit en son patois, Non és pas l'escaudadure:c'est à dire,la bruleure:comme du feu, de l'eau bouillante, & semblables. Car il est bien certain,que ce mal n'est pas de Morfondure.

Voyons maintenant, pourquoy il est ordonné de pisser auant que se mettre en repos. Quand on a trauaillé, ou de cheminer longuement, ou de courir & tracasser, les bonnes gens conseillent de pisser auant que se reposer. Ce qui est fort bien aduisé: & croy aussi qu'ils tiennent ce regime de leurs grans peres, qui l'auoyent eu des anciens Medecins, comme tout ce que on fait de biẽ encores pour le iourd'huy à l'entretenement de santé. On l'a reçeu de pere en fils, d'vn si long temps,qu'on ne sçait plus d'où ce peut estre venu:toutesfois il est fort vray-semblable,que les vieux Medecins l'ont enseigné. Mais le vulgaire n'entend pas la raison de ce qu'il fait, & ensuit tousiours vne coustume ; soit bonne, soit mauuaise. Ceste-ci est des plus loüables : dont ie veux remonstrer, dequoy elle peut estre profitable. Quand nostre corps est eschauffé, les humeurs deuiennent piquans & forts, de la chaleur qui les rend plus subtils. Et de là vient, qu'on sent

comme des espines par tout le corps, apres vn grand trauail, pour peu qu'on soit de complexion chaude. L'vrine par consequent en est plus cuisante : ce qu'on apperçoit bien en pissant. Car elle chatouille plus aigrement son passage, & fait certaine horreur comme frisson au corps, mesmement sur ses dernieres goutes. Estant ainsi mordicante, elle pourroit endommager la vessie, si on la retenoit plus longuement, & par laps de temps l'escorcher (mesmes és corps mollets & tendres, comme ceux des enfãs) y causant vn vlcere. C'est donc bien fait de vuider soudain la vessie, sans attendre qu'elle en soit plus solicitee. Car on ne sent pas finement ce que peut nuire à nostre corps, quand il est eschauffé. I'ay vne autre raison, qui n'est gueres de moindre poids : c'est qu'on doit craindre durant l'eschauffement, que l'vrine ià descendue en son vaisseau, ne soit retiree des autres parties, & nuise au corps de sa mauuaise qualité. Car les membres vuides, & eschauffez du trauail, attirẽt de tous costez les humeurs quels qu'ils soyent. Les parties voisines de la vessie, en peuuent retirer quelque portion, conuertie en vapeur, laquelle trauerse les pores fort dilatez. Or c'est vne mesme matiere, de la sueur & de l'vrine : dont quand on a fort perdu de la sueur, il est à craindre que pour remplir le vuide, l'vrine n'aille de suitte. Et si elle se respand par le corps, elle l'abreuue mal, comme estant humeur du tout inutile & superflu, qui absoluëment a tiltre d'excrement. Il la faut donc vuider incontinent. Et ce faisant on euitera deux maux : l'vn est le danger qui prouient de sa piquãte forteur : & l'autre de ce que elle pourroit estre reprise du corps. Le peuple sçauoit bien, qu'il se faut ainsi gouuerner : maintenant qu'il en sçaura la cause, il le fera mieux obseruer aux siens. Outre les susdites raisons, nous en pouuons alleguer vn autre qui est de grande importance : car ce regime preserue de la pierre. Quand le corps est bien eschauffé, tous les conduits sont si ouuerts, que la grosse matiere y passe ; car la chaleur dilate mer-

neilleusement. Or les passages & tuyaux de l'vrine estant fort eslargis, grande matiere espesse vient auec elle dans la vessie. Ce sont les phlegmes visqueux, & la crasse ou lie de la colere, dequoy se font les pierres, moyennant la chaleur desseichante, tout ainsi que la fange est endurcie par le Soleil, quand son humeur en est esbeu. Durant l'agitation & mouuement du corps, parmi l'vrine sont portez, & penetrẽt à la vessie ces gros humeurs: lesquels se departent & separent de la portion aigueuse, lors qu'on se vient à reposer, & que l'vrine aussi se pose. Car la pesanteur de la matiere fait, que le plus espais tombe au fond de peu à peu: & ainsi par apres la propre substance de l'vrine est vuidee, laissant dans la vessie les crasses qu'elle y a conduit: lesquelles y sont retenuës de leur viscosité, outre le poids qui les y arreste. Si cela reuient souuẽt, qu'on trauaille mal à propos (sur tout bien tost apres auoir mangé) & qu'on laisse en repos l'vrine ainsi confuse, en peu de tẽps il y a l'estoffe & assez dequoy faire vne pierre. Car auiourd'huy il s'en amasse le gros d'vne lentille, demain autãt, & ainsi d'ordinaire: de sorte que tantost y en a assez pour faire vn grãd empeschement. Donques il faut rendre l'vrine quand on est eschauffé, auant que le seiour donne loisir aux gros humeurs de pouuoir estre sequestrez, & reduits au fõd du vaisseau. Si on pisse incõtinent, on void l'vrine trouble du meslange des susdites matieres. Et si on la met dans vn verre, ladite separation faite on verra qu'il demeure au fond vne espesseur, semblable à celle que nous disons rester dans la vessie, si on differe de l'vriner. Par ce discours il est facile d'entendre, combien sert aux enfans de ne tenir leur vrine (mesmes quand ils ont tracassé, sur tout apres le repas) pour les preseruer de la pierre: à laquelle ils sont plus suiets que les grans (i'entens de celle qui vient à la vessie) à raison de leur insatiable voracité, & du trauail desordonné à heures desconuenable. Des trois raisons que i'ay rendu, de l'institution vulgaire à faire pisser ceux qui sont es-

chauffez, mesmement les enfans quand ils ont trauaillé, celle cy est la plus vrgente. La seconde a quelque apparence : & la premiere encore plus. Quoy que ce soit, la coustume en est fort loüable, & doit estre bien obseruee de tous ceux qui sont curieux, & soigneux de leur santé. Ie peux encore adiouster vn autre raison, qui ne sera des moindres, à mon aduis. C'est, que l'vrine continuë dans la vessie, depuis qu'elle est eschauffee, rend chaleur au corps. Dont pour se raffraischir bien & sainement, il est bon de la vuider. Et quoy? nous vuidons & versons vne partie du sang eschauffé par la fieure, pour raffraischir le corps : tout ainsi que nature d'elle mesme souuent descharge la teste boüillante d'vne portion de sang qui fluë par le nez : dont s'ensuit vn grand soulagement & raffraischissement. Il n'en faut moins penser de l'vrine, laquelle on ne plaint de vuider & reietter.

## *Qu'il faut souuent changer de linge aux febricitans.*

### CHAP. V.

Nostre chaleur naturelle (principal instrument de toutes actions requises à soustenir la vie) fondee en humidité, iamais ne cesse d'ouurer, preparant nourriture au corps, cuisant les humeurs, & triant le bon du mauuais. Le bon est appliqué aux membres qu'il faut alimenter : le mauuais est reietté aux lieux ordonnez pour receuoir les excremens, desquels y en a plusieurs sortes, & diuers receptacles : Les plus deliez & subtils excremés (qui seruent à mon propos) n'ont autre vaisseau que la peau: & ne sont que fumees ou vapeurs, esleuees des matieres que nostre chaleur élabore. La legereté les porte du plus profond du cuir qui entourne le corps, comme toutes exhalations

gaignent le haut. Or le cuir entre ses vsages, a cestuy-cy bien propre & necessaire, d'admettre sans contredit ces menuës superfluitez, qui luy sont enuoyees de toutes parts: & en les receuant comme rare, cler, ouuert, & spongieux, il leur donne passage tout outre parmi les pores & meats inuisibles, afin qu'elles se dissipent en l'air. Si ce n'est la portion plus gluante & espaisse, qui s'empesche en ses destroits, & par succession de temps deuiét poil. Tels excremens sont la sueur, & les fumees qui tachent nos chemises & autres vestemens, d'vne saleté noire, grasse, & visqueuse. Ils sont fort copieux en ceux qui ont la chaleur piquante, pour la secheresse de leurs corps; à raison qu'elle brusle beaucoup plus que l'humide: parce que l'ardeur seiche conuertit beaucoup de matiere en sueur & en vapeur fumeuse. La chaleur moite, comme celle des enfans, en resoud d'auantage. Mais ce n'est qu'vne exhalation douce, suaue, & tant subtile qu'elle se perd inuisiblement, comme les fumees de l'eau chaude. Le bois rend vn feu plus ardant que la chaleur de l'eau, & iette vne fumee si espaisse, qu'elle fait de la suye bien solide: & de sa substance bruslee, les charbons en fin deuiennent cendre. Telles superfluitez abondent en l'aage de virilité: les femmes & les enfans, comme estans plus mols, en ont beaucoup moins: dont ils ne sentent ainsi au bouquin, ou à l'espaule de mouton, quād ils sont eschauffez. Car telle puanteur vient de ces excremens secs (qui pour les susdites raisons) sont fort copieux en esté, & ès hommes passé l'adolescence. Si donc la chaleur seiche produit grand amas de suye (vapeur noire, grasse & puāte) les fieures sont fort propres à l'augmenter en grande quantité. Aussi de fait nous voyons, que les chemises & linceux des febricitans sont sales incontinent: parce que leur mal est de chaleur naturelle, conuertie en feu sec & ardant. Or ces fumees sont mieux pour nous, dehors que dedans nostre corps: & pourtant nature tres-soigneuse de nostre bien, voulant purifier le sang, fait que ceste infection se vuide aussi tost qu'elle est nee. Et

à ces fins, elle a donné aux arteres deux mouuemens: l'vn pour reietter & pousser hors, comme en s'espraignant, les superfluitez de la brusleure: l'autre, pour receuoir de la fraischeur en s'eslargissant. Car rien ne conserue mieux la chaleur naturelle, que de vuider les fumees, qui la pourront estouffer: & d'esuenter le sang, qui est son domicile. Puis qu'ainsi est, & que ces excremens doiuent estre vuidez pour la pureté des humeurs & esprits qui en seroiét troublez, il faut entretenir le passage du cuir net & ouuert, en gardant tressoigneusement qu'il ne soit empesché. A quoy seruoient proprement les frictions & bains, que les anciés Grecs & Romains vsoient communément. D'auãtage, il faut aduiser, que ce qui nous entorne, cõme le linge & tout habillement soit bien net : afin que les ordures que le corps y a ià transmis en s'espurgeant, n'en soient retirees par l'ouuerture des arteres, qui succent indifferément tout ce qui se presente. Elles ont reietté ces immundes fumees par leur contraction. Si vous endurez que la peau ait tousiours ce fumier aupres d'elle, certainement les arteres le reprẽdront : car elles tirent de tous costez l'air, soit bon soit mauuais, suaue ou puant, net ou infait. Donc il fait bon changer de linge apres auoir sué, de peur que l'humeur superflu ne soit esbu du corps, qui s'en est vn coup deschargé : comme le linge noir & sale nous rend ce qu'il en a prins. Puis dõc qu'il est tant necessaire, que ces matieres se vuident pour raffraischir nostre chaleur, il est fort dõmageable qu'elles retournent au dedans. N'est ce pas grand sottise, de sçauoir qu'il est profitable que toutes telles immondices soient poussees dehors, & puis les laisser au lieu d'où elles y puissent aisément r'entrer? Il ne faut point douter, que cela ne corrompe de sa puante qualité, l'air qui est entre nos linges & le corps. Les arteres en s'ouurant l'attirent tel qu'il s'y rencontre : & introduisent quãt & luy pesle mesle, ce qui s'y trouue mixtionné biẽ subtil. Qu'ainsi soit, sortãt nud de l'estuue, mettez vous en lieu plein de poussiere esmeue. Vous sentirez tãtost

quelque chose vous piquer (comme espines & esguilles) par tout le corps. C'est le plus menu de la poudre, que les arteres en suçans l'air, attirent par les pores fort ouuerts. Doncques il faut estre bien soigneux de la condition de l'air qui nous touche, comme de ce qui a trafic auec nostre chaleur, & nourrit nos esprits. Or l'air qui adhere aux drapeaux sales, ne peut estre bien net. Et si les arteres le remettent dans le corps, c'est vn erreur pire que le premier. Il faut donc bien souuent renouueller le linge qui nous touche, pour reietter ce que y est posé: & non seulement en prendre souuent d'autre blãc & net, ains aussi qui soit bien odorant. Car cela rend l'air embiant agreable à nos esprits, lesquels se delectent & restaurent de bonnes odeurs: tellement que si on y prend garde, vous verrez qu'on est tout recreé, resiouy, & renforcé d'auoir changé de linge & d'habillemens: comme si cela renouuelloit nos esprits, & la chaleur naturelle, que l'infection retenuë rendoit acroupis, estonnez, confus, broüillez, troublez & mal à leur aise. Car ils requierent vn extréme pureté, netteté, & sincerité (comme ils sont celestes & diuins) pour mieux faire leur deuoir & monstrer leur puissance. D'où est venu donc la sotte opinion du vulgaire, qui n'ose changer de linge aux malades, & les contraint endurer bien long temps vn orde puanteur, comme pourceaux se veautrans dans la bouë? Parauanture qu'il fut quelquefois deffendu, de les remuer fort souuent durant les fieures, de peur qu'ils n'eussent froid: depuis les bonnes gens entendent, que le linge blanc leur soit dommageable. O grand erreur, duquel procede la cruauté & barbare tirannie qu'on vse enuers les pauures malades! Il n'y a rien qui les reuienne plus tost, & qui augmente mieux la force naturelle, que de les tenir nets par tous moyens qu'il est possible: & que leurs draps soient de suaue odeur, & icelle raffraischissante pour les fieureux, comme de roses & semblables. Toutes les fois qu'on refait le lict de celuy qui a la fieure, il seroit expedient qu'on luy chãgeat de linge, lin-

ceux & chemiſe. Car la fieure en ſeroit plus courte, & le mal plus aiſé. Nous voulons purger les humeurs par Medecine, afin d'eſtaindre la chaleur qui les bruſle. Il ne faut donc eſtre moins curieux, d'eſpurger les fumees & ſubtils excremens qui entretiennent vn tel feu. Et quoy? ſans auoir aucũ mal, il peut aduenir que de coucher dans les linceux d'vn febricitant, on en prendra la fieure, pour peu qu'on y fut preparé. C'eſt à cauſe que nos arteres en attirant l'air, mettent dans noſtre corps la qualité mauuaiſe des excremens imprimee aux linceux: dont la chaleur naturelle en deuient febrile. Feront-ils moins de mal à celuy qui les a ſalis? Aumoins ils entretiendront le deſordre ja aduenu. Sus donc que l'on change d'aduis, & que les malades ne ſoient plus moleſtez de ceſte faſcherie, d'eſtre confis & comme enſeuelis dans leurs ordures & immondices, puis que cela ne leur profite rien, ains au contraire leur fait grand mal. Il faut ſouuent changer de linge aux febricitans, & autres malades, quand il eſt ſale: & penſer que les pauures patiens ne doiuent moins eſtre commodément que les ſains, ſauf le plus: car il les faut traitter mignardement, afin qu'ils puiſſent mieux ſouſtenir & ſupporter la faſcherie de leur mal.

### *Que les femmes tuent les febricitans d'abſtinence de boire, abondance de viures, & ennuyeuſe couuerture. Et quel regime il conuient obſeruer aux febricitans.*

### CHAP. VI.

AYANT deſcouuert & corrigé l'erreur, de ceux qui s'eſchauffent par trop és fieures, par l'vſage du vin, de l'eſpicerie, & force couuertures penſans tout leur mal eſtre vn morfondemẽt: & de ceux qui ne veulent permettre qu'on leur change de linge. Pour con-

clurre ce propos, il sera bon de remonstrer aussi aux importunes femmes, les trois notables fautes qu'elles y font, en gehennant les malades d'abstinence de boire, contraincte de manger, & grand fardeau de couuerture. Le populaire en general tient ceste opinion,& vse de tel regime:mais sur tout les femmes viennent à vn excez qui est insupportable, & trauaillent plus les patiens,que ne font le reste du peuple. Cela prouient d'vne condition naturelle, qui les meut à outrepasser les bornes de mediocrité,& estre tousiours excessiues plus que les hommes,en leurs affections & œuures. Car si elles aiment, c'est en perfection, comme elles hayssent mortellement. Si elles s'adonnent à l'auarice, elle est extréme:si à folle despence, c'est la mesme prodigalité. En douceur, mansuetude, & bonne grace, si elles veulent,sont excellentes:tout ainsi en colere & en despit, monstrer vne grande rage. Ie ne le dis pas pour les blasmer (comme la pluspart des hommes se delecte à mesdire du sexe feminin, qui est le raffraischissement & vraye consolation de ce monde) ains pour declarer la cause de leur abus. Mesmes ie feray bien entendre à ceux qui en detractent, & amenent telles raisons pour monstrer l'imperfection des femmes, qu'ils les vantent ignoramment. Car ces affections extrémes, ne procedent que d'vn esprit subtil,penetrant & habille,enchassé dans vn corps mol, delicat, & bien purifié. Qu'ainsi soit, nous voyons d'autres matieres aisément endurer diuerses qualitez & mutations, à raison de leur sincerité. Le seul blanc receura toutes couleurs en sa perfection, comme la femme reçoit indifferétes mœurs. Et tout ainsi que l'eau est iugee tresbonne de sa legereté laquelle on estime d'vne facilité à estre soudain bouillante ou refroidie: ainsi i'affirme, que la complexion des personnes qui se changent prőptement, & soudain passent d'vn extrémité à l'autre,est simple,pure,& nette. Car le contraire vient d'vne pesanteur, espesseur & crasse, qui fait la coutumace & immobilité. Les femmes sont d'vne substance tant deliee, claire & sincere

( tesmoignee de leur mollesse,tendreur,beauté & delicatesse) qu'elles ont grande promptitude, & excedent les hommes tant en soudaine apprehension, qu'en superlatiue affection. Parquoy elles ont moins d'arrest en leurs propos & deliberations, à raison de la mobilité,qui procede d'vne legereté,suiuant la pure simplicité,de laquelle aussi est doüé le ciel par dessus tous les autres corps. Aussi la vitesse de leur entendement à cõprendre toutes difficultez & les resoudre, est telle, que les hommes n'y peuuent aduenir. Et pourtant on mesprise leur respõce,si elle est premeditee:& dit-on qu'il faut prendre le premier conseil d'vne femme, auant qu'elle y ait pensé. Car elles ont ceste perfectiõ, d'estre prõptes & fort subtiles: dont elles peuuent incontinent resoudre vn fait. Si elles y pensent à loisir, font mille discours variables & diuers: parce que leur esprit aigu & penetrãt,ne se contẽte soy mesmes,& tousiours voudroit mieux adiancer la besoigne,de sorte qu'il broüille & gaste tout. Ainsi vn bon paintre qui a le cerueau gaillard,fera vn beau pourtrait à son premier dessein, qui contentera les gens. Si on ne luy oste soudain, il y trouuera quelques traits à refaire, & ne cessera point qu'il n'ait empiré son ouurage. C'est donc grãdeloüange aux femmes,d'estre si promptes & habilles:puis que cela prouient de leur matiere fort subtile, qui les fait appeler volages. Mais ce n'est pas vitupere,d'auoir vne si excellente legereté. Elles ne s'arrestent guere auant que d'estre aux extrémitez,où les hommes empeschez de leur pesanteur, ne paruiennent si aisément. Voila pourquoy nous trouuons les femmes tant excessiues de nature,non seulemẽt quant à leurs mœurs ou affectiõs, ains au seruice des malades, où ie m'arreste pour le present. Car si nous ordonnons vn bain chaud,elles feront qu'il bruslera. Nous entendons que la chaleur soit tiede, & il suffit que l'on n'y sente froid: Elles pensent puis que la chaleur y est requise,tant plus y en aura,tãt plus il profitera: & de fait vous diriez, que c'est pour peler vn cochõ. Si nous defendons aux malades le boi-

re desmesuré, s'il est serui de fémes il mourra de soif. On dira, nourrissez le bien : c'est assez dit, il sera tout farci de viandes. Commandez vous qu'il soit couuert? vous le verrez desormais estouffé. Ainsi presque en toutes choses elles passent nostre ordonnance, tirant à superfluité, ne pouuant tenir le milieu. Il leur faut remonstrer ces fautes, afin qu'elles s'en abstiennent. Le Theologien & le Philosophe moral prescheront contre les mœurs, & diront que les extrémes sont vicieuses, la vertu consiste au milieu. Le Medecin fera cognoistre les maux qui suiuent leur excez, comme i'ay proposé de faire en ce lieu. Ie ne parle qu'aux ignorantes, & à celles qui vsent de telles procedures: dont les plus sçauantes n'en seront offencees. Il suffit que i'ay bien excusé le naturel de toutes : ie ne reprens que les erreurs, & qui ne s'en tiendra coulpable n'a rien à voir en ce discours: Mais retournons au chemin, duquel ie me suis vn peu destourné, pour faire entendre aux femmes, que ie ne blasme point leur sexe (lequel m'est tres-agreable) ains pour le rendre plus parfait, ie veux essayer de luy faire perdre, ce qu'on y peut calomnier.

Prenant garde à la façon de seruir les malades, i'ay colligé des poincts notables, où les idiots errent communément, & sur tout aux febricitans : comme quant à changer de linge, & à vser de vin, dequoy i'ay fait deux chapitres à part. Quant au manger, boire, & couurir, les femmes entre autres y sont tant abusees, qu'en pensant bien soulager, substanter & guerir tost leurs patiens, elles les gehennét, accablent, estouffent, & rendent souuent incurables. A leur dire, tousiours ils boiuent trop, ne mãgent rien, & ne sont iamais prou couuerts. I'espere qu'elles perdrõt cest erreur qui les aueugle, apres auoir leu mes raisons. Mais parce que ie veux outre la remonstrance que i'en feray, donner au vulgaire vn petit regime, comment il se faut conduire és fieures, le meilleur sera de mettre tout ensemble, pour ne faire si long propos, qui pourroit ennuyer.

Ioint qu'enseignât le deuoir qu'on doit aux fieureux, on pourra bien cognoistre l'ignorance du peuple: car le droit nous monstre le tort. Dont en baillant les memoires de se bien gouuerner és fieures, ie m'acquiteray par mesme moyen de ma promesse, & taxeray modestement ceux qui font autrement.

Ie suppose tousiours, qu'vn Medecin ordonne, ainsi que present il void en estre de besoin, les purgations, la seignee, & autres remedes qu'il faut approprier aux maux particuliers, aux qualitez des personnes, humeurs, aages, lieux, saisons, &c. Mon intention n'est, que de discourir sur le traitement du malade, en ce que nous cōmettons le plus souuent aux femmes qui les doiuent seruir. C'est enseignement leur sera profitable, si le veulent bien apprendre, releueront les Medecins de la peine qu'ils ont à le redire tous les iours, & suppleront à ce que les Medecins peuuent quelquefois oublier, ayant diuers malades à penser. La fieure est vn mal chaud, comme signifie le nom, lequel i'ay deduit par cy deuant du mot feu, ou ferueur. Elle tient tout le corps vniuersellemēt, apres auoir saisi le cœur source de la chaleur naturelle, qui pour lors deuient si ardāte, de sa qualité augmētee, qu'on en brusle estrangement. Le cœur de sa nature est eschauffé plus, sans comparaison, que nulle autre partie du corps. Dōt les arteres ne le peuuēt raffraischir suffisamment de leur seule operation. Il a fallu que nature l'entourna de poulmons, à mode d'esuentoirs ou soufflets, qui luy communiquent l'air frais, & soudain le vuident estant eschauffé, auec ses fumees. Or quand ceste ardeur est plus grande que de coustume, il faut halener plus souuent, & haleter pour suruenir à la necessité du raffraischissement, & cercher l'air plus froid : car autrement on ne peut amortir l'excez de la chaleur. Si donc és fieures tout le corps brusle, & le feu procede du cœur, on a grand besoin de fraischeur en l'air de nostre demeure, tout ainsi que l'on est cōtraint de respirer fort menu. Les ignorans qui pensent tous leurs maux pro-

uenir de morfondement, & que la fieure soit de froideur, chauffent la chambre tant qu'il leur est possible, fermans toutes les ouuertures, & allumans gros feu, aupres duquel ils logent leurs malades, comme pour les rotir. Tellement que l'air tiré de leurs poulmons, eschauffe d'auantage leur cœur, augmente le mal, & souuent d'vne fieure terminee, il en fait naistre la fieure continue. Nous supposons ici, la saison de l'Esté, en laquelle les fieures sont plus frequentes: & mesmes que la saison soit fort ardante, comme durãt les iours caniculiers: autrement il faut rabbatre en proportion, vne partie de ce que nous dirons pour bien raffraischir l'air. Nous donques ensuyuant les raisons precedentes, ordõnons que le Febricitãt soit en vne chambre spacieuse & esuentee, de sorte que l'air y soit fort à cõmandemẽt. Aux cabinets & garderobbes on a tantost eschauffé l'air enclos, & si on y demeure lõg tẽps, il faut reprendre les fumees que nostre poulmon y a vuidé. Les sales sont plus propres à nostre intention: les lieux bas & en voûte (pourueu que l'estage soit sec) encore plus commodes. Le lieu estant bien choisi, il faut empescher tout ce qui le peut eschauffer. Qu'on ne permette donc y entrer multitude de gens, ne aucun chien: car leur haleine rend grand chaleur. Qu'il n'y ait point de feu, non pas mesmes de la chandelle allumee, si on s'en peut passer. Que les rayõs du Soleil n'y entrent aucunement, voire que par dehors ils ne touchent pas aux vitres. Le meilleur seroit, qu'au lieu où repose nostre malade, y eut des fenestres de deux ou trois costez: afin que quand le Soleil donne à l'vne, on tienne les autres ouuertes, pour auoir tousiours la fraischeur: de laquelle il faut estre soigneux, & mesmes d'en faire tousiours prouision dés le matin. Le soir redonne semblablement du frais, qu'il ne faut mespriser. S'il y a quelque porte d'où vienne vn ioly vent, elle doit tousiours estre ouuerte, mais à demy, pour rendre le vent plus fort. Et si cela ne suffit, il faut

vſer d'eſuentoirs,& agiter l'air de la chambre,comme on fait d'vn ſac moüillé, qui touſiours eſbranlé de ſecouſſe, rend l'air mobile & bien frais. Le mouuement y eſt requis d'ailleurs: c'eſt afin que l'air qui touche le malade, ſoit continuellement repouſſé de telle agitation, & qu'vn autre plus frais luy ſuccede. Outre l'eſmotion(qui raffraiſchit euidemmẽt,comme il appert des vẽts)on vſera de diuers artifices à meſme fin. Prenez de l'eau du puis bien froide,& qu'on la verſe continuellement d'vn ſeau à l'autre,en la renouuellant de coup à coup. Cela bat l'air & l'humecte,& refroidit:& le bruit venant aux oreilles du malade qui ne peut dormir,quelquefois l'induit à ſommeiller. Il faut auſſi moüiller d'eau froide le paué à toutes heures, l'arrouſant par deſſus de bon vinaigre. Les plus riches y reſpandront du vinaigre roſat, d'eau roſe, ou d'eau de violettes de Mars:car l'odeur fraiſche mitigue la chaleur,& reuient les eſprits. Le parterre ſoit tout ſemé de roſes, violettes, pampins de vigne, laitues, fueilles & fleurs de Nenuphar, qui auront trempé en l'eau bien froide, eau roſe, & vinaigre roſat. La chambre ſoit garnie de ramee, meſmement des branches de ſaule touſiours fraiſches: car elles venant à ſecher, nuiſent. Le lict ordonné au malade (poſé au lieu plus frais & obſcur de la chambre) ſoit grand & ſpacieux, afin que il s'y pourmene à l'aiſe, en muant ſouuent de place, comme l'on eſt contraint de faire. Outre ce, il faut vne couchette pour raffraiſchiſſemẽt, quand le lict eſt tout eſchauffé d'vne longue demeure: auſſi pour le refaire commodément, car les malades doyuent eſtre tenus fort proprement: encor toutes choſes leur deſplaiſent,du mal qui les rẽd difficiles. C'eſt auſſi pourquoy il leur faut vne grande netteté, qu'ils ne ſentent rien de puant, que les couuertures ſoyent fort molles & douces, ſans ordure & ſans rudeſſe: les linceux bien deliez, bien blancs, & de ſuaue odeur, leſquels il faut renouueller tous les iours, ſi le malade a grand' fieure, ou s'il ſue abondamment. De coucher

sur la plume, c'est bien folie à ceux qui se plaignent de la chaleur, veu qu'elle eschauffe euidemment. I'accorde qu'il est necessaire, que les fieureux ayent quelque lict mol, pource qu'ils sont prou cassez & rompus de la maladie : mais il faut que ce soit de chose moins reschauffante, comme est le coton, la laine ou bourre, dequoy on fait des matelas qui sont bien fort douillets. Il y a matiere plus fraische en la balle ou balousse & poussiere d'auoine, d'orge, millet, & autres. Ie coucheroye volontiers sur la paille fraische, pour estre mieux à mon aise. Quelques vns mettent sur la coëtre leur mattelats, pour coucher plus fraischemét & mollement: mais ie ne voudrois point de plume, en sorte que ce soit : pource que la chaleur penetrant iusques là, y est longuement entretenuë. Dessous le linceul il fait bon mettre à l'endroit des reins du malade vne piece de camelot à ondes, ou vne peau de marroquin, ou d'en faire vn carreau fort plat, à demi plein de balosse, pour se coucher dessus. Plutarque dit, qu'en Babylone les plus riches dormoyent, pour grand delicatesse, sur des sacs de cuir pleins d'eau, aux grandes chaleurs de l'Esté. Telle froideur nous est vn peu suspecte és fiéures: & il vaudroit mieux (parauanture) remplir ces sacs de vent, à mode de ballon, comme i'entens qu'en Italie quelques seigneurs ont de tels licts. Mais ce sont choses rares, desquelles on se passe fort aisément. I'estime bien vn lict pendu à cordes pour deux commoditez qu'on a d'estre branslé : l'vne est, qu'il donne vent & rafraischit, pour les causes susdites: l'autre, que l'agitation sert à les endormir, comme dans vn berceau. Le ciel du lict soit vn peu haut, afin qu'on ait plus d'air. Les licts de camp, qui ont leur pauillon fort bas, pressent tant vn malade, qu'il n'y peut halener. Si les fenestres ou les portes iettent du vent droit contre le lict, lors qu'on veut rafraischir la chambre, il faut tirer les rideaux (qui autrement ne seruent de rien) de peur que le froid ainsi roide ne surprenne le cuir, & constipe les pores, d'où il faut que sortent les

fumees de l'ardante chaleur. Car nous ne voulons pas refroidir par dehors : cela ne feroit qu'augmenter le feu interieur. Nous demãdons l'air frais pour le poulmon, qui eſuéte le cœur embraſé de la fieure. Parquoy tout le corps, horſmis le viſage, doit eſtre couuert ſelon la qualité de l'air, afin que la peau ſoit touſiours bien ouuerte. Il ne faut pas auſſi accabler les patiens d'vn fais de couuerture : car ſe tourmentant ne ſert de rien, & les altere d'auantage. Suffit qu'ils ſoyent autãt couuerts, que la conſtipation du cuir en ſoit empeſchee, & ſoit gardé libre paſſage aux vapeurs & fumees : & non moins à la ſueur, quand elle veut ſortir. Donques ils ont aſſez du linceul, à la grande ardeur: ſur la declination, quand ils commencent à ſentir la moiteur (laquelle ſignifie la ſueur eſtre pres) il les faut bien couurir d'auantage, pour aider à la chaleur au vuidange de ceſt humeur : nonobſtant la faſcherie de endurer ce tourment. Mais on doit eſtimer, que c'eſt le reſte des matieres qui ont fait le paroxyſme : & que ſi on en retiét quelque portion, on ſera beaucoup plus long temps à eſtre bien net de fieure : car tant qu'il y en demeure vne goutte, le corps en eſt eſmeu. Donc ſe perſuadant, que c'eſt la vraye termination, il faut ſupporter patiemment l'ennuy, & ne ſe deſcouurir point. Car ſi le cuir eſt conſtipé, la ſueur retenuë, l'accez dure plus longuement: & eſt quelquefois dangereux, que vne fieure terminee deuienne continuë, par la retention des excremens, & conſtipation de la peau. C'eſt doncq' alors que les couuertures ſont à propos, quand on eſt pres de la ſueur, non pas durant l'accez & brulante chaleur, cõme en diſpoſent les importunes femmes. Car pourueu que le corps ne ſente par dehors la fraiſcheur de la chãbre, & qu'on ſoit vn peu couuert, tout horſmis le ſeul viſage, on s'en doit contenter, ſans gehenner ainſi les malades. Au commencement de l'accez, quand ils ſentent friſſon, rigueur, & horripilation, on les doit tant couurir qu'ils veulent: & en cela faut ſuyure leur deſir, eſchauffer les pieds auec dra-

peaux, tuiles, & pierres, faire par tous moyens de couuerture & application (non pas de breuuage eschauffant, comme fait le vulgaire, car ils ne sont que trop chauds au dedans, qui les rend fort alterez (que ce fascheux tremblement passe viste. Quand le chaud commence à regner au dehors, & que les couuertures ennuyent, il en faut oster de peu à peu mettant le malade à son aise le mieux qu'il est possible, iusques à ne laisser qu'vn linceul dessus luy. Voyla comment il se faut conduire ès fieures terminees. Touchant aux continues, qui ont tousiours semblable chaleur, ou peu s'en faut, & durent tant qu'ils soyent gueris du tout: il s'y faut gouuerner selon sa qualité, & couurir si peu les malades qu'ils n'en soiét pas plus alterez, leur laissant iustement ce qui est requis pour empescher la surprinse du cuir. Doncques si le chaud est ardant, on ne les couurira non plus qu'au milieu des accez des fieures terminees: & il ne faut pas suyure l'aduis des femmes: car iamais les malades n'ont prou de couuerture à leur gré. Mais il faut bien noter les reigles qui s'ensuiuent, pour entendre quand, comment, & combien nous deuons raffraischir l'air, & moderer la couuerture: d'autant que la saison, l'heure, & l'espece du mal (où gist grande varieté) font, qu'à tout propos est requise bonne discretion, parce qu'on ne peut limiter iustement par escrit la quātité des remedes, & il y faut vne grande obseruation, comme nous deduirons presentement.

En ce fait nostre but n'est autre, que d'entretenir l'ouuerture des pores, & permettre aux poulmons iouïr de la fraischeur. Dont si c'est en hyuer, il nous faut estre plus couuerts, de peur que la peau ne se serre: & ne sommes pas en peine de raffraischir nostre air, ains taschons à le tiedir, afin que quand l'impatient malade se tourne dedans le lict, l'air qui y entre, ne surprenne le cuir, de sa froideur gelee. Il ne faut pas aussi, que le malade soit mis aupres du feu, comme en vsét les paysans: c'est assez que l'air de la cham-

bre ne soit pas autant froid, queporte la saison. En esté il est bien difficile de le refroidir tant, qu'il puisse cõstiper la peau, (si on est couuert d'vn linceul) durant la grand' chaleur. Or en ceci il faut bien considerer la grandeur du chaud qu'endure le malade, & de l'air qui l'entourne: car si l'ardeur de la fieure est extréme, nous rendrons l'air tant frais qu'il nous sera possible: si elle est moindre, nous y trauaillerons moins, obseruant la deuë proportion à l'opposition des contraires. Quand la chaleur de l'air est moderee, peu de chose suffit à l'amortir si elle est excessiue, il la faut cõbatre de plusieurs sortes. Donques si la chaleur de la fieure, & de l'air, sont de mesme bruslantes, il ne faut riẽ oublier de ce qui les peut raffraischir: si sont moindres en proportion. Car on doit comparer les choses presentes, & esgaler les remedes aux maux, sans se tenir tousiours à certain poinct. Nous ne serons donc en souci de raffraischir nostre air, sinõ l'esté: & alors plus ou moins, selon sa qualité. En hyuer il le faut moyennement eschauffer. Le Printemps & l'Automne il est assez moderé: dequoy nous deuons contenter. Car tel à nostre esgard est nommé frais, tresconuenable à nos fieures. Ainsi est-il descouuertures, qu'il faut accõmoder aux conditions de l'air: c'est qu'en Esté il en faut moins, en Hyuer d'auantage: la saison temperee tient le milieu. La nuict aussi est ordinairement plus fraische que le iour, dont il faut estre mieux couuert, tant pour tant, la nuict que le iour. Et quand on dort, parce que les mẽbres exterieurs se refroidissẽt, il faut auoir plus de couuertures quelle heure que ce soit: mais biẽ peu d'auãtage, si elles ennuyẽt le malade fort eschauffé du mal. Pour mieux faire il faudroit attendre que le malade fut endormi, & adonc luy ietter quelque chose par dessus: car si on le couure auant qu'il entre au sommeil, quelque fois cela le fasche tant, qu'il en perd tout moyen de reposer. Moyennant la discretiõ, dressée d'vn bon sens, par ces limitations on pourra disposer & ordonner facilement des couuertures,

& du rafraischissement, en toutes les especes de fieures, à toute heure & toute saison. A quoy il faut adiouster la complexion des gens, l'aage & le sexe, qui suiuent le temperament. Car d'vne mesme fiéure, les vns seront plus eschauffez, les autres moins, selon que leur chaleur auant la fiéure estoit grande ou petite. Ceux qui l'ont douce, & fort suaue, comme les femmes & les enfans, ne sentent pas telle ardeur que les ieunes de trente ans, desquels le corps est de soy mesme plus ardant. Et de ceux cy les sanguins ou colerics, surpassent les autres en chaleur. Les vieux sont froids, dont ils ne peuuent auoir les fiéures si ardantes, comme dit Hippocras. Outre ce, à raison de la secheresse leur cuir est fort serré: aux femmes & aux enfans, la grand mollesse empesche les pores d'estre ouuerts. Les ieunes tiennent le milieu : dont il est mal aisé de constiper leur peau. Par ces deux raisons il ne faut pas tant craindre de rafraischir bien l'air, quand vn ieune homme de complexion fort chaude (& qui en santé mesme semble tout feu) à fiéure, cõme s'il estoit d'autre temperament : ne qu'à vn bon vieillard, ou ieune enfant, ou bien à vne femme. En ceci il y a encores plusieurs distinctions: car toutes femmes, tous vieux, & tous enfans, ne sont pas d'vne condition: les vns sont plus chauds que les autres. Ainsi est il (pour faire brief) de toutes limitations, où il faut auoir esgard d'approcher le plus pres qu'on peut, de la portee d'vn chacun. Car il n'est pas possible de mettre en reigle ces particularitez. Il suffit bien qu'on sçache en general les conditions necessaires à bien conduire les fiéureux. Quant est de l'air & couuertures, ie l'ay deduit si amplement, que le discours en est prolixe. Mais ie feray plus brief à poursuiure le demeurant, auquel pourrõt seruir les raisons dessus alleguees, pour peu qu'on ait d'inuention à les sçauoir accommoder.

*Hippoc. 14. liu. t.*

*Ce chapitre n'a point esté acheué, mais les deux ou trois qui s'ensuyuent, y peuuent seruir, & estre accommodez.*

*Contre ceux qui ne permettent aux Febricitans de boire durant leur accez : & les autres qui veulent qu'ils boiuent chaud pour ſuer pluſtoſt & mieux.*

CHAP. VII.

I'AY ailleurs remonſtré comment il ſe faut gouuerner és fiéures, pour en auoir mieux & pluſtoſt la raiſon, icy ie toucheray ſuccintement l'erreur de ceux qui empeſchent de boire les fiéureux durant l'accez, ſoit par force, ou par leurs remonſtrances. Noſtre Hippocras dit bien en ſes Aphoriſmes, que és accez il faut abſtenir: mais c'eſt des forbitions, & autres viandes: car il adiouſte, qu'il eſt nuiſible d'adminiſtrer pour lors de la viande. Mais quãt au boire, il eſt treſ-neceſſaire pour amortir la fiéure quand elle eſt en ſa grande vigueur: & meſmes Galien ordonne de boire grand' quantité d'eau froide, au plus haut de la fiéure ardante, & des fiéures ſynoches. Or l'eſtat d'vn accez reſpond à l'eſtat de toute la fiéure continue. Et quel danger y a-il de boire vn bon traict quand l'accez eſt en ſa vigueur? Mais au contraire, cela profite grandemẽt, & amortit pluſtoſt la fiéure comme quand on iette force eau au feu. Encor faut-il auiſer, que le breuuage du Febricitant ſoit bien froid (non pas chaud, ainſi que pluſieurs veulent) afin que le malade en ſuë pluſtoſt. Car ceux qui l'ordonnent chaud s'abuſent doublemẽt: c'eſt, que de boire chaud, on ne deſaltere point: & que le boire froid eſmeut autant ou plus la ſueur, que feroit le chaud. Ce que chacun peut eſprouuer à part ſoy, s'il en doute: & il verra que eſtant bien eſchauffé & alteré, s'il boit biẽ frais, la ſueur luy en viendra au front, quand bien ce ſeroit en hyuer. Dõt puis que il y a & plaiſir & profit,

*Aph. 11. liur. 1.*

*Liu. 9. de la metho. chap. 5.*

nous permettons, voire nous ordonnons aux malades qu'ils boyuent le plus frais qu'ils pourront:& vn grãd trait ou deux,selon que l'accez durera. Le vulgaire a cela de mauuais,que cõme tout luy est suspect,à cause de son ignorance, & qu'il craint mesme és choses où il y a toute asseurance,ainsi ne peut-il accorder aucun plaisir aux malades, craignant de complaire à leur volonté, comme si elle estoit tousiours desraisonnable.

## *Des boüillons & orge-mondez qu'on baille à minuict,ou le matin, fort indiscrettement.*

### CHAP. VIII.



Es boüillons & orge-mõdez,le plus souuent on importune les malades, qui n'y prennẽt aucun plaisir: & quelquefois on rompt fort indiscrettemẽt leur sommeil, par l'administratiõ de telle nourriture, ou à minuict,ou sur le matin:laquelle ne peut tãt valoir,que feroit vn bon dormir. Voila comment le vulgaire est iniuste en deux sortes: l'vne quãd il ne permet au fieureux de boire raisonnablement:& l'autre quand il le presse de viures mal à propos.

Certainement il n'y a riẽ de si bien ordonné,qu'on n'en abuse facilement:& sur tout,quand c'est de chose qui plaist aucunement:mais encor plus,si cela mesme a quelque espece de aliment. Car le propos des viures est si plausible & aggreable,que le vulgaire l'embrasse tresſ-volõtiers. Le nõ des drogues luy est fort odieux & horrible,mesmes tout ce qui viẽt de chez l'apoticaire,sinõ le sucre,l'hipocras,les biscuiteaux,le pignolat, les tartres de Massepã, confitures,& autres friandises. Dequoy ie ne m'esbahis pas,ne le reprẽs aussi:car cela est fort naturel. Ie suis homme, & ressens l'infirmité commune: ie ne suis estranger ou aliené d'aucune

humanité. Ie sçay que les medicamẽs sont contraires & ennemis du bon naturel: & que s'ils estoyent familiers ou amis de Nature, ils ne feroyent tels effets, ains surmontez de nostre corps, seroyent conuertis en sa substance. Dont l'horreur que nous en auons, est chose fort naturelle, & non reprehensible. Ce que i'ay dit, est cõme en passant, afin qu'on ne m'estime Rhabarbatif & fascheux droguiste, veu mesmes que i'en vse bien souuẽt pour moy, cognoissant le besoin que i'en ay. I'ay voulu seulement toucher ce poinct, tant pour excuser le commun enuers quelques Medecins, qui n'ont grand pitié de ceux qui ne se peuuent accommoder aux Medecins: q̃ pour accuser les delicats outre mesure, qui ne voudroyẽt que des boüillõs ou orge-mondez pour se guerir, ou preuenir le mal. Encores n'en vsent-ils ainsi qu'il appartient: car pour vn tel desieusner ils ne rabatent des autres repas ordinaires. C'est ce que ie veux reprendre, & leur remonstrer cõment les Medecins l'entendent (au moins ceux qui l'ont premierement institué) & comment ie l'ordonne. Ces boüillons & orge-mondez de la minuict, ou du matin, sont pour triple occasion. L'vne, en faueur de ceux qui ont faute d'appetit, & ne peuuẽt gueres manger à disner, ou à souper: mais sur tout à souper: ausquels pour recompense on donne quelque chose à la minuict, ou le matin ensuiuant. La secõde est presque semblable, de ceux qui ont grand faim, & sont presque insatiables, comme au releuer d'vne grande maladie. Car d'autant qu'ils ont l'estomach affoibly, & ne peuuent tant digerer, qu'ils pourroyẽt bien manger à vne fois, on leur conseille de partir le repas: & parce que la nuict (à cause du dormir, qui retarde la coctiõ de l'estomach) on ne digere si bien que le iour, nous ordõnons qu'ils soupent legerement: & pour recompense, nous leur donnons sur le matin vn boüillon: cõme si on gardoit le potage du souper, qu'on en auroit rabatu, au lendemain matin, apres qu'ils ont dormy. *Decad.* 1. Ce que ie dits, que le dormir retarde la coction de *Parad.* 8.

l'estomach, est suffisamment prouué en mes paradoxes, par viues raisons: desquelles i'en toucheray vne, pour autât qu'elle sert à ce propos. C'est que du disner au souper, communément il n'y a que huit heures: & du souper au disner ensuiuât, il y en a seize: sans qu'on ait plus de faim apres, qu'apres lesdites huit heures: supposé encores, que ces deux repas soyent de mesme en qualité, & quantité, du manger & du boire: brief qu'il n'y ait autre differẽce, sinon que l'vn de ces repas est suiuy de la nuict & du sommeil, & l'autre non. La troisiéme occasiõ est, pour alterer ou preparer le corps par ce moyẽ delicat: sçauoir est, le raffraischir, ou humecter, inciser & attenuer les humeurs, desopiler, faire vuider le grauier & les pierrettes des reins, prouoquer les sueurs ou menstrues, & autres petits menus affaires, de moindre importance qu'il faille mettre en besongne les remedes plus forts & mal plaisans. Dequoy vo⁹ verrez vser infinies personnes au Printemps, mesmemẽt és mois d'Auril & de May, mais auec telle indiscretion, qu'il leur fait plus mal que bien. Dont i'ay esté contraint de remonstrer ceste faute, suiuant le deuoir de ma charge. La faute est principallement en ce qu'ils ne rabbatent rien du disner & souper ordinaires, pour ces bouillons & orge-mondez. Car s'ils disnent & soupent autant que de coustume, il est certain, que lendemain matin l'estomach n'est pas vuide: & par consequent le bouillon rencontre des matieres crues, qu'il recrudit encore d'auantage: & les arreste pour se digerer aussi, iusqu'à la venue du disner: lequel se meslant parmy cela, prend le vice & contagion de crudité. Ce qui est derechef rencontré du souper. Tellement qu'il n'y a point de fin à tel desordre, generatif de phlegme, si aucun le fut iamais. Si le bouillon est de choses aperitiues, incisiues & attenuãtes, prouocatiues d'aucune excretion, il fait bien pis. Car il pousse, enfonce & precipite les restes du souper crud dans les veines & arteres, où elles font des oppilations, & causent des catharres, fieures, & autres mille maux: qui est

bien pire que si les humeurs cruds seiournēt ou croupissent dans l'estomach & les boyaux, où ils causent la colique, des trenchees & bruit de ventre, desdain, mal de cœur, vomissement, & semblables. Donc, quiconque voudra vser de ces bouillons alteratifs (comme est aussi nostre orge-mondé) pour bien faire, qu'il soupe legierement, à ce que l'estomach ait digeré plustost que de coustume, & qu'il se trouue pour lors vuide. Il faut faire, comme si on gardoit vne partie de son souper, pour lendemain matin. Et quand on disneroit apres vn peu moins que de coustume, ce seroit le mieux fait du monde. Voila comment il se faut gouuerner en ce fait, pour en sentir profit, & non dommage, comme il auient à la plus part de ceux qui en abusent. Aucuns s'en trouuent bien, à cause que par faute d'appetit, ils ne mangent gueres à disner, ni à souper : qui est la premiere occasion cy dessus expliquee. Et ie ne doute point, que les premiers autheurs de ce regime ne l'ayēt ainsi entendu & pratiqué. De cela mesmes on peut apprendre, que quād on a à prendre lendemain quelque Iulep, Apozeme, ou Sirop (choses preparatiues, pour la plus part) il faut auoir legeremēt soupé, afin qu'elles rencontrent l'estomach vuide. Autrement si ce sont choses aperitiues, elles precipitēt les cruditez aux veines & arteres, en augmētant la cause du mal que nous voulons combatre. Et quand cest inconuenient cesseroit (d'autant que toutes telles drogues ne sont penetratiues) il ne faut pas qu'elles rencontrent quelque chose dans l'estomach. Car cela rompt la force du remede, le destrempant mal à propos. Ie remonstreray ailleurs, combien il est requis d'auoir l'estomach vuide, lors qu'on prend Medecine : & que plusieurs font mal, de manger & boire le soir auparauant, de tout à leur plaisir, esperans, que la Medecine emportera toutes les superfluitez. Tels propos se peuuent aisément accōmoder à cestuy-cy. Car quoy que ce soit, bouillon, orge-mondé, laict d'asnesse, ou d'autre animal, iulep, ou autre droguerie, s'il ne trouue l'estomach vui-

de,& deschargé de la viande du souper precedent, ou il ne fait gueres de bien, ou il apporte grand detriment. Si on me demande, que sert-il d'auantage de prendre des bouillons alteratifs & les orge-mondez au matin sãs autre chose, qu'à disner ou à souper auec les autres viãdes, veu que toute est aliment, qui se peut accorder auec le reste? Ie respons, comme par cy deuant, que si telles choses se meslẽt auec des autres, ou leur vertu se diminue, ou (si elles sont aperitiues) conduisent la viande auant sa meure concoction, hors l'estomach, & font plus de mal que de bien. Dont il vaut mieux que chasque chose soit prise à part, & de ne confondre les viandes auec ce qui est medecinal.

## *Si c'est mal fait, de boire à l'heure du coucher.*

### CHAP. IX.

CESte coustume est en France (au moins és meilleures maisõs) d'auoir tousiours le vin de la colation, & n'estre iamais la nuict sans vin à la chambre: combien que plusieurs abstiennent de ceste beuuette: les autres boiuent quelquefois, les autres d'vn ordinaire, à l'instant qu'ils se veulent mettre au lict, plus par coustume que contrains de la soif. Le vulgaire de Languedoc a vn commun prouerbe contraire à cela: que qui se va coucher en soif, se leue en santé. A quoy il semble que Hippocras s'accorde bien, disant en ses Aphorismes: Ceux qui la nuict ont appetit de boire, si ayans grand soif ils s'endorment là dessus, ils font biẽ. Mais on pourroit interpreter sõ dire, de ceux qui s'esueillent en soif, non pas des autres qui ont soif auant que dormir. Car il y a plus d'apparence, de ne permettre de boire sur-nuict, & au premier resueil, qu'auant le dormir. Et quant à moy, ie ne trouue pas fort mauuais, que ceux qui ont accoustumé de boire à leur coucher, le continuent: ainsi que i'ay veu faire à

feu mõ pere, plus de vingt ans. Et i'ay ouy dire, qu'vne des plus nobles & illustres maisons de Frãce, le pratique ordinairemẽt, ayant ceste opinion, que cela fait à la santé: de sorte que ses enfans y sont nourris. Il est vray que la coustume est vn tyran qui a grande force, & biẽ souuẽt plus de pouuoir sur nous, que la Nature mesme. Combiẽ que ceste-cy est legitime gouuernãte, & l'autre par vsurpation. Toutesfois il ne faut pas mespriser la coustume, à cause du pied & aduantage qu'elle a gaigné sur nous. Ioint que (cõme dit Galiẽ) ceux qui s'accoustumẽt à quelque chose, pour la plus part eslisent vne coustume conuenable à leur naturel, d'autãt qu'offencez coup à coup de ce qui ne leur cõuient, ils le repudient. Toutesfois quelques vns, ou vaincus de la volupté & douceur, ou ne sentant [par grande folie] d'en estre offencez, continuent en mauuaises coustumes. Mais il en a peu de ceux-cy: il y en a plus qui ne perseuerent point. Et en vn autre passage. Il n'y a personne si stupide, dit-il, que estãt offencé grandement de boire de l'eau froide, veulent tirer cela en long vsage. Car en estant offencé & malade euidemmẽt, il en abstiendra totallement. On pourra bien respondre, qu'il y a fort peu de gens qui veulent commander à leurs appetits, voire qui veulẽt s'abstenir de chose que ce soit, si les Medecins ne la leur defendent expressemẽt, & mesmes que ce soit par escrit. Autrement il leur semble n'y estre pas tenus. Voila la grande resuerie, ne vouloir s'abstenir de ce qu'on esprouue & confesse estre nuisant à son naturel, sinon que le Medecin l'ait expressement deffendu: encor y a il bien affaire de le persuader. Vne sage personne & temperante, luy-mesmes se fera aisément vn regime de santé, sur ces experiences, & obseruatiõs, en la qualité & quãtité de toutes choses, plus asseuré que le plus sçauant Medecin du monde, s'il y veut entendre sans se flatter aucunement. Mais laissons à part la coustume, & mesme la nourriture dés l'enfance: voyons s'il y a quelque apparence de raison, qui persua-

*Liu. 5. de la conf. de santé.*

*Liu. 9. de la meth. chap. 10.*

de ou permette de boire quand on se va coucher. Il me semble qu'on peut deffendre telle procedure, en faueur de ceux qui y prennent grand plaisir, & le font volontiers. Car comme dit Hippocras du boire & du manger, ce qui est vn peu pire, mais plus aggreable, est meilleur que le contraire. D'auantage, supposé qu'il y ait grand trait, depuis le souper iusques au coucher (comme de trois heures pour le moins) la digestion est à demy faite. Dont il n'est pas mal-fait, de prendre vn peu de vin: Car il s'accorde & accommode bien auec ce qui est à demy cuit, le vin n'ayant besoin de long seiour à estre digeré: veu que c'est vne liqueur facile à transmuer, & qui parfait la digestion. Ainsi il ne retarde pas ce qui est ià fort aduancé, ains sera aussi tost prest à sortir de l'estomach, que l'autre: à qui d'abondant il fera ce bien, de le conduire plus auant, de sorte que le chyle en penetrera mieux au foye. Aussi les plus aduisez, de ceux qui vsent d'vn tel regime, le font (cõme i'ay entẽdu) pour cest esgard, que la distribution se face plus soudain, & le foye en soit humecté. Dequoy il s'ensuit (de leur aduis) qu'õ en repose mieux & le dormir est plus plaisant. A cela fait aussi la douce vapeur du vin, laquelle humectant le cerueau, endort plus fermement: par quel moyen, la seconde digestiõ est heureusement accomplie, & il s'en ensuit quantité de bõ sang. On ne peut icy obiecter q̃ la crudité, qui est à craindre, pour l'interruptiõ de la coction que l'estomach a bien aduancé. Mais ce n'est pas du boire (& mesmemẽt du vin) comme d'vn autre chose qui seroit de longue cuite, ou qui espaissiroit d'auantage le chyle: lequel à raison de ce, pourroit trop seiourner, & estre mal-aisé à distribuer. Le vin qu'on boit est comme l'eau qu'on adiouste à vne soupe espaisse, qui autrement brusleroit dans le pot. Et pour n'interrompre sa cuite, les bõs cuisiniers la destrẽpent auec du bouillon chaud, ou de l'eau bouillante. A quoy respond le vin, qui de sa chaleur naturelle entretiẽt, & fait mieux cõtinuer la digestion, sans que telle interruption soit

de

de duree, ou preiudiciable. Car ſoudain apres,la cuite recommence de plus belle, & eſt parfaite plus aiſément: l'eſtomach ſe vuide mieux, quand ſon chyle eſt plus liquide,& le foye en a meilleure part. De ceci on peut colliger & conclurre, que telle collation ne peut conuenir, ſinon à ceux qui boiuent peu à leurs repas, & ſur tout au ſouper leſquels mangeans bien, ne ſont pas alterez. Tels ne font pas mal de boire quelques heures apres,& ie penſe qu'il leur eſt ſain. Toutesfois ie n'eſcris ceci, pour perſuader à aucun de receuoir ceſte couſtume: moins voudrois-ie acquerir la reputation,d'auoir par mes raiſons introduit pour vn regime de ſanté,le boire apres ſouper,comme aduocats des collatiõs nocturnes (auſſi vaut-il mieux de beaucoup, boire à ſes repas competemment, & à proportion de ce que on mange) mais ie remonſtre par ce diſcours, que ceux qui ont telle couſtume, ſont fondez en quelque raiſon: & s'ils y ſont nourris d'enfance,ils le peuuent ſainement entretenir.Auſſi, qu'il ne faut s'eſbayr, de ce qu'ils ne s'en trouuẽt mal. I'auois vne tante,ſœur de mon pere,mariee à Cõdrieu en la maiſon des Villars,qui mourut fort aagee. Elle ne failloit iamais de boire s'allant coucher, vn grand traiƈt d'eau,dans laquelle auoit trempé vn gros quignon de pain, enuiron vne heure au parauant. Et continua cela plus de quarante ans, touſiours ſe portant bien. On dit pourtant, qu'en fin elle mourut hydropique : ce que luy pouuoit eſtre aduenu d'autre occaſion.Mais ie n'approuue pas ce boire d'eau,à l'heure du coucher: & moins encor ce que font pluſieurs filles & femmes, trop ſuiettes à leur appetits & fantaſies : qui ne font difficulté de boire deux ou trois grans verres d'eau pure,ſimple,& froide, à l'heure du coucher. Elles s'en vantent quelquefois: mais il n'y a pas touſiours dequoy s'en rire, meſmement quãd de ce deſordre,elles en ont depuis vn mauuais eſtomach, le foye & la rate pleins d'oppilations: d'où procedent les paſles & vilaines couleurs, courte haleine,battement de cœur, ſuffocation de matrice,& à aucunes le vice de ſterilité.

## *S'il faut boire aussi chaud qu'on a le sang, mesmement en Esté: & s'il est mauuais de raffraischir le Vin.*

### CHAP. X.



LA plus part des opiniõs vulgaires, sont doctrine des vieilles gens, qui ayans vescu longuement, & veu beaucoup de choses, veulent tout reformer, & ranger les autres à leur appetits, sãs distinguer des aages. Ainsi d'autãt qu'ils sont tous morfondus & frilleux, ils voudroyent que chacun se vestit & couurit de mesme eux, & abstint de mille choses, qu'ils sentent nuisibles à leurs personnes: cõme le boire frais en Esté, & disent, que chacun doit boire aussi chaud qu'est son sang. Laquelle proposition i'accorde, pour leur respect seulement: car ayans le sang froid, comme aussi tout le corps, ils n'ont besoin de grand' fraischeur. Mais le ieune homme qui a le sang bouillant, ne seroit iamais desalteré s'il beuuoit ainsi chaud, non pas mesmes ainsi tiede qu'est le sang temperé en Esté. Car la soif est vn appetit de froid & humide: & est causee non naturellement de tout ce qui eschauffe, ou qui desseiche. Comment donc la peut-on appaiser sans fraischeur humectante? L'experience demonstre assez euidemment, que si on boit chaud, c'est à recommencer: parce qu'on ne se desaltere pas. Pour conclurre ce propos, ie diray encores ce mot, que s'il estoit sain de boire autant chaud qu'on a le sang, les vieilles gens auroyẽt à boire beaucoup plus frais que les ieunes: chose par trop absurde, & ridicule. Il y a vne autre opinion plus commune & d'apparence, de ceux qui approuuent bien le boire frais, tel qu'il sort de la caue ou du tonneau, & l'eau venant du puits ou de la fontaine, mais non pas que l'vn ou l'autre soit raffraischi. Donques on sera commandé de la disposition des

caues, celliers, puits, & fontaines : tellement que qui les aura fraisches, il en aura le plaisir, & les autres souſtiẽdront vne grande faſcherie pour leur santé, quand ils n'oseront raffraiſchir le vin, l'eau, ou tous deux. Mais (ie vous prie) qu'importe il de mal, que le breuuage soit frais, ou de l'air qui le contient, ou de l'eau dans laquelle il trẽpe? Si l'eau n'eſt mal ſaine de ſa froideur quãd elle ſort du puits, de la fontaine, citerne, ou riuiere, elle ne rẽdra pire le vin qui en ſera alteré & raffraiſchi. Ie ſuis content qu'il ne ſoit pas ſi ſauoureux, mais il ne ſera pas moins ſain, que celuy qui ſortira frais d'vne caue bien froide veu que le raffraiſchiſſement ne luy peut apporter aucune mauuaiſe qualité. Reſte que ce ſoit la ſeule froideur, que l'on deſcrira tant, d'où qu'elle procede. Mais quoy? il y a du vin raffraiſchi, qui eſt moins froid qu'vn autre ſortant du tonneau, lequel on ne condamne pas. Et que ne crie lon encore plus, du boire glacé qu'on fait en Hyuer? Eſt-il poſſible de boire ſi froid en Eſté, qu'il gele ainſi les dents, & ſouuent empeſche de boire ſi long traict, qu'on voudroit bien? Toutesfois vous n'oyez perſonne, qui vulgairement reprouue cela : ains au contraire, la plus part trouue mauuais, qu'en Hyuer on eſchauffe le vin ou l'eau. Sont-ce pas des gens du tout contraire à Nature, qui la veulent forcer à mode de geans? Nos corps en Eſté ſont boüillans, bruſlez & aſſeichez : nous ne boirons pas frais, & abondamment pour reſiſter à l'intemperature & inclemence de l'air, qui conuertit nos humeurs doux en amertume (qu'on appelle cholere) dequoy procedent les fieures tierces & ardantes, les dyſenteries, & autres diuers maux qui regnent en Eſté? Et en Hyuer, que nous ſommes tranſis & contraints de froid, tous rheumatiques & morfondus, nous boirons de la glace? Les appetits non recerchez, ains ſpontanees, ſont pour la pluſpart conduits de Nature, à laquelle ils appartiennent. Dont il leur faut complaire auec raiſon & meſure : comme de reſiſter au froid par la chaleur, & au chaud par ſon

contraire. Autrement, les saisons de l'annee nous caussent mille maux, par l'alteration de l'air : lesquelles on peut preuenir, par le droit vsage des choses que Dieu nous donne en tẽps opportun & lors qu'elles conuiennent. Et ce en vain, ou plustost d'vne grand' prouidence de Nature, que les puits, fontaines, & caues sont plus fraisches en Esté, plus chaudes en Hyuer ? Et qui n'a telle commodité de soy, ne la doit-il pas contrefaire par artifice? Et ce en vain, que les fruicts humides & froids sont produits en Esté, & lors qu'ils nous sont necessaires, en Hyuer point: & que adonc le vin commence d'estre en sa force, venant bien à propos pour nous aimer contre le froid ? La ramee faisant ombrage nous defẽd du Soleil en Esté. Elle ne seroit pas ainsi propre en Hyuer : aussi ne l'auons nous pas naturellement. Qui n'a de l'ombre en Esté, au moyen des boccages, tonnes & treilles, fait-il mal de la contrefaire d'vne frescade : Certainement comme il est profitable d'vser en Esté de ce qui raffraischit, & en Hyuer de tout ce qui eschauffe, suyuant la raison naturelle, & l'auis des plus sages (qui sont les plus sçauans) aussi est-il bien profitable, d'employer ce qui a defait les qualitez requises. Mais que faut-il tant s'arrester, à impugner des erreurs si grossieres, & des personnes qui n'õt propositions certaines ou respondantes l'vne à l'autre, ainsi qu'il appartient à vne vraye doctrine ? Car en semblable fait telles gens se contredisent fort lourdement: comme des fruicts qu'on mãge pour se raffraischir. Y a-il personne qui ne trouue mauuais qu'on mange des cerises, prunes, figues, raisins, melons, & semblables, tandis qu'ils sont chauds du Soleil? On les fait raffraischir, les vns dans vne caue, les autres dans l'eau froide. Et pourquoy ne boira-on aussi bien du raffraischi, pour se desalterer ? Il y a bien des artifices qui peuuent estre suspects, comme de mettre dans le vin ou de la glace, ou de la neige : item de tremper les bouteilles dans l'eau qui ait du salpestre, combien que le salpestre ne soit tel, qu'on n'en puisse bien aualler

ſans danger. Mais de tréper les bouteilles en eau ſimple, qui ſoit bonne à boire, quel mal y a-il, puis qu'on boit bien d'icelle meſme eau, & ſeule, & auec du vin? Ou quel dãger y peut-il auoir, que le vin & l'eau ſoyét raffraiſchis en l'air du puits? Quelqu'vn pourroit ici obiecter la Colique: & biẽ, ceux qui y ſont ſuiets, ou qui ſe trouuent autrement offencez de boire froid, qu'ils abſtiennent non ſeulement du refroidi, ains auſſi de celuy qui eſt frais de ſoy meſme. Car c'eſt le deuoir, & vne grãd' ſageſſe, de n'vſer de choſe qu'on ait quelquefois eſprouué nuiſante à ſon naturel: mais d'y ranger les autres, il n'y a point de raiſon. Ou il faudroit, que le fourmage fut du tout cõdamné, pource qu'il nuit aux graueleux: & que chacun abſtint du vin, parce qu'il fait mal aux gouteux. Y a-il rien plus iniuſte & tyrannique, que de vouloir aſſuiettir à ſes appetits ou ſentimens, les autres qui ſont de differente complexion? A cela viennent les bonnes gens, qui reprouuent le boire frais, & conſeillent à tous de boire autant chaud que on a le ſang.

## *Contre ceux qui ſe plaignent en Eſté, de la chaleur des nuićts: & cependant ils couchent ſur la plume, les feneſtres fermees.*

### CHAP. XI.

NOVS voyons plaindre ordinairement les gens en Eſté, de l'extréme chaleur de la nuićt, plus que du iour, en vn meſme lieu, comme dans la maiſon, & meſmement és chambres où l'on couche. Leſquelles ſi on conſidere, ſont comme des fours, ayans l'air eſtouffé, à faute de les eſuenter ſouuent, & tenir tout ouuert aux heures que le Soleil n'y donne point: & de les raffraiſchir ſouuent d'eau bien froide, auec vn peu de vinaigre, & force fueilles, à qui

en a la commodité. Car de laisser les chambres durant l'Esté, en mesme estat qu'és autres saisons, il ne se faut pas esbahir si on y brusle. Qui pis est, la pluspart des gens couchent sur la plume, tout ainsi qu'en Hyuer:& ne font difference dés licts,sinon quãt à la couuerture qu'ils prennent plus legere en Esté. Rien ne sert de m'alleguer, que tous n'ont le moyen d'auoir des matelats à part les coëtres: car il vaudroit encor mieux coucher dessus la paille, ou dessus la poussiere de blé, ou de l'auoine (chose fort delicate) qu'on nomme autremẽt Balousse.On y est vn peu plus dur que sur la plume, mais la fraischeur & l'aise qu'on en reçoit, recompense bien cela: mesmes que le sommeil y est plus gracieux, suaue & paisible sans comparaison. Et en toutes choses, il n'y a que l'accoustumance. Que la paillasse soit bien plaine, & la paille bien remuee,on y est assez mollement:& au reste bien fraischement, auec vn plaisir nompareil du plaisant dormir qu'on y prend. Vn autre erreur non moindre est, de tenir les fenestres fermees toute la nuict: mesmes quand on a commodité de rideaux, ou de pauillon,qui deffendent du vent, si parauanture il s'esleuoit tandis qu'on dort. Car quant au froid simple, il ne le faut ainsi craindre: veu qu'il n'est iamais si froid en Esté, les fenestres estans ouuertes, qu'il est en Hyuer tout estant bien fermé, mesmes auecques des chassis, dans vne chambre nattee & tapissee, en laquelle tout le iour y ait eu bon feu. Qu'ainsi soit, il vous faudra encore plus de couuerture estant au lict (sur peine de sentir froid) qu'il ne faut en Esté, les fenestres estant ouuertes. Si on ne craint pas vn tel froid de la chambre en hyuer,pourquoy le craint on en Esté;lors mesmes qu'il ne peut estre dit proprement froid,ains tiede & temperé? De craindre le serain sous vn couuert, & temperé? De craindre le serain sous vn couuert,& lict encourtiné, c'est abus: comme on peut aisément comprendre du discours que i'en ay fait ailleurs. Car il n'y a aucune qualité en l'air exterieur du serain, dont il le faille empescher d'entrer aux chambres. Il n'y a que la

fraiſcheur ou qualité fraiſche, bien requiſe au repos & dormir plaiſamment. Et qui eſt celuy, qui ayant à choiſir en Eſté de deux chambres, l'vne bien chaude, l'autre bien fraiſche, eſtans ſur vn meſme plancher, ne choiſit pluſtoſt la fraiſche? Donc ſi on peut cõmodément raffraiſchir celle qui eſt chaude, comme en tenant les feneſtres ouuertes, depuis le Soleil couché, iuſques au matin, quel mal y aura-il? ſuppoſé que l'air libre de la ruë ne ſoit pire (ſinon meilleur) que celuy de la maiſon enclos & eſtouffé. Ceux qui couchẽt aux champs, gardans le beſtail, ou les fruicts, & les ſoldats en campagne à l'enſeigne des eſtoilles & de la Lune, contre vne haye, ou ſous vn arbre, ou des petites loges & cabanes, pour ſe garantir ſeulement de la roſee & du vent, dorment ſans comparaiſon plus ſainement (outre le plaiſir ineſtimable) que ceux qui s'enferment dans les maiſons. I'experimẽte le ſemblable, auec toute ma famille, & les habitans de ma maiſon: y ayant mis la couſtume, de laiſſer ouuertes toutes les feneſtres de toutes les chambres, au gros de l'Eſté, durant la nuict: & les tenir bien cloſes, auec des contrefeneſtres tout le iour. Si on craint d'eſtre ſurpris la nuict de quelque ſentimẽt de froid, qu'on ait au pied du lict vne autre couuerture de ſecours. Et combien de fois aduient il de meſmes en Hyuer, qu'on s'eſueille pour le froid que l'on ſent extraordinairement ſuruenu? à quoy on remedie de meſme ſorte, ſans faire grand cas de cela. Mais on repliquera, qu'il eſt pire en Eſté, d'autant que les pores ſont plus ouuerts de la chaleur du iour. Et bien, il y a remede, à ſe couurir d'auantage dés l'entree du lict. Car il eſt raiſonnable, que l'on ſe couure plus ou moins, ſelon la fraiſcheur de la chambre. Cependant on a ceſte recreation & ce profit, que l'air qu'on inſpire eſt frais, & non eſtouffant: ce qu'il faut principalement recercher. Car nous ne voulons pas, que le reſte touche le reſte du corps eſchauffé: ains ſeulement le viſage, pour la bouche & le nez, par où nous reſpirõs. Auſſi c'eſt le vray moyen de raffraiſchir

tout le corps, en raffraischissant le cœur, le poulmon, & le cerueau, le tout par dedans. Car le froid surprenant par dehors la superficie du corps, en constipant les pores, redouble la chaleur, & donne plus grand malaise, alteration, inquietude, lassitude, & autres fascheux accidens à cause de ladite chaleur, conçeuë aux entrailles & aux iointures.

## *Que les boudins ne valent rien gardez; & que de là est venue la coustume d'en faire des presens.*

### CHAP. XII.

LE sang est estimé mauuaise viande, de quelque animal que ce soit, & comme qu'on l'appreste : parce que tout incontinent qu'il est hors de son lieu (ce sont les veines & arteres, qui seules ont pouuoir de le cõtregarder en son integrité) il commence a se corrõpre & gaster. Dont qui en veut vser, il ne doit attendre longuement : Car tousiours il deuient pire. La friandise a mis beaucoup de viandes à l'vsage de l'homme, qui font mauuaise nourriture. La chicheté & pauureté en a introduit d'autres, qui sont autant pernicieuses. Le sang de bœuf est bien de celles qu'on vse plus par grand' necessité que par delicatesse, veu le peu de goust qu'il y a. Celuy de mouton vaut biẽ mieux, comme sa chair est plus friande. Mais de vray, le meilleur ne vaut rien à manger, & seroit bon qu'on les iettast à la mode de France, où le sang de tels animaux n'est point receu entre les alimens, ains reputé poison ou excrement. Des brebis il est pire que des moutons, tout ainsi que leur chair. Quant à celuy des boucs, ie ne pense pas qu'on en vse, sinon en medecine, pour dissoudre les pierres de la vessie : à quoy il est estimé propre estant bien preparé. Le sang des chieures a esté de requeste & prise de l'ancienneté

(comme teſmoigne Homere) eſtimé friandiſe. On y meſloit beaucoup de graiſſe, & de cela on rempliſſoit les boyaux ou le ventre de tels animaux : d'où ie penſe que nos boudins ayent leur origine. Mais il ne ſe faut prendre au gouſt, & moins au iugement des gens de ce temps là, qui ne cognoiſſoient pas encores les viandes plus ſuaues, & de facile digeſtion, comme dit Galen. Auiourd'huy on reçoit ledit ſang, & meſlé de perſil, ou autres menuës herbes, auec le gras du lard, il eſt eſtimé de bonne ſorte, plus que les deſſuſdits, auſquels on n'entremeſle rien. Le ſang des agneaux & des chevreaux eſt appreſté comme le precedent: & eſt d'autant plus delicat que leur chair eſt friande : dont celuy du cheureau precede l'autre. Meſme appareil ſert au ſang des poullets, poulles, & chappons : lequel eſt priſé ſur tous autres de noſtre temps. En Italie on ne ſaigne point la poullaille, ains on luy rompt le col, où il s'amaſſe beaucoup de ſang, & fait comme vn boudin, qu'on eſtime fort ſauoureux. Et de vray il en eſt bien meilleur, que ſi l'air y auoit touché: car la peau du col le conſerue, & garde de corrompre. Les anciens ont fait grand cas du ſang des lieures, ou leuraux: meſmes au temps de Galen, tel ſang eſtoit le plus recommandé, & comme viande treſ-delicate, qu'on faiſoit cuire auec ſon foye. Le ſang des pourceaux auiourd'huy a les plus grands honneurs, veu qu'il eſt departi & preſenté aux plus prochains amis, en forme de boudins. Le peuple a obſerué de longue main telle couſtume, ne ſçachant bonnement pourquoy il le faut ainſi pratiquer. Il le prend comme ſymbole de beneuolence & amitié: ou bien parce qu'on en a beaucoup, on en veut faire part aux autres, attendant meſme grauité. Ce que ſert d'en auoir long temps de frais, quand chacun à ſon tour veut rendre la pareille? La premiere cauſe eſt honneſte, car auſſi pour faire preſent de boudins, qui ſoit plus honorable, on y adiouſte vne penne de foye, & aux vns la ratelle, aux autres vn des filets, ou bien des hautes coſtes: les moindres ſont, où il y a du rognõ, ou

*Gal. li. 3. de la fac. des alim. chap. 18.*

du poulmon. Tout cela eſt couuert de la coiffe ou crepine, laquelle on taille en autant de parts, qu'on veut ordonner de preſens. Toutes ces pieces ſont l'enrichiſſement de nos boudins : leſquels principalement ſignifient(ſi on le veut ainſi prendre) quelque affection cordiale,& cherie, comme le ſang. Lequel denote auſſi l'amour: parce qu'il ſort du foye, où Platon luy a donné ſiege. Donques on veut monſtrer vn ſigne d'amitié, quand on enuoye du ſang : meſmes tel qu'on eſtime & ſain & delicat. L'autre raiſon a lieu entre ceux qui priſent l'entretien de ſanté, & obſeruent diligemment la qualité des viandes. Car le ſang quel qu'il ſoit, ne peut gueres durer ſans eſtre corrompu de l'air. Et pourtant on a aduiſé de mettre celuy des pourceaux (qu'on eſtime ſi delicat ) dans les boyaux, qui de leur eſpaiſſeur le contregardent mieux. Dont les meilleurs boudins, ſont ceux qu'on fait le ſang eſtant encores tiede. Depuis on le fait parboüillir, tãt afin qu'il ſe garde mieux(comme la viande cuite) que pour le pouuoir departir commodément. On met parmi le ſang, pour le preſeruer plus long temps, du ſel, du thym, & ſerpoulet. Aucuns y adiouſtent du fenoil,les autres vſent de marjolaine, perſil, hiſop, & autres herbes menues, de bon odeur, excepté la ſarriete, parce que le peuple eſtime fauſſement, qu'elle peut empeſcher que le ſang ne s'eſpaiſſiſſe quand on le cuit, veu qu'on le donne aux malades, pour diſſoudre le ſang caillé. La graiſſe n'y eſt pas oubliee en bonne quantité, ſinon des chiches femmes, leſquelles on taxe honneſtement, en les nommant bonnes meſnageres, quand elles y ont bien eſpargné la graiſſe. Mais ſi les boudins ne ſont gras, ils ſont mal ſains, d'autant qu'ils ſeiournent long temps à l'eſtomach, & ſont tard digerez, à cauſe de leur aſpreté & ſeichereſſe. La graiſſe les fait mieux gliſſer: dont ils en ſont moins dangereux ; comme les autres viandes mauuaiſes, quand elles n'arreſtent gueres au corps. Quoy qu'on y face, le meilleur eſt d'en abſtenir du tout, ou en vſer fort ſobrement, & que les boudins

n'ayent passé vn iour ou deux, pour le plus tard. Voila pourquoy l'institution est bonne de les distribuer. Car de les garder longuement, ils deuiennent tant pernicieux, qu'on les peut bien nommer poison. Vne femme de Montpellier iadis en monstra l'exemple, comme l'on dit. C'est, qu'elle mourut suffoquee pour auoir mangé des boudins gardez. Elle pensoit bien mesnager, de n'en donner à personne; & ne manger autre viande tant qu'ils pourroient durer. A peine les eust elle acheué, qu'elle mourut, de mesme qu'on meurt d'vne poison.

## *Contre ceux qui craignent par trop la saignee, & ont opinion que la premiere saune la vie.*

### CHAP. XIII.

D'Autant que le sang est le tresor de nature, aliment des esprits, & le suiet de la chaleur naturelle (qui gouuerne le corps en toutes ses operations) on fait bien de l'auoir cher, & le garder soigneusement, comme estant necessaire à l'entretien de nos forces, & conseruation de santé : dont il ne le faut laisser perdre facilement, en faisant peu de compte: mais aussi on doit obseruer deux choses principalement : l'vne, qu'il soit bien pur & net de toutes immundices: l'autre, qu'il n'abonde rien trop, encor qu'il soit bon en toute perfection. Parce que s'il est despraué, immunde, & laid; il nuit plus qu'il ne profite. S'il est desmesuré, il met ses vaisseaux en danger de creuer; & la chaleur de s'estaindre. Parquoy il ne faut rien craindre quand il est si copieux, d'en vuider vne partie, pour faire place au nouueau qui s'engendre incessamment. Aussi quand il est eschauffé & boüillant, à cause de la fieure, si on ne luy fait ouuerture pour expi-

rer (comme on donne vent au vin noueau) il met la personne en grand danger, & la tourmente estrangement. Quand il est corrompu des mauuaises humeurs, & en grande quantité, auant qu'il soit du tout gasté, on en vuide quelque portion, afin de nettoyer plus aisément le reste par medecines: lesquelles separent & triet de parmi le sang lesdits humeurs, & les chassent dehors: dequoy elles meritent le nom de purgatiues. Il ne faut donc pas décrier simplement la saignee, comme ennemie de nature, & l'auoir en telle horreur que plusieurs l'ont (suiuans Erasistrate, qui appelloit sanguinaires, & estimoit meurtriers, ceux qui la conseilloient) puisque vn grand nombre de maladies qui procedent des susdites causes, ne peut estre aboli, sans recourir à ce remede. Quand la fieure est fort vehemente, le visage enflammé, & les veines enflees, la saignee n'est elle pas requise? Si on est estranglé d'vne Squinance, ou suffoqué d'vne inflammation de poulmon, ou d'vne vraye pleuresie, il n'y a rien qui secoure plustost, & interrompe si promptement le mal, que la prompte saignee: laquelle generallement conuient à tous desordres faits d'abondance & surcharge de sang, quel qu'il soit, bon ou mauuais. Ie m'esbahi de quelques vns, qui prendront plus volontiers vingt medecines, que d'endurer vne saignee leur estant necessaire, veu sa grande commodité, & non moindre facilité. Car on y peut obseruer iustement la mesure, qu'il nous plaist de vuider: on l'arreste quand on veut, & elle peut estre reiteree pour n'affoiblir le malade à vne fois. La medecine n'est pas de mesmes. Car bien souuent elle vuide plus qu'on ne voudroit, & il n'est pas à nostre puissance, de la faire cesser quand il nous plaist. Ce sont de grandes incommoditez, outre le mal de cœur, l'angoisse d'estomach, & les grandes extorsions de ventre, qu'elle donne le plus souuent. Or quand on est phlebotomé, si on voit sortir du mauuais sang, il se faut persuader que le meilleur demeure dans le corps: & se resioüir de telle vuidange. Si le vuidé est beau,

croyez que le demeurant est encore plus loüable, & que cela y estoit de superflu. Quelqu'vn pourroit iuger, que ce moyen de curation est contre le deuoir de Nature, laquelle a soin de conseruer le sang comme vn sien tresor. Auquel nous respondrōs, que c'est elle mesme qui nous a enseigné, qu'il faut en plusieurs maux vser de ce remede. Car le flux de sang menstrual aux femelles, nous monstre euidemment, que l'abondance peut estre dommageable, si elle n'est tantost euacuee. Et pourtant Nature mesme luy ordonne passage, non pas vne fois l'an, mais tous les mois. Et si pour quelque empeschement ce sang est retenu, la femme s'en trouue mal. C'est vne resuerie de penser qu'il doit estre vuidé, comme estant du tout inutile, mauuais, & venimeux, veu qu'vn enfant en est fort bien nourry dedans le ventre de sa mere. Autrement, pourquoy seroit-il supprimé durant la groisse, pouuant bien estre mis dehors sans toucher à l'enfant? C'est par les veines du col de l'amarry, par où se purgent celles qui ont encore plus de sang, que leur fruict n'en peut consumer. Pline raconte, que les herbes touchees de tel sang meurent, & le fruict chet des arbres sur lesquels monte la femme menstrueuse: que l'hyuoire en perd sa lueur, & le fer son trenchant: que les chiens pour en auoir gousté deuiennent enragez, & s'ils mordent quelqu'vn apres, il n'en guerira iamais. Les autres disēt, que le sang des ladres n'est pas pire que cestuy là. Ie ne croyriē de tout cela: car il faudroit que les femelles eussent de plus estranges maux, qu'elles n'endurent par la suppression de leurs menstrues: outre ce que l'enfant en seroit mal nourry. Il est donques plus superflu de quantité que de mauuaise qualité, si ce n'est d'estre crud & phlegmatique. Celuy qui sort par les hemorrhoides est souuent plus mauuais, que le sang menstrual: car c'est de la melancholie, le pire des humeurs, & qui versé à terre la fait bouillir cōme le fort vinaigre. Mais il est rarement sincere & pur. Car tout le plus gros sang aborde aux veines hemorrhoidales, pour estre mis dehors,

*Liure 7. chap. 15.*

quand Nature l'a ainsi ordonné, au grand profit de tout le corps. Voila deux sortes de vuidange de sang faites par Nature, qui monstre bien euidemment ce que nous deuons faire, quand nous cognoissons le besoin, & que Nature n'y peut aduenir. Et si on dit, que és cas proposez le sang est vuidé à raison de son vice tant seulement, on accorde par là, que la saignee est profitable, quand le sang est ensemblement vicieux & en grand abondance. Car s'il n'est que vicieux, il est retenu au corps pour la prouision de sa nourriture, & n'est point reietté. Mais que direz vous, de ce que bien souuent le sang n'estant pas corrompu, Nature animent dehors vne portion, pour soulager les veines qu'il enfle outre mesure, & alleger le corps d'vne griefue pesanteur? C'est le profit que plusieurs sentent de saigner par le nez. Dont si nous voulons empescher & desaccoustumer Nature de ce passage là, il luy faut donner autre yssuë par certains laps de temps, ainsi que nous le voyons abonder. Car autrement d'auoir clos le passage, s'ensuiuroyent plusieurs maux: comme des veines qui se creueroyent dans l'estomach, au poulmon, ou ailleurs: dequoy procedent le cracher & vomir de sang à quelques vns. Quoy? plusieurs maladies, autrement dangereuses guerissent par vne grande effusion de sang au iour critique, & le mal de teste souuent se perd, apres qu'on a saigné du nez. Tous ces exemples monstrent bien, que suiuant l'œuure de Nature, les Medecins (qui ne sont que ses ministres) doiuent quelquefois amoindrir la quantité du sang, qui menace diuers maux, ou les cause de fait. Serons nous moins dociles que les bestes desraisonnables, lesquelles apprinses de nature cognoissent l'vtilité de la

*Liure* 8. *chap.*26. saignee? Pline escrit, que l'Hippopotame se sentãt fort replet, cerche des cãnes taillees faischemẽt, & trouuãt vne bonne pointe, il la presse contre sa cuisse pour ouurir la veine: par ce moyen allegeãt son corps, qui sans

*Liure* 8. *chap.*50. cela deuiendroit tost malade. La chieure aussi ayant la veuë trouble, se blesse en l'œil d'vn ionc pointu, voulãt

descharger ceste partie d'vne portiõ de sang:ainsi que le mesme autheur recite Il y a beaucoup de personnes, qui ne reprennẽt la saignee, sinõ pour autãt qu'ils ont veu mourir des gẽs, apres qu'õ les auoit saignez. Mais leur argumẽt semblera fort leger( ou plustost ridicule) si nous sommes persuadez (cõme il est vray) que toutes maladies ne sõt pas guerissables, pour le regard du subiet. Et que celles qui sõt necessairemẽt mortelles, mesprisent tous remedes dõt la saignee, biẽ qu'elle soit sagement ordonnee, ni peut de rien seruir, comme l'effet tesmoigne. Mais qui veut neantmoins attribuer l'occasion de mort à la phlebotomie, pource que la mort l'a suiui, on luy pourra dire par semblable raison que les gens meurent pour auoir disné, soupé, ou dormi, d'autant qu'ils meurent quelque temps apres. Si on voyoit mourir vn homme cependant qu'on le saigne, il y auroit grande apparence que tel remede n'y conuenoit pas, ou qu'on l'a mal administré. Toutesfois il faut tousiours prendre en la meilleure partie, ce que nous est incertain, & n'accuser legerement de faute le Medecin qui a ordonné la saignee, bien que le mal n'ait prins fin à l'auantage du patient: & penser, que la malice & grandeur de la maladie, & non pas le remede anichilant ses forces, l'a precipité à la mort. I'accorde bien, que plusieurs fois on saigne mal à propos, & que les Medecins ignares y commettent de lourdes fautes: toutesfois le vulgaire n'en peut, ne doit iuger. Ou il fera souuent grand tort aux plus sçauans: car de tous indifferemment, il en dira autant. I'en ay ouy d'autres qui disent, ne se vouloir accoustumer à ceste façon de remede, le reseruant à quelque grand & extréme besoin, comme pour l'imminent danger de mort. Car ils ont ferme opinion, que la premiere saignee sauue la vie infailliblement. Il est bien vray (& il faut ainsi parler) qu'on ne meurt iamais de la premiere: car si on mouroit ceste fois là, on ne seroit plus saigné: & par consequent telle saignee ne seroit proprement dite premie-

re, ains vnique d'autant que premier est relatif au second, & autres ensuiuans. Mais que la premiere sauue la vie, comme ayant plus de proprieté, c'est vn erreur desia fort descouuert par longue experience, qui enseigne le contraire. Car on en voit tous les iours mourir de diuers accidens, ausquels la premiere saignee n'a peu remedier : & mille personnes guerissent de fort estranges maladies par la phlebotomie, qui ont souuent vsé de ce remede. Ceste opinion est par trop dangereuse & preiudiciable, d'autant que les maux sont petits à leur commencement: & pour lors peu de malades se desfient de la guerison. Or ceux qui suiuēt telle fantasie, refusent la saignee aux premiers iours, la voulans reseruer à plus grande maladie, & à l'extréme

Apho.1. lib.1. necessité. Cependant l'occasion (que Hippocras à bon droit appelle soudaine & prompte) nous eschappe : & puis quand le patient, sentant l'extrémité, commence de s'y accorder, il n'est plus à propos. Touchant à l'accoustumance, tant s'en faut qu'elle puisse porter dommage, que plustost elle nous y sert de beaucoup. Car celuy qui est coustumier à se faire tirer du sang (pourueu que la force n'en soit euidemment diminuee) il l'endurera plus gayement qu'vn autre : tout ainsi que les maux ordinaires & ià accoustumez, sont moins

Ap.49. lib.2. fascheux: suiuant l'Aphorisme d'Hippocras, que ceux qui ont accoustumé des trauaux, combien qu'ils soient » foibles & vieux, ils les portent mieux que les robu- » stes & ieunes. Donques il ne faut pas tant priser la premiere saignee, & la saignee en general ne doit estre ainsi suspecte au peuple, quand vn sçauant & sage Medecin l'ordonne, puis que ce remede nous est enseigné de Nature, & est fort aisé, seur & profitable à plusieurs sortes de maux.

Qu'on

## *Qu'on peut saigner les femmes grosses, les enfans & les vieux.*

### CHAP. XIIII.



LE peuple a sceu quelquefois des Medecins, qu'il est dangereux de saigner les femmes enceintes, les enfans & les vieux. Maintenant si le Medecin le veut faire, on estime que ce soit vn acte nouueau, temeraire, & hazardeux: & s'il aduient que le malade meure, ce remede sera non seulement reprouué, ains reproché bien aigrement: nonobstant que le mal, & non pas le remede, ait fait mourir le malade. Si on s'en trouue bien, c'est (à leur dire) plus de cas fortuit, que de bonne conduite. Dequoy il ne se faut esbayr, puisque nos peres ont eu ceste mesme opinion, & l'ont persuadé au peuple. Ie dis, nos peres, les Medecins qui ont esté depuis deux ou trois cens ans. Ils entendoyent, que Hippocras & les autres anciens, auoyent enseigné, que c'estoit vne grand' faute: & combien que souuẽt la saignee leur semblast necessaire, ils ne l'osoyent pas ordonner. Mais s'ils eussent bien leu les liures de ceux qui ont de plus pres suyui les premiers Medecins, & sont presque au milieu de Hippocras & de nous (quant au temps de leur vie) Grecs & Latins, gens rares en sçauoir, & consommez en methodique experience, ils eussent mieux entendu l'aduis de nos bons autheurs, qui souloyent en peu de paroles creuemẽt escrire leurs reigles. Car pour signifier, que la force du patient est sur tout requise au fait de la saignee, ils ont dit, que les vieillars & les enfans en doiuent estre exempts; & ont encor de plus pres limité l'aage qui la peut endurer, de quatorze iusques à soixante ans; pource que ceux qui demeurent dessous ce terme, ou qui le surpassent, communément

n'ont pas les conditions qui y sont requises. L'ordonnance est en general : de laquelle on peut dispenser & disposer particulierement, sans contreuenir à l'intention de ses autheurs, comme si on rencontre (ce qui aduient bien souuent) vn enfant de bonne charnure, ferme & espaisse, estant fort & vigoureux, ou vn vieillard robuste, lesquels ayent grand besoin de saignee, à cause de leur mal. Galen nous fait entendre, qu'il ne se faut tant arrester au nombre des annees, qu'à la vertu: laquelle on peut comprendre du pouls esgal, vehement, & grand, comme d'vn signe tres-veritable, & qui ne faut iamais de tesmoigner asseurément la force. Et pourtant aux septuagenaires qui ont semblables pouls, il permet la saignee, si le mal la requiert: pource (dit-il) qu'il y en a d'aucuns fort sanguins & robustes en l'aage de septante ans, comme il y en a d'autres à soixante qui ne la pourroyent supporter. Quant aux enfans, il n'a iamais permis qu'on les phlebotomast: non pas craignant de leur foiblesse (car ils ont plus de force vitale & naturelle, qu'ils n'auront à vingt ou à trente ans) ains pour l'aisee dissipation de leur substance, estans de matiere encor tendre molle, rare, & fort resoluble. Toutesfois on a esprouué, que souuent la saignee leur est profitable, voire aux moindres de six ans, comme plusieurs tesmoignent, & nous l'auons quelquesfois heureusement esprouué. Auenzoar escrit, auoir fait saigner son fils qui n'auoit pas trois ans, dont il se trouua bien. Et pourquoy en seroyent-ils du tout forclos, si mesmes estant à la mammelle, quelquesfois ils saignent fort du nez, sans qu'il leur en prenne mal? Si nature de son mouuement se descharge quelquefois du sang aux enfans, le Medecin qui n'est que son ministre & imitateur, ne l'osera il entreprendre ? Vn ieune enfant saignera plus d'vn coup de poin au nez, que nous n'en tirerons du bras à vne fois : car il faut auoir esgard sur tout à la quantité, & aduiser de ne leur en oster beaucoup. Dont à bon droit on pourra excuser nostre Galen, qui ne leur

*Lin. de la cur. par phlebot.*

permet la saignee : pource que de son temps ils la faisoyent fort grande: car pour vn iour on eut tiré quatre liures de sang,& il dit en auoir veu sortir iusques à six liures, au profit du malade. Auiourd'huy c'est beaucoup d'en auoir trois ou quatre paletes (qui sont dix ou douze onces) d'vn ieune homme qui soit robuste: & des enfans, en proportion. Encor entendons nous, que tels enfans soyent habituez de la charnure dessus mentionnee: outre ce que leur mal en doit faire instance. Touchant aux femmes grosses, Hippocras a escrit que la saignee les met en danger, non pas de leur personne, ains d'auortissement, mesmes si l'enfant est grandet, pource qu'il est frustré de sa nourriture. Ainsi dit-il estre impossible, que le fruict soit bien sain, quand la mere a ses fleurs en bonne quantité, durant la groisse. Mais quand on voit que la repletion outree, causee de grand' oisiueté, auec abondance de viures,& bonté de nature, menace d'estouffer l'enfant ou le cõtraindre à desplacer(comme il aduient à quelques vnes, qu'à faute d'estre saignees, passez les trois ou quatre premiers mois, s'affolent de leur ventree) pourquoy n'ostera l'on du sang qui est trop abondant & dommageable ? Si la mesme abondance, ou bien moindre, par vne fieure ardante est eschauffee outre mesure,& commence à bouillir, faisant presque rompre les veines,n'oserons nous (pour respect de la groisse) vuider vn peu de sang,& esuenter la veine, quand la femme grosse brusle de fieure? Hippocras dit,qu'vn mal aigu, tel que i'ay proposé, est mortel en la femme enceinte. La raison est qu'il y conuient faire grand abstinence,laquelle tuera l'enfant: ou si on luy permet grand' nourriture,la fieure s'augmẽtera, pour les faire tous deux mourir. La saignee ne fait pas plus de mal, que la grand' abstinence: & ne peut causer que l'auortissement,cõme dessus est dit. Or il est moins mal d'en perdre vn que deux : mais le plus souuent tout est preserué,Dieu merci. Et cõment pourroit estre sain l'enfant dans le brasier de sa mere? Quel alimẽt luy dõnera

Apho.31. liu.5.

Apho.61. liu.5.

Apho.30. liu.5.

le sang qui boult? Il faut par tous moyens estaindre ce
*Aphor.* 1. grād feu, pour soulager la mere & l'enfant. Hippocras
*liu.*4.& nous permet de purger vne femme grosse, depuis le
*Aph.* 29. quart mois iusqu'au septiéme: à quoy tous nos Do-
*liu.*5. cteurs consentent. Si donc la femme enceinte peut sans aucun dommage, endurer la purgation, laquelle agite, trouble, & esbranle le corps sans comparaison plus que la phlebotomie (mesmement les fortes medecines, desquelles vsoit Hippocras: (pourquoy n'oserons nous vser de la saignee, quand il en sera de besoin: mesmes consideré, que c'est vn des remedes le plus seur & aisé? Car on sort tant de sang qu'on veut, & non plus: comme estant en nostre puissance de l'arrester à chaque goutte, ce que ne pouuons pas des medecines, quand elles vuident plus que nous ne voulons. Mais que respōdez-vous à ce, que plusieurs femmes continuent d'auoir leurs fleurs, durant toute la groisse, sans qu'elles ou leur fruict en vaille moins? Outre ce nous voyons souuent qu'vne femme grosse, saignera beaucoup du nez, ou d'vne playe, sans auorter ou rapporter aucun mal. Ce sont experiences qui aduiennent iournellement, desquelles on pourroit meshuy conclurre, que la saignee n'est pas si dommageable aux femmes grosses, qu'on a par cy deuant cuidé. Toutesfois afin qu'on ne pense, que ceste opinion soit nouuelle, & des gens d'auiourd'huy, Celse (qui fut du temps d'Auguste, il y a plus de mille & cinq cens ans) a fort bien remonstré, qu'il ne faut rien plus
*Liu.* 2.*c.* considerer, que la vertu de ceux qu'on doit saigner,
10. „ disant: De tirer du sang aux femmes grosses qui ne
„ sont pas enceintes, & aux ieunes personnes, cela est
„ vieux: d'esprouuer le mesme aux enfans, aux vieillars
„ & aux femmes grosses: il est nouueau. Car les anciens
„ ont estimé, que le premier & dernier aage ne pouuoit
„ endurer tel remede: & s'estoyent persuadez que la
„ femme auorteroit d'estre ainsi traitee durant sa groisse.
„ Depuis l'vsage a demonstré, que ces reigles ne sont
„ generales & sans exception, ains qu'il y faut adiouster

quelques meilleures obseruations, ausquelles soit ad- „ dressé le iugement du guerisseur. Car il ne se faut pas „ arrester à l'aage, n'a ce qu'on porte, mais aux forces „ tant seulement. Doncques si la personne ieune se trou- „ ue foible, ou la femme qui n'est pas grosse a peu de „ force, ou fait mal de leur tirer du sang: parce que la „ vertu qui reste, en languit & se meurt. Mais vn enfant „ bien ferme, vn vieillard fort robuste, & la gaillarde „ femme enceinte, en peuuent seurement guerir. Tou- „ tesfois en ce cas, l'ignorant Medecin peut aisément „ faillir, d'autant qu'il y a volontiers moins de force en „ ces aages là: & que la femme grosse a besoin de sa for- „ ce, apres la guerison, non seulement pour soy, ains aussi „ pour l'enfant. Parquoy le principal de l'artifice, reque- „ rant discours & prudence, gist en cela, de ne conter „ point les annees, & de ne regarder à la seule conce- „ ption, ains estimer la force, & d'icelle comprendre s'il „ en pourra souurer pour soustenir l'enfant, le vieux, ou „ ensemble deux corps en vne femme. Par ces doctes „ propos on peut entendre facilement, en quel erreur ont versé nos peres depuis enuiron trois cens ans, iusques à nostre temps, que les sciences ont reprins leur ancienne dignité, par l'ouuerture des bons liures, que l'ignorãce auoit tenus cachez. Et pouuons dire comme Celse, que nos ancestres ont frustré de la saignee les femmes grosses, les enfans, & les vieux, sans aucune distinction: depuis l'experience guidee de raison, a fait cognoistre aux plus suffisans de cest aage, qu'on les peut bien saigner, quand le mal le requiert, & on le peut supporter. Donc, que le populaire, qui a esté mal instruit, cesse meshuy de faussement calomnier les bons & sages Medecins, qui auec grãd respect & meure deliberation, employent ce remede, quand il en est besoin.

### *Contre ceux qui temerairement & trop souuent vsent de la saignee.*

## CHAP. XV.

CE QVE ie viens de remonstrer au precedent chapitre, pourroit entretenir l'erreur de ceux qui trop volontiers vsent de la saignee, sans aucune discretion. I'en voy plusieurs, qui pour peu de mal, qu'ils se sentent, soudain veulent estre saignez : & il y a des barbiers outrecuidez, qui sans aduis de Medecin, vsurpent ce remede à tout propos. Il est fort singulier, quand on le sçait accommoder : mais le seul Medecin (comprenant sous ce nõ, le docte Chirurgien) en doit auoir la charge: Car il faut estimer la force du malade, & la grãdeur du mal, present ou aduenir: qui sont les deux conditions concluantes à la saignee. Or c'est vn grand dommage, de saigner indiscrettement & sans besoin : parce qu'a la necessité on n'y peut recourir, le corps estant plus espuisé qu'il ne deuroit, & affoibli par le gast des esprits: lesquels se perdent & versent en quantité notable, quãd on vuide beaucoup de sang. Dont il aduient, que le corps estant refroidi, les operations naturelles sont mal executees. Parquoy Galen disoit bien, qu'il n'est expedient de saigner plusieurs fois l'annee. Celse parlant en general, donne ce conseil, qu'on doit estre aduisé, de ne consumer en santé les remedes qui appartiennent aux maladies. Ainsi en temps de paix il ne faut gaster les prouisions & munitions de guerre, de peur d'en auoir faute au besoin. Le sang est tresor de Nature, lequel on ne doit ietter hors, que pour sauuer le demeurant: comme quand le mal est si grand & impetueux, qu'il peut tout faire perdre. Ainsi les marchãs en l'extréme fureur de la tempeste, & des orages submergeans, ne font pas difficulté de perdre leurs ri-

*Au liu. de la scarif.*

*Liu. I. c. I*

chesses, pour alleguer la nef, & sauuer leurs personnes. Il n'est pas permis de saigner, que la grandeur du mal present ou aduenir (comme nous auõs dit) ne le suade: & que la force y consente, estant suffisante à soustenir le corps apres la phlebotomie. Si l'vn des deux y manque, c'est mal fait de saigner: veu mesmement que la seule replection & abondance de sang (sinon qu'elle menaçant de quelque fascheux accident) ne suffit à persuader ce remede. Car à vn corps autrement sain, l'abstinence, le flux de ventre, le bain souuent reiteré, la grande friction, ou le seul exercice, y peut assez remedier, comme Galen a bien deduit. De saigner vne personne, pour la seule chaleur excessiue du foye, ce n'est pas tousiours à propos: veu qu'il a prou de maux causez de chaleur, esquels l'vsage des choses froides conuient trop mieux de la phlebotomie. Outre les deux susdites conditions (qui seules indiquent la saignee) il y a plusieurs esgards particuliers, qui nous seruent de circonstances, & sont comprins sous la force de celuy qu'on veut saigner: lesquels il faut diligemment obseruer, & ne tirer du sang indiscrettement à toutes personnes, en toutes regions, & en toute saison: ce que le peuple n'entend pas. Les gens maigres à grosses veines, ont beaucoup plus de sang que les gras, qui par consequent ne supportent si aisément la saignee. Es pays froids les gens sont grands mangeurs & beuueurs (mesmement de chair & de vin) abondans en nourriture: dont il aduient, qu'ils engendrent beaucoup de sang, & peuuent supporter la saignee, plus que ceux des regions contraires. Car la chaleur dissoult l'vnion de nos forces, & alanguit le corps: outre ce qu'elle dissipe nostre substance, & ne permet faire prouision de beaucoup d'humeur. Voila pourquoy les gens sont fort petits & grailles és regions plus chaudes, & ne peuuent (sans preiudice de leur santé) endurer la saignee, ni beaucoup, ni souuent. Touchant à la saison, si c'est pour preuenir les maux, Hippocras nous enseigne, qu'on doit saigner au

*Meth. li. 2. cha. 6.*

*Apho. 55. liu. 7.*

Printemps : parce qu'adonc le sang abonde, & la force est plus grande, à cause de l'air temperé. Mais si en autre temps on a besoin de saignee, il n'en faut faire difficulté: pourueu qu'on ait ce respect, d'y estre plus chiche, & sur tout en Esté. Enquoy se faillent lourdement les Empiriques, qui sans discretion saignent prodigalement és fieures ardantes, qui regnent sous la Canicule. Ie diray encor cela pour conclusion, qu'il ne faut moins de iugement & suffisance à bien ordonner la saignee, que la purgation: veu mesmement que la purgation affoiblit moins le corps, quand la vertu de la medecine, & la force du patient, sont bien cognuës, & les humeurs bien preparez. Car les fautes qui en peuuent aduenir, ne sont de telle importance, que celles de la saignee. Aussi faut il qu'elle soit diligemment obseruee, & prudemment dispensee, comme plus grand remede que la purgation: Car Galen en priue les enfans, ausquels toutesfois il permet les medecines. Doncques il n'en faut vser si familierement, comme i'en voy plusieurs, qui se font saigner comme par gayeté de cœur : & le Magistrat deuroit interdire aux barbiers, d'executer cela sans l'ordonnance des Medecins.

## *Que la purgation peut conuenir à toute saison, voire durant les iours Caniculaires.*

### CHAP. XVI.



LE peuple ayant ouy souuent mentionner aux Medecins, les iours caniculiers, pour suspects, fascheux & ineptes à la purgation, suiuant l'opinion des anciés, cuide parfaitement que c'est mal entrepris, de donner aucune medecine durant telle saison, nonobstant qu'elle soit autrement necessaire. Nos precesseurs ont mal fait, de leur alleguer

telles raisons, qui meritent grande distinction. Car les idiots, ayans retenu la reigle ainsi pure & simple, comme leur a esté prononcee, sans le sçauoir limiter, auiourd'huy veulent debatre contre les Medecins, de ne purger durant la Canicule, au moins ils trouuent fort estrange, & en murmurent, si quelqu'vn l'entreprend. Pour les oster de cest erreur, nous serons contrains de leur interpreter l'Aphorisme d'Hippocras, où est le fondement de ce propos. Il dit, que l'vsage des medicamens laxatifs est moleste & difficil, dessous & enuiron la Canicule: signifiant, qu'il y a des autres temps plus conuenables, & que cestuy-ci est le pire. Qui sainement entendra ces paroles, il ne conclurra pas tout soudain, que le purger soit condamné & banni de telle saison, tellement que l'on ne puisse quelquefois introduire, quand il est de besoin: ains qu'il apporte plus d'incommoditez, & fasche d'auantage, que deuant ou apres la Canicule: & c'est à cause de l'air enflammé. Car durant la Canicule, nostre corps brusle & fond tout de chaleur. Les medecines purgatiues ont certaine forteur (mesmement celles des anciens, violantes extrémement) qu'il n'est possible d'endurer sans desplaisir & grande peine, outre le danger qu'il y a de allumer vn plus aspre feu. Dont il aduient, que pour estre iugez inconsiderement durant telle saison, plusieurs tombent en fieure, comme dit Galen. Outre ce, nostre force desia foible & abbatuë par la chaleur de l'air, deuient encor plus lasche par les medicamens. De sorte que nous pouuons dire, tel temps estre peu conuenable à purger nostre corps: & qu'il ne le faut entreprendre, sans que le mal nous y contraigne. Car qui auroit à prendre medecine vne fois l'an (comme doiuent faire ceux, qui ordinairement apres vn grand amas d'humeur pernicieux, tombent en quelque maladie) il feroit mal de choisir ou attendre les iours Caniculaires. Le Printemps y est plus propre, ou bien l'Automne, selon que ces maux coustumiers sont familiers au temps d'Hyuer, ou à l'Esté. Quant c'est pour la pre-

*Apho. 5. liu. 4.*

*Au com. du susdit aph.*

caution (c'est à dire, pour preuenir aux maladies) & non pas pour guerir le mal present, nous vuidons la matiere long temps au parauant & elisons le mois, le iour, & l'heure qui mieux s'accordent à nostre intention: c'est que le ciel se trouue clair & serain, l'air temperé, & le temps frais. Mais quand on est de fait malade, & la purgation y est requise, il ne faut rien differer, ne regarder à autre chose, qu'à la force du patient & à la sorte des medecines. La vertu est plus forte aux premiers iours du mal: l'occasion qui se presente à nos remedes, est fort soudaine, & il la faut prendre par le front (comme on dit en commun prouerbe) où elle a des cheueux. Ceux qui attendent lendemain en toutes deliberations, viennent souuent mal à propos, augmentent par accident le desordre, & causent vne grande ruine. Donques si la necessité requiert & desire instamment vne purgation, nous ne deuons auoir esgard au temps, sinon pour y approprier la medecine. Car si c'est en temps d'Esté, il la faut plus benigne, & sur tout quand l'air brusle dessous la Canicule. L'hyuer supporte mieux les fortes, le temps moyen demande les moyennes. Auec ceste limitation, nous faisons aduenir nos drogues à toutes les saisons de l'an, au profit des malades. Parquoy il ne faut plus abuser de la sentence d'Hippocras, laquelle sera tousiours veritable: c'est, que durant les iours Caniculiers, nos corps supportent moins facilement d'estre purgez, qu'en autre temps: & pource les medicamens doiuent estre fort benins, quand l'espece du mal en requiert l'vsage. Et quoy? si i'ay besoin de vuider la cholere, qui fait la fieure tierce, ou l'ardante fort dangereuse, voyant que nous sommes dessous la Canicule, faudra-il que i'attende meilleure saison? Si on ne purge l'humeur, la maladie fera rage de tourmenter le corps, elle abbatra de sorte les forces de nature (assez affoiblie de la saison) qu'elle ne pourra rien vuider de la matiere, qui en fin l'accablera. Lairrons nous mourir le malade, à faute d'vn peu d'aide, alleguans l'incommodité des iours

Caniculiers? Encores si c'estoit vn mal qu'on peut trainer hors de ce temps là, il y auroit quelque couleur d'impetrer vn delay. Mais quand il faut, ou guerir, ou mourir dedans ce terme, si on void que la purgation soit à propos, il n'en faut faire difficulté: & si le malade meurt, c'est du mal violant, & non pas du remede. Qui ordonneroit la medecine autant forte, qu'aux saisons les plus propres à supporter les laxatifs, lesquels arrachent de tous costez & desracinent la matiere qu'ils ont choisie, il se trouueroit frustré de son intention, & le dommage qu'il causeroit, passeroit de bien loin la commodité pretenduë. Car Hippocras tient pour suspectes les medecines, durant la Canicule, à raison de leur vehemence, n'ayant eu le bon homme en vsage, que celles dont nous faisons auiourd'huy doute d'vser, mesmes en Hyuer, & en personnes fort robustes. Qui voudroit interpreter son aphorisme, des medecines qu'il vsoit, nous pourrions bien tenir encores ceste conclusion, qu'il ne faut du tout rien purger dessous la Canicule. Car nos corps sont deuenus de peu à peu si delicats & foibles, que nous ne sommes que d'éfans, aupres des hommes du temps passé. Qui de nous pourroit endurer la saignee iusques à six liures, pour vne fois, comme a veu Galen en ceux de son aage: qui toutesfois n'estoient plus tant robustes, que du temps d'Hippocras? Leurs medecines en proportion estoient si violantes, qu'ils nous font presque horreur d'en oüir parler, tant s'en faut que nous les accommodions aux Iours Caniculiers. Encor ne les defendent ils pas totallement: car ils disent seulement, que la purgation est pour lors mal aisee. S'ils eussent eu l'vsage de nostre casse, du sené, rhabarbe, manne, sirop rosat, & autres legeres medecines, qui ne font point de violence, ils n'eussent pas trouué mauuais, de purger durant les grands chaleurs, quand les maux nous en solicitent & importunent. Il faut donc ainsi dire, concluant à la verité, que pour double raison la sentence donnee par Hippocras, ne fait point contre ceux qui purgent au-

iourd'huy regnant la Canicule : veu qu'il ne defend pas absoluëment la medecine laxatiue, ains remonstre seulement, qu'il en faut sobrement vser : & que nous abstenons des siennes, confessans que ce seroit mal fait de les exhiber à nos malades, és iours Caniculiers.

I'adiousteray ici pour le plaisir des femmes, qui cõtrerollent plus cela, que les hommes (entreprenant de remonstrer aux MEDECINS, qu'ils ne doiuent purger durant la Canicule) vn conseil tresprofitable à la santé de leurs maris. C'est, que la copulation charnelle, n'est moins suspecte durant la chaleur de l'Esté, que la purgation. Qui plus est, le ieu d'amours doit estre suspendu entierement, où la medecine a souuent lieu. Car on purge pour recouurer santé, & dame Venus la ruine.
Li.1.c.3. Celse dit, qu'en esté [ s'il est possible] il en faut du tout abstenir, & le commun prouerbe ensuit telle opinion, disant qu'en esté on doit moüiller le bec, & auoir le membre sec. Les autres disent, tous les mois qui n'ont point de R. laisse la femme & prens le verre. Mais ie ne suis pas tant rigoureux : ie n'ordonne que certains iours suspects à la besoigne. Ce sont lesdits Caniculiers, qui consument assez le corps, le lassent & enervent prou, sans qu'on trauaille d'auantage à l'appetit des femmes. Ils commencent enuiron le vingtiéme de Iuillet, & dure quarante iours. C'est le caresme ou quaranteine des mariez, qui doiuent leur abstenir totallement de l'œuure de la chair. Et voila ce que les femmes ont principalement à soigner [ faisant refus de leurs personnes, si elles s'en peuuent deffendre ] & non pas contredire aux Medecins touchant la purgation, ou autres remedes qu'ils sçauent bien accommoder à la saison, pour peu qu'ils ayent de iugement.

*Comment il ſe faut gouuerner le iour qu'on prend medecine. Si on peut dormir apres: De l'heure du bouillon lauatif: Des repas qui conuiennent à ce iour là: & pourquoy on ne doit ſortir de la chambre.*

CHAP. XVII.

IL me ſemble que ſera bien fait d'inſtruire le vulgaire, comment il ſe doit gouuerner le iour qu'il prẽd medecine, ſur tout en eſtat neutre, quand il n'eſt pas malade au lict, & en plein pouuoir du Medecin: lequel en ce cas le doit conduire de pas en pas, comme il cognoiſt eſtre de beſoin, ſelon la nature du mal, & la condition du malade. Car ie ne veux mettre ma faucille en la moiſſon d'autruy. Ie n'entens parler qu'à ceux qui n'ont aupres d'eux que leurs ſeruans ordinaires, & qui ne ſçauent comment il ſe faut traiter ou gouuerner, quand il leur conuient prendre, ou qu'ils ont prins medecine. Or tels ſoyent aduertis, qu'il faut auoir legerement ſouppé. Le ſoir auparauant, afin que ſur le matin, apres auoir biẽ dormy, l'eſtomach ſe trouue vuide. Autrement, la vertu de la medecine, deſtrempee de la viande encores indigeſte, ſe rompt & affoiblit. Ainſi l'on dit vulgairement, que le iour de la medecine eſt vne grande feſte: parce qu'il faut ieuner la veille. Pour la prendre plus aiſément, & ſans gueres apperceuoir ſa mauuaiſe ſaueur, il eſt bon de marcher au parauant vn peu d'eſcorce de citron, ou d'orange, ou vn peu de girofle: dequoy la bouche eſtant preoccupee & eſchauffee, n'apperçoit tant le gouſt du medicament. Et pour ne ſentir l'horrible odeur, il faut bien couurir le verre ou le gobelet, d'vn linge trempé en bon vinaigre roſat: lequel ſera meilleur eſtant muſqué, ſi on a le dequoy, & que

ce ne seroit vne femme suiette à la matrice. Pour empescher le vomissement, il n'y a rien de meilleur, que soudain apres auoir bien rincé la bouche de vin trempé, ou autre liqueur agreable, humer vne gorgee dudit vin, ou de l'orge-mondé, ou de la ptisane, du bouchet, ou quelque boüillon. Car par ce moyen on laue le gosier & l'œsophague (c'est le canal de la viande & du breuuage, depuis la bouche iusques à l'estomach) où la trace & impression de la medecine s'arreste fort lõg temps, & se represente à la bouche. Dont est causé vn desdain, & le vomissement : nommément si l'orifice superieur de l'estomach (qu'on appelle le cœur) n'est laué & nettoyé de la qualité odieuse du medicament. Car de là il se renuerse à vomir. C'est ainsi que ie le pratique, enuers ceux qui craignent de reietter la medecine, comme ils ont de coustume: & peux biẽ asseurer, qu'à peine en ay-ie veu de cent vn, qui se faisant, l'ait vomie. Il ne me chaud quelle liqueur ce soit, pourueu qu'elle s'accorde auec la medecine, comme les susnommees, esquelles on ne feroit difficulté de tremper vn laxatif, quand il seroit ainsi plus agreable à la personne. Il y a d'autres remedes pour empescher le vomir : comme de mascher vne pomme, poire ou autre fruict, & en aualler vn peu du suc: flairer du vinaigre, tremper les mains dans l'eau froide en vn bassin, ou les couurir d'vn drap mouillé de vinaigre trempé, qu'on appelle oxycrat: ne parler: ne cracher, ou toussir, n'autrement agiter le corps : & se tenir en son seant quelque temps, & puis se promener. Vn des meilleurs remedes est aussi, d'enuelopper le col d'vn linge bien chaud. Et voila cõment on peut esuiter le vomissemẽt: qui est trop odieux, tant parce qu'on a double peine, l'vne à prendre la medecine, l'autre à la rẽdre: & de ce qu'on n'a rien aduancé: car il faudra recommencer, si on ne la retient aumoins vne heure, ou enuirõ. Ce terme passé, il ne se faut autrement contraindre à ne vomir point : d'autant que la medecine ne fera pas gueres moins, que si on la gardoit plus long temps: & par

le vomiſſement on reiette quant & quant beaucoup d'excrémens, qui ſe vuident ainſi aiſément, au profit de la perſonne, & de ſe cõtraindre d'auãtage à retenir cela, apporte ſouuent de grans inconueniens, foibleſſe de cœur, eſuanouiſſement, ſueur froide, grand paſſion d'eſtomach, comme s'il deuoit creuer. Puis que la matiere incline en haut eſtãt aſſemblee dans l'eſtomach permettez que elle vuide par là: c'eſt vn beau deſchargement. Et quãd la medecine qu'on reiette enſemblement ne feroit autre choſe, ce n'eſt peu de profit. Mais (comme i'ay dit) elle ne lairra pas de chaſſer les autres humeurs par le bas. Car ſa qualité & vapeur ſe verſant bien toſt par tout le corps, fait la principale (ſinon totale) operation. Quant à dormir apres, ie ne le defens iamais, en eſtant perſuadé tant de la raiſon, que de l'experience. De ceux qui la defendent, les vns craignent que la medecine agitee de la chaleur naturelle (qui ſe renforce au dedans par le ſommeil) en deuienne plus forte & furieuſe. Et que ne l'ordonnent-ils ſi foible, qu'auec le ſommeil (fort agreable aux preneurs de medecine, & ſur tout du rhabarbe) icelle deuenant plus gaillarde, face le deuoir qu'on en pretend? Les autres au contraire, ont peur que le medicament diminuë de ſa vertu, eſtant affoibli de ladite chaleur. Et que ne l'ordonnent-ils d'autant plus fort, qu'ils penſent qu'il perdra ſa force par le dormir? Ou pourquoy tous d'vn accord le permettent-ils, voire l'ordonnent, ſur les pilules? On dit, qu'icelles eſtant fonduës, & leur vertu excitee par la chaleur naturelle, operent pluſtoſt & mieux. Et n'eſt-il pas auſſi bon, que la vertu d'vn potus, d'vn bolus, ou d'vne tablette laxatiue, ſoit tantoſt excitee, afin qu'ils beſoignent ſans grand delay, ennuyant l'eſtomach & tout le corps de ſa preſence? Quelques vns craignent, que les vapeurs de la medecine ne montent au cerueau: qui eſt ce qui les inuite ainſi à dormir quelquefois de ſi grande force, qu'il y a extréme peine de s'en garder: & les perſonnes en ſont infiniement ennuyees, d'eſtre contrains d'en abſtenir. Et que peut nuire ceſte vapeur?

Mais au contraire, elle eſt fort profitable, quand nous voulons purger le cerueau. Car telle vapeur y entrant, elle en retire ou chaſſe les humeurs que nous voulons euacuer. I'accorde bien, que quand la medecine commence à operer, il ne faut plus dormir : ſinon qu'on voulut arreſter ſon operation, ainſi qu'il eſt quelque fois de beſoin : car le dormir fait ceſſer toute euacuation, exceptee la ſueur. Dont Hippocras dit tresbien:
Apho.15. lib.4. Quand tu voudras que l'hellebore purge d'auantage, remue le corps : & quand tu voudras que la purgation » ceſſe, faits dormir & non mouuoir. Il y en a qui oſent » bien dire, que la medecine par le dormir ſe conuertit en nourriture (dont nous ſommes fruſtrez de noſtre intention) meſmes ſi elle eſt debile : comme de la caſſe, manne, tamarins, ſené, rhabarbe, & ſemblables. O la grande viande pour deſieuner! Eſt il poſſible que le medicament deuienne aliment, veu qu'il eſt eſtranger à noſtre nature, & non familier en ſubſtance, pour endurer telle metamorphoſe ? Ils ne s'aduiſent pas que ç'a eſté par bonne aſtuce, que nos anceſtres ont perſuadé au peuple, que les medecines quelquefois ſe conuertiſſent en nourriture, afin que ſi elles ne produiſent l'effet pretédu, le patient n'en ſoit marri, faſché & deſpité, comme ſi elle deuoit apporter quelque dommage. Car c'eſt la plus belle & fauorable excuſe du monde, de dire, que la medecine (qui n'a eu aſſez de force à operer) ſe ſoit conuertie en aliment. Outre ce ie n'accorde pas, que l'eſtomach ait plus de force à digerer par le dormir, ainſi que ie penſe auoir ſuffiſamment
Dec.1. Parad.8. prouué en mes Paradoxes. Mais ie m'oublie: il ſemble que i'en vueille aux Medecins, auſquels ie n'entens parler en ce traité, ains à toute autre ſorte de gens, iuſques aux Apothicaires : qui nonobſtant nos aduertiſſemens, oſent bien dire quelquesfois aux malades que nous traitons, qu'il ne faut dormir apres la medecine. Parquoy ſouuent ie ſuis contraint d'eſcrire au bout de mes ordonnances, *& ſuperdormiat*, c'eſt à dire,
Obiectiõ qu'il dorme apres. Quelqu'vn pourroit bien repliquer

à ce que ie viens de dire & soustenir contre moy, que l'on peut estre nourri de poison : comme il est escrit d'vne vieille d'Athenes, nourrie dés son enfance à la Cigue,& de la ieune Indienne, enuoyee au Roy Alexandre le grand, nourrie de Napel. Combien plus aisément pourra se conuertir en nourriture vn medicament purgatif, lequel n'est tenu que moyen entre le venin & le corps humain, ainsi que Galen remonstre au cinquiéme de la vertu des simples medicamens? Il est aisé de respondre à telle obiection, c'est, que la poison ne peut iamais estre aliment, de sorte qu'elle soit conuertie en la substance de nostre corps: Mais que le corps se peut bien accoustumer à sa qualité, qui s'imprime de peu à peu aux esprits, humeurs & parties solides. Ainsi se peut on accoustumer au froid, à l'ardeur du Soleil, à la mouilleure, au vent, au trauail, à tout desordre, y procedant de petit à petit, de sorte qu'on n'en sera point offencé. Ainsi plusieurs sont tant accoustumez au malaise & à quelques maladies, que ils n'en sentent rien, si l'obiect ou suiet n'est excessif. Ainsi quelques vns s'accoustument tellement aux clysteres, medecines, & autres drogueries, qu'à la fin ils n'en sont aucunement esmeus, ou fort peu, sinon que on les rende plus fortes. Car la qualité de long temps accoustumee n'excite aucune passion, mouuement, ou alteration au corps. Mais que les choses ainsi qualifiees, se conuertissent en nostre substance (qui est autant comme dire, qu'elles nourrissent) il ne le faut pas croire. Touchant au bouillon qu'on prend auant disner, il est nommé lauatif, signifiant son vsage: qui est de nettoyer & lauer l'estomach & les boyaux des restes de la medecine. Parquoy il ne doit estre prins, tandis que la medecine seiourne en l'estomach. Car en la destrempant, il luy feroit perdre sa force, comme si on mettoit beaucoup d'eau sur vn peu de vin : dont elle ne pourroit aduenir à l'operation pretendue. Or de limiter le terme du seiour que la medecine fera dans l'estomach, c'est chose impossible : veu que la

*Responsé*

mesme chose en mesme personne, quelquefois ira plus vite, & quelquefois plus tard, selon qu'elle r'encontrera diuerses occasions. Combien plus grand' diuersité en effect, doit on attendre de diuers medicamens en diuers corps? Pourtant on ne peut dire iustement, qu'il faille humer le bouillon à tant d'heures apres la medecine, comme l'on fait vulgairement: ains le terme doit estre prefix par ceste coniecture, laquelle signifie que la medecine (au moins pour la plusspart) a passé outre l'estomach. C'est, quand elle ne reuient plus à la bouche par sa vapeur, & qu'on sent l'estomach deschargé, aprés quelque remuement au ventre : qu'on a bien vuidé outre son ordinaire, comme de la medecine : & qu'il y a notable temps que on l'a prise. Adonc, quelle heure que ce soit, & non plustost, il faut humer le bouillon. Depuis ce bouillon (qui est plus pour lauer, comme dit est, & faire descendre les restes de la medecine, que pour nourrir, combien qu'il y serue aucunement) iusques au disner, il faut interposer le terme du seiour, que le bouillon peut faire dans l'estomach : car on le veut lauer & rincer principalement, à ce que la viande suruenante rencontre l'estomach net,& non infet de la medecine: d'autant que les viures en seroyent corrompus. Donques il faut differer, iusques à tant que ceste rinceure & lauaille en soit dehors, & que le disner ne rencontre ledit bouillon. Autrement il en aduiendroit, comme qui rinceroit vne pinte, & y laissant la rinceure, y mettroit de bon vin. Or ce bouillon, soit en grande ou petite quantité ne seiourne dans l'estomach plus de deux heures, comme fait bien la moindre chose qu'on aualle. Dont ie ne puis approuuer ce qu'on ordonne communément, de disner demie heure, ou vne heure apres le lauatif. Vray est, qu'il n'est possible de limiter iustement le terme du disner, non plus que celuy dudit bouillon, mais par coniecture, & à peu pres, on rencontrera l'heure. C'est, quand il y a ja long temps qu'on a prins le bouillon, & on sent l'estomach

vuide, comme ayant appetit. Pour lors il faut disner, quelle heure que ce soit : & c'est volontiers bien tard. Car vne medecine prise à cinq ou six heures du matin, à peine est-elle hors de l'estomach à neuf ou à dix. Lors il faut prendre le bouillon : lequel seiournera dans l'estomach deux ou trois heures, tellement que le disner escherra sur le midy ou vne heure. Et il ne faut pas craindre, que cependant celuy qui se purge en endure quelque foiblesse. Car si le corps auoit besoin de nourriture, il en aura pris du bouillon assez pour attendre son repas. D'ailleurs, il faut donner loisir à la medecine de faire son deuoir : & ne destourner pas Nature, qui coopere (voire fait le principal) en toute purgation. Car si on mange auant que la pluspart soit executee, Nature s'amusant à digerer la viande, ne fauorise plus tant la medecine : laquelle se trouuant presque seule, n'a pas grand' force. Aussi c'est l'vn des moyens que Mesuë nous enseigne, pour arrester les cours d'vne medecine, quand elle est trop farouche. On attribue cela au Mechoacan particulierement, & comme d'vn priuilege : mais cela est commun à tout laxatif, que son operation est affoiblie ou rompue, si on mange ou boit quelque chose qui le puisse rencontrer. I'adiousteray encore ceste raison, que l'estomach abhorre & desdaigne la viande, tant qu'il y a du reliqua de la medecine : & si on le contraint de receuoir le disner, plustost que d'estre bien laué, remis, & reposé, il ne fera son profit de la viande, ains en sera plus trauaillé que substanté. Pour ceste mesme cause le disner doit estre fort leger, d'autant que l'estomach n'est pas bien à soy, tout ennuyé du passage de la medecine. Et parce que elle eschauffe & desseiche aucunement (dont il aduient communément qu'on est alteré) il faut vser de choses humectantes & raffraischissantes, à peu pres comme si on auoit la fieure. Parquoy le bouilli sera plus conuenable que le roty, & vn potage de laituës, pourpié, ozeille, borrages, & semblables,

Il faut aussi tremper fort son vin, qui soit rouge vn peu couuert, & bien meur : & abstenir de tout fruict mol & fuyart, de peur qu'vn flux de ventre ne succede à la purgation. Mais pour dessert est permise vne poire de saueur brusque, cuite & couuerte de fenouil doux, & encor plus le coin ou codignac, pour resserrer & renforcer de leur astriction, les parties que la medecine & les humeurs en passant ont desbauché : De souper, ie ne luy trouue pas grand lieu à tel iour, qui est fort rompu, & l'estomach detraqué : de sorte qu'on ne le peut renger aux heures ordinaires de ses repas : sinon qu'on eut prins la medecine à deux ou à trois heures apres minuict : qui n'est pas inconuenient, si on n'a rien soupé, ou fort peu, le soir au parauant. Car ainsi pourroit bien aduenir, qu'on seroit prest de disner à dix ou onze heures, & souper entre six & sept. Il y auroit aussi plus de lieu, de dormir sur la medecine, comme on fait volontiers iusques au iour. Mais d'autant que la pluspart des malades, & autres qui ont à prendre medecine, veulent que l'Apoticaire mesme la leur baille : & qu'il est trop incommode à l'Apoticaire de sortir auant l'aube ou pointe du iour, sans autre necessité, l'on a pris ceste heure pour la plus commune. Dont c'est enuiron les iours equinoctials (lesquels nous supposons, parlans absoluement du iour : & aussi que c'est le temps plus propre aux purgations choisies, & non contraintes) la pointe du iour est à cinq heures : & on ne peut disner auant onze heures, ou midi : suyuant le conte que i'ay fait. Dont ie conseille volontiers, que ce iour là on ne soupe pas autrement que d'vn coulis, ou orge-mondé, fait du bouillon de chair, ou de laict d'amandes : ou bien de manger vne rotie au succre. Ce qu'on peut prendre six ou sept heures apres disner : puis se coucher de là à vne heure, ou deux, pour dormir en plus grand repos, que si on auoit fort soupé. Et si on est alteré, on peut boire vn peu de vin fort trempé. Voila comment i'ordonne le regime à ceux qui sont en ma charge, pour vn iour

de medecine, s'ils me veulent croire : & comme i'en vſe en mon endroit, & des miens : & c'eſt le vray *regimen artis*, que nous entendons à la fin de nos receptes. Quant à l'autre mot, qui eſt *cuſtodiat*, ie l'expliqueray maintenant.

Le vulgaire penſe, que nous ordonnons l'arreſt dans la chambre, ſeulement à cauſe que l'air exterieur peut offencer celuy qui a prins medecine. C'eſt bien vne de nos raiſons : mais il y en a d'autres que ie deduiray cy apres. Et quant à l'air, il y faut vſer de ceſte diſtinction, s'il eſt diuers ou ſemblable. Car s'il eſt de meſme temperature, & dedans & dehors la chambre (comme il eſt volontiers en ſaiſon temperee) comment peut nuire l'exterieur, plus que celuy de la maiſon ? Quand l'air des ruës eſt venteux, pluuieux, plus froid ou plus chaud que celuy de la chambre, lequel nous requerons temperé, ou de ſoy ou par artifice, vrayement il y a bien grand' raiſon, de condamner celuy qui a prins medecine, à ne ſortir de la maiſon. Car le froid, le vent, ou la pluye, ſurprenant les pores, & penetrant au corps eſmeu, ouuert, & laſche, au moyen de la medecine, l'offence grandement. Le chaud auſſi, rencontrant vn corps plus ouuert, & eſchauffé de la medecine, peut cauſer fieure, grand' alteration, laſſitude, foibleſſe, & autres faſcheux accidens. Il faut ſe contenir dans vn air temperé, tel qu'on peut faire en tout temps, pour ceux qui ont des commoditez. Mais ſi l'air eſt de ſoy bien moderé par tout, & tant dehors que dedans la maiſon, il ne peut nuire au patient : & peut on pour ce reſpect, tenir les feneſtres ouuertes. Mais il y a autre choſe qui le defend : c'eſt, que l'obſcurité ſert à la purgation, entant que les humeurs ſe rendent plus aiſément au dedans, & vers le centre du corps, en tenebres : eſtans au contraire inuitez de la clarté & lumiere, de ſe preſenter au dehors. Parquoy ſi on a grand' clarté, & meſmes que les feneſtres eſtant ouuertes, on ait l'aſpect d'vn lieu plaiſant, ou qu'on voye dans la chambre quelques belles couleurs, ta-

bleaux, peintures, & autres ouurages, cela peut destourner secrettement l'operation de la medecine. Et ainsi il vaut mieux que tout soit fermé, iusques aux vistres, & qu'on allume de la chandelle, se contentant ainsi tout le iour à l'obscur: & n'auoir point de visite, pour ne se cõtraindre rien, ne se resiouir extraordinairement. Car cela aussi destourne l'operation, ou la rend moins gaillarde.

1. Les autres raisons, pourquoy il ne faut sortir de la chambre, sont premierement, que si on va par ville, en tel endroit on peut auoir besoin de vuider le ventre, qu'on n'en aura la commodité; & les excremens agitez, quand ils sont retenus par force, causent beaucoup d'inconueniens, outre le mal de ventre & les fascheuses tranchees.
2. Secondement, l'aller par ville & tracasser, eschauffe le corps mal à propos, en danger d'exciter vne fieure: veu que d'ailleurs le corps est communémét eschauffé & alteré de la medecine.
3. Tiercement, si on negocie quelque chose (dequoy on ne se peut bonnement abstenir, si on a liberté de sortir) on trauaille l'esprit, qui a plus besoin de repos, quand le corps est en peine. Ce sont des poincts qu'il faut bien obseruer. Encor ne suffit-il pas, de se reposer & se contenir le iour qu'on a prins medecine: il le faut continuer iusques au lendemain apres disner: & se retirer de bonne heure dans la maison: c'est à dire auant Soleil couché.

I'ay esté vn peu prolixe à discourir le regime de l'art, que nous disons deuoir estre obserué, quand on prend medecine: d'autant que l'on commet cela volontiers aux Apoticaires, ausquels s'addressent nos ordonnances pour les executer: & la plusspart d'iceux entendent mal les poincts: dont il s'ensuit, que le peuple en est plus mal serui. Les femmes qui traitent ou gouuernent ceux qui prennent medecine, sont encor plus ignorantes. Dont il m'a fallu instruire le vulgaire, afin que chacun pour soy entende comment il s'y faut gouuerner, Car la medecine n'est chose de petite

importance, ains qui peut nuire ou profiter grandemét, selon qu'on en vse bien ou mal. Il ne faut oublier les tranchees, que donne souuét la medecine: ausquelles nous remedirons auec des draps chauds qu'on applique sur le ventre. Ce sont des ventositez, ou gros flegmes, qui causent ces douleurs: sçauoir est, les ventositez excitees de la matiere esmeuë, lesquelles enflent & tendent les boyaux, tout ainsi qu'en la colique. Les gros flegmes ne peuuent entrer des orifices, ou extrémitez, des veines mesaraïques, dans les boyaux (ainsi qu'il faut, s'ils viennent de plus loin) sans donner quelques extorsions. Nous voyons souuent des flegmes fort espais, rendus par les dernieres selles, qui n'estoyent pas dans l'estomach, ne dans les boyaux. Car ils n'eussent tãt seiourné là, sans que la medecine les eut rauis & emportez. Ils viennent doncques de plus haut: & faut qu'ils passent par les bouts des petites veines meseraïques, non sans faire grand' douleur: iaçoit qu'ils n'y passent autãt gros, que nous les voyons au bassin. Car ils filent prim au sortir, & depuis se ramassent. Les draps chauds fondent & liquefient ces gros humeurs, & les font couler plus doucement: la chaleur aussi consume & dissipe les ventositez. Ainsi les tranchees cessent de tourmenter le patient.

## *D'où vient communément, que les plus cheris meurent le plus souuent.*

### CHAP. XVIII.

On void souuét aduenir, que le mary fort cheri de sa femme, & mignardé à toute outrãce, mourra plustost (le reste demeurãt semblable, quant à la maladie, aage, condition & force du patient, la saison, le lieu, les cõmoditez requises, & autres particularitez) que celuy duquel la femme voudroit bien estre vefue.

Comme aussi la femme, de qui le mari sera tāt amoureux, qu'il semblera en estre assoté, mourra plustost, que telle que son mari aimeroit mieux en terre que en pré. On void de mesmes au fait des peres & des meres à l'endroit de leurs enfans. Car ils perdent le plus souuent ceux qu'ils aiment le plus. Ie ne dis pas que cela soit d'ordinaire, mais qu'il aduient fort souuent: de sorte que le vulgaire s'en plaint: comme si l'excessiue (& quelquefois desordonnee) amitié, estoit cause de la mort. Ce que ie ne veux pas reprouuer, sçachant que Dieu peut estre offencé, & se courroucer de l'extréme affection, qui transporte les personnes ainsi passionnees, & les destourne de son seruice (qu'il requiert de tout le cœur, de toute la pensee, & de tout l'entendement) & les empesche de s'accorder humblement à sa sainte volonté. Dont souuent il nous oste, ce que nous auons de plus cher en ce monde, comme vn fils vnique, bien né & de grand'esperance, afin que nous plaisions moins en ceste valee de miseres, & desirions la fruition de l'obiect digne de l'excellence de nos ames. Toutesfois parlant encores humainement, & comme il nous appert au sens, i'ose bien dire, que l'excessiue amitié que l'on porte aux siens, iointe à indiscretion & ignorance, est souuent cause de la mort de ceux qu'on cherit le plus tendrement. Car de ceux qu'on n'ayme pas tant, on en laisse volontiers le pensement & la charge totale aux Medecins, & aux personnes soigneuses de leur seruice: lesquels souuent on appelle & employe par maniere d'acquit, plus que d'affection, pour euiter ce reproche, d'auoir laissé mourir sans aucun secours son mary, sa femme, son enfant, ou autre parent sien. Or à ceux-cy le Medecin fait librement ce qu'il cognoit estre requis sans que personne luy contredise, ou contrerolle ses actions, & il pratique bien à son aise: dequoy il reçoit beaucoup plus d'honneur, que de gré. Mais quant c'est pour vn qu'on aime grandement, quelquefois trop indiscrettement, le vulgaire des parens, alliez, ou

amis (desquels la plufpart sont presomptueux, outrecuidez, & pensent sçauoir plus que maistre Mouché) veut entendre & sçauoir tout ce qu'on ordonne au patient: il conteste, debat & marchande presque en toutes choses, ignorant de ce qu'il conuient faire: tient en peine & en crainte le Medecin, l'arguant à tout propos, ou de l'excez, ou du defaut. Il se veut faire à croire de la quantité, & mesmes de la qualité des viures, des heures & du nombre des repas, ou des prinses du potage, de l'ordre, de l'air, de la couuerture, & autres appartenances du regime. Il attribuë tous accidens qui suruiennent, iusques à ceux qui sont ordinaires, & la procedure du pauure Medecin: & aux remedes il fait tant de scrupule, que le Medecin craintif, n'ose ordonner la moitié de ce qu'il feroit autrement, pour bien tost guerir le malade. Car si nonobstant son deuoir, & sa bonne procedure, il suruient quelque grief simptome inopiné & non predit (comme il y en a plusieurs, qu'il n'est possible de preuoir) ou bien la mort, on attribuera tout le desordre au Medecin: & il sera grandement blasmé ou calomnié, s'il a fait quelque chose contre l'aduis du vulgaire, & des assistans. Car le peuple a vsurpé ceste tyrannie sur les Medecins: ausquels il deuroit totalement s'accorder, accommoder, obeïr & soumettre, pour le seruice du patient: non pas les tenir aucunement en crainte & deffiance, ains les laisser en pleine liberté & authorité souueraine. Autrement le plus suffisant du monde n'est pas demi Medecin, & ne peut rien faire d'excellent, ayant perdu la hardiesse, tresrequise à combatre le mal. Dont contraint de fleschir, complaire & assuiettir à ceux, qui contrerollent tout, ou qui iettent des mots piquans à la trauerse, il n'ose presser (moins contraindre ou conuaincre) par raison, ce qu'il estime estre meilleur. Ainsi plusieurs meurent bien pauurement, & d'vn mauuais mesnage, à l'appetit de ceux qui les aiment desordonnément. N'est-ce pas grand pitié, que le vulgaire ignorant tienne le Medecin (qui aime son honneur & sa reputation, plus que

chose du monde, ou il est indigne de cest estat) en telle subiection & seruitude, qu'il n'ose & est craintif, mesmes à l'endroit des siens, pour peu qu'il y ait de doute & difficulté? Car si sa femme, son enfant, ou autre parent, est pensé & traité de luy, autrement que les idiots presument sçauoir & entendre, il sera soupçonné, ou de n'aimer pas beaucoup, ou d'estre mal aduisé, hazardeux & temeraire. De sorte que non pas à soy mesme, s'il croyoit le vulgaire, il ne seroit bon Medecin. Ne voila pas vn grand desordre, & horrible confusion, que celuy qui doit estre obey, voire admiré, sans aucune deffiance, ou de sa preud'hommie, ou de sa capacité, soit contraint de s'assuiettir au plaisir des plus ignorãs du monde: & que cela redonde au detriment & preiudice des pauures malades, lesquels seroient beaucoup mieux secourus, & plus artificiellement traitez, si les assistans en estoient mieux soucieux: ie dis non plus, ne autrement, que le Medecin l'ordonne.

## *Contre ceux qui disent, que mort ne fut iamais sans regret.*

### Chap. XIX.


E propos est trop general, & faux pour la pluspart. Car ceux qui meurent d'extréme vieillesse, & comme vne chandelle qui s'estaint, la mesche n'ayant plus de suif, ou de cire, meurent sans regret d'aucune procedure tenuë en leur regime ou traitement. Car il faut ainsi entendre le regret, en ce propos ici. De mesmes, ceux qui sont blecez à mort inéuitable, & que chacun tient pour morts dés leur blessure. Car comme on n'espere qu'ils puissent guerir, aussi n'a on aucun regret à ce qu'on y a fait. Restent ceux qu'on iuge guerissables dés le commencemẽt, lesquels en fin mourans (quelquefois comme à la desrobee) laissent

vn grand regret à leurs amis, qui ne se peuuent contenter. Or le regret peut estre de deux sortes, & la chacune raisonnable, mais non pas ordinaire, ou tousiours veritable, en ce qui touche les Medecins: comme veulent entendre ceux, qui vsent volontiers de ce langage à tout propos. L'vne est, des grand's fautes que commettent les malades, ou leurs amis, quand ils ne pouruoient bien & soudain au commencement des maladies, d'vn bon & fidelle Medecin, ensemble de toutes choses requises au recouurement de la santé. Quelque fois on aura le secours pres, & on le mesprisera, comme on mesprise la maladie : laquelle empirant, & en fin conduisant à la mort sans qu'on y puisse remedier, cause vn extréme regret. On fait aussi mille nullitez, par ignorance, ou pour complaire au patient, qui coustent bien cher, & laissent vn grand regret, quand on cognoist depuis à veuë d'œil, que cela a causé la mort. On ne sçauroit expliquer, la grande diuersité des fautes que commettent les malades, ou ceux qui les gouuernent: dont il s'ensuit finalemẽt, le regret de la mort suruenuë. C'est assez d'auoir remonstré par ces trois conditions, de l'extréme vieillesse, des naurez à mort subite, & des fautes que commet le vulgaire, qu'il n'y a tousiours regret fondé sur la procedure qu'aura tenu le Medecin : qui est l'autre sorte de regret, des personnes qu'on pensoit guerissables. Ie ne veux ici maintenir, que nul meure de la faute des Medecins. Car ie ferois tort aux plus suffisans, doctes, & bien aduisez, si i'estimois tous ceux qui se meslent de nostre estat d'vne mesme façon irreprehensibles. Aussi ie sçay bien que les ignorans, & les nonchalans Medecins, font de si lourdes fautes, que les cimetieres en sont bossus: & cõme dit l'ancien autheur, la terre couure les erreurs des Medecins. Mais pour certain les plus sçauans, prudens & diligens, sont fort souuent calomniez, & à grand tort soupçonnez ou accusez, de la mort des personnes qu'ils ont pensé. Car, combien que ie confesse, qu'aucuns meurent d'vn mal qui n'estoit, ou ne sembloit premie-

rement mortel, si est-ce que le Medecin en doit estre excusé, s'il n'y a rien oublié, & s'y est porté diligemment, auec toute curiosité & deuë obseruation: d'autant qu'il y a si grande diuersité de corps, & de maux, que l'imbecilité humaine ne peut tousiours aduenir, à comprendre iustement, ou leur nature, ou la grandeur d'iceux. Et quand Dieu veut appeler quelqu'vn à soy, il oste tous moyens d'empeschement: de sorte qu'on n'aura pas mesme l'aduis d'appeler au secours le Medecin à temps opportun: ou le Medecin ne pourra bien iuger du mal, & de la portee du patient: ou les remedes n'auront point d'efficace en cestuy-ci, comme ils ont d'ordinaire. Il ne faut doncques reietter la coulpe sur le Medecin, quand quelqu'vn vient à mourir, duquel il auoit bien esperé dés le commencement: ni auoir regret à sa procedure (pourueu qu'il soit sçauant & expert, homme de bien & diligent, affectionné au malade, comme il doit) ains se resoudre chrestiennement, que Dieu en a ainsi disposé à sa volonté, laquelle seule est raisonnable. Ou qu'on a regret de quelque chose, qu'on la supporte humainement, comme cas fortuit, & qu'on a peu preuoir pour l'esuiter. Car ainsi auient-il en tous affaires, aux plus accords & prudens, ausquels succedent mal plusieurs bonnes entreprinses, sans qu'il y ait de leur faute, si ce n'est faute de deuiner: ce que l'esprit humain ne peut comprendre, par moyens ordinaires & legitimes.

## *Contre ceux, qui pour auoir le ventre lasche, marchent pieds nuds sur vn lieu froid: ou boiuent de l'huile en quantité: & qu'est-ce qu'auoir bon ventre.*

### CHAP. XX.


IL est euident & certain, que le froid des pieds cause flux de ventre. La source est, que le cerueau, source de tous les nerfs, se mor-

fond & refroidit, quand les extrémitez du corps (parties fort nerueuses( sont refroidies. Et c'est, à raison de la continuation qui est entre elles, & le cerueau, au moyen desdits nerfs. Or le cerueau fait part de son morfondement à l'estomach, & à tout le ventre inferieur, ausquels il est fort allié par la sixiéme couple des nerfs. Dont il aduient, que les entrailles de mesme refroidies, ne retiennent assez long temps la viãde, pour la cuire & digerer. Parquoy il s'en ensuit indigestion & desuoyement d'estomach, qui cause vn flux de ventre. Et cela est-il sain? Non vrayement. Il vaudroit beaucoup mieux garder sa constipation: ou bien de raffraischir tant seulement les reins, & le foye par dehors, afin que la matiere fecale ne fust ainsi recuite: dequoy procede, qu'on ne la peut bien librement vuider. Et à cela suffiroit l'onguent rosat commun, & encor plus le violat que i'ay mis en mon Dispensaire. Mais de se faire venir vn deuoyemẽt de ventre par froidure de pieds, c'est tresmal aduisé, d'autant que l'estomach, les boyaux, & autres parties du ventre, s'en affoiblissent. Et de fait, c'est vn trait de poste ou frippõ de college, qui afin d'auoir occasion d'estre renuoyé à sa mere pour quelques iours, essaye de se faire malade. Tel flux de ventre, quand on en sçait la vraye cause, se guerit à force de verges. Et si on craint de descouurir les fesses, pour ne morfondre d'auantage le cul, ou pour n'attirer encor plus les matieres à l'édroit qu'elles ont prins leurs cours, il faut tresbien foüetter le dos: cela seruira d'vne bonne reuulsion. Toutesfois le fouët sur les fesses, rechauffe tellement ces parties là, qu'il fait biẽ passer tel morfondement.

Il y en a d'autres, qui boiuẽt vne esculee d'huile d'oliue bien douce à desieuner: les autres prennent vn bouillon fort gras, ou mangent force beurre. Cela offence l'estomach, de trop grande laxité: dont il deuient plus foible, & ne digere pas si bien. Car sa force consiste en restriction, pour se bien reserrer contre la viande, qu'il doit embrasser & toucher de tous costez:

autremẽt il y a fluctuation, qui fait ouyr vn cloc, cloc, dans l'estomach : dont la digestion ou concoction en est moins asseuree. La mediocre laxité est plus seante aux boyaux, qui font mal leur deuoir quand ils retiennent long temps les excremens. Dequoy il s'ensuit degoustement, pesanteur de teste, chagrin, & ennuy sans autre occasion. Dequoy il faudroit mieux, que c'est huile, ce bouillon gras, ou ce beurre copieux, fut ietté dans les boyaux par vn clystere, sans passer par l'estomach, à ceux qui se plaignent de la cõstipation du vẽtre. Car (cõme nous auons dit) l'astriction est bonne à l'estomach, & la mediocre laxité aux boyaux. Ce qu'õ peut heureusement pratiquer par diuers moyens, comme en prenant à la fin des repas quelque fruict astringeant, & se faisant donner quelque fois la semaine vn clystere bien remollissant. Tel sera d'vne escuelee de bouillon de moutõ fort gras, auec demy escuelee d'huile bien doux, ou vn quarteron de beurre frais : deux ou trois moyeux d'œufs, & vn dragme de sel. Ce clystere est aisé à retenir, & si on a vn peu de patience, il pourra demeurer au vẽtre plus d'vne heure: pourueu qu'on l'ait prins estant couché sur le costé gauche (ainsi qu'il faut tousiours) & que de là à vn demy quart d'heure on se couche sur l'estomach, & puis sur le costé droit, & finalement sur le dos, le tout de demy en demy quart d'heure : & ainsi faisant la reuolution des boyaux, le clystere se logera bien au large, dans l'intestin colon, où il fera tel seiour qu'il conuiendra à destremper les excremens gros & recuits. Outre ce, il humectera, remollira, & rendra glissant ledit boyau, tellement qu'il n'y aura plus aucune constipation de trois ou quatre iours.

Reste à sçauoir, qu'est-ce qu'on appelle bon ventre: si c'est le plus mol, ou le plus dur. Or dit mol, pour lasche, destrẽpé, & qui vuide souuent matieres peu liees: & au contraire, dur. Si cela est en mediocrité, on le dit *benefice de vantre*, & ie pense que tel proprement est appellé bon ventre, comme toute chose bõne consiste en

mediocrité. Mais tout ainsi que des vices qui tiennent les extrémitez, l'vn retire plus à la vertu que l'autre (cõme la prodigalité semble plus approcher de la liberalité, que ne fait l'auarice) semblablement le ventre plus lasche est dit meilleur que le constipé: & sur tout est naturel, conuenable & bien seant aux enfans, & à tous ceux qui mangent beaucoup. Voila pourquoy les nourrices disent, l'enfant auoir bon ventre, quand il fait la matiere fort molle, & les enfans qui ont le ventre lasche, sont plus sains de beaucoup que les autres. Ceux qui sont constipez, ne viuent pas longuement, & sont fort suiets à plusieurs maladies: sinon qu'ils changent de condition, ou d'eux mesmes, ou par art. Et souuent il aduient, que (suiuant la sentence d'Hippocras) ceux qui en ieunesse ont le ventre humide, ils l'ont sec en vieillesse, & au contraire. Mais le plus ordinaire, est le ventre dur aux personnes d'aage: qui rend bien souuent suiets aux hemorrhoides: comme aussi les femmes enceintes. Le susdit clistere seruira à esuiter telle indisposition, fort desplaisante & nuisante à plusieurs: mais il ne faut pas que les femmes grosses en vsent, pour peu qu'elles soient suiettes à s'affoler, sinon en fort petite quantité. Car en remollissant les boyaux, il pourroit aussi remollir la matrice, & lascher ses ligamens, au preiudice de l'enfant.

*Apho. 20 liu. 2.*

## *Sçauoir-mon si les huitres, & les truffes, rendent l'homme plus gaillard à l'acte Venerien.*

### CHAP. XXI.

ES huitres en escaille, qui sont les plus estimees, & desquelles principalement on entend ce propos, il faut considerer l'eau contenuë dans leur escaille, & l'huitre qu'on mange. La susdite eau est de la marine, attiree de l'animal pour sa refection, ou certaine fruition: laquelle entant que salee, donne quelque esguillon à l'amour, com-

me le sel mesme, & toute salure. Dont les bergers font manger quelquefois du sel à leurs ouailles, non seulement pour leur donner appetit de manger, ains aussi pour les rendre fecõdes. Aussi les Poëtes feignent pour ceste occasion, que Venus fut engendree de l'escume de la mer. D'ailleurs il faut entendre, que la chair de l'huitre à vn suc salé, comme Galen tesmoigne: à raison duquel aussi, elle peut esguillonner. Mais tout cela est peu à rendre vn homme gaillard, & moins (s'il n'y a autre chose) que les anchoyes, ou sardes salées, ou vn iambon. Et ie pẽse, qu'il n'y a autre chose de la part des huitres, qui excite à l'acte venerien, sinon (paraduanture) les ventositez qu'elles produisent, & qui naissent de la pituité, en laquelle tel aliment se conuertit pour la pluspart, ainsi elles ne peuuent causer grand effet au ieu d'amours, comme si des huitres s'engendroit beaucoup de semence: ce que le vulgaire pense, & croit parfaitement. Mais cest vn abus trop euident. Car rien ne fait beaucoup de semence, que l'aliment fort nourrissant, & qui deuient sang loüable. Ce que ne font pas les huitres, ains plustost vn bon chappon, & autres chairs delicates, le ieune mouton, le veau, les pigeonneaux, les œufs mollets, les pigeons frais, bon pain, bon vin, & semblables en mediocre quantité. I'entens qu'à Venise on mãge les huitres à l'heure du coucher, pour deuenir plus gaillars à faire l'amour: enquoy ils s'abusent ouuertement. Car il faudroit au moins, que telle viande fut digeree & conuertie en semence, auant que venir au ieu: ce que ne peuuent estre les huitres mangees apres souper, de trois ou quatre iours. Car il faut premierement, qu'elles soient conuerties en sang: & que les vaisseaux spermatiques l'attirent du foye, ou de la veine caue, apres auoir trauersé beaucoup de chemins. Puis il faut qu'il seiourne quelque temps aux testicules, ou pres d'iceux, dans lesdits vaisseaux spermatiques, lesquels on nomme aussi preparans. Ce n'est donc pas pour ceste nuict là, que pourront seruir les huitres, à rendre plus gaillard le compagnon. Car elles

*Liu. 3. de la facul. des alim.*

n'ont

n'ont pas la vertu piquante des cantharides, & autres tels medicamens, eguillons de Venus. Et si elles doiuent seruir de là à quelques iours, apres auoir de soy produit beaucoup de sperme (ainsi que cuide le vulgaire) il vaudroit mieux les prendre parmi les autres viandes: & encor mieux à desieuner, comme font la pluspart des gens en nos quartiers. Car les viandes prises à part, & mises dans l'estomach vuide, retiennent mieux leurs qualitez, vertus & facultez, comme il est aisé à entendre. Mais tant s'en faut, que les huitres engendrent beaucoup de semence (qui est vne condition propre aux alimens de grand' substance) qu'elles n'engendrent que phlegme gros & visqueux, Chap.33. cōme Galen remonstre par tous ses liures, où il traite des viandes: & particulierement au troisiéme, de la faculté des alimens, où il dit, que les huitres laschent plus le ventre qu'elles ne nourrissent. Ie sçay bien que on m'obijcera l'experience, & le commun vsage à cest effect là: à quoy ie respons, que si on est plus inuité au coït & congrez pour auoir mangé des huitres, ce n'est que des grosses vapeurs & ventositez, qui font tendre la verge, sans grand exploict, à faute de munition qui y responde. Autant en feront bien les herbes vsuelles, à ceux qui en mangent quantité: & plus encor les legumes, pois, febues, fabuerols ou phaseoles, & semblables, qui outre la ventosité, conferent plus de nourriture au corps, que ne font pas les huitres. Encor plus les chatagnes, qui rendent fort salaces tant hommes que femmes: dont il vient plus de nourrices des montagnes, que d'autre part, à cause de telle nourriture. Le vulgaire pense que les huitres sont chaudes, & que cela suffit à la gaillardise d'amour. Mais il s'abuse grandement: car elles sont manifestement froides, & on les sent telles dans l'estomach, mesmes quand on les a mangees cruës, & sans poyure, qui est leur vraye conditure ou assaisonnement: tout ainsi que les truffes, lesquelles sont aussi fort ignoramment estimees chaudes, & par ce conuenables à l'acte Venerien. Si on ne

veut que s'y eſchauffer, que ne prend on pluſtoſt de bonne eſpicerie, ou de l'hippocras, de la mouſtarde, ou des aulx, qui eſchauffent ſi euidemment que rien plus (comme auſſi le vin fort vaporeux, ſubtil, & penetrant) ſans s'amuſer aux huitres & aux truffes, qui ont beſoin d'eſtre eſchauffez par l'addicion du poyure ? Ie ne m'arreſte pas ici à la plus grande ignorance ( oſerois ie bien dire ſtupidité ; à faute de ſens naturel ou animal ? ) de ceux qui tiennent, que le poyure refroidit: ouy, comme le feu. Et ne ſentez-vous pas, vne grande ardeur à la bouche & au goſier, ſi vous en auez prins vn peu largement? L'ardeur eſt elle de froid ? S'il faut ainſi parler, & changer les appellations des choſes, nous dirons que le froid bruſle proprement. Car ie ſçay bien, qu'on le dit improprement, d'autant qu'il produit quelquefois vn tel effet que le feu, en apparence de ſon veſtige. Si donc le poyure eſt le vray correctif des huitres & des truffes (comme chacun m'accordera facilement) & le poyure eſt fort chaud au iugement du ſens, auquel il s'en faut entierement rapporter: il s'enſuit neceſſairement, que les huitres & les truffes ſont froides. I'ay dit des huitres ſelon Galen: Voyci qu'il dit des truffes. Elles n'ont aucune qualité notable: & pourtant ceux qui en vſent, en vſent pour

*Liu. 2. de la facul. des alim. chap. 68.*

» leur faire prendre & receuoir les aſſaiſonnemés, com-
» me l'on vſe des autres choſes inſipides & fades, qu'on
» nomme aigueuſes. Auſquelles toutes eſt commun,
» que la nourriture qui en eſt departie au corps, n'a au-
» cune vertu notable, ains eſt froidelette, & craſſe à leur
» mode: ſçauoir eſt, plus craſſe des truffes, plus humide
» & liquide des courges, & des autres en proportion ſe-
» lon leur naturel. C'eſt bien loin de produire beaucoup de ſperme, ou d'exciter à l'acte venerien de ſa propre chaleur, quand la truffe eſt comparee à vne courge. Il me ſouuient de ce que dit le Paraſite, en la comedie Italiéne, intitulee Calandra: *L'amore è ſimile à le tartuffe, lequali fanno à i giouani rizzar quella coſa: & à i vecchi tirar corrigie.* Et de fait, ce ne ſont que ventoſitez & groſ-

ses vapeurs, qu'elles peuuent engendrer & produire, tout ainsi que les huitres. Ce que peut bien rendre les personnes salaces, mais non pas fœcondes, ni pres de là. I'en craindrois plustost la sterilité: comme aussi de vray, les plus salaces font moins d'enfans. Ie pourrois discourir plus amplement, sur la vertu des huitres & des truffes, mais ie reserue cela à mes MATINEES DE L'IL'ADAM, où ie traite bien au long de la qualité & vertu de tous les alimens vsitez en France, & la maniere d'en vser sainement : œuure autant requise à l'entretien de la santé, & guerison de plusieurs maux, qu'autre qui soit encor diuulguee. Ie l'intitule ainsi, pour l'auoir commencé & fort auancee à L'Il'adam, chez monseigneur de Mommorancy, Pair & premier Mareschal de France. Dieu me face la grace de pouuoir bien tost paracheuer, ce peu que m'en reste, afin de contenter plusieurs, qui ne cessent d'interroguer les Medecins quand ils sont à table, ceci est-il bon, cela est il mauuais ou mal sain? que fait ceci, que fait cela? de sorte que le pauure Medecin, qui souuent a bon appetit, & coup à coup interrompu & detourné, pour satisfaire à ces demandes, & se leue de table à demy repeu. On pourra desormais renuoyer ces interrogateurs (i'excepte les Seigneurs, & autres qui ont les Medecins pres d'eux pour leur santé) à la lecture des MATINEES DE L'IL'ADAM, où ils seront satisfaits de toutes ces curiositez. Ie les nomme ainsi : car la pluspart de ceux qui en demandent, ne se soucient pas d'obseruer ce que le Medecin en dira, mais ils prennent plaisir à ce deuis, & d'estre ainsi entretenues, ou d'entretenir le Medecin: qui s'en passeroit aussi bien, que le moine, auquel on auoit dressé vne telle partie. Mais il en sortit autant à son profit que honnestement, ne respondant iamais que par monosyllabes: ouy, non, blanc, noir, verd, gris, bis, long, court, bon, trop, sec, mol, froid, chaud, rien, bien, tard, loin, & semblables. Vn gentilhomme s'y depestra aussi bien d'vn autre, qui le vouloit entretenir sur la condition

des huitres. Ce gentilhomme s'estoit amusé à seruir la compagnie, à laquelle il dõnoit à disner. En fin quand il commençoit à manger, ayant bon appetit, vn autre se met à s'informer de luy, sur le propos des huitres (qu'ils auoyent en main) comment leur coquille se fermoit si iustement & ont si iuste prise, neantmoins elles s'ouurent bien aisément au feu : si l'huitre est vn poisson vrayement animal : comment & dequoy elle vit: où est sa bouche: si elle est viuante tant que sa coquille est fermee, & par consequent si nous la mãgeons viue, & descend toute viue en l'estomach, quand on l'aualle entiere : que deuient elle puis apres, &c. Le seul gentilhomme luy respondoit, comme ayant le principal soin d'entretenir ses conuiez. Mais quand il s'aduisa que cela duroit trop, & que d'vne question cestuy-là (qui estoit desia saoul) venoit à l'autre, de sorte qu'il ne pouuoit manger, il luy dit.

Par ma foy, Monsieur mon amy, ie
ne sçay rien de tout cela:
ie ne fus iamais
huitre.

# A M. FRANC. IOVBERT, CHEVALIER DV S. SEPVLCHRE

de Hierusalem, Conseiller & maistre des Requestes ordinaire de l'hostel du Roy de Nauarre, Iuge-mage de Valance. Christophle de Beau-chastel, son treshumble neueu. Salut.

*MONSIEVR, voyant que M. Bartelemy Cabrol, a bien osé publier & faire imprimer quelques chapitres des Erreurs populaires & propos vulgaires, discourus par M. IOVBERT (vostre trescher Frere, & mon treshonoré Oncle) comme à la desrobee: me l'ayant communiqué toutesfois, & de mon consentement: i'ay pensé luy en fournir encores quatre (pour faire vn quarteron) lesquels i'ay trouué parmy les brouillars de l'Autheur. Ce sont quatre propos discourus autrement qu'ils ne sont au premier liure de la premiere partie. Ie ne sçay s'ils ont esté composez premiers ou derniers: mais il me semble qu'on les trouuera aussi bõs, ou meilleurs, que ceux que leur autheur a fait luy-mesmes imprimer: outre ce, que la diuersité est aggreable: Ainsi on appreste vne viande en plusieurs façons: & en la chacune elle est trouuee bien sauoureuse. D'auantage, ayant veu le Catalogue que ledit M. Cabrol, faisoit imprimer des propos vulgaires & Erreurs populaires, qu'on a enuoyé à M. IOVBERT, ie me suis aduisé de faire le semblable, & publier vn ramas des autres que i'auois*

*en main : desquels la pluspart ont esté fournis par M. Iean Momin, docteur en Medecine de l'Vniuersité de Montpellier: homme fort studieux. Ie sçay bien que il y en a beaucoup de discours par M.* IOVBERT*: qui outre ce, a toutes prestes les cinq autres parties promises de son œuure, diuisee en trente liures: mais ie ne sçay quand on les pourra auoir. Cependant on passera le temps à voir ce qu'on luy addresse de toutes parts, & chacun sera inuité à faire de mesme, suyuant son exhortation premise à la premiere partie,* Au Lecteur d'esprit libre & studieux. *Et si par fortune quelqu'vn vouloit traiter vn tel suiet, il est prié d'abstenir au moins des propos qui luy sont ià vouez. M. Cabrol s'est adressé à Monseigneur de Ville-Roy: pour faire que mondit sieur & oncle ne fut marri & courroucé de son entreprise: à mesme fin ie m'addresse à vous, qu'il respecte & honore singulierement, comme son frere aisné, & pour les rares vertus qui vous illustrent, & font tresdigne successeur des principaux biens de vos maisons paternelle & maternelle, des* IOVBERTS ET GENAS. *Prenez donc (s'il vous plaist) & soustenez la deffence de ceste mienne entreprise: & s'il y a du mescontentement, ie vous supplie de faire mon appointement, comme il vous sera tresaisé, ie m'en asseure: & ie prieray Dieu qu'il vous augmente ses graces, en toute prosperité. De Paris ce 15. iour de Feurier, 1579.*

## *Contre ceux qui iugent de la suffisance des medecins par le succés, qui est deu souuent à l'heur, plus qu'au sçauoir.*

### CHAP. XXII.

IL n'y a estat plus suiet à calomnie que celuy du Medecin, pour la dignité de la vie & santé, que l'on prise & cherit sur toutes choses du monde. Aussi n'y a-il estat de qui plus de gens se veulét mesler, qui ait plus de cõtrerolleurs, & duquel chacun veut cognoistre pour iuger de la suffisance de ses professeurs. Or le plus iniuste iugemẽt est du succés, qui souuent est d'vn bon heur & rencontre, non pas de la suffisance ou bonne procedure du Medecin. Car on void quelquefois guerir le malade, auquel on aura ordonné tout au rebours de ce qu'il falloit. De sorte que la force du patient aura resisté, & au mal, & au desordre du Medecin. Comme quelquefois les malades eschappent, ayans fait quelque grand' faute, qui ne les a peu accabler. D'ailleurs, il y a des Medecins tant heureux, que communément ils rencontrent des malades guerissables, & ne sont appellez pour ceux qui ont à mourir : & qui est vn grand heur, mais non pas ordinaire, & pour y fonder iugement. Doncques il en faut venir au soin, & à la diligence, accompagnez de preud'hommie, prudence & fidelité. Car le succés bon & mauuais, ne font distinction du sçauant Medecin à l'ignorant: veu qu'au meilleur Medecin du monde il peut mal succeder, apres auoir fait tout deuoir. Mais s'il est autrement heureux (qui est de n'estre communément appellé pour les mortels) on en verra de si beaux & frequens effets, qu'on pourra iuger de sa suffisance. A ce propos ie dis volontiers, quand on mesprise quelque sçauant Medecin, pour auoir failli à son iugement ou dessein, & qu'on

vante vn ignorant, ou de peu de valeur, pour auoir mieux rencontré au mesme fait, ou semblable, que les fautes du sçauant sont de bon conter, tout ainsi que les beaux faits de l'ignorant. Et pourtant cestuy-ci les presche ordinairement, car on les peut aisément reciter, & ses fautes sont inombrables. Du sçauant, tout au contraire : les calomniateurs repeteront souuent ses fautes, ou vrays ( car le bon Homere sommeille quelquesfois) ou pretendues. Aussi les braues cures sont infinies. Le peuple ingrat met facilement en oubli les benefices, qu'il aura souuent receus, & donne lieu en sa memoire aux plus legeres fautes. Mais pour monstrer euidemment l'abus, de iuger par les succés, de la suffisance des Medecins, ie ne veux autre argument, sinon qu'vn mesme personnage sera dit bon & mauuais Medecin (chose contraire, & partant impossible) à ceste preuue là. Car de semblable mal, en mesme temps & toutes circonstances pareilles, de deux malades l'vn guerira, & l'autre mourra, estās traitez de mesme Medecin : d'autant que le mal sera plus vehement, & la vertu moindre en l'vn, qu'en l'autre: ou que l'on n'aura employé semblable deuoir à tous deux. On ne peut donc iuger de la suffisance du Medecin par le succés, qui bien souuent est deu plus à l'heure, qu'au sçauoir.

*Que le vulgaire n'estime rien, si on ne guerit contre son opinion: que les derniers remedes ont tout l'honneur, & bien heureux le Medecin, qui vient à la declination du mal.*

## CHAP. XXIII.



OMME il n'y a plus iniuste & desraisonnable que l'ignorant, aussi n'y a-il rien de plus ingrat ou mescognoissant. Car l'ignorance aueuglit tant, qu'on sçait mauuais gré

du bien reçeu: & on se tient pour obligé du contraire. En la curation des maladies, le vulgaire (iuge incompetent) estime peu ou rien, si on ne guerit contre toute esperance: ou plustost & plus aisément qu'il n'auoit comprins. Autrement il dit, que c'est tout de l'effort de nature, que la ieunesse luy a bien serui, que les bons potages, coulis & autres alimens, ou le bon seruice des gardes l'ont gueri. Brief le Medecin n'y aura part ne quart, ains aura plus fait de mal que de bien: & dira on bien souuent, que si on n'y eust rien fait le malade fut plustost gueri: & autres semblables absurditez, que le peuple iguorant debagoule. Mais si on tient le malade pour mort, & puis il vient à guerir, quand bien ce ne seroit du bon ordre qu'y aura donné le Medecin (pourueu qu'il y ait continué à le visiter, & faire tousiours quelque chose, ou bien ou mal, sans l'abandonner aucunement) on estime qu'il a tresbien fait, & que c'est vne belle cure, voire miracle, ne plus ne moins que s'il l'auoit ressuscité, ou absout de la mort, à laquelle on l'auoit condamné. Semblablement aux douleurs vehementes de teste, des yeux, des oreilles, de la colique, nephritique, goutte, & semblables, si les remedes ne les ostent ou diminuent soudain, ils ne sont rien prisez: & dit-on, qu'il falloit bien qu'à la fin le mal s'en allast ainsi qu'ainsi, & les medicamens n'y ont de rien serui: combien qu'ils soient cause que la douleur s'est appaisee, mais non si tost qu'on eust bien desiré. Car les remedes, comme toute autre chose naturelle, requierent temps à produire leur effet. Y a-il rien au monde plus actif que le feu? toutesfois si vous luy voulez faire consumer & mettre en cendres vn gros bois verd, ou fondre de cuire à vn instant, vous serez desraisonnable. Et qui dira, que cependant il ne fait rien? C'est pourquoy le peuple veut, qu'on change de heure en heure de remedes, comme si celuy qu'on a ordonné & appliqué ne faisoit rien. A quoy le prudent Medecin ne se doit accorder, si le medicament est propre & bien institué: suiuant l'Aphorisme d'Hippocras,

*Apho.51. liu.2.* que s'il ne succede selon raison, à celuy qui fait tout par raison, il ne faut passer à autre remede, tant que perseuere ce qui a semblé dés le commencement. Ce neantmoins, afin de contenter & amuser le patient, on peut bien de mesme matiere ordonner vn autre forme de remede, & continuant en la qualité ou genre des medicamens, changer souuent de forme & composition. Et voici vn autre erreur, qui se descouure : c'est qu'on attribuë la guerison au dernier appliqué, iaçoit qu'il ne fut different des autres en vertu, & que tous les precedens y ayent leur bonne part. Ainsi quant au centiéme coup de hache vn arbre tôbe, ce n'est pas le centiéme qui a tout fait, ains le chacun de nonante & neuf y a fait sa rate portion. Le peuple voudroit (& s'il n'a pas tort de le vouloir, ou desirer, comme il a bien tort d'en importuner le Medecin) que côme on rompt vn rayffort, & que l'on coupe vn filet, ainsi on trenche le mal : qui est quelquefois aussi roide & enraciné qu'vn vieux chesne, lequel resistera à mille coups auant que de tomber. Mais de peu à peu tout se fait, & plus seurement, que par grand violence : comme l'eau, qui est molle, vse & rompt la pierre par frequence de gouttes. A ce propos reuient, ce qu'on dit communément: Heureux le Medecin qui vient à la declination du mal. Car il est impossible, que le patient meure de la maladie qui diminuë, puis qu'il a eu la force de resister à l'effort de la vigueur du mal, comme Galen nous enseigne. Dont ceux qui donnent sur la queuë du mal, où il n'y a gueres de resistance, n'ont pas grand besoigne à faire. Et cependant ils acquierent (mais à mauuais tiltre) reputation d'auoir sauué la vie au patient, & que les autres Medecins n'y ont rien fait qui vaille. C'est pour reuenir tousiours à nostre proposition, que le vulgaire n'estime pas beaucoup, si on ne guerit contre son opinion. Car en la vigueur du mal tout est si desbordé, par inquietude, veilles, resueries, soif insatiable, & autres tels accidens, que le vulgaire n'en attend que la mort. Si vn Medecin arriue là dessus, & le

malade meurt; les premiers en sont excusez ou soupçonnez. S'il guerit (comme apres vne tintamarre d'accidens, le mal va en declinant, s'il est guerissable) le dernier l'aura sauué. Et voila comment on recompence d'ingratitude, ceux qui ont eu la plus grand peine. Dequoy i'excuse encores le peuple ignorant, non pas les Medecins presomptueux & vains, qui arrogamment & impudemment s'attribuent l'honneur de la guerison : combien que (s'ils ne sont ignorans & frasqueux) ils sçachent bien, que cela ne leur appartient pas de droit. Car estans venus sur la fin, ils n'ont fait que voir le fruict du labeur d'autruy, ou quelque effort inopiné de Nature.

## *Des importuns & soupçonneux, qui calomnient les procedures du Medecin. Des outrecuidez & presomptueux, dangereux auprés d'vn malade.*

### CHAP. XXIIII.

Le Medecin n'a faute de besoigne, quãd outre le mal qu'il doit combatre, il trouue resistence du costé du malade, des assistans, ou de ces deux ensemble. Car comme il combat l'ennemy, qu'il se met & propose au deuant, il est assailli ou destourné par derriere, & de toutes parts, de l'importunité de ceux qui interpretent tout en mal, & rapportent les accidens, auec la longueur de la maladie, aux procedures du Medecin. Car s'il aduient, que les accez de la fieure soient plus grands apres la saignee, ou la purgation, ils en murmurent ou reprochent que lesdits remedes en sont cause. Ils ne s'aduisent pas, que tout mal va en augmẽtant iusqu'à vn certain estat, apres lequel, si le mal est guerissable il commence à decliner: & n'entendent pas, que les accez seroient encor

plus vehemens, & auront plus long accroissement, si telles euacuations eussent esté omises. Ils ne s'aduisent pas aussi, que souuent les maux recidiuent pour diuerses occasions : que quelquefois ils donnent des trefues, puis font plus forte guerre qu'au parauant ; selon que les humeurs se remuent & rebellent, faisans sedition les vns apres les autres. Quelquefois il aduiendra par vn malheureux rencontre, que la medecine sera suiuie d'vn flux de ventre iusques au sang. Ce flux estoit à la porte, & on l'attribuera à la medecine, qui n'en peut mais. Souuent aduient de soy mesme quelque douleur de teste, vomissement alteration, trenchees de ventre, inquietude faute de dormir, & autres fascheux accidens qui n'estoient dés le commencement de la maladie : comme le plus souuent les maux commencent de peu, simples & legers. Que diront ceux à qui tout est suspect, & causent mal les accidens ? Ceci est aduenu depuis le clistere, ou depuis l'epitheme, l'onction, la poudre, le potus, & autres remedes qu'on aura employez. Il sera bien vray que c'est depuis, mais non pas que le precedent en soit cause. Ou ie diray semblablement, cela est aduenu depuis qu'il a prins du bouillon, ou qu'il a dormi, ou parlé à quelqu'vn, &c. Donques ces choses en sont cause. Il n'y a que le Medecin expert, & subtil à l'inuestigation des causes, & diligent obseruateur des effets suruenans aux maladies, qui puisse vrayement dire d'où partent ces accidens : & si c'est de la nature & essence du mal, ou de l'erreur du malade & des assistans, ou des choses externes. Cependant le Medecin est chargé de tout: & si on ne luy en fait plainte ou reproche, c'est par crainte de l'ennuyer, voyant qu'on a besoin de luy. Mais on ne laisse pas d'en murmurer, & d'auoir regret à tout. C'est grandissime peine au Medecin, de se voir ordinairement interroguer & ergotiser, d'où vient ceci, d'où vient cela? il ne l'auoit pas hier: c'est depuis telle chose. Ie disois bien, que cela luy ameneroit quelque accident: & autres tels reproches piquans & aigres, tresdis-

ficiles à supporter ou dissimuler au Medecin qui a bon cœur,& s'eploye fidellemẽt au secours du malade: qui a tous ses esprits bãdez & tẽdus cõme les cordes d'vne espinette,à inuẽter & accorder les moyens de surmonter le mal:& ce le plustost que luy sera possible, le plus seurement, & auec la moindre fascherie que faire se pourra. Et qu'est ce (ie vous prie) ainsi l'importuner à tout moment,& mettre toutes choses en doute & soupçon, sinon que par vne opinion de fiance, ou de sa volonté, ou de sa suffisance,luy faire perdre courage,& la hardiesse qu'il doit auoir à bien faire sa charge,estãt fauori & acouragé de tous les assistans? lesquels ne se doiuent estonner d'aucun accident,tant que le Medecin plus clair-voyant les en asseure. I'accorde biẽ toutesfois,que luy mesmes y est souuent trompé, comme le iugement des maladies est difficile & incertain,suiuant la protestation du grand pere Hippocras. Car (ainsi que Celse a tresbien remonstré) la Medecine est art coniectural: & la raison de la coniecture est telle, que quand elle aura souuent respondu, quelquefois nous abuse.Mais si aucunesfois & à peine,au millesiéme corps nous y sommes trompez,cela n'est pas notable, veu qu'elle respond bien & rencontre en infinies personnes. Ce que ie dis, non seulement en ce qui est dangereux, ains aussi en ce qui est salutaire. Car souuent on est frustré de son esperance: & tel meurt, duquel le Medecin en premier s'asseuroit:& les choses inuentees à guerir, quelquefois font empirer le mal, ce que l'imbecilité humaine ne peut euiter, en si grand diuersité de corps. Il y a toutesfois creance à la Medecine,veu qu'elle profite le plus souuent & à beaucoup plus de personnes. Il faut tenir cela pour resolu,que tant qu'il plaist à Dieu( auquel il faut tousiours remettre le principal, voire le tout) nous preuoyons à peu pres l'auenir, par ce qui est present, & ce qui est passé: dequoy nous asseurons,ou nous diffions de la guerison des malades. Mais il y suruiẽt des cas si inopinez&fortuits,que les plus aduisez du mon-

1. Aph. 1. li. 2. ch. 2.

de ne s'en pourroyent douter. Et que feriez vous là? Il n'y a personne qui puisse respondre, de cent mille succez que nous obseruons en diuerses maladies. Car nature a interieurement des secrets mouuemens, & quelquefois des erreurs de son impuissance: desquels ne se presentent à nous aucuns indices qu'on puisse remarquer, iusques à tant que l'on void le desordre aduenu, & au descouuert. Lors le vulgaire ignorant, & plein de soupçon le rapporte à quelque chose de celles qui ont esté faites pour le meilleur. Et voila vn blasme au Medecin. Il le faut bien prendre autrement, & iuger sainement, que nonobstant la bonne procedure, infinis accidens peuuent aduenir: & que c'est du naturel de la maladie, qui continuellement fait nouuelles sorties, & assaut du costé qu'on se doute le moins. Quelquefois on pense auoir acheué, & c'est à recommencer. La maladie n'est pas vn ennemy qu'on voye à l'œil, & duquel on puisse comprendre tous les desseins, pour les rompre ou preuenir. C'est bien beaucoup de reparer tousiours les ruines qu'elle fait, & finalement la contraindre à quitter la place. En ces entrefaites suruiennent mille & mille accidens ou inconueniens, qui troublent & peruertissent la curation. Il faut prendre le tout en bonne part, & sans molester les Medecins (qui en sont autant faschez que personne qui soit) estimer, qu'on n'y sçauroit donner autre remede que celuy qu'on pratique.

Nous auons taxé les importuns & soupçonneux, qui ne cessent de contreroller les actions des Medecins, & les troubler de mille doutes. A present nous parlerons des outrecuidez, temeraires & presomptueux, qui ont opinion de sçauoir quelque chose au fait de la Medecine & des maladies, ou par obseruation, ou par vsage: & aucuns pour y auoir estudié quelque peu. Ce sont personnes fort dangereuses; & qui trauaillent infiniement vn bon Medecin. Les simples ignorans & non outrecuidez, n'entreprennent que ce qu'on leur commande pour le seruice du patient, sans y adiou-

ter ou diminuer, esmeus d'vne sage crainte de mal faire. Au contraire, ceux qui cuident sçauoir, & n'en ont aucun fondement, glosent tousiours sur le *Magnificat*, & n'estiment rien que ce qu'ils s'imaginent, iugeãs le Medecin fort suffisant, s'il s'accorde à leur propos. Autrement, il est rhabarbatif, hazardeux, rude, & non amy de nature. De telles gens parle Terence bien au vray, disant, qu'il n'y a rien plus inique ou iniuste, que l'homme ignare: car il n'estime rien bien fait, que ce qu'il fait. Doncques il ne faut aupres des malades, pour les seruir, traiter & gouuerner, ou auiser de leur affaire, que les Medecins bien sçauans, & les seruans ou seruantes qui ne sçachent rien, sinon executer proprement ce que leur sera commandé, & qu'ils peuuent cõprendre. Car ceux qui sçauent à demi, ou pensent sçauoir sans raison, sont merueilleusement dangereux. Ils ne sont ne chauds, ne froids, ains tiedes: parquoy on les doit vomir, c'est à dire, ietter hors de la chambre des malades. Or i'approuue les ignorans, pour assister aux malades, non pas qu'ils soient lourdauts & bestials, ains qui entendent seulement le seruice requis: comme de bien faire potages tels qu'ordonne le Medecin, cuire les viandes, façonner le lict, leuer & coucher le malade, vser discrettement de toutes choses ordonnees, comme leur sera dit, mesmes de l'Apoticaire, ensuiuant l'ordonnance du Medecin: Lesquels sçachent bien raconter ce qui est passé, ou de iour ou de nuict, obseruans toutes choses fort curieusement. Ie trouue bon aussi, qu'ils proposent quelques doutes au Medecin, comme l'aduertissant de ce qu'il peut moins s'aduiser, n'estant tousiours present & d'ordinaire. Car cela le met en chemin bien souuent, de tenir autre procedure.

## *Que ce n'est le profit des Malades, d'auoir plusieurs Medecins d'vn ordinaire.*

### CHAP. XXV.



E vulgaire s'abuse grandement, en ce qu'il cuide auoir plus de secours tāt plus il a de Medecins : comme à la guerre, le grand nombre de gens, fait plus de force. Il est vray, que plusieurs de bon accord, ne font qu'vn : mais comme il est tres-difficile, de rencontrer personnes qui ayent mesme aduis en toutes particularitez, bien souuent la multitude est dommageable: comme esprouua le bon Empereur, qui dit en mourant, *L'entree de plusieurs Medecins m'a perdu.* Ie troune fort bon, qu'à la moindre difficulté d'importance, on appelle en conseil quelque nombre de personnes doctes & expertes : mais à executer la resolution, & regir le malade ordinairement, il n'en faut qu'vn surintendant à toutes les particularitez, lequel de sa prudence & discretion adiouste, diminuë, change, auance, retarde, dispence, inuente & ordonne chasque chose par le menu. Autrement, on n'auance pas grande besoigne, l'vn se reposant sur l'autre, ou bien contredisant de chose qui ne vaudra presque le parler. Cependant mille belles occasions se passent & perdent: dequoy le patient en souffre, lequel s'attend à la discretion de ses gouuerneurs. Vne autre incommodité bien grande est, quand les Medecins ne sont expres chez vn malade & d'ordinaire, ains le visitent par ville, c'est qu'estans plusieurs en part, il ne se rencontre pas de pouuoir tousiours s'y trouuer à mesme heure:& si l'vn attend l'autre, il perd temps, qui fait biē besoin à d'autres malades. S'il ne l'attend pas, il n'y aura communication auec discours , ainsi que le malade ou ses parens desirent. Cela est merueilleusement in-

commode aux patiens, & mesmes aux Medecins. Dont ie dis volontiers, que qui veut estre mal secouru, ait plusieurs Medecins. Voyci comment il faudroit faire : dés le cōmencement en appeller quelque nombre, afin de consulter & conclurre ce qui est à faire, pour mettre le malade en bon train de guerison. Puis retenir celuy de tous qui sera plus aggreable, auquel seul on remette la discretion de tout. Et quand il suruient quelque accident nouueau, ou que le mal est opiniastre, ou qu'il se presente occasion de penser à autres remedes, r'appeller le conseil, lequel sera depuis executé par le Medecin ordinaire.



# MESLANGES D'AVTRES PROPOS VVLGAIRES, *& Erreurs populaires.*

Pourquoy dit on, que les mariages faits au mois de May, sont malheureux.

2 Si c'est bien dit, que fille pasle demande le masle?

3 S'il est vray, que l'homme deuient plus vieux, pour coucher auec vne vieille, & la vieille rajeunit, pour coucher auec vn ieune.

4 De noüer l'esguillette, qu'est-ce, & comment se peut faire?

5 D'où vient que les filles communément parlent plustost que les garçons?

6 Contre ceux qui pensent que l'on puisse erater vn laquais, afin qu'il aille plus viste.

7 S'il est vray que les iarretieres gardent de croistre, & font rider les filles.

8 Des Hermaphrodites,qu'on appelle Ian-femmes, & s'il est possible qu'vne femme deuienne homme, ou au contraire.

9 Pourquoy dit on quand quelqu'vn seigne du nez: que bien tost il aura bonnes nouuelles.

10 S'il est vray, que le malade trauaille plus en l'agonie de la mort, s'il y a dans son chevet ou oreiller quelque plume des perdris.

11 S'il est vray, que l'enfant ait la moitié de la hauteur qu'il aura iamais,en l'aage de trois ans.

12 S'il est vray, que le rogner des ongles accourcit la veuë,comme quelques vns disent.

13 Pourquoy dit-on aux enfans qui manient le feu, ou qui le portent par la maison,qu'ils pisseront au lict.

14 Pourquoy dit-on, de celuy qui est brusc & vergaland,il est né à tout le poil.

15 Contre ceux qui ne veulent, que les tetins malades soyent touchez de medicamens,ni de fer.

16 Pourquoy dit-on, qu'vn bon rheume dure quarante iours.

17 Si c'est bien dit,la poire auec le fromage,est mariage.

18 S'il est vray,que la Turquoise donnee d'vn amy, sans auoir esté demandee,preserue de blesseure,quand on tombe,si elle se rompt.

19 Si l'amethyste porté,garde d'enyurer.

20 Pourquoy dit-on le baailler ne peut mentir : on veut manger,ou dormir,ou de ses amours departir.

21 S'il est vray, que l'homme tondu ait moins de force.

22 Pourquoy estime on sain,de peter en pissant.

23 S'il est vray que de la galle que on a au poignet ou bracelet, on puisse iuger qu'il y en a aussi aux fesses.

24 Comment est-ce que du front salé, on iuge que l'enfant a des vers,& quels sont les plus certains signes de la vermine.

25 Si c'est bien fait, d'empescher que les enfans ne s'adonnent à la main gauche.

26 Pourquoy dit-on, il n'y a ſauce que d'appetit, & s'il eſt bon d'vſer quelquefois des ſauces.

27 Doù procede les ronfler, & ſi la teſte baſſe, ou le coucher à l'enuers le peut cauſer.

28 Si on peut garder quelqu'vn de ronfler, en luy mettant ſous le cheuet ſa pantoufle, ou ſon ſoulier: ſa botte ou botine.

29 S'il eſt vray, que de dormir la teſte baſſe on reſue, & ſi le manger des choux le fait auſſi.

30 Pourquoy diſent les bonnes gens, qui non a lou ventre dur, non pot dormir ſegur.

31 S'il eſt vray ce qu'ils diſent auſſi, iointure non vau onchure.

32 Contre ceux qui ont opinion, que les chirurgiẽs ne ſont propres à remettre les deſnoüeures: & veulent des renoüeurs empiriques, comme y eſtans plus heureux.

33 De ceux qui hayſſent certaines viandes, le pain, le vin, le fromage, les pommes, le gibbier, &c. ſi c'eſt d'vn bon ou mauuais naturel.

34 De ceux qui peuuent ſe paſſer de boire durant deux ou trois mois, & d'auantage: & des autres qui ſont encor plus long temps, ſans boire & ſans manger.

35 Pourquoy dit-on qu'on n'enuieillit point ne à la table, ne à la Meſſe.

36 S'il eſt vray, que l'on croit tant qu'on dort: & que le trauail du iour, diminue autant de la grandeur que on acquiert en dormant.

37 Pourquoy dit on, de ieune Medecin cymetiere boſſu: & que les mauuais Medecins viennent à cheual, & s'en reuont à pied.

38 Si c'eſt bien dit, que les maux viennent à liures, & s'en reuont à onces, ou, qu'ils viennent en poſte, & s'en retournent bellement.

39 Comment le malade eſt accuſé enuers le Medecin, & qu'on luy reproche tous ſes excez ou defaux particulierement.

40 S'il eſt vray, que la femme ne conçoyue ou retienne la ſemence, ſi elle piſſe bien toſt apres la copulation?

41 S'il eſt vray, que les hernieux ou greuez, font communément plus d'enfans que les autres?

42 Pourquoy dit-on, femme affolee vaut engroiſſee?

43 S'il eſt vray, que les pollutions nocturnes ſeroyēt autant d'enfans?

44 Des femmes enceintes, qui boyuent de l'eau ardent dés qu'elles ſont entrees au neufiéme mois, à ce que leur enfant ne ſoit taigneux.

45 De celles qui ne veulent, qu'on aille querir du feu en la maiſon d'vne accouchee, de peur que l'enfant ſoit baueux ou chaſſieux?

46 Si cela fait à la deliurance, que la femme eſtant en trauail de l'enfant, diſent trois fois (en remuant fort viſte le poulce) i'ay froid, i'ay chaud.

47 Si pour remettre vn enfāt fort extenué, le changemēt à vn laict qui ſoit plus vieux, luy eſt neceſſaire?

48 Comment ſe peut faire, que la nourrice eſtant abſente cognoiſſe à ſes tetins, que ſon enfant pleure.

49 S'il eſt vray que l'enfant vient à s'eſcorcher les feſſes, ſi on iette ſur ſa fiante, de la braiſe, ou des cendres chaudes.

50 Que ſignifie le preſent qu'on fait des œufs & du ſel à vn enfant, dés la premiere fois qu'il vient à la maiſon de quelque ſien amy.

51 Si le bout des doigts eſtant gros, ſignifie que la perſonne eſt, ou deuiendra graſſe, & la pointe des doigts graiſle, eſt ſigne de maigreur.

52 Contre ceux qui diſent, nous viurons iuſques à la mort en deſpit des Medecins.

53 S'il eſt vray que de baiſer ſouuent les petits enfans, on leur éboit le ſang.

54 Si c'eſt bien dit, qu'il faut boire, entre le formage & la poire?

55 Pourquoy dit on, apres la pomme, onc ne but

homme, & apres la poire: preste ou à boire.

56 S'il est vray, que pommes poires & noix, gastent la voix.

57 Si c'est bien dit, laict & poisson, est poison, & apres le poisson, la noix est contrepoison.

58 Pourquoy dit on, ieune chair & vieux poisson, item, a chair sa chair, & le poisson poison.

59 Contre ceux qui disent pisse clair, & fais la figue au Medecin, & les autres, qui bien dort, pisse & crolle, n'a besoin de maistre Micolle: Item, Qui a de fenicle & de la bugle, il fait au Medecin la nicque.

60 Que tel cuide estre bien sain, qui porte sa mort dans le sein, & s'il est vray ce qu'on dit, loin de cité, loin de santé.

61 Si c'est folie comme on dit vulgairement, & faire heritier son Medecin.

62 Si c'est bien dit, contre la mort la vraye targe, ce sont le pain & le fromage. Item, Tout fromage, est bien sain, qui vient d'vne chiche main.

63 Pourquoy dit-on, ieune qui veille, & vieux qui dort, ils s'acheminēt à la mort. Item. Qui tard se couche & se leue matin, verra bien tost sa fin.

64 Pourquoy dit on, que ioye de courage, fait beau visage.

65 Si c'est bien dit, que qui veut estre tard vieux, le se doit faire de bōne heure, & qui veut estre bien sain, se laisser mourir de faim.

66 Pourquoy dit on, qui vin ne boit apres salade, est en danger d'estre malade.

67 Si c'est bien dit, que douleur de teste veut manger, & douleur de ventre veut chier.

68 Pourquoy dit on, douleur de dent, douleur de parent, & douleur de flancs, la pierre aux champs.

69 Pourquoy sont en prix & valeur, femmes & poires sans rumeur.

70 Si c'est bien dit, le haut, le bas & milieu chauds: de tout le reste il ne t'en chaut.

*Fin des mestanges.*

# RAMAS DE PROPOS VVLGAIRES, ET ERREVRS

*Populaires, auec quelques problemes, enuoyez de plusieurs à M. Ioubert.*



Es Barbiers de village ne veulent point de chemises de femme, pour faire de la charpie, des plumaceaux, tentes, compresses & bandages: ne aussi du lin, ou estouppes de lin, à péser les playes, vlceres, contusions & fractures.

2. On aduertit ceux qui ont le carboncle, de ne passer l'eau, sur pont, ou sur bateau, ne en sorte que ce soit.

3. Pourquoy deuient on enroué, d'estre veu premierement du loup?

4. D'où vient que si on trempe du salé, chair ou poisson, dans l'eau de mer, il se dessale mieux, & plustost, que s'il trempe en eau douce?

5. La graisse de poisson offence elle plus l'estomach que toute autre graisse?

6. Le poisson, puisque il est vn coup hors de l'eau, il ne la doit iamais toucher.

7. Les chiens enragent de ieusner.

8. Comment est-ce, que de veiller on deuient fol, si on y a quelque inclination?

9. D'où vient, que tant plus on dort, tant plus on veut dormir, & au contraire?

10. Apres le boire & le repas, le dormir sain ne trouueras.

11. Comment peut on auoir le foye chaud, & l'estomach froid?

12. Est-il vray, que les cochons & les aigneaux, tant plus ieunes sont, tant moins sont bons à manger: & au

contraire des chevreaux & les veaux?

13. La laine de la brebis, arrachee de la gueule du loup, engendre force pouls.

14. D'où vient, qu'on a plus de froid, ou de douleur au bout des doigts que és autres parties?

15. Que la chair de la beste, qui est morte d'vn seul coup, est plus tendre qu'autrement.

16. Cõtre ceux qui disent, que les malades guerissent plustost, si on les laisse viure & faire à leur appetit.

17. D'où vient qu'vn corps bien sain, ne peut par son attouchement guerir le malade, comme le malade peut infecter celuy qui est sain?

18. Pourquoy dit-on que ceux qui sont frais en Esté, sont bien sains: & au contraire, ceux qui sont chau ds en hyuer?

19. Faut-il que les maladies facent leurs cours?

20. Pourquoy est plus dangereux le changement du chaud au froid, que du froid au chaud?

21. Pourquoy n'est-il pas bon, que les petits enfans regardent la clarté fort attentiuement?

22. Pourquoy dit on il jase, il a les pieds chauds?

23. On dit, que la petite oreille est marque de bõ esprit, & de malice aussi, sur tout aux femmes.

24. Ceux qui ont la vaine du front grosse & apparente, fort aisee à s'enfler, sont malicieux.

25. S'il faut boire le plus grand traict au commencement du repas: & qu'il soit plus au moins trempé que les autres d'apres.

26. D'où vient que les chapons sont plus & plustost gouteux que les coqs, si la castration est remede à la goutte?

27. Comment peut la paille conseruer la neige, & la glace, veu qu'elle fait meurir les fruicts, & le fromage?

28. Que les premiers & derniers froids, sont les plus dangereux.

29. D'où vient, que le Soleil de Mars est plus catarrheux, qu'en autre saison: & qu'on esternuë plus au Soleil, qu'on ne fait aupres du feu?

30. Que le malade doit dormir quand il peut, s'il ne peut dormir autrement à propos.

31. Qu'il faut croire au malade, du dormir, de la soif, & de la douleur.

32. Est-ce bien dit, ce dont couuert en hyuer as esté, ne le despouille en Esté?

33. Quatre sont les mauuais boccons, pesches, figues, melons & champignons.

34. Pourquoy dit on, qui a la fieure au mois de May, tout l'an demeure sain & gay?

35. Qui naist le Dimenche, iamais ne meurt de peste, quoy qu'il en soit attaind.

36. On dit, que la plus part des gelines, & des lieures, sont ladres.

37. Il est sain comme vn poisson, & a l'estomach chaud comme vne caille. Il pourroit mãger des charrettes ferrees, qui ne luy feroyent point de mal.

38. Si l'haleine du punais peut suffoquer vn enfant dans le ventre de la mere, & si la punaisie peut causer diuorce en mariage.

39. S'il est possible, que le poil croisse aux personnes mortes, & les ongles aussi.

40. Est-il vray, que l'on croit tousiours, tant qu'on a des recidiues?

41. Male semaine, mal an, mal tousiours.

42. Fat vn iour, fat vn an, fat tousiours.

43. Oeuf d'vne heure, pain d'vn iour, chair d'vn an, poisson de dix.

44. Est-il possible de prendre la verole, pour aller à ses affaires sus la chaire percee d'vn verolé, qui n'en fait que partir?

45. S'il est plus sain, de chauffer le linge des malades au feu de sarmens, & le parfumer de son?

46. Si le persil nuit à la veuë, & si le ius des raisins vers l'esclarcit.

47. Comment on peut estre nourri de clystere.

48. L'hypocras beu au soir cause enroüeure, & quelquefois la squinance.

49. La Hiacinthe fait resuer plaisamment: & l'Esmeraude donnee du mary à la femme, se rompt aussi tost qu'elle rompt son mariage.

50. De nouueau tout est beau, de saison tout est bon.

51. Vn mal ne vient iamais seul, & mal sur mal n'est pas santé.

52. Tard medecine est apprestee, à maladie enracinee.

53. D'où vient que le vin nuit aux parties nerueuses prins par dedans, & leur profite appliqué par dehors?

54. Comment toute beste venimeuse porte son contreuenin: & si la beste morte, est mort le venin.

55. Pourquoy dit-on, que depuis l'inuention du tondre, & de porter des mules, les Medecins ne vont plus tant sur mules?

56. Dequoy sert prendre de l'acier pour les pasles couleurs, & si les poulles qui boiuent de l'eau des forges se trouuent sans ratelle: cōme les brebis qui broutent le tamaris pres d'vne certaine riuiere?

57. Est-il vray, qu'il faut tousiours boire quand on a soif, & manger quand on a faim, & dormir quand on a sommeil, & qu'on ne se doit garder de manger, sinon des charretes ferrees?

58. Pourquoy dit-on, que si l'enfant peut passer neuf iours, il est hors de danger: & à cela on cognoit, qu'il est de terme legitime, & par temps?

59. Y a-il quelques maladies, desquelles passez certains iours, le patient ne peut mourir?

60. Si le potage froid, ou prins apres le repas, engraisse plus qu'autrement.

61. A vn corps bien temperé, l'appetit de manger, & de dormir, vient-il tousiours à mesme heure: comme on se resueille volontiers à mesme heure?

62. D'où vient que quelques vns se leuans fort matin, ont tout le reste du iour mal de teste?

63. Pourquoy apres vn grand exercice, il ne faut boire ne manger incontinent, ni quand on sue?

64. Qu'on attribue souuent la conualescence au

changement de l'air, qui n'est pas moins deuë au changement de l'eau.

65. Pourquoy dit-on, que les cendres sont medecine: & que le pain moisi esclarcit la veuë?

66. Si le manger des aulx fait engendrer des enfans masles: & s'ils sont bons à la peste, dont on les nomme *la theriaque des rustiques.*

67. Si les fleurs blanches ou rouges des femmes augmentent, quand elles prennent chemise blanche: & si au contraire, en la rongne & en la peste il faut changer souuent d'habits.

68. Si les fleurs blanches sont contagieuses, de sorte que l'homme en puisse prendre la pisse chaude.

69. Pourquoy enueloppe on celuy qui est tõbé d'enhaut, d'vne peau de mouton escorché sur le champ: & si la mumie empesche le sang de se cailler en l'estomach: ce qu'on dit aussi de la presure.

70. Pourquoy sont les hommes plus eschauffez à l'amour durant l'Hyuer, & les femmes durant l'Esté?

71. Si coucher auec vne vieille, rend vn ieune homme sterile.

72. D'où vient que l'homme s'ennuye tost à la luitte amoureuse, iamais la femme: & qu'vn coq suffira à treize poules, mais vne femme à quatorze hommes?

73. Vne rotie apres le past, ou vne croute de pain, ou boire vn peu d'eau fraische, sont ils bons contre le mal de teste?

74. Que la viande bien maschee, est demi digeree.

75. Pourquoy dit-on, ieune Barbier, & vieil Medecin?

76. Beau à vingt ans, fort à trente, sage à quarante, riche à cinquante, vieux à soixante.

77. Est-il bon que les enfans mangent beaucoup de pain sans viande?

78. Que l'eau mieslee, dite hydromel, nourrit autant ou plus que le vin.

79. Que toute nostre vie, n'est qu'vne maladie.

80. Que l'acte venerien n'est pas necessaire à la

conseruation de santé.

81. Que la langue noire au commencement d'vne maladie, n'est pas tousiours mauuais signe.

82. Contre ceux qui disent, que les enfans de sept mois n'ont point d'ongles.

83. Que l'eau extrémement froide, & claire, est plus vicieuse que loüable.

84. Si la gelee est bonne & saine, tant aux sains que aux malades.

85. Apres la figue vn verre d'eau: apres le melon, vn verre de vin.

86. Vn pan, se garde vn an.

87. Est-il vray, que si la femme conçoit au croissant de la lune, ce sera vn fils: & si au decroissant, vne fille?

88. Qu'il ne faut pas craindre tout ce qui peut aduenir, combien que puisse à tous aduenir, ce qu'aduient à quelqu'vn.

89. Est-il vray, qu'il n'y a rien de sain, qui ne soit sain toute l'annee?

90. De ceux qu'on enterre vifs, pensant qu'ils soient morts.

91. Est-il vray, que la langue du chien soit medecinale, guerissant les vlceres?

92. Catholicon, eau beniste de medecine, & de taverne.

93. Qui retient plus longuement son vrine, l'homme ou la femme, & pourquoy?

94. D'où vient, que les dents basses croissent plustost aux enfans, que celles d'enhaut?

95. Qu'est-ce que faire aller la medecine à cloche pied?

96. Si c'est bien dit, lauer souuent les mains, rarement les pieds, & la teste iamais.

97. En la peste il ne faut pas souffler sa souppe: & il conuient parler plus souuent à Dieu, que aux hommes.

98. Qui n'est pas sain, n'est gueres sage; car le mal contraint à beaucoup d'imperfections.

99. Pourquoy dit-on, de ceux ausquels le ventre groule, qu'ils ont des grenoüilles dedans?

100. Est-il mauuais de se chauffer le ventre apres le repas, comme si cela pouuoit empescher la digestion.

101. S'il est meilleur d'estudier le soir apres souper, ou le matin: & à quelle sorte de gens.

102. Si vn homme ne veut manger qu'vne fois le iour, à quelle heure doit-il prendre son repas?

103. Si boire de l'eau fait bien au foye & aux yeux: & s'il nuit à l'estomach & à l'amarri.

104. Est-il vray, que la fieure quarte s'en va par excez, ou yurongnerie: & qu'elle ne fait iamais sonner campane: & qu'vn homme en est plus sain tout le reste de sa vie?

105. D'où vient, que si l'on passe l'heure accoustumee de son repas, on en perd l'appetit?

106. Si de trop boire, on peut pisser le vin: & de trop embrasser le sang.

107. Que le vin immoderé accourcit la vie, comme la chaux mise au pied d'vn arbre.

108. Si la lumiere de l'huile est meilleure pour l'estude, que celle de la chandelle.

109. S'il est bon à vn rongneux de se leuer matin, pour s'aller pourmener.

110. Si en temps de pluye il faut peu manger, peu boire, & faire grand exercice dans la maison.

111. Est-il vray, que ceux qui ne mangent beaucoup, ne sont pas robustes au trauail?

112. Si le pain de froment oppile, le pain de seigle lasche, & guerit les hemorroides: celuy d'auoine ou de mil, constipe: & le pain de maison est plus sain, que celuy du fournier: & si vn peu de son parmi le pain, lasche le ventre.

113. Ceux qui ont les poulmons, ou le foye gastez, aiment fort le vin pur: & d'où vient que quelques vns pissent au lict, s'ils mettent de l'eau en leur vin?

114. D'où vient, que le vin musquat enyure plustost, & plus longuement, si on y met de l'eau?

115. Est il bon, de boire dés l'entree de table vn trait de vin pur, auant manger, pour auoir le ventre lasche?

117. Pourquoy est-ce, que plus de gens meurent la nuict que le iour?

117. D'où vient, que le serain de la Lune est plus catarrheux, que celuy du Soleil: & que le matin est plus frais que la nuict, encor qu'elle soit plus eslongnee du Soleil?

118. Pourquoy dit-on la goutte est la maladie des riches, & la rongne des gueux: & neantmoins qu'il n'appartient pas aux belistres, d'auoir si grand plaisir qu'on a de se grater?

119. Pourquoy sont les ladres plus paillards que sains, & moins suiets aux pouls, aux fieures, à la peste, & autre contagion?

120. Si ceux qu'on appelle en Gascongne Capots sont vrayement ladres: & quelle est leur origine?

121. Si quelqu'vn peut estre ladre, sans en auoir les marques au visage, où l'on constitue les signes vniuoques?

122. Pourquoy la grosse verolle va en declinant, & maintenant se guerit mieux que du commencement.

123. Doù vient que les goutteux, verollez, & ceux qui ont eu quelque os rompu, sentent le changement de temps?

124. D'où vient, qu'és lieux où croissent les bons vins, il s'y en boit moins qu'ailleurs?

125. Pourquoy dit on, l'Espagnol mange, l'Allemant boit, & le François s'accommode à tout: & on le nomme le singe des autres nations?

126. Que le dormir sur le caillé est poison, & sur l'yurongnerie est medecine: mesmement si l'yurongne a vomi, ou si on luy a ietté vn seau d'eau aux parties honteuses.

127. Est-il au pouuoir d'vne femme, d'estre malade & guerie quand elle veut, suiuant le vieux dicton?

128. Pourquoy dit-on aulx & oignons pour les Gascons, tripes & boudins pour les Limosins? Et qu'vn Limosin est grand mangeur de pain, vn Bordelois de chair, l'Espagnol de salade, l'Italien de sausses, & vn Seuenaut de chastagnes.

129. D'où vient cela, qu'il y a tant de goutteux à Bordeaux; tant de hernieux à Montpellier, de goitreux en Sauoye, de fols en Bearn, de fats aux enuirons de Mōtpellier (où ils les appellent bauchs) d'epileptiques en Toscane, mesmement à Florence, descrouëlleux en Espagne, de phthisiques en Portugal, & tant de ladres en Limosin?

130. D'où vient, que de tenir la teste trop couuerte, fait venir le poil chesnu: & si le froid de la teste nuit à la memoire?

131. Est-il vray que le frequent coït, & l'vsage des medicamens, enuieillit les personnes?

132. Comment est bonne contre le rheume, l'vrine des petits enfans?

133. Se peut-il engendrer vn venin dans nostre corps: & si l'Incube est quelque esprit?

134. Ceux qu'on saigne vne fois l'an pour precaution, faut-il qu'ils continuent cela toutes les annees, à peine de s'en trouuer mal?

135. Est-il bon a gens gras, replets, & endormis, de se courroucer fort souuent: & aux impudens d'estre contristez: & si l'accointance des femmes est vtile aux melancoliques?

136. D'ou vient qu'vne maladie contagieuse se prend plustost d'vn vieux à vn ieune, qu'au contraire?

137. Vaut il mieux laisser viure vn homme suiuant sa coustume, encor quelle soit mauuaise, que la changer tout à coup?

138. Est-il vray que les eaux des puits sont plus chaudes en Hyuer, & froides en Esté: ou si elles le semblent estre tant seulement?

139. Est il bon de laisser aller les enfans teste nuë: & si on faisoit bien iadis en Angleterre, qu'on les

plongeast dans l'eau glacee?

140. Est-il vray que ce qui plaist à la bouche, est bon à l'estomach?

141. D'ou vient, que les femmes parlent plus que les hommes, & sont communément plus belles?

142. Est-il vray que les femmes sont moins ingenieuses, & moins vitales que les hommes, plus auares & testues?

143. Est-ce bien dit, aisle de perdrix, cuisse de chapon, queuë de poisson, teste de saumon?

144. Pourquoy disoit vn grand Medecin, que les perdrix engendrent des poulx?

145. Que la chair aupres les os, est la meilleure: & le rosti est communément plus dur que le bouli.

146. Que le sucre aux enfans garde d'engendrer vers, mais s'ils sont engendrez, ils les esmeut.

147. Iamais sucre ne gasta sauce.

148. Pourquoy craind-on, que de trop crier les enfans se creuent, mesmement s'ils sont masles?

149. Si c'est bon signe, que l'enfant tette bien, quand il pisse beaucoup.

150. Est-il vray, que les sages femmes puissent façonner les membres des enfans, quand ils naissent: & les rendre stupides, en leur pressant le crane: ou les faire souuent choir en syncope & vomissement, en leur cōprimant la bouche de l'estomach?

151. Est-il vray, que les habillemens qui pressent empeschent les enfans de croistre: & qu'à ceux qui laissent fort la teste, il faut bien enfoncer le chapeau sur les yeux, pour accoustumer de la hausser?

152. Est-il vray, que la chair froide met en appetit: & le potage chaud au commencement du repas le diminuë? Que le vin pur espargne de manger: & l'eau au contraire rend les gens affamez.

153. Pourquoy dit-on, il a vn Almanach en la teste, de celuy qui sent le changement de temps?

154. Est-il vray, que de serrer fort les iarretieres le sang monte au visage, & qu'on en deuient rouge?

155. Que les phlegmatiques viuent long temps, mais ils sont suiets à maintes maladies:& au contraire, les bilieux.

156. Faut-il manger pour entree de table les viandes plus faciles à digerer, excepté quand l'estomach est bilieux?

157. Est-il vray, qu'vn homme bilieux sera plustost empoisonné,qu'vn autre?

158. D'où vient, que les enfans de huit mois ne viuent point?

159. D'où vient, qu'vn homme en sa colere,ou estant en frenesie, est plus robuste qu'estant appaisé, & en bon sens?

160. Pourquoy dit-on,vin de pourceau,vin de lyon, & vin de singe?

161. Le poisson est-il meilleur cuit au beurre, ou à l'huyle?

162. Pourquoy se couure on tant en dormant ? & pourquoy dit-on,robe de velours,ventre de bureau?

163. Pourquoy aime on changer de viāde,&du pain on ne s'en fasche point?

164. Pourquoy dit-on, pain changé, & vin accoustumé?

165. Pourquoy dit-on,pain d'vn iour, vin d'vn an,& farine d'vn mois?

166. D'où vient,que le coin prins au commencemēt de table serre, & prins à la fin,lasche le ventre?

167. Pourquoy dit-on,entre deux petits vn glorieux, & entre deux grands vn lourdaut?

168. Pourquoy dit-on , que ceux qui mangent debout,ou en se pourmenant,mangēt d'auantage: & si la coustume des anciens estoit louable,qui mangeoit sur le lict,ou à terre?

169. Comment est-ce, que la graine de laituë prinse dans vn œuf durant trois matins, fait auoir du laict en abondance?

170. D'où vient, que la recheute est plus dangereuse, que la premiere maladie?

171. D'où

171. D'où vient qu'aux fieures tierces, le ventre est coustumierement constipé?

172. Doù vient que le premier & le dernier aagé, sont plus suiets à maladies que les aages moyens?

173. Pourquoy les oiseaux boiuēt tant peu,& le loup mange tant?

174. Pourquoy tous les enfans naissent la teste grosse,& camus?

175. Pourquoy ceux qui vont fort serrez de ceinture, sont plus enclins à pailliardise?

176. Si les os sont insensibles,d'où vient que les dēts sentent si grand douleur?

177. D'où vient que les animaux procreez de diuerse espece,comme la mule,sont steriles?

178. Dequoy peuuent seruir les fronteaux au mal de teste?

179. Pourquoy les masles croissent plustost dans la matrice,& les femelles hors de là.

180. Pourquoy tout animal fuit le coït en sa grossesse, & en certain temps,fors que la femme.

181. Pourquoy n'est il bon de parler beaucoup en mangeant?

182. Comment sert la panade au flux de ventre?

183. L'homme est-il inferieur aux bestes, de ce qu'il ne fait naturellement aucun remede à ses maux, comme sçauent les autres animaux?

184. D'où vient, qu'on appelle le vin doux, vin de commeres?

185. Pourquoy dit on, desieuner de clercs, disner d'aduocats,gouter de commeres, souper de marchans, & resueillon de nourrices?

186. Pourquoy dit on,que le melancholique mange, le bilieux boit,& le pituiteux dort?

187. D'où vient, que les enfans mangent beaucoup, boiuent peu,& ne cessent de trotter?

188. D'où vient, qu'ayant beu du vin, soudain on le sent à la playe, ou à la goutte,combien qu'il soit encor dans l'estomach?

189. Que ce n'eſt pas grand merueille de voir que l'Oſtruche digere le fer, veu que les poulles n'en font pas moins.

190. Que le rire,& eſtre ioyeux,empeſche de deuenir vieux.

191. Doù vient,que les dents font mal,ſi on fait grinſer auec vn couſteau vne aſſiette ou autre choſe?

192. D'où vient, que de ſe baigner aux riuieres, on deuient affamé?

193. Pourquoy dit on de celuy à qui puent les pieds, qu'il eſt bien ſain?

194. Pourquoy ceux qui ont grand foye mangent beaucoup,& ceux qui ont le cœur grand ſont timides, & ont les pouls petit?

195. Boire de l'eau quand on ſe va coucher, fait-il dormir?

196. Pourquoy ſont les veſues & les nonnains plus ſuiettes à ſuffocation de matrice, que les mariees: & ſert il de flairer les mauuaiſes ſenteurs, pour reuenir de ce mal?

197. Doù vient que les enfans ſont plus ſuiets à la rogne,aux vers, & à l'epilepſie: les ieunes aux fieures & hæmorrhaigies,les vieux à la toux & à la goutte: les femmes à mal d'eſtomach & de teſte?

198. Eſt il vray, que ceux qui ſe mouchent fort ſont plus ſains,que ceux qui crachent beaucoup?

199. Eſt il vray, que la meilleure chair eſt pres des os, & du poiſſon la queuë, de la perdris l'aile, & du chapon la cuiſſe,de la becaſſe la merde?

200. Cuiſſes ſont bonnes, quand aiſles ſont mangees.

201. Les gemeaux ſe font ils d'vn meſme coït, ou de diuers(ſuyuant Hippocras)par ſuperfetation : & ſi vn enfant peut eſtre de cinq mois, comme le grain ietté en terre croit pluſtoſt l'vn que l'autre?

202. En temps de peſte, vaut il mieux qu'il vente,que s'il fait calme?

203. Pourquoy eſt tant mauuais le dormir ſur iour,

ou au serain, ou incontinent apres le repas?

204. Pourquoy les gens gras, & les maigres, sentent plus au bouquin, que les autres?

205. Doù vient, que ceux qui boiuent de l'eau, & ceux qui veillent ou trauaillent, mangent plus: ceux qui boiuent beaucoup de vin, ne mangent gueres?

206. Pourquoy se passera on plustost de manger, que de boire?

207. Pourquoy dit-on, de la panse vient la dance?

208. Le Medecin peut-il guerir les passions de l'esprit, veu qu'il est seulement pour le corps?

209. D'où vient, que quelques vns en dormant parlent & cheminent: & pourquoy s'effrayent souuent les enfans en dormant?

210. Pourquoy dit-on, de celuy qui est magnanime & genereux, il a grand cœur: veu que ceux qui ont le cœur petit, sont les plus hardis?

211. Pourquoy dit-on à quelques vns, qu'ils ont les yeux plus grans que le ventre?

212. Pourquoy dit-on, les poires sont pierres, la noix gaste la voix, le vin fait sang, l'eau amaigrit, contentement engraisse, & le sommeil nourrit?

213. Ne faut-il point guerir la rongne, qui vient à la teste des enfans?

214. S'il faut laisser faire son cours au rheume.

215. Est il vray, que les femmes pasles sont plus affectionnees au coït, que les rouges, & les maigres que les grasses: & que les petites sont plus fecondes que les grandes, les maigres que les grasses?

216. D'où viẽt ce qu'on dit, Parisien foireux, Champenois peteux, fille pisseuse, vieux chassieux, enfant breneux?

217. Pourquoy sont tant difficiles les gens vieux, & ne loüent que le temps passé?

218. Doù vient, que les poissons commencent à se corrompre par la teste, & les autres animaux par le ventre?

219. Faut il manger beaucoup au temps de peste,

ou il faut s'extenuer.

220. Pourquoy vne mie de pain mise dans le laict, le fait deuenir aigre.

221. S'il est vray qu'vn des vers qui luisent de nuict en Esté, empesche le laict de se cailler, s'il est dans la maison?

222. Est il vray, que l'homme boit plus que tout autre animal, & que sa fiante est la plus puante, pour la diuersité de ses viandes?

223. Est il vray que les animaux qui mangent de la chair de leur espece, deuiennent ladres: & qu'il en aduiendroit de mesme à l'homme?

224. Pour ne sentir tant de faim, est-il bon d'estre ceint estroitement: & pour estancher la soif, de mascher du papier?

225. Pourquoy dit on, qu'en temps de guerre il ne faut manger, ne semer, de la mante?

226. Pourquoy parlent les oiseaux, plustost que les autres bestes?

227. Pourquoy la bise est contraire à la poitrine, & le vent austral au cerueau?

228. Pourquoy le vin nouueau enyure tant, & comment sa fumee peut suffoquer vne personne, tandis qu'il boult?

228. Est il vray que l'huile est meilleure au commencement, le vin au milieu, & le miel à la fin?

230. Est-il meilleur signe aux fieures, que les vers sortent vifs, que morts?

231. Pourquoy l'homme est plus suiet aux maladies, que les autres animaux: & qu'il vit moins que le corbeau, la corneille, le cerf, &c.

232. D'où vient que les bestes sentent plustost le changement du temps, que les hommes: & les plantes, que les bestes?

233. Pourquoy est ce que l'vrine tant plus elle est retenue, plus elle put: & au contraire de la fiente?

234. D'où vient, que les ladres ne sont point tant suiets à fieure, ne prennent si tost la peste, & n'ont point

tant de pouls, que les autres?

235. Les autres animaux songent-ils comme l'homme?

236. Les songes viennent-ils, de ce que nous auons autresfois veu & ouy, ou de ce que nous desirons, ou de la condition de nos humeurs, ou par diuine inspiration?

237. Est-il vray, que le vin pur altere d'auantage?

238. Pourquoy ceux qui sont mutilez de quelque membre, deuiennent plus gras au reste du corps.

239. Vaut il mieux manger peu, & souuent, que autrement.

240. Est-il meilleur de boire peu, & souuent, comme font les Allemans, ou à grans traits comme font les François? & vaut-il mieux tremper le vin ou boire le vin à part, & l'eau apres, à la mode des Grecs?

241. Le feu, l'amour, & la toux, se cognoissent par dessus tous.

242. Pourquoy dit on, qui me veut mal, me fait blâchir: & qui me veut bien, me fait rougir?

243. Est ce bien dit, vestez chaudement, mangez escharsement?

244. Que le sepulchre, la vulue, la terre seiche, la mer, & le feu, ne disent iamais c'est assez?

245. Que veut dire, pour vn plaisir mille douleurs? & si la consolation des malheureux est, d'auoir compagnie?

246. Pourquoy dit-on, méteur comme vn arracheur de dents?

247. Pourquoy dit-on, au confesseur, au Medecin, & à l'aduocat, il ne faut rien celer?

248. Pourquoy dit-on, sain comme vn poisson?

249. Pourquoy est-ce que les enfans, les vieillars, & les malades, ne peuuent engendrer?

250. Est-il vray, que l'homme soit vn petit monde: & que toutes les bestes sont en luy, quant à la forme, & aux mœurs, ainsi que monstre la physionomie?

251. Est il vray, que les hommes ensuiuent le naturel des cheuaux de leur pays?

252. Pourquoy dit-on, que force enfans est la richesse des pauures gens?

253. Pourquoy les femmes sont plus grosses de la ceinture embas, & les hommes de la ceinture en haut: & presque toutes les femmes sont sans iarretieres?

254. D'où vient, que de retenir le souffle on oit mieux, & que de fermer vn œil, on void mieux de l'autre?

235. Est-il vray, que le vin trempé cause vomissement?

256. D'où vient, que les masles sont plus grands que les femelles, & ont plus grand voix, fors que la vache?

257. Que les bestes ne perdent leur semence en dormant.

258. Que les gemeaux communément ne sont point tant forts que les autres.

259. Pourquoy est ce, que les vieilles gens vous voulans regarder quelque chose, l'eslonghent de leurs yeux?

260. Pourquoy dit-on, femme barbuë de loin la saluë, auec trois pierres à la main?

261. D'où vient, que l'amour rend vn coüard hardy, vn melancholique ioyeux, vn lourdaut bien disant?

262. Pourquoy est-ce, que le vin blanc fait pisser, plus que l'autre?

263. Pourquoy est-ce qu'apres auoir mangé de la salade, ou du fruict mol, on trouue le vin de mauuais goust?

264. Est il vray, que ceux qui aymẽt fort le vinaigre, & le sel sont mal sains, & ont le foye bruslé?

265. Est il vray, que pour auoir mangé des pigeons on parle gros?

266. Pourquoy dit on, qui parle du loup il en voit la queuë?

267. Si le boire auant manger, est fort mal sain?

268. Qu'il n'y a plus beau fard, que l'embonpoint?

269. Que le vinaigre est la mort de la colere, & la vie de la melancholie?

270. Que l'eau d'vn puits souuent tiree, deuient meilleure?

271. D'où vient, que le plus souuent les bastards sont de meilleur esprit, que les legitimes : item plus forts, plus meschans, & gauchiers pour la plus part?

272. Pourquoy dit on, que les femmes ont visage d'ange, teste de diable, & œil de basilic?

273. La nourriture trop delicate, corrompt elle le bon esprit?

274. Le sang de taureau est-il venimeux?

275. Que la seule odeur d'vne medecine peut purger suffisamment?

276. D'où vient que les enfans apprennent bien tost par cœur, mais ne retiennent pas longuement : & les vieux au contraire?

277. Pourquoy est ce, que les enfans aiment fort les lardons, & ne font pas les vieux?

278. D'où vient, que ceux qui ont bon iugement, n'ont pas grande memoire: & au contraire?

279. Est il vray, que la morsure de tous animaux, voire de l'homme, est venimeuse : & pourquoy celuy qui est mordu du chien enragé, semble voir le chien dans l'eau?

280. Dequoy sert de mettre du beurre à la semelle du pied des enfans, auec des estoupes contre le rheume: & de leur mettre des patenostres de coral aux bras & au col, encontre le venin?

281. Comment l'Aconite chasse le venin hors du corps: mais s'il n'y en a point, il empoisonne?

282. Pourquoy oit on mieux la nuict, que le iour?

283. Pourquoy les animaux de mer sont plus sains, que ceux de terre?

284. Que les animaux sont tous Medecins.

285. Que veut dire, le ventre n'a point d'oreilles?

286. Est il vray, qu'il ne faut point mettre de sel au potage des malades, s'ils ont fieure : ni des herbes, s'ils ont flux de ventre : & s'il est permis d'y mesler vn peu de lard ou de bœuf, pour oster la saueur?

287. D'où vient, que les bestes chastrees ont la chair plus tendre & sauoureuse?

288. Pourquoy les femmes sont plus coleres que les hommes: & les malades que les sains.

289. D'où vient, que la cigue ne peut faire mal, si on boit du vin apres: & si on la mesle auec du vin, elle est plus venimeuse?

290. D'où viet que les corps tuez de la foudre se gardent long temps sans corrompre?

291. Pourquoy change on de couleur, plustost au visage, qu'aux autres parties?

292. Se faut-il contraindre de mãger, si on n'a point de faim?

293. Pourquoy les femmes s'enyurent mal-aisément, & les vieillars facilement?

294. Si les raisins sont meilleurs, apres auoir esté pendus, que frais?

295. D'où vient que quelques vns ne vont à selle, qu'apres le repas?

296. Qui est plus necessaire pour la vie humaine, le feu ou l'eau?

297. Pourquoy est meilleur l'eau des fontaines : qui regardent le leuant?

298. Comment l'vrine des chauue souris, & la fiante des arondelles, peuuent faire perdre la veuë.

299. Si les fruicts nouueaux sont resuer, & les febues aussi.

300. Comment les habillemẽs refroidissent en Esté, & eschauffent en hyuer. Et comment le souffle refroidit, & eschauffe de mesme.

301. Si vn homme sain a besoin de Medecin.

302. Pourquoy mange-on plus en Automne que en

autre saison?

303. D'où vient que ceux qui nauiguent vomissent?

304. Comment l'odeur des roses peut oster le mal de teste: & la senteur des fleurs garde d'enyurer.

305. Apres le repas, qui est le meilleur, le pourmener, ou reposer?

306. L'enfant respire-il dans le ventre de sa mere?

307. Est-il vray, que la tristesse empesche les femmes de conceuoir?

308. Est-il plus sain, d'habiter hors la ville, que dedans?

309. Si le vin doit estre chassé par le vin.

310. Est-ce bien dit, viure faut selon raison, non selon l'appetit?

311. Pourquoy se lasse-on plus en cheminant par vn lieu plain & droit, que s'il est inégal?

312. D'où vient, que les bestes ne sont sujettes qu'à certaines maladies (comme le chien à la rage, la brebis à la rongne, le pourceau à la lepre) & que l'homme est suiet à mille sortes de maux?

313. Pourquoy est-ce, que les femmes craignent tant l'eau froide au visage?

314. Est-il possible, de rendre par le bas quelque chose à l'instant qu'on l'a prinse, & de pisser à mesure qu'on boit?

315. Quand on s'est bruslé, est-il bon d'approcher du feu la partie bruslee?

316. Pourquoy est-ce, que l'eau du puits donne la colique, plustost que celle de fontaine?

317. Pourquoy l'homme a-il plus de ceruelle, que tout autre animal?

318. Est il vray, que la femme est en plus grand danger, quand elle a auorté, que quand elle a porté à temps?

319. Pourquoy dit-on, il est alteré comme vn trespassé, & il boit comme vn templier?

320. D'où vient, que les chiens ont tousiours le nez froid?

321. Eſt-il vray, que de manger des croutes de pain, & des nerfs ou parties nerueuſes,on deuient fort?

322. Eſt-il vray, que le vin fait le bon ſang, & le bon ſang fait le bon entendement?

323. Pourquoy dit-on, viande bien departie,ne fit iamais mal?

324. Pourquoy dit-on,les febues ſont en fleur, il doit auoir belle peur?

325. D'où vient ce qu'on dit, il jaſe, il a les pieds chauds?

326. Eſt il vray que les chaſtaignes cruës engendrent des poux?

327. Pourquoy dit-on,iamais on ne mange formage, que l'on n'y ait honte,ou dommage?

328. Pourquoy dit-on,Medecin d'eau douce?

329. S'il eſt bon de dormir ſur le laict,l'orge-mondé, boüillon, conſumé ou preparatif, & autres choſes que l'on prend au matin?

330. Eſt-ce bien dit, plus de rhabarbe & moins de regime?

331. Pourquoy dit-on que la merde ſouſtient?

332. Pourquoy dit-on,de ceux qui ont les yeux verds, que toutes bonnes choſes leur ſont contraires?

333. Eſt-il plus ſain de ſe leuer matin, que de dormir la graſſe matinee?



# CATALOGVE DE PLVSIEVRS DIVERS PROPOS VVLgaires & erreurs populaires, colligez de plusieurs, & donnez à M. Ioubert, par M. Barthelemy Cabrol.

Souppe deuant & souppe apres, fait viure l'homme cent ans, ou pres.

2. Quand la fueille monte & retombe, l'homme aussi tombe & retombe.

3. Il ne se garde pas bien, qui ne se garde tousiours.

4. Les gourmands font leur fosse à belles dents.

5. Il faut mourir auec son sang.

6. Boire apres sa souppe, faire voir trouble.

7. Il conuient donner à boire à ceux qui ont le poulmon rosti, de peur que la chaleur ne tienne au pot.

8. Bien venant, bien iettant. Il vaut mieux formage, que boullie.

9. Homme goutteux, signe d'argent.

10. D'vn pauure sang il en faut plus tirer.

11. Hachis, gelees, & perdrix, font escarlate d'estomach.

12. Gens delicats, sont le pont aux asnes de santé.

13. Femme maigre, tauerne de sang.

14. Le serain espais engendre catarrhes.

15. Il n'est que vieille fille, pour faire force enfans.

16. Ni en froid, ni en chaud, tirer du sang il ne faut.

17. Dormir sur la boullie, engraisse les enfans, & endormir sur le tetin, les fait esueiller matin, & dormir sur laict, c'est souhait.

18. Clistere de laict nul mal ne fait.

19. Le iour de la medecine est vne grand feste : car il faut ieusner sa veille.

20. Vn œuf frais nettoye le cœur.

21. Gasteau, charge d'estomach: & vinaigre, ennemy de Nature.

22. En flux de ventre, ne faut que l'eau y entre.

23. Qui boit verjus, pisse vinaigre.

24. Mal de cœur veut dormir.

25. Les pieds chauds, & la teste, au demeurant viuez en beste.

26. Les maladies an*ique*, font aux Medecins la nique.

27. S'il est vray, qu'vn ladre ne sente rien : & qu'il ait force sang.

28. S'il est vray, que les reuerences fort basses & contraintes, auec la compression du corps: sont cause de la gibbosité à plusieurs filles : & que les enfans l'ayent plus du costé droit, à cause des nourrices.

29. Qu'il n'est pas bon de tenir longuement les enfans bandez & garrottez dedans leurs langes, & sur tout en Esté: que cela les peut rendre suiets à la pierre, & autres maux.

30. Que l'impatience des malades, rend quelque fois les maladies longues, & quelquefois mortelles.

31. D'où vient que la continuation du poisson, est plus fascheuse, que de la chair?

32. Pourquoy dit-on, les apostemes sont apozemes?

33. Si c'est bien dit, que prendre tous les iours chemise blanche amaigrit : & le filer des femmes, & l'vsage d'huile de nois.

34. S'il est vray, que d'estre souuent tondu, & fort rais, on est plustost chesnu, & le poil en deuient plus espais?

35. Contre ceux qui tiennent, que le cœur croist

d'vne dragme tous les ans, iusques au cinquantiéme: & que puis il decroit.

36. S'il est vray que des gemeaux l'vn est inepte à engendrer:& semblablement des gemelles, l'vne est inepte à conceuoir: & si les gemeaux n'en peuuent faire d'autres.

37. Est-il vray, que les enfans nais à sept mois ou autrement auant leur terme, sont tousiours malades, & danger de mourir, iusques à tant qu'ils ayent attaint le terme qu'ils deuoyent seiourner dans le ventre.

38. Est-il vray, que les enfans de sept mois, naissent sans ongles: & ceux desquels la mere grosse a mangé force sel?

39. Si se peigner le Vendredy, fait mal de teste: & si c'est malheur de prendre chemise blanche ce iour-là?

40. Le Vendredy est le plus beau, ou le plus laid iour de toute la semaine:& iamais ne fut Samedy qu'on ne vit le Soleil.

41. D'où vient qu'vne piece de fer, ou de verre mise parmy le charbon ardant, empesche d'enlourdir la teste?

42. Pourquoy est-ce que tous enfans sont nains:c'est à dire, cours de bras & de iambes, à proportion du corps?

43. D'où vient que la toux s'esmeut, si on touche vn peu auant le dedans de l'oreille:& l'esternuëment, si on pique le nez?

44. Pourquoy se monstrēt plus grands, ceux qui releuent d'vne grande maladie : mesme ayant fait grande abstinence?

45. Contre ceux qui estiment, que c'est signe de santé, d'auoir froid apres le repas.

46. Comment peut causer des opilations, d'estre fort serré de corps?

47. D'où vient que la cuilliere de fer empesche le pois & le ris de cuire?

48. Qui nourrit plus, la chair froide, ou la chaude?

49. Peut on ouyr crier l'enfant, dés le ventre de sa mere?

50. Pourquoy est estimé mauuais laict caillé dans l'estomach, veu que l'on digere bien le caillé & le formage?

51. Est il vray, qu'vne heure de dormir auant minuict, vaut mieux que trois apres?

52. Qui veut estre long temps vieux, faut qu'il commence de bonne heure.

53. Assez fait qui rien ne fait, és maladies perilleuses.

54. La Medecine, & la guerre, se font à l'œil.

55. Pourquoy dit on que les beuueurs d'eau n'ont iamais besoin des pieds d'autruy?

56. Pourquoy dit on, que le vin est de melancholie leuain?

57. De guerir auoir volonté, est partie de la santé.

58. Où il y a & ieunesse, richesse, là il y a maladie à largesse.

59. Est-il vray que durant la famine commune on ait plus de faim, qu'en autre saison, iaçoit que particulierement on n'ait faute de viures?

60. Contre ceux qui conseillent & ordonnent l'acte venerien, contre la grauelle, pierre, & autres maux de reins.

61. S'il y a raison de dire, qu'il ne faut verser de l'eau, en la chambre de celuy, qu'on a taillé pour la pierre?

62. Comment vne femme peut viure sans matrice, aussi bien qu'vn homme sans mentule & genitoires?

63. Du grand abus que l'on commet, en l'absurde vsage de la Mumie faussement appellee?

64. Que les myrobolans ne sont de telle, ne si excellente vertu que le vulgaire les estime?

65. S'il est bon, que les enfans commencent bien tost à manger du pain boully, de la souppe, de la chair, & autres viandes solides?

66. Quelle chair rotie est plus saine, & plus sauoureuse, lardee, bardee, flambee, ou graissee?

67. D'où vient, que les beuueurs d'eaux sont grands mangeurs?

68. S'il est possible de cognoistre par la couleur, saueur, tenacité, ou autres qualitez manifestes, que la terre lemnie & sellee, soit legitime & bonne.

69. Est-il vray, ce que plusieurs femmes soustiennent, que la saignee du iarret fait plus rude la peau, & le teind plus grossier?

70. Que la consequence n'est pas certaine, du foye chaud l'estomach froid: & qu'on accuse souuent à tort le foye, d'estre chaud intemperément?

71. Contre ceux qui iugent estre signe de grande santé, de ne cracher, ou moucher point?

72. Qui est meilleur contre le rheume & catarrhe, de coucher haut ou bas de teste?

73. Erreur de ceux qui disent, le Medecin deuoir tout au malade, & le malade au Medecin rien qu'vn peu d'argent.

74. Pourquoy dit-on, qu'vn bon Medecin est tousiours mauuais, & vn bon homme est mauuais Medecin?

75. D'où vient que ceux guerissent plus aisément de leurs playes, vlceres, ou autres maladies, desquels les taches des linceux ou autres linges s'effacent aisément à la lexiue?

76. Estant vn mesme passage des viandes & des breuuages, vn mesme receptacle, & vne mesme raison ou cause du goust d'iceux, d'où vient qu'on trouue communément meilleur le brouët chaud, & le boire frais: & tant des chairs que des fruicts, les vns sont trouuez meilleurs chauds, les autres froids.

77. Comment peut le salpestre raffraischir l'eau, veu qu'il est chaud, & aisément se conuertit en feu?

78. D'où vient, que sur la mer on a si grand appetit?

79. S'il est vray, qu'vn clistere laxatif puisse ex-

citer au coït : ce que plusieurs disent auoir senty quelquefois?

80. Comment les pucelles peuuent estre suiettes au mal de mere, voire auant leur puberté?

81. Que plusieurs gouuernẽt beaucoup mieux leurs cheuaux, que leurs personnes, dont c'est bien dit, qui veut viure sainement, ait pour soy tel pensement, que de son cheual ou iument.

82. Si les pasles couleurs des filles sont contagieuses, & qu'vne autre les puisse prendre, pour coucher ou se baigner ensemble.

83. Qu'vn estomach debile & froid portera mieux l'eau pure, que le vin verd ou aigre.

84. Pourquoy dit on, que le mouton nous fait enuieillir sur toutes viandes : & que le fromage nous en garde?

85. S'il est vray, que les aigrets ou verjus pochez en l'œil esclarcissent la veuë?

86. Que c'est bien dit, qu'il ne faut toucher aux yeux & aux nez malades, que du coude.

87. Contre ceux qui croient, la douleur de dents reuenir plus forte qu'au parauant, si on iette au feu la dent arrachee : ou que l'on mette sur le sang qu'on en a rendu, de la braise ou des cendres chaudes.

88. Que les choses grasses n'engraissent pas, comme l'on pense.

89. D'où vient que d'vne poullaille noire, le boüillon en est plus blanc? & d'vne chieure noire le laict en est meilleur?

90. Pourquoy est ce, que les personnes blanches sont plus delicates?

91. Qui est plus sain, l'huile ou le beurre?

92. Pourquoy dit on, que le feu est bon en tout tẽps: & s'il est sain de se chauffer?

93. Pourquoy dit-on, faire iambes de vin: & que les cheuaux en vont mieux, quand les cheuaucheurs ont bien beu?

94. D'où vient qu'on pense plus à ieun, que apres le repas,

repas,& mort que vif?

95. Si c'est estre bon compaignon, que d'auoir tousiours vn boyau vuide pour ses amis.

96. S'il est vray, que le coït soit dangereux, au coït de la Lune.

97. Est-il vray, que les gras & les bossus viuent moins que les autres, & ceux qui ont les dents cler semees, & les genoux pointus?

98. Est-il vray, que morte la beste, son venin est mort aussi?

99. Doù vient, que les petits sont communément plus coleres que les grans, & ont volontiers plus d'esprit?

100. Si la fumee de la chandelle ou lampe estainte fait deuenir ladre: & si elle peut faire auorter vne femme.

101. Doù vient que l'eau du puits deuient meilleure, si on y iette des petits poissons?

102. S'il est possible, que l'homme exerce l'acte venerien, dans le bain chaud ou froid: & que la femme conçoiue du bain auquel l'homme ait spermatisé.

103. Est ce bon signe, quand vn malade s'amaigrit fort, & dés le commencement de sa maladie?

104. Peut on cognoistre, si vn homme est puceau?

105. Est-il vray, que si vne femme enceinte porte vn enfant à baptesme, bien tost mourra, ou cest enfant, ou celuy qu'elle a dans le ventre?

106. Si celle qui a fait des gemeaux, peut guerir de la desnoüeure, comme l'on dit: & si le septiéme enfant masle guerit des escroüelles, tant qu'il est puceau.

107. D'où vient, que les vns se portent mieux en hyuer, les autres en Esté: & que l'on en graisse plus en hyuer?

108. Pourquoy est ce, que d'auoir beu, on chante mieux?

109. S'il est vray, que l'argent & le pain ne donnent ou apportent iamais la peste.

110. Qui bien mange, fiante & dort, ne doit auoir

peur de la mort.

111. Des Polognois malades, voire à l'extrémité, qui se leuent & vestent, à l'heure que les Medecins les doiuent visiter.

112. Si les bouches enleuees, ou entamees, denotent que le mal s'en va.

113. Pourquoy est-ce, que communément chacun obserue ce qu'il a mouché, & non pas les autres excremens : si ce n'est parauenture quelque melancolique?

114. Par où faut il entamer l'œuf par la pointe, le gros bout, ou le milieu?

115. Faut-il boire à chaque œuf vne fois, ou d'auantage?

116. Est-il plus sain, de se faire tondre le premier Mardi de Mars, qu'vn autre iour dudit mois, ou d'vn autre mois.

117. Qui moins en fait, trompe son compagnon.

118. On ne s'enyure pas volontiers de son vin.

119. Qui peu mange, prou mange : & qui prou mange, peu mange.

120. Comment se peut-on morfondre par les yeux, par le nez, la bouche, & les oreilles.

121. S'il est vray, que ceux qui ont esté taillez à cause de l'hernie, ne peuuent depuis engendrer.

122. Pourquoy dit-on, qui ne peut manger qu'il boiue.

123. Est-il vray, que les bains naturels ne valent rien, ou qu'ils sont dommageables, à ceux qui ont eu la verole.

## CATALANS.

Qui mingeo porc, mingeo sa mort.
2 Dono capon, es touiours de seson.
3 Qui non ha lou ventre dur, non pot dormir segur.
4 Entre la merdo, & lou pis, se nourris lou bel fils.
5 Non faïs iamais Kiou, de ta bouco.
6 Assais fay, qui ren non fay
7 Qui non flouris, non grano.
8 Qui se vay dormir en sed, se leuo en santad.
9 En Iun, & en Iullet, ne fenno ne caulet.

## ESPAGNOLS.

Vna azeintuna es de oro, la dos es de plata, la terzera de plomo, la quarta es de hierro.

## ITALIENS.

1 Salata ben salata, poco aceto, & ben ogliata.
2 Vesti caldo, mangia poco, beue assai, & viueray.
3 Vegliar à la Luna, & dormir al Sole, non fa ne prò ne honore.
4 Per tutto April, no te discuprir.
5 Da sancto Luc a, metti la man in bocca.
6 Bon vino, cattiua testa, & fauola longa.
7 Vin de fiasco, la matina buono, la seru guasto.
8 El pesce guast à l'acqua, la carne l'acconcia.
9 Chi non se gouuerna vn anno, é cinque anni dappoi senza allegressa.
10 Chi mal cena, peggio inghiotisse.

11 *Chi non fa comme fa l'occa, la sua vita e triste & poca.*

12 *Frommaggio, pere, & pan, sonno pasto da vilan: formmaggio, pan, & pere, son pasto da cavagliere.*

13 *Bisogna vn matto, e vn savio, a tagliar del frommaggio.*

14 *El pan sutto, fa diventar muto.*

15 *El vino à la sauor, & il pan al color.*

16 *Chi mangia el cauolo, e lascia il brodo, piglia il cattiuo, e lascia il buono.*

17 *Tre cose buone fa la zouppa: fa patire, fa dormire, & fa la gaingia rossa.*

18 *Chi vuol esser bene vna settimana r lauise la testa: chi vn mese, amazzi el porco: chi vn anno, tolga moglie: chi sempre mai, si faccia prete.*

19 *A mal mortal ne medico, ne medecina val.*

20 *Ad ogni cosa remedio, excetto a la morte.*

21 *Chi va piano, va sano: & chi e sano, va lontano.*

22 *La mano al petto, la gamba al letto.*

23 *El maggior fastidio ch'habbia vn vecchio, e di non cagar tenero.*

24 *Chi va al letto senza cena, tutta la notte si dimena.*

25 *Vn pasto buono, vn triste, e vn mezano, mantiene l'huomo sano.*

26 *Chi fa quel fatto troppo, scola i fageoli: & chi nol fa, non ha figliuoli.*

27 *Chi lo fa quanto ei puol, nol fa quando ei vuol: & chi piu lo fa, manco lo fa.*

28 *Chi mangia carne e pesce, la vita gli rincresce.*

29 Vino amaro, tien lo caro
30 A tauola non s'inuecchia.

## LATINS.

1 A pane biscocto, à medico indocto, à fulgure & tempestate, defende nos Domine.

2 Caseus laudatur non albus, nec argus, nec Magdalenus.

3 Ala mala, coxa noxa, cropion dubium, collum remota pelle bonum.

4 Vinum lymphatum, cito potatum, generat lepram.

5 Summa medicina est, nunquam vti medicina.

6 De caseo barcam, de pane bartolomæam.



# A TRES VERTVEVX ET VENERABLE SEIGNEVR,

## M. ESTIENNE DE RATE, *Conseiller du Roy, & General en la souueraine Cour des Aydes, à Montpellier, Iean Imbert compagnon Apoticaire, Salut.*

MONSIEVR, i'ay fait comme le Cinge du Medecin de Montpellier, duquel M. IOVBERT fait le conte en son traité du Ris. Ce Cinge voyant que tous les seruiteurs du Medecin, estant à l'article de la mort, desroboyent l'argent & autres meubles, il se va saisir du chapperon doctoral. Ainsi quand i'ay veu que M. Cabrol d'vn costé, & Beauchastel de l'autre, faisoyent imprimer quelques chapitres & roolles des Erreurs populaires dudit sieur IOVBERT, à la desrobee (comme ils confessent eux mesmes libremẽt) i'ay pensé d'en faire autant de quelques petits cayers que i'ay peu crocheter, concernans les remedes translatez ou metaphoriques, & ceux que il nomme extrauagãs. Desquels i'auois tousiours esté fort curieux, & il m'auoit fait cest honneur de les me communiquer autrefois. I'ay trouué parmy cela vne liasse de certaines phrases & locutions vulgaires, touchant les maladies, & autres propos de la Medecine: où il recerche les sources de ces termes. Item, quelques propos fabuleux desquels le peuple est en erreur. Ie mets tout en lumiere, sçachant qu'autant crie mal batu que bien batu. Aussi tost aura-il pardonné à trois

Liu. 3. ch. 14.

qu'à deux. Nous passerons tous soubs vne mesme grace. Pour mon regard, ie n'en fais aucun doubte, sçachant le credit que vous auez enuers M. Ioubert, vostre singulier amy, & affectionné seruiteur : comme il se dit par tout, & en public & en priué. Donques ie vous donne & dedie ma part du butin: vous suppliant, Monsieur, l'accepter de bon cœur, & de croire que ie pense m'estre addressé à celuy, qui me pourra bien remettre en bonne grace, si besoin est : me recommandant treshumblement à la vostre.

*De Paris, ce 20. de Feurier.* 1579.

# SOMMAIRE DE CE QVI EST TRAITE' EN ceste suitte.

*Explication de quelques Phrases & mots Vulgaires touchant les maladies, principalement.*



1 Fleurs, flux, flux menstrual, mois, menstrues, perdement, Rhodais, chemise doit auoir, cas, malade, male semaine, temps, cardinal, marquis.
2 Auorter, affouler, blesser, dessarrier, gaster.
3 Des-merdiat, des-antourat, des-ourat.
4 Retaillat.
5 Mal de maire.
6 Dysanterie, eprensas, seintegue, caquesangue.
7 Nephritique, phrenetique, colique véteuse, nephritique & pierreuse.
8 Colique, mascion, colique d'estomach.
9 Goutte, descente, rheume, catarrhe, goutte naturelle.
10 Sciatique.
11 Squinance, morceau d'Adam.
12 Noli me tangere.
13 Saigner du nez.
14 Migraine.
15 Lunatic, & tenir de la Lune.
16 Mal caduc, mau de terre, mal S. Iean, mau de las passeras, haut mal.
17 Mau-loubet.
18 La male bosse.
19 Escannar.
20 Aualisque, Esuanouyr, Spasme, Pasmaison.
21 Desieuner, Boire, Ressiner, Goutter, Soupper.

21 Grasse matinee.
23 Penser vn malade.

## *Remedes Metaphoriques & extrauagans.*

1 Pour la multiplication de semence, & la fecondité.
2 Pour enfanter plus aisément, & pour empescher l'auortissement.
3 Pour rompre la pierre dans le corps.
4 Contraire à la memoire.

## *Des remedes superstitieux ou vains, & ceremonieux.*

1 Pour arrester tout flux de sang.
2 Contre la iaunisse.
3 Contre la goutte grampe.
4 Pour faire plustost sortir les dents aux petits enfans.
5 Pour ne vomir point sur mer.
6 A faire perdre le laict.
7 Contre toute fieure.
8 Contre la fieure quarte.
9 Pour faire perdre les verruës.
10 Pour guerir de l'hydropisie.
11 Contre le masclon.
12 Contre le mal de mere.
13 Coniuration de l'amarri.

## *Propos fabuleux.*

1 De la Vipere.
2 Du Bieure, dit Castor.
3 De la Salamandre.
4 De l'Ours.

## *Deux Paradoxes de M. Ioubert, traduits par Isaac son fils.*

1 Quelles poisons ne peuuent estre baillees à certain iour, ne faire mourir à certain temps.
2 Qu'il y a raison, que quelques vns puissent viure sans manger, durant plusieurs iours & annees.

# EXPLICATION DE QVELQVES PHRASES ET MOTS *vulgaires, touchant les maladies, principalement.*

1. *Fleurs, Flux, Flux menstrual, Mois, Menstrues, Perdement, Rhodais, Chemise, Doit auoir, Son cas, Malade, Male semaine, Temps, Cardinal, Marquis.*

Fleurs. LEs *Fleurs* d'vne femme, sont dites à la similitude des plantes qui fleurissent communément, auant que produire leur fruict. Car les femmes qui sont pour auoir fruict (ainsi appellons nous vulgairement, l'enfant qui est dans la matrice, comme d'vne grosse) doiuent tant abonder au sang, qu'il verse par fois, tesmoignant qu'vn autre corps en pourroit bien estre nourri. Quand on void ce flux, on dit que la femme a ses fleurs, & elle promet fruict, si elle vient à la conionction. Et au contraire on dit, de celles qui n'ont ce perdement (& par consequent sont steriles) *qui non flouris, non grane.* Car aussi les plantes qui ne fleurissent iamais, comme la feugere, & les herbes capillaires, iamais ne portent graine ou semence: dont elles sont nommees des Grecs *Agones.* Peut estre aussi
Flux. qu'on dit fleurs, d'vn mot corrompu pour dire *Flux.* Car le sang fluë & se verse en dehors. Mais aussi on dit, le
Flux menstrual. flux de la femme, & le *Flux menstrual*: parce qu'il fluë tous les mois, si la femme est bien disposee. Par mesme
Moys. raison on l'appelle aussi absoluëment, les *Moys* de la femme, ou les *Menstrues*, en suppleant ce mot de purga-

tions. Il y en a qui appellent cela *Perdement*, d'autant que c'est vn sang qui se perd, & ne profite à rien. Le populace de Languedoc dit en jaserie, *Elle est de Rhodais* (qui est la principale ville du païs de Rouërgue) pour signifier que la femme a ce perdement. Et ie pense que c'est vn mot retenu du Grec, *Rhein*, qui veut dire fluer. Duquel aussi la rose est dite *Rhodon*, à cause de la grand odeur qui en deflue & sort. Ou parauanture on dit, estre de *Rhodais*, parce que le terroir d'alentour de ladite ville est communément rouge. On dit plus honnestement, elle a sa *Chemise*, en suppleant ces mots, *tachee de sang*. Item, elle a ce que *Doit auoir* vne femme. Car cela est naturel à la femme, & ne se peut bien porter, ne porter des enfans, qu'elle n'ait ceste purgation naturelle & spontanee. Les autres disent, auoir *son cas*. D'autres disent, elle est *Malade*: combien que ce flux ordinaire, quand il est moderé, ne soit au nombre des maladies, non pas mesmes des affections contre nature: mais parce que les femmes se sentent plus faschees durant ceste purgation, que deuant ou apres, elles se disent honnestemẽt (pour couurir ceste infirmité, ou necessité naturelle) estre malades. Pour cela mesme on dit, auoir sa *Malesemaine*: d'autant que cela va par semaines, comme la Lune à plusieurs femmes, telle purgation ne dure gueres moins d'vne semaine. A cela mesme reuient ce qu'on dit, elle a son *temps*: comme si on disoit: Elle est au terme de sa purgation. Les autres disent auoir son *Cardinal*, pour la couleur rouge: & les autres son *Marquis*, d'autant que cela marque les chemises & linceux.

*Perdemẽt* *Rhodais.* *Chemise* *Doit auoir.* *Son cas.* *Malade.* *Male semaine.* *Temps.* *Cardinal* *Marquis*

## 2. *Auorter, Affouler, Blesser, Dessarrier, Gaster.*



Vorter, est du mot latin *Aborter*, qui signifie preuenir la naissance, ou maturité limitee de Nature: ou priuer l'enfant de son *Ortus*, & legitime naissance. Nostre vulgaire dit, *Fouler*, & *Affouler*, le mal qui est de contusion: comme par cheute,

coup de baston, de pierre, ou autre coup orbe. Et d'autant que telle est la plus commune cause de l'auortissement, on dit *s'affouler*, pour auorter. De mesme est ce qu'on dit en France, *Blesser*: car il semble qu'vne femme est blessee & nauree, quand elle auorte: d'autant qu'elle a beaucoup de mal, & perd beaucoup de sang, par vn moyen côtre nature. En autre païs on dit, *Desarrier*, quasi desserrer le ventre, qui estoit serré, clos & tendu: maintenant il lasche & se desbande mal à propos. Les autres disent *gaster*, comme de toute autre chose qui ne vient à aucun profit.

*Affouler.* *Blesser.* *Desfarrier.* *Gaster.*

### 3. *Desuerdiat, Desantourat, Desourat, Desflorer.*

ON dit cela des plantes, & metaphoriquement des filles qu'on depucelle trop ieunes. Aux plantes *Desuerdiat*, & quand on cueilt leurs fleurs ou fruicts mal à propos : ou quand on les contraint par fumier, chaux, ou eau chaude, de porter auant leur saison. Dôt elles acheuent bien tost leur vie, & ne gardent longuement leur verdeur, vigueur, & gaillardise. Cela est proprement desuerdiat: comme on diroit, *Deuerdir*, ou priuer de sa verdure. Semblablement *Desantorat*, est dit d'vn mot Grec, *Anthos*, qui signifie fleur : comme si on vouloit dire, *Desanthorat*, priué de sa fleur, & tel qui ne portera point de fruict. Ainsi on dit, *Desflorer* vne fille: c'est luy oster son pucellage, & sur tout quand l'aage n'y est competant. Dont elle n'est depuis si vtile en mariage: comme i'ay remonstré à la fin du second chapitre du second liure des Erreurs populaires. Ainsi les fruicts cueillis auant leur maturité, ne sont de si longue duree, & se flestrissent plus que les autres. Quelques vns appellent cela *Desourat*, qui est comme preuenir *L'eure*: c'est à dire cueillir auant heure.

*Desuerdiat.* *Desantorat.* *Desflorer.* *Desourat.*

## Retaillat.

C'Est vn Iuif, ou vn Turc, qui a quitté sa religion: que les siens nomment depuis *Retaillat*, comme nous disons *Reuolté* : mais c'est en autre sens, & pour autre occasion. Sçauoir est, que le Iuif & le Turc, ayãt esté circoncis, quittant depuis ce party-là, & desirant n'en auoir plus la marque, il se fait recouurir la teste du membre viril. C'est vne chirurgie enseignee de Paul Æginete, & autres bons auteurs Grecs & Arabes, pour contrefaire vn prepuce. Il faut inciser la peau du membre viril, cõtre sa racine, tout à l'entour. Quãd elle a ainsi perdu sa continuité, on la tire de peu à peu embas (comme on despouille vn baston de saule, pour faire vne trompe) iusques à tant que la teste en est couuerte. Puis vers la racine, là où mãque autant de peau, on fait vne cicatrice qui tient sa place. Voila commẽt il est *Retaillé* : c'est à dire, vn autrefois, ou derechef taillé. Car on le tailla premierement quand on le circoncit: & depuis on le retaille, pour couurir le defaut du prepuce. Le Latin l'appelle *Recutit*, comme ayant recouuert sa peau, qu'on nomme *auant-peau*.

**Retaillat** **Recutit.**

## Mal de Mere.

C'Est ce que les Medecins appellent, Suffocation de matrice : quand l'amarry ou matrice (qu'on appelle aussi mere, d'autant qu'elle produit les enfans: comme la terre est nommee, la mere commune de tous) s'enfle de quelque vent ou vapeur, & presse tant ses parties voisines, que les boyaux comprimans de mesme le diaphragme & la poitrine, il s'ensuit vne suffocation. Dont le col de la femme quelquefois engrossit, & s'enfle euidemment : autrefois sans apparence externe, elle suffoque & perd la respiration pour quelque temps, auecques la parole. Aucunefois tous les sentimens & mouuemens luy defaillent, com-

me en l'Apoplexie. Mais il y en a au contraire, qui crient, & rient, & ne font que parler.

## 6. *Dysanterie, Eprensas, Seintegne, Cague-sangue.*

*Dysanterie.* LA *Dysanterie*, est vne douleur de ventre, à raison des boyaux escorchez par dedans, tellement qu'il en sort des raclures, & du sang, quelque fois de la bouë, ou pus. C'est vne douleur trescruelle, qui inuite souuent d'aller à selle, & on n'y peut rien faire, ou bien peu. Dont le malade s'espraint fort : & de là on appelle ce *Eprensas.* mal en Dauphiné, *Eprensas*, & en Gascongne, *Espremason*. *Espremazon.* En Languedoc est nommé *Seintegne*, du mot Grec *Dysentere*: *Seintegne* qui signifie propremẽt, difficulté de boyaux: c'est à dire, que les boyaux ont difficulté, peine & trauail en leur action. *Caga-sangue.* L'Italien appelle ce mal, *Cagasangue*: & en fait imprecation, comme du *Cancaro*, & della *Ghiandozza*: c'est à dire, du Chancre & de la peste: cõme le François, de la fieure quarteine.

## 7. *Nephritique, Phrenetique, Colique venteuse, nephritique, & pierreuse.*

*Nephritique.* NEphritique est douleur renale. Car en Grec le rognon est dit *Nephros*. Quelques vns equiuoquent, disans *Phrenetique* (qui signifie resuerie & folie, à cause de l'inflammation du cerueau) pour *Nephritique*. Ceste douleur de reins procede communément des pierres (dites calculs) ou gros sablon & grauier, engendré aux *Colique.* rognons. Plusieurs abusans du mot de *Colique*, font ceste distinction que l'vne est venteuse, & l'autre Nephritique ou renale. *Colique venteuse* C'est bien proprement dit, *Colique venteuse*, encor que tousiours elle ne soit de pur vent) mais non pas *Nephritique*. *Colique Nephritique.* Car ce sont appellations prises des parties, & non de la cause du mal. Dont colique est mal de boyau, & nephritique de rognon. Et en disant colique nephritique, c'est autant que si on disoit,

mal de boyau au rognon. Les autres disent, Colique pierreuse : voulans par ce mot de Colique, entendre toute douleur de vêtre, en quelque endroit que ce soit. Il est bien vray, qu'il y a des douleurs coliques (c'est à dire, du boyau nommé *Colon*) prouenantes de pierre, engendree dans le boyau : comme les anciens tesmoignent, & nous l'auons veu de nostre temps. Mais ceux qui parlent de la façon susdite, l'entendent autrement. Car ils veulent, que *Colique pierreuse*, soit douleur à cause de la pierre, qui est au rognon. *Colique pierreuse*

## 8. *Colique, Masclon, Colique d'estomach.*

IL y a vn des plus grands boyaux, qui se nõme Colõ: & parce qu'il est plus suiet à douleurs, qu'autre boyau qui soit, on appelle vulgairemẽt *Colique*, toute douleur de ventre, encor qu'elle ne soit à l'intestin Colon. En quelques païs on l'appelle *Masclon*: d'autãt que les masles (qu'on dit *mascles*) y sont plus suiets, que les femelles: lesquelles ont par cõtre, la subiection au mal de mere, qui est leur Colique selon le vulgaire. Car tout mal de ventre aux femmes, est de la mere, & aux hommes du masclon, selon leur aduis. On dit aussi improprement, *Colique d'estomach*, parce q̃ la douleur est en l'estomach, semblable à celle du colon, son prochain voisin. *Colique.* *Masclon.* *Colique d'estomach.*

## 9. *Goutte, Dessente, Rheume, Catarrhe, Goutte naturelle.*

GOutte est le mal des iointures, auec inflammation, que les Grecs nomment *Arthritis*, du mot *Arthron*, qui signifie article ou iointure, c'est à dire, conionction de deux os pour le moins. La tumeur ou inflammation douloureuse, se fait par fluxion des humeurs, qui decoulent à ces parties là goutte à goutte : & pourtant le mal a esté nommé *Goutte*. Il y en a qui l'appellent *Dessente* pour le commencement, ou *Rheume*, ou *Catarrhe* : d'autant que le nom de *Goutte* est fort *Goutte.* *Dessente.* *Rheume.* *Catarrhe*

Goutte naturelle

odieux, sur tout à ieunes gens. Quelquefois on dit, *Goutte naturelle*, pour faire entendre la commune, & qui est le plus souuent hereditaire : à la difference des Gouttes de la grosse verolle, que chacun acquiert pour soy: combien quelles puissent venir aux heritiers.

## 10. *Sciatique.*

C'Est vn mot corrompu, pour dire *Ischiatique* : qui signifie la goutte en la hâche, dite en Grec *Ischiō* là où la cuisse s'emboëte, & a son mouuement de la partie superieure. De là est dite *Ischias*, en Grec, la goutte de ceste iointure: des vulgaires Medecins *Ischiatique*, passion: du peuple ignorant *Sciatique*.

## 11. *Squinance, morceau d'Adam.*

Cynāche. Synāche. Squināce. Morceau d'Adam.

SQuinance est vne inflammation au gosier, enuiron le larynx (qu'on dit vulgairement le *morceau d'Adā*) laquelle estrangle & suffoque le patient. Les Grecs la nomment *Cynanche*, & *Synanche*, qui signifient lacet ou licol, à estrangler vn chien, ou autre animal. Dequoy on a prins ce mot corrompu de *Squinance*, pour dire *Synanche*. Quant au *morceau d'Adam*, c'est la teste de la gargamelle, composee de trois cartilages ou tendrons : laquelle est fort prominante à quelques vns. A tous elle est bien maniable, & parce qu'on la trouue dure & ronde, les bonnes gens disent, que c'est le morceau de la pomme, qu'Adam ne voulut aualer, se repentant dés aussi tost qu'il l'eust au gosier, & la retenant auec la main, dont elle s'arresta là : & depuis en est demeuree la marque au mesme endroit à ses successeurs. Mais si cela estoit vray, les femmes n'auroient cela mesmes comme elles ont toutes : & quelques vnes plus apparent, qu'il n'est à plusieurs hommes.

12. Noli

10. *Noli me tangere.*

ON appelle ainsi le chancre au visage, d'autant qu'il ne le faut traiter tant soit peu rudement, parce qu'on l'empireroit. Il en est de mesme du chancre des autres parties : mais au visage on l'estime plus dangereux, à cause de la beauté qui en diminue : & pour le danger imminent, à cause du cerueau qui en est fort voisin, dequoy la mort s'en peut ensuyure.

13. *Saigner du nez.*

ON dit volontiers cela, de celuy qui est failli de cœur : comme ayant entrepris ou promis quelque chose, laquelle il n'a courage de tenir ou executer. On dit, *il saigne du nez, ou il a saigné du nez.* C'est que la saignee affoiblit le cœur, quand elle est copieuse. Car les forces consistent au sang & aux esprits, qui se perdent ensemblement : & de ceste perte, le cœur estant refroidi, deuient craintif, & on n'ose entreprendre ou executer, ce où l'on void quelque peu de danger.

14. *Migraine.*

C'Est la douleur d'vne moitié de la teste : mot corrompu de grec *Hemicranie*, qui signifie demy-test. On a dit premierement, en corrompant le mot, *Micranie*, puis *Migranie*, & puis *Migraine:* qui signifie vne grenade en Languedoc: fruict ainsi nommé, pour la pluralité des grains, excellens à rafraischir & desalterer. Il y a vn des Royaumes d'Espagne qui en porte le nõ: ou bien, ce fruict a prins son nom de là.

15. *Lunatic, & tenir de la Lune.*

LEs Grecs nomment *Seleniaques* (c'est de mot à mot, *Lunatics*) ceux qui au defaut de la Lune sont esga-

rez de leur sens. Et mesmes tous maux qui suyuent fort euidemment le cours, & les faces de la Lune, sont dits, *Seleniaques*. Comme le mal caduc, dit en Grec Epilepsie, & quelque espece de folie, dite Melancholie. Ainsi dit on communément, que les femmes tiennent de la Lune, d'autant que la Lune definit les mois : & les femmes se purgent tous les mois. Dont leur purgation est dite *Mois*, & *Menstrue*. Puis donc qu'elles sont regies & conduites de la Lune, on dit qu'elles *en tiennent*, suppleez (afin de sauuer leur honneur) le principal poinct de leur santé, est de la fecondité. Autrement on dit, *Tenir de la Lune*, pour dire estre inconstant & variable, comme la Lune, qui change tous les iours de face. Ce qu'on attribue volontiers au sexe feminin: toutesfois c'est vn reproche d'honneur, entant que cela procede d'vne grande pureté & simplicité de matiere, qui rend les femmes legeres & muables, comme le ciel. Dequoy ie loue leur condition, contre l'opinion vulgaire, en mes Erreurs populaires.

*Tenir de la Lune.*

*Au chap. 6. par. 2.*

### 16. *Mal caduc, Mau de terre, Mal S. Iean, Mau de las passeras, Haut-mal.*

C'Est le mal qu'on dit en Grec *Epilepsie* : lequel mot signifie, surprise ou retention de tous les sentimens. Dont il aduient que l'homme chet à terre, s'il n'est soustenu. Car il perd tout à vn coup la veuë, l'ouye & autres sentimens, comme par vne sincope, vulgairement dite *Euanouyssement* : ou comme par vn Apoplexie. Mais il y a grand difference : en ce que par l'apoplexie, & par la syncope, il n'y a non plus de mouuement, que de sentiment : & en l'epilepsie, le corps se demene fort roidement, trauaillé de conuulsion, en Grec dit *Spasme*. On l'appelle *Mal caduc*, de tomber & choir à terre: Comme vn homme fort vieux, & dit caduc, quand il est courbé inclinant vers la terre, & qu'il a (comme on dit vulgairement) vn pied dans la fosse. Pour mesme raison (à mon aduis) on appelle ce mal

*Mal caduc.*

en Languedoc, *Mau de terre* à cause qu'il iette par terre celuy qui en est atteint pour robuste qu'il soit: comme si on luy auoit donné vn coup de masse sur la teste. On le nomme aussi *Mal de S. Iean*, pource (parauanture) que la teste de saint Iean Baptiste cheut à terre, quand il fut decapité, puis mise dans vn plat, à l'appetit d'Herodias. En Gascogne on l'appelle *lou mau de las passeras*, c'est à dire des passereaux: d'autant que les moineaux y sont fort suiets. Le commun des François l'appelle *Haut-mal*, pour sa grandeur & vehemence: ou pour les susdites raisons, qu'il fait tomber l'homme de son haut.

*Mau de terre.* *Mal de S. Ian.* *Mau de las passeras.* *Haut-mal.*

### 17. *Mau-loubet.*

C'Est vne des imprecations du vulgaire de Languedoc, comme le susdit *Mau de terre*. Ie pense que ils signifient le loup, qui est vn chancre vlceré aux cuisses & aux iambes (mal incurable de vraye cure, sinon par extirpation) comme celuy du visage est dit, *Noli me tangere*. Et en diminutif ils l'appellent *loubet*, qui signifie petit loup. Car ils disent *loub, loube, loubet*, pour loup, louue, & loueton.

### 18. *La male bosse, la Ghiandozza.*

C'Est vne troisiéme imprecation du mesme pays, qui signifie la peste: sçauoir est, la tumeur ou bosse pestilentiale, laquelle (sans doute) est male & mortelle. Ainsi les Italiens (comme dessus auons noté) disent *La ghiandozza*, par imprecation. Car la peste proprement dite, & vne bosse ou tumeur & enfleure en quelque glande (*ghiande* en Italien) de celles qui sont au col, aux aisselles, & aux aisnes.

*Ghiandozza.*

### 19. *Escannat.*

C*Anne* est la gargamelle, ou le sifflet par ou nous respirons. Ceux qu'on estouffe & estrangle, sont

priuez de leur canne : & par consequent ils sont *Escannez*, que le Languedogeois (amy des S S) prononce *Escannats*.

## 20. *Aualisque, Euanoyr, Spasme, Pasmaison.*

AValir en Languedogeois, est se perdre & disparoir, de sorte qu'on ne le void plus, comme si le diable l'auoit emporté, ou qu'il fut abismé. Nostre vulgaire de Montpellier, a ce mot fort frequent en la bouche, & le dit quelquefois en risee & familierement. On le peut dire en François *Euanoyr*, signifiant se perdre en l'air, & au vent: comme quand on dit, cela *s'esuanoyt*, & ne sçait on qu'il deuient. Mais autre chose est *Euanoyr*, qu'on dit autrement tomber en *Pasmaison*. C'est quand soudain toutes forces defaillent, que nous disons en terme grec *Syncopiser*. Spasme est vn autre mal, duquel l'epilepsie est espece : mais on abuse vulgairement dudit mot, pour denoter l'esuanoüissement & foiblesse de cœur.

*Euanoyr.* *Pasmaison.* *Spasme.*

## 21. *Desieuner, Boire, Resiner, Gouter, Souper, Dementir.*

DEsieuner, est proprement rompre le ieusne. Car on est à ieun iusques au premier morceau que l'on mange: & la syllabe *De*, est ici priuatiue, comme en *Dedire, Demordre, Defaire, Dedier, Denouer, Desalterer, Desopiler, Desenyurer, Deployer, Desenyurer, Demembrer, Demeubler, Depriser, Desobeyr, Debrider, Desengager, Deshonorer, Dechausser, Debander, Detendre, Decrouter, Decrouller, Deserrer, Decoudre, Decouurir*, & semblables. Ainsi *Dementir*, est oster la menterie : comme quand quelqu'vn ment, & vous luy dites qu'il a menti, c'est *Dementir*, qui signifie oster ou se priuer, exempter & vindiquer de la menterie. Ainsi est *Desieuner*, priuation de ieusne. Dont ceux-là abusent fort du mot, qui disent, i'ay desieuné auiourd'huy deux fois, trois fois, &c. Car

*Desieuner.* *Demētir.*

on ne peut desieuner (qui est à dire, rompre le ieusne) qu'vne fois le iour: & c'est au premier morceau. Car on n'est plus à ieun, pour peu qu'on ait mangé. Que les autres repas soyent appelez comme on voudra, le premier sera tousiours le desieuner, quand ce seroit bien a midi, voire au soir: & lors on dira: I'ay ieusné iusques au soir. Et si on ne fait que deux repas, qu'on appelle Disner & Souper, le disner est vrayement desieuner. Si on en fait trois, le premier estant au matin, s'appellera Desieuner: & le second, Disner. Mais si le premier est assez tard, on le nommera Disner, le secõd sera le Gouter, ou Ressiner, & le tiers, Souper. Lequel semble estre dit de la Souppe, que l'on mangeoit au soir, plus qu'à autre heure. Gouter est dit de sa petitesse: d'autant que c'est comme vn collation, en laquelle on gouste & taste quelque fruict, ou l'on ne fait que boire, auec vn morceau de pain. Le boire absoluemēt est dit pour le Desieuner à cause que les Anciens, autheurs de ce repas, ne faisoient que tremper du pain au vin pur, & beuuoyent cela, qu'on disoit *Acratisma*. Ainsi en Languedoc, on n'vse que du mot Boire, pour le premier repas, que les François appellent Desieuner: & le mot Desieuner est prins tout au contraire, pour dire, Ieusner & abstenir. Ainsi l'Italien dit, *Io son digiuno*, pour dire, Ie suis à ieun.

Souper.

Gouster.

Boire.

## 22. *Grasse matinee.*

LE matin, n'est ne gras, ne maigre: toutesfois on dit communément, Dormir *La grasse matinee*, parce que le dormir du matin engraisse fort. Car, comme ainsi soit, que la premiere coction (action du ventricule) est plus tardiue la nuict & en dormant, que n'est pas le iour & en veillant: & que le dormir fauorit plus la seconde concoction, qui est generatiue du sang, duquel (estant plus copieux & doux) prouient la graisse: il est certain, que le dormir tard, comme la matinee, engraisse & fait l'embonpoint. Dequoy sont commu-

nément priuez les grans estudians, qui sont fort matiniers: parce que l'aube est amie des Muses.

## 23. *Penser vn malade.*

C'Est vne phrase & façon de parler vulgaire, pour dire, aduiser, pouruoir, & instituer ce qu'il faut au malade, & de fait y mettre la main, si la Chirurgie y a lieu. Ainsi dit-on, penser les cheuaux: qui n'est pas les imaginer, & auoir en pensee ou cogitation, ains les estriller, frotter, bouchõner, nettoyer leurs pieds, donner à manger & à boire, leur faire bonne littiere, &c. C'est donc vn soin & pensement auec effect, de ce qui est necessaire au malade, quand les Medecins ou Chirurgiens le pensent: comme si on disoit, pense au malade, & pouruoit à ce qui luy faut.



# REMEDES METAPHORIQVES ET extrauagans.

## 1. *Pour la multiplication de semence, & la fecondité,*

ON tient, que l'vsage du poisson engẽdre beaucoup de semence. Il faudroit donc, qu'il nourrit mieux que la chair : car la semence n'est que superfluité de bonne nourriture. Il est bien vray, que l'vsage du poisson excite plus au coït, d'autant que la semence qui en prouient, est plus sereuse ou aigueuse, & piquante : dont elle solicite la vertu expultrice. Et de cela on peut estre abusé, cõme si le poisson faisoit à la multiplication de la semence, telle qui ne pecha sinon en quantité. Peut estre aussi, que l'abus vient, de ce qu'on voit les poissons plus feconds sans comparaison qu'autre sorte d'animaux: tesmoin l'infinité des œufs qu'ils produisent. Dont quelqu'vn s'est peu persuader, que le manger du poisson, fait en nous semblable habilité, ou aptitude. Pour ceste raison aucuns recommandent fort la Carpe ( mais sur tout la langue, comme partie plus friande ) pour deuenir plus gaillard à l'acte venerien, & faire beaucoup d'enfans: d'autant que la Carpe fait des œufs cinq ou six fois l'annee, & tousiours vne infinité. Mais il faut entendre l'abus de la translation; C'est qu'il ne s'ensuit pas, si vn animal est fort fecond, que pour en manger l'homme deuienne tel : ains pour cest effect il conuient vser des viandes qui nourrissant beaucoup, pour engendrer quantité de loüable semence. Ainsi ( parauanture ) est-il de ce qu'on escrit, que de manger des moineaux ou passereaux l'homme est plus gaillard

à l'amour, parce que le moineau est fort paillard. Mais il faut (a mon aduis) que ce soit des ieunes, qui n'ont encor fait folie de leur corps. Autrement, comme les passereaux viuent fort peu, il faudroit aussi dire, que l'homme vsant de moineaux abregeroit sa vie, d'autant que le moineau l'a fort courte. Et au contraire, qui mangeroit des corbeaux, des corneilles, & des cerfs, viuroit infiniement. Car on dit, que le corbeau peut viure trois cens ans, la corneille neuf aages d'hôme: & qu'on a veu Cerf qui auoit vescu cinq ou six cés ans. Par semblable raison, qui voudroit deuenir fort agile & dispos, il deuroit manger des Cinges. A ce propos, il me souuient d'vne Dame, qui repliqua de fort bonne grace, à vn Medecin, lequel auoit ordonné à son mary l'vsage du laict de Chieure, pour deux ou trois mois: & quoy, Monsieur? on dit que ceux qui en vsent longuement, deuiennent si remuans, qu'ils ne sont que sauter, danser, monter & courir, tellement que on ne les peut tenir en vn lieu. Mon mari n'a pas faute de cela: & ie ne voudrois pas qu'il eut plus de gaillardise. On dit aussi, qu'il y auoit vne fille à Paris, laquelle pour auoir tousiours esté nourrie d'vne Chieure, tousiours vouloit grimper, & sauteler.

### 2. *Pour enfanter plus aisément, & pour empescher l'auortissement.*

Nos femmes appliquent à l'vne des cuisses (selon qu'elles pensent l'enfant estre masle ou femelle) ou à toutes deux, pour ne faillir point, vn aymant, quand la femme est au trauail de l'enfant, pour en auoir meilleure deliurance. Et durant la groisse, si on craint l'auortissement, on l'attache à l'vn des bras, ou à tous deux, pour la susdite raison. Car l'aimant (qui est dit *Calamita* en Italien, & *Az imant* en Languedoc) tire à soy le fer: & de là on transporte le remede à l'enfantement: comme s'il pouuoit encor mieux tirer à soy l'enfant. Voire mais, l'enfant n'est pas de fer

& l'Aimant n'attire pas la chair, ne les os. Ce n'est pas à dire que s'il tire le fer, il tirera bien autre chose. Car cela est de sa proprieté, & non pas d'vne force animale: Comme on diroit de l'homme, ou de quelque beste, que s'il peut tirer ou porter vn quintal de fer, il portera bien trente liures de chair. Encor la comparaison ne reuient pas du tout: car il s'en faut beaucoup que le petit aimãt qu'on applique aux bras, ou aux cuisses, puisse tirer autant gros de fer que l'enfant est. A peine tireroit-il vne grosse esguille, ou feroit hausser vn poinçon. Mais il y a du mistere & secret en ceste façon de faire, que les anciens Medecins ont ordonné (car ce n'est pas de l'inuention des femmes) pour quelque bon respect, qu'il n'est licite d'expliquer au vulgaire. l'entens que plusieurs femmes vsent aussi de l'aimant, à prouoquer ou arrester le flux menstrual: à quoy leur seruira la mesme remonstrance.

### 3. *Pour rompre la pierre dans le corps.*

PArce que la poullaille digere les pierres, & le grauier, de là on a prins opinion, que la peau interne du gisier ou perier (ainsi dit, des pierres qu'on y trouue souuent) peut rompre & fondre les pierres de l'homme. Mais on ne comprend pas, que c'est la forte chaleur (auec proprieté toutesfois, de l'estomach bien charnu de la volaille) qui fait que la volaille digere les choses dures. Ce qui est commun à tout oiseau. Dont il ne se faut autrement esbaïr, de ce que l'Otruche digere le fer. Item, parce que le jus de limon fond les perles, qui sont bien dures, on a pensé, qu'il romproit bien les pierres de la vescie & des reins. Et d'autant que le sang de bouc taille le Diamant, qui est plus fort & dur qu'aucun autre rocher, de cela on infere qu'il romproit encor mieux la pierre du corps humain. Mais il faut voir, si c'est point d'vne antipathie, & singuliere proprieté, que le sang de bouc rompt

le Diamant, & non autre espece de pierre. Il n'est pas toutesfois à mespriser, quand il est preparé comme il faut : car nous en vsons bien heureusement, à dissoudre & mettre en pieces le calcul de l'homme. C'est, quand on a nourri le bouc, aagé de trois à quatre ans, durant les iours Caniculiers, de toutes les herbes saxifrages (c'est à dire, rompantes la pierre) qu'on luy peut faire manger, l'abreuuant de bon vin blanc, & le faisant tous les iours fort courir. Son sang emprunte, acquiert, & retient la vertu desdites herbes tout ainsi que le moust vineux, qu'on prepare à mesme effet. Mais il y a plus de vertu audit sang, comme souuent nous auons esprouué. Du jus de limons y a autre raison, par laquelle il peut aussi rompre ou dissoudre les pierres du corps humain : ou pour le moins les remollir, comme le vinaigre rend molle la coquille d'vn œuf. Mais sa qualité ainsi trenchante, nuit grandement à l'estomach & aux boyaux, si on en vse quantité : comme il faudroit pour dissoudre la pierre. D'ailleurs, le fait n'est pas semblable, entant qu'on met la perle dans le jus de limon, ayant son entiere force: & le jus de limon prins par la bouche, est fort affoibli & rompu du seiour qu'il fait dans l'estomach, & plusieurs autres parties, par où il luy conuient passer : esquelles il rencontre tousiours quelques humiditez, qui destrempent & debilitent sa force.

## 4. *Contraire à la memoire.*

ON tient pour suspect à la memoire, l'vsage du cerueau de Connil : parce que cest animal à la memoire (qui consiste au cerueau) si courte, que ne se souuenant du danger qu'il vient de passer, il ne laisse de retourner au giste d'où il s'est leué vn peu au parauant. Mais on peut auoir autant suspect tout autre cerueau : d'autant qu'il engendre sang pituiteux, lequel offence grandement la memoire : comme on

woid par le mal dit *Lethargé*, qui signifie, oubliance & nonchaloir.

## DES REMEDES SVPERSTI-*tieux ou vains, & ceremonieux.*

IL y a mille superstitieux remedes, qui n'ont aucun fondement en raison, ni en experience: iaçoit que plusieurs s'abusent, en croyant qu'ils sont bien esprouuez. Leur erreur procede, de ce qu'il aduient quelquefois, qu'on guerit pour lors, & durant qu'on en vse: tout ainsi qu'il aduient de guerir apres plusieurs choses prinses, appliquees, faites, ou dites, ausquelles on attribuë toute la guerison. De tels remedes vains, & ineptes moyens, i'en reciteray quelques vns, qui m'ont esté communiquez de diuerses personnes, pour grands secrets. Il est bien vray, qu'en aucuns il y a quelque mistere, & qu'ils guerissent, non pas de soy, ains par accident: comme ie pourray expliquer apres les auoir proposez. Toutesfois le peuple est en erreur, de ce qu'il ne sçait la vraye cause, & attribuë tout l'euenement, à ce qui luy appert, soit fait, soit dit, ou appliqué.

### I. *Pour arrester tout flux de sang.*

IL faut auoir vne esguillette rouge, qu'vn marié ait donné le iour de ses nopces. Serrez en fort le petit doigt de celuy qui saigne: & que ce soit de la main qui respond à la partie saignante. Le sang tantost s'arrestera, de quelque peu qu'il verse, & fut ce d'vne playe.

Item, la pierre du cerueau d'vne carpe, mise contre le pli du petit doigt, respondant à la partie qui saigne, arreste le flux de sang, le plus impetueux qui puisse estre.

Item mettre vne paille en croix sur le dos de celuy qui saigne, estant vestu, & qu'il n'en sçache rien. Ou le faire saigner sus vne paille en croix.

## 2. *Contre la Iaunisse.*

TRouuez du plantain qui naisse sus vne maison. Que celuy qui a la iaunisse pisse dessus par plusieurs fois, tant que la plante en meure. A mesure que elle mourra, la iaunisse se passera.

## 3. *Contre la goutte grampe.*

FAut porter toute la nuict aux pieds, contre les cheuilles, vn jazerant, comme des brasselets, fait de letton vierge.

## 4. *Pour faire sortir plustost les dents aux petits enfans.*

PRenez le tuyau d'vne plume, remplissez le d'Alun, soit bien bouché des deux bouts : & que l'enfant le porte pendu au col.

## 5. *Pour ne vomir point sur mer.*

MEttez du sel sur vostre teste, quand vous entrerez au vaisseau.

## 6. *A faire perdre le laict.*

QVe la femme aille sauter trois fois, ou durant trois matins, sur la sauge du iardin d'vn prestre.

### 7. *Contre toute fieure.*

POrtez vne araigne viue dans vne noix, pendue au col.

### 8. *Contre la fieure quarte.*

QV'vn frere mendiant la vous demande pour l'amour de Dieu : vous la perdrez, & il la prendra.

### 9. *Pour faire perdre ses verrues.*

TOuchez en la robe d'vn que vous sçachiez bien estre coqu:en quelque endroit de son habillement que vous le touchiez, sans qu'il s'en aduise, vos verruës se perdront. On dit aussi, que si voulant trancher vn leuraut,connil,perdrix,volaille,&c. vous estes empesché à trouuer les iointures, pensez à vn coqu, & vous les trouuerez.

Item pour perdre les verruës, faites les conter à vne personne qui soit plus ieune que vous:elle les prendra & les pourra aussi donner à vne autre plus ieune, par semblable moyen.

Item, faites les toucher auec autant de poix, à qui que ce soit,& il les vous prendra.

Item, prenez vne poignee de sel, & allez tout courant le ietter dans vn four, & les verruës s'esuanouyront.

### 10. *Pour guerir de l'hydropisie.*

IL faut pisser durant neuf matins sur le marrube,auāt que le Soleil l'ait touché:& à mesure que la plante mourra,le ventre se desenflera.

### 11. *Contre le masclon.*

Portez vn anneau de letton au petit doigt. On dit que ce remede est bon aussi contre le haut mal.

### 12. *Contre le mal de maire.*

IL faut porter au doigt vn anneau, qui soit de trois filets entortillez: l'vn d'argent, l'autre de letton, & le tiers de fer.

### 13. *Coniuration de l'amarry delouee, en langue Agenoise.*

*Mayre mayris, que as cinquanto dos rasits,*
*Et vno mays que l'on non dits:*
*Tiro te das coustas,*
*A qui non son pas tous estas.*
*Tiro te de las esquinas.*
*A qui non son pas tas esinas.*
*Tiro te del son de ventre:*
*A qui non te podes estendre.*
*Mais boute te à l'ambounil:*
*Là on la vierge (Mario) portet son (car) fil.*
*Cric croc, Mairo torno tel al loc.*

Pater noster. Aue Maria. Faut reiterer cela par trois fois.

*C'est à dire en François.*

Amarry merasse, qui as cinquante & deux racines,
Et vne plus que l'on ne dit,
Tire toy aux costez:
Ce ne sont pas là tes estres, ou places.
Tire toy vers l'eschine:
Yci ne sont pas tes aises.
Tire toy au fond du ventre:
Yci tu ne te peux estendre.
Mais boute toy au nombril,

Là où la vierge (Marie) porta son (cher fils.)
Cric, croc, maire retourne à ton lieu.
*Pater noster, &c.*

## PROPOS FABVLEVX.



Le peuple erre en plusieurs propos des animaux lesquels il n'a pas inuenté, ains les tient des anciens : qui ne les ont pas bien entẽdus, ou expliquez, ou (parauãture) ont expressément feint telles choses, pour quelque bonne raison: comme les sages & diuins poëtes ont enseigné la vertu aux hommes bestials, par fables & inuentions plaisantes. Ce que leur a esté & sera tousiours permis, non moins qu'aux Peintres, ainsi que tesmoigne le gentil Horace, disant:

*Tousiours esgal pouuoir & hardiesse ont eu,*
*Le poëte & le peintre, en ce qu'ils ont voulu.*

Quant aux peintres, voyez comment ils represen-tent vn Ange en forme de iouuenceau, reuestu d'vne estolle blanche ceinturee, la teste nuë, ayant des aisles comme vn oiseau: Et l'Ame de l'homme comme vn petit enfant tout nud: Le diable auec des cornes, & vne queuë. Toutesfois ce ne sont qu'esprits sans corps, lesquels ne ressemblent à aucune creature visible. Ainsi l'enfer qui n'est qu'vn lieu, est figuré comme vne grand gorge. La mort, qui n'est sinon priuation de vie, cõme l'ossement d'vn trespassé, tenant vne faux en sa main. Ainsi l'amour, qui n'est que passion & accidẽt, ne subsistant aucunement de soy mesme, est peind & representé comme vn enfant nud, & aueugle, ayant des aisles, vn arc, & vn carquois garni de fleches. Les vents, qui ne sont que l'air esmeu & agité, sont peints comme testes d'hommes, ayans les iouës fort enflees, ainsi qu'vn sonneur de trompette. Et quand les Astrologiens se sont voulu seruir des peintres, pour instruire les ignorans, ils ont fait representer les douze signes du Zo-

diaque (qui ne sont que certaines estoilles, disposees en diuerses figures) l'vn de la forme du Belier, l'autre du Taureau, le tiers de deux enfans gemeaux, &c. Ainsi les images du ciel qui sont hors du Zodiaque, l'vne en Ourse, l'autre en Aigle, les autres en riuiere, en Harpe, en Chien, Dragon, &c. Puis les Planettes, qui ne sont qu'estoilles ou astres. Saturne, Iuppiter, Mars, Mercure & Venus, en personnages de diuers habits & contenãces. Le Soleil autrement & autremẽt la Lune. Les peintres ont tousiours retenu la figure des estoilles à cinq rayons denotans leur brillante lueur: iaçoit que toutes n'estincellẽt pas ainsi: & on sçait bien, que toutes sont de figure ronde, sans pointes, ne rayons corporels. Quant aux elemens, ils peignent le feu (qui est inuisible) comme nostre feu artificiel: ce que n'est trop mal à propos. L'air ne peut estre peint, non plus que le ciel, corps diaphanes & transparans, mais on les represente de couleur bleuë. L'eau est figuree à ondes, & la terre en globe, comme vne boule. Des animaux, ils en contrefont quelques vns fabuleusement: comme la Salamandre, qui n'est pas telle qu'on la peint, ni le Dauphin aussi, comme on le met en deuises & armoiries. Non pas mesmes la fleur de lys, qui est assez vulgaire. Et le cœur, soit de l'homme, ou d'autre animal, n'est pas de la figure que les peintres le font. On peint le Pelican, ayant le bec aigu tourné contre sa poitrine, qu'il bequette pour en sortir du sang à nourrir ses petits, tant qu'il en meurt: & toutesfois nous voyons, que le Pelican à le bec mousse, plat & large, iustement à la façon des spatules d'Apoticaire: tellement qu'il n'en peut blecer sa poitrine. Aussi le nom Grec Pelican, signifiant vne hache ou doloire, monstre bien que son bec doit estre plat. Ioint qu'on dit, que le pere bat les petits, comme à coup de soufflets, tant qu'ils sont presque morts: & que la mere se blesse, pour les restaurer de son sang. Or les soufflets se donnent de quelque chose plate, & non d'vn bec pointu. Le Phœnix, qu'on represente se bruslant au feu qu'il s'est

s'est preparé,& encor plus fabuleux. Mais tout cela est permis aux peintres & aux poëtes (comme nous auons dit) pour quelque bon respect & secrette raison, qu'il n'est besoin d'expliquer en ce lieu : ou ie veux seulement faire mention de certains propos fabuleux, que le vulgaire tient pour tres-certains & veritables. En quoy il est fort excusable: car plusieurs grans philosophes & Medecins anciens,ont soustenu telles opiniõs.

## 1. *De la Vipere.*

C'Est vne fort ancienne opinion, que la vipere se conioint à son masle,en receuant dans sa bouche la teste d'iceluy, à faute d'autres parties genitales : & que la femelle,du plaisir qu'elle en prend, serre si fort ses dents, qu'elle trenche la teste à son mary, dequoy elle deuient enceinte. Puis quand ce vient à la deliurance,les petits n'ayant autre issue, & comme pour venger la mort de leur pere , rongent le ventre & les flancs de leur mere, laquelle en meurt. Et voyla pourquoy on dit du posthume, duquel la mere meurt en le faisant, *Il est comme la Vipere,qui ne vit onc ne pere ne mere.* Et il y a vn Embleme,que Ieã de Tournes,Imprimeur (des meilleurs de la France) a pour enseigne, auec ceste deuise,*Quod tibi fieri non vis,alteri ne feceris.* Tout cela est faux,& mal auancé,à faute d'auoir bien entendu ce, que dit Aristote. C'est,que la vipere conçoit des œufs, lesquels s'esclouent dans son ventre,& deuiennent petits viperons. Ils naissent tous formez,s'estãs despouillez de la membrane ou taye qui les contenoit dans l'amarri. Et c'est leur arrierefais. Mais les derniers, meus d'impatience , rongent ceste membrane, pour sortir plus hastiuement. Car la mere en porte plus de vingt, & n'en fait qu'vn tous les iours. Cela rend les derniers impatiens,& les contraint de ronger leur tunique ou membrane, mais non pas les costez, ou le ventre de leur mere. On se peut estre failli sur l'origine & etymologie du mot,comme si vipere estoit dite,

*quasi vipariens.* Mais c'est de *viuum pariens.* Car il n'y a aucun serpent qui face les petits en vie, que la vipere. Les autres font des œufs, qui hors du ventre sont conuertis en serpens.

## *Du Bieure, dit Castor.*

ON tient vulgairement, que ceste beste arrache ses testicules à belles dents, quand elle se sent poursuiuie des chasseurs: ayant naturellemẽt cognoissance, qu'on la recerche pour cela. Dont on pense, que ce nom *Castor*, luy a esté donné, parce qu'il se chatre, & par consequent deuient chaste. Cela est faux: car, com-
Liu. 3. ch. me iadis a escrit Dioscoride, il ne peut toucher ses te-
23. sticules. Ce ne sont pas les deux tumeurs qu'il a aux aisnes, comme apostemes pleines de matiere graisseuse, dite *Castorium*: lesquelles aussi il ne s'arrache pas. Et n'est point dit *Castor*, du chatret ou de la chasteté, ains du mot Grec, *Gaster*, qui signifie ventre, parce qu'il est fort ventru: & il n'y a eu que changement de la lettre G, en C. Voyez là dessus la tresdocte histoire des poisons de M. Rondelet, au dernier chapitre du second tome.

## 3. *De la Salamandre.*

IL y a aussi grand erreur sur le naturel de cest animal, qu'on dit viure dans le feu, & l'estaindre. Dont fut prise la deuise du grand Roy François, premier de ce nom, pere des arts & sciences, *Neutrisco & extingo.*
Li. 2. ch. Dioscoride auoit bien remonstré le contraire, & Ga-
56. len aussi, disant: que la Salamandre resiste quelque
Liu. 3. des temps au feu, mais elle se brusle y demeurant long
temper. temps. Toutesfois on a mieux aimé se tenir auec Ari-
Liu. 5. de stote, disant, que la Salamandre n'est pas bruslee du
l'hist. des feu, ains s'y pourmene dessus, estaignant la flamme &
Ani. c. 19. charbons. L'experience (qui est plus forte que toutes

les authoritez des plus sçauans du monde) nous enseigne, qu'il n'en faut rien croire. Quant à la figure, la Salamandre qu'on peind est fabuleuse, & controuuee des peintres, qui se la sont imaginee: telle faisans aussi monstrer la beste plus grande qu'elle n'est. Elle ressemble assez aux petits laizardeaux, qui hantent les murailles, en Languedoc nommez *Langroles*, en Dauphiné *Larmuses*. La Salamandre est vn peu plus grande marquee de plusieurs taches. Son corps est farci d'vn suc blanc, & espais comme laict, qu'on fait sortir par les pores du cuir, en le pressant. Ce laict est tant froid, que la Salamandre peut resister quelque temps au feu, mais non pas gueres sans se brusler, rostir, & en mourir: comme nous auons veu plus d'vne fois. C'est bien loin de l'estaindre, & encor plus d'y viure, ou d'en viure, comme le Chamæleon vit de l'air, s'il est vray ce qu'on en dit. Ie n'en ay point encores veu de vif, pour le verifier.

## 4. *De l'ours.*

ON dit que l'Ours n'enfante qu'vne piece de chair sans forme d'animal: & que depuis il lesche tant cela, qu'il le façonne & luy donne sa forme. C'est vne maniere de parler hyperbolique : pour dire, que le faon est fort lourd de premiere naissance, tout couuert de baue, en telle quantité, qu'il ne semble qu'vn loupin de chair, sans aucune distinction de parties. La mere le nettoye incontinent de cela, en leschant ces morues longuement. Dont le faon paroit depuis en forme d'animal. Ainsi qui verroit sortir vn chien (ou autre beste parfaite) de la bourbe fort gluante, il ne sçauroit cognoistre que c'est d'vn premier rencontre. Apres qu'il en est nettoyé, on recognoit toutes ses parties distinctement.

# A MONSIEVR MONSIEVR IOVBERT CONSEILLER & Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre, Chancelier de l'Vniuersité en Medecine de Montpellier, à Paris.

*IL est bien raisonnable, Monsieur & tres-honoré pere, que ie vous rende raison de mes estudes, tant pour obeyr à vostre commandement, que pour demonstrer par quelque bon effect (comme ie desire tousiours) le progrez de mon petit sçauoir, depuis vostre depart. Monsieur Giraud, mon bon maistre & tresmethodique precepteur, m'a baillé ces iours passez à traduire pour mon exercice, deux de vos Paradoxes: & ayant approuué ma version (apres l'auoir vn peu corrigee) il a bien voulu, que i'entreprinsse de la vous enuoyer: comme pour monstre de ce que ie sçay faire. Madamoiselle, & tres-honoree mere, continue auec nous tous vos enfans, le meilleur portement qui se peut en vostre absence: laquelle nous estant griefue, nous diminue autrement la bonne chere. Mais nous esperons vous reuoir en brief, ayant acheué de seruir ce quartier chez le Roy, ainsi que promettez par toutes vos lettres. Dieu nous en face la grace, & vous maintienne tousiours en bonne prosperité. Nous vous baisons tous les mains, salüans tres humblement vos graces. De vostre maison, ce premier iour de Ianuier (pour estraines.) 1579.*

Vostre treshumble, tres-affectionné, & tresobeissant fils, ISAAC.



# I. SI ON PEVT LIMITER QVE LES POISONS NE PEVuent estre baillees à certain iour, ne faire mourir à certain temps: au tresrenommé Docteur en Medecine, M. Pierre Perreau, le ieune.

*C'est le dernier Parad. de la 2. Decade.*

COMBIEN que vous puissiez beaucoup plus proprement & plus exactement expliquer ce doute, tresdocte PERREAV, toutesfois puis qu'il vous plaist d'en ouyr aussi mon aduis, sur la limitation & efficace des venins à iour prefix, ie vous diray en brief ce que i'en pense. I'ay bien tousiours estimé absurde & ridicule, ce qu'on affirme vulgairement, que les venins soyent limitez des empoisonneurs à certain temps. Car comme ainsi soit, que des medicamens, voire qui sont vtiles, la vertu (de la notice de laquelle on limite à chacun sa quantité & dose) ne peut estre apprise, que par longue & frequente experience, & icelle estát cognuë, ne nous laisse encor vn art certain, ains coniectural: ie ne voy point par quelle raison, les empoisonneurs ayent vn temps prescrit à l'efficace de leurs venins. Car il n'est pas loisible de les esprouuer sans danger, ne mesme sans punition, tout ainsi qu'on experimente l'action des medicamens salubres. I'ay opinion qu'ils essayent les leurs sur des bestes, chiens, porceaux, & oiseaux: & que de là ils se constituent des reigles, ayant obserué diuers temps de mourir, selon la nature des venins. Comme si les natures, de l'hôme (le plus temperé des animaux) & des autres, n'estoyent fort differentes. Outre ce, que il est beaucoup plus facile, qu'vne heure certaine &

precise de l'euenement, aduienne aux bestes, qu'aux hommes. Car les animaux priuez de raison, ont fort peu de diuersité chacun en son espece, paissant le mesme pasturage,& n'estans adonnez à diuers estude(ou occupations.) Dont il s'ensuit, qui des mesmes choses les bestes endurent presque semblable passion. Mais les hommes, iaçoit qu'ils conuiennent en vne espece, toutesfois ils sont tant differens, que iamais vous n'en trouuerez deux semblables ( de face. ) Et de diuerses complexions,conditions, & occupations,combien de milliers en trouue l'on ? Certainement ie pense,qu'en la seule espece des hommes, il y a autant de difference entre les particuliers,qu'il y a d'especes diuerses au reste du genre des animaux. Et pourtant il faut estimer totalement abusiue & non ferme, la coniecture des empoisonneurs:comme il est aisé à entendre, de ce que i'ay à dire incontinent. Commençons donc nostre besongne.

Plusieurs cuident & tiennent, que Theophraste (tresgraue & approuué Philosophe)soit autheur de ceste opinion,parce qu'il escrit ainsi de l'Aconit. On dit qu'on le compose de telle sorte, qu'il peut faire mou-
» rir à certain temps: sçauoir est, dans deux mois, trois
» mois, six mois, vn an entier, & quelquefois en deux
» ans. Et dit on, que ceux là meurent plus miserablemẽt
» qui y peuuent plus long temps resister. Car il faut que
» leur corps transisse petit à petit, perissant d'vne lan-
» gueur diuturne: & ceux qui meurent soudain, ont la
» mort plus facile. Mais l'authorité de Theophraste ne
» nous doit rien esmouuoir,veu qu'il escrit cela, plus de l'opinion d'autruy que de la sienne, comme les mots recitez declarent treseuidemment. Et si quelqu'vn requiert la cause de ceste persuasion,il la trouuera double. La premiere est l'astuce des hommes,qui se flatẽt trop, & mignardent leurs vices. Car combien en trouuera l'on qui ne portent plus patiemment, qu'on leur reproche vn mal aduenu de cause externe, que si on le disoit auoir eu source de la mauuaise temperature

de leur corps (ou de leur intemperance) Car iaçoit que nul puisse estre dit cause de sa premiere constitution, & que par consequent le reproche de son imperfection ne touche pas à luy, toutesfois parce qu'elle est nostre, nous le couurons, & luy fauorisons outre mesure: tellement que s'il arriue quelque faute de la part de nostre imperfection, nous craignons quelle nous soit reprochee. Dont il aduient, que nous accordons plus volontiers, la cause du mal proceder de quelque chose externe, que de l'interieur. Les exemples en sont plus manifestes, en ceux qui ont moins de sçauoir, ignorans les bons arts & sciences, transportez du simple iugement de l'amour de soy-mesme. Comme sont les vieux, & le surplus des idiots: ausquels on ne peut rien dire de tant receuable, que si on rapporte la cause de leur mal, ou à vn saint, ou à la poison secrettement donnee, ou à l'aspect sorceleux d'vne vieille. De là procedent les plaintes, desquelles Virgile en dit vne:

*L'ignorãce des causes introduit fort souuent, le faux soupçon le poison, & sorcelerie.*

*Ie ne sçay pas quel regard mal-veillant,*
*Va mes agneaux tendrets ensorcelant.*

Car ne pouuans mentir probablement, que presentement, ou vn peu au parauant on ait donné de la poison, on controuue plus seurement, qu'on l'a baillee long temps y a. L'autre cause de celle opinion est la deprauee interpretation des theoremes astronomiques. Car comme ainsi soit, que les Astrologiens constituent (ce qui est vray) les diuerses manieres des affections ou passions des corps inferieurs, estre de la diuerse conionction oppositions, & aspect rechangé des superieurs, le vulgaire ignorant a prins de là occasion, d'establir & fonder la varieté des effects, sur les moindres differences qu'il peut obseruer aux corps celestes, Comme quand il constitue, quelque plante auoir efficace à l'encontre des fieures, pourueu qu'elle soit cueillie auant Soleil leué. Or cest erreur est allé fort auant. Car non seulement de ces differences (certainement fort legeres) les hommes construisent communément la diuersité des effects en espece, ains

*Ainsi est il desherbes cueillies la veille de la S. Iean*

aussi veulent que les accidens de ces effects soit diuers, pour la mesme raison : comme est le temps de manifester l'efficace des poisons. La resuerie des-
» quels escriuant Theophraste dit, que la mort suruient
» en autant de temps, que la plante a esté cueillie. Recerchons donc la vraye solution de ce probleme par raison, plustost que par la relation ou tesmoignage d'aucun. Ce que nous ferons trescommodement (si ie ne m'abuse) commençans par la definition de venin ou poison : à celle fin qu'on entende plus aisément, qu'est ce dequoy nous entreprenons la dispute.

Nous disons proprement estre venin, tout ce que prins dans le corps, repugne tellement à la nature du corps, qu'il n'en peut estre surmonté: ains au contraire, il change le corps, ainsi que le corps change coustumierement ses viandes. De tous venins il y a deux souueraines differences. Car, ou ils sont ennemis de la nature humaine, à raison de leur qualité manifeste, ou ils luy sont aduersaires de toute leur substance. D'auantage, les vns peuuent tuer plustost, les autres plus tard, de leur propre naturel. Ceux tuent soudain & en peu de iours, ou dans peu d'heures qui sont incontinent portez au profond du cœur. Tels venins sont extrémement chauds, & pour la pluspart corrosifs ou putrefactifs, des Grecs nõmez *Septiques*, douëz de parties tres subtiles. Car les froids & grossiers sont paresseux, & s'insinuent tard aux veines & arteres. Il y en a qui infectét & destruisent nos corps de leur seule vapeur ou exhalation inuisible: autres lesquels tiennét le principal lieu d'atrocité & malice, certains venins artificiels, qui ont la vertu tant subtile, qu'en ayant oingt & froté les estrieux, ils penetrent les bottes de l'homme à cheual, iusques à paruenir aux plantes des pieds nuës : & de là entrans au corps, par les souspirals de la peau, corrompent tous les membres. On en infecte aussi les selles & brides des cheuaux : & sont depuis introduits de la chaleur naturelle, aux veines & arteres de celuy qui est à cheual, par les pores des

mains & des cuisses. Finalement on en empoisonne les habillemens, licts & couuertures. A ce genre peuuent estre rapportez ceux qui tuent par la seule veuë, ou par l'odorat, & qui seulement goustez (sans estre aualez) soudain precipitent l'homme en ruine sans aucun retardement. Tous ces venins apportent auecques eux vne mort presente: de sorte qu'il ne reste aucun temps de secours aux miserables qui tirent à la mort. I'entens que telles poisons sont en frequent vsage aux Turcs, & autres nations estranges. De ceux ci different les venins grossiers, qui sont plus paresseux & tardifs à faire leur action: mais en fin ils bruslent bien fort, rongent, mangent, tourmentent, & du seiour acquierent plus grandes forces & plus de malefice. Or il n'y a pas seulement differente efficace és poisons de diuers genre, mais aussi il leur aduient grande varieté du terme de nuire selon leur constitution & temperament de ceux qui en ont prins. C'est que les vns sentent plus tost ou plus tard la nuisance, que les autres accablez de la poison: quelques vns aussi en eschappent. Car il aduient aucunesfois, que la force venimeuse est mitiguee & vaincuë, de la complexion de celuy qui a prins le venin: ou qu'elle soit de soy assez robuste, ou qu'elle soit renforcee par le moyen de la contrepoison. Ainsi de ceux qui habitent en vn mesme air pestilét, il y en a qui ne sont attaints de peste: & de ceux qui en sont malades, les vns meurent soudain, les autres plus tard, les autres en fin en reschappent. S'il est ainsi, il semble totallement ridicule ce qu'on affirme, qu'il soit possible de bailler de la poison, laquelle à iour prefix & en certain temps face mourir: & que ce soit de la condition du venin. Auquel erreur semble fauorir vn autre, que nous auons renuersé dés long temps: sçauoir est, que les medicamens prennent de nostre chaleur, le commencement de leur mutation, comme Galen enseigne. Dont il s'ensuit, qu'estant pressez grossierement ils produisent plus tard leur effet. Mais encor que ie leur accordasse cela, toutesfois ils n'aduien-

dront pas à ce qu'ils affermentici, si ce n'est captieusement. Car si quelqu'vn argumente ainsi : Ceste drogue desployé ses forces plus tard que ceste-là, doncques il le fera à certain temps: l'argumentation sera fausse, & est nommee d'Aristote, *Elanche au consequent.* Ne plus ne moins que si quelqu'vn disoit: La Chieure est vne beste, doncques la Chieure est vn Asne. Car *faire tard* & *faire à certain temps*, sont especes diuerses de ce qui fait ses actions en quelque temps. Or que telles gens ne regardent qu'à la seule condition des poisons, ceci le prouue assez, que vous ne les oyez faire aucune distinction des corps, ains seulement feindre l'espece de la poison, à laquelle ils mettent la limitation du temps, & non pas de la complexion des hommes. Mais on a veu souuent, qu'ayant baillé d'vne poison au mesme pois, & à mesme heure, à plusieurs qui banquetoient ensemble, les vns moururent soudain, les autres apres quelques iours, & qu'à aucuns elle ne fit gueres de mal. Nous voyons tous les iours aduenir le semblable des medicamens purgatifs: lesquels estant donnez en mesme temps, mesme mesure, & pareille preparation, à diuerses personnes, ils vuident les vns fort viste, les autres tard : & les vns bien fort, les autres peu ou rien: & outre ce, les vns vuident sans fascherie, les autres auec grand difficulté, griefues trenchees, & frequente foiblesse de cœur. Et qu'est-il de besoin alleguer diuers hommes, quand à vn mesme, le mesme medicament ne produit tousiours mesmes effets? Puis donc que selon la diuerse & nompareille complexion & conformation des corps, nous voyons telles choses aduenir pour la plus part: & d'ailleurs qu'on ne peut iustement comprendre la propre temperature de chasque homme: comment sçaura quelqu'vn, combien de temps pourra la chaleur naturelle resister au venin? Quand i'accorderois bien, que quelqu'vn fut si expert empoisonneur, qu'il pesast d'vn certain iugement le pouuoir de sa poison, autant exquisement qu'on pese le musc à la balance: toutesfois ie n'admettray iamais,

qu'on la puisse tant exactement limiter, au naturel de celuy qui la doit prendre, qu'elle ne faille aucunement de la fin, ou du terme qui luy est proposé. Car la Medecine mesmes est tenuë pour (science) fondee en coniectures, quant est de prescrire à chasque homme la quantité & la propre qualité de ses remedes. D'autant qu'on ne sçauroit aucunement escrire ou dire *le iustement propre*, comme dit Galen, au troisiéme de la methode, troisiéme chapitre. Et vn peu apres: En l'art de „ Medecine il n'y a chose, ou remede (dit-il) qu'on ne „ puisse nommer en espece: mais ce qu'on ne peut dire, „ n'escrire, ne ordonner entierement, c'est la quantité pour vn chacun. Il repete cela bien souuent aux propos qui s'ensuiuent, enseignant que chasque homme à sa propre curation, & que la proprieté naturelle est indicible, & incōprehensible d'vne exacte science. Le vulgaire des Medecins appelle *Idiosyncrasie*, la proprieté naturelle, comme Galen remonstre. Et parce que tous confessent, qu'on ne la peut comprendre, on attribuë le vray art de medecine à Æsculape & Apollon. Car le principe, & comme fondement, de la Medecine parfaite ou accomplie, & infaillible (laquelle Galen nomme, *l'art de vraye medecine*) est la particuliere cognoissance des naturels. Dont il adiouste: Si ie sçauois „ recognoistre iustement la nature de chacun en parti- „ culier, ie penserois vrayement estre tel, que ie conçoy „ en mon entendement auoir esté Æsculape. Mais d'au- „ tant qu'il ne se peut faire, i'ay deliberé de m'exercer „ tant, que i'en approche le plus pres que peut l'homme: „ & i'exhorte les autres de faire comme moy. Donques si „ la medecine est cōiecturelle, & non certaine, de la partie qui ordonne à chacun ses remedes, & que cela ne peut estre aperçeu, sinon finalemēt par vne longue obseruation & experience, qui se pourra persuader cela des venins? Car si en l'art de medecine l'experience est dangereuse, comme sagement nous aduertit Hippocras: il est aisé à penser cōbien est incertaine la preuue *Apho.1.* des poisons: parce qu'il n'est pas loisible d'experimen- *lin.1.*

ter leur vertu, ſans danger & ſans punition, ainſi que des medicamens ſalubres, en diuerſes perſonnes. Et ce que peut quelqu'vn auoir obſerué aux beſtes brutes, i'ay dit par cy deuant, qu'il eſt inepte de le vouloir accommoder à l'homme : d'autant que les naturels des hommes & des beſtes ſont grandement differens, meſmes par ceſte preuue, que les eſtourneaux viuent ſeurement de la cigue, & les cailles de l'hellebore, qui nous ſont medicamens & poiſons. Nous pouuons en fin colliger de ces raiſons, qu'il faut eſtimer fort erronee & peu ferme, l'art (ſi art ſe peut dire) & la coniecture des empoiſonneurs : veu meſmement, qu'vn venin produit ſon action, autresfois haſtiue autresfois tardiue : & ce non tant à raiſon de ſoy, que pour la nature & complexion du corps, laſcheté ou eſtroiteſſe des paſſages, force ou foibleſſe de la chaleur naturelle, & le beaucoup ou le peu des excremens ſemblables, ou diuers. Car la force du venin demeure quelque fois vaine, ou fort rabatuë : comme és corps de ceux qui ont les facultez de l'ame robuſtes, à raiſon d'vne treſbonne trempe. Auſſi Galen penſe que le baſtiment & la compoſition du corps, eſt cauſe que la ciguë tuë l'homme, & nourrit les eſtourneaux. A quoy il adiouſte, la force de la chaleur menuiſante & ſubtiliante : à raiſon de laquelle il penſe, qu'il aduient auſſi, que les venins froids demonſtrent pluſtoſt & mieux leur force, à l'endroit des natures chaudes. Ce qui pourra ſembler paradoxe à pluſieurs, mais ayant eſté treſ-ouuertement demõſtré par ledit auteur, i'en obmets la preuue à mon eſcient. Quant au naturel des excremens, ils affoibliſſent les actions des venins, repugnantes à leurs qualitez. Car s'il y a aux entrailles de la pituité en abõdance, la force du venin chaud en ſera grandement rabatuë : & au contraire, l'humeur chaud haſtera l'action d'vn tel venin. Ainſi la cholere copieuſe, rebouche & rompt le natcotic qu'on a prins : & la pituite le fauorit. Ce que peuuent ſçauoir ces meſchans empoiſonneurs, n'eſt guere autre choſe ſinon qu'ils cognoiſ-

sent, quels venins font mourir seulement de l'euidente condition de leurs qualitez, & qu'ils nuisent de toute leur substance. Tels sont ceux qui tuent par pourriture ou corrosion, ausquels il aduient de se renforcer auec le temps, comme dit Galen: en lieu que les autres s'affoiblissent par leur retardement. Car tous ceux-là pourrissent auec le temps, & de tant plus, que le lieu sera plus humide & plus chaud. Donques ceux qui agissent en pourrissant, le temps augmente leur action: parce qu'il augmente la pourriture: & veu qu'ils ne cessent de se pourrir, reciproquement ils pourrissent (le corps.) De là procede, qu'ils font mourir long tẽps apres, principalement les venins qui sont de substance
1. grossiere & terrestre. Voila (dis-ie) que les empoisonneurs peuuent auoir aprins par longue obseruation: de sorte qu'ils sçachent distinguer les venins qui tuent de leurs insignes qualitez d'auec les autres qui font
2. pourrir de toute leur substance. Itẽ, que ceux cy aportent de leur nature à quel homme que ce soit, vn mal plus soudain: & que ceux-là ne desployent leurs forces, sinon en plus long temps. Et outre ce, que de tou-
3. tes les deux sortes, ils tuent plustost ou plus tard (sans auoir aucun esgard au corps) selon qu'il y en a plus
4. grand, ou moindre quantité. Ils peuuent bien aussi faire, que tous venins soyent temperez à leur plaisir, & rendus plus doux, ou plus aspres, à ce qu'ils tuent plus viste, ou plus tard: ce qui est sans aucun secret ou miracle de nature. Car nous aussi coustumieremẽt vsons de tel artifice aux drogues purgatiues, aguisans les plus paresseuses, & leur donnans comme des esperons: & au contraire, retenans la trop hastiue penetration des autres, en y meslant de ceux qui sont naturellemẽt plus tardifs & grossiers. Mais qu'on limite les effects des poisons à certain iour, & à poinct nommé, nous pensons estre absurde & du tout ridicule: d'autant que la nature de chasque homme ne peut estre parfaitement cogneuë (ainsi que nous auons cy dessus suffisamment demonstré) d'où procede le tres-incertain

terme de chasque venin, à faire mourir l'homme. Car toute action naturelle rencontre diuers effets, selon la diuerse disposition, tant de ce qui agit, que de ce qui endure. Et cela aduient, non seulement à raison des qualitez euidentes, ains aussi des occultes & propres: dequoy procede aussi, que à vne autre nuit beaucoup, ce que profite à cestuy-cy. Pierre de Abano (lequel on nomme Conciliateur) là où il explique ceste questiõ, propose qu'il se peut faire, que ayant cognu certainement la duree de la vie d'vn homme, par la quantité mesuree de son humeur radical, on baille vne poison, qui le consume en dix ans. Dont il collige, quelques vns estre empoisonnez, qui vont tousiours en desseichant (on les appelle en vulgaire, Italien *herbati & strigati*) & qu'on peut faire aucunesfois, que la poison soit limitee. Mais ce qu'il presuppose de l'Astrologie, à peine peut estre bien deuiné. Ie cõfesse, que tous ceux qu'on void transir de peu à peu, estans empoisonnez, ils ont vn mal long, mais il est pour emporter l'homme en temps à nous incertain. Pline ne dit pas vn terme plus certain, de la mort, qu'apporte l'vsage du lieure marin (poisson venimeux) quand il dit: Les hommes qui en mangent sentent au poisson: & de ce premier signe on aperçoit ce venin. Au reste, on en meurt en autant d'heures, que le lieure a vescu. Car qui deuinera l'aage de ce lieure, afin de pouuoir predire l'heure ordonnee à mourir? Et quand bien ie donnerois cela, qu'on peut sçauoir combien de iours a vescu le lieure, toutesfois ie n'accorderay pas, que tous hommes en meurent à mesme temps veu qu'vne mesme poison agit fort diuersement, selon la diuersité des corps, ainsi qu'il a esté plus que assez prouué. Tellement qu'il a esté dit plus veritablement (ce que le mesme Pline adiouste) ledit venin estre à temps incertain, comme disoit Licinie Macer.

C'est, PERREAV, tres-amy & tres-docte, ce que me semble deuoir estre tenu de la verité de ce Probleme: Pardõnez moy, si i'ay esté vn peu prolixe à l'expliquer,

& sçachez que ie l'ay fait, pour l'amour de quelques escoliers en Medecine, qui par fortune sont suruenus quand ie le pourpensois. Car ils m'ont prié de leur dõner la copie de ce discours. Ce que ne pouuant refuser honnestement, il m'a fallu traitter la question plus au long, afin de m'accorder à leur capacité. Vous, excellent en sçauoir & entendement, eussiez facilement comprins en beaucoup moindre propos, mon aduis là dessus, comme vous l'auez desiré.



## 2. QV'IL Y A RAISON, QVE QVELQVES VNS PVISSENT *viure sans manger, durant plusieurs iours & annees : au tres-renommé Iurisconsulte, M. Iean Papon, Conseiller du Roy, Iuge & Lieutenant general au Bailliage de Forest.*

*C'est le second Paradoxe de la premiere Decade.*

LA Religion Chrestienne nous enseigne, qu'il faut soudain adiouster foy aux propositions Theologales qu'on oyt reciter, & que és choses nullement suiettes à preuue, la fiance & le ferme consentement, est tres-agreable à Dieu : veu que c'est luy qui peut rompre les loix de nature. Mais aux disciplines, qui meritent d'estre appellees Mathemates & vrayement sciences, d'autant qu'elles expliquent tout par ses causes, d'affirmer quelque chose sans demonstration, & en ordonner cõme fait vn legislateur, nous estimons cela ridicule. Car il n'y a rien qui semble plus absurde, que le consentement precipité, sans conseil, & temeraire : enuers ceux mesmement, qui cognoissent l'esprit humain tres-auide & tres-aspre à recercher la verité.

Toutesfois vous en voyez beaucoup, que si plusieurs autres ont dit de mesme, ils n'y contredisent pas: & ne pensent point à cecy, s'il est plus licite de dire vray, ou au contraire de mentir d'vne autre cause commune. O qu'il vaudroit bien mieux s'arrester là, & douter des choses que l'esprit ne peut comprendre : Ce que i'ay accoustumé de faire : & à raison de cela plusieurs qui sont de temeraire consentement, m'appellent incredule. Car ie me suis proposé dés long temps, n'admettre aucune chose comme vraye, de celles qu'on peut comprendre par raison & discours, pour grande que soit l'authorité de celuy qui la propose. Ie confesse bié que la cause de tout ce que l'experience nous tesmoigne, n'est pas encores trouuee & cogneuë de nous : comme aussi ie tiens pour tres-vrayes plusieurs opinions, qui sont Paradoxes au commun, n'estant encor persuadees. Mais comme ie ne veux pas, que l'on croye aux miennes sans raison, ainsi me soit-il permis de n'accorder les autres, auant que i'aye apprins de leurs autheurs les causes de tels effets, ou que ie les puisse comprendre en raisonnant moy-mesme. Qu'il soit libre à tous, de n'adiouster foy aux propos sans demonstration. Car ceux là semblent peu aduisez & (qui plus est) fort lourdauts, qui reçoiuent les admirables affirmations, esmeus de quelque vaine opinion du diseur. Telle est celle que ie proposois hier, tres-renommé President : que quelques vns peuuent viure sans manger, non seulement plusieurs iours, ains plusieurs mois & annees. Vous auez prudemment dit, que vous ne la receuriez pas, ains que ie l'eusse prouuee: d'autant que elle vous semble la plus paradoxe de toutes celles que auez ouy de moy. Toutesfois elle est tres-veritable, cóme les autres, & desormais vous n'y contredirez pas. Car vous ne douterez point de venir en mon opinion, veu qu'elle a pour fondemét des raisons tres euidentes, prinses des choses naturelles. Ie ne diray pas de l'auoir obserué, mais ie confirmeray qu'il se peut faire. S'il falloit prouuer le fait par tesmoins, nous en produirions

duirions quelques vns, irreprochables & de grand authorité. Hippocras limite à vne sepmaine, le ieusne mortel de l'hôme. Mais Pline dit, qu'il n'est pas mortel d'vne sepmaine, veu que plusieurs ont duré plus d'onze iours. I'entens qu'il y a pour le present en Auignon, vn homme de soixante ans, qui mange fort peu souuent, & par longs interualles, de cinq, six, dix, & plusieurs iours. Ce que Albert escrit, est semblable: que il y auoit vne femme, laquelle passoit quelquefois, vingt iours sans manger, & bien souuent trente. Il dit aussi, auoir veu vn homme melancholique, lequel vesquit sept sepmaines sans manger, ne beuuant que de l'eau vn iour & autre non. Athenee raconte, que la tante paternelle de Timon, se cachoit toutes les annees dans vne cauerne, comme les Ourses, l'espace de deux mois, viuant sans aucun aliment que de l'air, à demy morte, de sorte qu'à peine la pouuoit on recognoistre. Personnes graues rapportent, auoir esté veuë en Espagne vne fille, qui ne mangeoit rien, & entretenoit sa vie ne beuuant que de l'eau, & auoit desia vingtdeux ans. Plusieurs ont veu en Languedoc vne garse, qui demoura trois ans; & nous sçauons parce qu'en ont escrit quelques bons & doctes personnages, qu'il y en a eu vne autre à Spire en Allemagne, qui vesquit autant d'annees sainement, sans autre viande ou breuuage que de l'air. Guillaume Rondelet atteste, d'en auoir veu vne autre, qui de pareille maniere de viure, paruint iusques à dix ans: puis quand elle fut grande se maria, & eut de beaux enfans. Iean Bocace escrit d'vne Allemande, laquelle vesquit trente ans, sans manger aucunement. Pierre d'Abano (qu'on nomme Conciliateur) raconte d'vne Normande, qui ne mangea rien de dixhuit ans: & d'vn autre qui dura trente & six ans sans manger. On tient pour certain, qu'à Rome vn prestre vesquit quarante ans de la seule inspiration de l'air: cela estant bien obserué, sous la garde du Pape Leon (dixiéme) & de plusieurs princes, & fidelement tesmoigné par Hermalao Barbaro. Mais

*Liu. 2. des dipnosoph.*

pourquoy m'arreste-ie tant à reciter ces miracles, qui peuuent sembler pures fadaizes, iusqu'à tant que ie les aye expliquez par raison? Certainement l'authorité & l'obseruation des autres est de tresgrand poids: mais ce ne doit pas estre assez, là où il n'y a faute de raison à confirmer son dire. Ie suis bien aise que vous n'ayez voulu receuoir sans cela ma proposition, afin que ie puisse commodément exercer mon esprit, à recercher sa cause, ainsi que i'ay de long temps desiré.

1. C'est vne sentence ferme & ratifiee, que tous corps viuans, soyent plantes, soyent animaux, viuent à raison de la chaleur qu'ils ont enclose en eux: au moyen de laquelle ils attirent l'aliment, le cuisent, s'en nourrissent & soustiennent, croissent & engendrent: outre ce que les animaux sentent & se meuuent: & tant plus parfaites sont telles œuures, tant plus est abondante la vertu & la substance de la chaleur. Pour ce Aristote, qui a defini la mort par l'extinction de la chaleur, à laissé pour memoire (comme chose fort remuee & diuulguee) que la vie est contenuë de la seule chaleur: & que sans la chaleur ne peuuent viure, ne animaux, ne plantes. A son imitation tous les Philosophes d'vn consentement, definissent la vie par chaleur, & la mort par extinction de chaleur. Car pour petite que ce soit la chaleur, le corps qui en a, iouït de la vie, & produit lesdites actions de soy, encor qu'elles soyent obscures. Ceste chaleur est nourrie & entretenue d'vn humeur gras & aëré, qui inseré dans la substance des parties similaires, est du tout inuisible. C'est le premier (ou principal) humeur, commun à tous viuans, auquel sied premierement & par soy l'esprit, muny de chaleur: tellement que ne l'esprit, ne la chaleur peuuent estre, ou durer longuement, sans l'aide dudit humeur. Doncques la vie, & la duree des choses animees, gist au consentement & accord de ces deux, chaleur & humidité. Ceste-là est tenuë pour ouuriere de toutes actions: ceste cy luy est

soubmise, afin que ladite chaleur dure plus longuement. Et tant que ceste humidité vtile & aggreable peut nourrir la chaleur vitale, autant vit l'animal ou la plante. Dont il aduient, que ceux ont plus longue vie, qui ont plus d'humeur naturel, ou iceluy plus espais & plus resistant à dissipation. Car il est de nature gras, huileux & gluant; afin que la chaleur (qui en estant enueloppee, en gaste en consume tout bellement de petites portions) l'esboiue & absorbe plus tard. Toutesfois auant que cela aduienne, l'animal rend l'ame à Nature, luy estant ostee sa propre matiere, languissans l'esprit & la chaleur. Or puis que le corps des viuans s'escoule & diminue ainsi tousiours, si vne substance semblable à l'escoulee n'est restituee, certainement il s'esuaporera & dissipera tout. Mais il n'y a dequoy remettre, en lieu de l'humide substantific (comme on appelle) consumé, ie ne dis pas entant qu'il s'en diminue incessamment, ains seulement vn petit brin de tel. Car il a toute son origine de la semence, & des principes de nostre generation : & nous ne voyons pas, qu'on puisse adiouster à nos corps aucune telle chose. De là procede la mort ineuitable: parce qu'il n'y a aucun artifice de reparer, ce que seul retient la chaleur. On restitue bien la substance charnue espuisee du transissement: l'humide primitif, iamais. Et veu que sa pasture estant consumee, la chaleur quand & quand, si elle est cause consumante sa pasture (comme certainement elle est) il s'ensuit incontinent, que la chaleur mesme est cause de sa mort. Il nous reste seulement, que puis qu'on ne peut totalement destourner la cause de nostre mort, à tout le moins nous la retardions & rebouchions, estant trop hastee & precipitante (s'acheminant viste de son naturel à l'issue de la vie) afin que l'animal ne s'esteigne si tost. Ce que peut estre fait, au moyen des aliments: quand par addiction de quelque plaisante humidité, on arrouse la naturelle, afin qu'elle resiste

d'auantage à la voracité de sa chaleur. Car elle est ainsi plus long temps conseruee, quand la chaleur naturelle ne peut librement exercer sa force sur le suiet humide : parce qu'elle est aucunement rebouchee, quand elle agit en la masse charnuë : & aux humeurs nourrissans, dont cependant elle consume moins de l'humeur radical. Toutesfois il s'en consume tousiours quelque petite portion, mais moins quand il y a de l'autre en quantité suffisante. Et à ces fins Nature, non seulement aux animaux, ains aux plantes aussi, a donné dés le commencement certaines vertus, d'appeter continuellement ce qui leur defaut & manque, afin que tout se preseruast de mort, le plus longuement que faire se pourroit. Car tout ce qui est engendré, & tient de la Nature, desire extrémement d'estre prorogé treslonguement, & subsister au monde. Pource les animaux n'ont iamais apprins d'aucun à manger, boire, & respirer : ains dés le commencement ils ont des facultez, qui parfont cela sans precepteur. Dequoy il appert comme ie pense, que l'vsage des alimens est necessaire à tout ce qui a vie, non pour autre chose, que pour entretenir c'est humeur interne (familiere & vrayement vnique pasture de la chaleur naturelle) afin qu'il ne soit si tost esbeu. Et tant que nous le pouuons faire, & que l'humidité primitiue est de reste, en suffisante quantité pour conseruer la chaleur vitale, nous sommes autant de temps en vie.

2. De ceci on peut colliger (pour la seconde proposition, que nous auons à expliquer) que il ne faut beaucoup de nourriture, à ceux qui ont la chaleur moindre & plus languide : parce qu'elle ne semble auoir grand' efficace à consumer son humidité. Tout ainsi que le petit feu, ne peut porter beaucoup de bois, ains est de peu entretenu : mais le grand feu s'esteind incontinent à faute de pasture, si vous n'y adioustez vn grand amas de bois. Et pource les vieux endurent facilement le ieusne, comme dit Hippocras : en second lieu, ceux qui sont au plus fort de leur aage : moins les

Apho. 13. liu. 1.

adolescens: le moins de tous, les enfans, & entre autres ,,
ceux qui ont l'esprit plus vif, & sont plus vigoureux. ,,
Car ceux qui croissent, ont beaucoup de chaleur natu- *Apho.14 liu. 1.*
relle : dont ils ont besoin de beaucoup d'aliment: autrement leur corps se consume. Les vieux ont peu de ,,
chaleur : pourtant ils n'ont besoin de grands viandes, ,,
d'autant qu'ils en suffoqueroyent. Car comme la flam- ,,
me des lampes (dit Galen) iaçoit qu'elle ait l'huile pour aliment, toutesfois si on l'y met tout à vn coup, elle en sera plus esteinte, que nourrie : semblablement aux vieilles gens, & autres qui ont la chaleur plus remise, l'abondance des alimens leur nuit, en suffoquant la chaleur, & l'accablant de sa multitude. Ceux qui ont beaucoup de chaleur (comme les enfans & les adolescens) se plaisent à l'abondance des viures : parce que la masse de leur corps se cõsume fort, & leur chaleur vorace dissipe entierement la naturelle humidité, si elle n'est bridee & retenuë par addition d'vn familier suc. Doncques la proportion & mesure des alimens est ordonnee, à raison de la chaleur, sans autre enseignement que de Nature. Car la faim ou l'appetit, qui suit la necessité naturelle des alimens, est sa reigle certaine : tellement que ceux ont besoin de copieux & plus frequent aliment, qui ont plus souuent & (plus) grãd appetit: ceux qui n'en ont point, ou peu, & moins souuent, n'ont pas affaire qu'on leur donne aliment, sinon fort peu, & par longs interuales. Les laboureurs, artisans, & autres qui trauaillent tout le iour aux fortes besongnes, sont contrains d'vser grand' quantité de viandes, & de repas coup à coup reiterez, pour la faim qui les presse : d'autant que la qualité de la chaleur naturelle, deuient plus acre, & consume plus, par l'exercice : de sorte que ceux qui s'adonnent totalement au trauail, ne peuuent ieusner, sans tresgrand perte de leur santé & force. Ainsi Galen remonstre, que aux *picrocholes*, c'est a dire bilieux, l'abstinence est tresnuisante: & que de ieusner longuement, ils tombẽt en trespiquantes & tresaguës fieures, desquelles il est

aisé de venir aux hectiques, & en outre de celles cy au marasme roti. Les sanguins endurent plus facilement le ieusne, parce que l'humide substantifique redonde en eux, & l'alimentaire aussi. D'auantage leur chaleur est plus remise & moins ague, comme estant grommee de l'humidité. S'ils ne prennent aucun plaisir à l'exercice, ains sont tousiours en repos, paresseux & endormis comme glirons, ils ont peu d'appetit, & tard: ils deuiennent phlegmatics, & le plus souuent se mettent à manger sans necessité, seulement par coustume, aux heures ordonnees. Ceux-cy ont vrayement la chaleur plus remise & comme engourdie, laquelle il seroit meilleur d'exciter & aguiser par trauaux: afin qu'estāt dissipee, la grand' quantité de l'humeur superflu, elle approchant de la moderee, fit sentir l'appetit: lequel n'est autre chose, que naturel desir de ce qui defaut & manque à chasque particule, est l'aliment, qui soit substitué au lieu de la substance, qui s'escoule perpetuellement par la vertu de la chaleur. Quand donc il n'y a point d'appetit, il est vray semblable, que la chaleur agit en autre humidité, laquelle est excrementeuse & non naturelle: la consomption de laquelle n'estant point dommageable, qu'est-il de merueille, si sans nuisance ou douleur le desapetit perseuere, tandis que cest humeur superflu amassé resiste à sa dissipation: mesmement veu que la chaleur languissante d'oisiueté, ne peut gueres consumer? C'est la seconde raison, pourquoy les vieillards portent le ieusne plus aisément, & sans incommodité: sçauoir est, d'autant, que outre la petitesse & foiblesse de chaleur, ils ont à raison de ceci vn grand amas d'excremens pituiteux: & que leur corps lourd, pigre, & tardif, est tres inepte à tous mouuemens & exercices. Pourtant il leur aduient, de n'auoir besoin de beaucoup d'alimens: veu que leur chaleur, par beaucoup de raisons, dissipe fort peu de la masse du corps. Or ce que nous auons enseigné estre aux vieux, cela mesme conuient iustemēt aux naturels semblables: car si quelqu'vn est, ou de

complexion naturelle, ou de sa maniere de viure, plus humide & plus froid, il aura peu d'appetit, & se saoulera aisément de peu de viãde: parce qu'il luy manque de la chaleur, qui puisse consumer grand' substance. De là vient, que les bestes exangues (des Grecs dites *anaimes*) ausquels le froid est rres offensif, à cause de leur petite chaleur, se cachent tout l'hyuer, & viuent sous terre és lieux plus tiedes, sans aliment. Cela est apprins de l'experience, à laquelle consent bien la raison. Car si le besoin des alimens est, pour reparer ce que perpetuellement s'escoule, afin que l'humeur primitif (pasture de la chaleur naturelle) ne soit si tost cõsumé: ceux ausquels riẽ ne s'escoule, & il n'y a presque point de chaleur (au moins par quelque temps) n'ont aucun besoin ou profit de la viande. Or les serpens, laizars, & leurs semblables, sonr froids de nature. La chaleur qu'ils ont fort petite, ne dissipe gueres, & durant l'hyuer encor moins que l'ordinaire: parce que adonc elle deuient plus languissante, de la violence du froid. Pource il n'y a comme point d'effluction ou dissipation, la peau estant espaissie & exactement constipee de la force du froid hyuernal. Et tout ce qu'il y a de fuligineux excrement, suscité de leur ametre languissante, il s'amasse au cuir: lequel en fin deuenant plus sec & plus rude, se despouille & separe de la peau suiette, sans faire mal au corps. C'est ce qu'on appelle, la despouille du serpent, de laquelle il se deuestit au milieu ou à la fin du Printemps. Pnis quand le Soleil reuenant à nous, excite leur chaleur, ayant chassé l'engourdissement, lesdites bestes deuiennent plus remuantes, & reprennent leur premiere agilité: car la chaleur conduit & fait les mouuemens. Dont Vitruue disoit: Les serpens se remuent terriblement, quand la chaleur a espuisé le froid de leur humeur. Durant les petits iours en temps d'hyuer, ils sont sans aucun mouuemẽt, engourdis du froid, qui prouient du changemẽt de l'air. Que les glirons, & les rats de montaigne (dits marmotans) non seulement s'abstiennent

*Liu. 6. de l'archi-tect. ch. 1*

tout l'hyuer de mãger,& ne font que dormir,ains aussi qu'ils en deuiennent plus gras,il est autãt merueilleux, que confirmé de vraye experience. De là est sorti, ce que dit Martial du Gliron en ses Distiques.

*Durant l'hyuer ie dors,*
*Et suis plus gras alors,*
*Que nourri suis de rien,*
*Sinon de dormir bien.*

Vous respondrez, que les petits animaux se peuuẽt passer quelque temps de la viande, mais non pas les plus grands. Surquoy ie produiray le Crocodil (beste sauuage, de fort grãd' taille) duquel seul on a opinion qu'il croit tant qu'il vit:& il vit longuement. Or Pline escrit, qu'il passe tousiours quatre mois de l'hyuer à ieun, dans sa cauerne. On affirme aussi, que l'Ours peut viure tout l'hyuer sans manger. Doncques comme les vieillards, à raison de leur froideur, n'ont pas grand appetit, & n'ont besoin de grande nourriture: ainsi toutes les complexions,qui ont plus de froid que de chaud, durent long temps sans viande. Et qu'ont besoin de nouuelle pasture, ceux ausquels la naturelle ou l'appliquee ne se consume point?Et que consumera la chaleur languissante? Si elle consume quelque chose,& il y a abondance de ce qui luy resiste, on ne sentira pas ce besoin incontinent, ains apres vn long tẽps. A la dissipation de l'humeur naturel, resiste quelque fois l'allimentaire humidité,quelquefois l'excrementeuse : sur laquelle s'exerçant la chaleur naturelle, & la dissipant, fait cependant moins de dommage à l'humeur naturel.

III. On peut tirer d'ici la troisiéme proposition, qui seruira de preuue à la cõclusion proposee:sçauoir est, que la seule petite chaleur, ne rend pas l'abstinence plus facile, ains aussi l'abondance de l'humeur superflu, qui amuse la chaleur naturelle. Car ce que fait l'aliment tousiours espars, arrousant les parties, &

abreuuant l'humeur naturel, cela mesme fait quelquefois le copieux humeur excrementeux accumulé en nos corps: quand il rebouche l'acrimonie & force de la chaleur, & l'empesche de consumer vne meilleure substance, iceluy se presentant estre consumé. Pource le ventricule estant plein de pituité (sinon qu'elle fut aigre) nous n'auons point d'appetit, & desdaignons les viandes: & (à mon iugement) nous n'auons [grand] besoin d'aliment, iusques à tant que le ventre ait digeré ceste matiere là, ou qu'il l'ait ietté autre part. Il peut bien estre, que tandis que l'estomach refuse les viandes (parce qu'il n'a besoin de nouuelle pasture) les autres membres endurent [leur] faim naturelle: laquelle n'est pas sensible, dont ils languissent & s'amaigrissent, si on ne leur octroye de la nourriture. Parquoy souuentesfois il vaut mieux, presenter de la viande à l'estomach, sans attendre qu'il soit venu à bout du reste. Toutesfois il vaudroit mieux au preallable (si faire se peut) artificiellement auoir purgé le ventre, afin que la viande ne s'y corrompe. Si tout le corps vniuersellement estoit plein de mesme humeur que l'estomach, chasque partie n'appeteroit non plus que luy, & n'auroit besoin d'autre aliment, tandis que tel humeur suffiroit à la chaleur. Mais l'estomach le plus souuent est saoul, parce qu'il reçoit premier tout, & sa cauité est plus ample. Il aduient moins souuent, que tout ce genre d'excrement s'espande par tout le corps. Ce qui arriue toutesfois aux vieillards, & aux autres froids de nature: parce que la petite chaleur ne peut digerer l'aliment ordonné à chasque partie, ains laisse par tout beaucoup de crudité. Ces humeurs sont pituiteux & doux, conuenables à nourrir la douleur, s'ils sont plus eslaborez. Car les Medecins enseignent, que la pituite se parfait de la chaleur dans les veines, où elle se cuit à loisir, & se conuertit en sang loüable. Car (comme ils parlent) le phlegme n'est que sang moins cuit: lequel seruira à nourrir les parties apres qu'il aura esté soigneusement eslaboré. Il faut donc permettre, que

la chaleur s'exerce à vne si loüable œuure; ce que la viande continuellement aualee destourne. A cela profitent les ieusnes, fort sains à ceux qui ont abondance d'humeur pituiteux, ou doux, ou insipide, accumulé en tout le corps. Dont Hippocras conseille bien la faim, à
*Aph. 61. liu. 7.* ceux qui ont les chairs humides: parce que la chaleur vse plaisammẽt des humeurs, encor qu'ils soient cruds, que de la viande nouuellement receuë. Car la viande est beaucoup plus esloignee de la forme du sang, & de la nature des parties, que n'est la pituite: & la chaleur aura plustost apresté l'humeur ià fait, que de la viande. Et s'il ne le fait, d'autant qu'on luy fournit tousiours nouuelle matiere, il est force que tout se corrompe, & que tout deuienne excrement. Lequel estant retenu au corps, par tout pullulent des maladies familieres à tel humeur, œdemes, vitiliges, alphes, scirrhes, loupes, neuds, & [autres] infinis maux de la classe des phlegmatics: lesquels celuy esuitera, qui permettra à la chaleur, de parfaire & exactement eslaborer cest humeur froid, en ne prenant aucune viande, ou pour le moins en prenant plus tard & rarement. Car comme ainsi soit, que la chaleur se doiue toute occuper en cest affaire, elle en est destournee par la nouuelle matiere, laquelle est inutile, & encor dommageable. Mais quand la chaleur a consumé, ce qu'elle a trouué plus commode, pour l'vsage des parties qu'il falloit nourrir, dés lors chacune d'elles commence d'auoir bon appetit, & de faire entendre leur indigence, par mutuelle communication iusques au ventricule. Toutes fois, comme nous disions par cy deuant, quelquefois l'estomach n'appete rien (à cause qu'il est plain d'humeur) iaçoit que les autres parties ieusnent: & au contraire, l'estomach estant vuide & affamé, les autres parties peuuent estre rassasiees. Adonc, estans contraints de la fascheuse faim, de prendre de la viande, nous taschons par autre moyen de descharger les autres parties de leurs humeurs, afin que la chaleur ne soit accablee de leur trop grande quantité. Mais si la

repletion est commune à tout le corps, de sorte que l'on sente le ventricule, ensemble toutes les autres parties, pleines d'humeur pituiteux, lors qu'il n'y a aucun appetit, la chaleur temperee estant occupee en beaucoup de matiere, pendant qu'elle fait ceste autre besoigne, il n'y a pas necessité de viande. Car la chaleur a prou besoigne, & peu de force : dont elle ne fait pas euidente consomption de l'humidité naturelle des parties, tandis qu'elle iouit d'vne autre qui luy est tres-plaisante, comme est la douce pituite. Ceci fait bien pour ceux, qui demeurent à ieun trois ou quatre iours, & plus long temps. Car que faut-il presenter des viures, quand tout le corps versé d'humeur froid, & malaisé à dissiper, si nous auons appetit de manger, seulement lors que la premiere viande est despechee ? Quoy ? si quelqu'vn desdaigne les viandes, & luy font mal de cœur à les voir, n'est-ce pas vn certain indice, qu'il n'a [grand] besoin de viande : de laquelle c'est Nature mesme qui nous en a donné l'appetit, sans enseignement de personne ? Et de qui pourrions nous entendre l'heure du manger, & la quantité, voire la qualité ? En ces choses nous suiuons de nous mesmes, l'inclination naturelle & le desir exempt de toute raison. Parquoy celuy qui abhorre totallement la viande, il n'en a pas [grand] besoin : veu que c'est vn appetit naturel, & non pas volontaire, ne qui obeïsse à la raison. Il est donc ià plus que assez confirmé par nos raisons, ce que l'experience atteste : qu'aucuns ont vescu par plusieurs iours sans manger, & ce sans aucun dommage de leurs forces & santé : ains (qui plus est) on croit, qu'ils ont preuenu des maladies qui les menaçoient, ou qu'ils sont eschappez des presentes. Car les maux menacent, ceux qui sont ainsi saouls, & ont grande repletion de tout le corps, si vous y mettez tousiours de la viande : parce qu'il est force, *Aph. 19.* que le tout se corrompe. Dont Hippocras dit, tant plus *liu. 2.* tu nourriras les corps mal nets, tant plus tu les offenceras. Du mal present excité de cacochymie eschappa la

fille Allemande, qui ieusna trois ans. Car on raconte qu'elle estoit douce & benigne, taciturne, oisiue, & endormie, pleine de pustules & rognes, à raison de l'abõdance de l'humeur pituiteux gros & visqueux. Elle ayant soustenu, de son propre mouuement, vn si long ieusne, en fin les humeurs estans consumez, & la matiere de son mal ostee, elle remise en santé, commença d'auoir appetit. Ceci ne doit sembler absurde, veu que l'esprit comprend facilement, que non seulement il peut ainsi aduenir, ains aussi qu'il le fait tres-sainemẽt. Peut estre que cela est dur, de admettre que l'action de la chaleur naturelle, perseuere deux ans ou plus, à la consomption des humeurs vne fois assemblez. Vous accorderiez bien, que le plus long terme de ieusner, soit limité à vne semaine ou deux, ainsi qu'õt dit Hippocras & Pline. Mais ie feray, que la longueur du tẽps ne vous retiendra pas, de venir de pieds & de mains à ma sentence. Moy certainement, qui suis moins à condamner du vice de credulité, que d'aucun autre, ne me suis persuadé telles choses sans raison. Et vous considererez (s'il vous plaist) d'où ie collige que ceci peut estre fait, apres que vous aurez acheué de lire, ce peu qui nous reste encore à dire.

IIII. Quand l'humeur pituiteux abreuuant le corps, & saoulant plaisamment les parties, est copieux, telle nourriture suffit long temps: quand il est en petite quãtité, la matiere en brief estant consumee, soudain l'appetit reuient. Or si l'humeur n'est pas seulement copieux, ains aussi gros & visqueux, qui doutera encores, que la vie ne puisse estre prolongee longuement, sans qu'on y adiouste aucun aliment? Soit en outre, la chaleur petite & languissante, ou de nature, ou par accident: elle ne pourra pas dissiper beaucoup d'humeur: & pourtãt il luy resistera fort long temps. En vn vieillard, vne fille, vn prestre, la chaleur est moindre & plus remise, à cause de l'aage, du sexe, & du repos. Et l'abondance des humeurs gluans, peut estre si grande en iceux, que la chaleur naturelle n'en sera moins ag-

greablement entretenue de son accointance, que de l'abord d'vn autre aliment nouueau & iournalier. Cela continue, tant qu'on luy fournit d'humeur en abondance: & il en est fourny longuement, quand à raison de son espaisseur, viscosité & froideur, il en est fort peu dissipé de la chaleur, laquelle n'est vehemente ni acre. Et combien qu'elle ait esté quelque fois telle, au moins elle est maintenant rebouchee. Ainsi nous auõs esprouué, la Salamandre (que l'on croid vainement n'estre bruslee du feu, comme Dioscoride dit) mise sur le feu, pouuoir longuement resister à la brusture, & estaindre le feu s'il estoit moindre: parce qu'elle est toute plaine d'humeur froid, espais & comme laict, en lieu de sang. De semblable matiere (à mon aduis) sont farcis les corps, de ceux qui abstiennent des viandes durant quelques annees. Et ie me doute aussi, que tel est le naturel du Chamæleon, si ce qu'en escrit Pline est vray: que luy seul d'entre tous animaux, vit la bouche tousiours beante, sans manger & sans boire, n'vser d'autre aliment que de l'air. Car ce que luy mesme narre des Astomes (c'est à dire, gens sans bouche) lesquels viuent de la seule exhalation, & des odeurs que ils tirent par le nez, se fait par vn autre moyen, si vous receuez le tres-ingenieux raisonnement de Marsile Ficin, qui est tel: On dit qu'en certaines regions chaudes, & qui flairent par tout de grand odeur, plusieurs de graisle stature, & d'estomach debile, viuent quasi seulement des odeurs. C'est (paraduenture) d'autant que la nature du lieu, reduit en odeur presque tous les sucs des herbes, des grains, & des fruicts mols: & la mesme nature resout en esprits, les humeurs des corps humains. S'il est ainsi, quel empeschement y a il, qu'ils soyent nourris seulement de vapeur, veu que tout semblable est nourry du semblable? Mais ceux qu'on a obseruez viuãs sans viande en l'Europe, ont esté pleins de suc froid & visqueux. Nous pouuons adiouster aux sudites conditions, le reserrement des pores de la peau, lequel Alexandre Beniuen à cognu, auoir grand poids

*Liur. 2. chap. 6.*

*Li. 8. c. 33*

*Li. 7. c. 2.*

*Liu. 2. de la triple vie, c. 18.*

en cecy : quand parlant d'vn qui à Venise ieusna quarante iours continuels, n'a pas seulement noté, qu'il fut de membres froids, contenans au dedans du phlegme gros & crud, ains aussi que les pores du cuir estoyēt serrez. Or s'il m'est loisible de conduire cecy, des animaux aux plantes, i'ay en main plusieurs experiences. Car l'oignon, l'ail, & le froment, plusieurs mois apres qu'ils sont separez de la terre (qui leur fournissoit d'aliment) non seulement viuent, ains germent aussi : par ce qu'ils ont vn humeur gros & copieux, qui resiste beaucoup au flaitrissement & secheresse entretenant la chaleur naturelle, mesme sans ayde d'aucun humeur nouuellement reçeu. Ainsi la Ioubarbe, herbe, nōmee *Semperuiue*, l'Aloé (dit *Perroquet*) & celle qu'on appelle vulgairement *Faba inuersa* (on pense que ce soit *Telephion*, des Latins nōmé *Illecebra*, & des boutiques *Crassule maieur*) estās arrachees de terre & pēdues (en l'air) viuent fort longuement : parce qu'elles ont du jus visqueux, & abondant en leurs fueilles bien espaisses. Et quel besoin ont elles de frequent ou continuel alimēt, puis qu'elles ont vn suc tant gluant, qu'à peine il peut finalement estre consumé par les grandes chaleurs? Et afin que personne ne se mocque de ce discours (par lequel ie compare les plantes aux animaux, en ce que concerne la facile abstinence des viures) ie veux bien qu'on sçache, qu'il est beaucoup plus mal aisé, que les plantes demeurent quelque temps viues sans nourriture, que les animaux. Car, pourquoy faut il que les plantes soyent tousiours attachees à leurs racines, sinō afin qu'elles attirent continuellement du suc, qui leur est necessaire à tout moment de tēps ? Nature a donné mouuement aux animaux, parce qu'il ne leur conuenoit pas cercher des viandes, sinon par quelques interualles. Et pource vous voyez, que les animaux priuez de viande, viuent aumoins quelques iours:& les plantes presque toutes se flaitrissent, aussi tost que nourriture leur defaut : & sur tout la race des herbes. Toutes fois celles qui ont beaucoup d'humeur, & la substan-

ce serree & espaisse, sont de plus grande duree, & viuēt quelque temps apres qu'elles sont arrachees. Car elles retiennent vne portion de l'humeur gluant, auquel l'ame est conseruee, qui suffit à plusieurs iours. Ainsi de plusieurs arbres les rameaux retranchez, meurent tard. Ainsi des bestes insectes, les parties decoupees se remuent : parce que l'humeur tenace est difficile à dissiper, retarde leur ame, comme enuelopee & empestree, qu'elle ne s'en voise tost. Cela mesme fait, que les bestes exangues puissent (comme cy deuant nous auons remonstré) viure fort longuemēt, sans l'vsage des viandes.

V. Ie pense que rien n'empesche plus, que ie ne concluē estre vray (comme tresbien prouué) que telle abondance d'humeur gros & gluant, se trouue quelque fois amassee en vn corps froid, que la chaleur naturelle ne fera autre chose durant plusieurs annees, sinon le consumer. Cependant le corps n'a besoin de nouueau aliment : dequoy le signe est, qu'il n'a point de appetit. L'experience nous l'a premierement enseigné: la raison prouue cela mesme, auec la comparaison de plusieurs choses semblables. S'il vous plaist examiner ceci plus attentiuement, tres-renommé PAPON, vous n'y pourrez plus cōtredire, ains soubscrirez à nostre aduis : & vous esmerueillerez (comme il est bien seant à tout homme d'esprit) cōment des principes les plus petits, & vulgairement notoires, ie vous ay tiré à l'opinion que vous iugiez tant reiettable. C'est la force des demōstrations desquelles les Geometriēs (beaucoup plus certainement que les autres) inferent leurs cōclusions, de supposition confessees & cogneuēs du vulgaire. Car ils ne parlent premierement que de lignes, de poincts, de superficies, quarres, anglez, cercles, & semblables: puis soudain ils deduisent tellement l'vn de l'autre, qu'en fin sans aucune captiō ou habilité sophistique, ains de necessaire consequence, ils conduisent de main en main leur disciple, à mesurer la grandeur des cieux, la distāce des astres, la maniere des ecli-

pses, & autres choses fort cachees. Pareillement celuy qui est expert en Physique,& és choses naturelles, sçachant trouuer par certaine methode les principes & causes de tout, peut facilement affirmer des propositions paradoxes (tres-veritables toutesfois) & le prouuer de ce que le sens & l'vsage confirment. Cecy suffira à vous,qui estes bien versé en toute discipline, & non tardif, pour confirmation de mon propos: lequel du commencement vous auez pensé n'estre pas seulement vray semblable. I'en debatrois auec vn autre plus au long, si ces demonstrations ne luy faisoyent rien:mais vous y consentez desia (ie le sçay bien )& y adioustez vostre suffrage.

Ayant paracheué ceci, i'ay rencontré fortuitement vn lieu d'Auicenne l'Arabe, qui confirme nostre opinion par le phlegme:lequel estant plus copieux,il pense pouuoir aduenir,que nous viuions longuement sans manger, parce que telle matiere tient place de viande. Il ne nie pas aussi, que cela ne puisse aduenir aux hõmes sains.Ie suis bien aise,de ce qu'vn si grand autheur approuue mon opiniõ,laquelle ie pensois n'auoir esté traitee de personne.

*Ce qui s'ensuit est traduit de la seconde partie des Opuscules de M. IOVBERT, pag.136. où il est noté, pour adiouster à ce Paradoxe.*



R ie preuoy facilement, que deux sortes de gens se peuuent esmouuoir ou du seul suiet de ce discours, ou de ses preuues. Les vns sont ignorans de la Philosophie naturelle, & de la medecine, personnes venerables pour leur simplicité & pieté:cõme le menu peuple, & tous ceux qui n'appliquent leur estude à examiner les causes de chasque chose.

Les autres sont diaboliques, qui poursuyuent de calomnie tres impudente, ce qu'ils sçauent estre bien dit. Ie ne m'arresteray point à ceux-ci, parce qu'ils n'attendent pas l'explication (de mon dire) & qu'ils deprauent & infectent de leur poison, tout ce qui est receu de leur pensee impure. Aux autres il me semble qu'il conuient satisfaire benignement & sincerement. Ie voy qu'on me pourroit obiecter ceci: Les ieusnes de quarante iours entiers, lesquels IESVS CHRIST, Elie & Moyse ont soustenu (ainsi que tesmoignent les saintes Escritures, dictees par le saint Esprit) ne seront plus tenus pour miracles, si par quelque raison naturelle on peut endurer le ieusne, voire par plusieurs mois & ans. Certainement il seroit vray, si on ne recognoissoit, que cela eut esté donné totalement contre les loix de Nature, à des hommes parfaitement sains, par certain priuilege, comme nous croyons piement. Car il leur fut diuinement octroyee, exemption de l'infirmité de la chair pour vn temps: de sorte que leur condition estoit pour lors, autre que celle du genre humain. Mais ceux que nous auons aprins des histoires prophanes, auoir vescu durant quelques annees, sans manger (si elles disent vray) il faut qu'ils ayent tous esté mal sains, & pleins de beaucoup de suc froid, duquel le corps a peu estre nourri longuement: comme i'ay demonstré amplement par ce Discours. Ainsi nous apprenons de ce qui aduient iournellement, que plusieurs malades n'ont point d'appetit, à cause que leur ventricule est farci de mauuais humeurs: & ils prennent moins de viande en vne sepmaine, qu'ils ne prenoyent chaque iour quand ils se portoyent bien. Mais qu'vn homme de cœur tressain, puisse passer seulement vn iour (ou deux) sans viande, & n'auoir pas faim, cela excede les bornes de Nature, & est vn miracle diuin. Combien plus est-il admirable, qu'vn tel homme ieusne quarante iours entiers, de sorte qu'il ne sente point de faim, n'ait à combatre la conuoitise de manger, & n'appete la viande ou le breuuage,

*Obiectio.*

*Response.*

non plus que d'vn des anges? Nous croyons que Iesvs Christ a eu le corps extrémement temperé & pur, iaçoit qu'il fut suiet à maladies, selon la condition de sa nature humaine. Nous recognoissons semblablement, que Moyse & Elie, quand ils s'abstindrent durant quarante iours de manger & de boire, estoyent parfaitement sains, pour lors (par certaine prerogatiue) exempts de la commune vie des hommes. Dequoy il s'ensuit, qu'à bon droit on estime cela illustres miracles, par lesquels l'authorité de ces prophetes, & de Iesvs Christ, fut establie. Or ce n'est pas chose nouuelle, que semblables effects aduiennent, par l'ordre des choses que Dieu tresbon & tresgrand a prescrit à Nature, & par vn miracle euident contre les loix de la mesme Nature. Car telles fieures, & plusieurs autres maladies, que le Saints ont gueri, les Medecins ostent aussi. Mais les moyens desquels ils vsent, y apportent tresgrand difference. Car les Saints de leur seule parole, ou de leur attouchement, defaisoyent (moyennant la grace de Dieu) les causes de tels effets, auec la necessité imposee à Nature. Les Medecins ne font autre chose, que opposer aux causes naturelles d'autres semblablement naturelles: par lesquelles, si la vertu des remedes donnee du Createur, est plus puissante, & qu'il ne vueille que pour lors elle soit vaine, la cause qui fait le mal est effacee. Iesvs Christ guerit parfaitement le sang menstrual inueteré, du seul attouchement de la frange de sa robbe. Nous par art medicinal, duquel luy mesme (comme pere benin, ayant pitié de la condition humaine) & auteur & vray instituteur, remedions à semblable mal par certains medicamens. Ainsi certainement l'humeur phlegmatic plus copieux peut induire (naturellement) le ieusne, comme il a esté aux susnommez se portans bien, de la seule volonté du treshaut Dieu. Mais outre ceux ci, il y a infinis miracles qui excedent nostre entendement, lesquels ne l'art humain, ne la Nature mesme sçait imiter en aucune maniere. Telle est la guerison

de l'aueuglement naturel : de chasser les esprits immundes du corps humain : ressusciter les morts ja à demy-pourris,& semblables,qui confirment l'authorité de Dieu tout-puissant. Ie pense qu'il appert de ceci, que les choses qu'on dit aduenir par certaine loy de Nature (jaçoit que rarement) ne reprouuent point les vrais miracles,ou ne diminuent leur certitude : & que celuy ne contre dit à la foy Chrestienne, qui examine diligemment les causes de tels euenemens. Ains plus tost: n'en confirme l'on pas mieux, la verité des miracles non sains:en ostant quand & quand l'occasion des impostures afin qu'elles n'abusent facilement le peuple mal expert: Car si quelqu'vn de ceux qui viuent sãs manger,à cause de leur intẽperature froide, & l'abondance de phlegme., vouloit contrefaire le Prophete inspiré de Dieu., combien de mille hommes precipiteroit-il en tresgraues erreurs,& ruine ? Certainement celuy est impie,& ignorant de la vraye (c'est la diuine philosophie, quiconque pensant à ces choses, & les estimant, prononcera estre impie & tres irreligieux, de vouloir distinguer par raisons non fardees, les œuures & (comme les nostres parlent) miracles de Nature,des miracles diuins. Ce que tous gens de bien & de pieté confesseront librement, conuenir fort à vn homme de bien, religieux & notamment charitable.

*Ce qui est entrelassé au texte, par ces marques [ ] est de l'autheur, apres auoir cognu & aprouué la version de son fils.*

FIN.



# QVESTION VVLGAIRE.

*Quel langage parleroit vn enfant qui n'auroit iamais ouy parler.*

*Qu'vn sourd de naissance est muet necessairement, comme aussi celuy qui est nourri parmi les muets & non au contraire, qu'vn muet de nature, soit sourd, & d'où prouient, que l'homme est si tardif à sçauoir parler.*

*L'opinion vulgaire.*

LE vulgaire croit, & tient pour chose asseuree, que l'homme parleroit le langage d'Adã, s'il n'auoit apprins autre langue dés son enfance, comme s'il estoit nourri d'vne muette parmi des muets, ou à vn desert du tout inhabité des hõmes, où il n'eust iamais ouy parler. Herodote en son second liure recite, que Psammetic Roy des Egyptiẽs, en voulut quelquefois faire la preuue, afin de iuger par là, quel estoit le plus ancien & naturel langage de tous ceux qu'on parle au monde. Il fist nourrir deux enfans par des femmes muettes en vne forest, où ils ne pouuoyent ouyr aucune voix humaine. Passé deux ans, estans amenez audit Roy, ils prononcerent quelquesfois ce mot Bec, qui en langage Phrygien signifie du Pain. Dequoy on colligea, que le Phrigien estoit le

*Preuue d'vn Roy d'Egypte pour sçauoir quel langage est le plus ancien.*

premier langage de l'homme. Mais (comme dit sainct August. en son neufiéme liure sur le Genese) ces enfans pouuoyent auoir apprins & retenu ce mot des Chieures, parmi lesquelles ils auoyent esté nourris. Car comme il remonstre en son œuure de la quantité de l'ame toute maniere de parler est de l'ouye, & par imitation. Toutesfois en son liure de la cité de Dieu, il pense & croit, que auant la confusion des langues, qui aduint en l'edification de la tour de Babel, le langage Hebrieu estoit naturel à chacun. Comme si la parole fust vne action procedante de l'instinct naturel, ou simple & propre mouuement de l'ame : tout ainsi qu'elle a de soy en soy & quelques inclinatiõs naturelles, qu'elle met en euidence & effect, sans aucun enseignement. Tel est le sçauoir tetter, crier, pleurer, rire, mouuoir pieds & mains, & (quand la force y est) de cheminer. Le cheureau, l'agneau, le poulain, & semblables animaux, aussi tost qu'ils sont nez, d'eux-mesmes se iettent aux mammelles, sçachans naturellement que là est leur nourriture. Estans deuenus grandets, ils choisissent de mille diuerses plantes qui sont en vn terroir & pasturage, celles qui duisent & reuiennent le mieux à leur complexion. Ils beélent & hannissent dés leur naissance : ce qui respond au crier des enfans: & le tout sans aucun enseignement, non pas mesmes par exemple ou imitation. L'hõme a de telles actions à representer, communes aux autres animaux, de son simple naturel, & sans apprentissage. Mais la parole, qui est vne voix significatiue, exprimant les conceptions de l'ame raisonnable procede totalement d'vne science ou discipline, laquelle on comprend par le moyen de l'ouye. Tellement qu'il est impossible, que vn sourd de naissance, perseuerant en sa surdité, sçache iamais parler : combien que sa langue, & les autres parties à ce ordonnees, soyent tresbien composees & ordonnees, de sorte qu'il n'y ait rien à desirer. Et que dira celuy qui n'a iamais rien ouy? La parole est discipline, non moins que la Musique : l'vne & l'autre

*L'opiniõ de S. Augustin.*

*Liu. 16. chap. 11.*

*Refutation des derniers proposde S. Augustin.*

*Que le parlerest d'vne sciẽce ou discipline.*

apprinse par l'ouye. Dont il aduient que l'enfant en quelque lieu qu'il soit nourri & esleué, apprend & retient le langage vulgaire (que l'on dit Vernacule, ou maternel) quel qu'il soit Hebrieu, Grec, Latin, ou Barragouyn. L'vn ne luy est plus mal aisé que l'autre. Car n'en ayant aucun d'impression naturelle, il est indifferent à tous : tout ainsi que le blanc, à receuoir toutes couleurs, & l'eau fade toutes saueurs. Adam n'eust point parlé de son naturel, non plus que nous : mais Dieu luy inspira vne ame sçauāte du langage qu'il luy pleust, comme il fit aussi à Eue, & leurs premiers enfans, apprindrent à parler d'eux, comme font les nostres de nous. Or de ces premiers parēs ià corrompus par leur transgression, nous auons & tenons toutes nos inclinations & conditions naturelles, & mesmement la plus grande imperfection qui soit de tendre plus au mal que au bien: peché vrayemēt originel. Mais quāt au parler, nous n'en auons que l'aptitude & habilité, comme à toute autre discipline. Ce qui est du vray naturel de nostre Ame, enchassee dans vn corps de telle trempe ou temperature & complexion, que doit auoir l'hōme, pour sa perfection. Car le fat & niais de naissance, est cōme l'enfant és premiers ans, inepte à raisonner, pour l'imperfection de son corps, & semblablement ceux qui par accident de maladie, ou passion d'esprit (comme d'amour, ou fascherie) deuiēnent fols, assotis, moniacles & insensez, en tous lesquels demeurant l'ame tousiours semblable à soy, & en son entier, neantmoins ne peut exercer sa raison, pour n'auoir le corps de mesme à son commandement. Aristote a tresbien enseigné, que nostre ame ignore toutes choses, & est comme vn tableau neuf, bien liz & poly auquel il n'y a rien encores depeint ou graué, lors qu'elle est infuse au corps humain, enuoyee du ciel, ainsi que nous croyons. Elle n'a rien que simplicité, sincerité, pureté, facilité & aisance, inclination & aptitude à tout art & science, à toute cognoissance de choses diuines & humaines (qui est la vraye definition de Phi-

*Que Adā n'a parlé de soy, ou naturellement.*

*Opinion d'Aristote, quel'ame n'a riend'elle mesme quant aux sciēces.*

losophie) hors mis & exceptees les facultez & actions necessairement requises à vne ame viuante, comme celle des bestes lesquelles nostre ame exerce au corps dés le commencement, & auant que l'enfant soit né, sans doctrine ou discipline, comme dessus a esté remonstré. Car pour le viure simplement (qui est defini aux animaux & limité de deux actions principales, de sentir & se mouuoir) l'ame n'a besoin d'aucun enseignement. La doctrine ne luy est requise que pour les arts & sciences, n'en ayant point en soy, quoy que die au contraire le diuin Platon, affirmant que l'ame raisonnable a cognoissance de toutes choses quand elle vient au corps : mais estant plõgee & comme submergee dans la grand humidité du corps, elle oublie tout, comme celuy qui deuient oublieux, (en Grec on le dit Lethargique (à cause de l'humeur phlegmatic qui noye son cerueau. Mais depuis, à mesure que le corps perd ceste grand' humidité, & se deseiche petit à petit, l'ame se ressouuient aussi de peu à peu, & comprend toutes choses qui luy sont demonstrees & representees, comme en les recognoissant & soy ramenteuant, non pas les apprenant de nouueau. C'est l'opinion du bon homme Platon, laquelle fait bien pour ceux qui affirment, que nous auons quelque certain langage naturel, lequel fut de nos premiers parens, Adam & Eue, & que nous le parlerions auec le temps, si l'autre que nous oyons ordinairemẽt des domestics, ne le preoccupoyent. Mais à la verité, nostre ame ne sçait, ne tient de soy, aucun langage, & n'est affectee ou adonnee à aucun en particulier, ains encline egalement & est indifferente à toutes langues, si bien que l'vne n'empesche l'autre, comme feroit parauanture) la naturelle, si aucune y en auoit. Au moins on y recognoistroit quelque ramage, comme à ceux qui ne peuuent totalement oublier les accens, ou les prolatiõs, auec certains mots & phrases de leur lãgage maternel. Donques l'ame raisonnable n'ayant aucun langage de soy, est fort propre & apte a cõprendre & bien

*Opinion de Platon cõtraire à celle de Aristote.*

*Que nostre ame ne sçait aucun langage naturel.*

exprimer par ses instrumens sains & entiers, toute diuersité de langues. Comme l'on escrit du Roy Mitridates, auoir eu si heureuse memoire, qu'il parloit bien & proprement vingtdeux langues diuerses. Nous n'auons de nature, que la simple voix, commune à tous animaux qui respirent, & differente en eux selon leurs especes. Car chasque animal a sa voix propre, qui signifie grossierement ses affections ou passions: laquelle on ne sçauroit exprimer ou representer (dit Ammonius sur Aristote) par lettres ou syllabes, non plus que les diuers bruits de la mer, & des vẽts. L'homme aussi, és premiers mois, quand il vit simplement en beste, n'a que la seule voix, auant qu'il apprenne à parler: duquel estant priué, il est dit muet: iaçoit qu'il n'ait perdu sa voix. Dõt Aristote dit tresbien en ses problemes, que le seul homme est muet. Or le parler n'est autre chose, que façonner & articuler sa voix naturelle, en adioustant de consones aux vocales, en les composant & entrelaçant, pour exprimer des mots significatifs, qui expliquent & (par maniere de dire) enfantent les conceptions de l'homme; lesquelles sont infiniement plus diuerses & en plus grand nombre, que celles des autres animaux exempts de raison & discours. Et pourtant il falloit bien que l'homme sceust fort diuersifier sa voix, pour respondre à ce que contient la grand capacité de son esprit. L'enfant ramasse & assemble diuerses conceptions en son entendement, & les paroles qu'il oit accompagnees de quelques actions, le tout ayant signification. Il comprend cela de peu à peu, & le retient par frequente reiteration. Depuis, quand sa langue est plus ferme, il tasche à representer ce qu'il a retenu, en begueant: & parle en fin d'vn long apprentissage, non moins qu'vn perroquet apres auoir longuement escouté. Car autrement, tant l'vn que l'autre n'auroit que son ramage, qui est la voix naturelle, sans autre signification que de certaines affections ou passions comme nous auons dit. Voyõs maintenãt ce qu'en dit Aristote en son histoire

*Que la voix seule est de nature, & non la parole*

*Probleme 57. liu 11 Qu'est ce que parler, comment il se forme & pourquoy.*

des animaux. Les animaux qui parlent, ont aussi voix: mais tous ceux qui ont voix, ne parlent pas. Car ceux qui sont sourds de nature, ils sont aussi muets, dont ils peuuent bien rendre vne voix, mais non point de parole. Et au liure des sens, & de leurs organes, où il fait comparaison des aueugles & des sourds nez, il dit sourds & muets, comme accidens qui s'entresuiuent necessairement. Ainsi Alexandre Aphrodisien en ses problemes, ayant demandé pourquoy les sourds de naissance sont aussi muets, il respond gentillement, qu'ils ne peuuent dire, ce qu'ils n'ont iamais ouy. Pour mieux confirmer ce propos, il nous faut adiouster ce, que le mesme Aristote escrit au liure dessus allegué, touchant la voix & le chant des oyseaux, qui est en partie simplement naturel, & en partie de quelque apprentissage entre eux. Car ie ne veux ici amener, ce que l'homme enseigne à vn oiseau, de representer autre chant que le sien: mais l'enseignement des oiseaux peres & meres, à l'endroit de leurs petits. Dequoy on pourra aisément comprendre, que si les oiseaux ont vn chant naturel (qui est la voix commune à toute leur espece) & vn autre enseigné ou apprins, en demeurant auec les siens, qu'il n'auroit pas s'il en eust esté incontinent separé, & prins au nid: de mesme l'enfant sequestré de toutes gens qui parlent, & qui de leur conuersation l'enseignent à parler, n'aura que sa voix naturelle, comme quand il nasquit. La voix desplice, dit Aristote, (qui est, comme si on disoit le parler des bestes) est differente entre les animaux, voire entre ceux de mesme espece, en diuers lieux. Exemple: les perdrix en diuers païs, ont le chant diuers, car les vnes cacrabent, les autres strident. Et il y a de petits oiseaux, qui ne chantent comme leurs parens, si ayans esté prins au nid, n'ont eu l'education paternelle: ains se sont addonnez & accoustumez aux mœurs & au chant des autres oiseaux. Mesmes on a apperçeu quelquefois vn rossignol, qui enseignoit son iargon à ses petits, & leur donnoit à imiter quelques chansons. Car le parler

*Differẽce de la voix au parler liu. 4. chap. 9.*

*Chap. 1. Liur. 1. probl. 133*

*Que le chant des oyseaux est en partie d'apprẽtissage.*

„ ne prouient de nature, comme la voix: ains peut estre
„ acquis par estude & discipline. Voila pourquoy aussi les hommes vsent de diuers langages, combien que tous ayent semblable voix, &c. C'est assez prouué ce me semble que le parler soit chose apprinse par le moyen de l'ouie, dont il s'ensuit inéuitablement, que les sourd nez, & ceux qui n'ont iamais ouy parler, sans estre sourds, sont muets par consequent: sinon que par succession de temps ils iouissent de l'ouie, leurs aureilles estans destoupees: comme nous auons quelquefois obserué, & mesmes pratiqué, en des enfans qui n'auoient parlé auant sept ou huit ans.

*Conclusion comment les sourds de naissance sont aussi muets.*

Maintenant ie veux, comme en passant, toucher ce poinct, qui n'est mal à propos: s'il y a difference du parler que l'enfant a apprins à celuy d'vn perroquet, d'vn estourneau, d'vne pie, d'vne aloüette, d'vne linotte, d'vn tourd, ou d'vn corbeau, d'vn gay, semblablement apprins. Il est certain, que comme leur ame est differente, ainsi est leur langage, en ce que l'enfant entend ce qu'il dit, & le veut ainsi dire, ou mieux s'il pouuoit, pour expliquer & faire entendre ses conceptions, l'oiseau au contraire, n'a aucune intelligence de la signification de ce qu'il prononce. Tellement que si l'oiseau demande, ou respond quelque chose bien à propos, c'est d'vn rencontre, & non pas d'ordinaire: sinon qu'on le luy ramentoiue, ou face dire expressément. Encor y adioustera-il tousiours quelque mot de trauers, lequel arguëra suffisamment, qu'il n'en a aucune intelligence. Dont on dit communément de celuy qui parle, & ne sçait ce qu'il dit, il parle comme vn perroquet. Ainsi peut-on apprendre quelque folie, ou imprecation en Allemant, Polognois, Basque, Breton, ou autre langue incogneuë, qu'on dira ignoramment pour salutation, dequoy on se rira. Ainsi plusieurs prient bien Dieu en Latin, sans aucune intelligence de ce qu'ils luy demandent.

*Difference du parler des enfans à celuy des oiseaux.*

II. Reste à sçauoir, puisque le sourd naturel est muet par consequent, si pareillement le muet de nature (à

*Si le muet de nais-*

raison de quelque defaut en sa langue, ou és autres parties requises au parler) est consequemment sourd. Lactance Firmian en son liure de l'ouurage de Dieu, le veut ainsi : mais estant grossier anatomiste (comme l'on comprend aisément par ses raisons) il ne doit en cela estre creu. Alexandre Aphrodisien au lieu cy dessus allegué, semble dire, que non, mais il n'a bon fondement, quand il pose qu'il y a vn paer de nerfs qui vient du cerueau, duquel vne portion va à la langue, & l'autre aux oreilles. Et que, parce, les affections de la langue & des oreilles se communiquent aisément. Et d'autant que l'vne desdites portions peut estre offencee & corrompuë sans l'autre, il aduient aussi qu'on peut deuenir sourd par quelque maladie, sans deuenir muet & au contraire. Mais sa supposition n'a aucun lieu en ceci, non plus que la raison d'aucuns modernes, suiuans Pierre de Albano, dit Conciliateur : que le sixiéme pareil des nerfs du cerueau qui meut la langue, est fermement allié au cinquiéme pareil, lequel sert à l'oüie. Car comme ie ne veux pas que le defaut du parler suiue la surdité, pour aucun consentement ou simpathie de la langue aux oreilles, ains seulement à faute de doctrine qui soit reçeuë des oreilles : ainsi n'accorderay-ie pas, que pour le vice & incongruité des parties dediees au parler, l'oüie en soit offencee. Aussi le fait n'est pas semblable, veu que telles parties ne font ne à l'integrité, ne à la construction des oreilles : moins à l'instruction de l'oüie, laquelle pour soy n'a besoin d'aucun enseignement, non plus que la veuë, ou autres sens exterieurs : qui ne requierent sinon d'estre libres & ouuerts, sans aucun empeschement, & que leur obiect soit prochain en certaine distance. Adonc nous voyons & oyons naturellement sans doctrine ou discipline. Puis donc que l'oüie ne prend ne apprend aucune chose des instrumens parolifiques, ni mesme de la parole (quant à son action simple d'oüir) celuy qui est muet de naissance par l'imperfection de sa langue ne sera pas sourd pour cela ; non

sance est sourd par cōsequēt. Chap. 11.

plus que si à vn beau parleur, on arrachoit la langue. Ainsi void-on iournellement ceux ausquels on l'a coupee, n'oüir pas moins pour cela. On pourroit ici repliquer, que c'est autre chose, estre mutilé de sa langue apres la natiuité, & d'y auoir quelque imperfection de nature, comme aussi nous voyons que ceux qui sont deuenus sourds par accident de maladie ne perdent le parler: combien que les sourds de naissance, soient muets necessairement. Mais il suffit pour asseurer nostre premiere proposition, de la mutité suiuante la surdité naturelle, que les sourds par accident, sont de là en auant ineptes à autres langages nouueaux, si ce n'est par le moyen de l'escriture: à laquelle encores à esté autrefois necessaire l'oüir. Car comme ainsi soit que la lettre escrite est le vicaire de la parole, il est impossible qu'on sçache escrire, ou entendre l'escriture (quoy qu'on la puisse contrefaire, comme en peignant, par imitation) sans auoir iamais ouy. Donques s'il est vray, que les instrumens de la parole ne conferent ou communiquent particulierement aux oreilles, & que le parler ne fait rien à l'oüir, comme au contraire l'oüir fait & est necessaire au parler: il s'ensuit bien, que le muet de nature, n'oüira pas moins pour cela (supposé que l'organe de l'oüie ne soit en rien interessé) combien que le sourd de naissance, soit muet necessairement, quoy qu'en sa langue & és autres parties requises au parler, il n'y ait aucun defaut. Notez qu'en tout ce propos, ie dis de naissance & de nature, indifferemment: pour signifier le sourd ou le muet dés le commencement. Et ie dis muet de naissance, non celuy qui ne parle pas (car ainsi nous serions muets) ains qui n'est apte à parler.

*Repliq.*

*Resp.*

*Qu'on ne peut lire ne escrire intelligiblemēt, sans auoir premierement ouy.*

III.

*D'où viēt que l'hōme est si tardif à parler.*

Venons au troisiéme poinct: d'où procede, que l'hōme ayant l'esprit si habile & prompt, qu'il comprend toutes choses en peu de temps, il est neantmoins si tardif à sçauoir parler & articuler sa voix? & les bestes ont incontinent, ou bien tost apres quelles sont nees, leurs voix absoluées & parfaites, autant qu'elles auront

Iamais? Aristote en ses problemes respond à cela, que la voix de l'homme à de grands diuersitez, les autres animaux n'expriment point de lettres, ou fort peu (cōme deux ou trois seulement) & sans consones, lesquelles iointes aux vocales font la parole. Or le parler dit il, n'est pas de la simple & seule voix, ains est parfait & accomply des affections ou condition de la voix, auec signification: & les affections de la voix, ce sont les lettres. Parquoy les enfans, auant qu'ils sçachent ou puissent prononcer les lettres, expriment leurs passiōs, (non autrement que les bestes) d'vne voix naturelle & nullement apprise: laquelle est commune à tous enfans de pays que ce soit. Mais le parler est different de ville en ville, voire en mesme ville, à raison de la voix artificiellement distincte, par la grande diuersité des lettres accouplees & entrelacees d'infinies sortes dequoy procedent les mots diuers, qui signifient infinité de choses. Puis donc qu'il y a tant de façon au parler, & que de cinq ou six lettres on peut faire cinquante mots differens l'vn de l'autre, il est bien aisé à entendre, pourquoy est ce que l'enfant forme si tard sa voix au prix des bestes: lesquelles ont leur voix fort simple, & (comme dit Alexandre Aphrodisien) plus naturelle qu'animale? Car ce qui est extrémement diuers, & qu'il faut diuersifier de plusieurs differences, ne peut estre acheué en peu de temps: soit qu'on ait esgard à l'ame, qui apprēd la sciēce de parler: soit à la lāgue, qui le doit exprimer laquelle requiert aussi du temps à se desrompre & habiliter, comme on dit de la main pour les instrumens de Musique. Dont au commencement, de muet on deuiēt begue, ne pouuāt biē faire sonner toutes les lettres, ne prononcer habilement les mots, pour la mollesse de la langue, & sa rudesse à vn nouueau mestier. Il y a vn autre doute sur ce mesme propos, qui est plus mal aisé à expliquer. Aristote le propose en ses problemes. D'où vient que quelques enfans commencent à parler auant l'aage: auquel communément on forme les paroles, & apres auoir bien exprimé quel-

*Liure. II. probl. 58. & 60.*

*Liu. II. prob. 141*

*Liur. II. probl. 17*

*D'où vient que quel-*

ques mots derechef ils sont muets, & reuiennent à leur premier estat, iusques au temps & terme ordinaire du parler? Ce que plusieurs estiment chose prodigieuse: & mesmes quand on dit, quelques vns auoir parlé dés le poinct qu'ils furẽt nez. Cela est vrayement bien rare & malaisé à croire, toutesfois il peut bien aduenir par raison naturelle. C'est, que l'enfant au mesme instant qu'il oyt, il l'entend, & le peut dire. Mais le plus souuent & d'vn ordinaire, l'ouyr precede de loin l'intelligence, & l'intelligence le parler: d'autant que l'instrument de la parole n'est encor de la temperature, qu'il conuient à expliquer ce que l'esprit aura conceu. Au contraire, quelques vns parlent plustost qu'ils ne sçauent entendre (ainsi que nous auons dit du perroquet, & autres oiseaux qui parlent) contrefaisans les mots qu'ils ont ouy, iusques au temps requis à tous les deux, c'est, de pouuoir entendre & parler. Ceux donc ausquels les obiects de l'ouye font plustost impression en l'ame, que l'instrument du parler ne soit parfait, il leur aduient aucunefois, que apres auoir entendu beaucoup de choses, soudain ils les prononcent: & mesmes apres leur dormir lors que les esprits rendus plus copieux, peuuent faire quelque effort & impetuosité à mouuoir distinctement leur langue. Mais cela ne dure pas: & n'est gueres continué: ains l'enfant reuient à sa premiere mutité. Ainsi quelquefois nous sommes tellement disposez: que sans y penser il nous vient des propos & sentences à la bouche: lesquelles nous serions bien empeschez autresfois de trouuer si bien auenantes: & au contraire, par fois il nous est impossible d'expliquer ce que nous sçauons bien. Semblablement il peut aduenir, que vn enfant dira quelque chose: & puis la langue retournant à son estat ordinaire, deuiendra muette, iusques au dernier temps de sa perfection & force. Autre cas est, des enfans qui deuiennent muets par surdité, apres auoir parlé quelque iargon, voire parlé intelligiblement comme nous sçauons par bon rapport, estre aduenu

*Que quelques vns parlẽt auant le temps, & puis reuiennent muets.*

à tous les enfans masles du sire Anthoine Butin (fameux Apoticaire de Tolouse, qui a pour enseigne les trois Roys (dequoy ses filles sont exemptes. Ils parlent tous iusques enuiron les quatre ans : puis ils deuiennent tellement sourds, qu'ils n'entendent aucun bruit, & petit à petit ils cessent de parler. C'est d'autant, que ne continuans plus d'ouyr, ils oublient aisément ce peu de langage qu'ils auoyent apprins és premiers ans: comme l'enfant est fort oublieux, à cause de sa grande humidité, & ceux dudit Butin particulierement, qui sont fort rheumatics. Ainsi n'ayans plus le moyen de continuer d'apprendre à parler en oyant, ils deuiennent muets : comme celuy qui auroit apprins quelques mots en Allemand, en Basque, ou en Breton, à faute de continuer la conference de tels langages, il oublie ce peu qu'il en sçauoit : & celuy qui discontinuë sa Grammaire, ou autre science, ou le ieu des instrumens de musique les oublie facilement. Ce fait confirme tousiours plus nostre premiere proposition, en faueur de laquelle nous auons ainsi discouru. Car si on peut redeuenir muet, à cause de la surdité, qui suruient par accident, apres auoir sçeu parler: qui doutera meshuy, que le sourd de naissance ne soit muet inéuitablement? I'adiousteray vn autre accident bien notable, qui fait aucunement à ce propos : de ceux qui par blessure, ou autre maladie du cerueau, perdent entierement la memoire de toutes choses, iusques au parler: lequel ils rapprennent de peu à peu, comme font les enfans, ayans l'oüie à leur commandement, & les instrumens du parler nullement hipothequez. Gens graues & dignes de foy, tesmoignent auoir veu quelques vns blecez à la teste, d'vne part & d'autre, & mesmes dans l'œil (dequoy M. Rondelet racompte vne histoire en sa pratique en l'appendice du chap. 11.) qui oublierent iusques à leurs noms propres : & leur fallut enseigner toutes choses, comme à des enfans. Ainsi reuiennent ils tous à la premiere condition d'vn

*De ceux qui oubliët tout iusques à leur prenom.*

enfant de naissance : sauf du parler vulgaire, que quelques vns retiennent encores, mais les autres impressions des langues estrangeres, des arts & sciences apprinses, de ce qu'ils ont veu & cogneu auparauant, toutes sont effacees de leur ame, par l'inondation & ravine du mal.

*Liure 1. Chap. 33. Opinion de Messire Pierre Messie.*

Ayant paracheué ce discours, i'ay esté aduerti que Messire Pierre Messie en ses diuerses leçons, auoit touché ceste question. Il conclud à deux aduis : c'est que les enfans qui n'auroyent aprins aucun langage, parleroyet en Hebrieu : ou bien qu'ils feroyent naturellement & d'eux-mesmes vn langage nouueau, donnans des noms estranges aux choses. Comme nous voyons que les enfans de leur propre naturel imposent des noms à ce qu'ils demandent. En sorte qu'il semble, que la nature les enseigne à former vn langage tout neuf auant que d'apprendre celuy de leurs peres. Voila vne opinion de bonne grace, & digne d'vn simple gentilhomme : qui toutesfois ne sera pas aisément receuë d'vn seuere philosophe, lequel pese tout en vne plus forte balance que les autres, & iuge (comme on dit) à la rigueur du droit.

*Refutation de ladite opinion.*

Les raisons cy dessus deduites, arguent & concluent de toute necessité, que l'enfant sourd de naissance, ou qui autrement n'aura iamais ouy, sera aussi muet : & qu'il ne pourra aucunement controuuer vn langage, non pas mesmes sçauoir que les choses ayent quelques appellations. Ce qu'il apprend des autres, quand on les luy monstre premierement en les nommant : dequoy il recognoit par apres telles choses par ce nom là. Comme en luy monstrant & nommant tout ensemble des verges, vn cousteau, du pain, vn œuf, des souliers, &c. il comprend que c'est, auec son nom, par plusieurs fois reiterees. Autrement, il ne sera iamais en pensement de nommer aucune chose. Car il ne sçait pas mesmement (comme dit est) qu'il les faille appeler, s'il ne là apprins de quelqu'vn. Touchant aux mots bizarres & estranges qu'ils vsent, la pluspart leur est enseignee des femmes qui be-

gayent auec eux, cõtrefaisant les autres enfans, qui prononcent tout mollement, les autres mots qu'ils semblent inuenter & imposer à plusieurs choses, ce ne sont que mots corrompus des vrayes appellatiõs qu'ils mutilent ou deprauent en diuerses façons: ou biẽ ils prennent & vsurpent l'vn pour l'autre : ou des mots qu'ils sçauẽt, estant mal rengez dans leur memoire, ils prennent de celuy-ci la teste, de l'autre la queuë, & les adioustent au ventre troisiéme, faisans vne chimere de mots. Dequoy il nous font rire, comme fait vn Allemand, Italien, ou Espagnol, qui en voulant contrefaire le François, qu'il ne sçait qu'à demi, ou à tiers, ou à quart, dit des mots sogreneux & ridicules. Dira on que il les inuente, pour en faire vn langage noueau? Non pas, à mon aduis, ains qu'il se faut & abuse, en pensant tresbien dire : & fait allusion à quelques mots qu'il a aprins, & parauãture prins en autre signification qu'ils ne sont en vsage. Ainsi l'enfant, tandis qu'il apprend à parler, confond, corrompt, depraue, difforme & deguise les paroles, par son ignorance ou impuissance, d'vne estrange façon. Comme celuy qui apprẽd en musique, fait des accords heteroclits, & l'apprentis de la peinture, ou escriture, fait des traits qui ne luy furent onc mõtrez, & le noueau logicien, auance des syllogismes cornus, tels qu'on ne vit iamais en Aristote. Ainsi de toutes choses ceux qui se faillent à bien representer ce qu'ils veulent contrefaire & imiter, semblent vouloir faire vn art noueau, & de leur fantasie. Mais ne pourroit on soustenir en quelque sorte, l'opinion du Seigneur Pierre Messie? Ouy pourueu que l'on supposast plusieurs enfans estre ensemble, & non chacun à part. Car vn seul n'a rien à demander, conferer & communiquer, dont par consequent, il n'a besoin de parler, ne d'inuenter quelques mots pour s'expliquer. Mais ceux qui seroient en compagnie, il est vray semblable, que pour communiquer ensemble (ainsi que porte le naturel de l'homme, qui est dit Animal sociable) ils imposeroyent des noms à ce qu'ils verroyent & traiteroient

*Commẽt il pourroit aduenir, que les enfans controuuassẽt vn langage.*

ensemble. Car nous auons naturellemẽt en nostre ame ceste faculté ou puissance de parler, & d'expliquer, par certains instrumens du corps toutes nos conceptions. Tout ainsi que nous auons la faculté de cheminer, & de courir, d'empoigner, tirer, souleuer, & faire autres actions des pieds & des mains. Il ne faut sinon que la volonté nous y inuite & meuue, quand les pieds & les mains sont assez forts. Et ces facultez ou puissances sont mises & reduites à effect de nous mesmes, sans aucun enseignement que de nature. Ainsi peut bien estre que la faculté de parler viendroit à effect d'elle mesme, quand la necessité le requerroit: comme lors que pour cõmuniquer auec autres, il faudroit dire quelque chose, & faire entẽdre ses pensees par des mots que l'on inuenteroit, & desquels l'on s'accorderoit ensemble, l'vn receuant & retenant ce que l'autre auroit nommé de la façon qu'il luy auroit pleu. Mais vn sourd de naissance, & celuy qui autrement n'aura iamais ouy nommer aucune chose, ne sçaura pas mesmemẽt qu'il faille parler, & se faire entendre par quelques mots. Dont il remuera seulement ses leures, & fera quelques signes des mains, de la teste, & autres parties de son corps ainsi qu'il voit faire aux autres. Et ainsi il demeurera tousiours muet, comme s'il estoit tousiours seul. Car il ne peut communiquer à personne les mots, qui sont receus des autres. Ainsi son ame aura biẽ la puissance de parler, mais vaine & sans exploit, parce qu'elle n'y est inuitee d'aucune volonté (d'autant que d'vne chose incognue on n'a aucun desir) ne d'aucune necessité. Car le sourd de naissãce, qui ne sçait ne sent le besoin de parler, ne s'y efforcera iamais, ne celuy aussi qui aura tousiours esté seul. Mais quand deux, trois, ou quatre, serõt en troupe, & voudront s'accompagner, pour communiquer & viure ensemble, comme porte la condition humaine, il est fort vray semblable que quãd ils n'auroient iamais parlé, leur ame d'elle mesme controueroit & formeroit vn langage en ce lieu là qui pourroit estre tout different des autres langues, lesquelles pour

*Voyez ce qu'est annoté du fils de Cresus en la preface du second liure du Ris.*

semblable occasion & besoin seroient aussi inuentées ailleurs par autres personnes, qui seroient vne autre societé. Car si l'ame n'est empeschee ou frustrée des instrumens corporels, requis à l'execution de ses facultez & puissances, elle d'elle mesme s'y adonne, & les met en euidence par effect, quand l'occasion & la necessité l'inuitent à ce faire. Donques les enfans qui ne seront sourds de naissance, & auront les instrumens de parler à leur commandement, s'ils n'ont iamais ouy parler, estans quelques vns ensemble d'vn ordinaire, ils pourront inuenter quelque langage entre eux, duquel ils s'accorderont & s'entendront facilement, non moins que les muets inuétent des signes, par lesquels ils se font bien & distinctement entendre. Car chasque signe est au lieu d'vn ou de plusieurs mots. Outre ce, que la plus part d'iceux sont entieres sentences, comme les notes Hieroglyphiques des Egyptiens. Mais les enfans qui naissent & conuersent parmi les gens qui parlét ne sont pas en la peine d'inuenter vn langage, en imposant des noms à ce qu'ils voyent & traitent: parce qu'ils apprennent & s'aident des mots qu'ils oyent ordinairement. Ainsi feroyent-ils d'vne autre langue, que de la maternelle s'ils estoyent transportez ailleurs. Comme si vn enfant estoit emporté de France en Allemaigne, auant qu'il eut apprins à parler ou quand il n'en sçait gueres. Car il oubliera aisément ce qu'il en a compris, & s'adonnera au langage Allemant. Donques ie ne contredis point à messire Pierre Messie sinon en ce qu'il dit, le barragoin des enfans & leurs mots bizarrez, estre de leur propre inuention (ce qui est de la corruption des mots qu'ils ont apprins) & s'il entend qu'vn enfant seul puisse inuenter vn langage. Dequoy il s'ensuyuroit aussi, qu'vn sourd de naissance pourroit semblablement parler, ce qui est euidemmét faux, ainsi que nous auons suffisamment remonstré par tout nostre discours.

FIN.



# TABLE DES MATIERES PRINCIPALES CONTENVES en ce present Volume.

Tu noteras que deuant la marque du fueillet y a tousiours la 1. ou 2. partie, afin que tu ne t'abuses.

## A



D

P



R

FIN.

*A ROVEN,*

De l'Imprimerie de NICOLAS L'OYSELET.